6. 10. 52

DICTIONNAIRE

DES

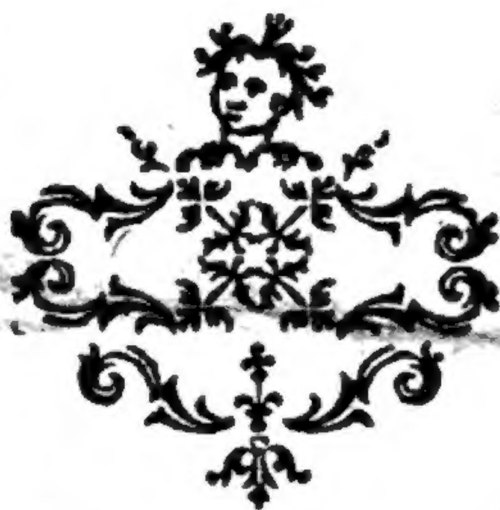
PORTRAITS HISTORIQUES,

ANECDOTES,

ET TRAITS REMARQUABLES

DES HOMMES ILLUSTRES.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conty.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES NOMS
Contenus dans ce troisieme Volume.

N

O

P

Q

R

S

T

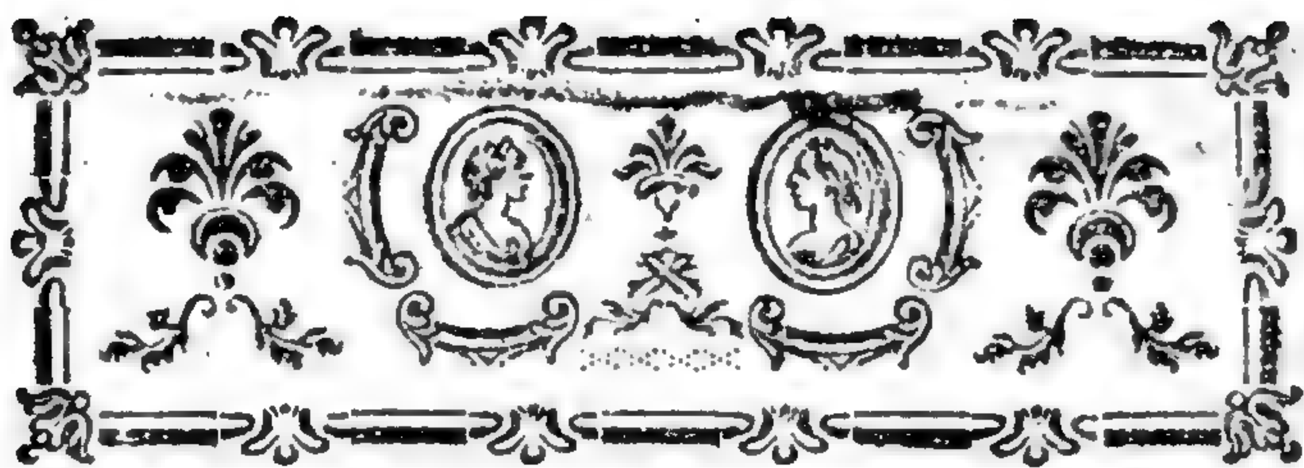
Fin de la Table du Tome troisieme.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit intitulé : *Dictionnaire des portraits & anecdotes des hommes illustres*; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 9 Avril 1767.

Signé L. BONNAY.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE

DES

PORTRAITS ET ANECDOTES

DES HOMMES ILLUSTRES.

NÉRON, (DOMITIUS)

Empereur Romain, fils de Caïus Domitius Ænubarbus & d'Agrippine. Il fut adopté par l'Empereur Claude l'an 50 de Jésus-Christ, & lui succéda l'an 54; il mourut l'an 68, à l'âge de 31 ans, dont il en avoit régné près de quatorze.

NÉRON dont le nom est encore aujourd'hui en horreur après tant de siécles & a mérité de paroître

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure;

fit d'abord espérer aux Romains des jours sereins & tranquilles, & dignes du beau siécle d'Auguste son ayeul. Il étoit juste, libéral, affable & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort, il s'écria d'un air touché: « Plût „ au Ciel que je ne sçusse point écrire! „

Une modestie aimable relevoit l'éclat de ses qualités. Le Senat l'ayant loué sur la sagesse & l'équité de son gouvernement, il répondit : " Attendez à me louer que je l'aie mérité. "

Néron indigné des vexations des Publicains, avoit formé le généreux projet d'abolir tous les impôts ; mais sur les représentations du Sénat, il se contenta de rendre une ordonnance en plusieurs articles, qui tous tendoient à modérer l'avidité des traitans. Le premier portoit que les conditions des baux faits par l'état à ses fermiers pour chaque espèce d'impôt, seroient affichées publiquement, afin que chacun pût s'assurer s'ils ne passoient pas leurs pouvoirs. Le second leur interdisoit les poursuites pour le payement de ce qu'ils prétendroient leur être dû au delà du terme d'une année. Il fut arrêté que les négocians ne payeroient aucun droit pour leurs navires. L'Empereur ordonnoit encore qu'à Rome, l'un des préteurs, & dans les provinces les Propréteurs ou les Proconsuls, écouteroient les plaintes portées devant eux contre les gens d'affaires, & y feroient droit sur le champ. Voilà les beaux jours de cet Empereur.

Le peuple Romain admiroit ce jeune Prince & le regardoit comme un présent du Ciel. Mais les vertus qu'il fit paroître au commencement de son règne n'étoient en quelque sorte que des vertus d'emprunt & qu'il devoit aux conseils de Burrhus & de Séneque les instituteurs de sa jeunesse. Néron ne manquoit ni de vivacité d'esprit, ni de capacité pour les affaires ; mais son ame molle & dont les foibles ressorts étoient encore affoiblis par les plaisirs, étoit plus portée à l'oisiveté qu'au travail. Penser étoit une fatigue pour ce Prince, & dès son enfance il négligea les études sérieuses & dignes de son rang pour s'adonner à peindre, à graver, à jouer des instrumens, à conduire des chars. Agrippine, sa mere, par son orgueil & par sa dangereuse politique, étouffa, la première, les semences de vertus que le généreux Burrhus & le sage

Séneque s'étoient efforcés de jetter dans le cœur de leur éléve. Cette troupe d'oisifs qui dans les cours fondent leur fortune sur les vices du Prince, achéverent de corrompre les mœurs de Néron. Le jeune Empereur se livroit avec eux à la plus affreuse débauche; & dans l'ivresse des infâmes orgies qu'il célébroit, il lui arriva plus d'une fois, de courir la nuit les rues de Rome, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit, entre autres, il rencontra au sortir de la taverne où il s'étoit enyvré, le Sénateur Montanus, avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari ne le connoissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement & pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus apprit que c'étoit l'Empereur qu'il avoit battu; il eut l'imprudence d'écrire à ce Prince pour lui faire des excuses. *Quoi*, s'écria Néron, *il m'a frappé & il vit encore!* & sur le champ il lui envoya ordre de se donner la mort.

Cette aventure n'avoit pas rendu Néron plus sage, mais plus précautionné: & dans ses expéditions nocturnes, il se faisoit suivre à quelque distance par des tribuns & des soldats de sa garde, qui avoient ordre, tant que la querelle n'iroit pas loin, de rester tranquilles; mais si elle devenoit sérieuse, d'accourir & de se servir de leurs armes. Néron se plaisoit si fort dans le trouble & le tumulte, qu'il étoit le premier à animer les querelles & les dissensions que les jalousies & les rivalités des pantomimes excitoient souvent dans le temps du spectacle. Lorsque les esprits étoient bien échauffés & que l'on se battoit à coup de pierres & de bancs rompus, Néron prenoit part au combat; il lançoit sur le peuple tout ce qu'il trouvoit sous sa main; & dans une de ces occasions, il blessa un Préteur à la tête. *Histoire des Empereurs.*

C'est par de pareils exercices que Néron s'essayoit peu à peu aux meurtres & aux forfaits. Le jeune Britannicus, fils de l'Empereur Claude & de Messaline, & qui avoit été exclus de l'empire

par les artifices d'Agrippine, ſeconde femme de Claude & mere de Néron, devenoit de jour en jour, par ſes vertus, les délices du peuple Romain. Ce fut un crime auprès de Néron, qui ne pouvoit ſe diſſimuler la turpitude de ſa conduite. Il réſolut de ſe défaire d'un rival à qui le trône appartenoit de droit, & qui étoit devenu cenſeur de ſes actions. Il confia ſon funeſte deſſein à un de ces hommes perfides qu'il avoit ſçu placer auprès du jeune Prince, & qui ſe chargea de l'empoiſonner. Néron voulut être lui-même témoin de la maniere dont ſes ordres ſeroient exécutés, & choiſit un feſtin qu'il donnoit pour être le lieu de cette ſcène tragique. Il étoit d'uſage chez les Romains que les enfans des Empereurs mangeaſſent aſſis, avec de jeunes Seigneurs de leur âge, ſous les yeux de leurs parens, mais à une table particuliere qui étoit ſervie plus frugalement que la grande. Comme Britannicus portoit encore la robe de l'enfance, il fut placé pour cette raiſon à une petite table. Son Echanſon étoit celui qui étoit chargé de lui donner le poiſon; mais la cérémonie de l'eſſai, qui s'obſervoit par rapport au jeune Prince, faiſoit un embarras. Il fallut uſer d'un expédient: on lui ſervit à boire après en avoir fait l'eſſai ſelon la coutume; mais la liqueur étoit ſi chaude, qu'il ne put la prendre en cet état; & dans l'eau froide on lui verſa le poiſon. Il étoit ſi violent, que dans le moment Britannicus perdit la parole, & bientôt après la reſpiration, & tomba ſans connoiſſance. Le trouble & l'effroi s'emparerent de l'aſſemblée; tout le monde étoit en mouvement; le ſeul Néron couché nonchalamment à la renverſe & ſans changer d'attitude, dit que c'étoit un accident ordinaire à Britannicus, & que peu à peu l'uſage de ſes ſens reviendroit. Néron n'avoit pas encore dix-huit ans, & ſon viſage tranquille, ſes yeux indifférens, ſon front ſerein annonçoient déja un tyran endurci au crime.

Agrippine, qui étoit de cet horrible feſtin,

avoit annoncé elle-même la mort de Britannicus, en menaçant son fils, s'il ne changoit de conduite, de faire rendre l'Empire au fils de Claude. Ce forfait lui apprit à mieux connoître Néron; elle ignoroit cependant encore tout ce dont l'ame atroce de ce Prince étoit capable.

Néron marié à l'aimable Octavie, avoit, par un dégoût pour tout ce qui est honnête & légitime, conçu de l'aversion pour son épouse, & s'étoit livré entre les bras de Poppée sa maîtresse, qui, sous les charmes de Vénus, cachoit le cœur d'une Mégère. Poppée aspiroit à devenir l'épouse de Néron, & ne se flattoit point de réussir à faire répudier Octavie tant qu'Agrippine vivroit. Elle souffla elle-même dans le cœur de son amant l'esprit de haine & de vengeance contre cette mére infortunée. Elle noircissoit cette Princesse par diverses accusations; & employant souvent les railleries qu'elle connoissoit encore plus efficaces sur l'esprit d'un jeune Prince jaloux de son autorité, elle le traitoit de pupille qui, dépendant des ordres d'autrui, n'étoit pas même libre, bien loin d'être Empereur. L'impie Néron, échauffé par cette furie, faisoit souffrir à sa mere toutes sortes de mauvais traitemens, comme s'il vouloit s'exciter au parricide qu'il méditoit. Mais le danger seul d'exécuter son funeste attentat le retenoit encore. Il appréhendoit une violence ouverte, & le poison ne lui paroissoit pas un moyen praticable, parce que les officiers d'Agrippine lui étoient très-attachés. C'étoit d'ailleurs répéter ce qui avoit été pratiqué contre Britannicus, & par conséquent se découvrir. Dans ces perplexités, Anicet, un des affranchis de Néron, prévoyant qu'Agrippine devoit entreprendre un trajet sur mer, proposa à l'Empereur de faire construire une galère dont le haut tomberoit de lui-même, & dont le fond s'ouvriroit en même-temps; ensorte qu'Agripine seroit accablée ou noyée, sans qu'on pût en accuser que les malheurs ordinaires de la mer. Ce stratagême

devenu inutile, le lâche Miniſtre de la cruauté de Néron s'offrit d'aller aſſaſſiner Agrippine. Il ſe rendit avec deux officiers dans la chambre où cette Priceſſe étoit couchée. Un d'eux lui déchargea un coup de bâton ſur la tête ; & Agrippine lui préſentant le ventre : *Frappe plutôt*, lui dit-elle, *ce ſein qui a po té Néron.*

Agrippine étoit ſœur, femme & mère d'Empereur ; elle s'étoit elle-même rendue coupable de la mort de Claude, ſon mari, pour aſſurer le trône à Néron ; c'eſt ainſi que le crime eſt ſouvent puni par le crime. Tacite rapporte que ſa mort funeſte lui avoit été prédite, & qu'elle en avoit bravé la menace. Les devins qu'elle conſultoit ſur le ſort de ſon fils, lui ayant répondu qu'il régneroit, mais qu'il tueroit ſa mere : *Qu'il me tue*, dit-elle, *pourvu qu'il regne.*

A peine Agrippine eut-elle rendu les derniers ſoupirs, que la nature fit entendre ſa voix. Les remords, comme autant de furies, déchiroient continuellement Néron, & lui préſentoient ſa mere expirante ſous les coups des infâmes Miniſtres de ſa barbarie. Dans les mouvemens de terreur qui le ſaiſiſſoient, il croyoit voir tout l'Univers armé contre lui. Cependant, il tâcha de ſe juſtifier auprès du Sénat en imputant toutes ſortes de crimes à ſa mere. Il ne lui avoit ôté la vie, écrivoit-il, que pour ſauver la ſienne. Les lâches Sénateurs approuvèrent cette conduite. Ils ordonnerent même que l'on rendît de ſolemnelles actions de graces aux Dieux pour la conſervation de l'Empereur, & que le jour de la naiſſance d'Agrippine fut marqué dans le calendrier au nombre des jours malheureux. Un ſeul Sénateur, nommé *Thraſea*, ne prit point de part à cette honteuſe délibération. Auſſitot qu'il eut entendu la lecture de la lettre de Néron, il ſe leva & ſortit du Sénat. Comme on lui repreſentoit que cette démarche ſeroit périlleuſe pour lui & inutile pour les autres : *Néron peut me tuer*, répondoit-il avec une fermeté

ſtoïque, *mais il ne peut me faire aucun mal.*

Un jour qu'on exhortoit ce même Thraſéa à faire quelques ſoumiſſions à Néron qui l'avoit condamné à mort, „ Quoi, dit-il, pour prolon- » ger ma vie de quelques jours, je m'abaiſſerois » juſques-là. Non, la mort eſt une dette; je veux » l'acquitter en homme libre, & non la payer en » eſclave. »

Le peuple de Rome s'étoit conformé aux volontés du Sénat; mais il ſe dédommageoit en ſecret, par des traits ſatyriques, des marques extérieures de reſpect extorquées par la crainte. On ſuſpendit au cou d'une ſtatue de Néron, un ſac, inſtrument du ſupplice des parricides. On expoſa dans la rue un enfant, ſur lequel étoit attaché un papier qui portoit ces mots : » Je ne t'éléve point » de peur qu'il ne t'arrive un jour de tuer ta mere. » Suétone a rapporté cette épigramme :

Quis neget Æneæ magnâ de ſtirpe Neronem ¿

Suſtulit hic matrem : ſuſtulit ille patrem.

» Qui doute que Néron ne ſoit véritablement » du ſang d'Énée dont il a imité la piété filiale » ? L'épigrammatiſte Latin a joué ſur le mot *ſuſtulit* qui a un double ſens, & ſignifie dans le premier membre du vers, *tué*, & dans le ſecond, *a porté* ſur ſes épaules.

Néron, raſſuré ſur ſes crimes par les adulations de ces hommes pervers qui ne ſont rien ſi leur maître n'eſt vicieux, étoit enfin parvenu au point de commander des aſſaſſinats de ſang froid; ce qui eſt le dernier période du crime. Octavie, ſon épouſe, Burrhus, Séneque, Lucain, Pétronne, Poppée ſa maîtreſſe, furent ſucceſſivement ſacrifiés à ſa haine, à ſes ſoupçons, à ſes reſſentimens. Il ſembloit qu'il ne jugeoit de l'étendue de ſa puiſſance que par l'énormité de ſes attentats. « Mes » prédéceſſeurs, diſoit ce monſtre, n'ont pas con- » nu comme moi les droits de la puiſſance abſo-

» lue. J'aime mieux, ajoutoit-il, être haï qu'aimé,
» parce qu'il ne dépend pas de moi seul d'être aimé;
» au lieu qu'il ne dépend que de moi seul d'être
» haï. »

Tout fut dégradé sous le regne de cet Empereur. Caligula n'avoit que projetté de faire son cheval consul; Néron fit ses chevaux sénateurs. Il les faisoit promener dans les rues de Rome couverts d'une robe de Sénateur; & ce vêtement auguste n'étoit plus regardé que comme un caparaçon de cheval. Néron ne craignit pas même d'exposer la Majesté Impériale aux huées de la populace. Il parut plusieurs fois sur le théâtre pour disputer le prix du chant & de la poésie. Le chant étoit surtout sa grande passion. Il étoit si jaloux de sa voix, qui cependant n'étoit pas belle, que de peur de la diminuer, il se privoit de manger de certains mets qu'il aimoit, & se purgeoit fréquemment. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient répandus d'espace en espace pour punir ceux qui n'auroient point paru assez sensibles aux charmes de sa voix. Vespasien, homme consulaire, ne put cependant un jour s'empêcher de dormir, quoique ce fût un Empereur qui chantât, & ce léger sommeil pensa lui coûter la vie.

Cet Empereur comédien fit le voyage de la Grèce pour entrer en lice aux jeux olympiques. Comme il aimoit l'extraordinaire, il entreprit de courir le stade sur un char attelé de dix chevaux. Mais à peine eut-il commencé sa course, qu'il tomba de dessus le char; il n'en fut pas moins proclamé vainqueur & couronné. Il disputa pareillement les prix des jeux Isthmiques, Pythiens, Néméens & de tous les autres jeux de la Grèce. Un Grec, habile chanteur, mais mauvais courtisan, ayant eu l'imprudence de chanter mieux que l'Empereur, Néron fit monter sur le théâtre les acteurs qui lui servoient de ministres dans l'exécution de la piéce. Il se saisirent du musicien, & l'ayant adossé à une colonne, ils lui percerent la

gorge avec des ſtylets qu'ils portoient cachés dans des tablettes d'ivoire.

Néron remporta de ſes différens combats dix-huit cens Couronnes. Lorſqu'il revint à Rome, il y parut en héros qui venoit de triompher des ennemis de l'Empire. Il étoit dans le même char dont Auguſte s'étoit ſervi pour ſes triomphes. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre & d'une caſaque ſemée d'étoiles d'or. Il portoit ſur ſa tête la Couronne olympique qui étoit d'olivier ſauvage, & dans ſa main droite la Couronne Pythienne faite d'une branche de laurier. Il avoit à ſes côtés un muſicien nommé Diodore. On portoit devant lui les Couronnes qu'il avoit gagnées, & il étoit ſuivi d'applaudiſſeurs à gages dont il avoit formé une compagnie auſſi nombreuſe qu'une légion. Ils chantoient la gloire du triomphateur. Le Sénat, les Chevaliers & le peuple accompagnoient cette honteuſe pompe, & faiſoient retentir les airs d'acclamations. Toute la ville étoit illuminée, ornée de feſtons, & fumante d'encens. Partout où paſſoit le trionphateur, on immoloit des victimes, les rues étoient jonchées de poudre de ſaffran; on jettoit ſur lui des fleurs, des rubans de couronnes; &, conformément aux uſages des Romains, des oiſeaux & des piéces de pâtiſſerie. On avoit abattu une arcade du grand cirque. Tout le cortége paſſa par cet endroit, vint dans la place, & ſe rendit au temple d'Apollon Palatin. Les autres triomphateurs portoient leurs lauriers au capitole; Néron, dans un triomphe tel que le ſien, voulut honorer le dieu des Arts. *Hiſtoire des Empereurs.*

On ne s'imaginoit pas que Néron pût jamais donner à l'univers un ſpectacle plus ridicule; mais il étoit reſervé à cet Empereur de donner l'exemple de toutes les folies & de tous les vices. Il s'aviſa dans un de ces repas où l'excès de la débauche la plus honteuſe, étoit joint à la profuſion des mets, de s'habiller en femme, & de ſe marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore, & depuis en

secondes nôces de la même espece avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme nommé Sphorus, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme.

L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornemens d'Impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. *Heureux l'Empire Romain*, disoit-on en voyant ces horreurs, *si le pere de ce monstre n'eût eu que de pareilles femmes !*

Il ne manquoit plus à Néron que de devenir incendiaire. Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler impie : *Que le monde brûle quand je serai mort* ; & moi, repliqua Néron, *mon plaisir seroit de le voir brûler.* Ce fut encore pendant un de ces festins abominables préparés par les furies, qu'il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome. L'Embrasement dura neuf jours, les plus beaux monumens furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres ; ce spectacle lamentable fut une fête pour lui ; il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. On ajoute que ce frénétique prenant son habit de théâtre, déclamoit de toutes ses forces une tragédie dont le sujet étoit relatif à la scène qu'il avoit devant les yeux. L'incendie de Rome flattoit d'ailleurs la vanité de Néron qui avoit formé le projet de rebâtir cette ville sur un plan plus régulier, & de lui donner son nom. Il profita du malheur de sa patrie pour augmenter l'enceinte de son palais. Il l'appella le *palais d'or*, parce que l'or y brilloit de toutes parts au milieu des compartimens de nacre de perles enrichis de pierreries. Des portiques à trois rangs de colonnes & d'une longueur prodigieuse formoient le pourtour du Palais. Dans le vestibule s'élevoit un colosse de six-vingt pieds de haut, ouvrage du statuaire Zénodore qui représentoit Néron. Mais la merveille de ce palais étoit son étendue immense qui enfermoit des terres laboura-

bles, des vignobles, des prairies, des étangs, des forets remplies de bêtes fauves, des campagnes à perte de vue. Cependant Néron ne parloit de son palais qu'avec une sorte de dédain ; & lorsqu'il le vit achevé, il dit » qu'il commençoit à être logé » comme un homme ».

Néron avoit accusé les Chrétiens de son Empire d'etre les auteurs de l'incendie de Rome. Car c'étoit encore un vice de ce Prince de commettre le crime & d'en rejetter toute la noirceur sur des innocens. Les Chrétiens devinrent dès ce moment l'objet de ses fureurs. Il faisoit couvrir de cire & d'autres matieres combustibles ceux que l'on trouvoit, & les faisoit brûler la nuit, disant *que cela servoit de flambeaux.*

Il y avoit déja onze ans que Néron avoit succédé à Claude, & on est étonné que ce monstre occupe encore le Trône. Mais Néron s'étoit attaché la soldatesque par des libéralités sans mesure. Il s'éleva néamoins plusieurs conspirations contre ses jours, & la plus connue est celle de Pison, qui fut découverte par un affranchi. Parmi les conjurés qui furent exécutés, étoit un Subrius Flavius, tribun. Comme Néron lui demandoit ce qui avoit pu le porter à oublier le serment militaire par lequel il s'étoit lié à son Empereur, il répondit : « Tu m'as forcé de te haïr. Aucun of- » ficier, aucun soldat ne t'a été plus attaché, » tant que tu as mérité d'être aimé. Mon affec- » tion s'est changée en haine depuis que tu es de- » venu parricide de ta mere & de ta femme, co- » cher, comédien, incendiaire. »

Un Sulpicius Asper, centurion, interrogé de même par Néron, lui répondit avec une égale fermeté : « J'ai conspiré contre toi par amour » pour toi-même : il ne restoit plus d'autre moyen » d'arrêter le cours de tes crimes. »

Il étoit dans les décrets de la providence qu'un monstre tel que Néron périt par la main la plus infâme, par la sienne. Le Sénat se réveillant enfin

de ſa léthargie, & ſoutenu par Galba, qui s'étoit mis à la tête des principales forces de l'Empire, rendit un décret qui déclaroit Néron ennemi de la république, & le condamnoit à être précipité de la roche du capitole, après avoir été traîné tout nud publiquement & fouetté juſqu'à la mort. Vindex avoit été le principal auteur de ce ſoulèvement général. Sur la première nouvelle, Néron, auſſi lâche qu'il étoit cruel, ſe mit à pleurer comme une femme. Pour donner néanmoins quelque ſigne de vigueur, il mit à prix la tête de Vindex, & déclara Galba ennemi public de l'Empire. « Néron, » répondit Vindex, promet dix millions de ſex» terces à qui me tuera ; & moi je promets ma » tête à qui m'apportera celle de Néron. «

Ce Prince, pour éviter l'exécution de la condamnation portée contre lui, ſe vit obligé de ſe cacher dans la maiſon d'un de ſes affranchis : envain implora-t-il dans ſes derniers inſtans quelqu'un qui daignât lui donner la mort. Perſonne ne voulut lui rendre ce dangereux ſervice. « Quoi, » s'écria-t-il dans ſon déſeſpoir, eſt-il poſſible que » je n'aie ni amis pour défendre ma vie, ni enne» mis pour me l'ôter ? Quel ſort pour un ſi grand » muſicien ! ajoutoit-il avec une douleur qui étoit » le dernier excès de ſa folie. »

On l'exhortoit à ſe donner lui-même la mort ; mais incapable d'une réſolution vigoureuſe, il faiſoit faire des préparatifs pour ſes funérailles, par leſquels il gagnoit du temps. Accablé par les remords de ſa conſcience, il répétoit triſtement un vers d'Œdipe, dont le ſens eſt : *Ma femme, ma mère, mon père me condamnent à mourir.* Il entendit bientôt une troupe de cavaliers envoyés pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. *Le bruit des pieds des chevaux*, s'écria-t-il, en citant un vers d'Homère, *me frappe les oreilles.* Dans le moment il ſe perça la gorge avec un poignard ; & comme il y alloit mollement, Epaphrodite, ſon affranchi & ſon ſecrétaire, appuya le coup & aida le poignard à s'enfoncer.

Le jour de la mort de ce tyran fut un jour de joie pour le peuple Romain. On arbora publiquement le signal de la liberté, & le peuple se couvrit la tête de chapeaux semblables à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement.

NERVA, (COCCEIUS)

Empereur Romain, né l'an 32 de Jesus-Christ, & mort l'an 98, âgé de 72 ans. Il étoit d'une famille originaire de Crète; il succéda à Domitien l'an 96, & regna seize mois huit ou neuf jours.

LE commencement du regne de Nerva, dit Pline, fut l'époque du retour de la liberté; & Tacite loue ce bon Prince d'avoir su allier deux choses que l'on croit communément incompatibles, l'autorité suprême d'un seul, & la liberté des citoyens. Nerva étoit pacifique, affable, plein de douceur; mais il manquoit de cette sévérité contre le vice, sans laquelle la bonté n'est que foiblesse. C'est, disoit avec raison un citoyen Romain du temps de Nerva, un malheur d'obéir à un Prince sous qui rien n'est permis à personne; mais c'est encore un plus grand malheur d'être dans un état où tout est permis à tous.

Les bienfaits de Nerva s'étendoient sur tous ses sujets de quelque religion qu'ils fussent. Il fit rappeller les chrétiens exilés sous le regne précédent, & leur permit le libre exercice de leur religion. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfans mâles des familles indigentes, & défendit qu'on abusât de leur bas âge pour en faire des eunuques.

Ce Prince, plein de considération & de déférence pour le Senat, ne décidoit aucune affaire qu'après avoir pris l'avis des chefs de cette com-

pagnie. Il avoit juré solemnellement que tant qu'il vivroit, nul Sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidéle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena avec lui au théatre, les plaça à ses côtés; & leur montra les épées des Gladiateurs qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit: *Essayez sur moi si elles sont bonnes.*

La liberté qu'il avoit accordée de tirer vengeance des délateurs, dégénéra en licence. Ce Prince ne desiroit rien tant que de voir la vertu triomphante; mais il ne savoit arrêter ni le vice, ni l'abus du bien. La raillerie que l'on fit un jour en plein Sénat de sa molle facilité, ne pouvoit être plus fine. On parloit d'un Catullus Messalinus qui ne vivoit plus, & dont la mémoire étoit en exécration, à cause de ses délations odieuses & des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le Sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, Nerva lui-même proposa cette question: Que pensez-vous qu'il lui fut ar-
» rivé s'il eût vécu jusqu'aujourd'hui »? *Il souperoit avec nous*, répondit un Sénateur.

Une des maximes de cet Empereur Clément étoit que *la bonne conscience vaut un Royaume.* Se sentant proche de sa fin, il adopta Trajan, & ce ne fut pas le moindre de ses bienfaits envers le peuple Romain.

NEWTON, (ISAAC).

Célébre mathématicien Anglois, né le jour de Noël de l'an 1642 à Wolstrope dans la Province de l'Incoln. Il sortoit de la branche aînée de Jean Newton, Chevalier Baronnet, Seigneur de Wolstrope; mort à Londres le 20 Mars 1727, âgé de 85 ans.

NEWTON avoit la taille médiocre avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années; l'œil fort vif & fort perçant, la physionomie agréable & vénérable en même temps, principalement quand il ôtoit sa perruque, & laissoit voir une chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier tous ces petits détails. Il étoit né fort doux & avec un grand amour pour la tranquillité. Cette sorte de caractére promet naturellement de la modestie, & on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fut conjuré contr'elle. Il ne parloit jamais de lui ou des autres; il n'agissoit jamais d'une manière à faire soupçonner aux observateurs les plus malins le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assez le soin de se faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, & dont il est si difficile de se reposer sur personne? Combien de grands hommes généralement applaudis ont gâté le concert de leurs louanges en y mêlant leurs voix! Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux,

tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyoit dispensé ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie ; nulle singularité ni naturelle, n affectée ; il savoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun. Quoiqu'il fût attaché à l'Eglise Anglicane, il n'eût pas persécuté les non-conformistes pour les y ramener. Il jugeoit les hommes par les mœurs, & les vrais non-conformistes étoient pour lui les vicieux & les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle ; il étoit persuadé de la révélation ; & parmi les livres de toute espèce qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus assidument étoit la bible. L'abondance où il se trouvoit, & par un grand patrimoine & par ses emplois, augmentée encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par son testament, ce fût donner : aussi n'a-t-il point laissé de testament, & il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parens, ou à ceux qu'il savoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & l'autre espèce n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exigeoit de lui en certaines occasions de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret, & de très-bonne grace. Hors de là, tout ce faste qui ne paroît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, étoit sévèrement retranché, & les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même temps amoureux de cette vaine magnificence. *Eloge de Newton par Fontenelle.*

Newton s'étoit accoutumé de bonne heure à être vêtu légérement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air & à tous les degrés de température sans en être incommodé. L'hiver il portoit volontiers ses habits d'été.

Il y a des preuves que Newton avoit fait à vingt-quatre ans ses grandes découvertes en géométrie, & posé les fondemens de ses deux célèbres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Le livre des *Principes* ayant été connu de l'Empereur de la Chine, par la voie des Missionnaires François, ce Souverain voulut en témoigner sa satisfaction à l'Auteur par une lettre qu'il lui écrivit en langue Chinoise. Comme il ne doutoit point que sa réputation ne fût répandue dans tout l'Univers, & qu'il croyoit que tout le monde devoit savoir sa demeure, il fit mettre sur la lettre cette simple adresse : *A Monsieur Nevvton en Europe*. La lettre parvint au Philosophe Anglois, & en la traduisant, on y vit des expressions très-vives de l'estime que l'Empereur faisoit & de l'ouvrage & de l'auteur. *Histoire des Philosophes modernes*.

L'attraction & le vuide bannis de la physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y furent ramenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle dont on ne les croyoit pas capables. Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grand rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, & pour fonder des Empires. Tous deux, géometres excellens, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenoient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires & fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par l'appuyer sur les Phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que pût les donner l'enchaînement des conséquen-

ces. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidens de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les Phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidens. Les bornes qui, dans ces deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain. *Voyez l'Eloge de Newton par Fontenelle.*

Lorsque cet éloge fut publié, les Anglois se le procurerent, & le lurent avec empressement. Ils se flattèrent d'y trouver une sorte d'aveu public de la supériorité de Newton sur Descartes, & l'on peut croire qu'ils furent choqués de ce que l'académicien François les avoit mis en parallèle. Les Anglois ont dû souffrir encore plus impatiemment cette comparaison que M. Thomas a faite de Newton avec Descartes dans son beau discours sur ce dernier philosophe. « Descartes, dit l'éloquent orateur, a mérité d'être mis à côté de » Newton, parce qu'il a créé une partie de » Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait » point fait un aussi grand usage de la géométrie; » plus original par son génie, quoique ce génie » l'ait souvent trompé; plus universel dans ses » connoissances comme dans ses talens, quoique » moins sage & moins assuré dans sa marche; » ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit » en profondeur; fait pour concevoir en grand, » mais peu fait pour suivre les détails, tandis » que Newton donnoit aux plus petits détails » l'empreinte du génie; moins admirable sans » doute pour la connoissance des cieux, mais bien » plus utile pour le genre humain, par sa grande

» influence ſur les eſprits & ſur les ſiécles ».

Newton a découvert & démontré le principe de l'attraction, principe nouveau qui fait mouvoir la nature. On demandoit à ce Philoſophe comment il avoit pu trouver le ſyſtême du monde. *C'eſt*, répondit-t-il, *pour y avoir penſé ſans ceſſe.*

Il eſt intéreſſant de voir dans l'*hiſtoire des Philoſophe modernes*, les degrés par leſquels Newton parvint à ſes plus ſublimes découvertes. Il y eſt dit qu'étant ſeul dans un jardin, il ſe mit à méditer ſur la peſanteur des corps, & il lui parut que puiſqu'on trouve que cette force ne diminue point d'une manière ſenſible à la plus grande diſtance de la terre où nous puiſſions parvenir, ni aux plus hautes montagnes, elle devoit s'étendre juſqu'à la lune. Et ſi cela eſt, diſoit-il en lui-même, cette force doit influer ſur ſon mouvement, & la retenir dans ſon orbite. De là il alla juſqu'aux planetes. Revenant enſuite à la lune, il trouva par le calcul que cette action étoit capable de produire cet effet.

Newton auroit préféré de vivre inconnu, plutôt que de voir le calme de ſa vie troublé par ces orages littéraires que l'eſprit & la ſcience attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ſes lettres du *commercium epiſtolicum*, que ſon traité d'optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent, lui firent abandonner alors ce deſſein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une choſe auſſi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la ſuite ; il ne lui en a pas coûté ſon repos qu'il eſtimoit tant, & elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même. *Eloge de Nevvton par Fontenelle.*

En 1696, Newton fut, avec l'agrément du Roi Guillaume, créé garde des monnoies. Il rendit dans cette charge des ſervices importans à l'occaſion de la grande refonte qui ſe fit en ce temps-là. Trois ans après il fut *maître de la monnoie*, em-

ploi d'un revenu considérable, & qu'il posséda jusqu'à sa mort. En 1703, il fut élu Président de la Société Royale, & a été conservé dans cette place jusqu'à sa mort pendant vingt-trois ans.

Depuis que Newton fut employé à la monnoie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématique ni de philosophie. Car, quoique l'on pût compter pour une entreprise considérable la solution du fameux problême des *trajectoires*, proposé aux Anglois comme un défi par Leibnitz pendant sa contestation avec eux, & recherché bien soigneusement pour l'embarras & la difficulté, ce ne fut presque qu'un jeu pour Newton. On assure qu'il reçut ce problême à quatre heures du soir, revenant de la monnoie fort fatigué, & ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. *Eloge de Newton.*

Cet homme illustre, ajoûte son panégyriste, conserva une santé toujours ferme & égale jusqu'à un âge très-avancé, circonstance très-essentielle du bonheur dont il a joui. Il ne souffrit beaucoup que dans les derniers vingt jours de sa vie. On jugea surement qu'il avoit la pierre, & qu'il ne pouvoit en revenir. Dans des accès de douleur si violens que les gouttes de sueur lui couloient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience; & dès qu'il avoit quelques momens de relâche, il sourioit & parloit avec sa gaîté ordinaire. Il lut les gazettes le samedi 18 Mars, & parla longtemps avec le Docteur Méad Médecin célébre. Il possédoit parfaitement tous ses sens & son esprit; mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le lundi suivant. Son corps fut exposé sur un lit de parade dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on transporte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les têtes couronnées. On le porta

dans l'Abbaye de Westminster, le poêle étant soutenu par six Pairs d'Angleterre ; ce qui fait assez juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe funebre. On lui éleva un tombeau sur lequel est gravée l'épitaphe la plus honorable. Elle finit ainsi : « Que les mortels se félicitent de ce qu'un d'entr'eux a fait tant d'honneur à l'humanité ».

Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus.

Newton ne s'étoit point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais. Il a laissé en biens meubles environ trente-deux mille livres sterlings ; c'est-à-dire, sept cens mille livres de notre monnoie. Leibnitz, son concurrent, mourut riche aussi, quoique beaucoup moins ; & avec une somme de réserve assez considérable. Ces exemples rares, & tous deux étrangers, semblent mériter qu'on ne les oublie pas. C'est la remarque de Fontenelle.

Le Philosophe Anglois, independamment de ses livres de mathématiques, composa pour la Princesse de Galles, depuis Reine d'Angleterre, un *Abrégé de chronologie*, où il a des sentimens très-différens des autres chronologistes. Il écrivit aussi un commentaire sur l'apocalypse. Il y prouve clairement que le Pape est l'antechrist, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment, dit M. de Voltaire, qu'il a voulu par ce commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle. Les plus célébres académies de l'Europe s'empresserent d'avoir Newton pour associé ; mais le Philosophe Anglois ne s'est jamais paré de ces titres d'honneur. Lorsqu'il publioit un ouvrage, il se contentoit de mettre simplement son nom à la tête, ainsi que le pratiquoient les anciens.

NICOLE, (PIERRE)

Théologien du dix-septième siécle & savant écrivain, né à Chartres le 13 Octobre 1625, mort à Paris le 16 Novembre 1695 à 70 ans.

LA candeur & la modestie faisoient le fond du caractère de ce célebre écrivain. C'étoit un second La Fontaine dans la conversation. Simple, timide, sans aucun usage du monde, il amusoit souvent par ses naïvetés les personnes de sa société. Dans ses écrits, il ne brille point par les essors d'un génie transcendant; mais si sa marche est lente, elle est toujours sure; il va de pincipes en principes, de conséquences en conséquences. Quand on le lit, disoit un de ses adversaires, il faut prendre garde à soi; si on lui passe quelque chose, on est bientôt confondu. Arrêtez-le dès le premier pas. Ses *Essais de morale* seront toujours lus avec fruit. Le Chapitre surtout *des moyens de conserver la paix dans la société* est la production d'un génie vraiment original. Mais cette paix, dit un Auteur illustre, est peut-être aussi difficile à établir que celle de l'Abbé de Saint-Pierre.

La timidité de Nicole lui nuisit en plusieurs occasions. On ne lui trouva point la capacité requise pour le sous-diaconat. Les examinateurs lui ayant demandé combien il y avoit de demandes dans le *Pater*, il parut interdit à cette question. Ces examinateurs, instruits que celui qu'ils avoient refusé n'étoit rien moins que ce qu'il avoit paru, allerent chez lui s'épuiser en excuses, l'exhorterent à recevoir la Prêtrise; mais il regarda toujours leur refus comme celui de Dieu même. Il est mort n'étant que simple tonsuré.

Nicole travailla de concert avec le célebre Ar-

nauld au livre de *la perpétuité de la foi* ; il eut même la plus grande part à cet ouvrage qui devoit paroître sous son nom ; mais, comme il avoit un extérieur peu favorable, il fut très-mal reçu par le Censeur de ce livre. Cet homme simple alla aussitôt trouver le grand Arnauld, & lui dit qu'il falloit absolument qu'il souffrît qu'on le fît passer pour Auteur de cet ouvrage, en ajoutant très-ingénieusement : « Monsieur, ce n'est » pas la vérité qui persuade les hommes, ce sont » ceux qui la disent ».

Nicole fut logé très-longtemps, à Paris au fauxbourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandoit la raison : » C'est, répondit-il, que les enne- » mis qui ravagent tout en Flandre, & menacent » Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant » que de venir chez moi ». Peut-être n'étoit-ce qu'une réponse plaisante de sa part ; mais il est certain que sa crainte continuelle qu'il ne lui tombât quelque tuile sur la tête, l'empêchoit souvent de paroître dans les rues.

Voici un trait de naïveté qu'on lui atttribue. Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien arrive le P. Fouquet de l'Oratoire, fils du Surintendant. Nicole, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie : *Voici, Mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose* : & sur le champ, il conte au P. Fouquet toute l'histoire de la Demoiselle qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence. Il s'excusa sur ce que le P. Fouquet étoit son confesseur. » Puisque, dit-il, je n'ai rien de ca- » ché pour ce père, Mademoiselle ne doit pas » être réservée pour lui ».

Nicole n'avoit point la repartie prompte dans la conversation ; il fatiguoit même ceux qui l'écoutoient, & étoit très-lent à trouver des raisons de ce qu'il avançoit ; aussi disoit-il au sujet de M. de Treville qui parloit facilement : „ Il me bat dans la chambre ; mais il n'est pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu „.

Le grand talent de Nicole étoit pour la controverse, & pour toutes les matieres où il faut prouver & raisonner. Il lui falloit une base enfin, & il n'étoit par conséquent nullement propre pour les ouvrages qui demandent de l'invention, & où il est nécessaire de se soutenir soi-même. Il y a quelques années, nous apprend-il quelque part avec sa modestie ordinaire, qu'un de mes amis m'ayant montré le panégyrique d'un saint qu'il devoit prononcer, & lui ayant dit avec liberté que je n'en étois point du tout satisfait, il m'engagea à lui en faire un : je le fis ; il l'adopta, & le déclama parfaitement bien. Cependant ayant assisté moi-même à ce sermon, j'entendis à mes côtés je ne sais combien de gens qui ne pouvoient s'empêcher de dire assez haut : „ le pauvre sermon ! est-ce-là „ prêcher? qui a jamais vu un tel panégyrique „ ? Etant enfin sorti, il y en eut qui me vinrent trouver pour me dire sérieusement qu'étant ami du prédicateur, je le devois avertir de ne se plus mêler d'un métier dont il s'acquitoit si mal. Le prédicateur ne se rebuta pas néanmoins de ce mauvais succès ; il exigea de moi une seconde fois la même corvée, je l'acceptai pour avoir une seconde fois le plaisir de ces jugemens du monde, & j'assistai encore à ce sermon. L'amour-propre s'étoit un peu défendu la première fois contre le jugement du public, parceque le prédicateur avoit défiguré le premier sermon par quantité de lambeaux mal cousus qu'il y avoit ajoutés. Mais la seconde fois, il fut entiérement désarmé; car le prédicateur n'ajouta pas un mot à ce que je lui avois donné. Il le déclama mieux qu'il ne méritoit. Cependant ce second sermon eut le même succès que le premier, & excita les mêmes plaisanteries.

Nicole étoit de la société de ces pieux solitaires qui vivoient à Port-Royal des Champs. Il évitoit toujours de prendre parti dans les divers sentimens qui les partageoient : *Je n'aime point*, disoit-il, *les guerres civiles.*

Madame

Madame de Longueville étoit presque la seule rsonne de Port-Royal qui déférât aux sentimens Nicole ; ce qui lui fit dire, quand elle mourut, l'*il avoit perdu tout son crédit. J'ai même*, ajoutoit-, *perdu mon abbaye* ; parce qu'elle étoit la seule ii l'appellât *M. l'abbé Nicole.* Les ouvrages de ce iilosophe chrétien ont été imprimés plusieurs is ; mais si on a déja oublié ses écrits polémi-ıes, on ne cessera d'étudier ses *Essais de morale*.

IVELLE DE LA CHAUSSÉE. (PIERRE-CLAUDE)

oëte dramatique, né à Paris en 1692, mort dans cette même ville en 1754. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1736.

S'IL est vrai que les auteurs se peignent dans eurs écrits, la Chaussée avoit des mœurs douces, ne ame honnête & sensible. Il n'a point, comme 'laute & Moliere, attaqué le ridicule du caractère : les travers de l'esprit, ce sont les foiblesses du œur qu'il peint dans ses drames ; & sans penser à orriger, il ne veut qu'attendrir. Mais il n'est oint, comme on l'a prétendu, créateur du genre ttendrissant ou larmoyant, ainsi qu'on l'appelle ar dérision. Plusieurs auteurs avant lui, & Té-ence même, ont donné des comédies de ce genre. ,a Chaussée n'a contribué qu'à faire revivre parmi ious cette branche du théâtre, & a augmenté par à nos plaisirs.

Cet auteur se fit connoître pour la premiere fois sur le théatre de la comédie Françoise en 1733 par *la Fausse antipathie*. L'auteur suppose dans cette piéce qu'un homme qui a été marié, ne reconnoît pas sa femme quelques années après. Cette plai-santerie réussit dans la scene de *Strabon* & de

Cléantis du *Démocrite* de Regnard; mais on écouta impatiemment une piece bâtie entiérement sur cette supposition. Le *Préjugé à la mode* que la Chaussée donna en 1635, fit oublier la fable absurde de la *Fausse antipathie.* L'auteur, dans *le Préjugé à la mode*, attaquoit le défaut de n'oser paroître aimer sa femme; mais personne n'a jamais eu honte de rendre une femme heureuse. C'étoit donc moins un préjugé, une mode établie que l'auteur attaquoit, qu'un caprice particulier. Quoi qu'il en soit, la piece eut le plus brillant succès, parce que l'auteur sut tirer de ce sujet toutes les beautés qu'il pouvoit fournir. On admira surtout la cinquieme scène du dernier acte, où Durval, déguisé, profite de la faveur du masque pour lire dans le cœur de sa femme qui lui raconte ses chagrins & son amour.

La comédie de *Mélanide*, représentée pour la premiere fois en 1741, est peut-être la meilleure des pieces dans le genre attendrissant. C'est un roman, si l'on veut, mais un roman dramatique, qui fait beaucoup d'effet sur le théatre. Le quatrieme & le cinquieme acte sont de la plus grande chaleur. Le pathétique de cette piéce n'a pas cependant empêché M. Piron de plaisanter beaucoup sur les drames de ce genre qu'il compare à de froids sermons : *Tu vas donc entendre prêcher le pere de la Chaussée*, dit-il un jour à un de ses amis qu'il rencontra allant à une représentation de *Mélanide.* On connoît aussi son épigramme contre *La Chaussée.*

L'*Ecole des meres* & la *Gouvernante* sont encore deux pieces de cet auteur restées au théatre. Le caractere de madame Argant dans la premiere piece est fortement peint. Le foible de cette femme qui voit les sottises de son fils, qui les sent, & qui ne peut s'empêcher d'y prêter les mains, forme un contraste très-saillant avec la sage fermeté du bon Argant, homme simple & sans ridicules.

Le sujet de la seconde piece est tiré d'une avan-

ure véritable arrivée à M. de la Faluere, premier Président du parlement de Bretagne. Ce président n'étant encore que Conseiller, avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne foi que lui. Sur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelques mois après le jugement, il reconnoît que sa trop grande confiance & sa précipitation ont dépouillé une famille honnête & pauvre des seuls biens qui lui restoient; il ne se dissimule point sa faute. Mais ne pouvant faire rétracter l'arrêt qui avoit été signifié & exécuté, il se donne les plus grands mouvemens pour retrouver les malheureuses victimes de sa négligence. Il les retrouve enfin; il ne craint point de leur avouer ce dont il se sent coupable, & les force d'accepter de ses propres deniers, la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement. Quoique cette piece de la *Gouvernante* soit inférieure à *Mélanide*, l'auteur reçut les plus grands applaudissemens. Le rôle de Sainville, fils du Président, est noble & intéressant; & la franchise d'Angélique qui laisse éclater son amour pour Sainville, forme le tableau le plus agréable.

La Chaussée a composé encore plusieurs autres pieces qui ont été recueillies en 1763 en cinq volumes petit *in*-12. Un des plus grands reproches que l'on a faits aux auteurs du comique attendrissant, est de choquer souvent la vraisemblance, & de traiter les spectateurs comme des enfans, en les faisant passer alternativement des ris aux pleurs. Mais n'y a-t-il pas des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaîté passagére? En voici deux exemples que M. de Voltaire a rapportés dans sa préface de *l'Enfant prodigue*. Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écrioit en fondant en larmes: *Mon Dieu! rendez-la moi, & prenez tous mes autres enfans*. Un homme qui avoit épousé la sœur de la moribonde, s'approcha d'elle,

& la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mere, à la malade & à toute la famille qui l'environnoit.

On avoit défendu à un régiment dans la bataille de Spire de faire quartier ; un officier Allemand demanda la vie à un des nôtres qui lui répondit : » Monsieur, demandez-moi toute autre » chose ; mais pour la vie, il n'y a pas moyen ». Cette naïveté passa de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison, conclut l'auteur, le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ?

NOSTRADAMUS, (MICHEL)

Médecin & astrologue, né à Saint-Remy en Provence en 1503, mort en 1566 à Salon.

NOSTRADAMUS, las d'exercer la Médecine où il ne faisoit rien, prit le métier plus lucratif de charlatan. C'étoit autrefois le regne de l'astrologie & des prédictions. Le peuple, à force de lui entendre dire qu'il lisoit dans les astres, & qu'il étoit instruit de l'avenir comme du passé, le crut, quoique Nostradamus ne connût ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'il savoit le mieux, étoit de mettre à profit la crédulité publique. Cet astrologue renferma ses prédictions dans des quatrains rimés, & les rangea par centuries nommées communément *prophéties*. La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il feroit fortune à ce métier. Il fut comblé de biens & d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX & par le peuple des esprits crédules. Il reçut la visite du Duc de Savoie & de la Princesse Marguerite, son épouse.

L'extrême obscurité des centuries de Nostrada-

mus, le ton prophétique que l'auteur y prend, l'assurance avec laquelle il parle, joints à l'espéce de réputation qu'il avoit, les firent rechercher. Naudé compare ces prophéties qui peuvent s'appliquer à plusieurs événemens arrivés en différens temps, au soulier de Théraméne qui pouvoit être chaussé indifféremment par toute sorte de personnes, ou à la mesure Lesbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également aux figures droites, obliqûes, rondes, cylindriques.

On connoît aussi le distique de Jodelle sur ce prétendu prophete.

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

NOTRE, (ANDRÉ LE)

Contrôleur des bâtimens sous Louis XIV, & dessinateur de ses jardins, né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700.

LE Nôtre est du nombre des hommes célébres qui ont illustré les siécles de Louis XIV. Il créa & perfectionna l'art des jardins. Il en fit un séjour enchanteur, par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors pour la premiere fois des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes, embellir & varier les spectacles des grands jardins. Il réussissoit également bien dans la peinture, & joignoit à tous ces talens une franchise aimable & pleine d'affection.

Louis XIV ayant enfin choisi Versailles pour son séjour ordinaire, le Nôtre fut chargé d'en dessiner les jardins. Lorsqu'il eut tracé ses idées

ſur ce terrein ingrat, il engagea Louis XIV à venir ſur les lieux, pour juger de la diſtribution des principales parties. Il commença par les deux pieces d'eau qui ſont ſur la terraſſe au pied du château & leurs magnifiques décorations. Delà, il lui expliqua ſon deſſein pour la double rampe, &c. Le Roi, à chaque grande piece dont le Nôtre lui marquoit la poſition & décrivoit les beautés, l'interrompoit en lui diſant, *le Nôtre, je vous donne vingt mille francs.* Cette magnifique approbation fut ſi ſouvent répétée qu'elle fâcha cet honnête homme, dont l'ame étoit auſſi déſintéreſſée que celle de ſon maître étoit généreuſe; il l'arrêta à la quatrieme interruption, & lui dit bruſquement : *Sire, votre Majeſté n'en ſaura pas davantage : je la ruinerois.*

En 1678, cet habile homme après avoir deſſiné les beaux jardins de Sceaux, de Clagny, de Chantilly, de Verſailles, de Meudon, des Tuilleries, le parterre du Tibre à Fontainebleau, demanda au Roi la permiſſion d'aller en Italie, dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles connoiſſances; mais ſon génie créateur l'avoit conduit à la perfection; il ne vit rien de comparable à ce qu'il avoit fait en France. Le Pape Innocent XI, inſtruit de ſon ſéjour à Rome par le Duc d'Eſtrées Ambaſſadeur de France, deſira de le voir. Le détail de cette audience a quelque choſe de ſingulier. « Le Nôtre qui ignoroit l'Italien avoit pris avec lui le ſieur Deſgots ſon neveu qui ſavoit la langue, & qui étoit alors penſionnaire à l'académie de peinture, ſculpture & architecture que le Roi entretient à Rome. Après les génuflexions le Pape le fit lever, & demanda à voir les plans de Verſailles, dont il avoit beaucoup entendu parler : on les lui montra, & ſa Sainteté fut étonnée de la quantité de canaux, de fontaines, de jets-d'eau & de caſcades : elle crut qu'une riviere fourniſſoit cette prodigieuſe abondance d'eau : mais ſa ſupriſe redoubla quand on lui dit qu'il n'y en avoit point; qne l'on avoit fait

n nombre infini d'étangs, & que par des conduits
: des tuyaux on faisoit venir les eaux dans de
rands réservoirs. « Cela coûte donc des sommes
prodigieuses, dit alors le Pape? » *Saint pere,*
:la ne passe pas encore deux cens millions. A cette
:ponse, la surprise de sa Sainteté augmenta à tel
oint qu'il seroit difficile de la décrire. Le Nôtre
écria alors en s'adressant au Pape: « Je ne me
soucie plus de mourir, j'ai vu les deux plus
grands hommes du monde, votre Sainteté, &
le Roi mon maître. » *Il y a grande différence,*
it le Pape, *le Roi est un grand Prince victorieux;*
suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de
ieu; il est jeune, je suis vieux. Le Nôtre, charmé
: cette réponse, oublia qui la lui faisoit, &
appant sur l'épaule du Pape lui répondit à son
our: « Mon révérend pere, vous vous portez
bien, & vous enterrerez tout le sacré Collége. »
ı Sainteté qui entendoit le François, rit du pro-
ostic. Le Nôtre, charmé de plus en plus de sa
onté & de l'estime particuliere qu'elle témoignoit
our le Roi, ne consulta plus que ses entrailles:
étoit si fort dans l'habitude d'embrasser ceux qui
ıblioient les louanges de son maître, qu'il em-
:assa le Pape. De retour chez lui, il écrivit à son
time ami Bontems, premier valet de chambre
ı Roi, & lui fit un détail exact de cette conver-
tion. La lettre fut lue au Roi à son lever. Le Duc
: Créqui qui étoit présent dit qu'il gageroit mille
uis contre un, que la vivacité de le Nôtre n'avoit
ı aller jusqu'aux embrassemens. « Ne pariez-pas,
lui répondit le Roi; quand je reviens de la cam-
pagne, le Nôtre m'embrasse; il a pu embrasser le
Pape. » *Abrégé de la vie de le Nôtre.*

Le Nôtre, à son retour d'Italie, fit encore quel-
ues ouvrages, entr'autres le magnifique bosquet
: la salle du bal, dans lequel il se servit avec
ınt d'art de ce qu'il avoit vû dans ce genre en
:alie, qu'il en fit le morceau le plus singulier
u'il y eut en Europe.

Cet homme illustre conserva toujours dans sa plus haute fortune des sentimens humbles & modestes. Le Roi lui ayant accordé en 1675 des lettres de noblesse & la croix de Saint Michel, voulut lui donner des armes : il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons, couronnés d'une pomme de choux. " Sire, ajouta-t-il, pour-„ rois-je oublier ma bêche ? Combien doit-elle „ m'être chere ? N'est-ce pas à elle que je dois les „ bontés dont votre Majesté m'honore ? „

Accablé d'années & devenu infirme, il demanda à Louis XIV la permission de se retirer. Ce Prince le combla de marques de bonté, & ne lui accorda son congé qu'à condition qu'il viendroit le voir de temps en temps. Deux ou trois ans après, le Roi étant à Marly, dont Mansard avoit dessiné les jardins sous ses ordres, le Nôtre alla lui renouveller son attachement. Le Monarque en le voyant lui dit qu'il vouloit faire les honneurs de son jardin ; il monta dans sa chaise couverte, & obligea le bon vieillard à prendre place dans une autre à-peu-près semblable. Cette bonté singuliere toucha extraordinairement le Nôtre. Se voyant à côté du Roi, & remarquant Mansard, sur-Intendant des bâtimens qui suivoit, il s'écria les larmes aux yeux: „ Sire, en vérité mon bon homme de pere ouvri-„ roit de grands yeux s'il me voyoit dans un char „ auprès du plus grand Roi de la terre ; il faut „ avouer que votre Majesté traite bien son maçon „ & son jardinier. „ *Abrégé de la vie d'André le Nôtre.*

NOUSHIRVAN,

oi de Perse, surnommé le Juste. *On place sa mort en 579; il étoit alors âgé de plus de 80 ans.*

CE Prince gouverna ses peuples avec beaucoup e sagesse. L'histoire le représente zélé pour l'anienne religion de la Perse, ne refusant jamais sa rotection à ceux qui étoient opprimés, punissant e crime avec sévérité, & récompensant la vertu vec une libéralité vraiment royale, toujours atentif à faire fleurir l'agriculture & le commerce, avorisant le progrès des sciences & des arts, & 'accordant les charges de judicature qu'à des peronnes d'une probité reconnue; aussi devint-il amour de ses sujets qui le regardoient comme eur pere.

Lorsqu'il n'étoit encore que Prince dans la proince de Khorazan, il aimoit les plaisirs & vivoit vec splendeur: il répandoit ses richesses autour e lui & au loin. Les chanteurs les plus excellents, es joueurs d'instrumens les plus habiles venoient e prier de les entendre, & ils étoient riches lorsque Noushirvan les avoit entendus. A peine fut-il monté sur le trône qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre. Il prit beaucoup de plaisir à eurs concerts; mais il les récompensa beaucoup moins qu'il n'avoit fait lorsqu'il n'étoit que Prince dans le Khorazan & sujet du Roi des Rois. Un des musiciens ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit: « Autrefois je donnois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mon peuple. »

Ce Prince étant à la chasse, & pressé par la faim, fit préparer un repas du gibier qu'il avoit tué, mais il n'avoit point de sel. Il en envoya

chercher au village le plus prochain, & défendit sous les plus grandes peines de le prendre sans le payer. " Quel mal arriveroit-il, dit un des courtisans, si l'on ne payoit pas un peu de sel? Si le Souverain, répond Noushirvan, cueille une pomme dans le jardin de son sujet, le lendemain ses courtisans dépouilleront l'arbre. "

Ce Prince n'ignoroit pas qu'il y a de la bassesse d'ame à se réjouir de la mort d'un ennemi. On vint lui dire un jour: Prince votre ennemi est mort: *& moi*, répondit-il, *suis-je immortel?*

Noushirvan, après avoir fait le bonheur de ses sujets pendant sa vie, donna en mourant de sages instructions à son fils Hormisdas qui devoit lui succéder. Sadi les a rapportées dans son Bostan, & l'abbé Fourmont nous les a données traduites d'un manuscrit Turc. On y trouve toute la pompe du style Oriental, &, ce qui le caractérise le plus, des images accumulées & ordinairement prises des plus grands objets de la nature. " Moi Noushirvan, qui possede les Royaumes de Perse & des Indes, j'adresse mes dernieres paroles à mon fils Hormisdas, afin qu'elles puissent lui servir de flambeau dans les jours d'obscurité, de sentier quand il sera entré dans les déserts, & d'étoile polaire lorsqu'il naviguera sur les mers de ce monde orageux. Quand mes yeux, qui ne peuvent plus soutenir l'éclat du soleil, seront fermés à la lumiere, qu'il soit placé sur mon trône, & que sa splendeur égale celle de cet astre glorieux; mais qu'il se souvienne au milieu de sa grandeur que les Rois n'ont été établis que pour l'avantage de leurs sujets, & ne sont par rapport à eux que ce que les cieux sont à l'égard de la terre. La terre pourroit-elle être fertile si elle n'étoit arrosée, & si le ciel ne jettoit pas sur elle un regard favorable? Mon fils, répandez d'abord vos bienfaits sur vos proches, ensuite sur les moindres de vos sujets. Si j'osois, je me proposerois à vous pour exem-

„ ple; mais vous en avez de plus grands. Voyez „ ce ſoleil, il part d'un bout du monde pour aller „ à l'autre, il ſe cache, & ſe remontre enſuite; „ & s'il change de route tous les jours, ce n'eſt „ que pour faire du bien à tous. Ne vous montrez „ donc dans une province que pour lui faire ſentir „ vos graces; & lorſque vous la quitterez, que „ ce ne ſoit que pour faire éprouver à une autre „ les mêmes biens. Il eſt des gens qu'il faut punir, „ le ſoleil s'éclipſe: il en eſt d'autres qu'il faut „ récompenſer, & il ſe remontre plus beau qu'il „ n'étoit auparavant: il eſt toujours dans le ciel, „ ſoutenez la majeſté Royale: il marche toujours; „ ſoyez ſans ceſſe occupé du ſoin du gouverne„ ment. Mon fils, préſentez-vous ſouvent à la „ porte du ciel pour en implorer le ſecours dans „ vos beſoins, mais purifiez votre ame aupara„ vant. Si vous obſervez exactement cette régle, „ le ciel vous exaucera, vos ennemis vous crain„ dront, vos amis ne vous abandonneront jamais; „ vous ferez le bonheur de vos ſujets; ils feront „ votre félicité. Faites juſtice: réprimez les in„ ſolens: ſoulagez le pauvre: aimez vos enfans: „ protégez les ſciences: ſuivez le conſeil de per„ ſonnes expérimentées: éloignez de vous les „ jeunes gens: & que tout votre plaiſir ſoit de „ faire du bien. Je vous laiſſe un grand Royaume; „ vous le conſerverez ſi vous ſuivez mes conſeils: „ vous le perdrez ſi vous en ſuivez d'autres. „

OMAR.

Second Calife des Muſulmans, mort l'an 23 de l'Egire, & 643 de Jeſus-Chriſt, à l'âge de 63 ans. Il avoit régné dix ans ſix mois & quelques jours.

LE Mahométiſme n'a point eu d'Apôtre plus zélé, & l'Arabie de guerrier plus intrépide qu'Omar. Il conquit la plus grande partie de l'Aſie

avec la rapidité de la foudre. Qui auroit pu résister à une armée de soldats enthousiastes qui affrontoient la mort, qui la regardoient même comme un bien. " Qui que tu sois, disoit leur
„ général, qui, amoureux de la liberté, veux
„ être riche sans bien, puissant sans sujets, sujet
„ sans maître, ose mépriser la mort : les Rois
„ trembleront devant toi, toi seul ne craindras
„ personne. „

Sous la conduite de ce calife les Arabes subjuguerent la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse & l'Egypte. Ce fut lors de la conquête de cette derniere contrée que fut brûlée la fameuse bibliothéque d'Alexandrie, monument des connoissances & des erreurs des hommes, commencé par Ptolomée Philadelphe, & augmenté par tant de Rois. Alors les Sarrasins ne vouloient d'autre science que celle de l'Alcoran. Amrou, général de ces Barbares, sur un ordre du calife Omar, fit distribuer les livres de la bibliothéque d'Alexandrie dans les bains publics de cette ville, & ils servirent à les chauffer pendant six mois. Cette perte irréparable pour la république des lettres arriva l'an 650 de Jesus-Christ.

Le calife Omar se bornoit dans sa table & dans ses vêtemens au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau & pratiquant toutes les austérités prescrites par l'Alcoran. Il donnoit des habits précieux aux autres & s'habilloit fort simplement. Il payoit ponctuellement à ses créanciers ce qui leur étoit dû, & leur rendoit ordinairement plus qu'ils ne lui avoient prêté. Ayant un jour promis à quelqu'un de lui donner quatre mille drachmes, il lui en fit compter six mille. Un Musulman voyant qu'il se dépouilloit ainsi lui-même de ses biens, lui dit qu'il témoignoit par là avoir plus d'affection pour un étranger que pour son propre fils, auquel il ôtoit le bien qui devoit un jour lui appartenir.
„ Mon fils, lui répondit Omar, a un pere qui le

pourvoit chaque jour de tout ce qui lui est nécessaire, & cet étranger n'en a point. „

Ce calife, dans la distribution des graces, avoit oins égard au mérite qu'aux besoins des pernnes. “ La vertu, disoit-il, a une récompense suffisante en l'autre monde, & les biens temporels ont été ordonnés de Dieu, principalement pour subvenir aux nécessités de cette vie. „

Ce vertueux Prince néanmoins regardant avec ison le rang suprême non comme une place de veur, mais comme une charge qui exige dans lui qui l'exerce bien des talens, rendit le califat ectif, afin que le mérite seul put élever à cette gnité. Il se contenta de demander pour son fils ie place dans le conseil d'Etat.

On avoit donné à ce calife le surnom d'*Alruk*, surnom par lequel on faisoit entendre qu'il voit distinguer le vrai d'avec le faux, le juste avec l'injuste, aussi bien qu'il avoit su séparer la te du corps d'un chicaneur. Voici l'anecdote. n Juif avoit un procés avec un Musulman opiâtre, le dernier en appella au jugement d'un abin distingué, & le premier à Mahomet. Mais convinrent ensuite de s'en remettre à la décision Mahomet uniquement, qui prononça en faveur i Juif; le Mahométan déclara qu'il n'acquiesroit point à la sentence que l'affaire n'eût été vue & examinée par Omar, depuis calife. Etant nus le trouver, le Juif lui dit que Mahomet oit déja décidé l'affaire en sa faveur, mais que partie adverse ne vouloit point se soumettre à jugement. Le Mahométan en convint. Omar ur dit d'attendre un moment, & revenant le bre à la main, il abattit d'un seul coup la tête l'opiniâtre Musulman, disant tout haut: “ Voilà la récompense de ceux qui refusent de se soumettre au jugement de Dieu & de son apôtre. „ *D'Herbelot*.

Le Gouverneur de la ville de Bassora, à l'embouchure du Tigre, ayant été accusé d'adultére

par quatre témoins du même lieu, Omar fit venir ces témoins devant lui. Trois déposerent qu'ils avoient vû l'action par une des fenêtres de la même chambre. Le quatrieme témoin qui étoit homme grave & d'autorité, dit seulement qu'il avoit vû quelques circonstances, qui pouvoient servir d'indice. Alors Omar le pressant, lui demanda s'il avoit vû mettre l'aiguille dans la boëte du Surmeh, espèce de poudre pour les yeux en usage chez les Orientaux. Ce témoin qui comprit ce que le calife vouloit faire entendre par cette expression détournée, répondit qu'il ne l'avoit point vû : Omar renvoya le gouverneur absous, & condamna les trois particuliers qui avoient déposé contre lui à la peine de faux-témoins.

Pendant le règne de ce calife, qui fut assez court, les Arabes se rendirent maîtres de trente-six mille villes, places ou châteaux, détruisirent quatre mille temples des Chrétiens ou des Idolâtres, & firent bâtir quatorze cens mosquées pour l'exercice de leur religion. Mais lorsque le victorieux Omar alloit jouir du fruit de ses travaux, il fut assassiné par un esclave Persan. Cet esclave s'appelloit Firouz. Il vint un jour se plaindre à Omar que son maître exigeoit tous les jours de lui deux drachmes d'argent, qui étoient le plus souvent tout l'argent qu'il pouvoit gagner par son travail. Omar lui demanda combien de métiers il savoit ; & ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier & sculpteur, il lui dit que cette somme n'étoit pas excessive, & que son maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puisqu'il savoit trois métiers ; & lui dit ensuite, qu'il vouloit l'employer à construire des moulins à vent, pour moudre les bleds des greniers publics. Firouz irrité de la réponse d'Omar, & frémissant de colère lui dit : « Je vous ferai » un moulin dont on parlera tant que la roue de » celui du ciel tournera sur la tête des hommes. » Omar entendant ces paroles, dit à ceux qui

toient autour de lui : « Il semble que cet homme me menace. » Son soupçon étoit juste, car le même esclave prit si bien son temps, qu'il le frappa quelques jours aprés d'un coup de couteau au-dessous du nombril, dont il mourut le troisieme jour de sa blessure. Les officiers du calife se jetterent aussitôt sur l'assassin, mais il se défendit si courageusement qu'il les blessa presque tous du même couteau, & se tua enfin lui-même. *D'Herbelote.*

ORANGZEB,

Empereur des Mogols, & fils de Chah-Jean, né en 1618, *mort le* 4 *Mars* 1707.

JAMAIS prince ne reçut de la nature des dispositions plus favorables pour régner. S'il n'eut pas ce port majestueux & cette taille avantageuse que les peuples de l'Orient aiment à trouver dans leurs monarques ; au moins à son air & à sa physionomie on appercevoit la pénétration & la supériorité de son esprit. Il avoit les yeux vifs & perçans, & il y peignoit à son gré, ou les passions qu'il ressentoit, ou celles qu'il feignoit de ressentir. Il étoit aussi maître de ses discours que de son visage. Comme on ne lisoit point sa joie ou ses mécontentemens dans ses yeux, on ne devinoit jamais ses desseins par ses paroles. Cependant, un air mystérieux n'étoit pas le masque qu'il empruntoit pour se déguiser. C'étoit sous les dehors de la franchise & de la sincérité qu'il cachoit la dissimulation la plus profonde. Plus on croyoit pouvoir le pénétrer & plus il étoit impénétrable. L'austérité de ses mœurs paroissoit sur sa face décharnée, mais elle n'avoit point de principe dans le cœur. Naturellement il avoit du penchant pour le plaisir ; il ne s'en sevra que

par politique. Orangzeb soutint l'austérité d'une vie pénitente par ostentation. Sans cesse il lutta contre ses inclinations, pour ne pas démentir le caractere qu'il s'étoit donné lorsqu'il voulut parvenir à l'empire. La religion étoit une couleur qu'il répandoit sur les entreprises les plus contraires à l'humanité. Les mesures que la sagesse lui faisoit prendre, n'étoient jamais celles qu'elle auroit inspirées à des hommes d'une prudence ordinaire. Les détours & les rafinemens étoient les seules voies qu'il suivoit pour arriver à son but. C'étoit la route la plus écartée qu'il aimoit à prendre. Tout cruel qu'il parut, il avoit dans le cœur un fond de douceur. L'ambition seule lui fit verser du sang. Il auroit donné des larmes aux malheurs de ceux qu'il opprimoit, si la vue de son intérêt ne les avoit taries jusques dans leur source. Orangzeb n'étoit soupçonneux que par précaution, & vindicatif par crainte. Enfin la passion de régner, & l'envie de se conserver sur le trône, furent dans lui le principe des vertus qu'il affecta, & des vices qui le déshonorerent. *Hist. gén. de l'empire du Mogol, par le Pere Catrou.*

Ce prince, fils de Chah-Jean empereur pour lors régnant, avoit plusieurs freres qui tous en particulier se flattoient de succéder au trône de leur pere; Orangzeb prévoyant qu'à la mort de Chah-Jean, il faudroit périr ou régner, avoit jugé que la voie la plus sure pour parvenir au trône ou pour s'assurer au moins la vie & la liberté, si la fortune se déclaroit pour un de ses rivaux, étoit de paroître sacrifier son ambition à la religion. Il répétoit sans cesse en soupirant qu'il n'aspiroit qu'à l'instant où, délivré de l'esclavage des grandeurs, il pourroit consacrer ses jours à la pénitence au pied du tombeau de Mahomet. Dans la province de Décan, dont l'empereur lui avoit donné le gouvernement, il ne paroissoit occupé qu'à faire fleurir la religion. Il érigeoit

s mosquées, il se mêloit avec les faquirs, pour
roître mépriser le monde à leur exemple & en
ır compagnie. Cependant, malgré sa dissimu-
:ion, on pouvoit découvrir un esprit de ruse &
finesse jusques dans ses actions de piété. Un
ur il rassembla tous les faquirs du pays pour
ır faire une grosse aumône, & pour avoir la
nsolation de manger du ris & du sel avec eux,
étoit ainsi qu'il s'exprimoit. Le lieu de l'assem-
ée étoit une vaste campagne. Orangzeb fit ser-
r à cette multitude prodigieuse de pauvres pé-
tens un repas conforme à leur état. Quand on
ıt mangé, le vice-roi fit apporter une grande
ıantité d'habits neufs, & dit aux faquirs étoń-
és, qu'il souffroit de les voir couverts de hail-
ns. L'artificieux Mogol n'ignoroit pas que la
upart de ces gueux cachent d'ordinaire dans
urs vêtemens des roupies d'or, qui sont la ré-
ılte de leurs intrigues & de leur mendicité. En
fet, plusieurs se défendirent de quitter leurs
ieilles hardes, & prétexterent l'esprit de pau-
reté qui fait l'essentiel de leur profession. On
'écouta point leurs représentations; le prince
ersista à ce que tous les faquirs eussent part à
:s aumônes. On les dépouilla de leurs vieux
abits, & on les obligea de vêtir les nouveaux.
lors on fit un monceau de toute la dépouille
es faquirs, on y mit le feu, & l'on trouva dans
:s cendres une somme si considérable que, si
on en croit quelques écrivains du pays, ce fut
ın des principaux secours qu'eut Orangzeb pour
aire la guerre à ses freres.

Ce prince les écarta du trône en les subjuguant
'un par l'autre, & en se proposant comme le
engeur de la patrie & de l'Alcoran qu'il tenoit
l'une main, tandis que de l'autre il ordonnoit
les meurtres & des massacres. Mõrad-Bakche,
e plus jeune des freres de l'artificieux Orangzeb,
ıvoit le plus contribué à rendre ses armes victo-

rieuses. Ce jeune prince se flattoit d'être couronné empereur, suivant la promesse qu'il en avoit reçue de son frere qui, ainsi qu'il le répétoit toujours, n'aspiroit qu'à mourir en paix au pied du tombeau de Mahomet. Mais la cérémonie du couronnement fut pour le crédule Morad-Bakche la fin d'un beau songe, & servit de dénouement aux noires perfidies du prétendu faquir. Orangzeb avoit feint une légere indisposition, & sous ce prétexte il avoit fait inviter Morad-Bakche de se rendre auprès de lui pour délibérer avec les astrologues si le jour marqué pour son couronnement seroit un jour heureux. L'infortuné prince, négligent les avis de ses amis, entra dans le camp de son frere, suivi seulement de Chab Abas son fidéle eunuque, & de quelques officiers de son armée. A peine le sultan eut-il passé une petite riviere qui séparoit les deux camps, qu'Ebrahim-Cham un des généraux d'Orangzeb, touché du malheur dans lequel alloit se précipiter un prince généralement aimé des troupes par son courage & sa générosité, lui arrêta son cheval par la bride : « Où » vas-tu, seigneur, lui dit-il d'un ton triste & pé» nétré, Quel astre fatal te conduit chez Orang» zeb ? » *Je cours au trône*, lui répondit Morad-Bakche, *& c'est des mains mêmes de mon frere Orangzeb que je dois recevoir les marques de la dignité impériale.* A ces mots Ebrahim lâcha la bride du cheval du Prince & se retira les yeux baignés de larmes. Le compliment que fit quelque temps après le casi ou chef de la religion à l'aveugle Morad-Bakche, auroit dû achever de lui ouvrir les yeux. « Ton entrée est heureuse, » seigneur, lui dit-il, plaise au Tout-puissant » que ta sortie le soit aussi. » Morad-Bakche parut alors inquiet & effrayé ; mais la vûe d'Orangzeb, qui venoit au devant de lui avec les principaux chefs de son armée, l'empêcha de répondre au casi. Les respects & les soumissions

du prétendu faquir qui, du plus loin qu'il l'apperçut, se prosterna par terre, le rassurerent : jamais entrevûe ne parut plus tendre. Orangzeb, qui vouloit soutenir son personnage jusqu'au bout, ne se montra jamais si attentif. Il prit Morad-Bakche par la main, le conduisit dans une tente superbe, & le plaça sur un trône auprès duquel il s'assit dans un siége plus bas. Il n'étoit occupé qu'à chasser les mouches qui l'incommodoient & à lui essuyer la sueur qui couloit de son visage. Il n'y eut point de caresses, de démonstrations de zèle & de tendresse qu'il n'employât pour endormir sa victime au bord du précipice. Pendant que Morad-Bakche, dans l'ivresse de la joie & de l'espérance, se reposoit entre les bras du crime & de la perfidie, on lui préparoit un bain d'eau rose & un festin superbe. Les deux freres s'assirent seuls à une même table ; & afin de signaler davantage un jour si brillant, l'austere Orangzeb fit servir, pour la premiere fois de sa vie, du vin. Morad-Bakche en but avec excès & s'enivra bientôt. Il s'endormit profondément. Son eunuque, qui seul étoit resté auprès de lui, le transporta de la table à une tente voisine, pour le faire reposer plus commodément, & s'assit aux pieds de son lit. Inquiet, agité, l'esprit rempli des plus noirs pressentimens, le fidèle eunuque ne put fermer l'œil. Bientôt il apperçoit Orangzèb qui entre dans la tente avec un de ses petits-fils âgé de cinq à six ans. Le prince fit signe de la main à l'eunuque de se taire, comme s'il eût eu envie de faire quelque malice au prince endormi. Il s'approcha ensuite du lit, & promit à son petit-fils quelques bijoux, s'il pouvoit enlever le sabre & le poignard du prince sans l'éveiller. Le jeune enfant fit le coup avec adresse, & porta les armes de son oncle dans une tente voisine. A l'instant, six soldats de la garde d'Orangzeb, forts & vigoureux, entrent avec des chaînes d'argent, & éveillent Morad-Bakche par leurs

mouvemens. Le prince confondu cherche en vain fon fabre, & ne le trouvant point, pouffe un cri de douleur, » Qu'on le faififfe, crioit l'hypo» crite Orangzeb, qu'on l'enchaîne, cet infracteur » de la loi, qui s'eft rendu indigne du trône par » fon intempérance ». Morad-Bakche lui lançant un regard de mépris & d'indignation, ne lui répondit que ces mots : » Sont-ce donc là les » fermens que tu m'as faits fur l'Alcoran»? Orangzeb lui mit la main fur la bouche pour l'empêcher de continuer, & en même temps on le tranfporte fur un éléphant qui le conduit dans une des forteresses de l'empire. Les mefures d'Orangzeb avoient été concertées avec tant d'art, elles furent conduites avec tant de fecret que perfonne dans les deux camps ne fe douta de la cataftrophe de Morad-Bakche. La fête dura toute la nuit : les tentes refterent éclairées : les concerts & les feux d'artifice fe firent entendre de toutes parts. Les officiers & les foldats, mêlés enfemble, pouffe-rent la débauche jufqu'au lendemain à la pointe du jour que, conformément à l'ordre donné, ils s'affemblerent dans l'enceinte préparée pour le triomphe de Morad-Bakche. Aucun d'eux n'étoit armé, excepté quelques efcadrons d'Orangzeb, compofés de l'élite de fes troupes, qui envelopperent fans affectation l'enceinte. Les foldats de Morad-Bakche, uniquement occupés de l'éclat de la cérémonie, attendoient avec impatience que leur général parût pour le proclamer empereur. Mais quelle fut leur confufion, lorfqu'au lieu de Morad-Bakche, ils virent Orangzeb s'avancer dans toute la pompe de la fouveraine puiffance, & monter fur le trône deftiné à fon malheureux frere! Mille voix fe font entendre dans les airs; on crie de tous côtés : *Vive le pieux, vive le grand empereur Orangzeb.* Les foldats de Morad-Bakche portent partout leurs regards; & fe voyant inveftis, ils fuivent l'exemple de leurs généraux qui, féduits par l'or d'Orangzeb, ou

effrayés de l'appareil de sa puissance, s'étoient jettés à ses pieds. De plus de quarante mille hommes qui se faisoient gloire d'être attachés à la fortune & à la personne de Morad-Bakche, il n'y en eut pas un seul qui osât élever la voix en faveur du prince opprimé, & même demander ce qu'il étoit devenu. *Hist. des révolutions des Indes par M. Désormeaux.*

Orangzeb s'affermit sur le trône par cette même hipocrisie scélérate qui l'y avoit élevé. Il se fit présenter une requête par les enfans d'un certain Sayed qui accuserent l'infortuné Morad-Bakche d'avoir abusé de son pouvoir en faisant mourir leur pere. Ils demanderent en même-temps la tête du prince pour le sang innocent qu'il avoit fait répandre. Orangzeb ne reçut point cette déposition sans verser des larmes. Il lança même des regards furieux sur les accusateurs; mais après quelques momens de silence : *Si Moral-Bakche est criminel*, dit-il, *il n'en est pas moins mon frere; faut-il que je verse mon sang?* » Oui, lui répondi- » rent les astrologues de la cour préparés à cette » scène; il faut verser le sang du criminel; le » ciel te menace du regne le plus funeste, si tu as » la foiblesse d'épargner le premier crime déféré » à ton suprême tribunal «. Orangzeb parut céder alors, & signa l'arrêt de mort.

Ce despote avoit également sacrifié ses autres freres à ses craintes & à ses jaloüsies. Mais ces attentats n'étoient que des degrés pour un plus atroce. Le vieil empereur Chah-Jean respiroit encore dans le fond d'une prison. L'impie Orangzeb, sans attendre que l'âge ou la douleur fît mourir ce pere infortuné, hâta lui-même sa derniere heure par le poison. C'est apres tant de forfaits, & lorsque ses mains étoient encore teintes du sang d'un pere & de trois freres, qu'il s'écrioit : » C'est » à vous, Dieu puissant, que je dois le trône. » D'un pauvre faquir, vous en avez fait le plus » grand roi de l'Univers, pour apprendre à tous

» les hommes que vous humiliez les ſuperbes & « élevez les humbles.

Orangzeb, devenu paiſible poſſeſſeur du trône, crut expier ſes atrocités en ſe bornant au pain d'orge, aux légumes & à l'eau. Ce ſcélérat pénitent fut heureux dans toutes ſes expéditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Viſapour, de Golconde & de Carnate, & preſque toute cette grande preſqu'iſle que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Il mérita en quelque ſorte ces ſuccès par ſa tempérance, par ſa bravoure, par ſon activité au travail. Il ſortoit d'une grande maladie, & travailloit plus que ſa foibleſſe ne pouvoit lui permettre. Un miniſtre lui repréſenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux, & quelles ſuites il pourroit avoir. Orangzeb lui lança un regard mépriſant & indigné; & ſe tournant vers les autres courtiſans, il leur dit ces paroles remarquables: » N'avouez-» vous pas qu'il y a des circonſtances où un Roi » doit hazarder ſa vie, & périr les armes à la » main, s'il le faut, pour la défenſe de la patrie, » & ce vil flatteur ne veut pas que je conſacre » mes veilles & mes travaux au bonheur de mes » ſujets? Croit-il donc que j'ignore que la divi-» nité ne m'a conduit ſur le trône que pour la fé-» licité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a » ſoumis? Non, non; Orangzeb n'oubliera ja-» mais le vers de Sadi : *Rois, ceſſez d'être rois,* » *ou regnez par vous-mêmes.* Hélas! la proſpérité » & la grandeur ne nous tendent déjà que trop » de piéges: malheureux que nous ſommes, tout » nous entraîne à la molleſſe, les femmes par » leurs careſſes, les plaiſirs par leurs attraits. » Faudra-t-il que des miniſtres élèvent encore leur » voix perfide, pour combattre la vertu toujours » foible & chancelante des rois, & les perdre par » de funeſtes conſeils ».

Quoique ce prince affectât beaucoup de zèle pour l'Alcoran, il paroît qu'il n'avoit d'autre re-

ligion que le Déisme. Il s'entretenoit sur les diverses religions qui partagent l'Univers avec un rabin très-savant. *A laquelle*, lui dit Orangzeb, *doit-on donner la préférence, ou de la chrétienne, ou de la Musulmane, ou de celle de Moïse?* » Seigneur, répondit le docteur Juif qui craignoit » les suites d'un pareil entretien, un pere de » famille avoit un diamant d'un prix inestimable, chacun de ses fils, au nombre de trois, » souhaitoit avec passion d'avoir pour partage le « diamant; pour prévenir les querelles après sa » mort, le pere de famille fit tailler deux autres » diamans avec tant d'art, & si semblables au « premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il étoit » impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses fils: chacun d'eux crut » avoir le véritable. Seigneur, continua le Juif, » le créateur de l'Univers a donné à ses enfans » trois loix principales; que deux soient fausses; » qu'il n'y en ait qu'une de vraie, c'est un problême difficile à résoudre. Dieu exigera-t-il des » hommes qu'ils démêlent ce qu'il leur a caché » avec tant de soin »? *Je pense comme toi*, dit Orangzeb: *pourvu qu'on adore le vrai Dieu, il importe peu par quel culte.* (Révolutions des Indes.)

Mais ce culte fait partie de la religion, & l'on ne peut douter que le vrai culte ne peut se trouver que dans la vraie religion qui vient de Dieu même.

OVIDE, (OVIDIUS PUBLIUS NASO)

Poëte Latin, né à Sulmone, ville de l'Abrusse dans le royaume de Naples, l'an 43 avant Jesus-Christ, mort à Tomes sur le Pont-Euxin, l'an 17 de Jesus-Christ. Il étoit d'une famille de chevaliers Romains.

LE pere d'Ovide avoit engagé son fils à s'appliquer à l'éloquence qui étoit à Rome une voie ouverte aux honneurs & à la fortune. Ovide étoit né poëte, & fit quelque temps violence à son penchant. Il étudia la rhétorique; mais ni les remontrances de son pere, ni les applaudissemens que lui attirerent plusieurs causes qu'il plaida, ne purent le détourner de faire des vers. Il étoit entraîné, subjugué par le génie de la poësie:

Et quod tentabam scribere versus erat.

Une passion fougueuse qui le domina autant que celle des vers, l'amour, lui dicta la plus grande partie de ses poësies. On n'y trouve point les expressions obscènes qui révoltent dans Catulle, dans Horace, dans Martial; mais un serpent, pour être caché sous des fleurs, n'en produit pas moins des piquures funestes. Les *Métamorphoses* régardées comme le chef-d'œuvre de ce poëte, sont des peintures voluptueuses, des amours des dieux & des hommes, & ces tableaux sont d'autant plus propres à corrompre les mœurs, qu'Ovide emploie un pinceau tendre & touchant. Tout parle aux sens, tout les flatte dans cet ouvrage séduisant. Ses *Héroïdes* sont également une école de libertinage & de volupté. Ovide, non content de louer l'amour & ses effets, voulut encore

core apprendre l'*art d'aimer*, & réduisit en système cette dangereuse passion. Dans ces différens ouvrages, ainsi que dans les *Fastes*, le poëte annonce un esprit orné & fécond, une imagination vive & riante. L'expression semble courir au-devant de sa pensée. Tous les sujets qu'il traite, quelque stériles, quelque bisarres même qu'ils soient, deviennent riches, gracieux & fleuris entre ses mains. Ovide avoit infiniment d'esprit, & auroit peut-être paru en avoir encore plus, s'il en eût moins montré, s'il en eût supposé davantage à son lecteur, s'il eût plus consulté la nature. Se plaint-il de ses malheurs? il songe bien plus à être ingénieux, qu'à s'attirer de la compassion. Ecrit-il des lettres amoureuses? ce sont pensées sur pensées, de l'esprit partout, par conséquent peu de sentiment, peu de passion. On peut même lui reprocher de jouer quelquefois sur les mots. Comme ses défauts ont quelque chose d'éblouissant, & qu'Ovide est le poëte de l'imagination, il plaira toujours, mais plus aux jeunes gens qu'aux personnes d'un âge mûr. » J'a- » vouerai hardiment, disoit Montagne, que cette » vieille ame poisante ne se laisse plus châtouil- » ler, non-seulement à l'Arioste, mais encore » au bon Ovide; sa facilité & ses inventions qui » m'ont ravi autrefois, à peine m'entretiennent- » elles à cette heure ».

Quintilien reprochoit avec raison à Ovide d'être *nimium amator ingenii sui*, de trop chérir ses pensées. C'est assez le défaut de la plupart des poëtes & même des peintres. Un poëte pourra reconnoître qu'une pensée qui lui est venue dans la chaleur de l'enthousiasme, manque de justesse; mais cette pensée a un côté brillant qui lui plaît, & si la raison lui fait prendre l'éponge pour l'effacer, une tendresse paternelle lui retient la main. Quelques amis d'Ovide lui conseilloient de supprimer dans ses ouvrages trois ou quatre vers qui les déparoient; il y consentit, à condition qu'ils

lui passeroient trois autres vers qu'il alloit écrire à part, les priant aussi d'écrire de leur côté ceux qu'ils vouloient retrancher. D'accord sur cette condition, il se trouva que les trois vers que ses amis avoient condamnés, étoient les mêmes que ceux pour qui il avoit demandé grace, & il leur fit voir par là, dit Sénèque qui rapporte cette anecdote, qu'il n'ignoroit pas ses défauts, mais qu'il ne pouvoit les haïr.

Auguste, ami des talens, reçut Ovide à sa cour, & lui accorda sa faveur; mais il la retira par la suite pour exiler le poëte à Tomes, ville d'Europe sur le pont Euxin, vers les embouchures du Danube. L'endroit de son exil pouvoit être agréable aux habitans du pays; mais les montagnes qui sont au sud, & les vents de nord & de l'est qui soufflent du pont Euxin, le froid & l'humidité des forêts & du Danube rendoient cette contrée insupportable à un homme né en Italie. Quel étoit le crime d'Ovide? Auguste lui reprocha ses poësies licentieuses. Mais ces poësies furent plutôt le prétexte que la véritable cause de l'exil du poëte. Comment d'ailleurs l'empereur auroit-il pu exiler Ovide pour son poëme de l'art d'aimer, lui qui chérissoit & protégeoit Horace dont les poësies sont souillées de tous les termes de la plus infâme prostitution? Ovide, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses ouvrages, s'étant plaint à l'amour qu'après avoir travaillé à étendre son empire, il n'en avoit obtenu d'autre récompense que d'être exilé parmi les barbares, l'amour lui répondit : « Vous savez bien que ce » n'est pas ce qui vous a fait le plus de tort ». Le poëte semble avoir indiqué la véritable cause de son exil dans ces vers obscurs, *Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci? &c.* Il répéte en divers lieux la même plainte, & il déclare qu'il ne lui est pas permis de révéler ce mystère. On a tâché de le deviner. Plus il a gardé le silence, plus il a fait naître l'envie de pénétrer son secret. Quel-

ques auteurs se sont persuadés qu'il avoit surpris Auguste dans un commerce trop libre avec Julie sa fille, & ils se fondent sur un passage de Suétone. L'histoire ne reproche à Auguste aucune action qui puisse le faire justement soupçonner coupable d'une pareille infamie. Mais en supposant que ce prince eût brûlé d'un amour impur pour sa fille, auroit-il pris assez mal ses mesures pour être surpris par quelqu'un ? & si Ovide avoit été témoin de son inceste, Auguste étoit-il homme à se refuser un homicide pour dérober son crime à l'Univers ? N'étoit-ce pas plutôt un moyen de plus de le faire connoître que d'en punir le confident par un simple exil qui ne lui ôtoit ni la liberté d'écrire, ni celle de parler. Il est donc plus vraisemblable de croire qu'Ovide commit une indiscrétion semblable à celle d'Actéon, & qu'il vit au bain la princesse Livie, épouse d'Auguste, pour laquelle il pouvoit soupirer en secret.

Cur aliquid vidi? cur noxia lumina feci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Acteon vidit sine veste Dianam,
Præda fuit canibus non minus ille suis.

Ces mots *sine veste Dianam* conviennent mieux d'ailleurs à Livie qui passoit pour chaste, qu'à aucune des Julies trop fameuses par leur libertinage.

Ovide, du milieu de son exil, tournoit souvent ses regards vers Rome; il soupiroit sans cesse après les plaisirs qu'il y avoit laissés; & cette foiblesse lui fit donner sans mesure dans ses *Tristes* des louanges à Auguste & à Tibère son successeur. Lorsqu'il apprit la mort du premier, il lui consacra une espèce de temple où il lui offroit tous les matins de l'encens. Il n'avoit fait un dieu de cet empereur que pour faire un homme du monstre qui lui succéda, & qu'il espéroit toucher en sa

faveur : mais Tibère laissa mourir Ovide dans son exil qui dura neuf à dix ans. Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gètes ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort. Il desiroit que l'on mît sur son tombeau cette épitaphe qu'il composa lui-même, & qu'il a rapportée dans la troisieme élégie du troisieme livre de ses Tristes :

Hic ego qui jaceo, tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere, Nasonis molliter ossa cubent.

PALAPRAT, (JEAN)

Poëte François, né à Toulouse en 1650, *mort à Paris en* 1741, *à* 91 *ans.*

CE poëte avoit une imagination vive & plaisante, une candeur de mœurs & une simplicité de caractère singulière. C'étoit tout à la fois un bel esprit pour les saillies & un enfant pour la naïveté. Il s'est peint dans cette épitaphe :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fut dans la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

Palaprat s'étoit d'abord adonné au barreau, mais son goût pour la littérature & la poësie, & la connoissance qu'il fit de l'abbé Brueys qui s'en occupoit, le déterminerent à se livrer entiérement à son penchant. Ces deux poëtes avoient le même génie pour le genre dramatique, aussi

travailloient-ils souvent en commun. Les piéces auxquelles Palaprat eut part avec Brueys, sont le *Secret révélé*, le *Concert ridicule*, le *Grondeur*, le *Muet*. Ces deux dernieres sont restées au théâtre. Si ces poëtes amis se disputoient quelques morceaux de leurs ouvrages, c'étoient toujours les endroits foibles. Cette singuliere amitié dura jusqu'à la fin de leurs jours, exemple peu commun parmi ceux qui courent la même carriere, moins rare cependant parmi les athlétes du second ordre. Comme ceux-ci ont moins de prétentions, ils ont aussi moins de sujets de jalousie.

Mrs. de Vendôme avoient pris Palaprat à leur service en qualité de secrétaire des commandemens du grand-prieur. Il se permettoit avec ces princes des saillies ingénieuses, mais quelquefois trop libres, qui alarmèrent ses amis, jusques-là que le maréchal de Catinat qui l'aimoit beaucoup, lui dit un jour en l'embrassant: « Les vé» rités que vous lâchez au grand-prieur me font » trembler pour vous. » *Rassurez-vous monsieur*, lui dit plaisamment Palaprat, *ce sont mes gages.*

Le grand-prieur trouva un jour Palaprat qui battoit son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. « Comment monsieur, vous me blâ» mez, dit le poëte: savez-vous bien, que quoi» que je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi » que vous qui en avez trente »?

Lorsque le livre de la Bruyère parut, on employoit à tout propos le mot de *caractère*. Palaprat se trouvant à dîner avec un beau parleur, qui ne cessoit de faire revenir ce mot, s'avisa pour se mocquer de lui de dire d'un ton précieux, qu'il trouvoit des saucisses qu'il y avoit à ce repas, d'un *caractère transcendant.*

PASCAL, (BLAISE)

Habile géometre & illustre écrivain du dix-septiéme siecle, né à Clermont en Auvergne l'an 1623 : & mort à Paris le 19 Août 1662, âgé de 39 ans. Il étoit fils du premier intendant qu'il y eut à Rouen.

GÉNIE précoce, subtil, pénétrant, il fit des progrès rapides dans la physique, la géométrie & dans la morale, & contribua à leur perfection. Tout ce qui est sorti de la plume de cet homme illustre porte le sceau de l'immortalité; on y trouve la noblesse dans les pensées, la solidité dans les raisonnemens, la finesse dans les railleries, & par tout un agrément inimitable. Il connut le premier les vraies formes de la langue Françoise, & lui donna cette force, cette précision qui la caractérisent. Deux qualités très-estimables le distinguoient dans la société : une conversation instructive & une grande modestie. Il avoit une éloquence vive, insinuante, persuasive, mais il ne s'en servoit en quelque sorte que pour faire valoir les sentimens de ceux avec lesquels il se trouvoit. Il évitoit sur tout l'orgueilleux *égoïsme*; & il avoit coutume de dire que la piété chrétienne anéantissoit le *moi* humain, & que la civilité humaine devoit le cacher. La maxime de ce philosophe Chrétien étoit de renoncer à tout plaisir & à toute superfluité; maxime qu'il a constamment mise en pratique.

Les Editeurs de la vie de Pascal rapportent que son pere qui remarquoit en lui un penchant pour les choses de raisonnement, & craignoit que la connoissance des mathématiques ne l'empêchât

d'apprendre les langues, s'appliqua à lui ôter toute idée de la géométrie. Il s'abstenoit même d'en parler devant lui. Ne pouvant cependant résister aux importunités de son fils, âgé pour lors de douze ans, il se contenta de lui dire un jour en général, que la géométrie est une science qui enseigne le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles ont entr'elles; mais en même-temps il lui défendit d'en parler & d'y penser davantage. Sur cette simple ouverture l'enfant se mit à rêver à ses heures de récréation, & en crayonnant avec du charbon sur les carreaux de sa chambre, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxieme proposition d'Euclide par la seule pénétration de son esprit. Un Jésuite se trouvant dans une assemblée où quelqu'un rapportoit ces circonstances, sans doute exagérées, dit froidement : « Que les amis » de Pascal lui faisoient en cela tout au plus » justice, & qu'ils n'en disoient pas encore assez; » & comme on le pressa de s'expliquer sur une chose qu'on voyoit bien qu'il ne disoit pas fort sérieusement, il ajouta « qu'il lui sembloit que c'étoit » très-peu de chose que cette hyperbole, quel» qu'outrée qu'elle parût, pour reconnoitre l'obliga» tion que les amis de Pascal lui avoient pour les » *Provinciales*, dans lesquelles il avoit fait bien » d'autres hyperboles en leur faveur. «

Les Lettres Provinciales, dont il est parlé dans cet article, sont une satyre très-fine, très-ingénieuse de la morale des Jésuites. Ces lettres ne sont pas toutes écrites sur le même ton, Pascal dans les dernieres s'est armé d'une éloquence vive, animée & pleine de force pour repousser les traits que ses adversaires lui avoient lancés. On a regardé cet écrit comme l'époque en quelque sorte de la fixation de la langue Françoise; & en effet, depuis plus de cent ans que cet ouvrage a paru, il n'y a pas un seul mot qui se soit ressenti du changement qu'éprouvent si souvent

les langues vivantes. Le grand Boſſuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en notre langue il aimeroit le mieux avoir fait après les ſiens, répondit : *Les lettres provinciales.*

Lorſque les premieres lettres parurent, les Jéſuites tout-puiſſans alors firent faire les plus grandes perquiſitions pour découvrir l'auteur. Cependant, Paſcal continuoit d'y travailler dans une auberge où il étoit logé à Paris rue des Poiriers, vis-à-vis la maiſon des Jéſuites. Un d'eux en liaiſon avec un neveu de Paſcal, nouvellement arrivé d'Auvergne & qui étoit venu loger avec ſon oncle, fut le voir. Le Jéſuite parla des *Provinciales :* « On attribue, lui dit-il, les petites » lettres à votre oncle. » Le neveu feignit de n'en vouloir rien croire. Pendant la belle converſation du Jéſuite, dans la chambre même où on l'avoit reçu, il y avoit ſur le lit quinze exemplaires des Provinciales, encore tout mouillés. *Mem. littéraires.*

Un jour qu'on parloit littérature chez le préſident de Lamoignon, & que l'on mettoit en paralelle les anciens & les modernes, Deſpréaux ſoutint la cauſe des anciens, & il ajoutoit qu'il n'y avoit qu'un ſeul livre moderne qui ſurpaſſoit à ſon gré les anciens & les nouveaux. Un Jéſuite lui demanda quel étoit donc ce livre ſi diſtingué dans ſon eſprit ; il ne voulut pas le nommer. Corbinelli, bel eſprit de ce temps, lui dit : » Monſieur, je vous conjure de me l'indiquer afin » que je liſe toute la nuit. » Deſpréaux lui répondit en riant : « Eh ! Monſieur, vous l'avez » lu plus d'une fois. » Le Jéſuite reprend & preſſe Deſpréaux avec un air de dédain de nommer cet Auteur ſi merveilleux. Deſpréaux lui dit : » Mon pere, ne me preſſez point. » Le pere continue. Enfin Deſpréaux le prend par le bras & le ſerrant bien fort, lui dit : « Eh bien, vous le » voulez, c'eſt Paſcal, morbleu. -- Paſcal ? dit » le pere tout étonné, Paſcal eſt beau autant

» que le faux le peut être. -- Le faux, reprit » Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai » qu'il est inimitable. On vient de le traduire en » trois langues. -- Il n'en est pas plus vrai pour » cela, répondit le pere. » *Lettres de Sevigné.*

Un autre Jésuite plaisantoit devant Boileau Despréaux sur Pascal & sur le travail des mains de ses confreres. « Pascal, disoit-il, s'occupe à » Port-Royal à faire des souliers. -- J'ignore, » répondit le satyrique, si Pascal travaille à des » souliers : mais je sais bien qu'avec les *Provin-* » *ciales* il vous a porté une bonne botte. »

Pascal publia fort jeune un traité des sections coniques ; & à l'âge de dix-neuf ans il avoit étonné le monde savant par l'invention de cette machine d'arithmétique si singuliére, connue sous le nom de la *roulette*, par le moyen de laquelle, sans plume & sans jettons, sans savoir même aucune règle d'arithmétique, on fait avec une sureté infaillible toutes sortes d'opérations.

Pascal disputoit un jour sur quelque point de mathématiques avec un homme fort ignorant, & qui croyoit néanmoins les posséder. *Vous verrez*, dit Pascal, *qu'il y a deux mathématiques.*

Cet homme illustre joignoit aux plus grandes lumières de l'esprit une humilité sincère, une piété tendre, un zèle ardent pour la Religion. On l'a vu, les quatre dernières années de sa vie, qu'il passa dans les souffrances, assister à tous les saluts, visiter toutes les églises où on exposoit des reliques, & avoir un almanach spirituel qui l'instruisoit de tous les lieux où il y avoit des dévotions particulieres. C'est ce qui a fait dire que la religion rendit les grands esprits capables de petites choses, & les petits esprits capables de grandes.

La vie humble & chrétienne de Pascal mortifie plus les libertins, dit Bayle, que si on lâchoit sur eux une douzaine de missionnaires : ils ne peuvent plus nous dire, ajoute ce fameux scepti-

que, qu'il n'y a que de petits eſprits qui aient de la piété ; car on leur en fait voir de la mieux pouſſée dans un des plus grands géomètres, des plus ſubtils métaphyſiciens, & des plus pénétrans eſprits qui aient jamais été au monde.

L'amour de Paſcal pour la religion lui avoit fait concevoir le projet d'un grand ouvrage, où il ſe propoſoit de ramener les incrédules à la foi. Sa maxime étoit qu'il valoit beaucoup mieux s'attacher à faire ſentir aux hommes la beauté & la majeſté de la religion, qu'à leur en démontrer ſéchement la vérité. Mais on n'a recouvré de cet important ouvrage que quelques penſées éparſes, qu'il avoit jettées ſur des papiers ſéparés. Des morceaux détachés ont été imprimés ſous le titre de *Penſées de M. Paſcal*. Peut-être auroit-on mieux fait d'intituler ce recueil, *Penſées trouvées dans les papiers de M. Paſcal*. On ne croit pas en effet que ce philoſophe eût adopté toutes ces penſées, ſur-tout celles qui regardent les beaux arts, & quelques autres qu'il n'avoit peut-être écrites que pour s'en reſſouvenir & les combattre. Les couleurs dont il a peint l'humanité annoncent un homme vertueux, mais miſantrope, & qui voyoit peut-être trop de défauts dans les autres & pas aſſez dans lui-même. Il étoit tombé ſur la fin de ſes jours dans une mélancolie ſi profonde que ſon cerveau en parut dérangé. Il s'imaginoit voir continuellement à ſon côté gauche un gouffre. Il détournoit la vûe & trembloit de s'y précipiter.

On conſerve précieuſement dans la bibliothéque de Saint Germain-des-Prés tous les papiers informes où les penſées dont on vient de parler étoient écrites. On a pris ſoin de les coller l'une à côté de l'autre dans un livre de papier blanc, fort proprement relié.

Les autres ouvrages de Paſcal conſiſtent en pluſieurs écrits pour les Curés de Paris, contre l'*Apologie des caſuiſtes*, en un traité de l'*Equilibre des liqueurs*, & en quelques autres ſur des matieres de phyſique & de mathématique.

Les jésuites eurent assez de crédit pour faire suprimer les éloges de Pascal & d'Arnauld dans le livre des *Hommes illustres* de Perrault; sur quoi on cita ce passage de Tacite : *Præfulgebant Cassius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non visebantur.* Mais ces éloges y ont été rétablis depuis.

PASQUIER, (ETIENNE)

Ecrivain du seizieme siécle, né à Paris en 1528. *Il exerça la profession d'Avocat au Parlement de Paris, & mourut Avocat Général de la chambre des comptes de cette capitale en* 1615 *à* 87 *ans. Il est bien connu par ses* Recherches sur la France.

PASQUIER avoit une parfaite connoissance de l'histoire ancienne, & particulierement de celle de la France. Ses *Recherches* sont remplies d'anecdotes aussi curieuses qu'utiles sur notre histoire. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas que de plaire, parce que l'auteur avoit de l'imagination. Il a même composé différentes pièces de vers, & a prouvé qu'il est plus aisé de réussir dans la poésie Latine que dans la Françoise. Il apportoit dans la société un cœur bienfaisant, des mœurs douces, un tempérament enjoué. Sa conversation étoit agréable & facile : peut-être auroit-il plus fait pour sa gloire, s'il n'eût pas publié plusieurs écrits qui paroissoient indignes de la gravité d'un magistrat, tels que son *Monophile*, ses *Colloques d'amour*; &c.

Pasquier plaida long-temps au Parlement avec le plus brillant succès. On le chargeoit des causes les plus difficiles & les plus importantes, & il fut choisi pour plaider celle de l'Université contre les Jésuites. Le portrait qu'il fit de la société &

remarquable. « Cette société, disoit-il, sous l'apparence d'enseigner gratuitement la jeunesse, » ne cherche que ses avantages ; elle épuise les » familles par des testamens extorqués, gagne la » jeunesse sous prétexte de piété, médite des sé» ditions & des révoltes dans le royaume. Avec » ce beau vœu qu'elle fait au Pape, elle en a ob» tenu des privileges qui doivent faire soupçon» ner sa fidélité, & craindre pour les libertés de » l'église Gallicane, l'autorité & la personne de » nos Rois, & le repos de tous les particuliers ». Sa conclusion fut: » Que cette nouvelle société » de religieux, qui se disoient de la compagnie » de Jésus, non-seulement ne devoit pas être » agrégée au corps de l'Université, mais qu'elle » devoit encore être bannie entiérement, chassée » & exterminée de France. » L'habile Avocat n'obtint qu'une partie de ses conclusions, les Jésuites furent seulement exclus de l'Université. On prétend qu'alors ils chercherent à se venger de Pasquier par plusieurs libelles diffamatoires. Le Jésuite Garasse le poursuivit même après sa mort ; il publia que ce magistrat étant à l'agonie s'étoit fait lire les *Consolations* de Sénéque & le *Phédon* de Platon ; plusieurs injures violentes qu'il ajouta forcerent la famille de cet homme illustre à justifier sa mémoire par un livre imprimé en 1624, avec privilege du Roi.

Pasquier avoit épousé trois femmes. Il a rapporté dans une épigramme les raisons de ces trois mariages.

Trina mihi nupsit variis ætatibus uxor :
Hæc juveni, illa viro, tertia deinde seni :
Propter opus prima è teneris mihi jungitur annis,
Altera propter opes, tertia propter opem.

PATIN, (GUI)

Médecin de la faculté de Paris, né à Houdan en Bray l'an 1601, mort en 1672.

ON a dit de Gui-Patin qu'il avoit dans le visage l'air de Cicéron, & dans l'esprit le caractere de Rabelais. Sa conversation enjouée, spirituelle, satyrique ne le faisoit pas moins rechercher que son habileté dans la médecine. Rien n'échappoit à sa langue caustique & mordante. Non content de fronder les opinions de ses contemporains & de déchirer leur réputation, il sembloit qu'il avoit encore pris à tâche de narguer la mode de son temps par la singularité de son habillement. Il a composé quelques traités de médecine; mais ces traités l'ont moins fait connoître que ses lettres satyriques en cinq volumes. Elles furent dans le temps lues avec avidité, parce qu'elles sont remplies de nouvelles & d'anecdotes que tout le monde aime, & de satyres qu'on aime encore davantage.

Gui-Patin conservoit son caractere enjoué & caustique jusques sous la robe de médecin; & lorsqu'on savoit qu'il devoit présider à quelque thèse, tout Paris accouroit pour l'écouter. On ajoute que plusieurs seigneurs de la cour achetoient le plaisir de l'avoir à leur table en mettant un louis d'or sous sa serviette.

Les querelles au sujet de l'*antimoine*, qui s'éleverent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnerent beaucoup d'exercice à sa bile; il regarda toujours ce remede comme un poison & il n'oublia rien pour le décrier. Il avoit dressé un gros registre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remede: il nommoit ce registre le *Martyrologe de l'antimoine.*

Il a publié un traité de la conſervation de la ſanté, intitulé : *Le Médecin & l'Apoticaire charitables.* Il définiſſoit quelquefois aſſez plaiſamment un apoticaire, *animal benefaciens partes & lucrans mirabiliter.*

Il plaida au parlement contre Renaudot, docteur de Montpellier, qui prétendoit exercer ſa profeſſion à Paris ſans ſe faire agréger au corps des médecins de cette capitale. Patin gagna ſa cauſe, &, en ſortant de l'audience : il dit à ſon adverſaire ce mauvais quolibet : « Monſieur, » vous avez gagné en perdant. » *Comment donc*, lui répondit Renaudot ? « C'eſt, repliqua Patin, » que vous étiez camus quand vous êtes entré au » palais, & vous en ſortez avec un pied de » nez. »

Ce fut ſur ce procès qu'il fit ce quatrain à la maniere de ceux de Noſtradamus.

Quand le grand Pan quittera l'écarlatte,
Pyre, venu du côté d'aquilon,
Cuidera vaincre en bataille Eſculape ;
Mais il ſera navré par le Talon.

Le *grand Pan* étoit le cardinal de Richelieu, qui mourut en ce temps-là. *Pyre*, abrégé de Zopyre qui s'étoit fait couper le nez pour livrer Babylone à Darius, déſignoit Renaudot. *Navré par le Talon* ; ce fut l'Avocat Général Talon qui donna ſes concluſions contre Renaudot.

PATRU, (OLIVIER)

Avocat au Parlement de Paris, né dans cette ville en 1604, mort en 1680, âgé de 77 ans.

PATRU eſt un des premiers Orateurs du barreau qui y ait introduit la pureté du langage. Il étoit du nombre de ceux que Ciceron appelloit *orator parum vehemens.* Le geſte, la voix & ces graces extérieures qui fixent l'attention de l'auditeur, lui avoient été refuſés par la nature ; mais cette mere commune le gratifia de la plus belle ame. Il étoit officieux, compatiſſant, d'une vertu à l'épreuve de la corruption du monde, & toujours gai malgré la médiocrité de ſa fortune. On a recueilli ſes œuvres en deux volumes in 4°. Ils conſiſtent principalement en plaidoyers, dont le ſtyle, à force d'être poli & repaſſé, paroît ſec & froid.

Patru fut reçu de l'Académie Françoiſe en 1640. Lors de ſa réception, il fit un remerciment qui plut tellement aux académiciens, qu'ils déciderent qu'à l'avenir tous ceux qui ſeroient reçus, feroient un diſcours pour remercier l'aſſemblée ; ce qui ne s'étoit point fait auparavant, & ce qui s'eſt toujours pratiqué depuis.

Patru étoit lié avec la plupart des membres de cette compagnie. Vaugelas le conſultoit comme un oracle ſur toutes les difficultés qui s'élevoient au ſujet de la langue. Patru étoit également un cenſeur éclairé & ſévere. Sa réputation de rigidité étoit ſi bien établie que quand Racine faiſoit à Deſpréaux quelques obſervations un peu trop ſubtiles ſur ſes ouvrages, le ſatyrique, au lieu de lui citer le proverbe Latin *ne ſis patruus mihi*, n'ayez pas pour moi la ſévérité d'un oncle, lui diſoit *ne ſis Patru mihi*, n'ayez pas pour moi la ſévérité de Patru.

Ce censeur disoit un jour à Despréaux : « Vous » écrivez trop négligemment votre prose : il s'y » est glissé quelques vers. -- Croyez-vous, lui dit » le poëte, que vous ne tombez pas quelquefois » dans la même faute ? -- Non, répondit Patru. » Sur cela Despréaux ouvrit les plaidoyers de son ami & tomba d'abord sur un vers :

Onzieme plaidoyer pour un jeune Allemand.

Après la mort de Conrart, que l'on pouvoit regarder comme le fondateur de l'Académie Françoise, un grand seigneur ignorant se présenta pour remplir sa place ; Patru détourna la compagnie de ce choix par cet apologue : « Un ancien » Grec avoit une lyre admirable ; il s'y rompit » une corde : au lieu d'en remettre une de boyau, » il en voulut une d'argent ; & la lyre avec sa » corde d'argent perdit son harmonie. »

Patru ne put jamais amasser de biens ; ce qui fit dire à un magistrat que cet avocat qui plaidoit si bien la cause de l'académie & de la langue Françoise, n'entendoit rien à plaider la cause de sa fortune. On peut se rappeller ici le trait de générosité dont usa Boileau envers cet homme illustre qui, pour subvenir à quelques besoins, vouloit vendre sa bibliotheque. Ce trait qui est rapporté à l'article *Boileau*, fait honneur à ce poëte ; mais ce qui n'en fait pas moins à Patru est cette epigramme qui fut composée après sa mort par son bienfaiteur, & qui est intitulée : *Le Debiteur reconnoissant.*

Je l'assistai dans l'indigence :
Il ne me rendit jamais rien.
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrit ma présence.
O la rare reconnoissance !

Pendant sa derniere maladie il reçut une visite de la part de Colbert, qui lui envoya une gra-

tification de cinq cens écus, comme une marque de l'estime que le Roi avoit pour lui.

Patru avoit professé toute sa vie une espece de scepticisme. Le grand Bossuet alla le voir lorsqu'il étoit mourant & lui dit: » On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit » fort; songez à détromper le public par des dis» cours sinceres & religieux. -- Il est plus à pro» pos que je me taise, répondit Patru, on ne „ parle dans ces derniers momens que par foi„ blesse ou par vanité. „

PAVILLON, (ETIENNE)

Poëte François, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1705. Il étoit de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres.

PAVILLON se distingua d'abord dans la charge d'Avocat Général au Parlement, qu'il exerça pendant dix ans. Il ne se présentoit aucune matiere dont il ne parut instruit à fond. Un jugement solide, une élocution fleurie, une prestance agréable, une prononciation heureuse & facile l'avoient rendu l'oracle du barreau, & auroient dû le retenir dans une place qu'il remplissoit avec tant d'applaudissemens. Mais la foiblesse de son tempérament, & peut-être aussi l'amour du repos, le tirerent bientôt de la pénible carriere qu'il couroit. Il se livra aux charmes de la poësie. C'est dans ce doux loisir, dit son panégyriste & son ami l'Abbé Tallemant, que conservant toujours la gravité d'un magistrat, il s'étoit établi une sorte de tribunal dont les meilleurs esprits reconnoissoient l'empire avec plaisir. Vrai Aris-

tippe, il s'accommodoit à tout. Ses mœurs douces convenoient à tout le monde. Armé de la raison qu'il savoit insinuer & mettre dans tout son jour, il étoit supérieur aux autres, & censeur aimable & chéri par les plaisirs ordinaires de la jeunesse & du monde, il ne quitta jamais certain air de sagesse qui le faisoit respecter des plus libertins. Ses poésies qui consistent en stances, en lettres mêlées de prose & de vers & autres pieces, ont été recueillies en 1720. Quoique rien d'achevé ne soit sorti de la plume de cet auteur, ses poésies néanmoins ont un naturel & une délicatesse qui flattent. Pavillon a travaillé dans le goût de Voiture, mais il a surpassé son modele.

Lorsque Benserade de l'Academie Françoise mourut, cette compagnie se trouva partagée entre deux sujets qui se présentoient pour remplir la place vacante. Comme les membres ne s'accordoient point, il arriva à l'Abbé Tallemant de parler de Pavillon, & en un moment tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Cette élection peu usitée étonna tout le monde, & Pavillon en fut lui-même très-surpris, mais il se rendit avec reconnoissance & fut reçu le 17 septembre 1691. La goute commença bientôt à le retenir dans sa maison & l'attacha à son fauteuil d'une maniere peu douloureuse à la vérité, mais qui lui ôtoit la liberté de marcher. Sa philosophie ne l'abandonna point pour lors, & il étoit le premier à badiner avec ses amis sur son mal. Sa lettre à Madame Pélissari, sur la goutte qui l'avoit empêché de l'accompagner à sa maison de Noisy, peut servir à nous peindre l'esprit facile & enjoué de ce poëte aimable.

Tandis qu'avec l'Abbé vous êtes à souhait,
Et que dans votre salle basse,
Attendant que la chaleur passe,
Vous riez des contes qu'il fait;

Je ſuis au quatrieme étage,
A n'en point ſortir condamné,
Attendant que le ciel me rende enfin l'uſage
De l'un des pieds qu'il m'a donné.

Tandis qu'avec un ſoin extrême
La contemplative Bournaut
Va, juſques dans le chardon même,
Chercher de quoi louer l'adreſſe du Très-haut,
Je ſuis inceſſamment en doute
Du mal qui me tient arrêté;
Plus j'en connois la vérité,
Plus je tache de n'y voir goute;
Ainſi voulant être flatté,
Il n'eſt point dans ma parenté
De ſi ſot raiſonneur que mon eſprit n'écoute;
Pourvu qu'il diſe que la goutte
Ne fait pas mon infirmité.

Tandis que l'aimable Angelique
Riche de joie & d'embonpoint,
Faute de meilleure pratique,
S'amuſe à ficher quelque point,
Je ſuis jour & nuit miſérable,
Tête à tête avec mon chevet,
Et ſi je ne me donne au diable,
Ce n'eſt pas faute de ſujet.

Tandis qu'on voit la belle brune
Aller ſur la terraſſe auſſitôt qu'il eſt nuit,
Demander du ſecours aux fraîcheurs de la lune
Contre le ſoleil qui nous cuit,
Je ſuis, buvant de la ptiſanne,
Contraint de demeurer au lit,

Et d'implorer en vain le secours d'une canne
Au défaut d'un pied qui mollit.

Pavillon fut gratifié par Louis XIV de la pension de deux mille livres qu'avoit l'illustre Racine. Madame de Pontchartrain, en lui envoyant le brevet de cette pension, lui fit dire que ce n'étoit qu'en attendant. Pavillon étoit alors fort malade; aussi fit-il répondre à Madame de Pontchartrain que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se dépêchât parce qu'il n'avoit pas le temps d'attendre.

PAYS, (RENÉ LE)

Poëte François, né à Nantes en 1636, mort en 1690.

LE Pays passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné & de Provence, où il étoit directeur général des gabelles. Il mêla aux épines des finances les fleurs ou plutôt les fleurettes du parnasse, car il n'a gueres composé que de petits vers de société, & des lettres qui annoncent un esprit facile & un caractère plein de gaîté. Il se flattoit d'imiter dans ses lettres l'enjouement & la délicatesse de Voiture; mais aux yeux des connoisseurs il n'en fut que le singe. Il disoit un jour à Linière : "Tu es un sot en trois „ lettres; „ *&* *toi en mille que tu as composées*, lui repartit Liniere.

Despréaux, dans sa troisieme satyre, fait dire à un campagnard qui préfére le Pays à Voiture.

Le Pays, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant.
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture;
Ma foi le jugement ſert bien dans la lecture.

Le rimeur ridiculiſé, loin de s'en fâcher, fut le premier à en badiner dans une lettre qu'il écrivit de Grenoble à un de ſes amis de la capitale. Quelque temps après il vint à Paris, alla voir Boileau, ſoutint devant le ſatyrique le caractere enjoué qu'il avoit pris dans ſa lettre, & ils ſe ſéparerent bons amis.

Le Pays étoit un de ces hommes qui n'enviſageñt les objets que du côté plaiſant. On lui avoit retranché mille écus de gratifications; mais on ne put lui retrancher ſa gaîté. Il ſollicita auprès des miniſtres, & ſes ſollicitations furent inutiles. " Depuis que je ſuis à Fontainebleau, dit-il, „ je perds chaque jour neuf ou dix heures réguliérement dans une ſalle fort triſte, où véritablement j'ai pour compagnons force gens plus „ conſidérables que moi, qui n'y ſont pas reçus „ avec plus de cérémonie, ni expédiés avec plus „ de diligence. Pour tâcher d'adoucir mon cha- „ grin, quelquefois je ſonge qu'un homme qui „ viendroit ſans affaires & avec une ame indiffé- „ rente dans la ſalle où tout le monde attend ſi „ impatiemment, auroit bien du plaiſir à voir „ nos différentes poſtures. Les uns rêvent, les „ autres peſtent, les uns ſe promenent, les au- „ tres ſont appuyés contre les murailles, & au „ moindre bruit que fait la porte du patron, tous „ jettent les yeux de ce côté là, & quand il n'en „ ſortiroit qu'un laquais on lui fait de profondes „ révérences. Si ce laquais dit que le patron a „ quelques légeres incommodités, d'abord toutes „ les affaires tombent malades; & le malheur eſt „ que lorſque le patron eſt guéri, les miennes ne „ s'en porten guères mieux. Quelquefois enfin „ il paroît comme un éclair; alors tout le monde

„ le suit, l'accable & veut se faire entendre. Je „ tâche à lui parler comme les autres; mais ma „ foible voix se perd parmi la foule, & n'est pas „ entendue. Souvent pour soulager mon chagrin, „ je vais repaître mes yeux des charmes de Fon- „ tainebleau, & des beautés de la cour. Tantôt „ je vais voir les filles de la Reine, & tantôt les „ chambres & les galleries du château. Après „ cela je me promene le long des canaux, où je „ m'enfonce dans l'obscurité des bois. Mais le „ retranchement de mes mille écus empoisonne „ tous les plaisirs que je veux prendre; il ternit „ les yeux & le teint de mesdames de Soubise, „ de Brisac & de Saint Géran; de mesdemoi- „ selles de Lanois, de la Marck & de Rouvroy; „ il efface l'éclat des tapisseries, les peintures & „ les dorures des plus riches appartemens; il „ trouble l'eau des canaux, des fontaines & des „ cascades; il séche les feuilles & les fleurs des „ ormeaux, des tilleuls & des oranges. „

Le Duc de Savoie qui aimoit ce poëte l'honora du titre de chevalier de Saint Maurice; & l'Academie d'Arles se l'associa. On a rapporté dans les *Anecdotes littéraires* une petite aventure qui lui arriva avec le Prince de Conti. Le Pays voyageoit en Languedoc. Le Prince de Conti qui vivoit le plus ordinairement dans cette province, s'écarta un jour de son équipage de chasse, vint à l'hôtellerie où étoit le Pays, & demanda à l'hôte s'il n'y avoit personne chez lui. On lui répondit qu'il y avoit un galant homme qui faisoit cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le Prince qui aimoit à s'amuser y monta, & trouva le Pays appliqué à parcourir ses papiers: il s'approcha de la cheminée en disant: " La poularde „ est cuite, il faut la manger. „ Le Pays qui ne connoissoit point le Prince ne se leva point, & lui répondit: " La poularde n'est point cuite, & „ elle n'est destinée que pour moi. „ Le Prince s'opiniâtra à soutenir qu'elle étoit cuite, & le

Pays à dire qu'elle ne l'étoit pas. La dispute s'échauffoit lorsqu'une partie de la cour du Prince arriva. Pour lors le Pays le reconnut, quitta ses papiers, & courut se jetter aux genoux du Prince, en lui disant plusieurs fois, *Monseigneur elle est cuite, elle est cuite.* Le prince se divertit de cette aventure, & dit au poëte avec cet air de bonté qui lui étoit naturel, *puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble.*

Les derniers jours de le Pays furent troublés par un procès très-facheux ; un de ses associés ayant malversé, il fut condamné à payer pour ce fripon. On a de le Pays une histoire galante intitulée *Zélotide*, qui fut goûtée en province & sifflée à Paris, & un recueil de lettres & de poésies où l'on trouve toutes les petites finesses du bel esprit & jamais les beautés du génie.

PÉCHANTRÉ, (NICOLAS DE)

Poëte François, né à Toulouse en 1683, mort en 1708.

PÉCHANTRÉ n'avoit qu'un demi talent ; mais couronné trois fois par l'Académie des jeux floraux de Toulouse, il se crut digne des lauriers du théatre. Il débuta par la tragédie de *Géta*, qui lui valut une gratification du grand Dauphin à qui il la dédia.

Péchantré est aussi auteur de quelques autres drames qui furent joués dans des colleges, & d'une tragédie intitulée *La mort de Néron.* Cette piéce donna lieu à une petite aventure. Péchantré travailloit ordinairement dans une auberge ; il oublia un jour un papier où il disposoit sa piéce, & où il avoit écrit au dessous de quelques chiffres, *ici le Roi sera tué.* L'aubergiste déja frappé de la physionomie & de la distraction du poëte,

crut devoir porter cet écrit au Commissaire du quartier. Le poëte étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui vouloient s'emparer de sa personne; mais ayant apperçu son papier entre les mains du Commissaire, il s'écria plein de joie : *Ah! le voilà, c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron.* C'est ainsi que l'innocence du poëte fut reconnue.

Péchantré avoit une bague qui valoit bien cent pistoles, dont un de ses amis l'avoit prié de se défaire. Il en parla par hazard à Campistron son ami : celui-ci le pria de la garder quelques jours. *On va jouer ma tragédie nouvelle*, ajouta-t-il, *& je m'en accommoderai.* Péchantré qui trouva à s'en défaire, ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la piéce de son ami. Il se trouva à la premiere représentation. Le parterre recevoit fort mal cette tragédie. Péchantré apperçut par hazard Campistron derriere un pillier aux troisiemes loges. Il y monta, & lui dit : *Veux-tu ma bague, je l'ai gardée.* Anecdotes littéraires.

PELLEGRIN, (SIMON-JOSEPH)

Poëte François, né à Marseille, & mort à Paris en 1745; âgé de 82 ans. Il étoit entré fort jeune dans l'ordre des Servites; mais il obtint par la suite une dispense du Pape & un bref de translation dans l'ordre de Cluni.

L'ABBÉ Pellegrin n'étoit pas un auteur sans mérite; mais obligé d'écrire pour avoir du pain, il prodiguoit sa verve à tout venant. De là tant de vers plats qui firent croire qu'il étoit incapable d'en faire de bons. Son extérieur négligé & une difficulté

difficulté de s'énoncer avoient achevé de jetter sur lui un ridicule qui réjaillissoit sur ses ouvrages. Ses mœurs étoient douces, & jamais il ne songea à se venger par la satyre, des traits envénimés qu'on se plaisoit à lancer contre lui.

Un trait qui fait bien de l'honneur à l'Abbé Pellegrin, est d'avoir été le premier juge du génie du célébre Rameau, & d'avoir en quelque sorte prédit sa célébrité. Ce Musicien, desirant de se faire connoître sur la scène lyrique, & n'ayant pu obtenir des paroles de M. de la Mothe, se détermina à s'adresser à l'Abbé Pellegrin qui, moyennant un billet de cinquante pistoles, lui donna la tragédie d'*Hyppolite & Aricie*. Le premier acte de cet opéra fut exécuté chez un fermier général que ses richesses mettoient à portée de favoriser les arts. Le poëte étoit présent à cette répétition, & frappé des beautés sans nombre de la nouvelle musique, il courut embrasser l'auteur, & déchira le billet, en s'écriant que ce n'étoit pas avec un musicien tel que lui qu'il falloit prendre des suretés.

On a représenté dans une petite comédie l'Abbé Pellegrin comme un marchand de vers en gros & en détail. Une anecdote, rapportée dans l'*Année littéraire*, semble confirmer ce petit trait de satyre. Cette anecdote regarde en commun l'Abbé Pellegrin & le pere Follard, Professeur de rhétorique à Lyon. Ce Professeur faisoit lire tous ses ouvrages à un homme du monde, d'esprit & de goût de ses amis qui demeuroit à Paris. Il lui écrivit qu'il avoit composé une nouvelle tragédie, & le prioit de l'envoyer prendre chez le pere Procureur des Jésuites de la rue Saint-Antoine. Un domestique fut dépêché, & dit au pere Procureur qu'il venoit de la part de monsieur un tel demander des papiers. Le pere Procureur répondit : » je sais ce que c'est ; mais je ne » les ai pas actuellement ; revenez demain matin » à dix heures, je vous les donnerai ». Un filou

rodoit alors dans la cour de la maison professe. Il entendit la conversation, & à ce mot de *papiers*, il crut qu'un Procureur ne pouvoit en avoir d'autres que des lettres de change. Le lendemain il prend la même livrée que le laquais, & vient avant l'heure indiquée. Le Jésuite lui remet ces papiers de conséquence. Il dut être bien surpris de ne trouver qu'une grande tragédie en cinq actes. Quelques jours, après, il fut pris; on le fouilla, & l'on tira de sa poche la piéce en question qui fut portée chez M. Hérault Lieutenant de police. On interrogea le voleur; il expliqua cette aventure. M. Hérault en rit beaucoup, & conta l'histoire à plusieurs personnes. Quelqu'un fut curieux de voir la piéce. M. Hérault la lui donna, & lui dit même qu'il pouvoit la garder. Celui-ci, après l'avoir lue, se proposa de la faire jouer, & de s'en faire honneur dans le monde. Il changea le titre de la piéce & les noms des personnages, afin que le véritable auteur, tel qu'il fût, ne pût revendiquer cette tragédie, dont l'on pense bien que le pere Follard étoit fort inquiet, ainsi que son ami & le pere Procureur. Ce n'étoit pas tout; malheureusement il n'y avoit point de rôles de femme dans la piéce. Le possesseur fit venir l'Abbé Pellegrin, lui dit qu'il avoit fait une tragédie; mais que, comme il n'entendoit rien à faire parler les femmes sur le théatre, il le prioit de lui faire un rôle de Reine ou de Princesse; qu'il vouloit savoir combien il lui demanderoit pour cette besogne. L'Abbé Pellegrin dit qu'en conscience il ne pouvoit la faire à moins de six cens francs. -- Six cens francs pour une femme! vous vous mocquez, l'Abbé. -- Mais, Monsieur, repliqua l'Abbé Pellegrin, je ne puis pas mettre cette femme toute seule; il faut que je lui donne une suivante. -- Il n'y a qu'à s'en passer, reprit notre homme; au reste, mettez une suivante, mettez-en deux, mettez-en trois, n'en mettez point du tout, je vous donnerai cent écus; voyez si cela

vous convient. l'Abbé Pellegrin accepta le marché. La femme & la suivante furent faites en deux jours. La tragédie fut représentée, & tomba. On en fit l'extrait dans le Mercure, & le pere Follard y reconnut son ouvrage, malgré les additions & les déguisemens.

Pellegrin avoit commencé à traduire les poésies d'Horace, & promettoit d'en donner la suite; mais le public le dispensa de tenir sa parole. Comme, dans l'essai qu'il donna, il avoit ajouté le texte à sa traduction, la Monnoie lui décocha l'épigramme suivante :

Il faudroit, soit dit entre nous,
A deux divinités offrir ces deux Horaces
Le latin à Venus, la déesse des graces,
Et le François à son époux.

Dans le temps que parut sur le theâtre la belle tragédie de *Mérope* de M. de Voltaire, un Dumont, bel esprit subalterne, sortant extasié de la premiere représentation de cette piéce, entra dans le café de Procope en s'écriant : « En vérité, » Voltaire est le Roi des poëtes ». L'Abbé Pellegrin qui y étoit, se leva aussitôt, & d'un air piqué, dit brusquement : *Eh ! qui suis-je donc, moi?* » Vous !... vous en êtes le doyen, lui répondit » Dumont ».

Pellegrin ayant bien de la peine à vivre, disoit tous les jours la messe, & la petite rétribution qu'il en retiroit, lui donnoit à dîner. Le reste de la journée, il s'occupoit à composer des piéces de théatre pour avoir à souper. C'est ce que le nommé Remi, poëte fort obscur, a exprimé assez heureusement dans ces deux vers :

Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dîna de l'Autel, & soupa du théâtre.

Des occupations si peu assorties à son carac-

tère de Prêtre, le firent interdire par le Cardinal de Noailles, & cet interdit ne fut jamais levé. Ses piéces de théatre les plus estimées sont l'opéra de *Jephté*, la tragédie de *Peloppée*, & la comédie du *nouveau monde*.

PELISSON, (PAUL FONTANIER)

Né à Beziers l'an 1624, *mort à Versailles en* 1693

PELLISSON, né avec un esprit avide de connoissances, s'étoit appliqué de bonne heure à une étude réfléchie des anciens Auteurs Grecs & Latins. Il étoit à la vérité poëte médiocre, mais grand orateur, bon historien & jurisconsulte éclairé. Differens traits de sa vie prouvent qu'il étoit plein d'honneur & de probité, généreux, ami fidéle, serviteur incorruptible, courtisan droit, sujet zélé. Sa fortune changea plusieurs fois; mais son cœur pour ses amis & pour les honnètes gens fut toujours le même. La petite vérole l'avoit si fort maltraité, surtout au visage, qu'elle l'avoit rendu d'une laideur affreuse. Aussi Madame de Sévigné disoit qu'*il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.*

Cette même Dame qui connoissoit l'aimable candeur & toutes les autres belles qualités de Pelisson, dit une autre fois : *Si on le trouve si laid, qu'on le dédouble, & on lui verra une belle ame.*

On a écrit qu'une jolie femme le prit par la main un jour qu'il passoit dans la rue, & qu'elle le conduisit dans une maison voisine. Ebloui par les charmes de la Dame, il n'avoit pas la force de résister, & il se flattoit que cette aventure ne pouvoit avoir de dénouement désagréable. La Dame le présenta au maître du logis en lui disant : *Trait pour trait comme cela.* Elle quitta ensuite

brusquement le bel esprit, & sortit. Pelisson, revenu de son étonnement, demanda l'explication de tout ceci au maître du logis qui, après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit peintre.
» J'ai, dit-il, entrepris pour cette Dame la tentation de Jesus-Christ dans le désert. Nous contestons depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au diable, & elle vient de m'expliquer qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle ».

Pelisson fut premier commis & confident du sur-Intendant Fouquet. Ce Ministre ayant été arrêté, son premier commis eut part à sa disgrace, & fut mis à la Bastille. On s'imagina que, pour découvrir d'importans secrets, le meilleur moyen, c'étoit de faire parler Pelisson. Pour cet effet, on aposta un Allemand simple & grossier en apparence, mais fourbe & rusé, qui feignoit d'être prisonnier à la Bastille, & dont la fonction étoit d'y jouer le rôle d'espion. A son jeu & à ses discours Pelisson le pénétra ; mais ne laissant point appercevoir qu'il connut le piége, & redoublant au contraire ses politesses envers cet Allemand, il enchanta tellement son espion, qu'il en fit son émissaire. Il s'en servoit pour entretenir au dehors un commerce journalier avec différentes personnes, & faire publier différens mémoires qu'il avoit composés dans sa prison en faveur de M. Fouquet. Quand ils parurent, on ne fut pas longtemps à soupçonner quel en pouvoit être l'auteur. Pouvoit-on se tromper à son éloquence simple, mais touchante, à sa connoissance profonde des affaires judiciaires & des affaires d'état ; Aussi-tôt plumes & encre lui furent ôtés, & le prisonnier fut veillé de plus près.

Pelisson, privé du plaisir que donne l'étude, se vit obligé de se contenter de la compagnie d'un Basque stupide & morne qui ne savoit que jouer de la musette. Il trouva dans cela même une ressource contre l'ennui. Une araignée faisoit sa toile à

un soupirail qui donnoit du jour à la prison. Il entreprit de l'apprivoiser, & pour cela il mettoit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son basque jouoit de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma à distinguer le son de cet instrument, & à sortir de son trou pour courir sur la proie qu'on lui présentoit. Il continua de l'appeler toujours au même son, & éloignant la proie de plus en plus, il parvint, après un exercice de quelques mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partoit toujours au premier signal, pour aller prendre une mouche au fond de la chambre & jusques sur les genoux du prisonnier.

Le Gouverneur de la Bastille vînt un jour voir son prisonnier, & lui demanda avec un souris insultant à quoi il s'occupoit. Pelisson d'un air serein lui dit qu'il avoit su se faire un amusement, & donnant aussitôt son signal, il fit venir l'araignée apprivoisée sur sa main. Le Gouverneur ne l'eut pas plutôt vue, qu'il la fait tomber à terre, & l'écrase avec son pied. *Ah! Monsieur*, s'écria Pelisson, *j'aurois mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras*. L'action de ce Gouverneur étoit cruelle, & ne pouvoit venir que d'un homme accoutumé à voir des malheureux.

Il y a ce trait de Pelisson rapporté dans l'*Encyclopédie*, qui n'est pas moins une preuve de l'honnêteté de cet homme illustre que de sa grande pénétration & de sa fermeté. Il se porte accusateur de M. Fouquet, son maître & son bienfaiteur. On le confronte avec son accusé qu'il charge de quelque malversation chimérique. L'accusé lui en demande la preuve. „ La preuve, lui répond „ Pelisson? Hé, Monsieur, elle ne se peut tirer „ que de vos papiers, & vous savez bien qu'ils „ sont tous brûlés. „ En effet ils l'étoient. Pelisson les avoit brûlés lui-même; mais il falloit en instruire le prisonnier; & il ne balança point de recourir à un expédient, sûr à la vérité, puis-

que tout le monde y fut trompé, mais qui exposoit sa liberté, peut-être sa vie, & qui, s'il eût été ignoré comme il pouvoit l'être, attachoit à son nom une infamie éternelle, dont la honte pouvoit réjaillir sur la république des Lettres, où Pelisson occupoit un rang distingué.

Il avoit été reçu en 1652 à l'académie Françoise dont il avoit écrit l'histoire. Cette compagnie ayant entendu en pleine assemblée la lecture de cette histoire qui n'étoit encore que manuscrite, il fut arrêté quelques jours après en faveur de l'Auteur, que la premiere place qui vaqueroit dans le corps, lui seroit destinée, & que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées, & d'y opiner comme académicien, avec cette clause que *la même grace ne pourroit plus être faite à personne, pour quelque considération que ce fut.*

Pelisson fit pendant quelques années avec deux autres académiciens, les frais du prix de poésie que distribue l'académie Françoise. Après sa mort, l'académie fournit à ces frais trois fois de suite. Depuis M. de Clermon-Tonnerre, Evêque de Noyon, & membre de l'académie, fonda ce prix à perpétuité.

Pelisson abjura le Calvinisme, & embrassa l'état Ecclésiastique. Tous les ans, il faisoit, du jour de sa réunion à l'Eglise, un jour de fête, & célébroit aussi chaque année sa sortie de la Bastille, en délivrant quelques prisonniers. Sa conversion l'engagea à publier plusieurs ouvrages de piété & de controverse, qui, ainsi que son histoire de l'académie, sa préface pour les œuvres de Sarrasin, ses Lettres historiques, &c. sont écrits d'un style pur & correct. On a aussi de lui plusieurs poésies; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur, sont ses discours pour M. Fouquet & son histoire de la conquête de la Franche-Comté.

Le Ministre Morus, qui avoit composé un poëme Latin à l'honneur de la république de Venise, en avoit reçu une magnifique chaîne d'or. En

mourant, il la laissa par son testament à Pelisson, comme au plus honnête homme qu'il eût connu.

PERRAULT, (CLAUDE)

Né à Paris en 1613, mort en 1688. Il étoit médecin de la faculté de Paris ; mais il est plus connu par son goût pour l'architecture. Il s'étoit aussi appliqué à la physique & à l'histoire naturelle, & fut un des premiers membres de l'Académie royale des sciences.

PERRAULT se fit Médecin, mais il naquit Architecte. Il dessinoit l'architecture en homme de goût, & avoit pour les arts cet enthousiasme qui caractérise le génie. La belle façade du Louvre du côté de saint Germain l'Auxerrois, l'arc de triomphe du fauxbourg saint Antoine, l'Observatoire de Paris, la Chapelle de Sceaux, chefs-d'œuvre d'architecture, & ses Commentaires sur Vitruve, rendront son nom immortel. Ses mœurs étoient douces, son caractère bienfaisant. Quoique son goût pour les arts l'éloignât de la pratique de la médecine, il continua néanmoins de l'exercer dans sa famille & pour le soulagement des pauvres & de ses amis. Il procura la santé au célébre Boileau Despréaux, qui l'en remercia par quelques épigrammes.

Perrault, ennemi de la satyre, s'étoit déclaré avec tous les gens sages contre celles du Juvénal François. Celui-ci se vengea de son censeur avec les armes qu'il avoit entre les mains. Dans son quatrieme chant de l'art poétique, il désigna Perrault sous l'emblême de ce Docteur de Florence,

qui de méchant Médecin devint bon Architecte. La raillerie ne fut pas du goût du Médecin qui porta ses plaintes à Colbert. Le poëte ne se défendit que par une plaisanterie qui fit rire ce grand Ministre. *M. Perrault*, lui dit-il, *a tort de se plaindre, je l'ai fait précepte.* En effet, il tire de son exemple ce précepte excellent :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Dans une autre occasion, comme Perrault continuoit de menacer Boileau, celui-ci lui répondit qu'il craignoit ses remedes, mais non pas ses menaces.

Ces démêlés n'empêcherent cependant pas Boileau de rendre à Perrault la justice qui lui étoit dûe, & de le reconnoître avec toute la France pour un des premiers génies dans l'architecture. Le cavalier Bernin avoit été appellé à grands frais de Rome à Paris en 1665, pour travailler au dessein du Louvre. Mais ses desseins ne furent point exécutés, & lorsqu'il vit ceux de Perrault il ne put s'empêcher de dire : " Que quand on avoit de tels hommes chez soi, il ne falloit pas en aller chercher ailleurs. ,,

Claude Perrault avoit un frere, *Charles Perrault*, mort en 1713, & bien connu dans la république des lettres par son *Paralelle des anciens & des modernes.*

Charles Perrault n'étoit pas un des premiers Ecrivains de son siécle ; ses vers ainsi que sa prose manquent de coloris ; mais son amour pour les lettres & les arts lui tenoit lieu de talens, & il ne contribua peut-être pas moins à leurs progrès que ceux de ses contemporains qui avoient le plus de réputation Contrôleur général des bâtimens sous Colbert, aimé & considéré de ce Ministe, il employa sa faveur auprès de lui pour faire récompenser les gens de mérite. Il ne connoissoit ni la haine ni la jalousie, & quiconque excelloit

dans quelque genre que ce fût, étoit assuré d'avoir la recommandation de Perrault. L'académie d'architecture fut formé sur ses mémoires, & ce généreux protecteur entra des premiers dans celle des sciences & dans celle des inscriptions.

Ce fut par un effet de son zèle pour la gloire de la nation qu'il chanta les merveilles du siécle de Louis XIV, dans un poëme intitulé : *Le siécle de Louis le Grand*. Mais ce poëme ne parut aux yeux des partisans des anciens qu'une satyre indécente des siécles antérieurs, qui font époque dans l'histoire des progrès de l'esprit humain. Ce fut alors que l'auteur, pour soutenir ce qu'il avoit avancé, mit au jour son *Parallele des anciens & des modernes*. Il n'y rend pas assez de justice aux beautés de détail des anciens Auteurs, & les critique souvent mal-adroitement; mais son plus grand défaut est d'avoir mis contre lui ceux qu'il auroit pu opposer avec le plus d'avantage aux anciens. Despréaux & Racine, dont il n'avoit point parlé dans son parallele, ou dont il n'avoit dit que des choses peu capables de flatter leur amour propre, se crurent personnellement offensés. Racine se vengea le premier par un petit couplet bien malin, bien bon :

Entêté de son faux systême,
Perrault, Philosophe mutin,
Dispute d'une force extrême;
Et coëffé de son Arétin,
Fait le lutin,
Pour prouver clairement lui-même
Qu'il n'entend ni Grec ni Latin.

Despréaux de son côté avoit décoché plusieurs épigrammes, mais il en restoit là ; & on étoit surpris qu'un homme dont on avoit toujours vu la bile s'échauffer à la moindre atteinte que quelqu'un donnoit au bon goût & à la raison, souffrît tranquillement les décisions d'un écrivain qui

jugeoit les poëmes d'*Alaric*, de la *Pucelle* & de *Moyse sauvé*, des chefs-d'œuvre en comparaison de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*. Le savant Prince de Conti dit un jour qu'il iroit à l'académie Françoise écrire sur la place de Despréaux : *Tu dors Brutus.*

Le satyrique se réveilla enfin, & publia ses réflexions sur le *Traité du sublime* de Longin, qui sont toutes à l'avantage des anciens. Peu s'en faut qu'il ne regarde leurs écrits comme le dernier effort de l'esprit humain. Mais en prenant en main la défense des anciens, il lança plusieurs traits piquants contre la famille des Perrault, qui néanmoins méritoit toutes sortes de ménagemens par leur zèle pour les lettres, & par la politesse & la modération avec laquelle Charles soutenoit son sentiment. L'Aristarque moderne étoit cruel en prose comme en vers, & ne pouvoit s'empêcher de répandre dans ses écrits polémiques beaucoup de fiel. Il ne se montra pas d'ailleurs moins partial que Perrault & ses défenseurs. Ceux ci dans la critique qu'ils firent des ouvrages des anciens s'étoient prévalus des défauts de l'ensemble pour ne pas rendre justice aux beautés de détail, & Despréaux n'ouvroit les yeux que sur ces beautés de détail & les fermoit sur l'ensemble. Ainsi la question resta indécise. On l'eût décidée bientôt, suivant un bon juge en cette partie, M. de Voltaire, si on avoit comparé ouvrage à ouvrage, par exemple les comédies de Molière à celles de Plaute ; les tragédies de Sophocle à celles de Corneille, &c. Mais quel homme étoit alors capable de faire cette comparaison ? Aujourd'hui que les esprits paroissent plus calmes & que nous avons encore plus de chefs-d'œuvre à opposer à ceux des anciens, si quelque philosophe employoit ce moyen, le public verroit que la différence est à notre avantage, & que si les ouvrages des anciens sont quelquefois des chefs-d'œuvre, ils ne sont pas toujours des modèles.

L'Abbé Fraguier, de l'académie Françoise &

celle des inſcriptions, mort en 1728, étoit un de ceux qui devoient ſouffrir le plus impatiemment l'atteinte que les détracteurs de l'antiquité avoient portée à Homère. C'étoit l'idole de ſes études. En moins de quatre ans il avoit recommencé ſix ou ſept fois la lecture d'Homère. Pour mieux retenir, ou pour reconnoître plus facilement les beaux endroits de ce poëte, il les ſoulignoit d'un coup de crayon dans ſon exemplaire, & à force d'admirer & de remarquer toujours il ſouligna toute l'Iliade.

Perrault, qui étoit de l'humeur la plus pacifique, ne pouvoit comprendre comment ſes adverſaires s'étoient ſi fort échauffés pour des poëtes morts il y a deux mille ans. Il préféroit avec raiſon ſa tranquillité à toutes ces querelles littéraires, qui rendent les gens de lettres le jouet du public, dont ils doivent être les maitres. Auſſi ſe réconcilia-t-il bien ſincérement avec Boileau lorſque celui-ci parut le deſirer. Cette paix ſe fit en 1699, & le ſatyrique la célébra lui-même par ces vers :

> Tout le trouble poétique
> A Paris s'en va ceſſer.
> Perrault l'anti-pindarique,
> Et Deſpréaux l'homérique
> Conſentent de s'embraſſer.

Ce fut alors que Perrault s'occupa des éloges hiſtoriques d'une partie des grands hommes qui avoient illuſtré le XVII ſiécle. Il en publia deux volumes in-folio, dont le dernier parut en 1700, avec leurs portraits, la plupart gravé par le célébre Edelinck. Ces éloges ſont écrits avec beaucoup d'exactitude & de modération, mais d'un ſtyle dépourvu d'imagination & de coloris comme tous les ouvrages de Perrault. L'auteur n'oublia point parmi ſes hommes illuſtres Arnauld & Paſcal, mais les Jéſuites les firent exclure par leur

crédit, & ce fut alors qu'on cita ce passage de Tacite : *Præfulgebant Cassius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non visebantur.* Cette allusion les fit remettre par la suite dans cet ouvrage, dont ils n'auroient jamais dû être retranchés.

PERRON, (JACQUES DAVY DU)

Cardinal & grand Aumonier de France, né de parens Calvinistes dans le canton de Berne en 1556, mort à Paris le 5 Septembre 1618, à 63 ans.

DU Perron, élevé dans les sciences sacrées & profanes, se distingua de bonne heure par ses connoissances & par une facilité d'élocution peu commune. Il étoit doué de cette éloquence vive, animée qui a tant d'empire sur les volontés des hommes ; aussi le Pape Paul V disoit quelquefois à ceux qui l'approchoient : *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra.* Mais son attachement secret pour la ligue, son indifférence pour les libertés de l'Eglise Gallicane, ses excès contre ceux qui avoient le courage de défendre ces libertés, font un contraste affligeant avec l'étendue de son esprit & la profondeur de son érudition.

Du Perron, encore jeune, fut présenté à Henri III comme un prodige d'érudition, par Philippe Desportes, abbé de Tyron. Son mérite lui acquit d'abord l'estime de ce Prince ; mais il en perdit bientôt les bonnes graces par un propos qui, si on peut y ajouter foi, ne fait point d'honneur à sa mémoire. Ce jeune savant qui ne laissoit échapper aucune occasion de se signaler, & qui étoit toujours prêt à discourir sur toutes sortes de matieres, fit un jour en présence du Roi un ex-

cellent discours contre les Athées, & ce Prince qui l'avoit écouté avec plaisir le loua d'avoir prouvé l'existence de Dieu par des raisons si solides. Du Perron eut l'imprudence de lui répondre que si sa Majesté vouloit lui donner audience le lendemain il prouveroit le contraire par d'aussi fortes raisons. Le Roi indigné de cet horrible propos, appella méchant celui qui l'avoit tenu, & lui défendit de paroître désormais devant lui. *Voyez le journal de Henri III, par Pierre de l'Estoile.*

Amelot de la Houssaie, dans ses *Mémoires historiques*, ajoute que le Cardinal du Perron ayant par la suite osé traiter d'ignorant l'Avocat général Servin, ce Magistrat lui répondit : " Il est „ vrai, Monseigneur, que je ne suis pas assez sa„ vant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. „

Du Perron, né dans le Calvinisme, ayant reconnu ses erreurs, les abjura & consacra ses talens à la religion qu'il venoit d'embrasser. Il devint le plus redoutable adversaire des Protestants. Etant Evêque d'Evreux, il eut une conférence publique avec le célebre Duplessis Mornay, qu'on appelloit alors le Pape des Huguenots, & sortit victorieux de cette espece de combat. Henri IV dit à ce sujet au Duc de Sully qui étoit Protestant : „ Votre Pape a été terrassé. Sire, lui répondit le „ Duc, vous l'appellez Pape en riant ; preuve „ qu'il l'est, c'est qu'il fera l'Abbé du Perron „ Cardinal. „ Effectivement, la victoire qu'il remporta sur Duplessis lui valut le chapeau de Cardinal.

Du Perron disoit de lui même qu'il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre ; mais que pour les convertir, c'étoit un talent que Dieu avoit réservé à François de Sales, alors Evêque de Genève.

Ce Cardinal demeurant à Paris sur la paroisse de saint Paul, envoya un gentilhomme dire au Curé de cette parroisse de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui communiquer. Le

Curé répondit qu'il iroit & n'en fit rien. Du Perron après l'avoir attendu assez long-temps, l'envoya querir une seconde fois; le Curé répondit comme auparavant & ne sortit pas de chez lui. Enfin le Cardinal irrité lui fit dire qu'il trouvoit son procédé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au gentilhomme : « Allez dire à Monseigneur le Cardinal qu'il est Curé à Rome & que je le suis à Paris, qu'il est sur ma paroisse & que je ne suis pas sur la sienne. » Du Perron ayant appris cette vigoureuse résistance dit : *Il a raison ; je suis son paroissien ; c'est à moi de l'aller trouver*, & partit aussi-tôt. Dès que le Curé l'apperçut, il courut le recevoir jusques dans la rue ; & le Cardinal très-content l'embrassa & lui accorda son estime & son amitié.

Des œuvres de ce Cardinal ont été publiées en trois volumes in-folio. Il n'épargnoit de son vivant ni soin ni dépense pour ses ouvrages, & il les faisoit toujours imprimer deux fois ; la premiere, pour en distribuer seulement quelques exemplaires à des amis particuliers sur lesquels ils pussent faire leurs remarques ; la seconde, pour les donner au public en la derniere forme où il avoit résolu de les mettre. Il pensoit que l'on remarquoit plus facilement les beautés & les défauts d'un ouvrage quand il étoit écrit d'un caractère net & bien formé, que si ce caractère étoit mal figuré, & mieux encore quand il étoit imprimé, que s'il étoit simplement manuscrit.

Ce Cardinal est le premier Catholique qui ait écrit en François sur les matieres de religion. Avant lui cet usage étoit tellement propre aux Huguenots qu'on le regardoit comme un caractère d'hérésie.

Du Perron, dit l'Abbé de Longuerue, s'étoit fait comme le Colonel Général de la littérature ; & quand quelqu'un vouloit en faire profession, on se faisoit présenter à lui, & il ne manquoit pas

de demander au candidat : *Avez-vous lu l'auteur ou l'auteur François.* Cet auteur tout court étoit Rabelais.

PERSE, (AULUS PERSIUS FLACCUS)

Poëte Latin, né, selon quelques historiens, à Volterre en Toscane, & selon d'autres, à Tigulia dans le golphe de la Spécie, l'an 34 de Jesus-Christ, mort l'an 62 à 28 ans. Il étoit chevalier Romain, parent & allié des personnes du premier rang.

PERSE, qui nous est dépeint par les historiens d'un caractere doux & enjoué avec ses amis, se montre dans ses écrits grave, sérieux & même un peu triste. Il voulut imiter Horace, mais il a une séve toute différente. Le favori d'Auguste est vif, badin, plein de graces; Perse ne peut se défendre d'une sorte d'aigreur contre ceux qu'il attaque. Il nous reste de ce poëte six satyres remplies d'excellents traits de morale. Son style approche assez de celui de Juvenal, il est chaud, mais souvent obscurci par des allégories recherchées, par des ellipses fréquentes, par des métaphores trop hardies. Plusieurs endroits de ses satyres nous paroissent inintelligibles, mais est-ce toujours la faute du poëte ? Ecrivoit-il pour nous ? Il faudroit connoître les personnes auxquelles il fait allusion pour mieux goûter ses satyres.

Cet auteur reprend souvent les défauts des orateurs & des poëtes de son temps, sans épargner Néron même. On croit qu'il a voulu dési-

gner ce Prince par ce vers injurieux qu'on lit dans la premiere de ses satyres :

Auriculas asini quis non habet ?

Perse avoit d'abord mis :

Auriculas asini Mida rex habet.

Mais Cornutus, ami du poëte, lui fit sentir le danger de ce bon mot & le lui fit corriger. Si l'anecdote est vraie, comment peut-on attribuer à Néron ce vers, *Torva mimalloneis implerunt cornua bombis*, & les trois suivans que Perse cite pour modele d'une poësie ridicule. Ce dernier trait de satyre n'étoit-il pas encore plus fort que le premier, & Néron qui vouloit régner sur le parnasse comme dans l'empire, auroit-il souffert aisément une pareille insulte?

Perse en mourant laissa par reconnoissance à Cornutus son maître & son ami sa bibliothéque composée de sept cens volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, & rendit l'argent aux héritiers du poëte.

L'obscurité qui regne dans ses satyres a fait dire à quelqu'un, que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

PETERBOROUGH, (LE COMTE DE)

Général Anglois, mort vers le commencement de ce siécle.

LE Lord Péterborough, que l'on a comparé à ces héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres, étoit d'une figure avanta-

geuse & d'un caractere entreprenant. Il étoit brave & galant comme Amadis, mais plus expéditif dans ses voyages ; car on disoit de lui que c'étoit l'homme de l'Europe qui avoit vû le plus de Rois & le plus de postillons. Né avec toute l'ardeur du courage, il avoit fait dès son enfance des actions que tout autre que Charles XII n'auroit pu égaler.

Quelqu'un le louoit un jour de ce que rien ne l'avoit jamais effrayé. "Montrez moi, dit-il, „ un danger que je croie sérieux & inévitable ; „ vous verrez que j'ai autant de peur qu'un au- „ tre. „

En 1705, les Allemands & les Anglois tentoient la conquête de Barcelone pour l'archiduc. Peterborough qui étoit à la tête des Anglois, voyant cette entreprise traîner en longueur, ordona à son armée de se rembarquer : il apprit dans le moment que le Prince de Darmstadt qui commandoit les Allemands, venoit d'être tué. A cette nouvelle il change de sentiment, & presse la reddition d'une place dont personne ne peut partager la gloire avec lui. Le fort est pris : la ville capitule, Le vice-Roi parle à Peterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient point encore signés, quand on entend tout d'un coup des cris & des hurlemens. „ Vous nous trahissez, „ dit le viceroi à Peterborough, nous capitulons „ avec bonne foi, & voilà les Anglois qui sont „ entrés dans la ville par les remparts. Ils égor- „ gent, ils pillent & ils violent. „ *Vous vous méprenez*, répondit milord Peterborough, *il faut que ce soit des troupes du Prince de Darmstadt. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville, c'est de me laisser entrer sur le champ avec mes Anglois : j'appaiserai tout, & je reviendrai à la porte achever la capitulation.* Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des Allemands & des

Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens, il les chasse; il leur fait quiter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être deshonorée; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. *Siecle de Louis XIV.*

Lors de la bataille d'Almanza, remportée en 1707 par les François contre les Anglois au sujet des prétentions de Philippe V & de l'archiduc à la couronne d'Espagne, aucun de ces deux Princes ne fut présent à cette journée; & ce fut sur quoi le comte de Peterborough, singulier en tout, s'écria: *Qu'on étoit bien bon de se battre pour eux.* C'est ce qu'il manda au maréchal de Tessé, & il ajoutoit qu'il n'y avoit que des esclaves qui combattissent pour un homme, & qu'il falloit combattre pour une nation. *Essai sur l'histoire générale.*

Ce comte étoit l'ennemi déclaré du Duc de Malborough qui passoit pour aimer beaucoup l'argent. Un pauvre un jour demanda l'aumone au comte de Peterborough en l'appellant Milord Malborough: „ Je ne suis point milord Malborough, dit le comte au pauvre, & pour te le „ prouver, je te donne une guinée. „

PÉTRARQUE, (FRANÇOIS)

Poëte Italien & le restaurateur des lettres dans le quatorziéme siécle, né à Arrezo le 20 juillet 1304, mort à Arqua le 18 juillet 1374, à 70 ans. Quoique cet homme célebre doive sa naissance à l'Italie, la France a droit cependant de s'intéresser à sa gloire. Sa famille qui fuyoit les troubles de l'Italie, s'étoit retirée dans la Provence, & Pétrarque y fit ses premieres études, & acheva de perfectionner son éducation dans l'université de Montpellier.

CET homme illustre, suivant l'historien de sa vie, le baron de la Bastie, étoit d'une taille médiocre, mais dégagée & très-bien prise. Il avoit le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine & spirituelle. Son air ouvert mêlé de quelque chose de grave & de majestueux, lui concilioit tout à la fois l'amour & le respect de ceux qui le voyoient. Ses cheveux étoient beaux & bien plantés; mais ils blanchirent de bonne heure. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il commença d'en avoir de blancs, accident dont il fut un peu chagrin, parce qu'il étoit alors plus occupé qu'il ne l'avoit jamais été du soin de faire sa cour aux dames qui n'aiment pas communément les amans à cheveux gris. L'attachement qu'il eut pour ses amis fait l'éloge de son cœur, & il est à remarquer que de sa vie il n'a perdu d'autres amis que ceux qui lui furent enlevés par la mort; personne cependant n'en eut en si grand nombre & de si illustres dans

tous les états. Ses mœurs respiroient la franchise, la liberté & la douceur. A l'egard de son esprit, Pétrarque nous apprend lui-même qu'il étoit comme son corps plus adroit que fort, propre à toutes sortes de bonnes études, mais plus porté à la philosophie morale & à la poésie. Il avoit d'abord sacrifié au goût de son siécle en écrivant en latin; mais il comprit qu'il est bien difficile de réussir dans une langue qui nous est étrangere, & dans laquelle ont écrit les Horaces & les Virgiles.

Il s'occupa plus utilement pour ses concitoyens & pour sa propre gloire de la poésie Italienne. Le Dante avant lui avoit donné de l'élévation & du sublime à la langue Italienne; mais il ne lui avoit pas ôté toute sa rudesse. Ce prodige étoit réservé à Pétrarque. La langue Italienne acquit sous sa plume cette facilité, cette abondance, cette harmonie qui semblent être devenues son caractere particulier. On a reproché à ce poëte d'avoir aimé; mais sans cette foiblesse, il seroit moins connu aujourd'hui. Il a immortalisé par ses sonnets la fontaine de Vaucluse, Laure & lui-même. Ces sonnets néanmoins, quelqu'amoureux qu'ils soient, sont, au jugement des Italiens connoisseurs, bien au-dessous des trois chansons du même poëte sur les yeux de sa maîtresse. L'abbé Salvini dit que *ce sont trois Vénus parfaites.* On y trouve, il est vrai, cette douceur, cette mollesse élégante qui fait le charme des poésies de Pétrarque. Mais, n'y a-il pas dans tous les éloges que l'on a faits des *Canzoni* de l'amant de Laure, un peu trop d'enthousiasme? Les poëtes modernes, les François surtout, ont composé des chansons plus délicates, plus ingénieuses que celles de Pétrarque; mais on les loue moins, parce qu'elles sont moins anciennes. Petrarque néanmoins aura toujours la gloire d'avoir le premier employé ces voiles que la décence prête à l'amour pour rendre ses plaisirs plus vifs & plus durables. Ses expressions sont toujours chastes, &

on a pu dire de ce poëte qu'il avoit joint une quatrieme grace aux trois autres, l'honnêteté.

L'auteur des nouveaux *mémoires pour la vie de Pétrarque*, rapporte la circonstance qui donna lieu à la passion de ce poëte. Le 6 avril 1327, c'étoit le lundi de la semaine sainte à la premiere heure, c'est-à-dire, vers les six heures du matin (l'usage étoit alors de compter les heures depuis la pointe du jour) Pétrarque étant allé faire ses prieres à l'église des religieuses de sainte Claire d'Avignon, y vit une dame fort jeune, dont la beauté le frappa. Elle étoit vêtue de verd, son habit étoit parsemé de violettes. Son visage, sa démarche, son air avoient quelque chose de céleste; sa taille étoit fine & légere, ses yeux tendres & brillans, ses sourcils noirs comme de l'ébene. Des cheveux couleur d'or flottoient sur des épaules plus blanches que la neige. L'or de cette chevelure lui paroissoit filé & tissu des mains de l'amour. Elle avoit le col bien fait & d'une blancheur admirable. Son teint étoit animé par ce coloris de la nature que l'art s'efforce en vain d'imiter. Quand elle ouvroit la bouche, on ne voyoit que des perles & des roses. Elle avoit de jolis pieds, de belles mains plus blanches que la neige & l'ivoire. Elle étoit pleine de graces; rien de si doux que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si touchant que le son de sa voix; son regard avoit quelque chose de gai & de tendre, mais en même-temps si honnête qu'il portoit à la vertu.

Pétrarque qui a fourni à l'auteur des mémoires les traits qui ont servi à peindre la belle Laure, nous apprend aussi que sa maîtresse, quoique modeste, savoit néanmoins se parer & s'habiller avec une sorte de magnificence. Quelquefois, pour relever l'éclat de sa belle chevelure, elle y mêloit des perles, des pierreries & des fleurs; souvent elle laissoit flotter ses cheveux. Ils étoient flottans la premiere fois que Pétrarque la vit; quelquefois elle les renouoit avec une grace, une

élégance admirée de tout Avignon. Suivant l'usage de ce temps-là, elle portoit ordinairement sur sa tête une couronne d'or ou d'argent; elle y substituoit quelquefois une guirlande de fleurs qu'elle cueilloit elle-même dans les champs quand elle alloit se promener dans la belle saison.

Laure étoit fille d'Audifret de Noves, & fut mariée à l'âge de dix-huit ans à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Elle eut pour sa dot six mille tournois à l'O rond, outre cela deux habits complets, l'un verd, & l'autre d'écarlate, une couronne d'argent du prix de ving florins d'or, un lit honnête & tout ce qui convient à une épousée suivant la condition des personnes. Tous ces petits détails intéresseroient moins, si la muse qui inspira Pétrarque n'en étoit l'objet. Cette muse étoit chaste & vertueuse. Laure, contente d'être aimée de Pétrarque, ne souffroit point qu'il lui parlât jamais de son amour. Elle le traitoit avec rigueur toutes les fois qu'il entreprenoit de déclarer ses feux; mais quand elle le voyoit au désespoir, prêt à se rebuter, & à quitter son esclavage, elle savoit le ramener par quelque faveur légere. Un regard, un geste, un mot suffisoit. Ce fut par ce manege que Laure, sans compromettre son honneur, trouva moyen de tenir dans ses chaînes jusqu'à sa mort arrivée en 1348, c'est-à-dire, plus de vingt ans, l'homme le plus ardent & le plus impétueux. On ajoute que Laure étoit du nombre des dames qui composoient *la cour d'amour*. Cette cour étoit une assemblée de femmes de la premiere qualité qui ne traitoient que des matieres de galanterie, & qui décidoient gravement sur ces bagatelles.

Rome renouvella en faveur du chantre de Laure, l'usage de couronner les poëtes, interrompu depuis la cessation des combats capitolins. Pétrarque reçut dans cette capitale la couronne de laurier. Il soutint auparavant devant Robert, Roi de Naples, un examen qui dura trois jours, &

ſur le témoignage de ce Prince qui paſſoit alors pour le pere & le juge des ſavans, Pétrarque fut couronné. L'aſſemblée, pour la cérémonie du couronnement, fut convoquée le jour de Pâques 8 avril 1341. Dès le matin le ſon des trompettes annonça cette eſpece de fête. Pétrarque parut au capitole, précédé par douze jeunes gens de quinze ans, choiſis dans les meilleures maiſons de Rome; ils étoient habillés d'écarlate, & récitoient des vers de Petrarque. Le poëte revêtu d'une robe que le Roi de Naples lui avoit donnée, marchoit au milieu des premiers citoyens de la ville habillés de verd. Orſo, comte d'Anguillara, qui étoit alors ſénateur de Rome, venoit enſuite accompagné des principaux du conſeil de ville. Lorſqu'il ſe fut mis à ſa place, Pétrarque, appellé par un hérault, fit une courte harangue, & cria trois fois : *Vive le peuple Romain, vive le ſénateur, Dieu les maintienne en liberté.* La harangue finie, il ſe mit à genoux devant le ſénateur qui, après avoir fait un petit diſcours, ôta de ſa tête une couronne de laurier, & la mit ſur celle de Pétrarque, en diſant : *La couronne eſt la récompenſe du mérite.* Pétrarque récita ſur les héros de Rome un beau ſonnet qui n'eſt pas dans ſes œuvres. Le peuple marqua ſa joie & ſon approbation par des battemens de main redoublés, & en criant à pluſieurs repriſes : *Vive le capitole & le poëte.* La cérémonie achevée au capitole, Pétrarque fut conduit en pompe avec le même cortege dans l'égliſe de Saint Pierre, où, après avoir rendu graces à Dieu de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il dépoſa ſa couronne pour être placée parmi les offrandes, & ſuſpendue aux voûtes du temple. La fête ſe termina par une expédition des lettres patentes, dans leſquelles, après un préambule très-flatteur, il eſt dit „ que Pétrarque a mérité le „ titre de grand poëte & d'hiſtorien; que, pour „ marque ſpéciale de ſa qualité de poëte, on lui „ a mis ſur la tête une couronne de laurier, lui
„ donnant

„ donnant, tant par l'autorité du Roi Robert, que „ par celle du sénat & du peuple Romain, dans „ l'art poétique & historique à Rome & partout „ ailleurs, la pleine & libre puissance de lire, de „ disputer, expliquer les anciens livres, en faire „ de nouveaux, composer des poëmes, & de porter dans tous les actes la couronne de laurier, „ de hêtre ou de myrte à son choix, & l'habit „ poétique. Enfin on le déclare citoyen Romain, „ & on lui en donne tous les priviléges„. *Mémoires pour la vie de Pétrarque.*

L'abbé du Resnel pense que ce fut bien moins la vanité qui engagea Pétrarque à accepter cet honneur, que l'espérance de trouver sous le laurier poétique un sûr abri contre les foudres dont, dans ces temps d'ignorance, lui & les poëtes ses confreres étoient continuellement menacés. Il suffisoit alors de faire des vers pour être suspect d'hérésie ou de magie. Mais si le laurier mit Pétrarque à couvert de la persécution des inquisiteurs, ce fut pour lui un foible bouclier contre les traits d'une infinité de censeurs que la singularité de cet honneur lui attira. Il se plaint que cette couronne n'ajouta rien à sa science, & qu'elle augmenta le nombre de ses envieux. Mais elle lui suscita aussi des admirateurs passionnés. Un maître de grammaire d'une petite ville d'Italie qui étoit aveugle, ayant entendu parler de Pétrarque & du dessein qu'il avoit formé de subir un examen devant le Roi Robert avant que d'aller à Rome recevoir la couronne poétique, conçut un violent desir de s'entretenir avec un homme si rare. Il partit donc pour Naples; mais lorsqu'il y arriva, Pétrarque n'y étoit plus. Le Roi, à qui on parla de ce grammairien, souhaita de le voir; & ayant reconnu que l'unique but de son voyage étoit de rendre une espece d'hommage littéraire à un de ses compatriotes, il lui fit donner une gratification, & ordonna qu'on le conduisît à Rome: mais, par malheur Pétrarque en étoit déjà parti; & le gram-

mairien fut obligé de retourner chez lui, désespéré d'avoir fait inutilement un si long voyage. Cependant il apprit quelques mois après que Pétrarque s'étoit arrêté à Parme; & dès-lors oubliant toutes ses fatigues passées, sans être effrayé des neiges dont l'Apennin étoit déjà tout couvert, il traversa les montagnes, & parvint au bonheur après lequel il avoit si long-temps soupiré. Dès qu'il fut arrivé auprès de Pétrarque, il ne cessa de l'embrasser & de lui baiser les mains; & comme chacun paroissoit surpris d'un spectacle si nouveau & si singulier: ,, Vous ne connoissez pas, dit l'a-
,, veugle aux spectateurs, tout ce que vaut l'hom-
,, me à qui je rends ces marques de respect: je
,, vois mieux que vous, tout aveugle que je suis;
,, & je rends graces à Dieu de ce qu'il a bien
,, voulu que j'eusse enfin le bonheur de le rencon-
,, trer ,,. Pétrarque, de son côté, fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible à ce bon vieillard qui, après avoir passé trois jours avec lui, s'en retourna dans son pays, très content de son voyage. Cette visite rapelle celle que Tite-Live avoit reçue autrefois lorsqu'un étranger attiré par la seule réputation de ce fameux historien, étoit parti du fond de l'espagne pour venir le voir à Rome. *Vie de Pétrarque par le baron de la Bastie.*

Henri Capra, orfévre de Bergame, donna un autre exemple de cette espece d'enthousiasme que faisoit naître en sa faveur l'illustre Pétrarque. Cet orfévre touché de tout ce que la renommée publioit de ce poëte Italien, voulut, à quelque prix que ce fût, s'attirer son amitié. Il chercha long-temps une occasion de se faire présenter à lui: enfin il vint à Milan où séjournoit Pétrarque, uniquement dans le dessein de satisfaire le desir qu'il avoit de voir ce fameux poëte. L'accueil gracieux que Pétraque lui fit, acheva de lui gagner le cœur, & le combla de joie. Il voulut avoir des copies de tout ce qui étoit sorti de la plume de ce poëte; il dépensa une somme considéra-

ble à orner presque toute sa maison de portraits & de statues qui le représentoient : enfin oubliant presque son commerce, il se mit en tête de devenir homme de lettres ; & Pétrarque ne put refuser à ses importunités une lettre pour un savant qu'il prioit de vouloir bien donner quelques leçons à cet écolier quadragénaire.

Pétrarque a mérité à juste titre d'être regardé comme le restaurateur de la littérature, non-seulement par ses écrits, mais encore par les soins qu'il prit de recueillir les ouvrages des auteurs anciens. Il en faisoit faire de bonnes copies sous ses yeux ; souvent même il prenoit la peine de les transcrire lui-même, impatienté par la lenteur & les bévues des écrivains qu'il employoit. Par un excès de sa complaisance pour le maître qui prit soin de sa jeunesse, nous avons perdu un manuscrit précieux de Cicéron, qui étoit son *Traité de la gloire*. Il l'avoit prêté avec quelques autres manuscrits à ce vieillard pour les lire. Mais le bon homme les mit en gage pour quelque argent ; Pétraque, qui s'en doutoit, lui demanda quelque temps après où il les avoit mis, dans le dessein de les retirer. Le maître, honteux de ce qu'il avoit fait, ne lui répondit que par des larmes. Pétrarque lui offrit de l'argent pour aller les reprendre : *Ah*, lui dit-il, *quel affront vous me faites !* L'élève n'osa pas insister pour ménager la délicatesse de son maître.

Pétrarque fut chargé de plusieurs ambassades honorables par les Visconti à Milan, & passa les dernieres années de sa vie à Arqua près de Padoue. Il étoit revêtu d'un canonicat de la cathédrale de cette ville & de quelques autres bénéfices. Ce fut dans cette retraite qu'on vint lui offrir une faveur qu'il avoit autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avoit été bannie de la Toscane & dépouillée de ses biens pendant les querelles des Guelphes & des Gibelins. Les Florentins lui députerent Boccace, pour le prier

de venir honorer sa patrie de sa présence, & y jouir de la restitution de son patrimoine. C'étoit un hommage que l'admiration des Florentins payoit à son génie alors unique; mais Pétrarque étoit parvenu à cet âge où l'on préfère un peu de tranquillité à tous les vains honneurs des hommes. Quoique sensible à l'invitation de ses concitoyens, il voulut mourir dans sa douce retraite. Il laissa par son testament sa bibliothéque à la république de Venise.

Pétrarque avoit été honoré pendant tout le cours de sa vie de l'estime & de la familiarité des plus grands princes qu'il traitoit avec assez de liberté. L'empereur Charles IV. l'avoit sollicité vivement de lui dédier un ouvrage. « Je ne puis, » dit-il, vous rien promettre, qu'autant que » vous aurez de véritable grandeur, & moi de » loisir. »

Dans une conversation que Robert, roi de Naples & le protecteur des lettres, eut avec Pétrarque, l'entretien étant tombé sur Philippe de Valois roi de France, Robert dit à Pétrarque: « N'avez-» vous jamais été à sa cour? Je n'en ai pas même » été tenté, répondit Pétrarque. Pourquoi donc, » dit le prince en souriant? C'est, reprit-il, » parce qu'il me semble qu'un homme comme » moi ne peut être qu'un personnage inutile & » importun à un roi ignorant. J'aime mieux vivre » dans une honnête médiocrité que d'aller traî-» ner mon corps dans une cour où personne ne » parle ma langue. Il m'est revenu, dit le roi, » que le fils aîné de Philippe aime assez l'étude. » Je l'ai oui dire aussi, repliqua Pétrarque, mais » cela ne plaît pas au pere; on prétend même » qu'il regarde comme des ennemis les précep-» teurs de son fils; mais c'est un fait que je ne » voudrois pas garantir. » A ces mots, Robert fut saisi d'indignation. Après un court silence pendant lequel il avoit les yeux baissés, il s'écria: » Telle est la vie des hommes & la différence des

» goûs ! Pour moi, je jure que les lettres me sont » plus cheres que ma couronne, & s'il falloit » renoncer à l'une ou à l'autre, j'arracherois bien » vîte mon diadême. » *Mémoires pour la vie de Pétrarque.*

C'est ce prince qui accorda à Laure une marque de distinction particuliere, & que Pétrarque, attentif à faire valoir tous les avantages de sa maîtresse, n'a pas manqué de relever dans ses poësies. Robert venoit quelquefois à Avignon. Dans une fête que le roi de Naples donnoit aux dames de la province, ce prince fut frappé de la beauté de Laure, & aussitôt faisant signe de la main aux autres femmes que leur âge ou leur rang mettoit au-dessus d'elle, il la fit approcher, lui dit de s'asseoir à ses côtés, & la baisa aux yeux & au front. *Vie de Pétrarque par le baron de la Bastie.*

PHIPIPPE, ROI DE MACÉDOINE,

Mort l'an 336 avant Jesus-Christ, âgé de 47 ans, dont il en avoit régné 24. Il fut le pere du célébre Alexandre.

PHILIPPE avoit les vices & les apparences de vertu qui naissent d'une ambition déméfurée. Il avoit cette éloquence que donnent les fortes passions ; cette activité & cette patience dans les fatigues de la guerre, fruits d'un amour insatiable pour la gloire. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues doivent être attribués à son ardeur de vaincre & d'être le maître à tel prix que ce fut. Sa magnificence étoit celle d'un vainqueur transporté ; ses plaisirs, les débauches d'un guerrier qui ne connoît point de loix ni de bornes à ses desirs. Il étoit généreux, magna-

nime, vertueux moins par principe que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisoit dire tous les jours : *Philippe, souviens toi que tu es mortel.* La conséquence de cette vérité n'étoit-elle pas de gouverner en paix ses états, de rendre son peuple heureux, de donner à la terre un modele de vertu, plûtôt que de se presser de faire du mal, d'être le fléau des nations, de semer par-tout le trouble & la division ? *Abrégé chronologique de l'histoire des empires par M. Lacombe.*

M. Rollin, dans son histoire, rapporte qu'un nommé Aster s'étant offert à Philippe comme un excellent tireur qui ne manquoit jamais son coup sur les plus petits oiseaux, Philippe lui répondit : » Je vous prendrai à mon service lorsque je ferai » la guerre aux étourneaux. » Aster piqué de cette réponse s'étant jetté dans une place que le roi de Macédoine assiégeoit, tira une fléche sur laquelle étoit écrit, *Aster à Philippe*, & lui creva l'œil droit. Philippe fit rejetter la fléche dans la ville avec cette inscription : *Si Philippe prend la ville, Aster sera pendu.* On lui tint malheureusement parole. Nous observerons cependant ici que cette anecdote n'est rapportée par aucun ancien historien. Plutarque dit seulement que Philippe en passant le fleuve Sandane, reçut un coup de fléche dans l'œil, & que malgré sa blessure, il repassa le fleuve à la nage en présence de l'ennemi.

Un mot de Philippe étoit, qu'*on amuse les enfans avec des jouets & les hommes avec des sermens* : maxime odieuse que l'on a aussi attribuée à notre Roi Louis XI, & qui fut l'ame & le principe de la politique du roi de Macédoine.

Quelqu'un lui ayant rapporté qu'un château qu'il vouloit attaquer étoit imprenable, il demanda si l'on ne pourroit pas y faire entrer un mulet chargé d'argent.

Il avoit su par ses présens faire parler les oracles de la Gréce en sa faveur ; aussi le célébre

Démosthènes se plaignoit de son temps que la Pithie *philippisoit.*

Philippe, conformément à sa politique, employoit les espions & les traîtres pour vaincre ses ennemis. Ce prince cependant, en profitant des trahisons, laissa voir un jour assez plaisamment ce qu'il pensoit des traîtres. Lasthène & Eurycrates, chefs de la cavalerie des Olynthiens, s'étoient rendus avec leurs troupes à Philippe lorsqu'il pressoit avec vigueur le siége d'Olynthe. Ils avoient reçu de lui un bon accueil; mais ayant essuyé les reproches & les invectives des capitaines & des soldats Macédoniens qui les appelloient traîtres, ils s'en plaignirent au roi. Ce prince leur répondit « qu'ils ne devoient pas » prendre garde à ce que disoient des hommes » grossiers, accoutumés à nommer les choses par » leurs noms. »

Cette ville d'Olynthe ayant été prise d'assaut, Philippe s'empara des richesses, & conformément à l'usage de ces tems barbares, fit vendre les citoyens à l'encan. Un jour qu'il étoit présent à la vente de ces infortunés dans une posture indécente, l'un d'eux l'en avertit : *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit Philippe, *je ne savois pas qu'il fût de mes amis.*

Philippe avoit marqué quelque tems auparavant la même générosité envers l'orateur Demade Athénien. Ce prince ayant remporté près de Chéronée, ville de Béotie, une célébre victoire sur les Grecs, se livroit à une joye insultante. L'ivresse du vin augmentant encore celle de son orgueil, il étoit venu sur le champ de bataille insulter aux morts & aux prisonniers. Du nombre des captifs étoit l'orateur Demade; il fut choqué d'une telle conduite & ne put s'empêcher de dire au Prince : *Pourquoi vouloir être un Thersite, lorsque vous pourriez être Agamemnon?* Philippe, loin de s'offenser d'un pareil reproche, conçut dès ce moment de l'estime pour Demade & le combla d'honneurs.

Un certain Arcadion ne cessoit de déclamer contre le roi de Macédoine. Obligé par la suite de se retirer dans ce royaume, les courtisans de Philippe lui représenterent qu'il ne devoit pas laisser échapper une occasion si favorable de se venger avec éclat. Ce prince loin de suivre ces conseils fit venir Arcadion, lui parla avec bonté, & lui envoya même des présens. Peu de tems après s'étant informé si cet homme tenoit toujours les mêmes discours offensans : « Non prince, lui » répondit-on, vous n'avez point parmi les Grecs » de plus éloquent panégyriste qu'Arcadion. » *Eh bien convenez donc*, repliqua Philippe à ses courtisans, *que j'entends mieux que vous à guérir un homme de la passion qu'il a de médire.*

Plusieurs traits peignent son exactitude dans l'administration de la justice. On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour, que le jugement qu'on alloit rendre devoit perdre de réputation. Philippe ne voulut point y consentir, & ajouta : *J'aime mieux qu'il soit décrié que moi.*

Un nommé Marchetas plaidoit sa cause devant ce prince, qui rendit son jugement après avoir dormi pendant une partie du plaidoyer. La décision étoit défavorable à Marchetas; il dit qu'il en appelloit : *A qui en appelles-tu*, dit le roi ? *A vous, sire, puisque vous ne dormez plus.* Philippe examina l'affaire, reconnut qu'il avoit fait tort à cet homme, & le dédommaga de la perte de son procès.

Une pauvre femme se présentoit souvent pour lui demander audience; & comme ce prince la remettoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems : *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche & la satisfit sur le champ.

Philippe mourut assassiné par un de ses gardes, au milieu d'une fête qu'il donnoit pour les noces de sa fille Cléopâtre. Les Athéniens qui regardoient Philippe comme leur plus grand ennemi

témoignerent une joie indécente à la nouvelle de cet assassinat, ils rendirent même un décret qui donnoit la couronne à son assassin. Un seul citoyen s'opposa à cette lâcheté. « Pourquoi, leur » dit-il, cette joie de la mort d'un ennemi? l'ar» mée qui nous a défaits à Chéronée n'est affoi» blie que d'un seul homme. »

PHILIPPE-AUGUSTE,

*Roi de France, né en 1165, mort à Mantes le 14 Juillet 1223. Il étoit fils de Louis VII, & lui avoit succédé à la couronne en 1180. Le surnom d'*Auguste *lui fut donné à cause de ses belles actions.*

L'HISTOIRE le représente comme un prince brave, grand capitaine, laborieux, actif, bien fait de sa personne, beau de visage, sans autre irrégularité que deux petites tayes sur l'un des yeux. Ses actions prouvent qu'il eut du moins autant de mérite que de bonheur: sage politique qui possédoit éminemment l'art d'employer à propos les caresses ou les menaces, les récompenses ou les châtimens: heureux dans ses entreprises, parce qu'il savoit les concerter avec prudence, & les exécuter avec célérité: magnifique dans les occasions d'éclat, pour soutenir l'honneur de la royauté; économe dans son domestique, pour ne point surcharger ses peuples: exact à rendre la justice à ses sujets, qui l'aimoient comme leur pere: zélé pour la gloire de la religion, dont il fut toujours le défenseur le plus ardent. Peut-être pourroit-on lui reprocher un caractère plus enclin à la sévérité qu'à la miséricorde, & un tempérament trop facile à s'irriter. *Hist. de France par Velly.*

Philippe, après s'être fait craindre des Anglois qui avoient voulu profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états, réprima les violences & les brigandages exercés par les grands. Il chassa les Juifs & déclara ses sujets quittes envers eux. Les Juifs proscrits se réfugierent en Lombardie, & là ils donnerent aux négocians étrangers & aux voyageurs des lettres secrettes sur ceux à qui ils avoient confié leurs effets en France. C'est à cette époque que l'on peut fixer l'origine des lettres de change.

La fureur des Croisades, qui tenoit un peu à l'esprit de chevalerie, agitoit l'Europe du temps de Philippe Auguste. Ce prince s'embarqua avec Richard I Roi d'Angleterre, pour secourir les Chrétiens de la Palestine opprimés par Saladin. Mais la discorde qui devoit nécessairement diviser deux rivaux de gloire & d'intérêt tels que Philippe & Richard, apporta plus de dommages aux Croisés que leur armée, qui se montoit à plus de trois cens mille combattans, ne fit d'exploits heureux. Philippe, fatigué de ces divisions, retourna dans ses états qu'il n'auroit pas dû quitter.

De tous les rois de la troisieme race, Philippe est celui qui a le plus acquis de terres à la couronne & le plus d'autorité aux rois ses successeurs. Il mérita ses succès par sa bravoure. Envain des puissances ennemies se réunissoient pour l'accabler, sa fortune & son courage les dissipoient toujours. Cette intrépidité dans le combat qui le distinguoit, éclata sur-tout à la bataille de Bouvines, donné en 1214; elle dura depuis midi jusqu'au soir. L'Empereur Othon IV & Jean Sans Terre réunis contre Philippe avoient une armée de cent cinquante mille combattans; celle de Philippe étoit plus foible de la moitié, mais elle étoit composée de la fleur de la noblesse. Ce monarque courut grand risque de sa vie, fut abattu, foulé aux pied des chevaux & blessé à la gorge.

Plus de trente mille Allemands tomberent sous le fer des François. Quelques heures avant l'action, Philippe Auguste avoit mis une couronne d'or sur l'Autel où on célébroit la Messe pour l'armée; & la montrant à ses troupes, il leur dit: » Généréux François, s'il est quelqu'un parmi » vous que vous jugiez plus capable que moi de » porter cette couronne, je suis tout prêt de lui » obéir : mais si vous m'en croyez digne, songez » que vous avez à défendre aujourd'hui votre » Roi, vos familles, vos biens, votre honneur.» L'armée ne lui répondit que par des acclamations & des cris de *vive Philippe : qu'il demeure notre Roi : nous mourrons pour sa défense & pour celle de l'état.* Aussi-tôt les soldats saisis d'un transport nouveau se prosternent à ses pieds & demandent sa bénédiction, qu'il leur donna avec l'attendrissement d'un pere qui bénit ses enfans.

Philippe, toujours obligé d'avoir de nombreuses armées sur pied, avoit demandé des subsides à l'archevêque & au chapitre de Reims. Le clergé de France s'étoit toujours opposé à ce qu'on rendît l'Eglise tributaire. » L'Eglise est » libre, disoit-il, par la liberté que Jésus-Christ » nous a acquise : si les Princes l'accablent d'exac» tions, c'est la réduire en servitude comme » Agar. » L'archevêque & la chapitre de Reims répondirent en conséquence à la demande de Philippe, que la chose pouvant tirer à conséquence, ils le supplioient de se contenter de leurs prières pour le succes de ses armes. Le Prince dissimula; mais peu de temps après les seigneurs de Coucy, de Rhétel & de Rosoi commirent des dégats sur les terres de l'Eglise de Reims. Le Clergé eut recours au Roi, qui promit de prier ces seigneurs de faire cesser le désordre. Cependant malgré les prières du monarque la vexation augmentoit. Le Clergé allarmé envoya de nouveaux députés. *De quoi vous plaignez-vous*, dit le monarque ? *Je vous ai protégés de mes prières comme*

vous m'avez servi des vôtres. Les envoyés convaincus du juste ressentiment du Prince, promirent de se porter à son service avec plus de zèle, & obtinrent une pleine satisfaction des dommages que le clergé de Reims avoit soufferts. Ce qui prouve, ajoute un auteur contemporain qui rapporte ce fait, que l'Eglise ne sauroit être trop attentive à ménager la protection des Rois, qui peuvent seuls la faire jouir des privilèges qu'elle ne tient que de leur piété.

Philippe, dans le cours de son règne, n'a que trop souvent cherché à séparer ses intérêts de ceux de la nation. Nos Rois jusqu'à lui n'employoient les revenus de leur domaine qu'à soutenir la majesté du trône: L'état avoit soin de fournir aux frais de la guerre; & dans cette conjecture, les seigneurs & le peuple se joignoient au Monarque pour venger les injures faites à la monarchie. Mais par là même, le vassal devenoit en quelque sorte juge des motifs qui déterminoient le Souverain à prendre les armes. Philippe, pour secouer cette espece de dépendance, imagina de soudoyer des armées qui fussent entiérement dévouées à ses ordres. Ses revenus cependant, quoique considérablement augmentés, ne suffisoient point pour cette énorme dépense: il se vit obligé d'augmenter les impositions tant sur les laïcs que sur les ecclésiastiques. Mais on lui doit cette justice qu'il sut ménager ses finances avec une prudente économie, sachant, dit Mézerai, qu'un Roi qui a de grands desseins, ne doit pas consumer la substance de ses sujets en de vaines & fastueuses dépenses.

PHILIPPE LE BEL,

Roi de France, né à Fontainebleau en 1268, mort dans la même Ville le 29 Novembre 1314, âgé de 46 ans. Il parvint à la couronne en 1285. Il fut le premier qui joignit au titre de Roi de France celui de Roi de Navarre, comme ayant épousé en 1284 Jeanne de Navarre héritiere de ce Royaume.

PHILIPPE, d'une beauté peu commune, fut surnommé par cette raison le *bel* ou le beau. Ce Prince né avec un cœur haut, un esprit vif, une ame ferme, une humeur libérale, auroit pu aisément se concilier l'amour des François, toujours disposés à chérir leur Souverain. Mais il aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions criantes, par les fréquentes altérations des monnoies, par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares & insolens, & par sa sévérité qui tenoit de la cruauté.

Philippe le Bel signala le commencement de son régne par une action de vigueur. Plusieurs Anglois avoient commis quelques violences sur les côtes de Normandie. Philippe envoya des ambassadeurs à Edouard I Roi d'Angleterre, pour lui demander raison de ces hostilités. Le Monarque Anglois n'ayant pas donné les satisfactions qu'on lui demandoit, Philippe l'ajourna à la cours des Pairs comme Duc de Guienne. Ce vassal envoya le Prince Edmond son frere pour s'excuser & répondre en son nom, disant *que sa santé ne lui permettoit pas de se commettre à la mer*. Philippe persista à vouloir qu'il comparût lui-même, &

aussi-tôt que les délais de l'ajournement furent expirés, il confisqua la Guienne & y fit marcher des troupes, sous le commandement du connétable Raoul de Nesle. L'Angleterre arma. Les armes de Philippe furent victorieuses, & par le traité de paix, la Guyenne ne fut rendue à Edouard qu'à condition qu'il viendroit en faire hommage-lige à Philippe, & sans restriction dans la ville d'Amiens.

Lors de la bataille de Mons-en-Puelle l'an 1304, Philippe, surpris par les Flamands armés contre lui, courut un très-grand danger. Sans autres armes que son casque & son épée, il soutint avec vingt gentilshommes seulement le choc d'une armée entiere, & donna à ses troupes le temps de se reconnoître. Sa victoire fut complette. De retour à Paris, il s'acquitta du vœu qu'il avoit fait au moment de l'attaque; il fonda une rente de cent livres à l'Eglise de Notre-Dame, & fit ériger dans cette cathédrale une statue équestre qui subsiste encore, & qui le représente dans le même état où il fut surpris par les Flamands.

Philippe, dans cette guerre, avoit donné des preuves de sa valeur. Dans une autre espece de guerre que lui livra l'impétueux Boniface VIII, on eut lieu d'admirer la fermeté de sa conduite. Ce pontife de Rome avoit fulminé contre la France plusieurs bulles, où il défendoit aux Ecclésiastiques de payer aucun subside à Philippe sans l'autorité du saint siége. Dans une derniere bulle, il s'attribuoit le droit de faire rendre compte au Roi du gouvernement de son état, & prétendoit être le Souverain juge entre lui & ses sujets. Philippe se contenta de faire brûler cette bulle. Le fougueux pontife en lança aussi-tôt une autre plus foudroyante où il mettoit le Royaume en interdit. Philippe fit arrêter, dans l'assemblée des trois états du Royaume, d'en appeller au futur concile. Le garde des sceaux Nogaret passa en Italie, sous le prétexte de signifier l'appel; mais réellement

pour enlever le Pape. Il s'étoit joint aux Colonnes les plus grands ennemis du pontife. Nogaret le surprit dans Agnani, ville de son domaine où il étoit né. Il lui donna des gardes, & vouloit l'emmener à Lyon où devoit se tenir le futur concile. Mais avant qu'on eût le temps de le convoquer, Boniface mourut.

Quelques-uns des courtisans de Philippe lui conseilloient de punir l'Evêque de Pamiers, & de se venger de ce prélat, en partie l'auteur de ses démêlés avec Boniface VIII : „ Je le puis, répondit-il; mais il est beau de le pouvoir & de ne le „ pas faire „.

La rigueur des impôts & le rabais de la monnoie avoient en 1306 excité dans Paris une sédition. Les Templiers qui perdoient beaucoup à ce rabais, furent accusés d'avoir fomenté cette sédition. Philippe le Bel, implacable dans sa vengeance, médita dès-lors l'extinction de ces moines guerriers. Clément V. créature de ce Monarque, se prêta à tout. Les bûchers furent dressés. On accusoit les Templiers de mille excès qui paroissent horribles à quelques-uns, & à d'autres plus ridicules que croyables. La plupart de ceux qui auroient pu racheter leur vie par l'aveu de leurs prétendus crimes, aimerent mieux souffrir la rigueur de leur supplice. L'ordre fut entiérement aboli en 1312. Ses biens furent donnés aux chevaliers de Rhode, appellés aujourd'hui chevaliers de Malthe.

Sous ce Prince, le Parlement commença à tenir ses séances à Paris. Néanmoins dans l'article de l'ordonnance de 1303 que l'on cite pour fixer cette époque, le Monarque ne dit pas qu'il ordonne, mais qu'il se propose d'ordonner qu'on tiendra deux fois l'an le Parlement à Paris.

Philippe est le premier de nos Rois qui ait restreint les appanages aux seuls hoirs mâles.

PHILIPPE DE VALOIS,

Roi de France. Il parvint à la couronne en 1328 à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu pendant quelque temps la régence du Royaume. Il étoit fils de Charles, comte de Valois, & fut le chef de la branche de ce nom. Il mourut à Nogent-le-Roi près de Chartres en Beauce le 22 Août 1350, âgé de 57 ans.

PHILIPPE eût été plus grand s'il n'eût pas eu en tête un ennemi tel qu'Edouard, Roi d'Angleterre. Une éducation malheureusement négligée rendit inutile en lui l'assemblage de toutes les vertus qui forment les héros : courageux, magnanime, libéral, esclave de sa parole, juste, pieux; son courage l'aveugla, sa libéralité excessive épuisa ses finances; son zele pour la justice, poussé jusqu'à la sévérité, éloigna de lui ceux qui auroient dû lui être le plus attachés: trahi par des sujets perfides; il devint inquiet, soupçonneux : l'ingratitude des hommes le rendit dur & inflexible. Il n'aima ni les lettres, ni ceux qui les cultivoient; il n'en connoissoit pas le prix. *Histoire de France par Villaret.*

Le commencement du regne de ce Prince fut troublé par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, Roi d'Angleterre, y prétendoit comme petit-fils de Philippe le Bel; mais Philippe de Valois s'en saisit comme premier Prince du sang. *Voyez Edouard.*

En 1328, Louis, Comte de Frandres, obligé de quitter ses états par la révolte de ses sujets, étoit venu implorer le secours du Roi de France.

La saison étoit avancée, & la prudence sembloit exiger qu'on remît cette expédition à l'année suivante. Le Monarque fit assembler son conseil. Toutes les voies se réunissoient contre cette entreprise. Cependant Philippe brûloit d'impatience de signaler le commencement de son regne par quelque exploit guerrier : il porta sur Gaucher de Châtillon un de ces regards qui semblent vouloir enlever les suffrages : *Et vous, Seigneur connétable*, lui dit-il, *que pensez-vous de tout ceci ? croyez-vous qu'il faille attendre un tems plus favorable ?* „ Sire, répondit le connétable qui avoit pénétré „ les intentions de son maître, qui a bon cœur, „ a toujours le temps à propos „. *Qui m'aime me suive*, s'écria le Roi en courant embrasser son cher Connétable, & aussi-tôt il donna l'ordre pour le départ de ses troupes. Vainqueur à la bataille de Cassel, il soumit toute la Flandre. Lorsqu'il quitta cette province, il se rendit à Notre-Dame de Chartres, où il entra avec les mêmes armes, & monté sur le même cheval qu'il avoit à la bataille de Cassel, & en fit une offrande devant l'autel de la sainte Vierge, selon le vœu qu'il avoit fait au moment que, surpris par les Flamands, il s'étoit trouvé dans le plus grand danger.

L'année 1329 fut marquée par l'hommage solemnel qu'Edouard, Roi d'Angleterre, vint rendre à Philippe pour le Duché de Guyenne. Le Roi étoit à Amiens, & n'avoit rien oublié pour rendre cette cérémonie la plus pompeuse qu'on eût encore vue. Il étoit assis sur un trône superbe, vêtu d'une longue robe de velours violet, semée de fleurs de lys d'or, couronné d'un diadême enrichi de pierreries, & tenoit en main un sceptre d'or. Les Rois de Bohême, de Navarre & de Majorque étoient debout aux deux côtes du Monarque, avec le Duc de Bourgone, le Duc de Bourbon, le Duc de Lorraine, un grand nombre d'autres Princes & Seigneurs, & les principaux officiers de la couronne. Dès que le Monarque Anglois se fut

approché du trône, le grand Chambellan lui commanda d'ôter sa couronne, son épée, ses éperons, & de se mettre à genoux devant le Roi sur un carreau qu'on lui avoit préparé. Le Monarque Anglois obéit, quoiqu'avec une espece de dépit qu'il étoit aisé de remarquer sur son visage. Alors le même officier de la couronne lui dit : „ Sire, „ vous devenez, comme Duc de Guyenne, homme-lige du Roi mon Seigneur qu'ici est, & lui „ promettez foi & loyauté porter „. Ici tout l'orgueil d'Edouard se reveilla : il ne voulut pas dire *voire* (vrai), & prétendit qu'il ne devoit point l'hommage-lige. On disputa beaucoup de part & d'autre. Enfin, sur la promesse qu'il fit de consulter ses archives, aussi-tôt qu'il seroit de retour dans ses états, pour savoir précisément à quoi il étoit obligé, & d'envoyer des lettres scellées de son grand sceau, qui expliqueroient quelle sorte d'hommage il devoit, on consentit qu'il le rendît en termes généraux. „ Sire, lui dit le Chambellan, „ vous devenez homme du Roi de France mon „ Seigneur, de la Guyenne & de ses appartenances „ que vous reconnoissez tenir de lui, comme pair „ de France, selon la forme des paix faites entre „ ses prédécesseurs & les vôtres, selon ce que vous „ & vos ancêtres avez fait pour le même Duché à „ ses devanciers Rois de France „. Il répondit *voire*. „ S'il est ainsi, reprit le grand Chambellan, „ le Roi notre sire vous reçoit, sauf ses protestations & retenues „. Le Monarque François dit *voire*, & baisa en la bouche le Roi d'Angleterre dont il tenoit les mains entre les siennes. Ainsi finit cette superbe cérémonie qui mit la rage dans le cœur de l'Anglois, & lui fit jurer une haine immortelle contre le Prince qui le traitoit avec tant de hauteur. *Histoire de France par Villaret.*

Philippe, qui prévoyoit que la rupture avec l'Angleterre alloit éclater, avoit fait proposer aux Flamands d'entrer dans leur parti. Ils répondirent que la haine de l'Angleterre leur étoit plus nécessaire

faire que l'amitié de la France. Ils se rangerent donc sous les étendards d'Edouard. Ils exigerent seulement que ce Prince prît le titre de Roi de France en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur ancien traité, ils ne feroient que suivre le Roi de France. Les armes de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compenserent pas la perte de la bataille de l'Ecluse. Philippe, mauvais général, se battit en soldat à celle de Créci; il reçut deux blessures, l'une à la gorge & l'autre à la cuisse; on entendit crier: *Sauvez le Roi*, & il fut emmené malgré lui hors du champ de bataille par le Comte de Hainaut. Il vouloit s'y faire tuer. Les Anglois avoient fait tirer au plus fort de la mêlée six piéces de canon. Ces foudres, dont les ennemis, dit Rapin de Toiras, se servoient pour la premiere fois, & dont l'usage étoit inconnu en France, firent une si grande exécution parmi les troupes Françoises & leur inspirerent tant de frayeur, qu'on attribue en partie le succès de cette journée à la surprise qu'elles causerent. Philippe gagna le château de Broye vers le milieu de la nuit. Le Gouverneur demandant qui c'étoit? le Roi cria: *Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est la fortune de la France.*

La perte de Calais & de plusieurs autres places fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant Edouard avoit défié Philippe de Valois à un combat singulier. Philippe défia à son tour Edouard, lorsqu'il assiégea Calais. Mais Edouard se contenta de répondre qu'*il étoit là pour prendre Calais & non pour se battre.*

La réponse qu'avoit faite Philippe à un pareil défi d'Edouard, est plus courageuse. Ce Prince, lors de sa premiere expédition contre la France, se trouvoit serré par l'armée de Philippe. Il étoit pour lui de la plus grande conséquence de sortir d'embarras par une action décisive. Dans ce dessein, il envoya un hérault à l'armée Françoise,

chargé de présenter au Roi un cartel dans lequel il lui proposoit de terminer leurs différends par le duel ou par le combat de cent contre cent. Ce défi étoit adressé à Philippe de Valois, sans y ajouter le titre de Roi. Philippe répondit : „ Qu'en-„ core que par la suscription de sa lettre, il ne „ dût pas juger que le défi s'adressât à lui, il vou-„ loit bien cependant lui apprendre qu'en qualité „ de Vassal, il ne lui convenoit pas de défier son „ Seigneur : que malgré cette irrégularité, il „ pourroit accepter sa proposition, s'il vouloit re-„ mettre à l'événement du combat, le Royaume „ d'Angleterre contre celui de France „. Les cartels, comme l'on voit, étoient fort à la mode en ce temps-là ; mais si ces démarches étoient quelquefois conseillées par le courage, elles étoient ordinairement combattues par des raisons supérieures.

En 1347, il y eut une tréve de six mois conclue entre la France & l'Angleterre, qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de temps après. On attribue communément à ce Prince l'établissement de la gabelle. C'est à cette occasion qu'Edouard l'appelloit assez plaisamment *l'auteur de la loi Salique* ; & Philippe, par représailles, l'appelloit le *marchand de laines*. Ce Prince en effet s'étoit engagé envers les Flamands de leur fournir ces belles laines d'Angleterre dont ils faisoient usage pour les draps & les tapisseries de haute-lisse que l'Europe entiere tiroit alors de la Flandre.

PHILIPPE II,

Roi d'Espagne, né à Valladolid en 1527 de Charles-Quint & d'Isabelle de Portugal, mort à l'Escurial le 13 Septembre 1598. Il étoit devenu Roi de Naples & de Sicile, par l'abdication de Charles son pere, le 25 Juillet 1554 : Roi d'Angleterre, le même jour, par son mariage avec la Reine Marie ; Roi des Espagnes & des Indes, par l'abdication du même Charles-Quint, le 10 Janvier 1556 ; & Roi de Portugal par conquête en 1580.

Ce Prince étoit d'une taille médiocre mais bien proportionnée ; il avoit le front large, des yeux bleus, un regard fixe, un air grave & sérieux ; un caractere dur & altier, un zele implacable pour le maintien de la foi & de la religion Catholique : il eût exterminé de sang froid & tranquillement jusqu'au dernier des hérétiques. Jamais Prince ne fut plus appliqué aux affaires ; il entroit dans les moindres détails de l'administration : il faisoit mouvoir de son cabinet tous les ressorts de la politique la plus cruelle ; il vouloit agir seul & par lui même sans alliés. Il étoit impénétrable, dissimulé, défiant, vindicatif. Rien ne lui coûtoit pour l'exécution de ses projets ; rien ne le rebutoit dans ses entreprises ; il sembloit se mettre au-dessus des événemens, & il recevoit avec le même phlegme les nouvelles de la bonne ou mauvaise fortune. Il avoit un fanatisme froid ; il ne voulut inspirer qu'un sentiment, la terreur. Ses ordres étoient comme les décrets de la fatalité qui doivent s'exécuter indépendamment de tous

les efforts humains. Il fit couler par torrens le sang de ses sujets ; il porta les feux de la guerre dans tous les états voisins ; il étoit toujours armé pour frapper ses peuples ou ses ennemis. Son fils même, seul héritier alors de ses états, ne put fléchir cette ame inflexible. Lorsque l'offense étoit faite, la punition devenoit nécessaire. Jamais il ne goûta le plaisir de pardonner ; & durant quarante-deux ans de régne, il ne jouit pas d'un seul jour de paix. Ses Ministres, ses Généraux, ses favoris ne l'approchoient qu'en tremblant, ne lui parloient qu'à genoux & avec circonspection. Le Duc d'Albe, qui avoit tant de droit sur la reconnoissance de ce Prince, osant un jour entrer dans son cabinet sans se faire annoncer, le Roi le regarde d'un air menaçant & lui dit : *Quelle hardiesse est la vôtre ! Elle mériteroit la hache.* Il vouloit que ses peuples eussent aussi un extérieur sérieux. Le terrible tribunal de l'inquisition veilloit sans cesse à proscrire de ses états cette joie naïve qui fait le charme de la liberté. Ce Monarque avoit toutes les qualités qui font les grands politiques, un génie vif, une mémoire immense, une activité infatigable pour le travail; il jugeoit parfaitement des hommes, & savoit les employer suivant leurs talens ; il étoit juste, généreux, magnifique dans sa Cour, hardi dans ses projets, inébranlable dans l'exécution de ses desseins ; mais il souleva les Pays-Bas par sa sévérité intraitable ; il affoiblit ses états par l'expulsion des Maures, & par son acharnement à poursuivre les mécontens ; il employa les trésors du nouveau Monde & ses revenus à servir sa haine & sa vengeance ; & toute sa politique enfin ne fit que des malheureux. Il eût été plus puissant, plus riche, plus grand, plus respecté, plus aimé avec moins de soins, de talent & de génie ; mais avec les vertus douces & pacifiques qui font les bons Rois & les peres de la patrie. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne & de Portugal.*

Lorſque Charles-Quint abdiqua ſes couronnes en faveur de ſon fils, il avoit fait une treve avec les François. Philippe la rompit auſſi-tôt qu'il ſe vit la puiſſance en main. Il ſe ligua avec les Anglois & vint fondre en Picardie avec une armée de quarante mille hommes. Les François furent taillés en pieces à la bataille de Saint Quentin, le 10 Août 1557. Philippe, qui pendant la bataille avoit été occupé à prier Dieu dans ſa tente avec deux cordeliers, parut après la victoire au milieu de ſes ſoldats, armé de toutes pieces. Le Duc de Savoie, ſon général, voulut lui baiſer les mains. Le Roi le retint en diſant: *C'eſt à moi à baiſer les vôtres, dont une ſi belle victoire eſt l'ouvrage.* Il ajouta à cette marque de conſidération un témoignage encore plus flatteur de ſa reconnoiſſance, en lui faiſant préſent du grand nombre de drapeaux qui avoient été pris ſur les François. *Guichenon.*

On voulut perſuader à Philippe de marcher à Compiegne, & de là à la capitale de la France. *Non, non*, dit-il, *il ne faut jamais reduire ſon ennemi au déſeſpoir.* Charles-Quint penſoit bien autrement. Inſtruit dans ſa retraite de la célebre victoire de Philippe, il demanda à celui qui lui en apporta la nouvelle, *ſi ſon fils étoit à Paris*, & ſur ſa réponſe il tourna le dos ſans proférer un ſeul mot.

Philippe, pendant la bataille de Saint Quentin, avoit fait vœu ſi la victoire ſe déclaroit en ſa faveur de bâtir un monaſtere ſous l'invocation de Saint Laurent; & ce fut en 1563 qu'il jetta les fondemens du ſuperbe édifice de l'Eſcurial, qui eſt en même temps un monaſtere dédié à Saint Laurent, un Palais ſomptueux, le lieu de la ſépulture des Rois, & un college pour de jeunes gentilshommes. On peut ſe rappeller ici ce mot d'un officier François qui voyageoit en Eſpagne. On lui faiſoit voir l'Eſcurial & le ſuperbe couvent des religieux de Saint Jerôme. Le ſupérieur qui le conduiſoit, lui rapportoit parmi les parti-

cularités de sa fondation, que Philippe II l'avoit fait bâtir pour accomplir le vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint Quentin, en cas qu'il sortît victorieux. *Mon pere*, lui dit le voyageur en admirant l'étendue immense de ce bâtiment, *il falloit que ce Roi eût grande peur lorsqu'il fit un si grand vœu.*

La victoire de Saint Quentin fut suivie de celle de Gravelines. Le vainqueur, après avoir fait signer à Henri II le fameux traité de Cateau Cambresis le 13 Avril 1559, s'en retourna triomphant en Espagne sans avoir tiré l'epée. Ce Prince en arrivant à Valladolid apprend l'*auto-da-fè* que le grand Inquisiteur avoit fait en cette ville, où plus de trente criminels avoient été condamnés à la mort; il demande que ce spectacle affreux soit renouvellé en sa présence, & devant le Prince Dom Carlos son fils, la Princesse sa sœur, & les Seigneurs de sa Cour qui avoient déjà assisté a la premiere exécution. Le Monarque Espagnol voit avec une satisfaction barbare quarante de ses malheureux sujets tant hommes que femmes qui sont conduits aux supplices. Dom Carlos de Sessa, fils d'un Prélat d'Espagne, qui l'avoit eu étant laïc, étoit de ce nombre; il avoit été condamné à être brûlé vif avec Sanchez comme impénitens. De Sessa, dans le temps qu'on le traînoit au bûcher, appercevant le Roi lui crie? " O mon Prince! „ grace, grace! Comment pourrez-vous être le „ témoin des tourmens de vos sujets? Sauvez- „ nous de la mort, nous ne la méritons pas. „ *Non*, lui répondit Philippe, *périssent toi & tes semblables; quand ce seroit mon fils, je le livrerois moi-même aux flammes, s'il étoit hérétique obstiné.*

Ce Monarque se conduisit toujours suivant l'esprit qui lui avoit dicté cette réponse. On lui dit que dans une vallée de Piémont, voisine du Milanez, il y a quelques hérétiques; il mande au Gouverneur de les faire tous périr par le gibet. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons

cantons où les opinions nouvelles ont pénétré, il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réserve soixante, dont trente finirent leur malheureuse vie par la corde, & trente par les flammes. Lorsqu'en 1572 on lui apporta la nouvelle de l'horrible massacre des Protestans de France, il courut à l'Eglise faire chanter des *Te Deum*, & écrivit à Charles IX pour le féliciter de s'être délivré en si peu de tems d'un nombre si considérable d'ennemis. Les transports de joie de Philippe paroîtront d'autant plus sinceres que ce Monarque pouvoit tout appréhender de quarante mille braves François qui périrent dans cette journée, & qui n'aspiroient qu'au moment d'humilier ce Prince, le plus grand ennemi de leur religion.

La cruauté de Philippe & l'abus qu'il fit de son pouvoir affoiblirent enfin ce pouvoir même. Les Flamands ne pouvant plus porter son joug tyrannique se révolterent, & les provinces maritimes des Pays-Bas s'érigerent en république l'an 1579, sous le titre de Provinces-Unies. Philippe, au lieu de venir en personne réduire les rebelles, proscrivit Guillaume de Nassau Prince d'Orange, & l'auteur de la liberté Belgique. Il promit à celui qui le tueroit de donner à lui ou à ses héritiers vingt-cinq mille écus & la noblesse; & cela, parole de Roi, & comme serviteur de Dieu. La noblesse promise pour une telle action! Une telle action ordonnée en qualité de serviteur de Dieu! Tout cela, ajoute le président de Montesquieu, renverse également les idées de l'honneur, celles de la morale & celles de la religion.

Guillaume, supérieur à Philippe, dédaigna d'employer cette vengeance des lâches, & n'attendit sa sûreté que de son épée. Mais lorsqu'il se préparoit à susciter de nouveaux ennemis au Roi d'Espagne, il fut tué d'un coup de pistolet par Balthasar Gérard. Philippe fut chargé de ce crime; mais il paroît que le fanatisme seul arma la main de Gérard. Cependant Philippe en apprenant cette

nouvelle ne put s'empêcher de dire : " Si le coup
„ eût été fait il y a douze ans, la religion Catho-
„ lique & moi y aurions beaucoup gagné. „

Dans le temps même que Philippe s'efforçoit inutilement de faire rentrer sous sa puissance quelques provinces des Pays-bas, il étoit plus redoutable que jamais, & s'emparoit du Portugal sans sortir de son cabinet. Il prétendoit avoir droit au trône de Portugal, comme fils de Dona Elisabeth, fille aînée de Dom Emmanuel. Antoine, Prieur de Crato, proclamé Roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi & obligé de prendre la fuite. Philippe, pour appuyer ses prétentions en Portugal, y avoit répandu des sommes immenses. Mais les traîtres qui lui vendirent leur patrie ne recueillirent point le fruit de leur perfidie. Comme ils demandoient qu'on effectuât les promesses particulieres qu'on leur avoit faites, le Roi consulta son conseil de conscience, qui répondit que de deux choses l'une, ou le Royaume de Portugal appartenoit à Philippe ou au Prieur de Crato; que dans le premier cas ils méritoient la mort, pour avoir vendu leurs services à leur Souverain; que dans le second ils étoient des traîtres & des lâches.

Philippe II fut le premier Prince qui depuis les Goths eut réuni toute l'Espagne sous sa puissance. On l'appelloit le *démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne il troubloit tous les états de l'Europe. L'or & l'argent que lui fournissoient les riches mines du Pérou étoient en quelque sorte le lévier avec lequel il ébranloit les Royaumes. Il avoit préparé en 1588 une flotte nommée l'*Invincible* pour renverser l'Angleterre. Elle consistoit en 150 gros vaisseaux sur lesquels on comptoit 2650 pieces de canon, 8000 matelots, 20000 soldats & toute la fleur de la noblesse Espagnole. Cette flotte sortit trop tard du port de Lisbonne, & l'Angleterre fut sauvée. Une affreuse tempête

maltraita l'*Invincible* & l'obligea de relâcher dans différens ports. L'Amiral Anglois, trop foible pour soutenir une action génerale, attaqua par escarmouches; & à l'aide d'une manœuvre habile & rapide il s'empara de plusieurs bâtimens, entr'autre de celui qui portoit le trésor. La fureur des élémens seconda l'activité des vainqueurs. Douze vaisseaux jettés sur les rivages d'Angleterre tomberent au pouvoir des ennemis; cinquante périrent sur les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande & de Dannemarck. Un des courtisans de Philippe lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le Monarque lui répondit froidement: " J'avois envoyé combattre ,, les Anglois & non pas les vents; que la volonté ,, de Dieu soit accomplie. ,,

Le lendemain Philippe donna ordre aux Evêques de remercier Dieu d'avoir conservé quelques débris de sa flotte; & il écrivit au Pape: " Saint ,, pere, tant que je resterai maître de la source, je ,, regarderai comme sans conséquence la perte ,, d'un ruisseau. Il ne me reste qu'à témoigner ma ,, profonde reconnoissance à l'arbitre des empires, ,, qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément ,, un désastre que mes ennemis ne peuvent attribuer qu'aux élémens qui ont combattu pour ,, eux ,,.

Les succès les plus heureux ne paroissoient point faire plus d'impression sur l'ame tranquille de ce Monarque. Lorsque Dom Juan d'Autriche, son frere naturel, lui eut gagné vers le golfe de Lépanthe en 1571, cette célebre bataille qui le rendit victorieux des Musulmans, il répondit à ceux qui le félicitoient sur ce succès inopiné: ,, Dom Juan a gagné la bataille, il pouvoit la ,, perdre; il a beaucoup hazardé,,.

Philippe ayant manqué l'Angleterre, fut sur le point de subjuguer la France par cette ligue appellée *la Sainte* qui renversoit le trône, & déchiroit l'état. Les ligueurs lui déférerent la qualité

de protecteur de leur funeste association ; & Philippe accepta cette qualité, dans la persuasion où il étoit que le fanatisme des rebelles le conduiroit bientôt lui ou l'un de ses enfans sur le trône de France. Il se croyoit si sûr de sa proie, qu'en parlant des principales villes de France, il disoit : *Ma bonne ville de Paris, ma bonne ville d'Orléans, &c.* Mais Henri IV, en allant à la messe, lui fit perdre en un quart d'heure tout le fruit de ses intrigues.

Philippe n'en resta pas moins le premier potentat de l'Europe. Il portoit ses vues jusqu'au Japon, en y favorisant la religion chrétienne qu'il regardoit comme une voie pour y établir sa puissance ou celle de ses successeurs, Quatre Rois de cette région éloignée vinrent en 1584 lui rendre leurs hommages. Mais quel fut encore le fruit de toutes ces intrigues de Philippe ? Ce fut d'obliger par la suite des Japonnois à fermer leurs isles à tous les vaisseaux Portugais & Espagnols. Le Japon n'est aujourd'hui ouvert que pour les Chinois & les Hollandois ; encore le commerce de ces deux nations est-il assujetti à mille difficultés & à mille avanies.

Une des maximes de Philippe étoit : *Des ennemis toujours le moins* ; & comme il ne pouvoit se dissimuler que les Protestans étoient les ennemis de sa puissance, il fut toujours armé contre eux. On prétend qu'il en fit périr par le fer plus de cinquante mille. Dans sa derniere maladie, il dit aux Médecins qui n'osoient le faire saigner : « Eh „ quoi, vous craignez de tirer quelques goutes de „ sang des veines d'un Roi qui en a fait répandre „ des fleuves entiers aux hérétiques „ ?

On a loué la généreuse fidélité de Christophe de Moura, un des Ministres de Philippe. Le Roi étant tombé dans une foiblesse qui annonçoit une prompte mort, le Prince, son fils, demanda à Moura la clef d'un cabinet que le Roi lui avoit confiée; Moura la lui refusa, aimant mieux en-

courir l'indignation du Prince qui alloit régner, que de manquer à ſon Roi.

Le plus grand événement de la vie domeſtique de ce Prince, eſt la mort de Dom Carlos, ſon fils aîné, qu'il avoit eu, n'étant encore que Prince d'Eſpagne, de Marie fille du Roi de Portugal. Dom Carlos aimoit la Princeſſe Eliſabeth que Philippe épouſa, quoiqu'elle eût été promiſe à ſon fils. Ce jeune Prince ne put alors diſſimuler ſon reſſentiment contre ſon pere. Il étoit prêt à ſe mettre à la tête des révoltés des Pays-Bas. Philippe, inſtruit de ce projet, vint lui-même arrêter ſon fils dans ſa chambre. Le jeune Prince, qui connoiſſoit le caractere inflexible & cruel de ſon pere, enviſagea alors ſa perte comme aſſurée. Il ne proféra cependant point dans ſa priſon aucune parole qui pût paſſer pour une plainte. Seulement ayant demandé à voir le Roi, comme un garde vint lui dire que ſon pere venoit: *Dites, mon Roi*, répondit le jeune Prince, *& non pas, mon pere.*

La ſoumiſſion que l'infortuné Dom Carlos avoit aux volontés de la jeune Reine, l'avoit fait réſoudre à ſe mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon ſang qu'il alloit répandre. Mais Philippe lui répondit froidement: « Que quand il avoit du „ mauvais ſang, il donnoit ſon bras au chirurgien „ pour le tirer „. *Mezerai.*

Le jeune Prince, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois avec ſa fierté naturelle: „ Si des perſonnes, pour qui ma complaiſance ne „ doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas „ obligé à vous voir, je n'aurois pas eu la lâcheté „ de vous demander grace, & je ſerois mort plus „ glorieuſement que vous ne vivez „. Le Roi ſe retira après cette réponſe, ſans témoigner aucune émotion. Mais quelques jours après on apprit la mort de Dom Carlos. La jeune Reine mourut

aussi dans le même temps. Toute l'Europe crut alors que Philippe avoit immolé sa femme & son fils à sa jalousie. Mais, s'il n'étoit pas coupable de ces deux crimes, pourquoi ne prit-il pas soin de s'en justifier, lorsque le Prince d'Orange l'en accusoit publiquement ?

Philippe II avoit dans un codicile exhorté son fils Philippe III qui lui succéda, à restituer la Navarre à la maison de Bourbon, ou à lui donner un équivalent. Mais Philippe III ne fit pas plus de cas de cette derniere disposition, que son pere n'en avoit fait de celle de Charles V qui lui avoit recommandé la même chose. On rapporte que le nouveau Roi ordonna aussi cette restitution en mourant à son successeur qui n'y eut pas plus d'égard.

PHILIPPE,

Petit-Fils de France, Duc d'Orléans, Régent du Royaume pendant la minorité de Louis XV, né en 1674. Il étoit fils de Philippe, frere de Louis XIV. Il mourut à Paris en 1723, âgé d'un peu plus de quarante-neuf ans.

PHILIPPE étoit un Prince spirituel, savant & versé dans la connoissance des affaires. De tous les descendans de Henri IV, il fut celui qui hérita le plus de la valeur, de la gaîté & de la franchise de ce grand Roi. Il eut surtout cette élévation d'ame qui met l'homme d'état au-dessus des animosités particulieres. Il ne parut point dans toute sa conduite que la haine eût d'empire sur lui. Jamais Prince cependant n'eut plus d'ennemis, soit étrangers, soit domestiques. Il s'appliqua surtout

à empêcher que l'autorité royale reçût la moindre atteinte entre ses mains. Sa régence, que ses ennemis secrets & le bouleversement des finances devoient rendre orageuse, fut très-paisible. Mais son esprit avide de nouveautés, son penchant ardent pour les plaisirs, & son goût trop vif pour les connoissances les moins propres à un homme d'état, firent perdre une partie des avantages que ses rares qualités sembloient promettre.

Philippe, alors Duc de Chartres, fit sa premiere campagne en 1691 sous le Maréchal de Luxembourg. Il se signala au combat de Steinkerque; il y chargea l'ennemi à la tête de la maison du Roi, & fut blessé à l'épaule. Le jeune Duc se donna après l'action des mouvemens incroyables pour faire placer sur les chariots les blessés des deux partis. *Après le combat*, dit-il d'un ton plein d'humanité, *il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.*

Ce Prince fit des prodiges de valeur à la bataille de Nerwinde. En 1706, le Roi lui donna le commandement de son armée en Lombardie. Lorsque le Prince se fut mis à la tête de ces troupes, il alla joindre le Duc de la Feuillade au siége de Turin. Il fut bientôt suivi par le Prince Eugene, chef des Impériaux, qui s'avança pour faire lever le siege. On assembla aussi-tôt un conseil de guerre, pour savoir quel parti il y avoit à prendre. Le Duc d'Orléans voulut marcher à l'ennemi, & donner bataille, plutôt que de se laisser enfermer dans des lignes. Il donna pour raison de son sentiment que, si l'on remportoit la victoire, la conquête de la place suivroit immédiatement; & que si on ne la remportoit pas, la retraite seroit plus facile. Le Maréchal de Marsin pensa autrement. Il dit que les affaires n'étoient point dans un état à prendre une résolution si désespérée, qu'il falloit continuer le siége, qu'il n'étoit pas impossible qu'on se rendît maître de Turin à la vue du Duc de Savoie & du Prince Eugène. Il ajouta que ces Princes ne

pourroient l'en empêcher qu'en donnant bataille, & qu'il seroit plus avantageux de la recevoir derriere de bonnes lignes bien fortifiées, qu'en pleine campagne; qu'à l'égard des vivres, on en avoit encore beaucoup, aussi bien que des munitions de guerre; & qu'il n'y auroit pas plus de difficultés à en recevoir dans les lignes que hors des lignes. Le Duc d'Orléans repliqua que trois assauts donnés sans succès à la demi-lune & aux contregardes, avoient assez fait connoître le peu d'apparence qu'il y avoit d'emporter si-tôt la place; qu'il falloit y aller nécessairement par la sappe qui est une voie longue; que le Duc de Savoie trouveroit infailliblement des moyens de ravitailler sa capitale; que les lignes étoient d'une trop grande étendue pour pouvoir être exactement gardées. La plupart des généraux furent de l'avis du duc d'Orléans. Marsin, qui se vit abandonné, tira de sa poche un ordre de Louis XIV, qui portoit " qu'en cas d'action, on seroit obligé de „ conformer à son avis „. Le Duc d'Orléans en fut surpris & si touché, que dans ses premiers mouvemens, il dit: „ Puisque je ne suis ici „ qu'un o en chiffre, je n'ai qu'à m'en retourner, „ & le plutôt sera le mieux. Qu'on me prépare „ une chaise de poste „. Il se remit néanmoins, & resta dans ses lignes. Les ennemis s'avancerent, & le Duc fut blessé dès le premier choc. A peine étoit-il entre les mains des chirurgiens qu'il apprit que tout étoit perdu, que les ennemis étoient maîtres du camp, & que la déroute étoit générale. Cet événement malheureux confirma la sagesse du conseil du Duc d'Orléans, de ne point attendre l'ennemi dans ses lignes. C'étoit aussi le sentiment de M. de Turenne. *De cent batailles*, disoit ce grand Général, *que je donnerai pour forcer l'ennemi dans ses retranchemens, je n'en perdrai aucune que par ma faute.* Des troupes en effet qui combattent avec ordre, & se soutiennent les unes les autres sur plusieurs lignes, ont un grand avan-

tage sur celles qui sont dispersées, & qui occupent un terrein trop étendu pour pouvoir se secourir mutuellement. *Voyez l'histoire militaire du prince Eugène, & l'art de faire la guerre; par Vautier.*

Le Duc d'Orléans, envoyé au secours de Philippe V, Roi d'Espagne & petit-fils de Louis XIV, soumit les Royaumes de Valence & d'Arragon, prit Lérida en 1707, l'écueil des plus grands capitaines, & rétablit la fortune chancelante du nouveau Roi. Mais Louis XIV fut bientôt obligé de se priver de ce puissant appui par les soupçons que l'on chercha à lui donner sur l'ambition de son neveu. Ce Prince, qui avoit au trône d'Espagne des droits que le testament de Charles II avoit négligés, mais qui avoient été maintenus par une protestation, pouvoit se croire digne de remplir la place que Philippe V sembloit vouloir quitter. Les démarches des agens du Duc d'Orléans paroissoient même confirmer ces sentimens du Prince. Mais Louis XIV voulut toujours les ignorer.

Après la mort de ce monarque en 1715, le Parlement de Paris déféra la régence au Duc d'Orléans, & l'arrêt fut prononcé par le chancelier. Le Duc d'Orléans avoit, dans cette assemblée du Parlement, offert de se soumettre à un conseil de régence. Mais l'Abbé Dubois, son conseil & son favori, qui prévoyoit les suites de cette soumission, lui marqua dans un billet que s'il ne rompoit dans le moment la séance, il alloit se donner deux associés à la puissance suprême. Le Duc d'Orléans la remit à l'après-dînée, & eut le temps de préparer un discours, où il fit voir les inconvéniens de l'autorité partagée, & la nécessité de la laisser résider toute entiere dans sa personne. Il consentit néanmoins de ne prendre aucun parti dans les affaires d'état, qu'avec la délibération du conseil de régence, lequel devoit être formé à son choix. Mais il se reserva la distribution de toutes les graces; ce fut à cette oc-

casion qu'il dit *qu'il étoit ravi de se voir lié pour le mal & libre pour le bien.*

Le nouveau régent ne fut pas plutôt à la tête des affaires qu'il se disposa à s'unir étroitement avec l'Angleterre, & à se séparer des intérêts de la branche de Bourbon qui régnoit à Madrid. Le cardinal Alberoni, ministre du Roi d'Espagne, qui n'ignoroit pas ces dispositions du Duc d'Orléans, chercha à troubler sa régence, & même à lui ôter le gouvernement des affaires. Il chargea le Prince de Cellamare, ambassadeur du Roi catholique à Paris, de former l'intrigue & de la conduire. Celui-ci n'eut pas de peine à trouver des ouvriers; c'est ainsi qu'il s'exprimoit dans ses lettres au Cardinal. Lorsqu'il fut question de faire passer les instructions nécé aires en Espagne, on crut en avoir trouvé l'occasion la plus favorable dans le départ de l'Abbé Portocarrero pour Madrid. Cet Abbé avoit une chaise à double fond, où les papiers furent mis, & parurent parfaitement en sureté. Ceux qui conduisirent l'intrigue à Paris, pouvoient être d'ailleurs rassurés sur la discrétion de l'homme au uel ils s'étoient confiés. Il est vrai qu'il n'y eut pas de sa faute dans la découverte qu'on fit des papiers qu'il portoit. On a publié dans le temps que le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, pour s'excuser d'un rendez-vous manqué avec une fille de la communauté de la Fillon, lui dit qu'il avoit eu tant de dépêches à faire, à cause du départ de l'Abbé Portocarrero, qu'il s'étoit trouvé dans l'impossibilit é d'aller chez elle, comme ils en étoient convenus. Cette fille en rendit compte à sa supérieure, qui ayant accès auprès du Duc d'Orléans, lui donna cet avis qu'elle crut ne lui être pas indifférent. Le régent expédia aussitôt des ordres pour faire arrêter l'Abbé sur la route, & saisir les papiers qu'il portoit. On l'atteignit à Poitiers; & après s'être emparé de ce qu'on vouloit avoir, on lui laissa continuer son voyage. Il dépêcha sur le champ un

courier au Prince de Cellamare pour l'instruire de ce qui étoit arrivé ; & ce courier fut d'une telle diligence, qu'il devança de beaucoup celui qui portoit la même nouvelle au régent, lequel arriva la nuit. L'ambassadeur en avoit passé une partie à table en compagnie agréable, & n'eut pas grande envie d'employer le reste de cette nuit à l'examen d'une affaire peu réjouissante. On prétend même qu'il fut conseillé de différer l'ouverture du paquet par une personne qui étoit avec lui, peu soucieuse des affaires d'état. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur eut seize heures pour prendre ses mesures avant qu'il fût arrêté ; ce qui rend inexcusable sa négligence à se défaire des papiers qui commettoient les personnes liées avec lui. *Mém. de Madame de Staal.*

Un Chevalier de Ménil qui avoit été compliqué dans cette affaire fut mis en prison. Mais comme il n'étoit coupable que pour n'avoir point voulu trahir ceux qui lui avoient donné leur confiance, chacun loua son procédé généreux. Cependant un marquis de Ménil, d'une autre famille, alla trouver le Duc d'Orléans, pour l'assurer qu'il n'étoit ni parent ni ami du Chevalier. „ Tant pis pour vous, Monsieur, répondit le „ régent : le Chevalier de Ménil est un très-„ galant homme. „

Cette conspiration contre le régent fut par sa vigilance aussitôt dissipée qu'elle fut formée. Le systême de Law est un événement plus considérable de son gouvernement. Mais cet événement qui sembloit d'abord devoir ruiner la régence & bouleverser tout l'état, n'excita pas la moindre sédition, par l'habitude que les François avoient prise d'obéir à Louis XIV, & peut-être aussi parce que la cupidité que ce systême réveilla dans toutes les conditions détourna les esprits de toute vue politique & ambitieuse. *Voye* *Law*.

Les Ducs, du temps de la régence, voulurent faire un corps séparé de la noblesse. Quelques-

uns exposerent les motifs de leurs demandes dans une requête qu'ils présenterent au régent. Mais ce Prince assoupit aussitôt ces prétentions en répondant aux Ducs, qu'en pareille occasion son bisayeul Henri IV leur auroit dit : *Ventre-saint-gris, Messieurs, foi de Gentilhomme je vous rendrai justice.*

Lorsque Stanislas, obligé de céder le trône de Pologne à son rival, cherchoit un asile en France; M. Sum, envoyé de Pologne, pressoit le Duc d'Orléans de ne point recevoir le Roi détrôné; mais le régent lui répondit avec une sorte de hauteur généreuse : " Dites à votre maître que la „ France a toujours été l'asyle des Rois.

Ce Prince forcé de mettre quelques impositions sur une province, & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province, lui répondit avec vivacité : " Et, quelles sont vos „ forces pour vous opposer à mes volontés? Que „ pouvez-vous faire?... „ *Obéir & haïr*, repliqua le député. Réponse, ajoute un auteur moderne, qui fait également honneur au député & au Prince.

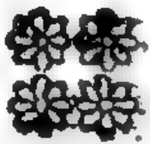
Ce même Prince avoit une maîtresse, un gentilhomme la lui avoit enlevée; le Prince étoit piqué & ses favoris l'excitoient à la vengeance. „ Punissez, disoient-ils, un insolent..... Je sais, „ leur répondit-il, que la vengeance m'est facile, „ un mot suffit pour me défaire d'un rival; & „ c'est ce qui m'empêche de le prononcer. „

Le régent prenoit un vif intérêt aux progrès des beaux arts & savoit s'en amuser. Il avoit composé la musique d'un opéra dont le marquis de la Fare avoit fait les vers; le sujet étoit *Orphée déchiré par les Bacchantes*. Cet opéra fut représenté dans une salle du Palais-Royal, on n'y admettoit que ceux que le Prince avoit nommés. Campra, musicien François, & connu par son beau chant, y entra. Le régent lui demanda à la fin du spectacle ce qu'il en pensoit; " la musi-

„ que, lui répondit cet excellent compositeur, „ est bonne, mais les vers ne sont pas du même „ prix. „ Le régent appella alors le marquis de la Fare pour lui dire. “ Campra trouve tes vers „ mauvais & ma musique bonne. Parles-lui en „ particulier, il renversera la médaille; il trou„ vera tès vers bons & ma musique mauvaise. „ Sais-tu à quoi il faut s'en tenir? C'est que le „ tout ne vaut rien. „

Quoique l'on ait jetté des soupçons sur les sentimens de ce Prince pour la religion, cependant ses actions prouvent qu'il la regardoit comme le meilleur ressort du gouvernement. Il étoit de plus persuadé que la corruption ou la réformation des mœurs dépendoit du choix des ecclésiastiques. Un Abbé de grande qualité, mais d'une conduite fort irréguliere, lui disoit: “ Je serai „ deshonoré si vous ne me faites Evêque. „ *J'aime mieux*, lui répondit-il, *que vous le soyez que moi.*

Un tempérament ardent l'avoit livré aux femmes, mais jamais ses maîtresses ne le gouvernerent. La comtesse... crut que l'instant de foiblesse étoit arrivé & osa le sonder sur une affaire importante. L'amant saute du lit, & la prenant par la main la conduit devant une glace: “ Vois„ tu cette tête charmante, lui dit-il? Elle est „ faite pour les caresses de l'amour, mais non „ pour les secrets de l'état. „



PIBRAC, (GUI DUFAUR, SEIGNEUR DE)

Magistrat & écrivain du seizieme siécle, né à Toulouse d'une famille illustre dans la robe, l'an 1529, *mort à Paris en* 1584.

PIBRAC, Avocat Général au Parlement de Paris, devint un modele d'éloquence, & réforma par son exemple les abus que le mauvais goût avoit introduits au barreau. Pibrac est bien connu par ses *Quatrains* traduits dans toutes les langues, mais peu lus aujourd'hui. La matiere de ces petites productions est la morale; leur caractere, la simplicité & la gravité. Ses autres écrits sont des plaidoyers, des harangues & une lettre Latine très-estimée sur le massacre de la Saint Barthelemi.

Charles IX le choisit pour un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il soutint avec tant de zèle les intérêts de la couronne de France & les libertés de l'église Gallicane, que Catherine de Médicis, régente du Royaume, résolut de l'élever à la dignité de chancelier. Mais un ennemi secret & jaloux qu'il avoit à la cour, dans le dessein de détourner la Reine de son choix, lui dit qu'elle auroit un jour sujet de se repentir de l'élévation de ce magistrat, qui étoit dans des principes opposés au gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soin & de peine. Médicis faisant difficulté de croire ce qu'on lui disoit, on lui fit lire le cinquante-quatrieme Quatrain :

Je hais ces mots de puissance absolue,

De plein pouvoir, de propre mouvement:
Aux saints decrets ils ont premiérement,
Puis à nos loix la puissance solue.

La Reine ayant fait réflexion sur ces vers, il ne fut plus parlé de Pibrac.

Henri III, frere de Charles IX & alors Duc d'Anjou, venoit d'être appellé au trône de Pologne; Pibrac accompagna ce Prince, & répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Mais le nouveau Roi, instruit de la mort de son frere Charles IX, quitta sécrettement la Pologne, & laissa à Cracovie Pibrac exposé à la colere des Polonois qui furent sur le point de se venger de la fuite du Roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où il repartit chargé de négociations pour la Pologne, où il conclut une paix avantageuse. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à Mortier. La Reine de Navarre & le Duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier.

Pibrac ne croyoit pas beaucoup aux prétendus sages de son temps, puisqu'il avoit coutume de dire que tout le bon sens étoit dans les proverbes.

Lorsque le grand Prince de Condé se retira chez les Espagnols, il amena avec lui le petit-fils de Pibrac. Ce Prince lui demanda un jour quelque quatrain de son grand-pere; il répondit d'abord qu'il n'en savoit point. Pressé par de nouveaux ordres, il avoua qu'il en pourroit dire un, mais qu'il craignoit qu'il ne déplût. Le Prince voulant absolument être obéi, Pibrac lui dit des vers qu'il venoit de composer sur le champ, & qui lui apprirent qu'il est plus avantageux d'obéir au maître qu'on trouve en place, que de troubler le repos de sa patrie, sous pretexte d'en chercher un meilleur. *Anecdotes littéraires.*

PIERRE ALEXIOWITZ,

Surnommé le Grand, *Czar de Moscovie. Il naquit le* 11 *juin* 1673, *monta sur le trône de Russie à l'âge de* 10 *ans*, *&* *mourut à Saint-Pétersbourg le* 28 *janvier* 1725, *dans la cinquante-troisieme année de son âge.*

L'EMPEREUR PIERRE I étoit d'une taille haute; il avoit une démarche fiere, l'air noble, vif, spirituel; le regard ru e, & un certain tic désagréable qui altéroit souvent les traits de son visage. Il parloit avec feu, s'exprimoit avec facilité, & souvent il haranguoit ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain & orateur, ces deux qualités lui donnoient un ascendant auquel il étoit difficile de résister. Simple dans ses mœurs & dans sa cour, il méprisoit l'éclat & le faste. C'étoit le Prince Menzikof, son favori, qu'il chargeoit de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Il comptoit, non ses jours, mais ses momens, & il n'avoit à regretter la perte d'aucun. La peine & le danger ne l'effrayoient point. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts & les plus efficaces étoient toujours ceux qu'il préféroit pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exercer lui-même les plus bas emplois. Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies que l'on fait être fort fréquens en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses; & dans plus d'une

occaſion, on le vit, non ſans effroi, monter avec la hache au haut des maiſons embraſées qui s'écrouloient. Sa préſence ſembloit-elle néceſſaire ou de quelqu'utilité dans une partie de ſon empire, auſſitôt il partoit ſans délai, ſans ſuite, & voloit avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Aſie. Son voyage le plus fréquent étoit franchir l'intervalle de Pétersbourg à Moſcou, qui eſt de deux cens lieues communes de France, comme un autre Prince paſſe de ſon palais à une maiſon de plaiſance. Ses peuples le croyent toujours prêt d'arriver parmi eux. Son activité le multiplioit en quelque ſorte, & le rendoit préſent dans toute la vaſte étendue de ſes états. Ce Prince avoit par un accident qui lui étoit arrivé dans ſa jeuneſſe, une antipathie extrême pour l'eau; il ſut combattre cette frayeur, & s'en dépouiller au point qu'il fit ſes plus grands plaiſirs de la marine. Pierre Alexiowitz ne triompha pas auſſi heureuſement des vices de ſon naturel & de ſon éducation. Ce Prince étoit extrême dans ſa haine, dans ſa vengeance, dans ſes plaiſirs. Il prit avec les jeunes débauchés, que la princeſſe Sophie avoit mis autour de lui, un goût immodéré pour le vin & les liqueurs fortes. Cet excès de la boiſſon ruina ſon tempérament, lui mit le feu dans le ſang, & le rendit ſujet à des transports de fureur dans leſquels il ne ſe connoiſſoit point. Le Fort étoit le ſeul de ſes favoris qui avoit alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter, & de lui reprocher avec force ſes violences. La voix de l'impératrice Catherine étoit encore un charme très-puiſſant pour rétablir le calme dans ſes ſens agités, pour le rappeller aux ſentimens d'humanité, aux principes de vertu, à lui-même. Il s'appaiſoit en rougiſſant de ces emportemens involontaires, & s'écrioit avec confuſion & avec douleur : *Hélas! j'aurai pu réformer ma nation, & je ne pourrai me réformer moi-même!* Pierre le grand étoit devenu le plus

ſavant de ſon empire ; il parloit pluſieurs langues, & s'étoit rendu habile dans les mathématiques, la phyſique & la géographie. Il avoit appris juſqu'à la chirurgie qu'il exerça plus d'une fois avec ſuccès. Les projets les plus vaſtes ne l'étonnoien point, & il les ſuivoit avec ardeur, avec une conſtance qui leur ôtoit tout ce qu'ils paroiſſoient avoir d'abord de chimérique. C'eſt la hardieſſe de ſon génie, c'eſt ſa paſſion pour les choſes extraordinaires qui lui firent entreprendre & exécuter en peu d'années la métamorphoſe étonnante & ſubite d'un peuple groſſier & barbare, en un peuple éclairé & policé. Toute ſa gloire fut utile à ſa patrie. L'hiſtoire n'offrira vraiſemblablement que cet exemple unique d'un Empereur qui deſcende du trône pour aller chez des nations étrangeres, travailler comme un ſimple mercénaire dans les atteliers, dans les chantiers, dans les manufactures, ſe confondant & voulant être méconnu parmi les artiſans, afin d'apprendre les élémens des ſciences & des arts, & de les introduire dans ſes états. Il y a eu des Rois conquérans, il y en a eu de légiſlateurs & de grands politiques ; mais Pierre le Grand eſt le ſeul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques de réformateur de ſon pays, de précepteur des connoiſſances utiles, de fondateur des ſciences & des arts, d'inſtituteur des mœurs de ſes peuples. *Hiſtoire des révolutions de Ruſſie, par M. La Combe.*

Le Czar Pierre qui, par ſon propre génie, s'étoit élevé au-deſſus des préjugés, des mœurs & des loix de ſon pays, comprit que, pour introduire plus promptement dans ſes états la réforme générale qu'il méditoit, il falloit l'enſeigner par ſon exemple. Il ſe ſoumit donc le premier aux épreuves d'une diſcipline militaire. Il avoit chargé le Fort, illuſtre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes & de les exercer comme il jugeroit à propos. Le Czar ſe mit lui-même dans

la compagnie de le Fort qu'il appelloit son capitaine. Son premier grade fut celui de tambour; & après avoir battu quelque temps la caisse, & couché avec ses camarades à la suite du régiment, il fut nommé sergent. Il passa successivement aux autres grades, suivant qu'il l'avoit mérité, & il n'étoit pas facile de l'abuser à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditoit demandoient des connoissances & des lumieres. Il prit en conséquence l'étrange résolution d'aller les puiser chez les nations voisines, & de s'éloigner quelques années de ses états, pour apprendre à les mieux gouverner. Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'Allemande, & sous l'habit d'un simple gentilhomme. Il méprisoit le faste, mais il n'étoit que trop sensible aux plaisirs de la table, si fort à la mode autrefois en Allemagne. Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin & des liqueurs, il s'oublia assez pour tirer l'épée contre son favori le Fort; mais ce qui fait l'éloge de ce Prince, c'est qu'il témoigna un vif regret de cet emportement. Ce fut à cette occasion qu'il se plaignit avec amertume de n'avoir pu triompher de lui-même.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle & surtout la marine. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisoit beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers. On l'appelloit communément maître Pierre, *Peterbas*. Les ouvriers furent d'abord interdits de voir un Souverain parmi eux; mais comme ce Souverain n'avoit rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiariserent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avoient appris leur routine dans la construction des vaisseaux; il passa en Angleterre pour en étudier l'art. Le Roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses états cet illustre voyageur, lui fit un présent digne de tous deux; c'étoit un Iach de vingt-cinq piéces de canon, le meil-

leur voilier de la mer. Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se laisser donner, & Pierre amena avec lui sur ce vaisseau une colonie de marins & d'artisans de toute espece.

Ce fut en 1717 que le Czar vint en France. On lui rendit dans tous les lieux de son passage les honneurs dûs à son rang. Mais ce cérémonial le gênoit. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'Evêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin; & comme on lui représentoit que, s'il passoit outre, il feroit mauvaise chere : *J'ai été soldat*, répondit ce Prince, *& pourvu que je trouve du pain & de la biere, je suis content.*

Le Czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute sa suite; la magnificence avec laquelle on avoit décoré les appartemens, sembloit gêner sa simplicité; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguieres, où il fut traité & défrayé comme au Louvre. Le Roi, encore enfant, & conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite. Deux jours après, le Czar reçut les respects du corps-de-ville, & alla le soir voir le Roi. La maison du Roi étoit sous les armes. On mena ce jeune Prince jusqu'au carosse du Czar. Pierre, étonné & inquieté de la foule qui se pressoit autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque temps dans ses bras. *Histoire de l'Empire de Russie.*

Le Czar, toujours habillé simplement, devoit trouver bien ridicule le goût changeant de la nation dans ses modes. Il remarqua un jeune seigneur de la cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Ce Prince, se tournant vers ceux qui l'accompagnoient : *Il me semble*, dit-il, *que ce gentilhomme François n'est pas content de son tailleur.*

Pierre alla visiter en homme qui vouloit s'instruire, les monumens & les manufactures dignes de son attention. Lorsqu'il fut voir la monnoie Royale des médailles, on en frappa plusieurs de-

vant lui. Une de ces médailles étant tombée à ses pieds, le Czar s'empressa de la ramasser, & il y vit son portrait en buste, & sur le revers une renommée posant le pied sur le globe, & ces mots de Virgile : *Vires acquirit eundo.* Allusion ingénieuse aux voyages & à la gloire de Pierre le Grand. On présenta de ces médailles d'or à lui & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il ne put s'empêcher de dire en les recevant : *Il n'y a que les François capables d'une pareille galanterie.*

Lorsqu'il alla dîner à Petit-Bourg chez M. le Duc d'Antin, surintendant des bâtimens, la premiere chose qu'il vit fut son portrait peint en grand avec la même habit qu'il portoit.

Dans les manufactures & chez les artistes, tout ce qui sembloit mériter son approbation lui étoit offert de la part du Roi.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu & la statue de ce ministre, monument digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paroître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent échapper qu'à ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerois la moitié de mon empire, pour apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avoit moins d'enthousiame que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit : » S'il avoit « donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps » gardé l'autre ». *Anecdotes sur le Czar Pierre le Grand.*

L'académie des Sciences de Paris ayant supplié le Czar, qui étoit venu à une de ses assemblées du mois de Juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses membres, l'abbé Bignon reçut de Pétersbourg le 7 Novembre de la même année une lettre du premier médecin de sa majesté Czarienne, contenant qu'elle étoit trés-satisfaite de ce que l'illustre corps de l'académie

vouloit l'admettre au nombre de ceux qui la composoient. M. de Fontenelle, comme secrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établissemens que le Czar admira le plus, fut l'hôtel royal des Invalides. Après qu'il eut tout examiné avec cet œil observateur auquel rien n'échappoit, M. le Maréchal de Villars le conduisit dans le réfectoire au moment que les soldats se mettoient à table. Ce prince goûta de leur soupe, & prenant un verre de vin : *A la santé*, dit-il, *de mes camarades*.

Le Czar, de retour dans ses états, y fit fleurir les sciences & les arts ; & ce qui est peut être plus difficile, il parvint à réformer les anciens usages des Moscovites. Ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisoit parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'un soir il fit inviter tous les boyards & les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisoit au seixieme siécle. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut séverement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondoit en raillant : Vos ancêtres en » usoient ainsi, les usages anciens sont toujours » les meilleurs ». Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préférent toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures. *Journal de Pierre le Grand, & l'histoire de l'Empire de Russie par M. de Voltaire.*

Les grands projets de réforme du Czar avoient été souvent arrêtés par les guerres cruelles que lui faisoit Charles XII, Roi de Suéde. Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ces projets,

qu'après les campagnes de 1708, il hazarda quelques propositions de paix qui furent portées par un gentilhomme Polonois à l'armée de Suede. Mais Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leur capitale, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : » Mon » frere Charles, dit-il, prétend toujours faire » l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera » pas en moi un Darius ». *Histoire de Charles XII.*

Les soins infatigables de Pierre & les défaites même des Moscovites leur apprirent enfin le métier de la guerre. Ils remporterent une victoire complette sur Charles XII à Pultava le 8 Juillet 1709. Il y eut beaucoup d'officiers prisonniers parmi les Suédois, entr'autres Renchild, général de l'armée de Suède. On les amena au camp du Czar qui les invita à manger avec lui le jour même de sa victoire. Comme le Czar paroissoit surpris que les Suédois se fussent hazardés dans un pays si reculé, & eussent assiégé Pultava avec un petit nombre de troupes : » Nous n'avons pas tou- „ jours été consultés, répondit le général ; mais, „ comme fidéles serviteurs, nous avons obéi aux „ ordres de notre maître, sans jamais y contre- „ dire „. Le Czar se tourna à cette réponse vis-à-vis quelques uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : „ Ah ! dit-il, voilà comme il faut ser- „ vir son Souverain. Alors, prenant un verre de „ vin : *A la santé*, dit-il, *de mes maîtres en l'art* „ *de la guerre* „. Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ? . . . *Vous, Messieurs les généraux Suédois.* „ Votre Majesté „ est donc bien ingrate, reprit Renchild, d'a- „ voir tant maltraité ses maîtres „. Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, & les traita avec bonté. *Histoire de Charles XII.*

Le Czar, par sa bravoure & sa magnanimité,

avoit mérité la victoire de Pultava. Son chapeau y fut percé d'une balle de mousquet. Dans le combat du 7 octobre 1708 contre les Suédois, la confusion s'étoit mise dans l'armée des Moscovites. Dès que l'Empereur vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arriere-garde, où étoient les Cosaques & les Calmouckes : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même. *Histoire de Charles XII.*

En 1704, il avoit pris d'assaut la Ville de Narva. Comme ses troupes, malgré les ordres qu'il avoit donnés, mettoient tout à feu & à sang, il se jette au milieu des plus mutins, arrache des femmes de leurs mains, & ayant tué deux de ces emportés, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens se réfugioient en foule; là posant son épée sanglante sur la table : „ Ce n'est pas du sang des habitans, „ dit-il, que cette épée est teinte; mais du sang „ de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver „ la vie „. *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand.*

Au mois de Juillet 1711, ce Prince, à la tête de ses troupes, & manquant de provisions, se trouvoit renfermé sur les bords du Pruth par une armée de cent cinquante mille Turcs. Les ennemis lui imposerent, entr'autres conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaivode de Moldavie, qui s'étoit réfugié auprès du Czar. Ce Prince, malgré l'extrêmité où il étoit réduit, écrivit de sa propre main à son plénipotentiaire : „ J'abandonnerai „ plutôt aux Turcs tout le terrein qui s'étend jusqu'à Cursk; il me restera l'espérance de le re„ couvrer : mais la perte de ma foi est irrépara„ ble, je ne peux la violer. Nous n'avons de pro„ pre que l'honneur; y renoncer, c'est cesser „ d'être monarque „. *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand.*

On

On a reproché à ce prince une inflexibilité dans le caractere qui le rendit quelquefois cruel. Mais peut-être cette sévérité étoit-elle nécessaire pour cimenter les fondemens de son empire naissant. Il fit condamner son propre fils à mort, pour avoir violé ses ordres. L'Impératrice Catherine, qui avoit tant de droit sur son cœur & par ses services & par son attachement, ne put obtenir la grace d'une de ses dames d'atour, accusée auprès du Czar d'avoir accepté des présens, malgré les défenses faites à toutes personnes en place d'en recevoir. Comme Catherine le sollicitoit vivement, Pierre, dans sa colere, cassa une glace de Venise, & dit à sa femme: „ Tu vois qu'il ne „ faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer „ cette glace dans la poussiere dont elle est sortie„. Catherine le regarda avec une douleur attendrissante, & lui dit? „ Hé bien, vous avez cassé ce qui „ faisoit l'ornement de votre palais, croyez-vous „ qu'il en devienne plus beau„? Ces paroles appaiserent l'Empereur; mais toute la grace que sa femme put obtenir de lui, fut que sa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de knout, au lieu de onze. *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand.*

On a lieu d'être étonné qu'un Prince législateur & aussi absolu que le Czar, n'ait point fait de testament. Peut-ètre ne se croyoit-il pas si proche de sa fin lorsqu'il mourut entre les bras de son épouse après une agonie de seize heures. L'Impératrice Catherine lui succéda.

PIERRE ANICH,

Astronome, Géomètre & Méchanicien, né le 22 février 1723, à Oberperfuss, petit village à trois lieues d'Inspruck, mort en 1766, âgé de 43 ans. il étoit fils d'Ingenuin Anich, tourneur & laboureur, & de Gertrude Hammer, paysanne.

PIERRE ANICH, laboureur & berger jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, parut, dans l'âge du plaisir & de la dissipation, absorbé dans des rêveries profondes. Les amusemens de la campagne n'avoient aucun attrait pour lui. L'amour lui étoit indifférent. Une autre passion l'absorboit tout entier. Le spectacle des globes qui roulent sur nos têtes avoit tellement enflammé son ame naïve & pure, qu'il alloit souvent aux champs avant l'aurore, & se retiroit long-temps après le coucher du soleil, pour examiner les différentes positions des astres, leurs grandeurs respectives, leurs révolutions. Il ne savoit ni lire, ni écrire. Mais ses observations, ses réflexions, les machines qu'il imaginoit pour s'aider, lui firent en quelque sorte pressentir la science. Il parut bien étonné, lorsqu'on lui apprit qu'il y avoit dans la ville d'Inspruck des savans instruits de ce qui faisoit l'objet de ses recherches; mais, lorsqu'on lui eut dit que plusieurs de ces savans enseignoient la connoissance des astres à quiconque vouloit l'apprendre, il courut à Inspruck chercher quelqu'un qui l'éclairât sur ses doutes. Le père Hill, Jésuite, professeur d'astronomie dans l'Université de cette ville, le mit au rang de ses élèves. Il trouva dans ce berger un génie actif, exercé & plein de ressources. La lecture des livres d'astronomie auroit certaine-

ment accéléré les progrès de Pierre Anich ; mais son génie auroit-il eu la même vigueur ? Non, sans doute. Nos esprits sont comme nos bras ; plus ceux-ci sont habitués à se servir d'outils, moins ils deviennent forts & adroits.

Le P. Hill a rapporté dans ses Ephémérides astronomiques pour l'année 1767, les circonstances de la vie les plus remarquables de ce paysan astronome. La premiere fois qu'il se présenta à ce professeur : „ Mon père, lui dit-il, est-ce vous qui „ observez le ciel & les étoiles „ ? Le professeur, surpris de la question de ce paysan : *Pourquoi*, lui répondit-il, *me faites-vous cette demande, & qu'y a-t-il de commun entre vous & mes observations?* „ Laboureur & berger, repartit Anich, j'ai „ aussi observé le cours des étoiles : mais sans prin- „ cipes, sans méthode, car je suis fort ignorant, „ & c'est pour faire de plus justes observations „ que je suis venu vous trouver. Eclairez-moi, „ car je suis très-impatient de savoir comment les „ étoiles se meuvent, & quelle cause dirige leur „ course. „

Le P. Hill, surpris de l'ardeur que témoignoit ce jeune homme, l'examina de plus près ; il lui fit plusieurs questions, & découvrit bientôt en lui une sagacité singuliere, une justesse de raisonnement peu commune & la plus heureuse mémoire. Dès ce moment ce professeur le compta au nombre de ses disciples, & prévoyant les secours que l'astronomie pourroit un jour retirer d'un tel éléve, il lui conseilla de commencer par acquérir quelques connoissances théoriques avant de songer à faire aucune sorte d'observation. Anich, pauvre & presque dans l'indigence, avoit bien des obstacles à surmonter ; mais que ne peut un homme fortement passionné ? Il apprit en peu de temps à lire, & les fêtes & dimanches il alloit à Inspruck s'instruire des principes de la géométrie pratique & de la méchanique. Le P. Hill, à mesure que son nouvel élève faisoit des progrès, lui montroit

différens instrumens de mathématiques nécessaires aux étudians ; Anich les examinoit & en fabriquoit aussitôt de plus parfaits. Son professeur lui demanda un globe céleste à l'usage de l'académie d'Inspruck. Comme ce globe présentoit bien des difficultés dans sa construction, on doutoit si Anich, malgré les preuves qu'il avoit données de ses talens, y réussiroit, lorsque quelque temps après en 1756, on le vit se présenter à l'académie d'Inspruck avec son globe à la main. Ce ne seroit pas assez de dire que les physiciens & les astronomes accorderent à l'auteur leurs éloges. Ils trouverent sa machine si parfaite qu'ils la jugerent digne d'être placée dans le cabinet de l'Impératrice Reine. C'est, écrivoit le P. Weinhard au P. Hill, la plus savante & la plus belle machine que j'aie vue. Anich avoit tracé par des points tous les astres sur ce globe ; & sans autre secours que sa mémoire, il avoit assigné à chaque étoile la place qu'elle occupe dans la sphère céleste. Les points qui désignoient les étoiles, étoient marqués sur de petites lames d'acier poli & luisant ; ensorte que par ce moyen, il rendoit jusqu'à la scintillation des étoiles.

On n'auroit encore qu'une foible idée de la supériorité d'Anich dans la méchanique, si l'on ignoroit que parmi les additions qu'il fit à son globe céleste, il avoit adapté une montre à l'horison, & huit petites roues qui, liées au cadran, indiquoient, au moyen de trois aiguilles, la diversité du mouvement du soleil, de la lune & des étoiles fixes.

Un jour Anich marquant le signe du Cancer sur une sphère céleste, il mit en-dessus la partie concave de la queue de l'écrevisse. On lui demanda qui lui avoit appris à dessiner ainsi cette écrevisse. *Personne*, répondit-il ; *mais je me suis douté qu'il falloit lui donner cette situation.* Telle étoit la sagacité de cet homme singulier, qu'il devinoit ce qu'il falloit faire, quoiqu'il ne l'eût jamais appris.

On desiroit qu'Anich qui avoit si bien réussi dans la construction d'un globe céleste, entreprit celle d'un globe terrestre. Mais il y avoit un obstacle, Anich savoit à peine écrire; il formoit ses lettres si mal, qu'il avoit lui-même beaucoup de peine à déchifrer ce qu'il avoit écrit. Mais quelle difficulté pouvoit l'arrêter? Il s'appliqua à l'écriture, & au bout de quelques mois, il écrivoit aussi bien que les plus habiles maîtres. Son globe terrestre fut achevé en Avril 1759. Ce globe admirable & de la plus grande perfection est de la même grandeur que son globe céleste, c'est-à-dire, d'environ trois pieds de diamètre. Ils sont tous deux d'un bois très-dur, très-artistement travaillé, quoiqu'il ne se soit servi que de son tour ordinaire. Ces sphères gardent leur équilibre avec tant d'exactitude, que de quelque maniere qu'on les place, elles restent suspendues & en repos; mais leur mobilité est telle que le mouvement d'une montre suffit pour les tirer du point de repos, sans que le mouvement de la montre en soit sensiblement retardé.

Anich étoit encore plus habile géometre que savant astronome; & le P. Hill, son professeur & son ami, le fit choisir pour tracer une carte générale du Tyrol. M. de Sperg en avoit déjà ébauché la partie méridionale, Anich y mit la derniere main, & y ajouta la partie supérieure du Nord. Il remplit cette pénible tâche dans la plus rigoureuse saison, dans les mois de novembre & de décembre.

Le gouvernement fut si satisfait de cette opération, qu'il chargea de nouveau Anich de lever une carte géographique de tout le Tyrol. Il s'acquitta de cette commission avec tant d'exactitude, que, dans la carte qu'il présenta de quatre pieds & demi de hauteur sur sept de largeur, on distinguoit non-seulement les fleuves, les montagnes, les forêts, les villes & villages du Tyrol, mais encore jusqu'à la moindre ferme & jusqu'à la plus petite inégalité de terrein. Il s'étoit essayé

auparavant à dresser une carte du théatre de la guerre derniere entre l'Impératrice Reine & le Roi de Prusse, mais de maniere qu'on y reconnoissoit tous les lieux conquis par ces puissances & par leurs alliés. Cette carte n'avoit que cinq pieds de longueur sur environ trois de largeur, & cependant il n'y avoit pas un petit coin de toute cette étendue de terrein qui n'y fût distinctément marqué. On pense bien qu'il n'alloit pas acheter les instrumens dont il avoit besoin; & en auroit-il pu trouver d'aussi exacts que ceux qu'il construisoit lui même? Aussi il n'y a peut-être point en géométrie & en mathématique d'instrumens & de machines qu'il n'ait construit & perfectionné.

Anich avec tant de talens étoit d'une modestie si rare, qu'il ne voulut jamais quitter ses vêtemens de paysan, ni la chaumiere où il étoit né. On le voyoit souvent au milieu des instrumens de son premier métier, étudier, tracer ces cartes, construire ces globes, ces machines qui feront à jamais l'admiration des géométres & des géographes. Mais ses travaux multipliés abrégerent bientôt ses jours; l'esprit épuisa le corps, ou, suivant l'expression d'un poëte moderne, la lame usa le fourreau. Il essuya pendant les dernieres années de sa vie les langueurs de la vieillesse & les infirmités de la caducité; il devint sourd & si pesant, qu'il avoit de la peine à marcher. Un jour d'été, en 1766, accablé de chaleur, il alla se baigner dans la riviere, & resta cinq heures dans l'eau; en sortant du bain, il fut attaqué d'une fievre bilieuse; elle fut suivie d'une hydropisie générale qui augmenta pendant un an. Il ne lui restoit aucune espérance, lorsque, contre toute apparence, l'hydropisie décrut & disparut tout-à-coup. Le premier soin d'Anich à sa convalescence, fut d'aller à l'église de son village rendre graces à Dieu de ce bienfait. Mais en rentrant chez lui, il fut attaqué d'un mal de tête violent qui fut suivi de la perte totale de la vue. Il mourut le lendemain.

L'Impératrice Reine regretta un sujet si laborieux. Cette Princesse étoit dans l'intention de lui assurer une pension de deux cens florins ; car Anich, malgré ses travaux, n'avoit pour tout bien que beaucoup de science & une grande modestie, vertu qui n'a jamais conduit à la fortune. Sa sœur a obtenu de la bienveillance de l'Impératrice une partie de cette pension destinée à son frere. Il est enterré dans l'église du village d'Oberperfuff, devenu aujourd'hui célèbre pour avoir donné naissance à cet homme illustre.

PILADE,

Célèbre pantomime, natif de Cilicie. Il parut à Rome sous l'Empereur Auguste.

PILADE eut le bonheur de trouver un émule digne de lui dans Batille affranchi de Mécènes. Ces deux pantomimes porterent l'art mimique à un si haut dégré, que ce langage ou cette musique muette, comme les Romains l'appelloient, leur parut plus éloquente que la déclamation même. Ils réussissoient dans tous les genres. Pilade cependant paroissoit exceller plus particuliérement dans le tragique, & Batille dans le comique. La danse du premier étoit sérieuse, grave, majestueuse & propre à exciter les grandes passions du cothurne. Celle de Batille étoit naïve, légere, enjouée, & formoit des tableaux variés qui paroissoient dessinés par l'amour & animés par la volupté. Chacun de ces pantomimes étoit si consommé dans son art qu'il dansoit, ou plutôt qu'il jouoit seul toutes sortes de piéces en trois & même en cinq actes. Ce fut à cette occasion qu'un étranger saisi d'admiration s'écria un jour : *O Pilade, dans un seul corps tu as plus d'une ame.*

Ce qui avoit le plus contribué à perfectionner

cet art, c'étoit la liberté avec laquelle les pantomimes jaloux les uns des autres se critiquoient. Batille, quelques-uns disent le jeune Hylas, dansant une pièce panégyrique qui finissoit par l'éloge du grand Agamemnon, le pantomime s'efforçoit de représenter par l'élévation du cothurne & l'exagération du geste, la grandeur de ce Prince qui commandoit à dix Rois. Son rival se saisissant habilement de cette occasion pour le tourner en ridicule lui cria : *Tu le représentes un homme grand, mais non pas un grand homme.* Le peuple indigné de la jalousie de Pilade, l'obligea aussitôt de donner la même pantomime; ce qu'il fit. Parvenu au moment de l'éloge du Prince Agamemnon, il parut avec une contenance pleine de noblesse & de fierté. Sa danse grave, ses bras croisés, ses pas lents, ses mouvemens quelquefois animés, souvent suspendus, des regards tantôt fixés sur la terre, tantôt élevés vers le ciel, peignoient un homme occupé des plus grandes choses. Il pensoit que c'étoit le tableau fidele d'un monarque dont les fonctions importantes exigent la réflexion la plus profonde.

Ce même pantomime représentant Hercule furieux, formoit des pas peu mesurés. C'étoit une adresse de sa part pour mieux s'approcher de la nature. Cependant quelques-uns des spectateurs lui reprochoient qu'il dansoit hors de mesure. Pilade irrité de cette critique déplacée ôte le masque, & s'écrie en s'avançant sur les bords du théâtre : *Fous ! ne voyez-vous pas que je représente un fou ?*

On peut également attribuer à la passion effrénée que Rome avoit pour ses baladins, cet autre excès d'insolence de Pilade. Il donnoit une nouvelle représentation d'Hercule furieux. Dans le moment que ce héros entre dans la plus grande fureur, il prend des fléches & les lance sur les spectateurs, dont il blesse quelques-uns. Il sembloit que Pilade s'étoit saisi de ce moment pour châtier ses juges.

Les rivalités survenues entre Batille & lui avoient divisé les citoyens de Rome. Il y avoit la faction de Batille & celle de Pilade. Mais le premier, particuliérement favorisé de l'Empereur, avoit eu le crédit de faire exiler son rival. Auguste sentit bientôt la faute qu'il avoit fait d'ôter au peuple Romain les moyens de se distraire de l'ambition de ses maîtres; il rappella Pilade, il lui rereprocha néanmoins ses démêlés avec Batille. Le pantomine qui avoit pénétré le motif de son rappel, répondit au Prince avec autant d'esprit que d'audace : *Prince, tu es un ingrat, laisse le peuple s'amuser de nos querelles.*

PINDARE,

Poëte lyrique Grec, né à Thèbes dans la Béotie, vers l'an 500 *avant Jesus-Christ.*

PINDARE a été placé à la tête des poëtes lyriques, & son nom est devenu en quelque sorte celui de l'enthousiasme même. On sent en lisant ses poësies, ces élans du génie, ces brûlans transports, cette impulsion divine qui produit la force des pensées. C'est, dit Horace, un torrent, qui grossit par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours; c'est un cigne qu'un essor impétueux & le secours des vents élèvent jusqu'aux nues. Pindare émeut, il étonne par la véhémence de ses figures, la hardiesse de ses images, la vivacité de ses expressions, l'audace de ses métaphores, la majestueuse précipitation de son style, & par ces cadences nombreuses qui en augmentent encore la force. Ce poëte ne méritoit pas seulement les lauriers d'Apollon par des dithyrambes & par des chants de victoire; il savoit encore pleurer le jeune époux enlevé à sa jeune épouse, peindre

l'innocence de l'âge d'or, & ſauver de l'oubli les noms qui avoient mérité d'être immortels. Mais il ne nous reſte de ce poëte admirable que la moindre partie de ſes ouvrages, ceux qu'il a faits à la gloire des vainqueurs des jeux olympiques. On a reproché à Pindare les digreſſions fréquentes qu'il ſe permet dans ſes odes. Mais, comme l'a obſervé un auteur moderne, il ſort beaucoup moins de ſes ſujets qu'on ne le croit communément. La gloire des héros qu'il a célébrés n'étoit point une gloire propre au héros vainqueur. Elle appartenoit de plein droit à ſa famille, & plus encore à la ville dont il étoit citoyen. Ainſi lorſque Pindare rappelloit des traits anciens ſoit des ayeux du vainqueur, ſoit de la ville à laquelle il appartenoit, c'étoit, moins un égarement du poëte qu'un effet de ſon art.

Pindare étoit au plus haut point de ſa réputation dans le temps que Xercès voulut envahir la Grèce. On ignore les circonſtances de la vie de ce poëte illuſtre; mais il paroit qu'il jouit pendant ſa vie de la plus grande conſidération. Thèbes l'ayant condamné à une amende pour avoir prodigué ſes éloges à l'orgueilleuſe Athènes & l'avoir appellée le ſoutien de la Grèce, cette ville fit payer l'amende des deniers publics. La Pythie avoit enjoint aux habitans de Delphes de preſenter à Pindare la moitié de toutes les prémices qui ſeroient offertes à Apollon.

La mort de ce poëte ne put effacer la conſidération qui étoit attachée à ſon nom. Lorſque le vainqueur Macédonien, le célebre Alexandre, ſe fut rendu maître de Thèbes, il ruina cette ville, mais il prit un ſoin particulier de la famille de Pindare, & conſerva la maiſon qui lui avoit ſervi de demeure.

Ce poëte eut une rivale dans la perſonne de Corynna, qui ſe diſtingua dans le même genre de poéſie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les jeux publics. Elle fut ſurnommée la *Muſe lyrique*.

La meilleure édition des œuvres de Pindare est celle d'Oxford, in-folio 1697.

PLATON,

Philosophe Grec, fils d'Ariston, & chef de la secte des académiciens, naquit à Athènes d'une famille illustre. Il comptoit des Rois parmi ses ayeux, & descendoit de Solon par sa mere. Il mourut l'an 348 avant Jesus-Christ, à l'âge de 81 ans.

PLATON employa ses premieres années aux exercices de la gymnastique, à la pratique de la peinture, & à l'étude de la musique, de l'éloquence & de la poësie. Mais il ne se servit de ce que les beaux arts ont de plus séduisant que pour en revêtir la philosophie & lui prèter de nouveaux charmes. Il puisa dans Homère comme dans une source féconde cette fleur d'expression qui le rendit le plus éloquent des philosophes. L'atticisme qui étoit parmi les Grecs, en matiere de style, ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat, régne dans tout ce qu'il a écrit. Ariston & sa femme, disent les historiens de la vie de Platon, sacrifiant aux Muses sur le mont Hymette, Périctioné déposa le jeune Platon entre des myrthes; on le trouva environné d'un essain d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête & les autres enduisoient ses lèvres de miel: allégorie ingénieuse de la douceur de l'éloquence de Platon. Ce fils de la Philosophie, ainsi que l'appelle Lucien, étoit laborieux, sobre, continent, grave dans son discours & dans son maintien, patient, affable & plein d'indulgence pour les défauts des hommes. Platon étoit persuadé que

le vrai philosophe doit enseigner la vertu principalement par sa conduite ; & que les hommes ont encore plus besoin d'exemple que de préceptes.

Ce sage, dans le systême de philosophie qu'il se forma, prit pour son guide dans la physique Héraclide, Pytagore dans la métaphysique, & Socrate dans la morale. Ce disciple de Socrate reconnoît deux sortes d'êtres, Dieu & l'homme, l'un existant par sa nature, & l'autre devant son existence à un créateur. Le monde étoit créé suivant lui ; les principaux êtres qui le composent se réduisent à deux classes. Les astres sont dans la premiere, & les génies bons & mauvais dans la seconde. L'Etre supreme qui préside à ces astres intermédiaires est incorporel, unique, bon, parfait, tout puissant, juste ; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, & aux méchans des peines & des supplices. Ceux-là sont impies envers la Divinité, ajoute Platon, qui nient son existence ; ou qui l'accordent, mais soutiennent qu'elle ne se mêle pas des choses d'ici bas ; ou enfin qui pensent qu'on l'appaise aisément par des sacrifices : trois opinions egalement pernicieuses. D'un tel systême doit découler nécessairement une morale pure. Rien ne l'est plus en effet, dit l'Abbé Fleury, que celle de Platon, quant à ce qui regarde le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour du prochain & du bien public ; rien de plus noble quant à la fermeté de courage, au mépris de la volupté, de la douleur, de l'opinion des hommes, & à l'amour du véritable plaisir. Une telle morale fut sans doute ce qui engagea les premiers peres de l'Eglise à étudier soigneusement la philosophie de Platon. Lorsque ce philosophe dans *sa république* peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime & digne de tous les prix de la vertu, il semble qu'il ait voulu peindre Jesus-Christ. Aussi Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates*, dit que

cette philosophie de Platon, quoiqu'humaine, avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'évangile comme la loi aux Hébreux.

Nous sommes moins ce qu'il plait à la nature, qu'au moment où nous naissons, & pour juger des connoissances de Platon dans les sciences qui dépendent de l'expérience des hommes & des progrès de l'esprit humain, il faudroit remonter au tems où ce philosophe a vécu & se transporter sur les lieux. Mais il sera toujours vrai de dire qu'un homme qui ne sauroit en métaphysique & en physique que ce que l'on trouve dans les écrits de Platon, sauroit bien peu de choses. Sa politique vaut mieux que sa métaphysique; mais que d'idées chimériques & impratiquables ne trouve-t-on pas dans *sa république*? Ses leçons pourront former un Prince philosophe, mais jamais un grand Roi. Tous les ouvrages de cet homme illustre, à l'exception de douze lettres qui nous restent de lui, sont en forme de dialogue. Personne n'a sû établir le lieu de la scène avec plus de variété. Il donne à chacun de ses interlocuteurs son caractere propre, & par un enchaînement ingénieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver. Son style tient le milieu entre la prose & la poésie, & offre des modéles en tout genre d'éloquence. Aussi Socrate, le maître de Platon, ne l'appelloit point autrement que le *Cigne de l'académie*.

L'académie étoit un gymnase environné d'arbres, situé sur les confins d'un des fauxbourgs d'Athènes, ainsi appellé d'un nommé *Académus* ou *Ecadémus*, citoyen d'Athènes qui en étoit propriétaire. C'est dans ce lieu que Platon & ses disciples tenoient leurs assemblées pour converser sur des matieres philosophiques: origine du nom *d'Académiciens* donné aux philosophes qui suivoient la doctrine de Socrate & de Platon.

Cette doctrine & celle d'Aristote furent en quelque sorte deux religions que les hommes professerent, jusqu'à ce qu'une lumiere plus pure vînt les éclairer.

Platon n'avoit négligé aucuns des moyens d'accroîtie ses connoissances. Il voyagea en Egypte, pour profiter des lumières des Prêtres de ce pays, & des hommes illustres en tout genre qu'il produisoit alors. Il parcourut la grande Grèce pour converser avec les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems là, & passa en Sicile pour voir les meveilles de cette ville & sur-tout les embrasemens du Mont Etna.

Platon ne se mêla point des affaires publiques, mais il ne fut pas moins utile aux sociétés politiques en leur formant des Magistrats sages & vertueux. Dion, Pithon & Héraclide qui avoient appris dans son école à détester la tyrannie, en affranchirent le premier la Sicile, & les deux autres la Thrace. Denis, tyran de Syracuse, l'appella à sa cour, & Platon se rendit à ses sollicitations dans l'espérance de contribuer au bonheur des Syracusains; mais l'adulation s'opposa aux progrès de la philosophie, & Platon s'en retourna en Grèce avec le chagrin de n'avoir pu faire un homme d'un tyran, & la joie de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisoient un monstre. A son retour il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangeoit à leur table, passoit avec eux les journées entieres, & vivoit d'une maniere très-simple & fort unie, sans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'académie, & sans leur faire connoître de lui autre chose sinon qu'il s'appelloit Platon. Ces étrangers s'estimoient heureux d'avoir rencontré un homme si doux, si affable & d'une si bonne société; mais, comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis, ils allerent

avec lui à Athènes où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils presserent leur hôte de les mener voir ce fameux philosophe qui portoit le même nom que lui, & qui étoit disciple de Socrate. Le philosophe leur répondit en souriant: *Le voici*. Les étrangers surpris, se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la simplicité & de la modestie dont il se couvroit, & l'en admirerent encore davantage.

Platon, trouvant un de ses disciples qui jouoit au dez, lui fit une réprimande. Le disciple s'excusa en disant qu'il ne jouoit qu'un petit jeu.

„ Mais, lui dit Platon, comptes-tu pour rien „ l'habitude de jouer que ce petit jeu te fait con„ tracter? „

Ce philosophe ne pouvoit souffrir la venalité des Magistratures. „ C'est, dit-il, comme si dans „ un navire on faisoit quelqu'un pilote ou ma„ telot pour son argent. Seroit-il possible que la „ régle fût mauvaise dans quelqu'autre emploi „ que ce fût de la vie, & bonne seulement pour „ conduire une république? „.

Les hommes, continue Platon, ne connoîtront point le bonheur tant que les philosophes ne régneront point, ou que ceux qui regnent privés d'une sorte d'inspiration divine, ne seront pas philosophes.

La vertu de l'homme politique, selon Platon, consiste à diriger ses pensées & ses actions au bonheur de la république.

Il distinguoit deux sortes de passions; les passions sauvages & féroces, & les passions douces. La volupté, la douleur, la commisération sont du nombre de ces dernieres; elles sont de la nature de l'homme; elles ne commencent à être vicieuses qu'en devenant excessives. Les passions sauvages & féroces ne sont pas dans la nature; elles naissent de quelque dépravation particuliere; telle est la misantropie.

Donnez tout à l'homme excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour son bonheur.

Il définissoit l'amitié une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également soigneux l'un du bonheur de l'autre ; égalité qui s'établit & qui se conserve par la conformité de mœurs.

Platon jouit d'une santé constante & d'une longue vie, récompense de sa frugalité. Le Perse Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel. On consacra par la solemnité le jour de sa naissance, & l'on frappa des monnoies à son effigie.

On rendit même de son vivant hommage à son savoir. Le poëte Antimachus ayant rassemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur présence une piece qu'il avoit composée, & voyant que ses auditeurs l'avoient quitté à la réserve de Platon : " Je ne laisserai pas, dit-il, de continuer „ ma lecture, parce que Platon vaut tout seul un „ auditoire. „

Platon a été surnommé l'Homère des philosophes. Dans les sujets élevés qu'il traite, il a l'enthousiasme de ce poëte épique. Quelquefois aussi il s'est montré un autre Anacréon & badine avec l'amour. On connoît les petits vers passionnés qu'il fit pour Agathis, & que Fontenelle a rendus dans ses dialogues :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentits,
Sur mes lèvres soudain je sens voler mon ame
Qui veut passer sur celle d'Agathis.

La plus belle édition des œuvres de Platon est celle de Serranus en Grec & en Latin, en trois volumes in-folio, imprimée par Henri Etienne.

PLAUTE, (MARCUS ACTIUS PLAUTUS)

Poëte comique, né à Sarsine, ville d'Ombrie, aujourd'hui la Romagne, mort l'an 184 avant Jesus-Christ.

PLAUTE donna ses comédies lorsque les Romains prenoient encore plaisir à voir représenter des farces ou des espèces de satyres remplies de bouffonneries, de turlupinades, de jeux de mots. Ce poëte se vit donc obligé de sacrifier au goût dominant pour avoir des auditeurs. L'oreille d'ailleurs n'étoit pas de son tems assez scrupuleuse; ses vers sont de toute espece & de toute mesure; Aussi Horace disoit nettement qu'il y avoit de la sottise à vanter les bons mots de Plaute & la cadence de ses vers. Ces deux défauts cependant n'ont point empêché qu'on ne l'ait mis à la tête des poëtes comiques Latins. Sa diction est pure, aisée, coulante, naïve. Plaute a cet avantage que donne une imagination qui n'est captivée ni par les regles de l'art, ni par celles des mœurs. Ses scenes sont vives, pleines de feu & de mouvement. On y rencontre par-tout cette force comique qui va chercher le ridicule jusque dans les replis du caractère, pour l'exposer ensuite en plein théâtre.

Notre Molière a imité Plaute & l'a surpassé. Les endroits même qu'il a empruntés du poëte Latin sont rendus chez lui avec plus de finesse. L'avare de Plaute examinant les mains de son valet pour voir s'il n'a rien dérobé, lui dit, *voyons la troisieme*, ce qui paroît peu vraisemblable: Molière a traduit *l'autre*, ce qui est naturel, attendu que la précipitation de l'avare a

pu lui faire oublier qu'il a déja examiné deux mains, & lui faire prendre celle-ci pour la seconde.

Il nous reste vingt comédies de Plaute. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1612 in-4°. & celle de Paris 1759; trois volumes in-12. Cette derniere est imprimée avec élégance & enrichie d'un glossaire pour les vieux mots.

PLINE L'ANCIEN, (C. PLINIUS SECUNDUS)

Physicien & naturaliste, né à Verone d'une famille illustre. Il vivoit sous Vespasien & Tite qui l'honorerent de leur estime, & mourut vers l'an 79 de Jesus-Christ, à l'âge de 56 ans.

PLINE a composé un grand nombre d'ouvrages, mais il n'y a que son Histoire naturelle qui nous soit parvenue. Il a travaillé sur un plan beaucoup plus grand que celui d'Aristote, & peut-être trop vaste : il a voulu tout embrasser, & il semble avoir mesuré la nature & l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son Histoire naturelle comprend indépendamment de l'Histoire des Animaux, des Plantes & des Minéraux, l'Histoire du Ciel & de la Terre, la Médecine, le Commerce, la Navigation, l'Histoire des Arts libéraux & méchaniques, l'Origine des usages, enfin toutes les Sciences naturelles & tous les Arts humains; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand; l'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition; non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son tems; mais il avoit cette

facilité de penser en grand qui multiplie la science, il avoit cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance & le goût, & il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau; c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent & d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une maniere si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matieres. *Premier discours sur l'Histoire naturelle par M. de Buffon.*

Ce savant naturaliste, ainsi que Pline le jeune son neveu nous l'apprend, menoit une vie simple & frugale, dormoit peu & mettoit tout le temps à profit. On lisoit à sa table; & dans ses savantes courses il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes & son copiste; car il ne lisoit rien dont il ne fit des extraits.

Il n'y a peut-être pas d'exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture & au travail. Un jour celui qui lisoit pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta & l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami: « Vous aviez pourtant entendu. Et celui-„ ci en étant convenu, pourquoi donc, ajoute „ Pline, avez-vous fait recommencer le lecteur? „ Votre interruption nous a fait perdre plus de „ dix lignes. „ Dans une autre occasion voyant son neveu se promener sans livre, il lui dit: „ Vous pouviez ne pas perdre ce temps. „

„ Je donne tout le jour aux affaires, écrit-il „ agréablement à Tite, & je me réserve la nuit „ afin de l'employer à la lecture & à la composi-„ tion. Ne serois-je pas trop heureux encore „ quand cette conduite ne me procureroit d'autre

„ avantage que celui de vivre plus long-temps ?
„ Le sommeil emporte la moitié de la vie ; &
„ c'est un gain plus sûr & plus légitime que tous
„ les autres, que de lui dérober le plus de temps
„ qu'il est possible. „

Pline mourut par un accident bien triste, dont on trouve le détail dans une lettre que son neveu adresse à Tacite l'historien. Il étoit à Nisme où il commandoit une escadre des Romains. Ayant apperçu un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire qui sortoit du mont Vésuve, il se hâta d'approcher pour examiner les différentes formes que prenoit successivement le Phénomene terrible qu'il vouloit observer. Il dicta ses observations avec la même liberté d'esprit que s'il n'y avoit aucun péril à craindre. Cependant une cendre plus épaisse & plus chaude commençoit à voler sur ses vaisseaux à mesure qu'ils avançoient. Des pierres calcinées & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu, tomboient autour d'eux. Pline délibéra quelques momens s'il ne s'en retourneroit pas, & le pilote l'y exhortoit ; mais un desir insatiable de savoir & de s'instruire lui fit rejetter ce conseil timide. “ La fortune, s'écria-t-il, favorise les „ hommes courageux. Allons à Stabies où est ac„ tuellement Pomponianus. „ C'étoit un de ses amis qu'il trouva fort occupé à faire les préparatifs nécessaires pour s'échapper par la fuite au péril qui le menaçoit, dès que le vent qui étoit contraire auroit changé de direction. Pline l'embrasse, l'encourage ; & pour diminuer la crainte de son ami par l'exemple de sa sécurité, il prend le bain ; après le bain il se met à table & soupe gaiement, ou du moins avec toutes les apparences de la gaîté. Le repas fini, il se couche & dort d'un profond sommeil. Cependant l'approche du danger obligea de l'éveiller. La cour de la maison se remplissoit de cendres & de pierres, & la maison étoit tellement ébranlée par les fréquens

tremblemens de terre que l'on auroit dit qu'elle étoit arrachée de ses fondemens. Les murs menaçoient à tout moment d'une chûte prochaine. D'un autre côté il y avoit lieu d'appréhender dans la pleine campagne d'être écrasé par les pierres que le goufre lançoit. On se détermina néanmoins à sortir, & pour se garantir des pierres, chacun se mit sur la tête des coussins attachés avec des cordons noués sous les bras. Déjà le jour commençoit à paroître ; mais autour de Pline circuloit une vapeur sombre & épaisse qu'il falloit vaincre par la lumiere des flambeaux. Il parut absolument nécessaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir si la mer seroit navigable; elle étoit plus furieuse que jamais. Pline se jetta sur un drap que l'on étendit par terre. Là, il demanda successivement deux verres d'eau froide qu'il but. Dans le moment se répand une odeur de soufre, & la flamme suivit de près. Tout le monde se sauve ; Pline se lève appuyé sur deux esclaves, & dans l'instant tombe mort, étouffé sans doute par l'air brûlant qu'il respira. Deux jours après son corps fut retrouvé entier, sans aucune blessure, avec ses habits : on eût pensé qu'il étoit simplement endormi.

On a publié bien des éditions de l'Histoire naturelle de Pline. La derniere est celle donnée en 1723 en deux volumes in-folio, par le pere Hardouin, avec des notes telles qu'on devoit les attendre de cette homme singulier & bisarre. L'édition que nous préparent plusieurs membres de l'académie des belles-lettres doit exciter notre curiosité. Elle nous facilitera l'intelligence d'un auteur qui n'a pu se défendre de plusieurs erreurs, & dont le style vif, énergiqu , mais dur & serré, offre quelques endroits obscurs.

PLINE LE JEUNE, (CÆCILIUS PLINIUS SECUNDUS)

Neveu & fils adoptif du précédent, né à Come en Italie. Il fut disciple de Quintilien. Il s'éleva par son mérite jusqu'aux premieres charges sous l'Empire de Trajan, & fut même honoré du Consulat. Il ne nous reste de cet homme illustre que ses lettres & son panégyrique de Trajan.

DANS toutes les lettres de Pline, on voit éclater l'amour du bien public, le zèle pour les bonnes mœurs, la bienveillance envers les hommes. Son panégyrique de Trajan est moins l'éloge de ce Prince qu'une leçon pour les Rois. Pline n'auroit point appréhendé ce reproche que les Lacédémoniens firent un jour à un orateur éloquent, mais de mœurs dépravées, qui louoit les actions d'un de leurs Rois : « Laisse, dirent-ils à cet orateur en lui montrant un citoyen vertueux, laisse faire l'éloge de la vertu à cet homme de bien. » Pline remplit avec la plus exacte probité les devoirs de pere, de Magistrat, de sujet, d'ami. Son caractere doux, liant, aimable contribuoit encore à faire chérir ses vertus. Mais, à travers ses plus belles actions, on voit percer un certain levain d'amour propre. Pline paroît continuellement occupé du soin de vivre dans la mémoire de la postérité. Il porte même ses inquiétudes jusqu'à solliciter les historiens de son tems à ne pas l'oublier en leurs *Registres*, comme on le voit par sa lettre à Tacite. Il avoit lui-même composé une histoire de son siécle, mais qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Ainsi on ne peut juger de son

ſtyle que par ſes *Lettres*, & ſon *Panégyrique de Trajan*. Pline a cherché à répandre dans ce diſcours tout ce que l'éloquence a de plus éclatant. La diction en eſt élégante, fleurie, brillantée avec ſoin, mais c'eſt un éclat qui éblouit, qui fatigue même quelquefois. L'orateur n'a point connu l'art de ces repos qui, en ménageant l'attention du lecteur, lui font ſentir plus vivement les beautés qu'on lui préſente. Ses fréquentes antitheſes, ſes phraſes coupées, ſes tours recherchés rendent d'ailleurs ſon ſtyle froid, monotone & maniéré. Le même goût régne dans ſes lettres, mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont des piéces détachées où les petites fineſſes du bel eſprit peuvent trouver place.

Pline commença à fréquenter le barreau à l'âge de dix-neuf ans. Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ſes amis ou pour ceux que leur mauvaiſe fortune laiſſoit ſans appui. La gloire de ſe rendre le défenſeur des gens de bien étoit ſa ſeule récompenſe. Les autres Avocats au contraire vendoient leur éloquence à quiconque vouloit la payer. L'Empereur Trajan rendit un décret pour faire ceſſer ce trafic. Pline dut s'applaudir alors de ne s'être pas ſeulement abſtenu de faire aucun traité pour les cauſes dont il s'étoit chargé, mais encore d'avoir toujours refuſé toutes ſortes de préſens, & juſqu'à des étrennes. Il eſt vrai, écrit-il dans une de ſes lettres, que tout ce qui n'a pas l'air honnête doit s'éviter, non comme défendu, mais comme honteux. Il y a néanmoins, continue-t-il, je ne ſais quelle ſatisfaction à voir publiquement défendre ce qu'on ne s'eſt jamais permis.

L'empereur Domitien avoit chaſſé de Rome & de l'Italie tous les Philoſophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la ville. „ J'allai l'y trouver, dit Pline, dans une conjonc-„ ture où ma viſite étoit plus remarquable & plus

„ dangereuse. J'étois Préteur. Il ne pouvoit qu'a-
„ vec une grosse somme acquitter les dettes con-
„ tractées pour des choses utiles. Quelques-uns
„ de ses amis les plus puissans & les plus riches
„ ne voulurent point s'appercevoir de son em-
„ barras. Moi, j'empruntai la somme, & je lui
„ en fis don. J'avois pourtant alors sujet de
„ trembler pour moi-même. On venoit de faire
„ mourir ou d'envoyer en exil sept de mes amis.
„ La foudre tombée autour de moi tant de fois,
„ & encore fumante, sembloit me présager évi-
„ demment un semblable sort. Mais il s'en faut
„ bien que je croie avoir pour cela mérité toute
„ la gloire que me donne Artémidore. Je n'ai fait
„ qu'éviter l'infamie. „

Une Pomponia Gratilla, peu contente de la conduite de son fils Curianus, l'avoit déshérité par son testament. Elle avoit institué Pline son héritier avec Sertorius Severus ancien préteur, & quelques chevaliers Romains d'un nom & d'un rang distingués. Curianus résolu d'attaquer le testament, proposa à Pline de lui faire don de sa portion d'hérédité, promettant de passer une contre-lettre qui détruiroit l'effet de la donation. Le but de Curianus étoit d'acquérir par cette voie un préjugé contre la validité du testament. Pline lui répondit qu'il ne convenoit pas à son caractere de faire une démarche publique pour la détruire par un acte secret. " D'ailleurs, ajouta-t-il, vous
„ êtes riche, vous n'avez point d'enfans : une
„ donation que je vous ferois seroit suspecte
„ d'intérêt. Enfin, telle que vous la demandez,
„ vous n'en retirerez aucun profit : au lieu qu'une
„ renonciation à mon droit en votre faveur vous
„ seroit utile ; & je suis prêt à en passer l'acte, si
„ je suis persuadé une fois que vous êtes injuste-
„ ment exhérédé. „ *Eh bien*, répondit Curianus, *je vous prends vous même pour juge.* Pline hésita un moment : & après y avoir pensé : " J'y con-
„ sens ; dit-il ; car pourquoi aurois-je moins
„ bonne

„ bonne idée de moi, que vous ne témoignez „ l'avoir ? Mais je vous proteste, & souvenez-„ vous-en, que j'aurai le courage, si votre cause „ est mauvaise, de confirmer le jugement de „ votre mere. „ *Il en sera ce que vous voudrez*, repliqua Curianus, *car vous ne voudrez rien que de juste*. Pline se donna pour assesseurs les deux hommes les plus respectables de la ville, Cérellius & Frontin; & assisté d'eux, il prit séance dans son appartement. Curianus plaida sa cause. Pline lui répondit, parce que dans la compagnie aucun autre ne pouvoit défendre l'honneur de la testatrice. Ensuite il se retira dans son cabinet avec ses assesseurs, & de leur avis il prononça le jugement en ces termes : *Curianus, votre mere a eu de justes raisons de vous déshériter*. Un tel jugement où Pline avoit fait les fonctions de juge, d'Avocat & de partie, fut respecté par celui contre lequel il étoit rendu. Curianus fit assigner au tribunal des centumvirs les autres héritiers institués par le testament de sa mere, & il ne mit point Pline en cause. Déja le jour du jugement approchoit, & les cohéritiers de Pline appréhendoient de faire connoître à Domitien, Prince soupçonneux & cruel, qu'ils avoient été les amis de Gratilla que cet Empereur avoit exilée, & de Rusticus son mari qu'il avoit fait mourir. Ils témoignerent leur inquiétude à Pline, & le desir qu'ils avoient de proposer un accommodement. Pline se chargea de la négociation. Il offrit à Curianus la quarte falcidie, c'est-à-dire la quatrieme partie de la succession, assurée aux héritiers du sang par la loi de Falcidius; & il s'engagea à y contribuer à raison de sa part. Curianus accepta la proposition, & ce même homme étant venu à mourir quelques années après, laissa par son testament à Pline un legs dont la valeur étoit médiocre, mais qui étoit un fidele témoignage de la considération que Curianus conserva toujours pour ce Magistrat intégre & judicieux. *Hist. des Empereurs.*

Aprés la mort de Dioclétien, Pline éleva sa voix dans le Sénat & se porta accusateur contre un des plus illustres favoris de ce Prince. Comme on craignoit que Nerva, successeur de Dioclétien, ne fût offensé de cette accusation, tous ceux qui s'intéressoient au sort de Pline trembloient pour lui. Un consulaire de ses amis s'approcha de lui & le pressa de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par là redoutable aux Empereurs à venir. *Tant mieux*, répondit Pline, *pourvu que ce soit aux méchans Empereurs.* Comme on insistoit encore, *j'ai tout pesé, j'ai tout prévu*, ajouta-t-il, & *je ne refuse pas, s'il le faut, d'être puni pour avoir poursuivi la vengeance d'une lâche & indigne cruauté.* Nerva empêcha que cette affaire fût remise à la délibération du Sénat; mais ce corps auguste n'en rendit pas moins justice à la courageuse fermeté de Pline.

Trajan qui avoit succédé à Nerva proclama lui-même Pline consul après avoir fait son éloge. Pline l'en remercia par un discours solemnel, & ce fut dans cette occasion que par ordre du Sénat & au nom de tout l'empire, il prononça le panégyrique de ce Prince. « Si le souverain bonheur, » disoit Pline à Trajan, consiste à pouvoir faire „ tout le bien qu'on veut, c'est le comble de la „ grandeur que de vouloir faire tout le bien qu'on „ peut. „

Pline fut envoyé par ce Prince pour gouverner le Pont & la Bithinie en qualité de proconsul. Une violente persécution s'étant allumée dans ces provinces contre les Chrétiens, que Trajan regardoit comme dangereux par leur nombre, & comme ennemis déclarés de toutes religions, Pline osa plaider leur cause auprès de l'Empereur. Il écrivit à ce Prince que le commerce des Chrétiens entr'eux étoit exempt de tout crime; que le principal objet de leur culte étoit d'adorer leur Christ comme un Dieu; que leurs mœurs étoient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hom-

mes, & qu'ils s'obligeoient par serment de s'abstenir de tout vice. Trajan touché des raisons que ce Magistrat philosophe lui exposa, défendit de faire aucune recherche des Chrétiens, mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui, au mépris des loix de l'empire, viendroient déclarer d'eux mêmes, sans être dénoncés, qu'ils faisoient profession du Christianisme.

Pline de retour à Rome continua à s'attacher tous les cœurs par la pratique des vertus civiles & morales. Il ne se refusa jamais à la douce joie d'une bonne action. Des marchands avoient acheté ses vendanges dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remises. " Je ne trouve „ pas moins glorieux, disoit-il, de rendre justice „ dans sa maison que dans les tribunaux ; dans „ les petites affaires que dans les grandes ; dans „ les siennes que dans celles d'autrui. „

Une dame Romaine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, étant sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour payer les sommes dûes à Pline; ce bon citoyen lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son pere, & pour la déterminer lui envoya une quittance générale.

Quintilien & Martial se ressentirent des libéralités de cet homme généreux. Mais ce que fit Pline pour sa patrie mérite d'être remarqué. Les habitans de Com e n'ayant point de maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoyer dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour sa patrie toute la tendresse d'un pere, fit sentir aux habitans quel avantage ce seroit pour la jeunesse d'être élevée dans Come même. „ Où, dit-il aux parens, leur trouver un séjour „ plus agréable que la patrie ? Où former leurs „ mœurs plus sûrement que sous les yeux de pere „ & de mere ? Où les entretenir à moins de frais

„ que chez vous ? N'eſt-il pas plus convenable „ que vos enfans reçoivent l'éducation dans le „ même lieu où ils ont reçu la naiſſance, & qu'ils „ s'accoutument dès l'enfance à ſe plaire, à ſe „ fixer dans leur pays natal ? " Pline offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des maîtres, & crut devoir laiſſer les parens chargés du reſte, pour les rendre plus attentifs à choiſir de bons maîtres, par la néceſſité de la contribution & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe.

Pline ne borna point là ſa bienfaiſance pour ſa patrie. Il y fonda une bibliothéque, avec des penſions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaiſe fortune avoit refuſé les ſecours néceſſaires pour étudier.

Ce généreux citoyen s'étoit fait ſur ſon humeur bienfaiſante des principes dignes d'être remarqués. " Je veux, dit-il, qu'un homme vraiment „ libéral, donne à ſa patrie, à ſes proches, à ſes „ alliés, à ſes amis & préférablement à ceux qui „ ſont dans le beſoin. „ Ce fut auſſi l'ordre qu'il ſuivit exactement. Pline avoit un bien aſſez médiocre, mais c'étoit dans ſa frugalité & ſon économie qu'il trouvoit la ſource la plus aſſurée de ſes libéralités. Quel exemple pour ces hommes opulens, dont le luxe perſonnel & ſolitaire s'abîme dans des dépenſes honteuſes ou frivoles & cherchent toujours mille prétextes pour ſe refu-[illegible] ...ction !

PLUTARQUE,

Historien Grec, né à Cheronée en Béotie, d'une famille distinguée. On croit qu'il mourut vers l'an 140 *de Jesus-Christ, sous le regne d'Antonin le Pieux.*

PLUTARQUE enseigne la morale dans ses écrits, & fut lui-même un exemple de vertus civiles. Bon fils, bon pere, bon mari, bon frere, & d'un esprit sage, modéré, complaisant, il goûta la douce joie de voir régner dans sa famille la paix & le bonheur. Il eut toujours un amour de prédilection pour le lieu de sa naissance; & après avoir fait plusieurs voyages pour s'instruire, il voulut finir ses jours à Chéronée. « Je suis né, „ disoit-il, dans une ville fort petite, & pour „ l'empêcher de devenir encore plus petite, je „ veux m'y tenir „. Nous avons de Plutarque des Traités de morale remplis de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de préceptes utiles, de maximes excellentes, de réflexions sages. Mais l'ignorance de la bonne physique rend la lecture de plusieurs de ces traités rebutante. La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée est celle qui comprend les *Vies des hommes illustres Grecs & Latins*. Il n'y a peut-être pas d'écrit plus propre à former les hommes soit pour la vie publique, soit pour la vie privée. Ce n'est point par de froides réflexions que Plutarque loue ou blâme, c'est par les faits. Il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Il le suit avec son lecteur jusques dans l'intérieur de sa maison, l'examine dans son déshabillé, prête

l'oreille à ses conversations les plus familieres. Il ne l'abandonne pas même lorsqu'il est à table ou au jeu, parce que c'est alors que l'homme quitte ordinairement son masque pour se montrer tel qu'il est. Plutarque oppose souvent ses personnages les uns aux autres, met en parallèle leurs vertus, leurs défauts, & répand par ce moyen beaucoup de lumiere & d'intérêt dans son ouvrage. La diction de cet historien n'est ni pure, ni élégante; mais elle est vive, énergique & très-propre à peindre en peu de mots.

Un homme de goût, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit obtenir qu'un seul: *Les hommes illustres de Plutarque*, répondit-il.

On ignore le nom du pere de Plutarque. Mais il en parle comme d'un homme de mérite & d'une grande érudition. Son ayeul s'appelloit *Lamprias*. Plutarque lui rend ce témoignage qu'il étoit très-éloquent, & qu'il avoit une de ces imaginations qui s'échauffent aisément par la présence des objets. Il se surpassoit lorsqu'il étoit à table avec ses amis; car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu. Aussi Lamprias disoit de lui-même: » Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le » même effet que le feu produit sur l'encens, » dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin & » de plus exquis ».

Plutarque s'étoit annoncé de bonne heure par ses talens; & quoique jeune, il fut député avec un autre citoyen vers le proconsul pour quelque affaire importante. Son collégue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, & remplit ce que portoit leur commission. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte, son pere, ainsi qu'il nous l'apprend, lui donna cette sage leçon: « Mon fils, dans le rapport que vous » allez faire, gardez-vous de dire: *Je suis allé*, » *j'ai parlé*, *j'ai fait*: mais dites toujours: *Nous* » *sommes allés*, *nous avons parlé*, *nous avons fait*,

» en associant votre collégue à toutes vos actions,
» afin que la moitié du succès soit attribuée à ce-
» lui que la patrie a honoré de la moitié de la
» commission, & que par ce moyen vous écartie..
» de vous l'envie qui suit presque toujours la
» gloire d'avoir réussi ».

Plutarque fit un long séjour à Rome. Tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans cette ville par leurs connoissances, s'empressoient de jouir de la conversation du citoyen de Chéronée, & d'assister aux discours qu'il faisoit sur différentes matieres de Philosophie. Un des principaux motifs sans doute qui retint Plutarque dans cette capitale de l'Empire Romain, étoit de recueillir des instructions pour l'histoire des hommes illustres qu'il composoit alors. « Un historien, dit-il dans
» la vie de Démosthénes, qui a entrepris de ras-
» sembler des faits, & d'écrire une histoire com-
» posée d'événemens qui ne sont ni sous sa main,
» ni arrivés dans son pays, mais étrangers, di-
» vers & répandus dans différens écrits, a besoin
» d'être dans une grande ville, bien peuplée, &
» où regne le goût des belles choses. Un tel sé-
» jour le met en état d'avoir quantité de livres en
» sa disposition, & de s'instruire par la conver-
» sation, de toutes les particularités qui ont
» échappé aux écrivains, & qui, s'étant conser-
» vées dans la mémoire des hommes, n'en ont
» acquis que plus d'autorité par cette espece d
» tradition. C'est le moyen de ne pas faire un ou-
» vrage imparfait, & qui manque de ses princi-
» pales parties ».

En lisant les ouvrages de Plutarque, on ne peut s'empêcher de regretter qu'on ne nous ait point laissé quelques mémoires de sa vie. Mais, dit Montagne, les écrits de Plutarque, à les bien savourer, nous le découvrent assez, & je pense le connoître jusques dans l'ame. Ce même auteur rapporte, d'après Aulu-Gelle, une anecdote qui peut servir à nous faire connoître le caractere de

cet historien Philosophe. " Un sien esclave, mau-
„ vais homme & vicieux, mais qui avoit les
„ oreilles aucunement abreuvées des leçons de
„ philosophie, ayant été pour quelque sienne
„ faute dépouillé par le commandement de Plu-
„ tarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit
„ au commencement que c'étoit sans raison, &
„ qu'il n'avoit rien fait: mais enfin se mettant à
„ crier & injurier bien à son escient son maître,
„ lui reprochoit qu'il n'étoit pas philosophe com-
„ me il s'en vantoit: qu'il lui avoit souvent oui
„ dire, qu'il étoit laid de se courroucer, voir
„ qu'il en avoit fait un livre: & ce que lors tout
„ plongé en la colere, il le faisoit si cruellement
„ battre, démentoit entiérement ses écrits. A
„ cela Plutarque, tout froidement & tout rassi:
„ comment, dit-il, rustre, à quoi juges-tu que
„ je sois à cette heure courroucé? Mon visage,
„ ma voix, ma couleur, ma parole te donne-
„ t-elle quelque témoignage que je sois ému?
„ Je ne pense avoir ni les yeux effarouchés, ni le
„ visage troublé, ni un cri effroyable: rougis-je?
„ écumé-je? m'échappe-t-il de dire chose de
„ quoi j'aie à me repentir? tressaille-je? frémis-
„ je de courroux? Car pour te dire, ce sont là les
„ vrais signes de la colere. Et puis se détournant
„ à celui qui fouettoit: „ *Continuez*, lui dit-il,
toujours votre besogne, pendant que celui-ci & moi disputons.

Amyot & Dacier ont traduit les *Hommes illustres* de Plutarque. Le premier nous fait tous les jours regretter que note fausse délicatesse ait rejetté une multitude de vieux mots non moins énergiques que ceux qu'emploie souvent l'historien Grec.

POLIGNAC, (MELCHIOR DE)

Cardinal & Archevêque d'Auch, né au Puy en Velay le 11 Octobre 1661, d'une des plus anciennes maisons du Languedoc, mort à Paris le 10 Novembre 1741 à 80 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1704, de celle des Sciences en 1715, & de celle des Belles-Lettres en 1717. On a de lui un poëme Latin intitulé Anti-Lucréce, *dans lequel il réfute le sistême & la doctrine de Lucréce ou plutôt d'Epicure, en suivant les principes de la philosophie de Descartes.*

LE Cardinal de Polignac eut toute sa vie beaucoup d'amour pour les lettres & pour les beaux arts, ce qui suppose ordinairement une ame honnête & sensible. Il fut employé pour la négociation, & personne n'étoit plus capable que lui de réussir dans l'art si difficile de concilier des intérêts opposés. Ses manieres étoient douces & caressantes. Sa mémoire qui le servit constamment & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours, lui donnoit une élocution facile, nette, instructive. Le son de sa voix & la grace avec laquelle il parloit achevoient de mettre dans son entretien ce charme secret qui persuade encore plus que la force des raisons. Il a refuté le poëme de Lucréce en aussi beaux vers que peut les faire un poëte qui n'écrit point dans sa langue. Mais en voulant détruire les erreurs de la philosophie d'Epicure, il a souvent combattu les grandes vérités démontrées par le célébre Newton.

mouille qui étoit chargé auprès de Clément XI d'une négociation que Louis XIV avoit fort à cœur, manda à la Cour, qu'il ne pouvoit réussir sans le secours de l'abbé de Polignac, qui en effet obtint tout de sa Sainteté. Le Cardinal écrivit au Roi comme la chose s'étoit passée ; l'auditeur de Rote assura de son côté le Prince que le succès de la negociation étoit uniquement dû au Cardinal ; & le Roi, étonné & charmé tout ensemble d'un procédé si noble & si rare de la part de ces deux Ministres, ne différa pas un moment d'en instruire toute la Cour.

L'abbé de Polignac de retour en France, en 1709 fut nommé plénipotentiaire avec le Maréchal d'Huxelles pour les conférences de la paix ouvertes à Gertruidemberg. Mais tout l'art des négociateurs ne put réussir. L'abbé de Polignac, indigné de la hauteur que les Hollandois apportoient dans ces conférences, leur dit un jour: „ Messieurs, vous parlez comme des gens qui ne „ sont pas accoutumés à vaincre. „

L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht en 1712. Ce fut cette année qu'il obtint le chapeau de Cardinal. Les plénipotentiaires Hollandois, voyant à Utrecht que la face des affaires étoit changée pour eux, par la réunion des cours de Versailles & de Londres, & s'appercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarerent aux Ministres du Roi qu'ils pouvoient se préparer à sortir de Hollande. Le Cardinal de Polignac qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidemberg, leur dit : « Non, Messieurs, nous ne sortirons pas „ d'ici: nous traiterons chez vous, nous traite„ rons de vous, & nous traiterons sans vous „.

A l'exaltation de Benoît XIII en 1724, le Cardinal de Polignac fut déclaré Ministre du Roi à Rome, & il forma alors un projet digne du goût qu'il témoigna toujours pour les beaux arts, pour

les antiques principalement. Il n'ignoroit point que durant les guerres civiles qui troublerent les plus beaux jours de la république Romaine, & le premier siecle de l'empire, le parti qui prévaloit, ne manquoit jamais de jetter dans le Tibre toutes les statues & les trophées qu'on avoit élevés à l'honneur du parti opposé. Quelquefois on le brisoit ou on les mutiloit auparavant; mais pour l'ordinaire on les y jettoit dans leur entier. Ils y sont donc encore, disoit-il; car assurement on ne les a point retirés, & le fleuve ne les a point emportés. Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, & de faire fouiller l'espace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que les bronzes & les marbres ont dû s'enfoncer. Si le Cardinal avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais, le Pape qui l'aimoit lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires.

Quoique le Cardinal de Polignac aimât les bons mots & la plaisanterie, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un Seigneur étranger attaché au service d'Angleterre, & qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion & sur la personne du Roi Jacques. Le Cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur: « J'ai ordre, monsieur, de protéger votre „ personne, mais non pas vos discours „.

Ce Cardinal, quoiqu'opposé à la doctrine de Newton, savoit néanmoins rendre justice à ce célebre géometre. Les nouvelles expériences de Newton sur la lumiere avoient été tentées plusieurs fois en France & toujours sans succès; d'où l'on commençoit à inférer que le sistême du docte Anglois ne pouvoit pas se soutenir. Le Cardinal de Polignac dit qu'un fait avancé par Newton ne devoit pas être nié légérement, & qu'il falloit recommencer jusqu'à ce qu'on pût s'assurer les avoir bien faites. Il fit venir des prismes d'An-

gleterre. Les expériences furent répétées en sa présence aux Cordeliers, & elles réussirent. Il ne put jamais cependant parvenir à faire du blanc par la réunion des rayons; d'où il concluoit que le blanc n'est pas le résultat de cette réunion, mais le produit des rayons directs non rompus & non réfrangibles. Newton, qui s'étoit plaint du peu d'exactitude & même du peu de bonne foi des physiciens François, écrivit au Cardinal, pour le remercier d'un procédé si honnête & qui marquoit tant de droiture.

Le Cardinal de Polignac racontoit volontiers ce qui lui avoit fait naître l'idée de son *Anti-Lucréce.* En revenant de Pologne il s'arrêta quelque temps en Hollande. Il y eut plusieurs entretiens suivis avec le célebre Bayle. Les argumens d'Epicure, de Lucréce & des sceptiques qui venoient depuis peu d'être poussés très-loin dans le *Dictionnaire critique*, le furent peut-être encore davantage dans la conversation. Le Cardinal de Polignac forma dès-lors le dessein de les réfuter. Deux exils dans deux de ses Abbayes, lui donnerent ce loisir nécessaire pour les lettres. Ainsi l'*Anti-Lucréce* est le fruit des disgraces de son auteur. *Anecdotes littéraires.*

POMPÉE LE GRAND, (CNEIUS POMPEIUS MAGNUS)

Général Romain, fils de Pompée Strabon & de Lucilia, d'une famille patricienne, né l'an 106 avant Jesus-Christ. Après la célébre bataille de Pharsale, s'étant sauvé en Egypte, il y fut assassiné dans la cinquante-huitiéme année de son âge.

POMPÉE, dit Salluste, avoit plus de pudeur sur le front que dans les sentimens, *oris probi, animo inverecundo.* Cette pensée prise dans toute son étendue, nous développe à merveille le fond du caractere de cet homme célébre. Il respecta assez la vertu pour n'oser lui insulter en face ; il ne l'aima point assez pour lui sacrifier en secret. De là cette dissimulation profonde dans laquelle il s'enveloppa toujours, & ce systême si bien soutenu de ne vouloir en apparence rien obtenir que par son mérite, tandis qu'il ravissoit tout par l'intrigue & par la faction. Il feignit d'aimer Cicéron, parce qu'il étoit forcé de l'estimer ; mais il l'abandonna quand il le vit persécuté par la faction de César à laquelle il s'étoit livré. Cicéron étant venu le trouver à la campagne pour lui demander sa protection, il sortit au moment que l'orateur Romain entroit. Voilà du moins une preuve qu'il ne vouloit pas le sacrifier ouvertement. Ce seroit une flétrissure plutôt qu'un sujet de gloire pour Pompée, d'avoir reçu le nom de *Grand* de la part d'un tyran tel que Sylla ; mais il ne l'accepta que comme un heureux augure, & crut qu'avant de le porter il le falloit mériter ; ce surnom lui fut en effet confirmé dans la suite

par le peuple Romain qui le regardoit avec raison comme un guerrier du premier ordre. Il est vrai que Pompée n'effaça point Lucullus, il ne fit que le supplanter ; mais il fut digne d'entrer en concurrence avec César devant lequel tout mérite guerrier disparoissoit, & il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs & la modération des sentimens. Si Pompée eût été aussi déterminément ambitieux que César, il auroit joué le premier le même rôle que lui : ne pouvoit-il pas s'emparer de Rome à son retour de l'Orient ? César voulut être le maître du monde, Pompée ne voulut qu'en être le premier citoyen. Enfin il connut tout le prix de la vertu, elle a tant de droits sur nos cœurs, qu'on mérite des éloges, même lorsqu'on ne fait que lui rendre hommage. *Annales Romaines par M. Macquer.*

Pompée étoit extrêmement beau de visage ; mais sa beauté ne consistoit pas dans cette fleur que donnent ou qu'enlevent les années. C'étoit un air de douceur & un extérieur plein de dignité, conforme à une haute naissance. Plutarque, qui n'omet aucune anecdote relative à son héros, ajoute que la courtisanne Flore étant sur le retour de son âge, prenoit un plaisir tout particulier à faire mention des doux momens qu'elle avoit passés avec Pompée, & remarquoit même qu'elle ne s'étoit jamais retirée d'entre les bras de son amant, sans en avoir été mordillée.

Pompée étant incommodé de la fiévre, un de ses amis le vint voir, & rencontra une belle esclave qui sortoit de la chambre du malade. Il lui demanda comment il se portoit ; la fievre vient de me quitter, lui dit Pompée .... *En effet*, répondit cet ami, *je viens de la rencontrer qui sortoit de chez vous.*

Plutarque le loue „ sur la facilité & la sim-
„ plicité de son vivre ordinaire. En une sienne
„ maladie étant dégoûté, & ne pouvant manger,
„ son médecin lui ordonna, pour le remettre en

„ son appétit, de manger d'une grive. On en
„ chercha partout, & n'en put-on trouver à ven-
„ dre parce que c'étoit hors de leur saison; mais
„ il y eut quelqu'un qui dit qu'on en trouveroit
„ chez Lucullus qui en faisoit nourrir tout le long
„ de l'année. *Comment*, dit-il, *si Lucullus n'étoit*
„ *friand*, *Pompée ne vivroit-il pas?* & laissant là
„ l'ordonnance de son médecin, se fit accoustrer
„ de ce qu'on recouvroit facilement „. *Traduction d'Amyot.*

Il fit ses premieres campagnes sous Strabon, son pere. La révolte s'étant mise dans le camp lorsque Strabon commandoit l'armée contre Cinna; Pompée se jetta au milieu de ces troupes mutinées, les conjura de rentrer dans leur devoir, & de cesser par leur sédition de faire outrage à leur Général; mais n'ayant rien pu gagner sur leurs esprits, il se jetta au travers de la porte du camp, & leur dit de lui passer sur le corps s'ils avoient envie de se retirer. Cette action pathétique fit plus d'impression sur les soldats que toutes les représentations qu'on put leur faire. Ils eurent honte de leur obstination, & se soumirent à leur Général.

Pompée fut envoyé, quoique fort jeune, contre Sertorius, Capitaine Romain, qui avoit pris les armes contre sa patrie. Ce Romain, comme l'apprend l'histoire, fut assassiné dans un festin par Marcus Perpenna, prétorien de son parti. Ce Perpenna voulut jouer le même rôle que Sertorius; mais il fut d'abord battu & pris. Il s'étoit saisi des papiers de Sertorius. Dans le dessein de se concilier Pompée, il lui promit de lui faire voir les lettres de plusieurs hommes consulaires, & d'autres des citoyens les plus puissans de Rome, toutes originales & écrites de leur propre main qui appelloient Sertorius en Italie. Il lui faisoit entendre que la plupart dégoûtés du gouvernement présent, souhaitoient de le voir changer. On a loué la rare prudence que Pompée fit paroître

dans cette occasion critique. Prévoyant les troubles & peut-être les guerres civiles que de pareilles instructions exciteroient dans Rome, il fit rassembler ces lettres & tous les papiers de Sertorius, & les brûla jusqu'au dernier sans les lire. Il fit exécuter en même-temps Perpenna, de peur qu'il ne découvrît & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres.

Pompée, à la tête d'une armée, ayant été informé que ses soldats commettoient beaucoup de désordre dans leur marche, il fit sceller leurs épées de son cachet, & tous ceux qui ne conservoient pas ce cachet entier, étoient punis. L'histoire ne fait pas mention qu'aucun autre Général se soit servi de cet expédient qui d'ailleurs seroit inutile aujourd'hui.

Pompée étoit en marche pour châtier une troupe de séditieux. Celui qui les commandoit, vint aussitôt s'offrir à la mort comme seul auteur du désordre, & pria le Général Romain de ne point punir les innocens pour le coupable. Pompée, touché de ce trait de générosité, leur pardonna à tous, disant que cette fois le coupable avoit obtenu le pardon des innocens.

Le dictateur Silla, qui redoutoit l'autorité que Pompée encore jeune acquéroit de jour en jour sur les soldats par sa douceur & ses vertus militaires, le rappella à Rome. Il obéit malgré la résistance de l'armée qui vouloit l'obgliger à mépriser les ordres du dictateur. Silla fut si content de ce procédé, qu'il alla au-devant de lui, & l'embrassant avec tous les témoignages d'une véritable affection, il le salua du surnom de *Grand*. Pompée demanda les honneurs du triomphe. Silla, qui avoit ses raisons pour l'en détourner, lui représenta qu'étant encore trop jeune pour recevoir cet honneur, il attireroit infailliblement sur lui la haine & la jalousie. *Fais donc attention*, lui dit Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant*. Ces paroles ne furent

point d'abord entendues par le dictateur ; mais elles lui furent répétées , & dans l'étonnement que lui causa la confiance audacieuse de celui qui les avoit dites , il s'écria brusquement : *Qu'il triomphe, qu'il triomphe.* Pompée le prit au mot , & l'on vit pour la premiere fois un simple Chevalier Romain honoré du triomphe.

Plusieurs de ses officiers n'ayant point obtenu tout ce qu'ils espéroient , avoient voulu troubler ce triomphe ; mais Pompée toujours ferme , répondit qu'il renonceroit plutôt à cet honneur qu'il avoit toujours desiré , que de s'abaisser à les flatter. Servilius , personnage considérable de Rome , & un de ceux qui avoient montré le plus d'opposition , s'écria publiquement : *Je reconnois à cette heure que Pompée est véritablement grand & digne du triomphe.*

La faveur qu'il s'étoit acquise auprès du peuple , lui avoit fait déférer , quoiqu'absent , une puissance aussi absolue que celle que Silla avoit usurpée par les armes. Lorsque Pompée reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle , il en parut accablé ; & comme ses amis qui étoient présens s'en réjouissoient , il fronça les sourcils , dit Plutarque , & s'écria avec une feinte amertume : „ O dieux , que de travaux sans fin ! N'aurois-je „ pas été plus heureux d'être un homme inconnu „ & sans gloire ? ne verrai-je donc jamais la fin de „ mes travaux ? ne pourrai-je jamais me dérober „ à l'envie qui me persécute , & passer des jours „ tranquilles à la campagne avec ma femme & „ mes enfans „ ? Ce trait & d'autres semblables prouvent ce que l'on a dit dans le portrait de Pompée,qu'il cherchoit à couvrir son ambition par une feinte modération.

Le voluptueux Lucullus qui s'étoit retiré des emplois pour mieux savourer les douceurs d'une vie molle & efféminée , trouvoit mauvais que Pompée eût retenu le commandement ; mais celui-ci se contenta de lui demander si la volupté

convenoit mieux à un vieillard que l'ambition à un jeune homme.

On pouvoit néanmoins louer Pompée d'avoir plusieurs fois licencié ses troupes aux premiers ordres qu'il en avoit reçus. Aussi avoit-on coutume de dire qu'il avoit pris & quitté le commandement contre toute attente, parce qu'il le prit fort jeune, & le quitta quoiqu'ayant la souveraine puissance en main.

Il eut la gloire de terminer la guerre contre le célébre Mithridate si redoutable aux Romains, & fut chargé quelque temps après de faire passer des bleds en Italie où la famine commençoit à se faire sentir. Il parcourut en personne la Sicile, la Sardaigne & l'Afrique, où il recueillit des provisions de grains considérables. Mais dans le moment qu'il alloit s'embarquer pour faire passer ces provisions à Rome, il s'éleva un vent si impétueux, que ses pilotes voulurent reculer le départ. Mais Pompée se jettant le premier dans son vaisseau commanda qu'on levât l'ancre. *Il est nécessaire*, leur dit-il, *que je parte, mais non pas que je vive.*

Tous les peuples étoient si attachés à Pompée qu'on célébroit par tout son arrivée comme un jour de fête. Lorsqu'après une légere indisposition il paroissoit pour la premiere fois en public, aussitôt chaque citoyen couronné de fleurs alloit au devant de lui. Ces démonstrations de joie, en donnant trop de confiance à Pompée, furent peut-être une des principales causes qui lui firent perdre la bataille de Pharsale. Lorsqu'on lui demandoit quelle force il pourroit opposer à César, dont la grande puissance faisoit ombrage à la république, il répondoit en riant & avec un visage ouvert où la joie & l'assurance paroissoient peintes, » qu'on ne se mît point en peine ; car, ajou» toit-il, en quelque endroit de l'Italie que je » frappe du pied, il en sortira des légions qui » obéiront à mes ordres. »

Un certain Favonius eut la cruauté de rappeller

ce mot à Pompée, lorſqu'à la tête des troupes de la république il ſe vit contraint d'abandonner Rome à l'approche de Céſar. Cicéron avoit ſuivi le parti de Pompée, & quoiqu'il fût dans ſon armée il ſe permettoit quelques railleries ſur le Général. *Il n'a*, dit Pompée qui en fut inſtruit, *qu'à paſſer dans le camp de Céſar, il commencera à nous eſtimer & à nous craindre.* Ce mot étoit d'autant plus méchant, que c'étoit non-ſeulement reprocher à Cicéron ſa timidité, mais encore témoigner qu'il ſuffiſoit d'être de ſes ennemis pour lui imprimer du reſpect & de la crainte, & qu'il ne médiſoit que de ſes amis, parce qu'il ne les appréhendoit pas.

Lors de la célébre journée de Pharſale, Pompée voyant ſa cavalerie plier du premier choc, & prendre honteuſement la fuite, il parut tout-à-coup, dit Plutarque, comme un homme qui vient de perdre l'uſage de ſes ſens. Car oubliant qu'il étoit le grand Pompée, il quitte le champ de bataille, & ſe retire dans ſon camp. Les ennemis qui pourſuivoient les fuyards étant arrivés à ſes retranchemens, il s'écria : *Quoi, juſques dans mon camp!* Et ſans proférer une ſeule parole de plus, il ſe leva, prit une robe convenable à l'état préſent de ſa fortune, & ſe déroba ſecrétement.

Ce général, dont la victoire avoit couronné les entrepriſes pendant trente-quatre ans, qui avoit dompté tant de nations, qui avoit navigé ſur les mers avec cinq cens voiles, ſe voyoit maintenant réduit à ſe ſauver dans un eſquif avec ſa femme & quelques Eſclaves pour aller mendier un aſyle à la Cour du jeune Ptolomée, Roi d'Egypte, dont il avoit été autrefois le tuteur. Un Pothin, valet de chambre du Roi, un Théodote de Chio, qui étoit aux gages du Prince pour lui enſeigner la rhétorique, un Achillas, Egyptien, étoient les principaux conſeillers du Monarque. Ils déciderent entr'eux de la fortune de Pompée qui regardoit comme indigne de ſa grandeur d'a-

voir l'obligation de son salut à César, son beau-pere & autrefois son ami.

Les avis de ces Conseillers furent directement opposés; les uns vouloient qu'on reçût Pompée, & les autres qu'on le renvoyât. Mais Théodote déployant toute son éloquence, & voulant faire connoître qu'il n'étoit pas moins habile dans la politique, dit: » Que ni l'un ni l'autre de ces » partis n'étoient sûrs; car, s'ils recevoient Pom» pée, ils auroient César pour ennemi & Pompée » pour maître; & s'ils le renvoyoient, ils avoient » à craindre que Pompée ne se vengeât un jour de » ce qu'ils l'avoient chassé, & César de ce qu'ils » ne l'avoient pas retenu; & qu'ainsi le plus sage » & le plus sûr étoit de le recevoir pour le faire » mourir, parce que par ce moyen ils feroient » plaisir à César, & n'auroient point à craindre » le ressentiment de Pompée; car, ajouta-t-il en » riant, un mort ne mord pas ».

Ce dernier sentiment fut suivi. On amena une barque proche le vaisseau de Pompée, pour le faire descendre sur la côte d'Egypte. Comme Achillas lui tendoit la main pour l'aider à monter dans cette barque, il se retourna du côté de sa femme & de son fils, & leur dit ces vers de Sophocle: » Tout homme qui se réfugie sur les » terres d'un tyran, devient son esclave quoiqu'il » y soit entré libre ».

Ce furent les dernieres paroles qu'ils entendirent de lui. Cependant Cornélie, son épouse, le suivoit des yeux, & concevoit les plus heureuses espérances en voyant plusieurs Seigneurs de la Cour de Ptolomée se présenter à la descente de Pompée comme pour le recevoir & lui faire honneur. Mais, dans le moment qu'il mettoit pied à terre, Achillas & ses satellites se jettent sur lui l'épée à la main. Pompée prend aussitôt sa robe avec ses deux mains, & s'en couvrant le visage, il se laissa percer de mille coups sans proférer une seule parole indigne de lui, sans même se per-

mettre le moindre mouvement. Son corps demeuré sans sépulture sur les bords de la mer, fut recueilli par un de ses affranchis. Un de ses anciens soldats voulut aussi partager l'honneur de faire les funérailles du plus grand capitaine, disoit-il, que les Romains eussent jamais eu. Ils brûlerent le corps, suivant l'usage des anciens, & couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre; tel fut le tombeau du grand Pompée.

POPE, (ALEXANDRE)

Poëte Anglois, né à Londres en 1688, d'une ancienne famille catholique, originaire du comté d'Oxford, mort à Twickenham le 30 mai 1744.

LEs poëtes de la Grande-Bretagne, avant Pope, avoient montré de la chaleur, de l'enthousiasme, de l'energie; mais ce poëte est le premier qui ait su réunir la vigueur de penser à l'élégance continue de l'expression. Son imagination également vive & féconde embellit les matieres les plus séches par le coloris d'une élocution noble, facile & variée avec art. L'homme, dans ses épîtres morales, apprend à se connoître pour apprendre à devenir meilleur. Pope ambitionnoit le titre d'homme vertueux; il ne se contenta point d'enseigner la morale dans ses ouvrages, il la mit en pratique, & remplit avec la plus grande exactitude les devoirs de fils, de citoyen, d'ami. Il avoit de la philosophie; mais beaucoup plus encore dans l'esprit que dans le cœur. On lui a reproché d'être vain, railleur, enclin à la satyre. Il ne se montra en effet que trop sensible aux censures de quelques écrivans ridiculement entêtés de mesure & de rime. Si Pope eût méprisé le

bourdonnement de ces insectes, il les auroit ensevelis dans l'oubli, & se seroit épargné à lui-même bien des chagrins.

Comme il étoit d'une foible santé, on l'éleva dans la maison paternelle. Il n'avoit encore que huit ans qu'il lui tomba entre les mains une traduction de l'Iliade & des métamorphoses. Quelques étincelles échappées de cette foible copie échaufferent en lui le génie poétique.

A douze ans il composa des églogues. Une élégance continue regne dans ces poésies & dans celles qu'il publia par la suite. On peut remarquer ici que la langue Angloise y reçoit une harmonie, une flexibilité que l'on chercheroit inutilement dans les autres écrivains de sa nation; & comme l'a dit M. de Voltaire, il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux doux sons de la flute.

Lorsqu'il donna son *Essai sur la critique*, il n'avoit environ que vingt ans. Denis, critique de profession, parcourant ces essais, & ayant lu ces vers :

Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques,
On rit du fol orgueil de ces faux Aristarques.

DU RESNEL

il rejetta le livre avec dédain, en disant : „ Par-„ bleu, ces vers ont été faits contre moi „.

Ce Denis étoit jaloux de toute réputation naissante. Un jour qu'il étoit fort malade, le docteur Noris lui demanda ce qu'il avoit; il lui répondit, la *critique*. C'étoit en effet sa maladie & la cause de tous ses maux.

Ce Zoile se distingua surtout en se mettant à la tête de ceux qui attaquerent la traduction d'Homère que Pope donna par la suite. On ne pardonna point à l'auteur de s'être procuré par cette traduction la considération des personnes éclairées & dix mille livres sterlings que lui valurent les souscriptions. Cette basse jalousie n'auroit pas

néanmoins troublé le repos de Pope, s'il ne s'y fût montré trop sensible. Mais animé par son ressentiment & peut-être par le conseil de son ami Switft, il voulut écraser ces insectes avec les armes qui lui étoient propres, & publia la *Dunciade* ou la *Sottisade*, suivant l'expression du traducteur du roman de Joseph Andrews. Il rassemble dans ce poëme tous les détracteurs de sa gloire, afin de les bafouer plus à son aise, & les marquer de quelques traits de ridicule ineffaçable. Dame stupidité est l'héroïne de la Dunciade : ses courtisans s'empressent de lui plaire, & celui qui excelle en sottises, obtient une couronne de ses mains.

Le plaisir que Pope eut de s'être ainsi vengé, fut bien troublé par les attentats auxquels se porterent ses ennemis ; ils lui firent souffrir, ou du moins l'on rapporte qu'il souffrit de leur part une flagellation ignominieuse. La relation en courut dans les rues de Londres. Dans cette piéce écrite d'un ton dévot & malignement charitable, on affecte de plaindre le poëte, & de condamner ceux qui l'avoient ainsi fouetté.

Pope s'efforça de désabuser le public sur cette prétendue historiette ; mais on n'en rit pas moins à ses dépens ; c'étoit la juste punition de sa trop grande sensibilité pour des critiques qu'il auroit dû anéantir par son mépris. On n'étoit peut-être pas fâché de voir humilié un homme qui quelquefois faisoit trop sentir sa supériorité. Cet amour propre mal placé lui attira un jour une repartie assez plaisante. Il étoit petit & un peu contrefait ; il disputoit contre quelqu'un, & dans la vivacité de la dispute, il lui demanda d'un ton de mépris, s'il savoit seulement ce que c'étoit qu'un point d'interrogation ? *Oui*, lui répondit-on, *c'est une petite figure tortue, bossue, qui fait souvent des demandes impertinentes.*

On oublia aisément toutes les scènes qu'il avoit données lorsqu'il fit paroître ses épîtres morales

&

& son *Essai sur l'homme*. Pope a ce mérite singulier d'avoir le premier, parmi les Anglois, su unir l'esprit philosophique au génie de la poësie. Des pensées sublimes élèvent l'homme dans ce poëme jusqu'au trône de Dieu, pour nous inspirer l'amour de ses loix, & nous faire adorer sa providence. L'auteur néanmoins fut accusé de Spinosisme par quelques esprits soupçonneux & chagrins qui s'attachent plus aux expressions qu'aux pensées. Ils trouverent mauvais qu'un poëte ne se fût pas exprimé dans le langage & avec l'exactitude d'un théologien.

Pope a aussi composé des épîtres morales semées de réflexions fines, hardies, profondes, qui développent les replis du cœur humain. Dans une de ces épîtres, il fait la satyre des femmes, & leur impute bien des défauts. Une dame de la Cour d'Angleterre en fit des reproches au poëte. Cette dame dans sa jeunesse avoit été une des plus belles personnes de la Cour & des plus vertueuses. Elle menoit dans sa vieillesse une vie fort retirée. M. Pope, lui dit-elle un jour, vous écrivez que toutes les femmes sont vicieuses au fond du cœur; puis-je croire que vous pensez cela de moi & de plusieurs femmes qui me ressemblent. » Quand j'ai nommé toutes les femmes, répondit » galamment le poëte, je n'ai pu parler de vous, » Madame, vous qui étiez un ange dans votre » jeunesse, & qui êtes une sainte à présent ». *Ah! vous autres, beaux esprits*, repartit aussitôt cette dame, *voila comme vous êtes. Vous divinisez les objets, ou vous les foulez au pied.* Elle avoit raison; les pensées de la plupart des poëtes en fait de louanges ou de satyre ne sont que des hyperboles.

Parmi les ouvrages de ce poëte, & qui ont été recueillis par les soins de Warburton, son ami, on doit encore distinguer *la boucle de cheveux enlevée*, petit poëme en cinq chants, où regne un comique riant, des allusions malignes, une plai-

fanterie délicate ſur les femmes, plus capable peut-être de leur plaire que les fleurettes de nos madrigaux. Son épître d'Héloïſe à Abailard paroit avoir été dictée par l'amour le plus paſſionné. Le poëte y peint en caractères de feu les combats de l'amour & de la grace. Tous ces écrits ſont bien connus par les traductions françoiſes qui en ont été faites.

Pope avoit une ſanté chancelante, ce qui l'obligea ſur la fin de ſes jours à mener une vie très-retirée. Les papiers publics le firent ſouvent mourir avant ſon decès, & Pope eut le plaiſir de voir ſa mort annoncée avec les éloges les plus pompeux.

PRADON, (NICOLAS)

Poëte François, né à Rouen, & mort à Paris en 1698.

PRADON n'eſt gueres connu aujourd'hui que par la gloire, diſons plutôt par le ridicule qu'il eut d'être oppoſé à Racine. Il n'eut de poëte que la figure, les diſtractions, l'extérieur négligé, les ſaillies & les aventures ſingulieres.

Vigneul Marvillé dans ſes mêlanges rapporte que Pradon ayant fait une piéce de théatre, s'en alla le nez dans ſon manteau avec un ami ſe mêler dans la foule du parterre, afin de ſe dérober à la flatterie, & d'apprendre lui-même, ſans être connu, ce que le public penſeroit de ſon ouvrage. Dès le premier acte la piéce fut ſifflée. Pradon, qui ne s'attendoit qu'à des louanges & à des applaudiſſemens, perdit d'abord contenance, & frappoit fortement du pied. Son ami le voyant troublé, le prit par le bras, & lui dit: » Monſieur, tenez bon contre ce revers de fortune; » & ſi vous m'en croyez, faites comme les au-

» tres, de peur que l'on ne vous soupçonne d'être » l'auteur de la piéce ». Pradon revenu à lui-même, & trouvant ce conseil de son goût, prit son sifflet, & se mit à siffler très-fort & sans relâche. Un Mousquetaire l'ayant poussé rudement, lui dit en colere : » Pourquoi sifflez-vous, monsieur ? » La piéce est fort belle, & son auteur mérite » d'être encouragé ». Pradon un peu trop chaud, repoussa le Mousquetaire, & jura qu'il siffleroit jusqu'au bout. Le Mousquetaire prend le chapeau & la perruque de Pradon, & les jette sur le théatre. Pradon, sensible à cet affront, donne un soufflet au Mousquetaire ; & celui-ci, l'épée à la main, tire deux lignes en croix sur le visage du poëte, & veut le tuer. Enfin Pradon, sifflé, battu & content, gagne la porte, & va se faire panser.

Le *Régulus* de Pradon fut assez bien reçu & son *Antigone* fort mal. C'est par allusion au sort de ces deux piéces qu'un Seigneur ayant trouvé cet auteur qui portoit un assez mauvais habit sous un beau manteau d'écarlate, lui dit : » Pradon, » voilà le manteau de Régulus sur le juste-au- » corps d'Antigone ».

Il étoit d'une si grande ignorance, qu'il transporta plus d'une fois des villes d'Europe en Asie. Un Prince lui en ayant fait des reproches : » Oh ! » lui répondit Pradon, votre altesse m'excusera, » c'est que je ne sais pas la chronologie. »

C'est cet homme cependant qu'une cabale puissante, à la tête de laquelle étoit madame Des-Houlieres, voulut opposer au célebre Racine. Quelques personnes de la premiere distinction, unies de goût & de sentimens avec madame Des-Houlieres, entr'autres la Duchesse de Bouillon & le Duc de Nevers, ayant appris que Racine travailloit à une tragédie de *Phédre*, engagerent Pradon de le prévenir en traitant le même sujet, & de ne pas manquer une si belle occasion de triomphe. Pradon, fier de quelques succès que la

cabale avoit procurés à ses premieres tragédies, fut assez vain pour jouter contre cet illustre poëte. En moins de trois mois la piéce fut achevée. On joua celle de Racine sur le théatre de l'hôtel de Bourgogne en 1677. Deux jours après les comédiens du Roi représenterent la Phedre de Pradon. Ces deux pieces sont une imitation de celle d'Euripide, même contexture, même situation, même fonds d'intérêts, de sentimens, de pensées. Mais quelle différence dans la versification! L'un est un peintre qui répand partout le charme du coloris le plus vrai & le plus séduisant; l'autre est un barbouilleur qui gâte tout ce qu'il touche. La piéce de Pradon parut néanmoins d'abord avec le plus grand éclat. Deux choses principalement contribuerent à ce succès : la concurrence des deux tragédies que tout le monde voulut voir, & les applaudissemens sans nombre que les protecteurs de Pradon donnerent à sa piece. En vain le censeur du Parnasse, Despréaux, fit tout ce qu'il put pour ramener la multitude, on ne l'écouta point. Le grand Rousseau lui-même eut la foiblesse de se prêter aux petites intrigues des partisans de Pradon, comme il l'a depuis avoué. Il n'osa parler hautement en faveur du poëte qu'il admiroit. ,, Lorsque je voulois, disoit-il, défen-
,, dre Racine contre Pradon, des favoris de Plutus
,, me fermoient la bouche. ,, Madame Des-Houliéres fortement prévenue contre la piéce de Racine, la trouva, ou feignit de la trouver mauvaise, & au sortir de la premiere représentation, fit, en soupant avec quelques personnes parmi lesquelles étoit Pradon, ce fameux sonnet :

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante & blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein de tenter sur soi-même.

Hippolite la hait presqu'autant qu'elle l'aime;
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien;
Théſée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons,
Que, malgré sa froideur, Hippolite idolâtre;

Il meurt enfin traîné sur ses coursiers ingrats,
Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

Madame Des-Houlieres ne voulut point passer pour être l'auteur de ce sonnet. Elle ne fit que le répandre dans le public, & mit certaines personnes dans la confidence. Celles qui n'y étoient point, & qui d'ailleurs voyoient souvent Madame Des-Houlières, se firent une fête de lui rapporter les vers nouveaux. L'abbé Tallemant surtout s'empressa de venir les lui lire à sa toilette, & d'en faire l'éloge. Elle les trouva admirables, & ne manqua point d'en prendre une copie pour les montrer à tous ceux qu'elle verroit. On cherchoit partout à deviner l'auteur. Les amis de Racine crurent que ce sonnet étoit l'ouvrage du D. de N. connu par quelques piéces de poésie, & l'un des protecteurs déclarés de Pradon; car, pour Pradon lui-même, ils ne lui firent pas l'honneur de le soupçonner d'en être l'auteur. Dans cette pensée ils parodierent ainsi ce sonnet contre M. de N. sur les mêmes rimes:

Dans un palais doré, Damon jaloux & blême,
Fait des vers où jamais personné n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien,
Et souvent, pour rimer, il s'enferme lui-même.

La muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime,
Il a d'un franc poëte & l'air & le maintien;
Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien;
Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,
Va dans toutes les cours offrir ses deux tétons,
Dont, malgré son pays, son frere est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats,
L'Enéide est pour lui pis que la mort aux rats,
Et, selon lui, Pradon est le Roi du théâtre.

Cette réponse trop satyrique & trop maligne, puisqu'elle va jusqu'à attaquer les mœurs & la personne, fut attribuée à Racine & à Despréaux qui la désavouerent hautement. Cependant M. de N. publioit partout qu'il les feroit assommer. Sur quoi M. le Duc Henri Jules, fils du grand Condé, leur fit dire : ,, Si vous n'avez pas fait le sonnet, ,, venez à l'hôtel de Condé, où M. le Prince saura bien vous garantir de ces menaces; & si vous ,, l'avez fait, venez aussi à l'hôtel de Condé, où ,, M. le Prince vous prendra de même sous sa protection. ,, On a su depuis que ce sonnet avoit été composé par le chevalier de Nantouillet & quelques autres Seigneurs. M. de N. y répliqua par cet autre sonnet qui est encore sur les mêmes rimes.

Racine & Despréaux, l'air triste & le teint blême,
Viennent demander grace, & ne confessent rien.
Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien;
Mais on sait ce qu'on doit au public, à soi-même.

Damon, pour l'intérêt de cette sœur qu'il aime,
Doit de ces scélérats châtier le maintien:

Car il feroit blâmé de tous les gens de bien,
S'il ne puniſſoit pas leur inſolence extrême.

Ce fut une furie, aux crins plus noirs que blonds;
Qui leur preſſa du pus de ſes affreux tétons,
Ce ſonnet qu'en ſecret leur cabale idolâtre.

Vous en ſerez punis, ſatyriques ingrats,
Non pas en trahiſon, d'un ſou de mort aux rats,
Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre.

Cette querelle fut enfin terminée par la médiation de quelques perſonnes du premier rang.

Le ridicule rival de Racine mourut dans un âge avancé. On lui fit cette épithaphe ſatyrique :

Ci gît le poëte Pradon,
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur ſans pareille,
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

Les ſeuls vers qu'on ait retenus de Pradon ſont les quatre ſuivans qu'il fit en réponſe à d'autres vers de la célébre mademoiſelle Bernard qu'il aimoit, & dont il ne recevoit que des plaiſanteries :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRÉVOT D'EXILES, (ANTOINE-FRANÇOIS)

Ecrivain François, né en 1697 à Hesdin, petite ville d'Artois, d'une bonne famille, mort à Saint-Firmin près de Chantilly en 1763. Il avoit embrassé l'état Ecclésiastique. Cet auteur est bien connu dans la République des Lettres par ses romans. Nous avons aussi de l'Abbé Prévot un écrit périodique intitulé le Pour & le Contre, *une histoire générale des voyages, plusieurs autres histoires, & différens ouvrages de littérature.*

L'ABBÉ Prévot étoit propre à peindre les situations les plus terribles. Aussi lui a-t-on assigné dans le genre romanesque la même place que Crébillon avoit dans le tragique. Il invente mal, il s'appesantit trop sur les détails; il a peu de profondeur dans ses réflexions, peu de finesse dans ses idées; mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de la fécondité de son imagination & du coloris de son style. Son humeur le portoit au sérieux. Tous ses romans ont une teinte sombre qui ne déplaît pas aux ames sensibles. Il est à craindre cependant que la vivacité des situations & la tendresse des sentimens n'amollissent l'ame, & ne portent des atteintes trop fortes à un jeune cœur. La morale, il est vrai, suit toujours les héros de ses romans jusque dans leurs plaisirs; mais cette morale est en maximes, & le vice en action. L'Abbé Prévot annonçoit par sa figure le caractere propre de ses romans; ses sourcils & ses autres traits étoient fort marqués, son humeur mélancolique. Il s'est

peint lui-même dans son *Pour & contre*. Il étoit alors en Angleterre, & quelques écrivains lui avoient donné le surnom de *Médor* par allusion à ses amours. „ Ce Médor, si chéri des belles, est „ un homme de trente-sept ou trente-huit ans, „ qui porte sur son visage & dans son humeur, les „ traces de ses anciens chagrins; qui passe quel- „ quefois des semaines entieres sans sortir de son „ cabinet, & qui y emploie tous les jours sept à „ huit heures à l'étude; qui cherche rarement les „ occasions de se réjouir; qui résiste même à cel- „ les qui lui sont offertes, & qui préfere une heure „ d'entretien avec un ami de bon sens, à tout ce „ qu'on appelle plaisirs du monde & passe-temps „ agréables; civil d'ailleurs par l'effet d'une bonne „ éducation; mais peu galant; d'une humeur „ douce, mais mélancolique; sobre enfin & réglé „ dans sa conduite, &c. „

L'Abbé Prévot eut des passions très-vives, & la vie de cet Auteur, regardé comme un des Princes de la *Romancie*, pourroit elle-même passer pour un roman. Après avoir fait ses études chez les Jésuites, il prit l'habit de cette société, & le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais piqué de ce qu'on ne lui procuroit pas l'avancement qu'il croyoit mériter, il retourna chez les Jésuites. Son goût pour le service militaire se réveilla dans le cloître; il reprit encore les armes, & les porta avec plus de distinction. Le jeune Prévot, vif & sensible, connut alors l'amour, & se livra à toute son ivresse. Comment auroit-il pu faire toutes les réflexions que la prudence demande? Aussi la malheureuse fin d'un engagement trop tendre le conduisit au tombeau. C'est ainsi qu'il appelloit l'ordre respectable des Bénédictins de Saint-Maur où il alla s'ensevelir. Il fut d'abord placé à Fécamp, ensuite à Saint-Germain-des-Prés. Dom Prévot y vécut aimé des uns, envié des autres; mais recherché de tous. On remarquoit déjà en

lui cette imagination singuliere & romanesque qui lui a fait enfanter tant de romans. Un soir qu'après souper on lui demandoit s'il n'avoit rien appris de nouveau, il conta un événement qui, par l'intérêt qu'il y mettoit, fit assembler autour de lui toute la communauté. Il avoit su faire desirer à ses auditeurs le dénouement de son histoire; mais les incidens qu'il enchaînoit les uns aux autres le reculoient toujours, & cette fois-là on parut oublier l'heure de la retraite. La prétendue histoire cependant ne finissoit pas; on fut enfin obligé de prier l'historien d'en remettre la suite au lendemain; mais plusieurs soirées s'écoulerent sans que l'on pût jamais voir la fin de son roman. Car ç'en étoit un sans doute que Dom Prévot méditoit. La coutume de cet écrivain, lorsqu'il travailloit à quelqu'ouvrage d'imagination, étoit de le laisser mûrir quelque temps auparavant dans sa tête, & lorsque son imagination en étoit bien échauffée, il prenoit alors la plume, & ses pensées couloient sur le papier avec une facilité & une rapidité singuliere.

Don Prévot, qui avoit passé plusieurs années au milieu des agitations de l'amour, avoit bien de la peine à goûter la triste uniformité de la vie monastique. Il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter Saint-Germain, la congrégation & son habit. Il passa en Angleterre en 1728, ou 29, & parut à Londres, non avec les dépouilles du cloître, mais avec les livrées de la noblesse. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens, & les y trouva. Les deux premieres parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité* furent imprimées peu de temps après son arrivée en Angleterre. On s'empressa de se les procurer, & cet ouvrage ne fut pas moins utile qu'honorable à son auteur. Mais cet auteur étoit un esprit inquiet, & qui quitta bientôt l'Angleterre pour aller vivre en Hollande où il partageoit son temps entre l'étude & les plaisirs. Il y fit connoissance

avec une de ces femmes aimables dont la fortune se trouve toujours dérangée par des accidens plus funestes les uns que les autres. Leur liaison n'étoit pas une simple amitié ; mais quelque chose de plus. Ce fut le sujet de quelques mauvaises plaisanteries du caustique Abbé Lenglet. En parlant de Prévot dans sa *Bibliotheque des Romans*, il dit qu'il s'étoit laissé enlever par une femme. Il savoit bien ce qui en étoit ; mais il vouloit faire croire que c'étoit Prévot d'Exiles qui avoit enlevé cette femme, & il y réussit.

Cette nouvelle Angélique suivit son Médor qui étoit retourné en Angleterre. Mais, au lieu de filer à son amant des jours de soie, elle empoisonna la douceur dont il auroit pu jouir au milieu d'un peuple qui faisoit le plus grand accueil à ses écrits. Prévot travailloit pour lors à son ouvrage périodique le *Pour & Contre*. Quelques soins qu'il prit de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisoit toujours à quelques-uns. Ses succès d'ailleurs excitoient l'envie. On l'accabloit de brocards, on rappelloit avec malignité ses aventures, on prédisoit qu'il iroit à Constantinople se faire circoncire, & que de là il pourroit gagner la Chine ou le Japon pour y fixer ses courses & sa religion.

Prévot, las de lutter dans une terre étrangere contre la méchanceté, instruit d'ailleurs par l'expérience qu'un écrivain n'exerce jamais ses talens plus honorablement & avec plus d'agrément que dans sa patrie, sollicita son retour en France, & l'obtint. Il s'attacha à l'ordre de Cluni qui est une branche de l'ordre de Saint-Benoît. Cette translation le rendoit à lui-même, & lui assuroit sa liberté. Un Prince bienfaisant & ami des lettres le prit sous sa protection, l'honora du titre de son aumônier, & lui procura le moyen de se livrer entierement à son goût pour l'étude. Le silence des passions lui permit alors de peindre ces mêmes passions dont il avoit si souvent éprouvé la tyrannie. Parmi les ouvrages de ce genre, les *Mé-*

moires d'un homme de qualité, le *Cléveland*, le *Doyen de Kilcrine*; l'*Histoire du chevalier de Grieux & de Manon Lescaut* tiendront toujours un rang distingué.

Le choix que l'illustre Daguesseau, chancelier de France, fit en 1744 de l'Abbé Prévot pour l'entreprise de l'histoire générale des voyages, acheva de donner une nouvelle considération à l'auteur. Les huit premiers volumes de cette collection sont traduits de l'Anglois avec liberté; mais les autres appartiennent entiérement pour la forme à l'Abbé Prevot; aussi sont-ils plus estimés.

Quoique cet auteur fût sensible à la critique, il ne se permit jamais l'intrigue & encore moins la méchanceté pour la repousser. Lorsque l'Abbé Desfontaines, qui avoit attaqué ses derniers ouvrages, lui écrivit cette lettre où il lui disoit: *Alger mourroit de faim, si Alger étoit en paix avec tout le monde*, il se contenta de faire imprimer ce billet singulier, bien digne d'un pirate littéraire.

PRIOR, (MATHIEU)

Poëte Anglois, né à Londres en 1664, mort à VVimpole en 1721.

SEs poésies ingénieuses & badines sont les délices des Anglois, qui y retrouvent l'esprit fin & délicat d'Horace, & l'aimable naïveté de notre la Fontaine. Prior parloit beaucoup & facilement. Il abusoit même de cette facilité qu'il avoit à s'énoncer pour s'emparer de la conversation. Le docteur Swift, son ami, s'en plaignoit à sa maniere. „ Le moyen, disoit-il, de vivre avec M. Prior! „ Il occupe seul tout l'espace. Il n'en laisse point „ aux autres pour remuer les coudes. „

Prior, d'une naissance obscure, & originairement garçon cabaretier, s'étoit élevé, par son propre mérite & la protection du comte de Dorset, à plusieurs places importantes. En 1698 il fut envoyé plénipotentiaire en France. Un des Officiers de la maison du Roi montrant un jour à Prior l'appartement du Roi & les curiosités de Versailles, & entr'autres les peintures de le Brun, où sont représentées les victoires de Louis XIV, il lui demanda si l'on voyoit les actions du Roi Guillaume dans son palais? *Non Monsieur*, lui répondit Prior; *les monumens des actions de mon maître se voient partout ailleurs que chez lui.*

Il présenta en 1714 un écrit à la cour de France pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui que Louis XIV répondit : "J'ai toujours été „ maître chez moi, quelquefois chez les autres; „ ne m'en faites pas souvenir. „

PUYSEGUR, (JACQUES DE CHASTENET, SEIGNEUR DE.)

Colonel du régiment de Piémont & Lieutenant général des armées du Roi sous les regnes de Louis XIII & de Louis XIV.

Nous avons de cet officier des mémoires utiles. On a remarqué qu'il s'étoit trouvé à plus de six vingt siéges où le canon avoit tiré, à plus de trente combats ou batailles, ou rencontres, & qu'il avoit passé par tous les dégrés militaires sans avoir jamais été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Malgré quarante ans de service, il n'avança pas beaucoup sa fortune, parce qu'il fut toujours plus attaché au Roi qu'aux ministres. Ses mémoires

annoncent un homme franc, mais d'un caractere trop ferme pour avoir su se plier à toutes les petites maximes des courtisans. *Voyez ses mémoires publiés par Duchêne.*

En 1636, les Espagnols avoient entrepris de passer la Somme, pour porter la guerre jusques aux portes de Paris. Puységur fut chargé de leur disputer le passage avec peu de monde. Le comte de Soissons, Général de l'armée Françoise, craignant avec raison qu'il ne fût écrasé, lui envoya dire de se retirer s'il le jugeoit à propos. " Monsieur, répondit Puységur à l'Aide de camp, un " homme commandé dans une action périlleuse " comme est celle-ci n'a point d'avis à donner. " Je suis venu par ordre de M. le Comte, je n'en " sortirai pas, à moins qu'il ne me l'envoye commander. " *Mémoires de Puységur.*

PYRRHON,

Phiosophe Grec, natif d'Elide dans le Péloponèse, fut le chef de la Secte qui porte son nom. Il vivoit du temps d'Epicure & de Théophraste, environ 300 ans avant Jesus-Christ. Il mourut à 90 ans, sans avoir laissé aucun écrit.

PYRRHON vit les Philosophes de son temps répandus en une infinité d'écoles opposées, les unes dans le Lycée, les autres sous le portique, se disputer le titre de sages, & prétendre posséder elles seules la vérité. Pyrrhon étoit un homme dur, il regarda ces philosophes comme autant de charlatans uniquement occupés à faire payer cher leurs syllogismes, leurs distinctions, leurs subtilités, & conclut faussement de cette variété de senti-

mens que la vérité n'étoit nulle part. Il s'appliqua à trouver des raisons d'affirmer & des raisons de nier ; & après avoir bien examiné le pour & contre, il suspendoit son consentement & se réduisoit à dire *non liquet*, cela n'est pas évident. C'est cette philosophie pusillanime & douteuse que l'on a appellée *scepticisme* de sa nature & *pyrrhonisme* du nom de son instituteur.

Diogène Laërce assure que Pyrrhon doutant de tout ne se précautionnoit contre rien ; qu'il ne se détournoit point, qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bûcher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occasions les plus périlleuses les témoignages de ses sens. Ceci est un peu difficile à croire. Pyrrhon pouvoit raisonner comme un fou, mais il falloit qu'il se conduisît en homme sensé pour être créé grand prêtre par ses concitoyens, & pour parvenir à un âge avancé à travers les périls sans nombre dont nos sens seuls peuvent nous garantir.

Le grand axiome de Pyrrhon, c'est qu'il n'y a point de raison qui ne puisse être contre-balancée par une raison opposée & du même poids. Lorsque Denis le tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue & parfumée, ce philosophe la refusa, disant « qu'étant né homme il ne se vêtiroit pas volontiers d'une robe de femme, » mais Aristippe l'accepta avec cette réponse, *que nul accoutrement ne pouvoit corrompre un chaste courage.* Ce même Aristippe voyant Diogène qui lavoit des choux ; « Si tu savois, lui dit-il, vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux ; » *& si tu savois vivre de choux*, lui repartit Diogène, *tu ne ferois pas la cour à un tyran.* Voilà, diroit le sceptique Montagne, pour appuyer l'axiome de Pyrrhon, comment la raison fournit d'apparence à divers effets. C'est un pot à deux anses qu'on peut saisir à gauche & à dextre.

Pyrrhon soutenoit que vivre & mourir étoit la même chose. Un de ses disciples choqué de cette

extravagance lui ayant dit : *Pourquoi donc ne mourrez vous pas?* « C'est précisément, répondit-il, „ parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort „ & la vie. „

Pyrrhon rencontrant un jour Anaxarque, son maître, qui étoit tombé dans un fossé, passa outre sans daigner lui tendre la main. Mon maître disoit-il en lui-même, est aussi bien là qu'autre part; & Anaxarque fut le premier à s'applaudir d'avoir un tel disciple.

Dans un voyage que ce philosophe fit sur mer, son vaisseau fut sur le point de faire naufrage. Comme il vit tous les gens de l'équipage saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord & qui mangeoit à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit „ être l'insensibilité du sage. „

Quand Pyrrhon parloit dans son école, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit point, & il continuoit ses discours quoique ses auditeurs s'en allassent.

Cet homme singulier tenoit ménage avec sa sœur, & partageoit avec elle les plus petits soins domestiques. On seroit curieux de le suivre lorsqu'il balayoit la maison, lorsqu'il engraissoit des poulets, des cochons & les portoit vendre au marché, pour savoir si la philosophie ne l'abandonnoit pas quelquefois. On le surprit un jour qu'il se fâchoit contre sa sœur pour un sujet assez léger. Comme on lui remontroit que son chagrin ne s'accordoit pas avec la tranquillité d'ame dont il faisoit profession : « Pensez vous, répondit-il, que „ je veuille mettre cette vertu en pratique pour „ une femme.

Dans une autre occasion on le vit fuir devant un chien qui le poursuivoit. « Il est bien difficile, „ répondit-il assez naïvement à celui qui le railloit sur cette crainte, de dépouiller entiérement „ l'homme. „

Quelques autres traits pourroient encore prouver que Pyrrhon dans le particulier & lorsqu'il se croyoit sans témoins, se relâchoit un peu de ses principes, & savoit se mettre à son aise.

PYRRHUS,

Roi d'Epire, mort l'an 272 avant Jesus-Christ.

PYRRHUS est bien célebre dans l'histoire de la République Romaine par les guerres qu'il fit aux Romains. Ces Républicains étoient alors en état de lui résister & de s'instruire par ses victoires. Il leur apprit à bien ranger une armée en bataille, à choisir & à disposer un camp; il les accoutuma aux éléphans & les prépara à la conquête de l'univers. Sa bravoure étoit telle que ses contemporains croyoient voir en lui un autre Alexandre. Un éloge encore plus flatteur pour Pyrrhus est d'avoir été placé à la tête des grands capitaines par Annibal même. Mais si Pyrrhus fut le prince de son temps le plus guerrier, le plus courageux, le plus intrépide, fut-il aussi le plus heureux? Une ambition inquiéte dont il fut le jouet perpétuel, l'entraîna de projet en projet, de contrée en contrée, en lui montrant un phantôme de grandeur & de puissance, qu'il se croyoit prêt à chaque moment de saisir ce qui lui échappa toujours. Il finit par aller se faire tuer par la main d'une femme dans une petite ville de Grèce; c'étoit bien la peine de s'agiter sans cesse & de mettre des Royaumes en combustion.

On connoit la réponse de Cinéas, rapportée par Plutarque. Ce confident de Pyrrhus voyant ce Prince qui se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec lui.

„ Vous songez, dit-il, à faire la guerre aux Ro-„ mains. Si les Dieux nous font la grace de vaincre „ cette nation belliqueuse, quel avantage tire-„ rons-nous de notre victoire ? -- Les Romains „ une fois vaincus, repondit Pyrrhus, toute l'Ita-„ lie sera à nous. -- Et quand nous en serons maî-„ tres, continua Cinéas, que ferons nous ? „ Phyrrhus qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : " Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous „ tend les bras, & tu sais de quelle importance „ est cette Isle. -- Mais, ajouta Cinéas, la Sicile „ prise sera t-elle la fin de nos expéditions ? -- „ Non certainement, repliqua Pyrrhus avec viva-„ cité. Quoi ! nous demeurerions en si beau che-„ min ? Si les Dieux nous accordent la victoire, „ & que nous réussissions, ce ne seront là que les „ préludes des plus grandes entreprises. Carthage „ avec toute l'Afrique, la Macédoine mon an-„ cien domaine, la Grèce entiere, voilà une „ partie de nos conquêtes futures. --- Et quand „ nous aurons tout conquis, que ferons nous ?--- „ Ce que nous ferons ? Alors, mon ami, nous „ vivrons en repos, nous passerons les jours en-„ tiers en festins, en conversations agréables, & „ nous ne penserons qu'à nous réjouir. „ Cinéas content de l'avoir amené à cette conclusion : „ Eh ! seigneur, lui dit-il, qui nous empêche dès „ aujourd'hui de vivre en repos, de faire des „ festins, de célébrer des fêtes & de nous bien „ réjouir ? Pourquoi aller chercher si loin un „ bonheur que nous avons entre nos mains : & „ acheter si cher ce que nous pouvons avoir sans „ peine ? „

Pyrrhus, à la tête des Tarentins, livra bataille au consul Romain Lævinius près d'Héraclée, & demeura maître du champ de bataille. Ce Prince avoit amené avec lui des éléphans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire & les cris de ces monstrueux animaux, effaroucherent les chevaux de l'armée Romaine, & cause-

rent sa déroute plutôt que sa défaite. Le combat fut meurtrier. Cependant Pyrrhus eut l'avantage; comme on le félicitoit sur cette victoire : *Hélas*, dit-il, *si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

Pyrrhus désiroit beaucoup la paix, & il envoya à Rome le philosophe Cinéas pour la proposer au Sénat. Plutarque fait le plus grand éloge de ce ministre de Pyrrhus, & ajoute qu'il confirma la vérité de ce vers d'Euripide, *que l'éloquence emporte tout ce que le fer pourroit emporter.* Prryhus avouoit aussi que les négociations de Cinéas lui avoient gagné plus de villes qu'il n'en avoit lui-même conquis par les armes. Lorsqu'il se présenta au Sénat de Rome, les Sénateurs parurent d'abord écouter les propositions de cet Ambassadeur. Mais le célébre Appius Claudius ayant élevé la voix fit passer dans le cœur de ses concitoyens la noble fierté dont il étoit animé. Il fut répondu d'une voix unanime à Cinéas, « que » si Pyrrhus souhaitoit l'amitié du peuple Ro» main, il ne devoit en faire la proposition que » quand il seroit sorti d'Italie. »

Ce fut au retour de cette ambassade que Cinéas ayant conçu l'idée la plus grande du corps auguste des Sénateurs Romains, dit au Roi d'Epire, » que le Sénat de Rome lui avoit paru une assem» blée de Rois. „

Pyrrhus continua à faire la guerre à la république, & il eut lieu d'éprouver la vérité de cet autre mot de Cinéas, que combattre contre les Romains, c'étoit combattre contre une hydre. En effet, leurs pertes étoient aussitôt réparées, & Pyrrhus trouvoit toujours de nouvelles armées qui marchoient contre lui. Il avoit perdu l'espérance de couronner ses premiers succès par une victoire complette, lorsque les Siciliens l'appellerent dans leur isle pour les délivrer du joug des Carthaginois. Il y passa aussitôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois & prit plusieurs pla-

ces. Des féditions qui s'éleverent dans différentes villes de Grèce l'obligèrent bientôt de s'éloigner de ses conquêtes. Mais lorsqu'il s'embarqua pour l'Italie, il ne put s'empêcher de s'écrier en tournant les yeux vers la Sicile : « Mes amis, quel » beau lieu d'exercice nous laissons là aux Carthaginois & aux Romains ! » L'histoire nous apprend qu'effectivement les armées de Rome & de Carthage s'y disputerent souvent l'Empire du monde.

Pyrrhus, après plusieurs expéditions militaires, entra dans le Péloponese pour favoriser le parti de Cléonime qui l'avoit appellé à son secours. Il médita le projet d'assieger la ville de Lacédémone. Les Lacédémoniens lui envoyerent des ambassadeurs, auxquels il fit beaucoup de menace. L'un d'eux lui répondit : « Si tu es un » Dieu, nous ne te craignons point parce que nous » ne t'avons point offensé : si tu n'es qu'un homme, » tu n'es pas plus fort que nous. »

Pyrrhus ravagea le territoire de Sparte, & sur le soir il campa devant Lacédémone. Cléonyme lui conseilloit de profiter de l'effroi qu'il avoit jetté dans la ville pour s'en emparer. Mais Pyrrhus qui croyoit cette prise sûre, aima mieux différer au lendemain. On comptoit si peu à Lacédémone sur ce délai, que les amis & les esclaves de Cléonyme préparoient sa maison, dans l'espérance qu'il y viendroit souper avec Pyrrhus. La nuit venue on délibéra d'envoyer les femmes en Crète. L'une d'elles nommée Archidamie saisit une épée, & entra dans le Sénat : « Seigneurs » Spartiates, dit-elle fiérement, pensez-vous » donc que nous soyons assez lâches pour survivre à la perte de notre patrie ? Ne songez qu'à » vous défendre, nous combattrons avec vous, & » nous sauverons Lacédémone, ou nous périrons » sous ses débris. »

Le lendemain les filles & les femmes, après avoir donné elles-mêmes aux jeunes gens leurs

armes & les avoir exhortés au combat, vinrent partager les travaux du siége. Pyrrhus qui ne s'attendoit pas à une telle résistance, se retira pour aller se jetter sur le territoire d'Argos. De nouvelles dissensions agitoient cette république, & Pyrrhus toujours prompt à se saisir des moindres événemens pour tenter de nouvelles aventures, se présenta à la tête d'une puissante armée devant Argos. Les Argiens lui avoient envoyé des députés pour l'engager à ne favoriser aucun des partis qui divisoient Argos. Il promit tout, & entra la nuit même dans cette ville dont on lui avoit facilité l'entrée. Pyrrhus eut l'imprudence de faire entrer avec lui les éléphans qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Cependant, abandonné des siens & prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque & lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de la cuirasse. Pyrrhus se retourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos. Cette mere regardoit le combat de dessus le toît d'une maison comme toutes les autres femmes. Appercevant son fils aux prises avec Pyrrhus, hors d'elle-même & saisie de frayeur, elle prend à deux mains une grosse tuile, la jette sur Pyrrhus & le renverse sans connoissance. Un certain Zopyre, qui avoit déja porté les armes contre ce Prince, le reconnut, & levant son cimeterre s'avança pour lui couper la tête. Dans ce moment Pyrrhus, revenu un peu à lui, ouvre les yeux & regarde Zopyre d'un air si menaçant & si terrible, que celui-ci effrayé, les mains tremblantes & voulant pourtant exécuter son dessein, ne put bien assener son coup. Il le frappa au dessous de la bouche, lui fendit le menton; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps. *Plutarque.*

Ainsi périt ce Prince qui dut toute sa réputation à ses qualités personnelles. Après lui on n'a plus entendu parler du petit royaume d'Epyre. » Pyrrhus, suivant son historien traduit par » Amyot, ne fit jamais autre chose en toute sa » vie que vaquer à la science de la guerre & l'é- » tudier, comme celle qui étoit véritablement » royale, sans faire compte de toutes autres scien- » ces gentiles à savoir. Auquel propos on récite, » que quelque jour en un festin on lui demanda, » qui lui sembloit le meilleur joueur de flûte de » Python ou de Céphésias, & il répondit *que* » *Poliperchon étoit à son avis le meilleur capitaine* : » comme s'il eût voulu dire que c'étoit la seule » chose dont un Prince se doit enquérir & qu'il » doit apprendre & savoir.

» Il étoit doux & privé avec ses familiers & » amis, facile à pardonner quand on l'avoit cour- » roucé; & néanmoins ardent & véhément à » rendre les plaisirs qu'il avoit reçus. Ce qui fut » cause qu'il porta fort impatiemment la mort » d'Æropus, non qu'il ne dit bien qu'il ne lui » étoit rien avenu qui ne fût ordinaire à la nature » humaine : mais se reprenant & se blâmant soi- » même de ce qu'il avoit tant dilayé & tant dif- » féré, qu'à la fin *il avoit perdu tout moyen de re-* » *connoître envers Æropus les plaisirs qu'il en avoit* » *reçus.* Il est bien vrai, ajoute Plutarque, qu'un » argent prêté peut bien se rendre aux héritiers » de ceux qui l'ont prêté; mais il fait mal à un » homme de bonne & droite nature, quand il » ne peut faire sentir la récompense des plaisirs » qu'il a reçus à celui même qui les lui a faits.

» Une autre fois comme il étoit en la ville » d'Ambracie, il y eut quelques-uns de ses amis » qui lui conseillerent qu'il chassât de la ville un » médisant, qui ne cessoit de mal parler de lui : » mais il leur répondit : *Il vaut mieux qu'en demeu-* „ *rant ici il médise de nous entre peu de gens, qu'en* „ *le chassant le faire aller çà & là par tout le monde* „ *semer sa médisance contre nous.*

» On lui amena un jour quelques jeunes hommes, qui, en buvant ensemble, avoient dit des paroles outrageuses de lui; il leur demanda s'il étoit vrai qu'ils les eussent dites : " *Oui seigneur*, répondit l'un, *nous les avons dites voirement : & en eussions encore bien dit davantage, si le vin ne nous eût failli.* Il s'en prit à rire & leur pardonna. „

PYTHAGORE,

Philosophe Grec de l'Isle de Samos, & chef de la secte qui a porté son nom, naquit entre la quarante-troisieme & la cinquante-troisieme Olympiade, & mourut entre la soixante-huitieme & la soixante-dix-septiéme Olympiade. Il étoit fils de Mnésarque, sculpteur, & devint disciple de Phérécide que l'on a mis au nombre des sept sages. Pythagore fit sa demeure ordinaire dans cette partie de l'Italie appellée la grande Grèce, & c'est de la que sa secte a été aussi nommée Italique.

AVANT Pythagore, ceux qui se rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuse étoient appellés *sages*. Ce titre parut trop fastueux à l'éleve de Phérécide. Il préféra celui de *philosophe*, ou d'amateur de la sagesse; & Pythagore est le premier qui ait porté ce nom. Cet homme modeste vouloit faire voir par là qu'il ne s'attribuoit point la possession de la sagesse, mais seulement le desir de la posséder. Il voyagea pour s'instruire, & s'enrichit des connoissances utiles de la physique, de l'histoire naturelle, des mathématiques, de la musique. Il enseigna la mo-

rale la plus pure & les dogmes les plus extravagans; c'est qu'il ne tenoit que de lui même son systême de la transmigration des ames d'un corps dans un autre; mais ses maximes de morale lui avoient été enseignées par la Divinité qui les a gravées dans le cœur de l'homme. Pythagore, pour lire dans ce livre avec plus de fruit, se dépouilla des passions, & s'enflamma du desir le plus ardent de se rendre utile aux hommes. Son affection pour le bien public le porta même à élever sa voix jusques dans les palais des grands, persuadé que les peuples les plus près du bonheur, sont ceux qui obéissent à des Rois philosophes. Pythagore eut la douce joie de voir ses travaux couronnés par plusieurs succès. Il réforma la législation de la plupart des villes d'Italie, pacifia leurs séditions & leurs guerres intestines, & eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Mélaponte & de Tarente. ,, Il ne faut ,, faire la guerre, disoit souvent ce philosophe, ,, qu'à cinq choses; aux maladies du corps, à ,, l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, ,, aux séditions des villes, & à la discorde des fa- ,, milles ,,.

Pythagore donnoit des leçons publiques; il en donnoit aussi de particulieres. Il enseignoit dans les gymnases, dans les temples & sur les places tout ce qui pouvoit avoir rapport à la morale; mais ce n'étoit que dans l'intérieur de sa maison & à des disciples choisis qu'il révéloit les connoissances secretes de sa philosophie. Il éprouvoit auparavant leur zéle, leur discrétion, leur docilité par l'exercice des actions les plus pénibles. Il exigeoit qu'ils se réduisissent à une pauvreté spontanée; il les obligeoit au secret par le serment; il leur imposoit un silence de deux ans, de trois ans, de cinq, de sept, selon que le caractere du novice le demandoit. Un voile partageoit son école en deux espaces, & déroboit sa presence à une partie de son auditoire. Ceux qui étoient

étoient admis en deçà du voile, l'entendoient seulement; les autres le voyoient & l'entendoient; sa philosophie étoit énigmatique & symbolique pour les uns, claire, expresse & dépouillée d'obscurité & d'énigmes pour les autres. On passoit de l'étude des mathématiques à celle de la nature, & de l'étude de la nature à celle de la théologie qui ne se professoit que dans l'intérieur de l'école, au-delà du voile. Il y eut quelques femmes à qui ce sanctuaire fut ouvert. Les maîtres, les disciples, leurs femmes & leurs enfans vivoient en commun; ils avoient une regle à laquelle ils étoient assujettis. On a regardé avec raison les Pythagoriciens comme une espece de moines payens d'une observance très-austere; leur journée étoit partagée en diverses occupations; ils se levoient avec le soleil; ils se disposoient à une douce sérénité par la musique; ils étudioient ensuite; ils se promenoient dans les bois, dans les temples, dans les lieux écartés & déserts, partout où le silence, la solitude, les objets sacrés imprimoient à l'ame le frémissement, la touchoient, l'élevoient & l'inspiroient; ils s'exerçoient à la course; ils conféroient ensemble; ils se rassembloient autour de tables servies de pain, de fruits, de miel & d'eau: jamais on n'y buvoit de vin. Le soir on faisoit des libations; on lisoit, & l'on se retiroit en silence.

Pythagore avoit acquis une si grande autorité sur l'esprit de ses disciples, qu'il suffisoit qu'il eût avancé quelque proposition, pour qu'ils en fussent pleinement convaincus. Lorsqu'on leur faisoit quelques objections, ils se contentoient de répondre: *Le maître l'a dit.*

Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en Grec, intitulé *Les vers dorés.* Quoique cet ouvrage ne soit point de Pythagore, mais de l'un de ses disciples qui y a mis le nom du maître, suivant l'usage des anciens, on peut néanmoins s'y former une idée de la morale du philosophe Grec.

Ce philoſophe comparoit le ſpectacle du monde à celui des jeux olympiques ; les uns y tiennent boutique, & ne ſongent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur perſonne, & cherchent la gloire ; d'autres ſe contentent de voir les jeux.

Il eſt défendu, diſoit Pythagore, de quitter ſon poſte ſans la volonté de celui qui commande. Le poſte de l'homme eſt la vie.

La tempérance eſt la force de l'ame ; l'empire ſur les paſſions fait ſa lumiere. Poſſéder la continence, c'eſt être riche & puiſſant.

L'homme eſt mort dans l'ivreſſe du vin ; il eſt furieux dans l'ivreſſe de l'amour.

Il faut s'occuper de la propagation de l'eſpece en hiver ou au printemps. Cette fonction eſt funeſte en été & nuiſible en tout temps.

Quand l'homme doit-il approcher de la femme ? Lorſqu'il s'ennuyera d'être fort.

L'homme n'eſt en ſûreté que ſous le bouclier de la ſageſſe, & il n'eſt heureux que quand il eſt en ſûreté.

Ne ſouffrons point qu'il y ait une cicatrice dans l'ame de notre ami.

Il n'y aura ni bleſſure, ni cicatrice dans l'ame de notre ami, ſi nous ſavons lui céder à propos.

Que le plus jeune le céde toujours au plus âgé.

La fidélité que vous devez à votre ami eſt une choſe ſacrée qui ne ſouffre pas même la plaiſanterie.

L'homme eſt un abrégé de l'Univers ; il a la raiſon par laquelle il tient à Dieu ; une puiſſance vegétative, nutritive, reproductrice, par laquelle il tient aux animaux, une ſubſtance inerte qui lui eſt commune avec la terre.

Le philoſophe s'occupe ou des vérités à découvrir, ou des actions à faire, & ſa ſcience eſt théorique ou pratique.

Il faut commencer par la pratique des vertus. L'action doit précéder la contemplation.

Pythagore eut la gloire de former des disciples qui devinrent d'excellens législateurs. Mais la science des mœurs & des loix n'étoit pas la seule que possédât ce philosophe. Il étoit très-versé dans l'astronomie, dans la géométrie & dans toutes les autres parties des mathématiques. On lui doit la fameuse démonstration du quarré de l'hypothénuse qui est d'un si grand usage dans tous les traités de mathématiques. On rapporte qu'il en sentit lui-même tellement l'utilité, qu'il immola à Dieu par reconnoissance une hécatombe de cent bœufs. Mais il falloit qu'il n'eût pas encore adopté le systême de la transmigration des ames d'un corps dans un autre. Car Pythagore, par une suite de ce systême, ne vouloit point que l'on tuât des animaux, & il défendit à ses disciples l'usage de la viande.

Il y a toujours un côté par lequel les hommes les mieux organisés touchent à la folie, & la métempsicose étoit le foible de Pythagore. Il suffisoit de frapper cette corde pour faire déraisonner le philosophe Grec. Il se vantoit de se souvenir dans quel corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Sa généalogie remontoit jusqu'au siége de Troyes; mais il ne tenoit qu'à lui de la faire remonter plus haut. Il avoit été d'abord Céthalide, fils adoptif de Mercure, ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son ame passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime, de celui-ci dans le corps d'un pêcheur, enfin dans celui de Pythagore. Les autres parties de son systême étoient moins ridicules.

QUILLET, (CLAUDE)

Poëte Latin, né à Château-Chinon en Tourraine, mort en 1661, âgé de 59 ans. Il est auteur du poëme intitulé Callipædia, *c'est-à-dire, la maniere d'avoir de beaux enfans.*

QUILLET exerça pendant quelques années la médecine. Il se trouva à Loudun dans le temps que Lobardemont y vint de la part du Cardinal de Richelieu, pour prendre connoissance de la fameuse possession des Religieuses Urselines de cette ville. Le diable, qui parloit par la bouche de l'une de ces ensorcelées, menaça un jour d'élever le lendemain jusqu'à la voûte de l'église, le premier impie qui oseroit douter de son pouvoir. L'incrédule Quillet osa en douter, & ne manqua pas de se trouver dans cette église à l'heure marquée. Toute la diablerie, comme on le pense bien, se trouva en défaut. Ce fut une raison de plus pour les auteurs de cette ridicule comédie, de crier à l'impiété, & Lobardemont qui avoit des ordres secrets de trouver cette possession réelle pour perdre le malheureux Grandier, étoit sur le point de décréter contre Quillet, lorsque celui-ci avoit déjà pris le sage parti de sortir de Loudun.

Quillet s'étoit retiré à Rome, & y avoit pris l'habit ecclésiastique comme le plus favorable pour se procurer un état. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa Callipédie. Il l'acheva lorsqu'il fut de retour à Paris, & la fit imprimer pour la premiere fois à Leyde en 1655 *in*-4°. sous ce titre: *Calvidii Leti Callipædia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione, poëma.* Plusieurs traits lancés

dans ce poëme contre le Cardinal Mazarin furent la principale raiſon qui l'obligerent à ſe déguiſer ſous le nom de *Calvidii Læti*. Ces traits ne ſe trouvent que dans cette premiere édition qui eſt devenue très-rare. Quillet diſoit en parlant des Italiens : „ Ils ont un eſprit fin & diſſimulé, une „ ſourde politique, dont les reſſorts abuſent l'U- „ nivers imbécile. Flatteurs adroits, bas courti- „ ſans, s'élevant à force de ramper, fourbes, avi- „ des de gain, ils prennent toutes ſortes de for- „ mes. Ordonnez à un Italien affamé d'aller juſ- „ qu'aux enfers, il y pénétrera, & ne ſe refuſera „ aucun crime „.

Ce ſecond trait eſt plus direct, „ Les premiers „ miniſtres, par de coupables vues, entretiennent „ les Rois dans l'ignorance & la molleſſe. Pour „ prolonger leur regne, il perdent tous les royau- „ mes. Mais je me flatte que la gloire de notre „ ſiécle, l'ornement de la France, ce Roi, digne „ préſent des dieux, Louis, l'objet de tous leurs „ ſoins, diſſipera les nuages qui nous cachent ſon „ éclat, & brillera un jour de ſa propre lumiere. „ Cette eſpece de prédiction reçut ſon accompliſſement après la mort du Cardinal. Lorſque tous ceux qui avoient travaillé juſqu'alors avec ce premier miniſtre demanderent au Roi : *A qui nous adreſſerons-nous ?* Louis XIV leur répondit : *A moi* ; & continua juſqu'à la fin de ſes jours, à prendre ſur lui le fardeau du gouvernement.

Dans un autre endroit de ſon poëme, Quillet lance encore ce trait hardi contre le Cardinal Mazarin né à Rome, mais Sicilien d'origine. „ Parlerai-je, diſoit-il, des careſſes que la cour de „ France fait aujourd'hui à un étranger, & qui „ plus eſt, à un homme amené de l'iſle de Sicile ? „ La France a des bontés exceſſives pour ceux qui „ ne ſont pas nés dans ſon ſein. Que dis-je ? Elle „ ſe jette le plus ſouvent dans leurs bras pour en „ être gouvernée, & les fait dépoſitaires de ſa „ gloire & de ſes forces „.

Le ministre offensé découvrit le véritable nom de l'auteur. Il lui fit dire qu'il avoit à lui parler. Quillet, qui se croyoit à l'abri même de tout soupçon, n'hésita point de se présenter. Le Cardinal lui fit d'abord des complimens sur la beauté du poëme qu'il avoit lu. Il se plaignit ensuite avec douceur de ce qu'il l'avoit si cruellement déchiré. „ Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a long-temps „ que je vous estime. Si je ne vous ai pas encore „ fait du bien, c'est que des importuns m'obsé„ dent & m'arrachent les graces „. Le poëte, confus de tant de bontés, se jetta à ses genoux. L'adroit ministre le releva, & demanda à Ondedei, Evêque de Fréjus, qui avoit la feuille des bénéfices, & qui étoit présent, s'il n'y avoit pas quelqu'abbaye vacante. Le prélat ayant répondu qu'il y en avoit une de quatre mille livres : „ Je vous „ la donne, M. Quillet, dit le Cardinal ; appre„ nez à ménager davantage vos amis „. L'Abbé Quillet, plein de reconnoissance, se hâta de désavouer la premiere édition de son poëme, de la corriger & de substituer l'éloge à la satyre. Il supplia même le ministre de vouloir bien permettre qu'il le lui dédiât ; ce qui lui fut accordé. *Voyez les lettres sur quelques écrits de ce temps.*

La diction de Quillet n'est pas toujours correcte ; mais la variété de ses épisodes, la douceur & l'harmonie de ses vers, le coloris de son pinceau poétique, & même la singularité de la matiere, feront toujours lire son poëme avec plaisir. On trouvera peut-être extraordinaire aujourd'hui qu'un poëme qui enseigne l'art de faire de beaux enfans & qui contient des détails sur l'article de la génération, ait été composé par un abbé, & dédié à un Cardinal. C'est que l'on pensoit alors qu'un objet utile & traité dans différens livres de médecine, pouvoit être mis décemment en vers. Fracastor avoit pareillement dédié sa *Syphilis*, ou son poëme Latin sur le mal vénérien à un Cardinal.

Quillet avoit composé plusieurs autres ouvrages; mais ils n'ont point été publiés. Il donna en mourant tous ses écrits à Ménage, & cinq cens écus pour les faire imprimer; on dit que Ménage prit l'argent, & garda les papiers.

QUINAULT,

Poëte François, né à Paris en 1635, mort en 1688. Il avoit été reçu de l'académie Françoise en 1670.

QUINAULT méconnut d'abord ses talens, & s'adonna sans succès à la comédie & à la tragédie. Il regne d'ailleurs dans ses piéces tragiques un ton fade & doucereux qui fit dire à Boileau:

Les héros dans Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Ce poëte, né avec une oreille saine & délicate, & un cœur tourné à la tendresse, paroissoit plus propre à composer des vers lyriques, genre de poésie où en effet il réussit parfaitement. Sa poésie est légere & facile, ses paroles sont toujours harmonieuses & sonores. On admire surtout dans ses opéras une adresse singuliere à manier & à varier les sentimens consacrés à ces sortes de poëmes. Il avoit de plus une docilité merveilleuse à se conformer aux idées, ou plutôt aux caprices du musicien. On ajoute qu'il possédoit à un degré éminent le talent de la déclamation, & que Lulli lui faisoit souvent réciter ses vers jusqu'à ce qu'il eût saisi les inflexions de sa voix pour les faire passer dans son récitatif. Il s'est élevé du vivant de ce poëte bien des détracteurs de sa réputation; mais la postérité lui a rendu justice, & reconnoît au-

jourd'hui que Lulli doit la plus grande partie de sa gloire à Quinault. Peut-être arrivera-t-il qu'un jour on oubliera la musique de Lulli ; mais on ne cessera point de lire les poëmes du créateur de notre scène lyrique.

Ce poëte, d'un caractère doux, complaisant & sans fiel, ne chercha jamais à se venger des satyres injustes de ses contemporains. Il étoit fils d'un boulanger, & c'est à quoi Furetière fait allusion dans ce trait satyrique. „ Quinault, dit-il, » est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais faite ; il oublie généreusement les outrages qu'il a soufferts de ses ennemis, & il ne lui » en reste aucun levain sur le cœur. Il a eu quatre » ou cinq cens mots de la langue pour son partage qu'il blutte, qu'il sasse & resasse, & qu'il » paîtrit le mieux qu'il peut ».

Quinault fut formé dès l'enfance à la poésie par Tristan l'Hermite qui avoit vieilli dans la carriere du théatre. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa premiere comédie intitulée *les Rivales*. Les comédiens étoient alors dans l'usage d'acheter des auteurs les piéces de théatre qu'on leur présentoit ; au moyen de quoi le profit de la recette étoit entier pour eux. Cet usage avoit son inconvénient ; car il arrivoit assez souvent que la piéce ne faisoit pas fortune dans le public. Aussi les comédiens mettoient-ils un prix assez modique à leurs emplettes. Quelquefois la réputation de l'auteur faisoit acheter plus cher l'ouvrage. Tristan, pour rendre service à son élève Quinault, se chargea de lire aux comédiens la piéce des *Rivales*. Elle fut acceptée avec de grands éloges de la part des acteurs qui convinrent d'en donner cent écus. Alors Tristan leur apprit que cette comédie n'étoit point de lui, mais d'un jeune homme appellé *Quinault* qui avoit beaucoup de talent. Cet aveu fit rétracter les comédiens. Ils dirent à Tristan que la comédie dont il avoit fait la lecture, n'étant point de sa compo-

sition, ils ne pouvoient hasarder plus de cinquante écus sur sa réussite. Tristan insista envain pour faire revenir les comédiens à leur premiere proposition ; enfin il s'avisa d'un expédient pour concilier les intérêts de ces derniers & de Quinault ; il proposa d'accorder à Quinault le neuviéme de la recette de chaque représentation pendant le temps que cette piéce seroit représentée dans sa nouveauté, & qu'ensuite elle appartiendroit aux comédiens. Cette condition fut acceptée de part & d'autre, & a toujours été suivie depuis. *Anecdotes littéraires.*

Quinault joignit au travail stérile du théatre, l'étude du droit à laquelle il fut redevable de sa fortune ; car la veuve d'un riche marchand dont il arrangea les affaires avec succès, lui accorda par reconnoissance sa main & ses biens. Ce mariage le mit en état de traiter d'une charge d'auditeur des comptes ; mais lorsqu'il croyoit s'en mettre en possession, on fit quelque difficulté de le recevoir. Les officiers de la chambre pensoient qu'il n'étoit pas de l'honneur d'une compagnie aussi grave que la leur, d'admettre dans leur corps un homme qui avoit conposé des tragédies & des comédies. Mais cette opposition ne dura pas longtemps, & Quinault fut reçu ; ce qui fit dire à un mauvais plaisant, qu'il étoit bien juste qu'un homme qui avoit tant fait d'*auditeurs*, le fût à son tour.

Quinault renonça dès-lors au théatre de la comédie ; mais ce fut pour se livrer entiérement à la poésie lyrique. Louis XIV ayant goûté l'opéra qui ne faisoit que de naître en France, l'engagea à composer ces sortes d'ouvrages, & pour l'encourager, lui accorda une pension de deux mille livres.

Ce poëte se plut à chanter les louanges du Roi son maître & son bienfaiteur dans les prologues de ses opéras. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir porté trop loin ces sortes de louanges.

Après la bataille d'Hochstet, un Prince Allemand dit malignement à un prisonnier François : » Monsieur, fait-on maintenant des prologues en » France » ?

Quinault se vit pere de cinq filles, & un jour le Roi lui ayant prescrit le sujet d'un opéra, il répondit dans un madrigal que l'opéra le plus difficile à faire n'est pas celui que le Roi lui demande, mais d'avoir cinq filles à marier.

QUINTE-CURCE, (Q. CURTIUS RUFUS)

Historien Latin, qui n'est connu que par son histoire d'Alexandre le Grand. On croit qu'il vivoit sous Vespasien & sous Trajan.

UN Prince qui envioit le sort d'Achille d'avoir eu un Homère pour chanter ses exploits, méritoit qu'un Quinte-Curce écrivît son histoire. Le nom du conquérant de l'Asie n'en impose cependant point à l'historien. Il dit de son héros le bien & le mal qu'il fait. Il est moins fidéle dans les discours qu'il fait tenir à ce conquérant & aux autres personnages qu'il fait agir. On y apperçoit trop souvent l'historien & l'orateur. On peut encore lui reprocher d'avoir négligé la chronologie & les dates. Mais de tous les historiens il n'en est point qui sache mieux que lui attacher les lecteurs. Son style est pur, noble, élégant & fleuri peut-être plus qu'il ne convient à l'histoire. Ses pensées sont ingénieuses, & ses portraits sont d'un coloris agréable. Il avoit écrit son histoire en dix livres ; mais les deux premiers ne nous sont point parvenus ; & Freinshemius a suppléé à ce vuide avec habileté. La traduction que Vaugelas nous a donnée de cet historien mérite d'etre consultée.

Lorsque Quinte-Curce représente l'armée de Darius prête d'en venir aux mains avec celle d'Alexandre, il remarque que les soldats du Roi de Perse étoient vêtus magnifiquement, & avoient des armes très-riches, mais un air efféminé; & que les soldats d'Alexandre, au contraire, étoient mal vêtus; mais que l'on pouvoit remarquer en eux un air guerrier & la valeur que cet air annonçoit. Sur quoi l'historien ajoute: » D'un côté » sont les combattans, & de l'autre le prix de la » victoire ». Ce trait en rappelle un semblable, mais beaucoup plus vif d'un officier François. Cet officier commandoit une troupe fort mécontente de ce qu'on ne lui avoit pas distribué les habillemens qui lui avoient été promis. Il vit venir à lui des bataillons ennemis vêtus de neuf: *Mes amis*, dit-il à ses soldats en leur montrant l'ennemi, *allons nous habiller.*

RABELAIS, (FRANÇOIS)

Ecrivain du quinziéme siécle, né à Château-Chinon en Touraine vers l'an 1483, *mort en* 1553. *Il fut élevé aux ordres sacrés, & étudia la médecine. Il étoit entré fort jeune dans l'ordre des Cordeliers qu'il quitta pour celui des Bénédictins, & de Bénédictin il devint Chanoine, de Chanoine Curé de Meudon.*

RABELAIS est bien connu par son *Pantagruel*, roman burlesque rempli d'érudition, de plaisanteries & de naïveté, mais où l'on rencontre quelquefois l'ennui & le dégoût. Rabelais disoit en parlant de la loi commentée & embrouillée par les jurisconsultes, que c'étoit une belle robe à fond

d'or bordée de merde. On pourroit appliquer cette définition à son roman. Dans cet extravagant & inintelligible livre il a répandu à la vérité une extrême gaîté, mais une plus grande impertinence. C'est, ajoute un illustre auteur moderne, un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. Peut-être aussi que Rabelais qui craignoit que les critiques répandues dans son roman ne lui fussent funestes, affectoit-il d'y mêler des choses extravagantes afin de faire passer ces critiques sans danger. Il imitoit en cela le premier des Brutus, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des Tarquins. Rabelais insinue lui-même dans un de ses prologues qu'il y a dans son livre quelque chose de plus que l'écorce : » C'est pourquoi faut ouvrir » le livre, & soigneusement peser ce qui y est » déduit. Lors connoîtrez que la drogue dedans » contenue est bien d'autre valeur que ne pro- » mettoit la boëte ; c'est-à-dire que les matieres » ici traitées ne sont tant folâtres, comme le titre » au-dessus prétendoit. Et posé le cas qu'au sens » littéral vous trouvez matieres assez joyeuses, » & bien correspondantes au nom, toutefois pas » demeurer là ne faut, comme au chant des » syrènes, mais à plus haut sens interprêter ce » que par avanture cuidiez dit en guaieté de » cœur. » Rabelais prévenoit en sa faveur par son air franc & ouvert, par son expression vive & facile, par le son de sa voix qui étoit enchanteur. La gaité étoit peinte dans ses yeux, & tout son extérieur annonçoit un homme aimable. Il avoit orné sa mémoire de toutes les richesses de son temps ; il est vrai que ces richesses ne différoient pas beaucoup de l'indigence.

Rabelais avoit étudié la médecine à Montpellier & fut reçu docteur & professeur dans cette faculté. Le Chancelier Duprat ayant fait abolir par arrêt du Parlement les privileges de cette faculté, Rabelais vint à Paris & réussit à

faire révoquer cet arrêt. Ce fut en reconnoissance de ce service & par une vénération pour celui qui l'avoit obtenu, que l'usage s'introduisit dans cette faculté de revêtir de la robe de Rabelaïs tous les jeunes médecins présentés pour être reçus docteurs. Peut-être aussi Rabelais avoit-il fait faire cette robe exprès, & en avoit-il fait présent à la faculté, pour l'usage des candidats, comme cela paroît plus vraisemblable. Elle étoit d'écarlate faite en forme de chape, avec un collet rond, sur lequel étoient en broderie ces trois lettres F. R. C. qui signifient *Franciscus Rabelæsus Chinonensis*. Elle dura jusqu'au commencement du dix-septieme siécle, qu'elle devint si courte qu'elle n'alloit plus que jusqu'à la ceinture, parce que chacun de ceux qui la revêtoient en emportoit un lambeau par curiosité. C'est pourquoi François Ranchin, étant Chancelier de l'Université, en fit faire à ses dépens une toute pareille, avec les mêmes lettres qui pouvoient signifier *Franciscus Ranchinus Cancellarius*.

L'artifice dont Rabelais se servit pour avoir audience du Chancelier est assez singulier, si cependant l'on peut ajouter foi au récit qui en a été fait. Il s'adressa au suisse de ce Magistrat, auquel il parla Latin; celui-ci ayant fait venir un homme qui savoit cette langue, Rabelais lui parla Grec; un autre qui entendoit le Grec ayant paru, il lui parla Hébreu; & l'on ajoute qu'il parla encore plusieurs autres langues. La capacité de Rabelais surprit tellement l'assemblée, que l'on courut en avertir le savant Duprat. Ce Chancelier, charmé de la harangue du docteur & de la science qu'il fit paroître, rétablit à sa considération tous les privileges de l'université de Montpellier, qui avoient été abolis.

On a encore rapporté cette facétie de Rabelais. Ce docteur ayant suivi Jean du Bellai dans son ambassade à Rome, fut admis à la suite de cet Ambassadeur à l'audience du Pape. Du Bellai

s'approcha du saint Pere, & comme il lui baisoit sa mule suivant l'usage, Rabelais se retira aussitôt sans rien dire. Lorsque l'Ambassadeur lui demanda raison de cette incartade : : " Puisque vous qui „ êtes mon maître, lui répondit Rabelais, avoit „ baisé la mule du Pape, que vouliez-vous donc „ que je lui baisa. „

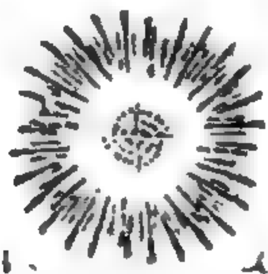
Il est dit dans le *Moyen de parvenir*, que „ le „ Cardinal du Bellai, dont Rabelais étoit médecin, „ étant malade d'une humeur hypocondriaque : „ il fut avisé par la docte conférence des Doc- „ teurs, qu'il falloit faire à Monseigneur une „ décoction apéritive. Rabelais sur cela sort, „ laisse ces messieurs achever de caqueter pour „ mieux employer l'argent ; & fait mettre au „ milieu de la cour un trépié sur un grand feu, un „ chauderon dessus plein d'eau, où il mit le plus „ de clefs qu'il put trouver, & en pourpoint, „ comme ménager, remuoit les clefs avec un „ bâton, pour leur faire prendre cuisson ; les doc- „ teurs descendus, & s'en enquêtant, il leur dit : „ Messieurs, j'accomplis votre ordonnance, d'au- „ tant qu'il n'y a rien tant apéritif que les clefs ; „ & si vous n'êtes contens, j'enverrai à l'Arsenal „ querir quelques pieces de canon, ce sera pour „ faire la derniere ouverture. „

En 1545 Rabelais fut pourvu de la cure de Meudon, & y remplit à l'égard de ses paroissiens la double fonction de médecin du corps & de celui de l'ame. Ses pieuses occupations ne l'empêcherent cependant point de mettre la derniere main à son roman. Mais s'il étoit un peu trop libre dans ses écrits, il étoit très-réservé dans ses paroles & dans tout son extérieur. On doit donc mettre au rang des fables les circonstances que quelques auteurs mal intentionnés ont rapportées de sa mort. Nous ne pensons pas non plus qu'on puisse lui attribuer ces paroles que l'on prétend qu'il a dites au page que le Cardinal du Bellai, son protecteur & son ami, lui envoya pour sa-

voir des nouvelles de sa santé. „ Dis à Monsei-
„ gneur l'état où tu me vois ; je vais chercher un
„ grand peut-être : il est au nid de la pie , dis lui
„ qu'il s'y tienne ; & pour toi , tu ne seras jamais
„ qu'un fou. Tire le rideau , la farce est jouée. „

La plus ample édition de *Pantagruel* est celle que le Duchat & la Monnoye ont donnée en cinq volumes in-12 , avec un grand nombre de notes moins historiques que grammaticales , parmi lesquelles on en rencontre quelques-unes d'utiles. Nous avons encore de Rabelais une traduction Latine des aphorismes d'hippocrate , un recueil de Lettres & quelques autres écrits.

Ce roman de *Pantagruel* fut regardé autrefois comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Pour en donner la plus haute idée , on se contentoit de l'apppeller simplement *le Livre.* Le Cardinal du Bellai étant un jour pressé de retenir à dîner un homme de lettres , demanda : " Cet homme que „ vous voulez admettre à ma table , a-t-il lu le „ Livre ? entendant par là le Pantagruel. *Non* , lui répondit-on ; " qu'on le fasse donc manger „ avec mes gens , " reprit le Cardinal , ne croyant pas que l'on put être homme de mérite & n'avoir point lu Rabelais.



RACAN, (HONORAT DE BEUIL, MARQUIS DE)

Poëte François, l'un des premiers de l'académie Françoise, né à la Roche-Racan en Tourraine en 1580 *d'un pere qui étoit Chevalier des ordres du Roi & Maréchal de camp, mort au mois de Février* 1670, *âgé* 82 *ans.*

RACAN avoit un génie facile, fécond, un caractere doux, des mœurs simples. Il étoit très-digne par conséquent de chanter les *Bergeries.* Il a aussi excellé dans le genre lyrique. Il étoit de tous les disciples de Malherbe celui qui avoit le plus de verve; mais son maître lui reprochoit avec raison de ne pas assez travailler ses vers.

Ce poëte étoit plein de bons mots, mais il avoit la voix fort basse & ne parloit pas distinctement. Ce qui fut cause qu'ayant un jour achevé dans une nombreuse compagnie un conte fort agréable, personne ne se mit à rire. S'en étant apperçu, il se tourna aussitôt vers Ménage qui étoit à côté de lui, en lui disant: *Je vois bien que ces messieurs ne m'ont pas entendu; traduisez moi, s'il vous plaît, en langue vulgaire.*

Racan s'étoit lié d'amitié avec l'illustre mademoiselle de Gournai. Cette savante le consultoit sur ses ouvrages; mais elle rencontroit quelquefois dans le poëte un censeur qui mortifioit son amour propre. Il n'approuva point des épigrammes que mademoiselle de Gournai avoit composées. Cette demoiselle lui ayant demandé comment il les trouvoit, *sans sel & sans pointe*, répondit Racan; & qu'importe, reprit-elle, *ce*

sont des épigrammes à la Grecque. Deux jours après ils se trouverent à dîner ensemble : on servit un mauvais potage. Mademoiselle de Gournai se tournant du côté de Racan, lui dit : « Voilà une » méchante soupe. » *Mademoiselle*, repartit aussitôt Racan, *c'est une soupe à la Grecque.* Ce bon mot courut la ville, & on ne parloit en plusieurs endroits que de la soupe à la Grecque, pour dire un méchant potage ; & pour marquer un méchant cuisinier on disoit : il fait de la soupe à la Grecque.

Son avanture avec mademoiselle de Gournai mérite d'être connue. Elle a donné lieu à la comédie des *trois Orontes*, piece en cinq actes en vers par l'abbé Boisrobert, représentée à l'hôtel de Bourgogne en 1652. Elle se trouve dans le sixieme volume du recueil de l'ancien théatre François. *Voyez Gournai.*

RACINE, (JEAN)

Poëte tragique François, né à la Ferté-Milon le 21 Décembre 1639, mort à Paris le 21 Avril 1699 à 60 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1673.

RACINE étoit d'une taille moyenne, mais bien proportionnée. Il joignoit à un regard plein de douceur une physionomie si ouverte, si agréable que Louis XIV la cita un jour comme une des plus heureuses. Mais sous ces traits prévenans, Racine cachoit un esprit très-caustique, & sa malignité vint souvent de son amour propre, trop sensible à la critique & aux éloges. Dans les dernieres années de sa vie une piété solide sut modérer son penchant à la raillerie. On aimoit ; on recher-

choit sa conversation, parce qu'attentif à faire disparoître le poëte, il se livroit tout entier à ceux qui l'entretenoient, & s'empressoit moins à leur montrer de l'esprit qu'à faire valoir celui qu'ils avoient. Ami solide, tendre époux, il fut encore excellent pere. Si nous le considérons comme écrivain, quel homme se montra plus éloquent? Racine dans la force de son âge, dit M. de Voltaire, né avec un cœur tendre, un esprit flexible, une oreille harmonieuse, donna à la langue Françoise un charme qu'elle n'avoit point eû jusqu'alors. Ses vers entroient dans la mémoire des spectateurs comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai; jamais on ne fit de vers plus coulans & en même temps plus exacts.

Cet homme illustre fut élevé à Port-Royal des Champs. Au milieu des études sérieuses dont on l'occupoit, il sut toujours trouver des momens pour s'entretenir avec les anciens poëtes tragiques. Il avoit une mémoire prodigieuse. Le roman Grec des *Amours de Théagène & de Cariclée* lui étant tombé par hasard entre les mains, il le dévoroit lorsque le sacristain Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre & le jetta au feu. Il trouva le moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisieme; &, pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur & le porta ensuite au sacristain en disant: *Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres.*

Racine fit connoître d'abord ses talens pour la tragédie par la *Thébaïde*, *Alexandre*, & sur-tout par *Andromaque*, la premiere de ses tragédies qui eut un plein succès. Cette piéce coûta la vie à Montfleuri, célébre acteur. Il y représenta le rôle d'Oreste avec tant de force qu'il s'épuisa.

Sa comédie des *Plaideurs* parut quelque temps

après. Racine, que ses parens avoient d'abord destiné à l'état ecclésiastique, jouissoit d'un bénéfice qu'un régulier vint lui disputer, prétendant que ce bénéfice ne pouvoit être possédé que par un régulier : il fallut plaider, & voilà ce procès *que ni ses juges, ni lui n'entendirent*, comme il le dit dans la préface des Plaideurs. Fatigué enfin du procès, las de voir des avocats & de solliciter des juges, il abandonna le bénéfice, & se consola de cette perte par une comédie contre les juges & les avocats. Plusieurs traits de cette comédie lui furent fournis par ses amis. M. de Brillac, conseiller au parlement de Paris, lui apprit les termes du Palais. Boileau lui donna l'idée de la dispute entre Chicanneau & la Comtesse : il avoit été témoin de cette scène qui s'étoit passée chez son frere le greffier, entre un homme très-connu alors, & une Comtesse que l'actrice qui joua ce personnage, contrefit jusqu'à paroître sur le théâtre avec les mêmes habillemens. Plusieurs autres traits de cette comédie avoient également rapport à des personnes alors tres-connues. Par l'intimé qui dans la cause du chapon commence son plaidoyer comme Cicéron dans l'oraison *Pro Quintio : Quæ res duæ plurimum possunt... gratia & eloquentia*, &c. on désignoit un avocat qui s'étoit servi du même exorde dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger. *Mémoires sur Jean Racine.*

Le juge dans cette piece *des Plaideurs* demande à l'intimé s'il sera long, & cet intimé répond *oui* contre la coutume. On se rappelloit qu'un Avocat au Parlement de Paris avoit fait la même réponse au premier Président, qui ne put s'empêcher de lui dire : « Du moins vous êtes de bonne foi.

Les deux premieres représentations de cette piece eurent un succès très-médiocre. Moliere qui y avoit été présent, quoiqu'alors brouillé avec l'auteur, ne se laissa séduire ni par aucun intérêt particulier, ni par le jugement du public ;

il dit hautement que cette comédie étoit excellente, & que ceux qui s'en mocquoient méritoient qu'on se mocquât d'eux. Cependant les acteurs n'oserent en donner une troisieme représentation, & ce ne fut qu'au bout de quelque temps que ne sachant quelle petite piece donner à la suite d'une tragédie qu'ils devoient jouer à Saint-Germain en-Laye devant le Roi, ils risquerent les *Plaideurs*. Louis XIV, qui étoit très sérieux, fut néanmoins si frappé du comique de cette comédie qu'il fit de grands éclats de rire, & toute la Cour confirma le jugement de Moliere. Les comédiens flattés d'un succès qu'ils n'avoient pas osé espérer, vinrent à leur arrivée de Saint-Germain annoncer cette bonne nouvelle à Racine, qui logeoit à l'hôtel des Ursins. Il étoit minuit. Plusieurs carosses dans une rue où l'on n'étoit pas accoutumé d'en voir pendant le jour, réveillerent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres, & comme on vit que les carosses étoient à la porte de Racine & qu'il s'agissoit des Plaideurs, on se persuada qu'on venoit de l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain ; & ce qui donna lieu à cette vision ridicule, c'est qu'effectivement un vieux conseiller avoit fait grand bruit au Palais sur cette comédie.

Une derniere anecdote sur cette piece, est que Corneille dans le *Cid* ayant dit de Dom Diegue :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits ;

Racine qui sentit le foible de ce vers le parodia par celui-ci, que l'intimé dit en parlant de feu son pauvre pere qui étoit sergent :

Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Tout le monde, excepté Corneille, goûta cette plaisanterie.

Racine qui avoit abandonné son bénéfice pour

n'avoir point de procès, en eut bientôt un autre qui fit plus de bruit. Desmarets de Saint Sorlin, auteur de la comédie des *Visionnaires* & de quelques autres pieces, n'ayant pu se faire un nom dans la poësie, s'étoit avisé d'être prophête. Il prétendoit avoir trouvé la clef de l'Apocalypse. Il débita ses rêveries dans un livre intitulé les *Délices*, & qu'il auroit mieux fait d'appeller les *Délires de l'esprit.* Nicole le tourna en ridicule dans plusieurs lettres qu'il publia. Ce célébre écrivain y avoit traité les poëtes dramatiques d'*empoisonneurs des ames.* Racine qui continuoit à travailler pour le théatre prit ce trait pour lui. Il lança d'abord contre ses anciens maîtres une lettre remplie de traits piquants, & qui pour les agrémens du style fut goutée de tout le monde. Les jésuites la mettoient à côté des *Provinciales.* Nicole négligea d'y répondre; mais Barbier d'Aucour & Dubois le firent pour lui. Racine leur repliqua par une lettre non moins ingénieuse & aussi pleine de sel que la premiere. Boileau à qui il la montra avant que de la rendre publique, lui dit en ami sage : " Cette lettre fera honneur à „ votre esprit; mais n'en fera pas à votre cœur. „ Vous attaquez des hommes d'un très-grand „ mérite, à qui vous devez une partie de ce que „ vous êtes. „ Cette réponse fit impression sur Racine, qui supprima sa seconde lettre & retira tous les exemplaires de la premiere. Ces deux lettres qui ont été recouvrées, & se trouvent imprimées dans le recueil des œuvres de cet homme illustre, justifient, ainsi que les épigrammes rapportées plus bas, ce qui a été dit de son penchant à la raillerie amere.

On sait l'impression que firent sur Louis XIV ces vers que Narcisse dans *Britannicus* récite à Néron, lorsqu'il veut lui faire entendre qu'on raille son ardeur à briller par des talens, qui ne doivent point être les talens d'un Empereur.

Il excelle à conduire un char dans la carrière ;
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains ;
A venir prodiguer sa voix sur un théatre.

Les pieces dramatiques, dit Boileau dans une de ses lettres à M. de Monchesnai, ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications : & pour vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un grand Prince qui avoit dansé à plusieurs ballets, ayant vû jouer le *Britannicus* de M. Racine, où la fureur de Néron à monter sur le théatre est si bien attaquée, il ne dansa plus à aucun ballet, non pas même au temps du carnaval.

La tragédie de *Bérénice* fut un duel, ainsi que s'exprime Fontenelle dans la vie de Corneille son oncle. Henriette Anne d'Angleterre, célebre par son esprit & par son amour pour la poësie, avoit engagé les deux rivaux Corneille & Racine à traiter ce même sujet. On appliqua ce vers de Virgile, *Infelix puer atque impar congressus Achilli*, O jeune combattant à qui cependant la victoire demeura. *Bérénice* est sans contredit la plus foible des tragédies de Racine, mais quelle pureté, quelle élégance, que de charmes inexprimables dans la diction ! Racine n'ignoroit pas que le sujet n'avoit pas été bien choisi, aussi ce ne fut que comme courtisan qu'il s'étoit engagé à le traiter. *Si je m'y étois trouvé*, disoit Boileau, *je l'aurois bien empêché de donner sa parole.*

Le grand Condé témoigna publiquement le suffrage qu'il donnoit à cette piece par l'heureuse application de ces deux vers que dit Titus en parlant de la Princesse :

Depuis trois ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Chapelle, ami de Racine, gardoit le silence sur cette piece. Racine enfin le pressa un jour

vivement de se déclarer. *Avouez moi en ami*, lui dit-il, *votre sentiment. Que pensez-vous de Bérénice? Ce que j'en pense?* répondit la Chapelle, *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* Ce mot & la rime indécente qu'Arlequin dans la parodie mettoit à la suite de la *Reine Bérénice*, chagrinoient Racine au point de lui faire oublier le concours du public à sa piece, les larmes des spectateurs & les éloges de la cour. Ses enfans apprirent de lui que les succès les plus flatteurs ne rendent point le poëte heureux, puisqu'il leur avouoit que la plus mauvaise critique lui avoit toujours causé plus de chagrin que les plus grands applaudissemens ne lui avoient fait de plaisir. *Mémoires sur Jean Racine.*

Racine mettoit au nombre des choses qui le mortifioient le plus les louanges des ignorans; & il racontoit quelquefois à ce sujet le compliment que lui fit un jour un vieux magistrat. Ce grave personnage n'ayant jamais été au spectacle s'y laissa entraîner par une compagnie, à cause de l'assurance qu'elle lui donna, qu'il seroit très-content de l'*Andromaque*. Il fut très-attentif au spectacle qui fut terminé par la petite piece des *Plaideurs*. En sortant il rencontra Racine, & croyant lui devoir un compliment il lui dit: « Je » suis, monsieur, très-content de votre Andro- » maque, c'est une jolie piece: je suis seulement » étonné qu'elle finisse si gaîment. J'avois d'abord » eu quelque envie de pleurer, mais la vûe des » petits chiens m'a fait rire. „

Racine encore dans la fleur de son âge & cherchant à plaire à la Cour d'un jeune Roi où l'on respiroit l'amour & la galanterie, fit respirer le même air à ses héros & à ses héroïnes. Marchant d'ailleurs dans la même carriere que Corneille, il se crut obligé de traiter ses sujets sur un ton différent. Mais on lui a reproché avec justice de s'être trop souvent contenté de l'élégance & de n'avoir que touché le cœur quand il pouvoit le

déchirer. *Phédre* est peut-être la seule piece de cet auteur où la passion de l'amour soit peinte avec toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible; encore y est-elle défigurée par l'intrigue obscure d'Hyppolite & d'Aricie. C'est ce que le grand Arnaud avoit bien senti quand il demanda à Racine : *Pourquoi cet Hyppolite amoureux ?* On sait la réponse que lui fit le poëte. *Eh, Monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits maîtres ?*

Lorsque cette tragédie de *Phédre* parut, Pradon donna une piece sur le même sujet, qui fut représentée en concurrence. La curiosité de comparer les deux pieces & le crédit d'une cabale puissante, dont les chefs s'assembloient à l'hôtel de Bouillon, soutinrent d'abord la piece de Pradon. Mais enfin le petit nombre de connoisseurs fit entendre sa voix & l'on revint à la piece de Racine. Le sonnet que Madame des Houlieres avoit fait en faveur de Pradon, & qui avoit ébloui d'abord, fut aussi-tôt oublié. *Voyez Pradon.*

Athalie, le chef-d'œuvre de Racine, & qu'il composa ainsi qu'*Esther* pour Saint-Cyr à la recommandation de madame de Maintenon, fut d'abord peu applaudie. On disoit que c'étoit un sujet de dévotion destiné à amuser les enfans : un prêtre & un enfant en étoient, ajoutoit-on, les principaux objets. Despréaux tint bon. Il osa soutenir qu'*Athalie* étoit le chef-d'œuvre & du poëte & de la tragédie, & que le public tôt ou tard y reviendroit. Il fut seul de son avis, & malgré sa prédiction, Racine mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet; parce que la froideur du public pour cette tragédie lui fit croire qu'il n'avoit pas su la rendre intéressante. Cette piece n'avoit point encore été jouée par les comédiens, lorsque M. le Duc d'Orléans régent voulut connoître quel effet elle produiroit sur le théatre; & malgré la clause insérée dans le privilege, ordonna aux comédiens de l'exécuter. Le succès fut étonnant, & les premieres représentations faites

à la Cour donnoient un nouveau prix à cette piece, parce que le Roi étant à peu près de l'âge de Joas, on ne pouvoit sans s'attendrir sur lui, entendre quelques vers comme ceux-ci :

Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver....
Du fidele David, c'est le précieux reste...
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside...

Segrais dit que cette maxime de la Rochefoucault : *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit*, fut écrite à l'occasion de Racine & de Despréaux, dont tout l'entretien rouloit sur la poësie. Ceci peut être vrai à l'égard de Boileau, qui aimoit à parler de ses écrits; mais Racine, jaloux de plaire dans la conversation, savoit que le plus grand secret d'y réussir est de faire en sorte que les autres soient encore plus contens d'eux-mêmes que de nous. Aussi dans l'épanchement d'un cœur paternel, disoit-il à ses enfans : « Ne » croyez pas que ce soient mes pieces qui m'attirent les caresses des grands. Corneille fait des » vers cent fois plus beaux que les miens & cependant personne ne le regarde; on ne l'aime » que dans la bouche de ses acteurs. Au lieu que » sans fatiguer les gens du monde du récit de mes » ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je les » entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que » j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en » ont. »

Racine possédoit au suprême dégré le talent de la déclamation. « Je me souviens, dit Valincourt dans une de ses lettres, qu'étant un jour » à Auteuil chez Despréaux, avec Nicole & quelques autres amis d'un mérite distingué, nous » mîmes Racine sur l'*Oedipe* de Sophocle. Il nous » le récita tout entier, le traduisant sur le champ, » & il s'émut à un tel point, que tout ce que

„ nous étions d'auditeurs nous éprouvâmes tous „ les sentimens de terreur & de compassion, sur „ quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos meilleurs „ acteurs sur le théâtre; j'ai entendu nos meil- „ leures pieces; mais jamais rien n'approcha du „ trouble où me jetta ce récit; & au moment mê- „ me que je vous écris, je m'imagine encore voir „ Racine avec son livre à la main, & nous tous „ consternés autour de lui. „

Racine forma les principaux acteurs de son temps. Ses assiduités auprès de la Champ-Mêlé firent croire qu'il étoit l'amant de cette actrice. Il ne cessa de la voir que lorsque M. de Clermont-Tonnerre en fit sa maîtresse. Ce qui fit dire alors de cette fameuse actrice qu'*un tonnerre l'avoit déracinée.*

C'étoit assez la coutume de Racine de réciter ses vers avec feu lorsqu'il les composoit. Etant un matin aux Thuileries, il se vit tout d'un coup environné d'ouvriers qui avoient quitté leur travail pour le suivre. Ils le prenoient pour un homme qui par desespoir alloit se jetter dans le bassin.

Racine avoit la foiblesse de vouloir passer pour courtisan, mais cette petite science lui étoit inconnue & on s'en appercevoit bien. Louis XIV le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoye: " Voilà, dit-il, deux hommes que je „ vois souvent ensemble: j'en devine la raison: „ Cavoye avec Racine se croit bel esprit: Racine „ avec Cavoye se croit courtisan. „

Ce Prince aimoit à entendre lire Racine & lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir les beautés des ouvrages qu'il lisoit. Dans une indisposition qu'il eut, il le chargea de lui chercher quelque livre propre à l'amuser. Racine proposa une des vies de Plutarque, de la traduction d'Amiot. *C'est du Gaulois*, répondit le Roi. Racine repliqua qu'il tâcheroit en lisant de changer les tours de phrase trop anciens & de substituer les mots en usage aux mots vieillis depuis Amiot,

ce que Racine exécuta avec tant de succès que le Roi écouta avec plaisir & parut goûter toutes les beautés de Plutarque.

Lorsque ce Prince fut de retour de ses rapides conquêtes, il vit à Versailles ses deux historiographes Boileau & Racine, il leur demanda pourquoi ils n'avoient pas eu la curiosité de voir un siége. “ Le voyage, leur dit-il, n'étoit pas long.
„ Nous n'avions, Sire, répondit ingénieusement
„ Racine, que des habits de ville. Nous avions
„ commandé à nos tailleurs des habits de campa-
„ gne : mais les villes que votre Majesté assiégeoit
„ ont été plutôt prises que nos habits n'ont été
„ faits. „

Quand ces historiographes avoient écrit quelque morceau intéressant, ils alloient le lire au Roi. Ces différens mémoires passerent après la mort de Racine & de Boileau entre les mains de Valincourt, qui fut chargé de la continuation de cette histoire. Mais sa maison de Saint-Cloud ayant été consumée par un incendie arrivé en 1726, les mémoires du régne de Louis XIV périrent avec plusieurs autres papiers précieux à la littérature.

Racine avoit un secret penchant à la raillerie & même à la raillerie amere. Aussi Despréaux répondit à ceux qui le trouvoient trop malin : *Racine l'est encore bien plus que moi.* Et leurs amis communs, comme Molière, Chapelle, &c. se défioient plus du premier que du second que l'on trouvoit seulement trop vif, trop emporté.

Quelqu'un s'étonnoit de ce que la *Judith* de Boyer n'avoit pas été sifflée lors de la premiere représentation. : *Les sifflets*, répondit Racine, *étoient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau.*

Ce n'étoit pas seulement en conversation que Racine se permettoit les traits les plus piquans contre ceux qui l'avoient offensé ; il lançoit aussi sur eux des épigrammes qu'il savoit assaisonner du sel caustique de l'ironie.

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Etoit assis près d'un riche caissier,
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit & pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur;
Le beau vous touche: & ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit:
Je pleure hélas! pour ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith.

Le Maréchal de Créqui & le Comte d'Olone disoient hautement qu'il n'y avoit que du romanesque dans l'*Andromaque* de Racine. Le Maréchal passoit pour ne point aimer les femmes & le Comte n'avoit pas lieu de se louer de la tendresse de la sienne. Le poëte offensé fit là-dessus l'épigramme suivante qu'il adressoit à lui-même:

Le vraisemblable est choqué dans ta piece,
Si l'on en croit & d'Olone & Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
D'Olone, qu'Andromaque aime trop son mari.

Lorsque Racine fit représenter son Iphigénie, Coras & le Clerc en donnerent une autre qui n'est guéres connue que par l'épigramme qu'il composa à ce sujet.

Entre le Clerc & son ami Coras,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit: La piece est de mon crû.
Le Clerc répond: Elle est mienne & non vôtre;
Mais aussi-tôt que l'ouvrage eût parû,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

M. de Fontenelle, comme neveu du grand Corneille, élevoit beaucoup ce pere de la tragédie au-dessus de son concurrent. Mais Fontenelle ayant donné la tragédie d'*Aspar* qui ne réussit point, Racine ne laissa pas tomber cette occasion de se venger de ce distributeur de louanges, & dans la même épigramme il donna des nasardes à Boyer & à Pradon qu'une cabale puissante avoit cherché à lui opposer.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
Ce fut, dit l'un, aux pieces de Boyer.
Gens, pour Pradon, voulurent parier,
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
Que, par degrés, je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller.
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volerent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidele)
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Le nombre des couplets qu'il fit contre beaucoup d'académiciens & de personnes distinguées, étoit très-considérable. Mais ces couplets & plus de trois cens de ses épigrammes ne nous sont point parvenus, & ont été brûlés à sa mort. On jugera de ce qu'il savoit faire en matiere de couplet par celui-ci contre Fontenelle à sa réception à l'Académie Françoise.

Quand le novice académique
Eut salué fort humblement,
D'une Normande rhétorique

Il commença son compliment ;
Où sottement
De sa noblesse poétique
Il fit un long dénombrement.

Les amis même de Racine ne recevoient point de grace après de lui quand il leur échappoit quelque chose qui lui donnoit prise. Un jour Despréaux ayant avancé à l'académie des Inscriptions une proposition qui n'étoit pas juste, Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie que peut faire naître la premiere chaleur de la dispute ; mais il revint à la charge si souvent, que Despréaux perdit patience, & s'écria : *Eh bien, oui j'ai tort ; mais j'aime encore mieux avoir tort que d'avoir orgueilleusement raison.*

Boileau avouoit néanmoins que Racine avoit su modérer par des sentimens de religion la vivacité de son esprit & la violence de son tempérament qui l'auroient pu porter à plusieurs passions dangereuses dans la société. Il disoit à ce sujet : « La raison conduit ordinairement les au- » tres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit » M. Racine à la raison ».

Racine trouva dans la tendresse conjugale le bonheur de sa vie Sa femme, uniquement occupée des devoirs de mere & d'épouse, regardoit tout le reste avec indifférence. Elle ignora toute sa vie ce que c'est qu'un vers. Elle ne connut, ni par la représentation, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devoit s'intéresser ; elle en apprit seulement les titres par la conversation. Son indifférence pour la fortune parut un jour inconcevable à Boileau. On a pu voir ce fait dans les mémoires que nous avons déjà cités. Racine rapportoit de Versailles une bourse de mille louis dont le Roi l'avoit gratifié, & trouva son épouse qui l'attendoit dans la maison de Boileau à Auteuil. Il courut à elle, & l'embrassant : *Félicitez-*

moi, lui dit-il, *voici une bourſe de mille louis que le Roi m'a donnée.* Elle lui porta auſſi-tôt des plaintes contre un de ſes enfans qui, depuis deux jours, ne vouloit point étudier. *Une autre fois*, reprit-il, *nous en parlerons : livrons-nous aujourd'hui à notre joie.* Elle lui repréſenta qu'il devoit en arrivant faire des réprimandes à cet enfant, & continuoit ſes plaintes lorſque Boileau qui, dans ſon étonnement, ſe promenoit à grands pas, perdit patience, & s'écria : *Quelle inſenſibilité ! peut-on ne pas ſonger à une bourſe de mille louis !*

Racine, par condeſcendance pour Madame de Maintenon, avoit écrit un mémoire ſur les affaires préſentes. Ce mémoire tomba entre les mains du Roi qui parut déſapprouver qu'un homme de lettres ſe mêlât de choſes qui ne le regardoient pas. Il ajouta même, non ſans quelque air de mécontentement : " Parce qu'il ſait faire parfaitement des vers, croit-il tout ſavoir ? & parce qu'il eſt grand Poëte, veut-il être miniſtre „ ? Racine, d'une ame extrêmement ſenſible, & encore plus poëte que Philoſophe, conçut un ſi violent chagrin de cette diſgrace qu'il le conduiſit au tombeau.

Cette ſenſibilité dans Racine étoit portée au point qu'il ne pouvoit aſſiſter à une ſimple priſe d'habit ſans verſer des larmes. C'eſt ce que Madame de Maintenon nous apprend dans une lettre qu'elle écrivoit à Saint-Cyr, pour demander le jour de la profeſſion d'une jeune perſonne, où elle vouloit aſſiſter. Elle ajouta : *Racine qui veut pleurer, viendra à la profeſſion de ſa ſœur Lalie.*

Lors d'une repréſentation que les demoiſelles de Saint-Cyr faiſoient d'*Eſter* devant le Roi, la jeune actrice qui rempliſſoit le role d'*Eliſe*, manqua de mémoire. *Eh ! mademoiſelle*, s'écria Racine, *quel tort vous faites à ma piece !* La demoiſelle conſternée de la réprimande, ſe mit à pleurer. Auſſi-tôt il courut à elle, prit ſon mouchoir, eſſuya ſes pleurs, & en répandit lui-même. Tous

ces petits faits sont intéressans dans un homme qui lui-même a fait verser tant de pleurs à ses auditeurs.

Racine conserva toujours une amitié tendre pour Boileau ; il lui dit dans sa maladie en l'embrassant pour la derniere fois : " Je regarde comme „ un bonheur pour moi de mourir avant vous „.

Il fut enterré à Port-Royal des Champs, ainsi qu'il l'avoit demandé par son testament. Mais comme ce poëte avoit toujours cherché à se rendre agréable à Louis XIV, & que ce Prince ne regardoit pas d'un œil favorable l'abbaye de Port-Royal, ceci donna lieu à ce mot. Quelques personnes de la cour s'entretenoient du lieu où Racine avoit voulu être enterré ; on nomma l'abbaye de Port-Royal : *C'est ce qu'il n'eût point fait de son vivant*, dit un Seigneur connu par des réflexions de cette nature.

RAMEAU,

Musicien François, né à Dijon le 25 Septembre 1683, mort à Paris le 12 Septembre 1764.

RAMEAU sera mis par la postérité au rang de ces hommes de génie qui ont fait faire un pas à l'art qu'ils ont pratiqué. Avant lui les ouvrages de musique n'étoient appréciés que par les rapports qu'ils avoient avec ceux de Lulli. Campra, Mouret, Destouches & tous ceux qui jusqu'alors s'étoient montrés sur la scene lyrique, sembloient avoir confirmé le public dans cette fausse méthode de juger des nouvelles productions musicales. Rameau est le premier des musiciens modernes qui se soit frayé une route nouvelle. La musique françoise dans ses opéras ne parle plus au cœur seul. Les sens sont émus, subjugués, trans-

portés par une nouvelle combinaison d'accords, par le concours hardi des dissonances, par des intonations qu'on avoit jusqu'alors cru impraticables, par des chœurs, des symphonies dont les parties différentes, quoique très-nombreuses, se mêlent, se combinent de façon à ne former qu'un tout. Aussi Rameau est-il regardé comme le créateur de notre symphonie. S'il n'a pas opéré les mêmes révolutions dans la musique vocale, c'est qu'il n'est pas donné à un seul homme de tout perfectionner. Peut-être aussi que l'incapacité des chanteurs de son temps, notre obstination, nos préjugés s'opposoient à ce qu'il auroit pu faire en faveur de notre récitatif. Car il n'est pas que ce grand musicien n'ait senti le défaut du récitatif françois, espece d'ambigu en musique, qui est moitié chant & moitié déclamation, ou plutôt qui n'est ni l'un ni l'autre. Rameau s'est encore rendu recommandable par sa profonde théorie en musique, & spécialement par son systême de la basse fondamentale & par sa découverte du phénomene fameux des résonnances des corps sonores, systême & découverte qu'il faut voir & méditer dans ses écrits. Ceux qui ont connu cet homme illustre, savent qu'il étoit d'une taille fort au-dessus de la médiocre, mais d'une maigreur singuliere. Tous les traits de son visage étoient grands & bien prononcés, & annonçoient la fermeté de son caractere. Rameau avoit dans son abord quelque chose de brusque & de repoussant; mais quand on le pratiquoit, on lui trouvoit beaucoup de droiture & de franchise. La souplesse & le manege des petits esprits lui étoient inconnus. Trop supérieur pour être jaloux, il louoit avec sincérité, avec plaisir ceux qui méritoient des louanges; & ce qui ajoute encore à son éloge, c'est que, quelque prévenu qu'il dût être en sa faveur, il cédoit volontiers aux judicieuses critiques des gens instruits.

Cet illustre musicien exerça d'abord obscuré-

ment ſes talens comme organiſte dans différentes Egliſes. Il avoit en cette qualité paſſé un bail avec le chapitre de la cathédrale de Clermont en Auvergne ; mais il ne tarda point à ſe trouver à l'étroit dans cette ville. Le ſentiment de ſes forces le faiſoit deſirer de ſe montrer dans la capitale. Il réclama envain pluſieurs fois ſa liberté ; la ſupériorité de ſes talens le rendoit trop précieux au chapitre, pour qu'il conſentît à ſes demandes. Cette réſiſtance força Rameau à recourir à un moyen extraordinaire ; moyen blâmable, mais qui produiſit l'effet qu'il en eſpéroit. Le ſamedi, dans l'octave de la Fête-Dieu, au ſalut du matin, étant monté à l'orgue, Rameau mit ſimplement la main ſur le clavier au premier & au ſecond couplet ; enſuite il ſe retira & ferma les portes avec fracas : on crut que le ſouffleur manquoit, & cela ne fit aucune impreſſion. Mais au *Salve* du ſoir, il ne fut pas poſſible de prendre le change, & l'on vit qu'il avoit réſolu de témoigner ſon mécontentement par celui qu'il alloit donner aux autres. Il tira tous les jeux d'orgue les plus déſagréables, & il y joignit toutes les diſſonances poſſibles. Envain lui donna-t-on le ſignal ordinaire pour l'obliger à ceſſer de toucher ; on ſe vit forcé de lui envoyer un enfant de chœur ; dès qu'il parut, Rameau quitta le clavier, & ſortit de l'Egliſe. Il avoit mis tant d'art dans le mêlange des jeux & dans l'aſſemblage des diſſonances les plus tranchantes, que les connoiſſeurs avouoient que Rameau ſeul étoit capable de jouer auſſi déſagréablement. Le chapitre lui fit faire des reproches ; mais ſa réponſe fut qu'il ne joueroit jamais autrement, ſi l'on perſiſtoit à lui refuſer la liberté. On ſentit qu'on ne le détermineroit pas à abandonner le parti qu'il avoit pris. On ſe rendit ; le bail fut réſolu ; & le jour ſuivant il témoigna ſa ſatisfaction & ſa reconnoiſſance en donnant ſur l'orgue des pieces admirables. Il ſe ſurpaſſa le jeudi de l'octave après la rentrée de la proceſſion ;

c'étoit le jour où il jouoit pour la derniere fois. Il mit dans son jeu tant de douceur, de délicatesse & de force, de brillant & d'harmonie, qu'il fit passer dans l'ame des assistans tous les sentimens qu'il voulut leur inspirer, & qui rendirent plus vifs les regrets de la perte qu'on alloit faire. *Note sur l'éloge historique de M. Rameau.*

Le premier opéra de Rameau est *Hippolite & Aricie* qu'il donna en 1733. Il avoit alors cinquante ans, & n'avoit rien fait qu'un livre de piéces de clavecin. C'est une particularité assez singuliere dans Rameau, & dont Milton seul donne l'exemple, qu'un talent purement d'imagination & d'enthousiasme ait attendu, pour paroître, l'âge où tous les talens semblent décliner. Ce fut l'abbé Pellegrin qui donna à Rameau les paroles de cet opéra. Il y a à ce sujet une anecdote curieuse que l'on trouvera à l'article *Pellegrin*.

Lors de la premiere représentation de cet opéra, le Prince de Conti demandant à Campra ce qu'il en pensoit, ce musicien répondit : « Monseigneur, » il y a assez de musique dans cet opéra pour en » faire dix ». Dans une autre occasion, ce même musicien étonné de ce genre nouveau de musique, s'étoit écrié : *Voici un homme qui nous éclipsera tous.* Ces différens traits d'éloge, comme on l'a observé, ne font pas moins d'honneur à Campra qu'à Rameau.

Ce seroit mal connoître les hommes, & avoir une foible idée des talens de Rameau, que des'imaginer qu'il n'eut point d'ennemis. Cet homme illustre se vit souvent obligé de prouver le succès de ses opéras par le produit des représentations, parce que plusieurs de ses rivaux avoient la méchanceté d'en annoncer la chûte, de façon à en imposer à ceux qui habitoient les provinces ou les pays étrangers. Le musicien Mouret se montra le plus animé contre les succès du réformateur de notre musique. On a rapporté que la tête ayant tourné à ce musicien, il fut enfermé à Chat-

renton, où, dans ses accès de folie il chantoit continuellement le beau chœur des démons du quatrieme acte de *Castor & Pollux*: *Qu'au feu du tonnerre, le feu des enfers declare la guerre, &c.*

Monteclair, autre antagoniste de Rameau, dont il décrioit la personne & les ouvrages, ne put s'empêcher à la sortie d'une des représentations des *Indes galantes*, d'aller lui témoigner le plaisir qu'il avoit éprouvé à un passage de cet opéra qu'il lui cita. Rameau qui le voyoit aussi mal adroit dans sa louange qu'il l'avoit été dans ses critiques, lui dit: „ l'endroit que vous louez, „ monsieur, est cependant contre les regles, car il „ y a trois quintes de suite „. Ce qui, pour les compositeurs bornés, est une faute grave que Monteclair avoit sou ent reprochée à Rameau. Le premier ne sut que répondre. Cette anecdote est rapportée par M. Mongeot; il là tenoit de Rameau même. *Voyez une lettre inserée dans le mercure de Juin* 1765.

On apprendra peut-être avec plaisir quelques particularités sur la maniere dont ce grand musicien composoit ses opéra. Elles sont tirées pour la plupart de l'éloge historique que nous avons cité, des journaux & des lettres manuscrites. Lorsque le poëte lui avoit donné son poëme, il le lisoit plusieurs fois, le raisonnoit, le déclamoit, & obligeoit très-souvent l'auteur à y faire des changemens qui mettoient sa patience à l'épreuve. C'etoit un violon à la main que Rameau composoit sa musique; quelquefois cependant il se mettoit à son clavecin. Il entroit alors dans une sorte d'enthousiasme, & se livroit à une gaîté déclamatoire, lorsque son génie le servoit à son gré. Mais s'il se refusoit à ses efforts, il s'abandonnoit à une sorte de fureur chagrine; malheur alors à l'indiscret qui seroit venu le troubler.

Une singularité que l'on doit mettre au rang de celles dont Rameau fut l'exemple, c'est qu'il n'a

jamais eu d'autre maître de composition que lui-même. Il s'étoit adonné fort jeune à la musique instrumentale, & elle lui étoit par cette raison beaucoup plus facile à composer que la vocale.

Quoique la nature & l'étude aient réuni en lui toutes les qualités qui font le grand musicien, il chantoit mal ce qu'il avoit senti. Cependant personne ne faisoit sentir plus vivement ce qu'il avoit imaginé, & ne prononçoit avec plus de sévérité & de justesse sur l'exécution des morceaux que l'on répétoit devant lui.

Que l'on réfléchisse sur l'incapacité des musiciens qui remplissoient l'orchestre de l'opéra lorsque Rameau commença d'occuper la scène lyrique, & l'on n'aura encore qu'une foible idée de la patience qui lui fut nécessaire dans les répétitions de ses opéras. Il s'est vu même obligé de supprimer des morceaux de musique où se trouvoient des passages enharmoniques par l'impossibilité de les faire exécuter avec justesse.

Les jours que l'on répétoit ses opéras, il s'asseioit dans le parterre & vouloit y être seul. Si quelqu'un s'approchoit de lui, il le repoussoit avec la main, sans lui parler & même sans le regarder. Lorsqu'il avoit quelque chose à dire aux musiciens de l'orchestre, il le faisoit quelquefois avec tant de feu que sa bouche se desséchoit, & il étoit alors obligé de manger quelque fruit pour se mettre en état de continuer. La même chose lui arrivoit dans la conversation, & on le voyoit quelquefois dans l'instant où il étoit le plus animé, se taire, ouvrir la bouche, & faire comprendre par ses gestes qu'il ne pouvoit plus parler.

Aucun musicien peut-être ne montra une ame plus sensible & ne fut doué d'une oreille plus délicate. La musique lui a souvent fait verser des pleurs, & lorsqu'on répétoit ses opéra il démeloit la moindre dissonance étrangere à sa composition. Souvent il désignoit avec le doigt celui

des musiciens auquel on pouvoit la reprocher.

Les opéras de ce savant compositeur, comme on l'a observé plusieurs fois, ont toujours été mieux goûtés & plus suivis à leur reprise que dans leur nouveauté; & la raison sans doute c'est que l'oreille Françoise plus familiarisée avec les détails d'une musique forte & pleine d'images en saisissoit mieux alors l'ensemble, sans lequel toute musique n'est plus qu'un bruit harmonieux: d'ailleurs les musiciens étant plus exercés, l'exécution étoit plus parfaite.

L'opéra de *Zoroastre* a été traduit en vers Italiens, & il fut représenté pendant le carnaval de 1751 avec grande magnificence & beaucoup de succès sur le théatre Royal de Dresde. Outre le beau chœur, *trembles, trembles, suis nos pas*, du premier acte sur lequel on mit une traduction Italienne très-bien adaptée au chant & au dessein, on conserva encore tous les grands tableaux de musique de l'opéra François, tel que la marche sublime pour l'adoration du soleil levant du second acte, & on débuta par l'ouverture dont on donna une explication traduite du François. C'est un honneur dont nos musiciens n'avoient point encore joui avant Rameau.

On sait encore que depuis long-temps en Italie on a mis sur le théatre les airs de danse des opéras de cet illustre compositeur.

Le public de Paris rendit un jour une justice éclatante à ses talens; c'étoit à une représentation de *Dardanus*. On l'apperçut à l'amphithéatre; on se retourna de son côté & on battit des mains pendant un quart d'heure: après l'opéra les applaudissemens le suivirent jusques sur l'escalier. Cet événement est d'autant plus remarquable que Rameau évitoit le plus qu'il pouvoit les regards du public. Lorsqu'il assistoit aux représentations de ses opéras, il se plaçoit presque toujours dans une petite loge, s'y cachoit de son mieux & même s'y tenoit couché. Il avoua un jour à un de ses

amis qu'il fuyoit les complimens, parce qu'ils l'embarrassoient & qu'il ne savoit qu'y répondre.

Rameau a composé des opéras, des piéces de clavecin & autres morceaux de musique; il a écrit plusieurs traités sur son art, & il est assez curieux de savoir quels sont ceux de ces différens ouvrages pour lesquels il avoit le plus d'attachement, il paroît que ce sont ses ouvrages de théorie qui attiroient toute sa complaisance paternelle. On lui a même entendu dire qu'il regrettoit le temps qu'il avoit donné à la composition, puisqu'il étoit perdu pour la recherche des principes de son art.

Ce profond théoricien voulant prouver que l'harmonie nous est naturelle, rapporte dans son traité sur la maniere de former la voix, cette anecdote particuliere. Un homme du commun, âgé de plus de 70 ans, qui n'avoit jamais eu aucun principe de musique, & qui même ne fréquentoit les spectacles que depuis très-peu de temps, parce que sa fortune ne lui avoit pas permis de le faire plutôt, étant un jour dans le parterre de Lyon pendant la représentation d'un opéra, se mit à chanter tout haut & assez fort la basse fondementale d'un chant dont les paroles l'avoient frappé.

Rameau refusa constamment dans les dernieres années de sa vie de travailler à quelque nouvel opéra. Lorsqu'on lui faisoit des instances à ce sujet, il répondoit que l'imagination étoit usée dans une vieille tête, & qu'on n'étoit pas sage quand on vouloit travailler à cet âge aux arts qui sont entiérement d'invention.

Rameau étoit compositeur de la musique du cabinet du Roi. Sa majesté lui avoit accordé des lettres de noblesse en 1764, & il étoit désigné pour être décoré de l'ordre de Saint Michel lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année; il fut inhumé le lendemain à Saint Eustache, où

est le tombeau du célèbre Lulli. L'Académie Royale de musique lui fit faire un service où plusieurs beaux morceaux tirés des opéras de *Castor* & de *Dardanus* furent adaptés aux prières qu'il est d'usage de chanter dans ces cérémonies. Ceci rappelle ce tableau de la transfiguration que les éléves du célèbre Raphaël firent placer vis-à-vis son cercueil lorsqu'on célébroit sa pompe funébre. On ne pouvoit louer plus dignement ces deux artistes & faire mieux sentir au public la perte qu'il venoit de faire.

RAMUS, (PIERRE)

Professeur au college Royal, né en Picardie l'an 1512. *Il fut l'un des savans du seizieme siécle qui contribuerent le plus à la renaissance des lettres. Il périt dans le massacre de la Saint-Barthelemi en* 1572.

ON a beaucoup loué l'éloquence de ce professeur. ,, Ramus, dit Brantome, étoit un fort ,, discret & éloquent orateur, & peu s'en est-il vu ,, de semblables; car il avoit une grace inégale à ,, tout autre qui secouroit davantage son élo- ,, quence, jusques-là qu'au bout de quelque ,, temps, lui s'étant rendu Huguenot, & étant ,, en la compagnie de messieurs les Princes & ,, l'amiral au voyage de Lorraine; & leurs réis- ,, tres qu'ils avoient fait venir, ne voulant pas- ,, ser vers la France qu'ils n'eussent de l'argent, ,, après que Ramus les eut harangués, ils en fu- ,, rent gagnés, & menés au cœur de la France ,, pour faire assez de maux. ,, Ce professeur fut un homme rigide dans sa conduite & sévére dans ses mœurs.

L'histoire de la vie de Ramus nous fournit plus d'un exemple de la fureur avec laquelle les hommes défendent leurs opinions même les plus futiles. Ce qui semble justifier ce mot de M. de Fontenelle, que s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de les ouvrir pour les montrer aux hommes. Ramus qui vit la tyrannie avec laquelle le Péripatétisme régnoit dans les écoles, publia des ouvrages solides & lumineux pour dessiller les yeux des sectateurs d'Aristote. Mais il ne connoissoit point les hommes. La plupart des professeurs de l'Université n'ayant point de bonnes raisons à lui opposer, le citerent devant les juges criminels, comme un homme qui vouloit renverser la religion & les sciences. On fit un examen très partial de sa doctrine; la publication de ses écrits fut interdite dans tout le royaume, & il fut condamné à ne plus enseigner la philosophie. Ses ennemis triompherent avec une joie insultante. On représenta même des piéces de théatre ou Ramus, à la honte du siécle, fut baffoué au milieu des acclamations & des applaudissemens des Péripatéticiens.

L'année suivante cependant il continua d'enseigner dans le collége de Presle dont il étoit principal. Ses ennemis voulurent encore l'en faire chasser. Ce qui ajoutoit à leur haine contre lui, c'est qu'il avoit embrassé la réforme qu'avoient déja introduite plusieurs professeurs royaux dans la prononciation du Latin. Quelques ecclésiastiques, à la persuasion de Ramus, avoient adopté cette nouvelle prononciation. Des Sorbonistes s'y étoient opposés; ils avoient même poussé les choses jusqu'à dépouiller un bénéficier de ses revenus pour avoir prononcé *quisquis*, *quanquam*, suivant la nouvelle réforme; & non pas *kiskis*, *kankam*, selon l'ancien usage. Ce bénéficier s'étant pourvu au Parlement, les professeurs royaux, surtout Ramus, craignant qu'il ne succombât sous le crédit de la faculté, se cru-

rent obligés de le secourir : ils allerent donc à l'audience & représentérent si vivement à la cour l'indécence d'un tel procès, que l'accusé fut absous, & qu'on laissa la liberté de prononcer comme on voudroit. C'est à ce sujet qu'un mauvais plaisant disoit que la lettre Q faisoit plus de *kan-kan* que toutes les autres lettres ensemble.

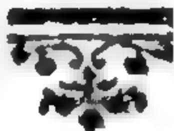
En 1551 Henri II avoit, à la priere du Cardinal de Lorraine, donné à Ramus une chaire de professeur au Collége-royal. Nous avons de ce professeur un traité de *Militiâ Cæsaris*, un autre de *Moribus veterum Gallorum*, & quelques écrits qui prouvent qu'il étoit non-seulement très-versé dans les belles-lettres & la philosophie, mais encore dans les mathématiques. Mais ce qui le distingue le plus est le zèle qu'il témoigna toute sa vie pour le progrès de sciences. L'histoire du Collége-royal en fournit la preuve. L'intention du Roi François I en fondant ce Collége, avoit été que les places de professeurs ne fussent occupées que par des gens capables de les remplir avec honneur. Des gens sans mérite avoient pourtant trouvé moyen par amis & par intrigues d'en occper quelques-unes, & de ce nombre étoit d'Ampestre, qui s'étoit chargé d'enseigner les mathématiques, dont il savoit à peine les premiers élémens. Ramus s'éleva contre lui, & l'accusant d'insuffisance, le traduisit au parlement, où l'ignorant professeur fut condamné à subir l'examen. Ramus fit de plus ordonner par le Roi que d'Ampestre & tous les autres professeurs qui se présenteroient désormais pour être admis au Collége-royal, seroient examinés publiquement par tous les autres lecteurs. D'Ampestre, pour n'avoir pas l'affront d'être convaincu d'insuffisance, céda sa place à de certaines conditions à Charpentier, encore moins versé que lui dans les mathématiques, mais homme intriguant & artificieux. Ramus l'attaqua plus vivement que l'autre, il le fit comparoître à la cour, où le

nouveau professeur obtint par ses supplications de ne pas subir l'examen. Le Parlement lui prescrivit des conditions qu'il n'exécuta point; ce qui obligea Ramus de le traduire au Conseil, où par les artifices de Charpentier, il se trouva lui-même dans la nécessité de faire son apologie.

Le penchant que Ramus témoigna hautement pour le Calvinisme lui attira de nouveaux malheurs. Il servit même de prétexte à l'ignorant Charpentier, qui redoutoit dans Ramus un censeur rigide & éclairé, de le faire périr à la cruelle journée de Saint Barthélemi. Ramus s'étoit caché pendant le tumulte dans un grenier au cinquieme étage où étoit sa bibliothéque. Il en fut tiré par des meurtriers que lui envoya Charpentier. Son cadavre devenu le jouet des écoliers, dont la barbarie étoit commandée par leurs maîtres qui étoient présens, ne put assouvir leur haine fanatique contre ce savant.

Il avoit laissé par son testament ciuq cens livres de rente pour fonder une chaire de mathématiques au Collége-royal.

Le célébre Cardinal d'Ossat fut un de ses disciples; & disciple zélé, car il fit dans sa jeunesse un ouvrage pour la défense de son maître.



RANCÉ, (DON ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE)

Abbé régulier & réformateur du monastère de la Trappe, né à Paris en 1626, mort à la Trappe le 26 Octobre 1700. Il étoit neveu de Claude le Bouthillier de Chavigni, Secrétaire d'Etat & Surintendant des finances.

DES passions vives, un cœur ardent avoient jetté le jeune de Rancé au milieu des plaisirs & des agitations du monde. Mais ne trouvant rien qui pût remplir ses desirs; il tourna bientôt vers Dieu le feu qui le dévoroit. Après s'être réformé lui-même, il entreprit d'établir la réforme dans son abbaye de la Trappe de l'ordre de Citeaux. L'abbé de Rancé ne put néanmoins se détacher entiérement de ses anciens amis. Il se trouva surchargé de correspondance. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, & les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponses aux leurs, occuperent une partie de sa vie; aussi a-t-on dit que l'Abbé de Rancé s'étoit dispensé, comme législateur de la loi, qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre.

L'éducation du jeune de Rancé avoit été cultivée avec un soin particulier. Son pere lui avoit donné trois précepteurs à la fois, dont l'un lui apprenoit la langue Latine, l'autre la langue Grecque; le troisieme n'étoit occupé qu'à former ses mœurs, & à lui enseigner les principes de la religion. Il parut d'abord que les soins de ce dernier furent les moins heureux; car le jeune de Rancé fit des progrès étonnans dans les belles-let-

tres, & ne parut embrasser l'état ecclésiastique que pour succéder aux bénéfices de son frere aîné qui en avoit plusieurs & qui venoit de mourir. Le jeune Abbé de Rancé n'avoit point encore douze ans qu'il publia une édition des poésies d'Anacréon avec des notes. Le pere Caussin, confesseur du Roi, ayant entendu parler du savoir du jeune auteur, voulut l'examiner lui-même; il lui présenta un Homère que de Rancé expliqua sans hésiter. Pour lui ôter le secours de la version latine imprimée à côté du grec, il la couvrit avec ses gants; mais l'Abbé interpréta le poëte avec la même facilité. Le pere Caussin l'embrassa, & lui dit en riant qu'il avoit des yeux de lynx, puisqu'il voyoit au travers de ses gants.

L'abbé de Rancé, après avoir commenté les poésies d'Anacréon, mit ses leçons en pratique dans sa belle terre de Veret. Sa table étoit délicate, le luxe régnoit dans ses meubles, dans ses habits. Mais au milieu de ses plaisirs, il respecta toujours la religion. Son libertinage étoit en lui un vice du cœur & non de l'esprit.

L'amour l'avoit égaré, l'amour occasionna sa conversion. On lit dans Saint-Evremont que l'Abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir une jeune personne qu'il aimoit & dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, & qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat. On l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire étoit trop petit. Ce spectacle inattendu fit une telle impression sur le malheureux amant, qu'il lui inspira la plus grande aversion pour tout ce qui avoit fait autrefois l'objet de ses recherches.

L'abbé de Rancé eût voulu dès-lors s'isoler du monde entier. Un cloître sembloit devoir lui convenir : mais l'idée du cloître le revoltoit. *Moi devenir frere Frocard!* répondit-il un jour à un Evêque de ses amis qui lui conseilloit d'embrasser ce parti. Cependant quelques mois après il prit l'ha-

bit régulier; il étoit pour lors âgé de trente-sept ans.

L'abbé de Rancé avoit vendu sa terre de Veret pour en distribuer l'argent aux pauvres, & n'avoit conservé de tous ses bénéfices que son prieuré de Boulogne de l'ordre de Grammont & son abbaye de la Trappe. Cette abbaye étoit l'asyle des satyres des bois; l'Abbé de Rancé en fit la retraite des plus austéres pénitens. Le réformateur priva ses religieux des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Ecriture-Sainte & de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté & des devoirs de l'état monastique* : ouvrage qui occasionna une dispute entre l'austere réformateur & le doux & savant Mabillon.

Differens passages de l'Ecriture-Sainte sont écrits sur les murs de l'abbaye de la Trappe; ce qui a fait dire que dans cette maison les murailles parlent & les hommes ne disent mot.

Quelques traits cités ici pourront donner une idée des vertus que le réformateur avoit inspirées à ses freres. Un religieux ressentoit à l'épaule un violent mal dont il ne parla que lorsque la gangréne eut gagné une grande partie du dos. Un chirugien fit l'opération qui ne put être que très-douloureuse. Le religieux la souffroit sans proférer la moindre plainte, & ne cessoit de s'entretenir avec un de ses confreres. Le chirurgien étonné d'une si grande constance, pria l'Abbé de dire à ce religieux de ne point se contraindre; que les efforts qu'il faisoit pour retenir ses cris augmentoient la douleur qui devoit être extrême; que les plaintes, en soulageant la nature, servoient en même temps à conduire son opération, & qu'il ne pouvoit discerner autrement s'il alloit ou non jusqu'au vif. Ce religieux, sans rien perdre de sa tranquillité, répondit à l'abbé qui lui disoit de se plaindre: „ Eh, de quoi me plaindre, mon

» pere, de ce que j'ai le bonheur de souffrir à l'exemple de Jesus-Christ »! Il soutint une longue & cruelle opération, sans qu'il parût ressentir la moindre douleur.

Un religieux se rettanchoit sur le pain, le cidre & le sommeil. Il en devint si foible que l'Abbé, pour le punir, lui fit manger devant lui tout ce qu'on lui servoit; il l'obligeoit de déjeûner tous les matins. Il en vint même jusqu'à le condamner à manger de la viande pendant quinze jours à l'infirmerie. Le religieux vint trouver le pere Abbé, & s'étant jétté à ses pieds les yeux baignés de larmes, il reconnut sa faute, & en demanda pardon en disant: » Quoi, mon pere, ne me pardonnerez-vous pas? mes freres se crucifient, & je vis „ comme un réprouvé „.

Un pauvre écclésiastique de Lille s'étant présenté pour être reçu dans cette maison, l'Abbé assembla ses religieux pour demander leurs avis, parce que ce bon Prêtre ayant le bras gauche rompu, ne pouvoit manquer d'être à charge au monastere. Ayant commencé, selon la coutume, à recueillir les voix par le dernier des freres, le jeune religieux lui répondit: „ Je vous dirai, mon pere, „ que mon avis seroit de recevoir au plutôt cet „ homme que Dieu appelle, & s'il ne peut tra„ vailler, nous le servirons tous „. Le chapitre entier applaudit à cet avis, & le postulant fut reçu d'une voix unanime.

L'abbé ordonna un jour à l'un de ses moines nommé le frere *Joseph* de porter du feu dans la chapelle de l'infirmerie, parce que ce lieu étoit humide. Ce frere vit quelques religieux infirmes entrer dans la chapelle pour y entendre la Messe; il crut leur faire plaisir de fermer la porte pour tenir l'endroit plus chaud. Cependant le Prêtre s'étant trouvé mal à cause de l'odeur du charbon, le pere Abbé fit au frere une réprimande. Celui-ci se mit à genoux, sans que l'Abbé s'en apperçut, & ayant demeuré trois heures en cet état, le sa-

criſtain en avertit le ſupérieur. Celui-ci l'alla trouver, & lui fit une ſévére réprimande, parce qu'il ne pouvoit pas avoir donné tout ce temps à la priere ſans avoir négligé d'autres exercices auxquels il devoit ſe trouver. Le ſaint religieux lui avoua qu'il auroit cru manquer à la règle qui ordonne de ſe proſterner aux pieds du ſupérieur lorsqu'il reprend de quelque faute, & de demeurer dans cette poſture juſqu'à ce qu'il diſe de la quitter. Il ajouta que comme il l'y avoit laiſſé ſans lui rien dire, il y auroit perſévére juſqu'à la mort, ſi lui ou quelqu'un par ſon ordre ne lui avoit commandé de ſe lever. Ce frere Joſeph avoit été lieutenant d'infanterie.

L'attachement que frere Joſeph témoigna toute ſa vie pour l'Abbé de Rancé ne pouvoit être ni plus vif, ni plus tendre. L'abbé de Rancé avoit fait une chûte dangereuſe qui faiſoit craindre pour ſa vie. Le frere Joſeph prit la réſolution de mourir avant lui. Il diminua ſa nourriture accoutumée, & quoiqu'il fût lui même malade alors, il ſe refuſoit tous les ſoulagemens neceſſaires, ſe privant du ſommeil, n'approchant jamais du feu, & pratiquant d'ailleurs toutes ſortes d'auſtérités. Ce genre de vie, joint à la douleur que lui cauſoit la maladie du pere abbé, fit ſur lui de ſi grandes impreſſions, qu'il avoit l'air d'un ſquelette. Le pere Abbé ayant été averti de ſon état, l'envoya chercher & lui demanda ce qui l'avoit réduit à cette extrêmité. Le frere Joſeph répondit que Dieu étant ſur le point d'appeller à lui ſon ſupérieur & ſon pere, il ne lui reſtoit plus de conſolation dans ce monde, & que ſon deſſein étoit de le précéder, ou du moins de le ſuivre dans l'autre.

Tous les religieux de ce monaſtère portoient une égale tendreſſe au pieux réformateur. Un Abbé, viſiteur de l'ordre de Citeaux, faiſant ſa viſite dans ce monaſtere pendant la maladie de l'Abbé de Rancé, dit aux religieux aſſemblés, qu'ils devoient avoir grand ſoin de ce ſaint homme

me qui les soutenoit par son exemple & par ses paroles. Ils tomberent tous à terre au même instant, comme s'ils se fussent donné le mot, & étant prosternés de la sorte, ils dirent tous ensemble les larmes aux yeux : *Nous ne demandons à Dieu que lui dans nos prieres.*

L'abbé de Rancé guérit de sa maladie ; mais ce fut pour donner à ses religieux l'exemple de la plus grande humilité, après leur avoir donné celui des austérités qu'il leur faisoit pratiquer. Il se démit de son abbaye, & se réduisit à l'état de simple religieux. Il eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur d'un Abbé, son successeur. Il supporta ses chagrins & ses infirmités avec constance, & parvint à une grande vieillesse. Dans sa derniere maladie il fut toujours vêtu de ses habits de religion, & quand on le mit sur la paillasse, car il n'eut jamais d'autre lit, on lui laissa jusqu'à ses souliers. Lorsqu'il fut prêt à rendre les derniers soupirs, on lui présenta un crucifix qu'il embrassa avec tous les sentimens de la piété la plus tendre ; il baisa l'image du Christ & la tête de mort placée au pied de la croix. En remettant ce signe respectable entre les mains d'un religieux, il remarqua qu'il baisoit l'image du Crucifix sans baiser la tête de mort ; il lui dit avec vivacité : „ Pourquoi ne baisez-vous pas la tête „ de mort ? Baisez, mon pere, baisez sans peine „ l'image de la mort dont vous ne devez pas „ craindre la réalité „. Ce religieux regarda cet ordre comme un avertissement de sa mort prochaine. En effet il mourut peu de temps après. *Vie de l'Abbé de Rancé.*

RAPHAEL SANZIO, (ou RAPHAEL D'URBIN)

Peintre Italien, né à Urbin l'an 1483 *le jour du Vendredi-Saint, & mort à pareil jour en* 1520.

RAPHAEL est un de ces hommes célebres qui font époque dans l'histoire des arts. Ses compositions annoncent partout un génie heureux & facile. Une noble & élégante simplicité caractérise ses figures; les attitudes en sont naturelles & pleines d'expression. Où trouver un dessein plus pur, plus correct? le soin qu'il prenoit de le bien prononcer, & l'espece de tranchant qu'il donnoit à l'indication des moindres parties, ont paru tenir d'un style énergique, mais dur & destitué de graces à ceux qui se sont laissés séduire par le moëlleux des contours & la douceur des formes rondes du Correge. Mais Raphaël qui avoit l'idée la plus sublime du style des anciens sculpteurs Grecs, étoit persuadé que l'on ne pouvoit s'en éloigner sans énerver la noblesse & la majesté qui le caractérisent. Il n'ignoroit pas qu'en rendant son dessein moins angulaire, il lui procureroit peut-être plus d'agrément; mais il savoit en même-temps qu'il lui ôteroit beaucoup de sa dignité & de son expression.

Raphaël avoit envoyé dans la Grèce & dans toute l'Italie plusieurs excellens dessinateurs chargés de dessiner pour lui tous les monumens précieux de l'antiquité qui avoient échappé aux ravages des temps. On demandoit un jour à cet artiste immortel comment il avoit pu acquérir ce haut point de perfection où il étoit parvenu? *En ne né-*

gligeant rien, répondit-il ; leçon utile pour tous ceux qui courent la carriere des arts.

Raphaël qui avoit contemplé la nature dans ce qu'elle offroit de plus beau, imagina, à l'exemple des anciens sculpteurs Grecs, des formes encore plus belles & plus frappantes. C'est d'après cette forme idéale de beauté qu'il conçut sa fameuse *Galathée*. Cet artiste observe dans sa lettre au comte Balthazar Castiglione, que les différentes parties de la véritable beauté se trouvent rarement unies dans une seule personne, particulierement dans les femmes, & qu'en conséquence il avoit été obligé de donner à sa Galathée les traits d'une beauté idéale dont le modele n'existoit que dans sa propre imagination.

Raphaël avoit assez de mérite pour n'être pas offensé de la critique ; mais il vouloit qu'elle fût juste. Deux cardinaux lui reprochoient mal-à-propos d'avoir fait dans un tableau les visages de saint Pierre & de saint Paul trop rouges : „ Messeigneurs, leur répondit-il, un peu offensé de „ cette critique, n'en soyez pas étonnés ; je les ai „ peints ainsi qu'ils sont au ciel. Cette rougeur „ leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'église „ aussi mal gouvernée. „

Raphaël refusa de se marier avec la niece d'un Cardinal, parce qu'il se flattoit de le devenir, suivant la promesse que Léon X lui en avoit faite. Mais cet artiste mourut à la fleur de son âge dans sa trente-septieme année. Quelle perte pour les arts ! Ce peintre sublime, après avoir étudié dans les statues grecques ces grands traits d'élégance & d'expression, ce contour pur, gracieux & correct qui forme la véritable ligne de beauté, & que la nature asservie par nos mœurs & nos usages, ne put jamais donner, s'appliquoit entierement, quelque temps avant sa mort, à l'étude de la nature. Or, si ce grand artiste, ainsi que l'a observé M. Winckelman, avoit pu échapper à une mort prématurée, il nous auroit fait

fait voir par le changement qu'il avoit apporté dans sa méthode, l'heureux effet de l'étude de la nature dirigée par une étude antérieure des sublimes productions du génie grec. En imitant la nature dans ses formes les plus simples, il auroit conservé ce goût sublime qu'il avoit acquis par l'étude de l'antiquité. Il auroit pu, en conséquence de sa nouvelle méthode, apprendre à metre plus de perfection & de variété dans les draperies & le coloris de ses tableaux, & surtout à saisir des effets plus frappans de clair-obscur; mais le grand mérite de ses ouvrages auroit toujours été dans cette pureté & cette noblesse de dessin, dans cette force & cette vérité d'expression qu'il avoit empruntées des modeles antiques.

On attribue la cause de la mort de cet artiste à sa trop grande passion pour les femmes. Les médecins ignorant son dernier excès, l'épuiserent par des saignées. Son tombeau se voit à Rome dens l'église de la Rotonde; le Cardinal Bembe a composé son épitaphe. Le tableau de la *Transfiguration*, qui est le dernier qu'il peignit, & qui passe pour son chef-d'œuvre, fut placé le jour de sa mort sur son cercueil; & cet appareil simple & touchant fut sans doute supérieur à toutes les oraisons funebres qu'on auroit pu lui faire.

REGNARD, (JEAN-FRANÇOIS)

Poëte comique, né à Paris d'une bonne famille en 1647, mort en 1709 à 62 ans.

QUI ne se plait point aux comédies de Regnard, a dit un bon juge en cette partie, n'est pas digne d'admirer Moliere. La gaité est le caractere dominant des drames de ce poëte. Son dialogue est vif

& animé, son vers plein & saillant. La comédie du *Joueur* passe pour son chef-d'œuvre. L'auteur avoit lui-même éprouvé la passion du jeu. C'étoit au reste un homme de plaisirs qui, après avoir employé une partie de sa jeunesse à voyager, se retira dans une terre proche de Dourdan pour y goûter les délices d'une vie sensuelle & délicate dans la compagnie des personnes choisies & dans les charmes de l'étude. Cette espece d'Epicurien néanmoins, cet homme vif & enjoué & qui inspiroit aux autres toute la gaîté qu'il mettoit dans ses drames, est mort de chagrin, & non sans soupçon d'avoir lui-même avancé ses jours par une médecine prise à contre-temps.

L'inclination que Regnard se sentit de bonne heure pour les voyages, le conduisit en différentes contrées de l'Europe. Il parcourut d'abord l'Italie; à son retour, s'étant embarqué à Gènes sur un bâtiment Anglois qui alloit à Marseille, ce bâtiment fut pris par deux vaisseaux corsaires, & tout l'équipage fut conduit à Alger. Comme Regnard avoit toujours aimé la bonne chere, il étoit un grand faiseur de ragoût, & son adresse en ce genre lui procura l'emploi de cuisinier du maître entre les mains duquel il tomba. Ses manieres prévenantes, son enjouement, sa bonne mine l'avoient déjà bien fait venir auprès des femmes favorites. Mais son maitre ayant découvert quelques-unes de ses intrigues, le livra à la justice pour être puni selon les loix qui veulent qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. Le consul de la nation Françoise, qui avoit reçu depuis peu de temps une somme considérable pour le délivrer, ayant appris ce qui se passoit, interposa son autorité, & alla trouver le maître qui d'abord ne voulut rien écouter. Mais le consul ne se rebutant point, lui représenta que rien n'étoit quelquefois plus faux que les apparences; que quand la chose seroit vraie, il y auroit peu de gloire

lui de faire paroître sa puissance contre son esclave; que d'ailleurs en le perdant, il perdroit une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette derniere raison fut beaucoup plus forte que les autres. Le maître se laissa gagner, retira Regnard des prisons du divan, en avouant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon, & que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve; & il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le consul. Regnard, en retournant en France, emporta avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage, & la conserva toujours depuis dans son cabinet.

Regnard ne fut pas pour cela guéri de la passion des voyages. Il parcourut la Flandre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, le Danemark, la Suede, & il est le premier François qui ait pénétré jusqu'en Laponie. Il grava sur un rocher ce vers:

Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

Regnard, lassé enfin de ses courses, fixa son séjour à Paris au mois de décembre 1683. Il acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances, & y joignit celles de lieutenant des eaux & forets & des chasses de la forêt de Dourdan. Il acquit peu de temps après la terre de Grillon située près de Dourdan. C'est dans ce lieu qu'il avoit pris plaisir à embellir, qu'il composa la plupart de ses comédies. Ses *Menechmes*, & surtout son *Joueur*, son des piéces qui peuvent être mises à côté de celles de Moliere. Riviére Dufresny avoit fait à-peu-près dans le même temps que Regnard une comédie du *Joueur*. Ces deux auteurs s'accusoient réciproquement de plagiat; ce qui donna occasion à l'épigramme suivante.

Un jour Regnard & Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouverent qu'un *joueur* seroit un caractere

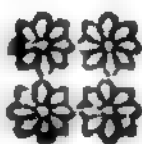
Qui plairoit par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers, & de Riviere en prose.
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon;
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Regnard, dans sa comédie, fait assez bien sentir qu'un joueur de profession est toujours moins sensible au gain qu'à la perte. S'il lui arrive une bonne fortune, rarement en est-il content. Aussi le poëte fait-il dire à son joueur:

Sans le cruel revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de mille Louis.

L'intrigue de la comédie du *Légataire*, autre piéce de Regnard, est principalement fondée sur la fourberie de Crispin qui contrefait le moribond pour dicter un testament. Cette fourberie n'est que la copie d'un fait véritable arrivé du temps de Regnard. On a néanmoins reproché à cet auteur d'en avoir fait usage dans sa piéce. Mais Regnard a peut-être pensé que les tours d'adresse étant les secrets des fripons, ne pouvoient être trop divulgués.

Les autres piéces de cet auteur conservées au théatre, sont le *Distrait*, les *Ménechmes*, *Démocrite*, les *Folies amoureuses*. On en a donné à Paris en 1758, ainsi que de ses autres œuvres, une édition en 4 vol. *in*-12.



REGNIER, (MATHURIN)

Poëte satyrique François, né à Chartres l'an 1573, mort à Rouen en 1613.

REGNIER est le premier poëte François qui ait composé des satyres. Il y a beaucoup de finesse & de gaîté dans la peinture qu'il fait des vices & des vicieux. Son vieux langage a encore des graces; ses expressions sont vives, énergiques; ses tours faciles. Mais il n'a que trop souvent souillé ses écrits de termes cyniques & qui se ressentent des lieux qu'il fréquentoit. Vieux à trente ans, il mourut à quarante usé de débauches. Il s'est peint dans cette épigramme qu'il composa, à ce qu'on prétend, pour son épitaphe:

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et si m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.

Regnier possédoit plusieurs bénéfices, & avoit obtenu par dévolu un canonicat de la cathédrale de Chartres. Il étoit parvenu à prouver que le résignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation en cour de Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche qui fut depuis portée en terre à la place du corps qu'on avoit fait enterrer secrétement.

REGNIER DESMARETS, (FRANÇOIS-SERAPHIN)

Ecrivain du siecle de Louis XIV, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1713. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & avoit été reçu de l'académie Françoise en 1670.

L'ABBÉ DESMARETS a donné au public une grammaire, plusieurs traductions & autres ouvrages. On desireroit peut-être dans son style plus de force & de précision; mais il est pur, quelquefois élégant, & cet écrivain est un de ceux qui ont le plus contribué à la perfection de la langue françoise. Ses talens étoient relevés par une probité, une droiture & un amour du vrai généralement reconnus; & comme il n'appelloit ses vrais amis que ceux en qui il avoit remarqué ces mêmes qualités, son amitié devoit être ambitionnée.

L'abbé Desmarets, indépendamment de ses traductions & autres écrits, a composé plusieurs poésies légeres en François, en Latin, en Espagnol & en Italien. Il réussit même à faire passer une de ses piéces Italiennes pour être de Pétrarque. Il avoit envoyé cette piéce qui étoit une espece d'ode ou de chanson Italienne à l'Abbé Strozzi, résident pour le Roi à Florence. Cet Abbé la présenta à quelques Académiciens de la Crusca de ses amis. Il supposa que Leo Allatius, bibliothécaire du Vatican, lui avoit écrit qu'en renvoyant le manuscrit de Pétrarque qu'on y conserve, il avoit apperçu deux feuillets collés, & que les ayant séparés, il y avoit trouvé la chanson qu'il lui envoyoit. La chose parut d'abord difficile à croire; mais le style & le goût de Pétrarque que l'on s'imagina

reconnoître dans cette petite piéce, ne firent plus douter qu'elle ne fût de ce poëte illustre. Lorsque quelque temps après le Prince Léopold, protecteur de l'académie, apprit la vérité du fait, il procura à l'Abbé Regnier une place dans cette même académie. M. de Voltaire qui fait mention de cette anecdote, ajoute que Desmarets n'eût pas fait passer ses vers françois sous le nom d'un grand poëte.

REMBRANT, (VAN-RHIN)

Peintre & graveur de l'école Flamande, fils d'un meunier, né en 1606 *dans un moulin situé sur le bord du Rhin, origine de son nom de* Van-Rhin, *mort à Amsterdam en* 1674.

REMBRANT étoit né avec ce génie qui crée, mais qui ne perfectionne pas. On a dit qu'il auroit inventé l'art de la peinture s'il n'avoit point été trouvé. En effet, sans étude, sans le secours d'aucun maître, mais par son seul instinct, il s'étoit fait des regles & une pratique sûre de la couleur, de son mélange & des effets de ses différens tons. La nature n'est point embellie dans ses tableaux; mais elle y est rendue avec un vrai si simple & si frappant, que ses têtes, ses portraits surtout semblent s'animer & sortir de la toile. Il aimoit les grandes oppositions de lumiere & d'ombres. Pour en obtenir plus surement l'intelligence, il avoit un attelier construit de façon que le jour n'y entroit que par un trou comme dans la chambre noire, & il disposoit de ce rayon vif comme il le jugeoit à propos pour l'effet de ses compositions. Cet artiste envisagea toujours son art comme la scene où les caracteres ne frappent

point s'ils ne sont exagérés. Il s'écarta de la maniere finie & *lechée* si ordinaire aux peintres de son pays. Il chargeoit même quelquefois les endroits éclairés de ses tableaux de touches si épaisses, qu'il sembloit plutôt avoir voulu modéler que peindre. On a cité de lui une tête où le nez étoit presque aussi saillant que celui qu'il copioit d'après nature.

Quelqu'un lui reprochoit un jour que sa façon particuliere d'employer les couleurs, rendoit ses tableaux raboteux ; il lui répondit qu'*il étoit peintre & non teinturier.*

Il se plaisoit à donner à ses figures des habillemens & des coeffures extraordinaires : il avoit à cet effet rassemblé un grand nombre de bonnets orientaux, d'armes anciennes & d'étoffes depuis longtemps hors d'usage. Quand on lui conseilloit d'étudier l'antique pour prendre un meilleur goût de dessein que celui qu'il a adopté, & qui est ordinairement lourd & écrasé, il menoit le donneur d'avis dans un coin de son attelier, & lui montrant toutes ses antiquailles, il lui disoit par dérision que c'étoit là ses antiques.

Rembrant, ainsi que la plupart des gens à talens, étoit sujet à mille caprices. Un jour étant occupé à peindre une famille entiere dans un seul tableau qui étoit presque fini, on vint lui annoncer la mort de son singe. Sensible à cette perte, il se le fit apporter ; & sans aucun égard pour les personnes qu'il venoit de peindre, il traça le portrait de l'animal sur la même toile. Cette figure déplut, avec raison, à ceux à qui le tableau étoit destiné ; mais il ne voulut jamais l'effacer, & il aima mieux ne pas vendre son tableau.

Ce trait paroîtra d'autant plus extraordinaire dans Rembrant, qu'il étoit très-avaricieux. Ce vice s'accrut en lui avec l'âge. Il usa de plus d'une ruse pour vendre fort cher ses estampes. Le public s'empressoit de les avoir, & cet empressement étoit fondé. On trouve dans les gravures

de ce peintre le même goût que dans ses tableaux. Sa pointe, sous un trait égratigné & irrégulier en apparence, mais pittoresque, rend avec la plus grande vérité les effets propres aux différens objets. Rembrant, pour se procurer de ses estampes un prix encore plus avantageux que celui auquel il les avoit fixées, les faisoit vendre par son fils, comme si celui-ci les eût dérobées. Il en exposoit d'autres dans les ventes publiques, & alloit lui-même sous un habillement inconnu les enchérir. Quelquefois il feignoit de vouloir quitter la Hollande, & d'aller s'établir dans un autre pays. Ces menées lui réussissoient ; on lui donnoit le prix qu'il vouloit des estampes qui lui restoient. Il avoit encore la ruse de faire imprimer ses gravures à moitié terminées ; on les débitoit ; il les finissoit ensuite, & c'étoit une nouvelle planche. Quand elle étoit usée, il y faisoit des changemens qui, pour la troisieme fois, procuroient la vente de ses estampes, quoiqu'elles ne différassent pas beaucoup des précédentes.

Ses éléves, qui connoissoient son avidité, peignirent un jour des piéces de monnoie sur des cartes, & Rembrant les ramassa bien vîte. Il souffrit cette plaisanterie sans se fâcher ; mais aussi sans se corriger.

RICHELIEU, (ARMAND DU PLESSIS, CARDINAL, DUC DE)

Evêque de Luçon, premier ministre sous Louis XIII, Roi de France; né à Paris le 5 septembre 1585, mort dans la même ville le 4 décembre 1642, à 58 ans.

TOus les historiens conviennent des défauts de Richelieu qui sacrifia tout à son ambition & à sa vengeance; mais ils sont obligés d'avancer en même temps qu'il a rendu les services les plus considérables au Roi & à l'état par l'extinction des petits tyrans qui désoloient la France, par l'abbaissement de la maison d'Autriche & du parti protestant. Richelieu bravant les périls dont il fut continuellement environné, vint à bout de changer la disposition des esprits & la face des affaires, mais en réprimant l'ambition des grands, il n'abattit point leur courage, & ne leur ôta rien de leurs droits légitimes. Par cette conduite, le Cardinal se fit admirer du grand nombre, aimer de plusieurs, & respecter de tous. Ce ministre fut ennemi de tous ceux dont il ne put obtenir l'amitié; mais, sincere dans sa haine, & ami de bonne foi, il ne daigna jamais descendre jusqu'à la dissimulation, & laissa connoître sur son visage & dans ses manieres ce que l'on avoit à craindre & à espérer. Les reproches ni les menaces n'obtinrent jamais rien de lui: inébranlable dans ses desseins, il punit quand il voulut, & récompensa de même; il accorda tout au mérite; mais ce fut au mérite soumis. Fier, altier, impérieux dans ses manieres comme dans ses actions, voulant que tout pliât sous son autorité,

& incapable de fléchir sous aucun pouvoir, il n'eut que le titre de ministre, & son Roi n'en eut que le nom. Mais s'il sut se rendre en quelque sorte indépendant de son maître, il le fit régner avec plus d'empire sur le reste de ses sujets, & le rendit plus redoutable à ses voisins. Ce ministre fut le premier dans sa place qui connut les moyens les plus prompts d'abaisser la maison d'Autriche; & sa politique leur trouvant des ennemis dans le fond du nord, fit voir encore une fois les Goths vainqueurs du nouvel empire Romain. L'ame plus fiere, plus élevée, le génie plus vaste, plus hardi qu'il ne fut homme adroit & courtisan, il dut plutôt ses succès à la vigueur qu'à la finesse de son esprit. Richelieu connoissoit les maux de l'état, & les moyens de les guérir. Persuadé de bonne foi que de sa conservation dépendoit celle de l'état, il crut être en droit de sacrifier tout à son salut. Accusé à cet égard de cruauté par le public, il fut justifié par les loix. Ce ministre en fit valoir toute la rigueur; mais il ne les changea point; & si le Cardinal fit des malheureux, il le fut lui-même. Les ennemis du Royaume, les siens ne furent point ses plus grands obstacles; il avoit continuellement à vaincre ceux qui faisoient naître l'inconstance & les humeurs d'un maître souvent jaloux de l'honneur qu'on retiroit de ses succès & de sa gloire. Dans cette situation, le ministre se trouva, pour ainsi dire, obligé de se rendre maitre par surprise de l'autorité Royale dont il fut le restaurateur. On lui doit rendre cette justice, que, desirant la prééminence en tout, il n'en usa que pour l'avantage de ceux qui la lui céderent de bonne grace. Ayant besoin d'alliés, il en trouva, & sut aussitôt les dominer. Loin de se plaindre, ils le rendirent l'arbitre de leurs intérêts, & s'attacherent à sa personne comme à un homme incapable de manquer à quiconque vouloit avouer sa supériorité. Quelque grand que fût son pouvoir, quelque brillante que

fût sa réputation, il étoit peu satisfait de sa fortune. Son vaste génie n'étoit point encore rempli par le gouvernement d'un puissant royaume. Ce n'étoit point assez pour lui d'être grand homme d'état, il vouloit être à la fois grand capitaine, grand orateur, grand poëte. De là on prit occasion de l'accuser d'une espece de jalousie pour toutes les choses qui avoient de l'éclat, & contre ceux qui se distinguoient dans les différens genres qui conduisent à la gloire. Ceux qui se crurent maltraités, voulant se venger, rabaisserent ses actions & ses services, donnerent des interprétations malignes à toutes ses démarches, & tenterent de faire oublier ses succès. Protecteur & bienfaiteur déclaré des gens de lettres par inclination & par générosité, il vit néanmoins s'élever contre lui les principaux de cette république souvent si peu ménagée, en apparence si peu à craindre, & si redoutable en effet. Un grand nombre de gens de guerre se joignirent à ces premiers. Le public gagné par les mécontens, & les circonstances trahissant quelquefois les vues du ministre, ce peuple même qu'il avoit délivré du joug des grands, desira sa perte avec ardeur. La nation lui reprochant la longueur de la guerre, ne lui tint aucun compte des villes & des provinces entieres qu'il avoit ajoutées aux états de son maître. Cette ingratitude, ces reproches, la plupart injustes, aigrirent sans peine un esprit fier & violent. Richelieu craignit qu'il n'y eut trop de risque pour lui dans la douceur & dans la clémence; & n'ayant pu réussir à se faire aimer, ce ministre crut être obligé de se faire craindre. Mais, quoi qu'il en soit de ses qualités & de ses défauts, ce mêlange composa ce que l'on trouva de plus singulier & de plus grand dans son caractere. Il ne mourut qu'après avoir fixé la forme du gouvernement jusques-là incertain & arbitraire, & avoir laissé des maximes qui furent admirées de toute l'Europe, & respectées même de son

successeur. *Vies des hommes illustres par M. d'Auvigny.*

Richelieu fut sacré évêque de Luçon à l'âge de 22 ans. Il s'attacha d'abord à se rendre nécessaire à Marie de Médicis, mere de Louis XIII. On prétend même que le rusé prélat suscitoit différens sujets de querelle entre la mere & le fils, pour se procurer l'occasion de quelqu'accommodement qui avança sa fortune. Cette Reine, qui le croyoit sincérement attaché à ses intérêts, lui procura le chapeau de Cardinal, & le fit entrer dans le conseil du Roi. Ce Prince soupçonneux & dévot s'y opposa d'abord par aversion pour l'esprit d'intrigue du Cardinal, & ses galanteries qui étoient publiques & même accompagnées de ridicule. Enfin le Roi, cédant aux importunités de sa mere, consentit à ce que Richelieu eut désormais entrée dans le conseil, à condition cependant que hors du conseil il ne se mêleroit d'aucune affaire. Mais l'adroit Cardinal sut bientôt écarter ceux qui lui faisoient ombrage, s'emparer de l'esprit du Roi, & obtenir tout ce que pouvoit lui suggérer la plus excessive ambition. Lorsqu'il vit dans ses mains les rênes de l'état, il s'occupa principalement de l'abaissement de la maison d'Autriche & de la destruction du calvinisme; ce sont aussi les deux objets qui ont le plus illustré son ministere. Il commença par attaquer le parti protestant, & crut qu'il parviendroit aisément à l'anéantir s'il lui enlevoit la Rochelle, le boulevard du calvinisme. Il se prépara donc à cette importante expédition, & ne négligea rien pour le succès. Persuadé qu'il ne pourroit réduire cette forte place, tant que son port seroit ouvert aux flottes Angloises, il entreprit de le fermer & de dompter la mer. Il fit élever cette fameuse digue qui fut vainement attaquée par les Anglois, & força enfin les assiégés, après une résistance opiniâtre, à se rendre en 1628. Les Rochelois avoient été favorisés dans leur révolte par le Roi d'Espa-

gne ; aussi le Cardinal de Richelieu disoit qu'il avoit pris la Rochelle en dépit de trois Rois, le Roi d'Espagne, le Roi d'Angleterre, & surtout le Roi de France. Ce qui rendroit ceci vrai de Louis XIII, c'est que les courtisans qui prévoyoient que le succès de cette expédition rendroit le Cardinal ministre absolu, en avoient dégoûté ce Prince. « Vous verrez, disoit Bassompierre, que nous „ serons assez fous pour prendre la Rochelle „. *Mémoires du Maréchal de Bassompierre.*

En effet depuis cette époque, le Cardinal acquit un pouvoir sans bornes. On ne parvenoit aux honneurs de la Cour & aux dignités militaires qu'en s'attachant à lui. Le Roi s'écrioit quelquefois tristement : „ Pourquoi ceux que j'accable de „ bienfaits sont-ils tous chez M. le Cardinal „ ?

Richelieu venoit d'obtenir de la bonté du Roi une compagnie de gardes qu'il augmenta dans la suite. Il s'en fit accompagner jusques dans le palais du Monarque. Le ministre s'y étoit rendu un jour avec ses gardes, & les avoit fait suivre jusqu'à la porte du cabinet de Louis, marchant entre deux haies des gardes du Roi. cette démarche étoit sans exemple ; mais l'aveu du Monarque l'autorisoit. Cependant tous les gardes du Roi murmuroient, & leurs officiers ne pouvoient retenir leurs plaintes. Leur commandant, nommé Troisvilles, s'approcha doucement du Roi, & le supplia de lui permettre de charger le Cardinal. Le Roi ne voulant point que son ministre s'apperçût de la demande de Troisvilles, lui répondit en peu de mots, & lui défendit expressément de rien entreprendre. Troisvilles redoubla ses instances. Le ministre s'apperçut alors de son dessein ; il ne lui pardonna jamais ; & après avoir obtenu l'éloignement de ce gentilhomme, il fit casser la compagnie des Mousquetaires du Roi que Troisvilles commandoit. *Histoire de Richelieu.*

Le Roi, disoit le Duc d'Epernon en raillant, ne s'est réservé de la royauté que le don de guérir

au côté & deux pistolets à l'arçon de la selle, & passa la riviere ; cependant les soldats fatigués & mouillés de la pluie qui tomboit en abondance, s'emportoient contre le Cardinal, & condamnoient son entreprise. Cette multitude armée se mutinoit davantage à mesure que la pluie augmentoit. Les soldats qui étoient les plus près du ministre, juroient, & lui donnoient toutes sortes de malédictions. Il supporta d'abord ces injures avec patience ; mais voyant qu'elles augmentoient à mesure qu'il avançoit, il appella un officier pour lui dire d'y mettre ordre. Celui-ci lui répondit que c'étoit la coutume du soldat mécontent de se plaindre avec insolence des chefs qui les conduisoient : *Sitôt qu'ils seront à leur aise*, dit-il ; *ils s'enivreront en buvant à votre santé.* Le Cardinal, à qui la liberté des soldats avoit déplu, voulut d'abord qu'on les réprimandât à l'ordre ; mais les ayant entendus le même soir, logés à leur aise, se louer de sa prévoyance & de sa bonté, il leur pardonna les injures de la journée, surtout lorsqu'il eut réfléchi qu'il pouvoit punir les soldats, mais non les corriger de la manie de blâmer leurs généraux. *Histoire du Cardinal de Richelieu, & Vies des hommes illustres par d'Auvigny.*

On peut remarquer ici qu'il étoit assez ordinaire dans ce siecle de voir des Cardinaux commander des armées. Le Cardinal infant, fils de Philippe III & les Cardinaux de la Valette & de Sourdis endosserent la cuirasse, & marcherent à la tête des troupes ; mais tous ces usages ont changé.

Richelieu, qui affectoit depuis quelque temps de ne plus dépendre de la Reine mere sa bienfaitrice, avoit aigri cette Princesse contre lui. Elle s'étoit réunie à Gaston, frere du Roi, jaloux de la trop grande autorité du Cardinal qui le laissoit dans l'obscurité, tandis que lui-même gouvernoit en souverain, & effaçoit par son faste la

dignité même du trône. Les Princes du sang se détestoient par la même raison, & presque tous les grands se liguerent contre lui. Mais l'ascendant que Richelieu avoit pris sur son maître, en le liant à lui par la crainte, les intrigues domestiques & l'embarras des affaires étrangeres, le fit triompher de tous ses ennemis. Louis néanmoins se trouvant un jour chez sa mere au palais du Luxembourg, & pressé par elle avec les plus vives instances de faire arrêter Richelieu, avoit consenti à sa demande. On ajoute que ce ministre, plus défiant que jamais, & inquiet de ce que le Roi étoit si longtemps enfermé avec la reine mere, se présenta à la porte de l'appartement; le trouvant fermé, le prélat passa par la gallerie, & grata longtemps, mais envain, à la porte du cabinet. Ennuyé d'attendre, & ses soupçons augmentant, il s'impatienta, & résolut de tout risquer pour interrompre un entretien qu'il soupçonnoit lui être contraire. Le Prélat passa par la chapelle; & poussant la porte que la Reine mere avoit oublié de faire fermer, il se présenta aux yeux du Roi & aux siens. *Ah! le voilà*, s'écria Louis un peu ému: & la présence de ce ministre changeant tout-à-coup ses dispositions, il garda un profond silence. Richelieu remarquant la surprise du Roi & de la Reine mere: *Je crois que vous parlez de moi. Non*, repliqua dédaigneusement la Reine: *Avouez la chose*, reprit le ministre, *vous étiez sur mon chapitre.* La Reine outrée de ces questions, *oui, nous parlions de vous*, lui dit-elle; & sur le champ elle l'accabla de reproches & de menaces. Celui-ci debout & d'un air froid, sembloit braver l'orage. Louis, au contraire, étourdi des cris de sa mere, & l'esprit agité de ce qu'il avoit promis & de ce qu'il craignoit de faire, sort précipitamment du Luxembourg, & se retire seul à Versailles, alors petite maison de chasse achetée par Louis XIII. Richelieu, à qui le Roi n'avoit rien dit de ce change-

ment de séjour, s'imagina qu'il ne s'étoit éloigné que pour lui ôter les moyens de le voir & de le solliciter. Il se crut perdu, & prépara sa retraite au Havre-de-Grace, comme il l'avoit déja préparée pour Avignon quelques mois auparavant. Sa ruine paroissoit d'autant plus sûre, que le Roi, le jour même, donna pouvoir au maréchal de Marillac, ennemi déclaré du Cardinal, de faire la guerre & la paix dans le Piémont. Ce maréchal étoit d'ailleurs de la plupart des complots contre le Cardinal, parce qu'il espéroit lui succéder. Alors Richelieu pressa son départ ; ses mulets avoient déja porté ses trésors à trente-cinq lieues sans passer par aucune ville, précaution prise contre la haine publique. Il s'apprêtoit à suivre, lorsque le Cardinal de la Valette, instruit de sa résolution, courut chez lui, & lui reprocha de se laisser abattre trop légérement. Il lui fit même de vives représentations dont le résultat étoit, pour nous servir d'une expression familiere, que quiconque quitte la partie la perd. Richelieu reconnut l'avis bon ; il alla trouver le Roi à Versailles. Ce Prince, dit un illustre historien, qui avoit sacrifié son ministre par foiblesse, se remit par foiblesse entre ses mains, & il abandonna ceux qui vouloient le perdre. Ce jour, que l'on a depuis appellé *la journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du Cardinal. Dès le lendemain il dépêcha un huissier du cabinet de la part du Roi aux maréchaux de la Force & Schomberg, pour faire arrêter le maréchal de Marillac au milieu de l'armée qu'il commandoit. Ce maréchal, qui venoit de recevoir la nouvelle de la disgrace du premier ministre, & se croyoit déjà maître de l'état se vit une heure après prisonnier.

L'implacable Richelieu avoit résolu de le sacrifier à sa vengeance. Il lui donna des juges qui, pour satisfaire la haine du ministre, rechercherent toutes les actions du maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de son commande-

ment, quelques anciens profits illicites faits autrefois par lui ou par ses domestiques dans la construction de la citadelle de Verdun : „ Chose „ étrange, disoit Marillac à ses juges, qu'un „ homme de mon rang soit persécuté avec tant „ de rigueur & d'injustice! il ne s'agit dans tout „ mon procès que de foin, de paille, de pierre „ & de chaux „. Il fut néanmoins condamné à mort, & le jugement exécuté. Le Cardinal n'avoit pu lui-même s'empêcher de reconnoître l'illusion des chefs d'accusation intentés contre le maréchal. Lorsque les juges vinrent lui rendre conte de la sentence qu'ils avoient prononcée, il leur dit „ qu'il falloit avouer que Dieu donnoit aux juges „ des lumieres qu'il n'accordoit pas aux autres „ hommes, puisqu'ils avoient pu trouver de quoi „ condamner à mort le maréchal de Marillac „. *Vies des hommes illustres & histoire du duc d'Epernon.*

Richelieu se tira non moins heureusement des autres complots formés contre sa personne. Mais ce qui peut faire mieux connoître le caractère particulier de la politique de ce ministre, est la maniere dont il se comporta à l'égard du duc d'Angoulême qui lui découvrit les intrigues des peres Monot & Caussin, jésuites, le premier confesseur de la Duchesse de Savoie,& le second de Louis XIII. Ces deux jésuites avoient pris ensemble des mesures pour ruiner, dans l'esprit du Roi, Richelieu que l'on regardoit comme le principal auteur des mauvais traitemens qu'essuyoit Marie de Médicis. Caussin employa habilement les motifs de religion, les sentimens de la nature & les autres moyens qu'il savoit les plus propres à émouvoir son pénitent. Il se flatta un jour d'avoir réussi assez pour pouvoir conter sur la perte de Richelieu. Dans cette idée le bon pere s'inquiétoit déjà sur le choix qu'il devoit faire d'un sujet capable de remplir la place de ce ministre. Le jésuite jette les yeux sur le duc d'Angoulême, homme habile,

mais vain & intéressé & également avide de richesses & de crédit. Il lui parla : & celui-ci surpris d'abord par l'éclat du poste qu'on lui propose d'occuper, donne sa parole au jésuite, & lui promet que le souvenir d'un si grand bienfait ne s'effacera jamais de sa mémoire. Le Duc d'Angoulême quitte le pere Caussin, pénétré de reconnoissance & de joie ; mais la premiere agitation que cause un bonheur imprévu, ayant fait place à la réflexion, le Duc d'Angoulême songea sérieusement aux suites de son engagement avec le confesseur du Roi. Il le connoissoit simple & crédule ; & se représentant tout ce que le jésuite avoit dit des démarches du pere Bonnot & des siennes, le duc trouva que l'intrigue étoit mal liée, & qu'il y avoit grande apparence que le coup fatal préparé par les deux jésuites retomberoit enfin sur eux-mêmes. Dans le même instant la terreur s'empare de son esprit : il croit déja voir le cruel Richelieu se venger sur sa personne du complot formé contre lui. Pour éviter ce danger, le Duc d'Angoulême s'empresse d'aller révéler au premier ministre la proposition qu'on vient de lui faire, & les menées des deux jésuites. Quel fut son étonnement, en voyant le sang froid de Richelieu durant un récit qui devoit si fort l'intéresser! Plus le Cardinal se sentoit ému au-dedans, plus il affectoit de se montrer tranquille. Il étoit essentiel au ministre de paroître instruit des tentatives du pere Caussin, & de laisser croire au Duc d'Angoulême qu'il y avoit déjà pourvu sous main. Par ce moyen, le ministre diminuoit aux yeux de ce seigneur l'importance du service qu'il en recevoit, & lui donnoit une grande idée de l'empire qu'il avoit sur l'esprit du Roi. Cette feinte eut tant de succès que le Duc d'Angoulême ne doutant point que Louis n'eût tout dit à son ministre, s'applaudit aussi de lui avoir tout déclaré, & de s'être dérobé, par un aveu sincère, à la vengeance que le Prélat auroit prise sans doute de son intelligence

avec ses ennemis. Le Cardinal lui fit néanmoins de grands remerciemens, & ne dit pas même que le Roi lui eût rien confié à ce sujet ; comme s'il eût voulu laisser au Duc, par politesse, la satisfaction de croire qu'il étoit redevable à lui seul d'une découverte si importante. Tout cela se fit avec tant d'art, que le ministre non-seulement se trouva dispensé de reconnoissance envers le Duc d'Angoulême, mais qu'il sembla en quelque sorte l'obliger. Le Cardinal ne manqua pas de se rendre sur le champ auprès du Roi, à qui il fit de grandes plaintes sur le mystère qu'il lui avoit fait du complot formé contre lui. Richelieu ajouta que ne pouvant se résoudre à vivre dans une inquiétude continuelle, & toujours environné de soupçons & de périls, il étoit résolu à quitter de lui même une place trop exposée à l'envie pour être conservée avec sûreté. Le ministre avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du Roi, que ce Prince écouta ses plaintes & ses reproches sans y répondre. Le peu de prévoyance du pere Caussin & l'infidélité que lui avoit faite le Duc d'Angoulême, furent donc ce qui sauva ce ministre. Il eut le temps d'effacer de l'esprit du Roi les impressions du confesseur ; & ayant remontré à son maître le danger qu'il y avoit à prêter l'oreille à des esprits brouillons, il conclut à la disgrace du pere Caussin. *Vies des hommes illustres par d'Auvigny.*

Le grand écuyer Cinqmars, favori de Louis XIII, crut quelque temps pouvoir balancer dans l'esprit du Roi la fortune de Richelieu ; mais un jour que ce favori s'abandonnoit à des discours outrageans contre ce ministre, Louis lui imposa silence. „ Je „ vous aime beaucoup, lui dit ce Prince, & je „ n'aime point M. le Cardinal. Cependant si vous „ lui rompez en visiere, n'attendez pas que je „ prenne votre parti contre lui ; mes affaires sont „ en telle situation que je ne puis me passer de „ mon ministre : je ne les gâterai jamais pour l'a„ mour de qui que ce soit „. C'est ce même

Cinqmars

Cinqmars qui, quelque temps après, porta sa tête sur un échafaud pour avoir conspiré contre l'état par haine pour Richelieu.

Tous ces différens traits prouvent que Richelieu ne dut pas moins la durée de son regne à l'ascendant que lui donnoient ses grandes qualités qu'aux faveurs constantes de la fortune.

Ce ministre, avide de toutes sortes de gloire, rechercha celle du bel esprit jusque dans la crise des affaires publiques & des siennes. Boisrobert, l'un de ses favoris, lui ayant parlé d'une assemblée de gens de lettres qui se tenoit chez Valentin Conrart, le Cardinal proposa de lui-même de réunir *ces messieurs* en un seul corps qui pourroit s'assembler réguliérement sous une autorité publique, & qu'il honoreroit de sa protection. Dans les premieres délibérations qui se firent en conséquence des ordres du ministre, on agita quel nom devoit porter l'Académie, & quel seroit le genre de ses occupations. La décision en fut remise au Cardinal. „ La valeur des François, disoit-on à „ ce ministre, & leurs grandes actions sont de„ meurées dans une espece d'oubli, parce que les „ François n'avoient pas possédé l'art de les ren„ dre illustres par leurs écrits ; mais aujourd'hui „ il se rencontre, heureusement pour la France, „ des hommes capables de faire lire avec plaisir „ ce que nous avons vu exécuter avec étonne„ ment „. L'Académie, par cet article, s'engagea à tirer de cet oubli, honteux à la nation, les grands hommes qu'elle avoit produits, & les choses mémorables qu'ils avoient faites. Ceux qui sont instruits de cet engagement de l'Académie ont particuliérement applaudi aux nouveaux sujets d'éloquence qu'elle donne aujourd'hui.

Les Académiciens promirent entr'autres choses par leurs statuts de célébrer à chaque réception *la vertu de monseigneur leur protecteur*, article que le Cardinal fit rayer du projet qu'on lui présenta, mais que les Académiciens conserverent néan-

moins sur leur registre, comme un témoignage de sa modestie & de l'obligation qu'ils avoient contractée pour eux & pour leurs successeurs. *Histoire de l'Académie.*

Lorsque la belle tragédie du *Cid* de Pierre Corneille parut, Richelieu que toute gloire étrangere chagrinoit, enjoignit à la nouvelle Académie de donner des observations critiques sur cette piéce. Mais ces observations en firent voir les défauts sans ternir son éclat. Le public continua de l'admirer en dépit de Richelieu.

Ce ministre donnoit dans son palais des piéces de théatre auxquelles il travailloit quelquefois. La premiere piéce qu'il fit représenter, fut la tragédie de *Mirame* de Desmarets. Il avoit pour cette piéce une tendresse qui marquoit assez qu'il pouvoit en être le pere. Mais l'énorme dépense qu'il fit pour ce spectacle & tout son pouvoir ne purent empêcher que ce drame ne tombât. Après la premiere représentation, le Cardinal s'étoit retiré à Ruel. Desmarets & Petit coururent l'y joindre. Il leur dit en les voyant entrer : „ En bien, les „ François n'auront jamais du goût pour les belles „ choses. Ils n'ont point été charmés de *Mirame* „.

La comédie des *Thuileries*, attribuée aux cinq auteurs qui travailloient sous les ordres du Cardinal, fut représentée en 1635, dans le palais de ce ministre. Il en avoit arrangé lui-même toutes les scènes. Corneille, un des cinq auteurs, plus docile à son génie que souple aux volontés du premier ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisieme acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable déplut beaucoup au Cardinal qui lui dit *qu'il falloit avoir un esprit de suite.* Il entendoit par esprit de suite la soumission qui suit aveuglement les ordres d'un supérieur. *Commentaires sur Corneille.*

Ces ridicules dans le Cardinal furent en quelque sorte effacés par la grandeur de l'homme d'état. Indépendamment de l'extinction des petits

tyrans qui désoloient la France, de l'abaissement de la maison d'Autriche & du parti protestant, on lui doit les progrès que les François de ce siécle firent dans les sciences & dans les arts par la protection signalée qu'il leur donna. L'établissement de l'académie Françoise, de l'Imprimerie royale, du jardin du Roi, sont autant de trophées élevés à sa mémoire.

Richelieu passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances & les douleurs d'une maladie aigue. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté & de courage. Il pressa ses médecins de lui dire sincérement ce qu'ils pensoient de son état, & combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent qu'une vie si précieuse & si nécessaire au monde intéressoit le Ciel, & que Dieu fera un miracle pour le guérir. Peu satisfait de ce galimathias, Richelieu appelle Chicot, médecin du Roi, & le conjure de lui dire en ami, s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort. *Dans vingt-quatre heures*, lui répond ce médecin en homme d'esprit, *vous serez mort ou guéri.* Le cardinal parut très-satisfait de cette sincérité : il remercia Chicot, & lui dit sans se montrer ému, qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment Richelieu ne s'occupa plus que de sa fin prochaine. Il reçut le saint viatique avec les sentimens de la piété la plus vive. *O, mon juge*, dit le prélat en regardant le saint ciboire, *condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de bien servir le Roi & l'état.* Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on s'empressa d'aller porter cette nouvelle au Roi : *Voilà*, dit il froidement, *un grand politique mort.*

Nous avons sous le nom du Cardinal de Richelieu quelques ouvrages de controverse qu'il composa avant d'entrer dans le ministère, différentes lettres & un testament politique ; mais il paroît démontré par les fausses maximes & les erreurs

ſans nombre qui ſe trouvent dans cet écrit politique, que le Cardinal n'y a jamais eu aucune part, & qu'on ne doit lui attribuer que la *narration ſuccincte des grandes actions de Louis XIII*, qui eſt en tête de ce teſtament. Du moins les mots que l'on a trouvés écrits de ſa main ſur un manuſcrit original de cette narration, prouvent qu'il l'avoit vue, & que ſi l'ouvrage n'étoit point de lui, il l'approuvoit.

ROCHEFOUCAULD, (FRANÇOIS DUC DE LA)

Prince de Marſillac, fils de François, premier Duc de la Rochefoucauld, né en 1613, *mort à Paris en* 1680.

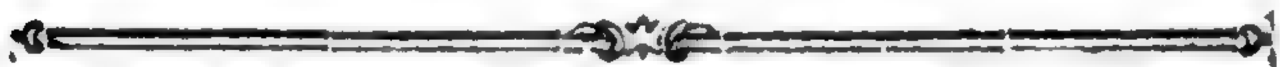
CE Seigneur paſſa des jours pleins de trouble & d'agitation durant les guerres de la fronde. Il fut un des premiers qui ſe rangea du parti des Princes contre le miniſtere du Cardinal de Richelieu. Rendu à lui-même, il cultiva les lettres & la philoſophie, & ſa maiſon devint le rendez-vous de tous ceux qui ſavoient penſer. Il a écrit les *mémoires de la régence* d'Anne d'Autriche avec l'énergie de Tacite; ils ſont entre les mains de tout le monde; mais l'on ſait par cœur ſes *Réflexions & Maximes* où il a fait un portrait achevé de l'homme. Le pinceau du peintre eſt délicat & plein de fineſſe. Quoiqu'il n'y ait qu'une vérité dans ce livre, qui eſt que l'amour-propre ou l'amour de ſoi eſt le mobile de toutes nos actions, cependant cette vérité ſe trouve ſous tant d'aſpects variés qu'elle eſt toujours piquante.

Ce fut en partie à l'inſtigation de la belle Ducheſſe de Longueville que le Duc de la Rochefou-

cauld entra dans les querelles de la fronde. Il se signala dans cette guerre & surtout au combat de saint Antoine. Appercevant un jour un portrait de la Princesse de Longueville, il écrivit au bas ces deux vers tirés de la tragédie d'Alcyonée.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux ;
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

L'auteur des *Maximes* ne fut point de l'académie Françoise. L'obligation de haranguer publiquement le jour qu'il auroit été reçu, fut le seul obstacle qui l'éloigna de cette académie. Le Duc de la Rochefoucauld, avec tout le courage qu'il avoit montré dans plusieurs occasions des plus vives, & avec toute la supériorité que sa naissance & son esprit lui donnoient sur des hommes ordinaires, ne se croyoit pas capable de soutenir la vue d'un auditoire, & de prononcer seulement quatre lignes en public sans éprouver une sorte de défaillance. *Histoire de l'Académie.*



ROHAN, (HENRI, DUC DE)

Pair de France, Prince de Léon, né au château de Blein en Bretagne, mort des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Rhinfeld, le 13 Avril 1638.

LE Duc de Rohan que les protestans avoient mis à leur tête, fut un des plus grands capitaines de son siécle, comparable aux Princes d'Orange, capable comme eux de fonder une république, plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou du moins paroissant l'être ; homme vigilant, infatigable ; ne se permettant aucun des plaisirs qui détour-

nent des affaires, & fait pour être chef de parti; poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis & ses amis.

C'est ainsi que l'a peint M. de Voltaire qui a composé ces vers pour être mis au bas du portrait de cet homme illustre placé à la tête de ses *Mémoires sur la guerre de Valteline.*

Avec tous les talens le ciel l'avoit fait naître.
Il agit en héros, en sage il écrivit;
Il fut même grand homme en combattant son maître;
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Henri IV, sous les yeux duquel le Duc de Rohan commença ses premieres campagnes, aima ce seigneur avec tendresse; & ce qui fait le plus bel éloge de cet homme illustre, c'est qu'il conserva toujours une estime singuliere pour notre bon, pour notre grand Henri: „ Certes, disoit-il quelquefois après la mort de ce prince, „ quand j'y pense, le cœur me fend: un coup de „ pique donné en sa présence m'eût plus contenté que de gagner maintenant une bataille. „ J'eusse bien plus estimé une louange de lui en „ ce métier dont il étoit le premier maître de son „ temps, que toutes celles de tous les capitaines qui restent vivans „.

Rohan, devenu après la mort de ce Monarque, chef des calvinistes en France, & chef aussi redoutable par son génie que par son épée, soutint au nom de ce parti trois guerres contre Louis XIII. La premiere, terminée à l'avantage des protestans, s'alluma lorsque ce Prince voulut rétablir la religion Romaine dans le Béarn; la seconde, à l'occasion du *blocus* que le Cardinal de Richelieu mit devant la Rochelle; & la troisieme, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois.

Le Duc de Rohan s'appercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cher-

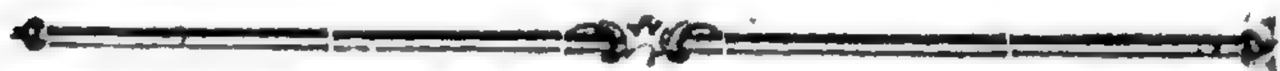
choient à faire des accommodemens particuliers avec la Cour, réussit à leur procurer une paix générale à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots se virent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Quelques esprits chagrins, mécontens de voir tomber leurs forteresses, accuserent leur général de les avoir vendus & trahis. Ce grand homme, indigné d'une si odieuse ingratitude, présenta son sein découvert à ces enragés, en leur disant: « Frappez, frappez; je veux bien » mourir de votre main, après avoir mille fois » hasardé ma vie pour votre service » *Histoire de Louis XIII par le Vassor.*

La paix de 1629 ayant éteint le feu de la guerre civile, le Duc de Rohan inutile à son parti & désagréable à la Cour, se retira à Venise. Il y a une anecdote assez singuliere tirée des mémoires de la Duchesse de Rohan, Marguerite de Béthune, fille de l'illustre Sulli. Le Duc de Rohan étant à Venise; il lui fut proposé « qu'en donnant deux cens » mille écus à la Porte, & en payant un tribut » annuel de vingt mille écus, le grand Seigneur » lui céderoit le Royaume de Chypre, & lui en » donneroit l'investiture ». Le Duc de Rohan avoit dessein d'acheter cette isle pour y établir les familles protestantes de France & d'Allemagne. Il négocia chaudement cette affaire à la Porte par l'entremise du Patriarche Cyrille avec lequel il avoit de grandes correspondances; mais différentes circonstances, & particuliérement la mort de ce Patriarche, la firent manquer.

En 1633 le Duc de Rohan aida les Suisses, que les trois ligues avoient mis à leur tête, à faire rentrer sous leur obéissance la Valteline dont les troupes Allemandes & Espagnoles s'étoient emparées. Le Cardinal de Richelieu avoit favorisé cette expédition dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche. Mais ce Ministre refusant de reti-

rer les troupes qu'il avoit envoyées, les Grisons se souleverent, & le Duc de Rohan fit un traité particulier avec eux. Ce héros craignant le ressentiment du Cardinal, se retira à Geneve d'où il a la joindre le Duc de Saxe-Weimar, son ami, qui voulut lui donner le commandement de son armée prête à combattre celle des Impériaux près de Rhinfeld. Le Duc de Rohan refusa cet honneur, & se mit à la tête du régiment de Nassau. Lorsque le signal du combat fut donné, Rohan accoutumé à vaincre les Allemands, fit des prodiges de bravoure, & soutenu par les braves qui combattoient à l'aîle où il étoit, il renversa d'abord tous ceux qui entreprirent de faire résistance. Mais il vit bientôt son écuyer tomber mort à ses pieds; la plupart de ses gens qui ne l'abandonnoient point, furent tués ou blessés; la casaque qui couvroit ses armes fut brûlée, & sa cuirasse percée en plusieurs endroits & enfin lui-même fut blessé de deux coups de mousquet, l'un au pied, & l'autre dans l'épaule. Son cheval qui avoit reçu cinq coups de feu, tomba sous lui: il fut alors environné de tous côtés, accablé par le nombre, & enlevé par ceux même qu'il venoit de vaincre, & qui l'emporterent avec eux en fuyant: mais on ne leur donna pas le temps de profiter de cette capture, & bientôt le Duc fut arraché de leurs mains par le Major du régiment de Nassau qui le fit transporter peu après à Laussembourg sur un brancard. Le Duc ne guérit point de ses blessures qu'il avoit reçues le 13 Février 1638, il mourut le 13 Avril suivant à 59 ans. Lorsqu'on ouvrit son corps pour l'embaumer, on lui trouva les parties nobles toutes flétries. *C'étoit plutôt*, dit son historien, *un effet du chagrin qu'il avoit eu, que de sa constitution naturelle qui étoit excellente.* Il fut enterré le 27 Mai de la même année dans l'Eglise de Saint-Pierre de Geneve, où on lui a dressé un magnifique tombeau de marbre, avec une épitaphe qui rappelle les plus belles actions de sa vie.

Quoique ce Seigneur ait toujours eu les armes à la main, il a néanmoins laissé des mémoires & plusieurs écrits très-propres à former de bons militaires. Dans son *Parfait Capitaine*, il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumieres pour la tactique des modernes. On ne remarquoit dans cet homme illustre ni ambition, ni hauteur, ni vue d'intérêt. Il avoit coutume de dire que « la gloire & l'amour du » bien public ne campent jamais ou l'intérêt par- » ticulier commande ».



ROLLIN, (CHARLES).

Ancien Recteur de l'université de Paris & Professeur d'éloquence au collége Royal, né à Paris le 30 Janvier 1661, mort dans la même ville en 1741. Il étoit de l'académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Il avoit été Principal du collége de Beauvais. Ce professeur est bien connu par son Traité des études *& par ses* Histoires Ancienne *&* Romaine. *On a aussi de cet homme illustre une édition de Quintilien, des harangues, des poésies latines*, &c.

CHARLES ROLLIN fut un homme précieux à la société par ses soins & son application à former des disciples à la vertu. Il étoit le premier à leur enseigner par son exemple cet amour de l'ordre qui contribue le plus à rendre l'homme bon parent, bon ami, bon citoyen. Nourri de la lecture de l'antiquité & des meilleurs écrivains de Port-Royal, il s'étoit formé une diction facile, riche, élégante. On retrouve dans tous ses ouvrages ses

sentimens généreux & élevés, son zéle pour le bien de la société, son amour pour la vertu, son respect pour la providence. S'il traite une matiere profane, elle est en quelque sorte sanctifiée par l'esprit de religion dont il étoit rempli. Enfin on ne peut lire ses écrits sans se sentir porté à devenir meilleur. Peut-être y desireroit-on un peu plus de cette sage critique qui discute, qui examine, qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable. Son stile est ingénieux, coulant, harmonieux; mais est-il toujours pur? On y trouve quelquefois des fautes de langage, des expressions un peu trop familieres, des circonlocutions languissantes & qui se ressentent de la précipitation avec laquelle ce professeur écrivoit. D'ailleurs, comme il étoit moins occupé à se faire une réputation d'habile écrivain que de citoyen utile, il profitoit volontiers du travail de ses prédécesseurs, & par cette raison son style est encore souvent inégal.

Rollin étoit fils d'un coutelier; & son pere, qui le destinoit à sa profession, l'avoit fait recevoir maître coutelier fort jeune. Elevé aux premieres places de l'université & accueilli chez les grands, il eut toujours assez d'estime pour lui-même, pour ne pas rougir de son extraction; & c'étoit en cette seule occasion qu'il se permettoit un peu d'orgueil. Etant un jour à dîner dans une grande maison avec le P. de Poulouzat de l'Oratoire, on pria celui-ci de découper une piece de gibier. Rollin voyant que le couteau servoit mal le découpeur, lui dit: « Mon pere, prenez » le mien, il vaut mieux, je m'y connois, je suis » fils de maître ».

Il avoit envoyé un couteau pour étrennes à un de ses amis. Il lui marqua par une jolie épigramme, que « si ce présent lui semble venir plutôt de la » part de Vulcain que de celle des muses, il ne » doit point s'en étonner, parce que c'étoit de » l'antre des cyclopes qu'il avoit commencé à » diriger ses pas vers le Parnasse ».

Ce professeur a formé quantité de gens de lettres, d'habiles humanistes, & a donné au clergé, à la magistrature, & même à l'état militaire des sujets du plus grand mérite. Le premier Président Portail se plaignoit à lui quelquefois en badinant qu'il l'avoit excédé de travail, & Rollin lui répondoit sérieusement : " Il vous sied bien, monsieur, de vous en plaindre ! c'est cette habitude au travail qui vous a distingué dans la place d'avocat général, qui vous a élevé à celle de premier Président : vous me devez votre fortune ".

Il substitua sagement des exercices académiques aux froides tragédies que l'on représentoit pour la distribution des prix à la fin de chaque année. Il choisit les plus jeunes des fils de M. Pelletier pour le premier de ces exercices ; & les applaudissemens qu'ils reçurent, exciterent dans tous les colleges de l'université une émulation qui s'y soutient encore. Rollin en augmentoit ordinairement l'éclat par des pieces de vers qu'il adressoit, tantôt à ceux même qui faisoient ces exercices, tantôt à leurs parens ; & plusieurs de ces pieces sont imprimées. M. le Pelletier conservoit précieusement l'original de celle que Rollin lui avoit adressée sur l'exercice de messieurs ses fils. Il composa trois pieces de vers sur les exercices de l'abbé de Louvois ; & la troisieme a cela de singulier, qu'elle explique avec une netteté & des graces inimitables l'estampe de cette thése fameuse que le marquis de Louvois, pere de l'abbé de Louvois, lui fit dédier au Roi à son retour de la prise de Mons. *Eloge de Rollin par de Boze.*

Il étoit très-lié d'amitié avec le célébre avocat Cochin qui avoit été du nombre de ses disciples ; & comme il s'intéressoit à ses succès, il lui promit un jour de l'aller entendre au Châtelet dans une de ses causes les plus célébres. Cochin avoit à reprocher à la mémoire d'une mere d'avoir confié à des mains infideles l'éducation de sa fille ; il

prit de là occasion d'insérer dans son discours l'éloge de son illustre ami & ancien professeur. Le public, le tribunal, & sur-tout le chef fut enchanté de cette digression. Il n'y eut que celui qui en étoit l'objet qui se plaignit *d'avoir été pris en trahison par quelqu'un dont il ne se seroit pas défié.*

Dans le temps qu'en qualité de recteur de l'université, il assistoit à une thése qui se soutenoit au college des Grassins, on vint l'avertir que M. de la Hoguette, Archevêque de Sens & protecteur de ce college, entroit dans la cour. Comme il ne vouloit pas que ce Prélat prît le pas sur lui, il envoya aussi-tôt une personne le prier de vouloir bien attendre deux minutes dans son carosse; à quoi M. de Sens ne fit pas grande attention, & entra dans la classe. Rollin donna ordre aussi-tôt à deux autres personnes d'aller au-devant de lui le complimenter, & de le retenir le plus long-temps qu'ils pourroient, avant de le mener au rang des fauteuils, où, comme Recteur, il occupoit la premiere place. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'arrêter le Prélat, il dit à haute voix: *Thesi finem impono.* M. de Sens remonta dans son carosse, fort mécontent de ce procédé de la part d'un homme qui lui avoit obligation. Rollin ne manqua pas d'aller le lendemain chez lui. Il se jetta à ses genoux, lui demanda pardon de ce qui s'étoit passé la veille, & lui fit connoître qu'il avoit été obligé d'en agir comme il avoit fait, en qualité de recteur de l'université, qui doit toujours avoir la premiere place dans les assemblées publiques des colleges qui en dépendent. M. de Sens fut satisfait de son excuse, & l'embrassa.

Le Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, faisoit l'honneur à cet illustre professeur d'être en commerce de lettres avec lui. Mais, lorsqu'à son avénement au trône, il eut la bonté de lui en faire part, comm à quelques autres savans du premier ordre, Rollin lui marqua qu'il respecteroit désormais ses grandes occupations, & que

n'ayant plus de conseils à prendre que de sa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.

Ses ouvrages historiques ont reçu les mêmes applaudissemens chez l'étranger qu'en France. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs en avoient toujours les premiers exemplaires: c'étoit à qui les auroit plutôt lus, & qui en rendroit le meilleur compte. Le Prince disoit: « Je ne sais „ comment fait M. Rollin; partout ailleurs les „ réflexions m'ennuient, & je les saute à pieds „ joints; elles me charment dans son livre, & je „ n'en perds pas un mot „.

RONSARD, (PIERRE DE)

Poëte François, né au château de la Poissoniere dans le Vendômois, le 25 Février 1525, d'une famille noble & ancienne, originaire de Hongrie, mort à Saint-Côme-les-Tours, l'un de ses bénéfices, le 27 Décembre 1585.

RONSARD fut le premier en France qui fit de grandes pieces de poésie. Comme il avoit du génie & de l'érudition, on s'empressa de son vivant de lui donner le titre de *Prince des Poëtes*. Il fut recherché des personnes les plus illustres par leur mérite ou leur naissance; & ce qui sans doute n'a pas peu contribué à l'accueil que chacun s'empressoit de lui faire, c'est qu'il étoit d'une physionomie agréable & prévenante, qu'il aimoit les arts, chantoit agréablement, & savoit s'annoncer par des procédés généreux. Ses poésies sont peu lues aujourd'hui, parce qu'il n'a pas su s'élever au-dessus du mauvais goût de son siécle. Ronsard, dit Boileau:

Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Art. poët. chant I.

Ronsard remporta à Toulouse le premier prix des jeux floraux qui est une églantine. Mais cette fleur qui est en argent ayant paru une récompense trop au-dessous du mérite de l'ouvrage & de la réputation du poëte, la ville de Toulouse fit faire une Minerve d'argent massif & d'un prix considérable qu'elle lui envoya. On accompagna ce beau présent d'un decret par lequel Ronsard fut déclaré par excellence *le prince des poëtes.*

Il fut honoré de l'estime de Henri II & de François II. Charles IX, qui aimoit la poésie, s'entretenoit souvent avec lui, & lui écrivoit en vers. On connoit ceux-ci qu'il composa à la louange du poëte & de la poésie en général.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais Roi je les reçois, poëte tu les donnes.

Marie Stuard, Reine d'Ecosse, détenue en Angleterre, charmoit ses ennuis par la lecture des ouvrages de ce poëte. Elle lui témoigna le plaisir qu'elle y avoit pris, en lui envoyant plusieurs beaux vases d'orfévrerie, entre lesquels il y en avoit un où le mont Parnasse étoit représenté avec ces mots :

A Ronsard, l'Apollon de la source des muses.

Brantôme rapporte que Châtelard, gentil-

homme François, décapité en Ecosse, pour avoir osé témoigner à la Reine un amour insensé, n'eut point d'autre préparation à la mort, que la lecture d'un poëme de Ronsard. „ Le jour venu, dit „ cet historien, ayant été mené sur l'échafaud, » avant mourir, prit en ses mains les hymnes de » Ronsard, & pour son éternelle consolation, » se mit à lire tout entiérement l'hymne de la » mort qui est tres-bien faite, & propre pour ne » point abhorrer la mort, ne s'aidant autrement » d'autre livre spirituel, ni de ministre, ni de » confesseur ».

Ces différentes anecdotes prouvent la considération que les contemporains de Ronsard avoient pour lui; mais elles font voir en même temps que cette estime générale ne suffit pas pour assurer la réputation d'un auteur. Cette estime n'est que trop souvent l'effet d'un enthousiasme aveugle, ou de la tyrannie d'un mauvais goût qui se dissipe au premier rayon de lumiere que fait paroître un homme de génie. C'est ce qui est arrivé à Ronsard, lorsque Malherbe commença à publier ses poésies. *Voyez Malherbe.*

Ronsard, après avoir chanté pendant dix ans les charmes de Cassandre, sa premiere maîtresse, fit des vers à la louange d'Héléne de Sugères. Cette demoiselle pria à cette occasion le Cardinal du Perron de faire une préface au commencement des poésies galantes de Ronsard, & de faire entendre au public que ce poëte n'avoit jamais conçu pour elle qu'un amour honnête. Héléne de Sugères étoit une des filles de la Reine qui avoit le plus de vertu, mais le moins de beauté. Aussi le Cardinal lui répondit assez malignement: » Au » lieu de préface, je vous conseille de faire mettre » votre portrait au commencement du livre ».

Ronsard, dégoûté de la Cour, entra dans les ordres, & accepta la cure d'Evailles dans le Vendômois: il y prit les armes contre les Huguenots. Il s'en excusa depuis, en disant que n'ayant pu dé-

fendre ses paroissiens avec la clé de saint Pierre que les calvinistes ne respectoient, ni ne craignoient, il avoit pris l'épée de saint Paul.

Lorsque Ronsard mourut, on lui fit un service très-solemnel où une partie du parlement & plusieurs Seigneurs assisterent. Le Roi y envoya sa musique. Du Perron, qui fut depuis Cardinal, prononça son oraison funébre. Cette pompe fut honorée d'un concours si grand, que le Cardinal de Bourbon & plusieurs autres Princes & Seigneurs furent obligés de s'en retourner, n'ayant pu fendre la presse.

ROTROU, (JEAN DE)

Poëte tragique, né à Dreux en 1609, mort en 1650.

LE grand Corneille appelloit Rotrou, son pere; & quoique ce pere ait été surpassé par son fils, il peut néanmoins être régardé comme un des fondateurs de notre théatre par son génie vraiment tragique, par l'élévation de ses sentimens, par la force de son style. Il ne manquoit à Rotrou que la correction du langage & la régularité des plans. La premiere scene & une partie du quatrieme acte de son *Venceslas* sont estimés des chefs-d'œuvres.

Rotrou ne composa son *Venceslas* qu'après le *Cid*. Lorsque cette derniere piece fut jouée, tous les poëtes en firent la critique pour faire leur cour au Cardinal de Richelieu. Il n'y eut que Rotrou qui eut assez d'élévation dans l'ame pour refuser de se prêter à la jalousie du Cardinal.

Rotrou étoit joueur, & par conséquent exposé souvent à manquer d'argent. On a fait mention d'un moyen assez singulier qu'il mettoit en usage pour s'empêcher de dissiper trop tôt ce qu'il avoit.

Lorsque les comédiens lui apportoient une somme d'argent pour le remercier de quelqu'une de ses pieces, il jettoit cet argent sur un tas de fagots qu'il tenoit enfermés. Quand il avoit besoin d'argent, il étoit obligé de secouer ces fagots, & la peine que cet exercice lui donnoit, l'empêchoit de prendre tout à la fois, & lui faisoit laisser quelque chose en réserve.

Rotrou étoit revêtu de la charge de lieutenant particulier au Bailliage de Dreux, sa patrie, lorsque cette ville fut affligée d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en sûreté, & de quitter un lieu si dangereux, il répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, parce qu'il n'y avoit que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances. Il finissoit sa lettre par ces mots : « Ce » n'est pas que le péril où je me trouve ne soit » fort grand, jusqu'au moment où je vous écris, » les cloches sonnent pour la vingt-deuxieme per- » sonne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour » moi quand il plaira à Dieu ». Ce bon citoyen mourut quelque temps après, la victime de sa charité & de son devoir.

Nous avons de Rotrou plus de trente pieces de théatre tant tragédies que comédies. Son *Vinceslas* a été remis au théatre par M. Marmontel qui en a corrigé le style ; & cette piece se joue encore avec succès.

ROUSSEAU, (JEAN-BAPTISTE)

Poëte François, né à Paris en 1669, mort à Bruxelles le 17 Mars 1741, âgé de 72 ans.

NOUS n'avons point de poëte plus poëte que Rousseau, si l'on entend par ce mot un génie

doué du talent heureux de tout peindre, & de réunir dans une versification harmonieuse & pittoresque les charmes de la musique & de la peinture. Quelle richesse de rimes, quelle noblesse de pensées, quel feu dans ses odes! c'est celui de Pindare & d'Horace. Il s'est encore montré supérieur à lui-même dans sa traduction des Pseaumes. Il y a fait passer cette poésie d'expression & cette magnificence d'images qui caractérisent les prophetes. Jusqu'à présent il n'a point de concurrens pour la cantate & l'allégorie, deux sortes de poëmes qu'il a pour ainsi dire créés. Les Italiens lui avoient donné l'idée du premier, mais il a de beaucoup surpassé ses maîtres. Pour ce qui est de l'allégorie, aucun poëte avant Rousseau n'avoit cultivé ce genre de poésie. Il y a rassemblé, ainsi que dans ses Epîtres, les graces de Marot & celles de la Fontaine. Peut être pourroit-on lui reprocher ce mêlange bisarre de la pureté de notre langue avec la difformité de celle que l'on parloit il y a deux cens ans. Ses Epigrammes ont la simplicité, la briéveté, la vivacité & le tour original qui convient à ce genre. Elles sont beaucoup mieux travaillées que celles de Marot son maître en ce genre. Pas un mot dans les siennes qui ne soit où il doit être, pas un de manque, pas un de trop; Il semble que celui qu'il employe en rime ait été inventé pour être mis à la fin du vers où il le place. Il réussit bien moins dans les opéras qui demandent de la sensibilité, & dans les comédies qui veulent de la gaîté & une grande connoissance des hommes. Rousseau ne connoissoit pas mieux les affaires; aussi sa conversation n'intéressoit guére à moins qu'elle ne roulât sur les belles-lettres, ou qu'il ne lût quelques vers épigrammatiques de sa façon. Comme il n'avoit point de philosophie dans l'esprit, il s'en paroit presque toujours, & celle qu'il emprunte dans ses écrits est âcre, mordante, cynique; delà ajoute un auteur illustre, le fiel dont

ses plaisanteries & ses préceptes sont souvent imbibés.

Peu de personnes peut-être ont autant ressenti la haine que Rousseau. Naturellement inquiet, capricieux & vindicatif, il se laissoit conduire par cet esprit de méchanceté & de tracasserie, fléau des sociétés : l'épigramme étoit son arme favorite, & il l'employoit souvent contre ses amis & ses protecteurs. On l'a même accusé d'avoir porté l'ingratitude envers son pere qui étoit cordonnier, jusqu'à le désavouer en public. A la premiere représentation du *Flatteur*, où l'on prétend que Rousseau s'est peint, son pere qui étoit entré à la comédie pour son argent, fut sensible, autant qu'on le peut croire, aux applaudissemens qu'on donnoit à son fils; il ne put contenir sa joie, & il fit connoître à ceux qui l'environnoient qu'il étoit pere de l'auteur. La piece finie, ce bon homme tout ému cherchoit avec empressement à embrasser son fils. Il l'arrêta au sortir du théatre & lui fit un discours touchant, qu'il finissoit par ces mots : *Enfin je suis votre pere. Vous mon pere!* s'écria Rousseau, & dans le même moment il s'enfuit, & laissa ce pauvre pere pénétré de douleur & fondant en larmes. C'est ce qui donna lieu au poëte Autreau de composer contre Rousseau cette fameuse chanson dans le goût de celles du Pontneuf, dont le sujet fut mis en estampe, & laquelle causa tant de chagrins à Rousseau.

Or, écoutez petits & grands,
L'histoire d'un ingrat enfant,
Fils d'un cordonnier, honnête homme,
Et vous allez entendre comme
Le diable, pour punition,
Le prit en sa possession.

L'accusation étonneroit moins, dit un auteur moderne, si elle ne regardoit pas un homme de

génie. La plus grande noblesse d'un poëte est de descendre d'Homère, de Pindare & de Virgile.

Ce trait d'ingratitude avoué même par Boindin le défenseur de Rousseau sur bien des objets, & l'idée que l'on a tracée du caractere de ce poëte, semblent justifier le soupçon du public, qui l'a toujours regardé comme l'auteur des fameux couplets qui parurent en 1710. On crut y reconnoître sa verve & ses fureurs. Ses Epigrammes infames qu'il appelloit le *Gloria Patri* de ses Pseaumes, & plusieurs autres petites pieces de vers très méchantes & très satyriques, déposoient encore contre lui. D'ailleurs Rousseau avoit avoué que les cinq premiers couplets étoient de lui. Les suivans, matiere du procès, sembloient ne pouvoir être sortis que de la même main. C'étoit le même ton de débauche & de rage, le même enthousiasme infernal, la même richesse de rimes. Malgré ces préjugés & ces présomptions, il étoit impossible qu'on portât un jugement certain sur cette affaire. On n'avoit aucune conviction, aucune évidence. Rousseau n'eût jamais été condamné s'il se fût restraint à se défendre d'avoir fait les couplets. Mais une trop grande confiance en lui-même, l'envie de braver la voix publique & de confondre ses ennemis, la protection déclarée de deux ministres, Pontchartrain & Voisin, lui firent risquer tout. Il voulut rendre le géometre Saurin, un de ses adversaires, la victime de cette trame odieuse, de cette longue suite de crimes dont la punition importoit si fort à la sécurité des citoyens. La vengeance l'aveugla. Il ne vit, dans Saurin, qu'un ennemi qu'il étoit nécessaire de perdre pour se sauver. Il l'accusa. Cette accusation fut poussée si vivement, la procédure fut si précipitée, qu'en moins de vingt-quatre heures le Lieutenant Criminel Lecomte le décréta, l'emprisonna, l'interrogea, le confronta, le récolla. Une telle procédure étoit inusitée. Le chancelier réprimanda le Lieutenant Criminel,

qui n'avoit tenu cette étrange conduite que sur les ordres en forme de sollicitations des deux secrétaires d'état protecteurs de Rousseau. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit foible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce Guillaume Arnould déposa contre Saurin. Il déclara avoir reçu du géometre les vers en question, & les avoir donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès alla du châtelet au parlement. Tous les amis de Saurin tremblerent pour lui; mais il parvint à sauver son honneur & sa fortune, graces au soin qu'il eut de se concilier des personnes puissantes & qu'il savoit lui être contraires; de faire valoir le contraste de ses mœurs & de celles de son ennemi; de répéter qu'il n'avoit jamais fait qu'une chanson pour une de ses maîtresses. Il plaida sa cause avec une véhémence singuliere & tout l'art possible. Rousseau ne soutint la sienne qu'avec esprit & sans chaleur. Le géometre écrivit son mémoire en poëte, & le poëte composa le sien en géometre. Enfin le coup dont Rousseau vouloit accabler son ennemi, retomba sur sa tête. Saurin l'attaqua comme suborneur de témoins, comme ayant abusé de la foiblesse de Guillaume Arnould, & lui ayant donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes: Rousseau fut condamné. Quelque temps avant que de l'être, il avoit fait une retraite au Noviciat des jésuites, sous la direction du pere Sanadon. Mais sa dévotion en pareilles circonstances fut mal interprétée. Le parlement le bannit à perpétuité du royaume. Cet arrêt définitif fut porté le 7 Avril 1712, & transcrit dans un tableau planté en place de Grève. *Mémoires pour servir à l'histoire des gens de lettres & principalement de leurs querelles.*

Rousseau trouva un asyle auprès du Comte du Luc de Vintimille, qui étoit Ambassadeur de France en Suisse. Ce Seigneur ayant été nommé

plénipotentiare pour la paix qui fut conclue à Bade en 1714 avec l'Empereur, Rousseau l'y accompagna. Un jour qu'on s'entretenoit familiérement chez le Prince Eugène, quelqu'un dit qu'il venoit de chez M. le Comte du Luc, où Rousseau avoit récité de très-jolis vers qu'il avoit composés presque à l'instant : Quoi ! s'écria aussitôt le Prince, nous avons ici ce grand poëte ! Il m'a donné occasion, ajouta-t-il tout de suite, de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la triste affaire de Denain que je lus son Ode à la fortune ; j'y trouvai mon portrait au naturel dans cette strophe :

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe ; l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Après cet entretien, le Prince Eugène marqua un grand desir de voir Rousseau, qu'il goûta au point de se l'attacher & de l'emmener avec lui à Vienne.

Rousseau ne conserva que trois ans les bonnes graces de ce Prince. Il les perdit pour avoir eu part à quelques chansons que le Comte de Bonneval composa sur une des maîtresses du Prince Eugène. « Ce Prince, dit le Comte dans ses mé» moires, avoit une maîtresse qui le déshonoroit, » & mon amitié pour lui m'engagea à lui en par» ler sur ce ton. Le Prince me répondit d'un air » un peu sec qu'il ne s'étoit jamais mêlé de mes

» amours & qu'il me prioit d'en user de même
» avec lui. Il avoit raison dans le fond, continue
» le Comte, & j'avoue que je ne fus pas assez rai-
» sonnable pour le sentir. Je me piquai aussi mal
» à propos qu'on le puisse. La vanité, la fierté me
» firent agir. Je plaisantai sur sa maîtresse, j'en
» fis des railleries, quelques chansons même que
» je chantai devant lui. » Le Prince sut que Rousseau avoit composé une partie de ces chansons; il le lui reprocha. Le poëte nia d'abord le fait; mais étant pressé, il s'étoit rebattu à avouer qu'il y avoit seulement corrigé quelques expressions; sur quoi le Prince se contenta de le mépriser & de le renvoyer à Bruxelles, où il lui promit une commission qu'il n'eut jamais. *Dict. historique de Chauffepié.*

Le Duc d'Aremberg, qui faisoit son séjour le plus ordinaire à Bruxelles, accorda une pension de quinze cens livres à Rousseau. Le poëte croyant dans la suite avoir à se plaindre de son bienfaiteur, refusa l'argent lorsqu'on le lui apporta.
» Je l'acceptois avec plaisir, dit-il à l'intendant
» de ce Seigneur, quand je me flattois d'être des
» amis de M. le Duc. Présentement que je ne le
» suis plus, je ne veux plus la recevoir. »

Rousseau nia toujours constamment qu'il fut l'auteur de ces monstrueux couplets qui répandirent tant d'amertume sur le reste de ses jours. Dans un voyage qu'il fit secrétement à Paris, il vit M. Rollin presque tous les jours, & ne voulut point repartir sans lui avoir fait la lecture de son testament. Il y désavouoit en termes les plus forts ces mêmes couplets & continuoit de les attribuer à Saurin. M. Rolin l'arrêta tout court en cet endroit. Il lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper; mais que ne pouvant avoir aucune preuve équivalente, pour en charger nommément un autre, il se rendroit coupable d'un jugement téméraire au moins, & peut-être d'un calomnie affreuse.

Le poëte n'eut rien à répondre, & M. Rollin se sut bon gré de lui avoir fait effacer cet article.

Le Baron de Breteuil & le grand-prieur, les protecteurs déclarés de Rousseau, avoient sollicité pour lui en 1716 des lettres de rappel. Mais il les refusa constamment. Il exigeoit avant toutes choses qu'on lui accordât de nouveaux juges qui procédassent à la révision du procès. « Qu'on » donne, disoit-il, des lettres de grace à ceux qui » en ont besoin; pour moi je ne veux que la jus- » tice. „

Rousseau en mourant marqua les plus grands sentimens de piété & renouvella les protestations de son innocence. Ceux qui l'ont cru encore capable d'en imposer dans ces derniers momens où la vérité est notre unique consolation, ont dû le regarder comme un monstre d'hypocrisie, un homme sans remords & sans religion.

Plusieurs personnes d'ailleurs ont trouvé que l'écrit de Boindin portoit le caractere de l'évidence. Cet écrit, trouvé après la mort de cet adversaire de Rousseau, contient les circonstances les plus singulieres sur les auteurs de l'affreux mystere d'iniquité qui perdit Rousseau. Il se peut, disent les apologistes de cet illustre poëte, que Malafaire, Lamotte & Saurin accusés dans cet écrit ayent concerté entr'eux la perte de Rousseau qu'ils n'aimoient pas, qu'ils vouloient écarter d'une place à l'Académie Françoise, & de la pension qu'avoit Boileau, & qu'ils aient fait passer sous son nom des horreurs qui ne sont que d'eux. Seroit-ce la premiere fois, ajoutent-ils, que des hommes opposés, d'état & de caractere, mais liés par un intérêt commun, auroient emporté dans le tombeau un secret abominable? Saurin & Malafaire auront fourni les méchancetés, les anecdotes scandaleuses, les pensées fortes & licentieuses; Lamotte se sera chargé de la rime. L'imagination de ces trois especes de conjurés échauffée par la vengeance, a dû se monter,

ter, à l'aide l'un de l'autre, sur le ton poëtique de Rousseau, imiter cet essor prodigieux, ce torrent de poésie dont sa bile étoit susceptible. On a cité à cette occasion dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des gens de lettres*, l'essai que fit en Angleterre le médecin Procope. Il étoit à Londres peu de temps après la querelle des couplets. Il avança qu'il en feroit d'aussi mordans, sans être aussi grand poëte que Rousseau, & tint parole. Procope s'exerça sur le dentiste Carmeline, son beau-pere. Les couplets furent si sanglans qu'on les auroit crus de Rousseau. Quel parti faut-il donc prendre entre Rousseau & ses accusateurs? Suspendre son jugement & suivre le conseil que le sage Rollin donnoit à Rousseau lui-même, & que nous avons rapporté plus haut.

ROY, (PIERRE-CHARLES)

Poëte François, né à Paris en 1683, mort en 1764. Il avoit été conseiller au Châtelet. Il s'est fait connoître par plusieurs opéras & par un recueil de poésies & autres ouvrages en 2 vol. in8°.

ROY avoit de la littérature, possédoit bien la mythologie & n'étoit pas dépourvu de goût. Mais la flamme du génie qui vivifie les pensées, lui manquoit. Son coloris est trouble, son pinceau sec & froid. Il falloit que sa verve, pour enfanter quelques saillies, fût excitée par la satyre à laquelle il étoit porté naturellement. Mais ce malheureux penchant pour l'épigramme l'exclut de l'académie, lui attira l'inimitié des gens de lettres, & plusieurs scènes facheuses de la part de quelques bourus qui n'entendoient pas raillerie. Un ami de Roy ne voulut pas un soir s'en retour-

ner avec lui à minuit, parce que, disoit-il, c'étoit l'heure des coups de bâton.

L'opera d'*Achille & Deidamie* fut composé par Danchet & Campra dans un âge fort avancé. Lors de la premiere représentation quelqu'un demanda à Roy ce qu'il en pensoit ? *Peste*, dit-il, *ce ne sont pas là des jeux d'enfans.*

Le ballet des *Elémens*, celui des *Sens* & la tragédie de *Callirhoé* sont les trois opéras qui ont le plus contribué à faire connoître le nom du poëte Roy sur la scène lyrique. On se rappelle encore avec plaisir ce morceau de poésie majestueuse par lequel commence le prologue du ballet des Elémens.

Les temps sont arrivés. Cessez, triste cahos,
Paroissez, élémens ; Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement & le repos :
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, ondes, coulez. Volez, rapides feux.
Voile azuré des airs, embrassez la nature :
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure,
Naissez, mortels, pour obéir aux Dieux.

Le célébre Rameau préféroit aux poëmes de Roy ceux de Cahuzac donc les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poëte Roy contre Rameau, & lui fit composer cette allégorie sanglante où l'Orphée de notre musique est désigné sous le nom de *Marsyas.* Roy n'épargnoit pas davantage le poëte protégé. Le lendemain de la premiere représentation des *Fêtes de Polymnie*, opéra de Cahuzac qui ne réussit point, Roy étoit à la messe aux Petits Peres ; un enfant de trois ans siffloit entre les bras de sa *bonne* ; le poëte se tourne & dit d'un grand sang froid : « Empêchez » cet enfant de siffler ; ce n'est pas Cahuzac qui » dit la Messe. »

Roy, pour satisfaire ses petites animosités, avoit composé un grand nombre de ces brevets de *Calotes*, dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poëte, non content d'avoir pincé plusieurs membres de l'Académie Françoise en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satyrique connue sous le nom du *Coche*. Cette satyre lui ferma pour toujours les portes de l'Académie; mais il s'en consola avec le cordon de Saint Michel, distinction que la faveur accorde quelquefois au mérite.

Comme Roy n'épargnoit personne, on se plaisoit aussi à répandre sur lui le sel de l'épigramme. Lorsqu'il eut publié son poëme sur la maladie du Roi à Metz, il courut dans le temps cette épigramme très-jolie.

Notre monarque, après sa maladie,
Etoit à Metz, attaqué d'insomnie:
Ah, que de gens l'auroient guéri d'abord
Le poëte Roy dans Paris versifie,
La piéce arrive, on la lit, le Roi dort:
De saint *Michel* la muse soit bénie!

Le poëte Rousseau avoit autrefois marqué cette muse au front par ce couplet:

Qu'entends-je? C'est le roitelet
Qui fait plus de bruit qu'une pie;
Mais, plus il force son sifflet,
Plus il semble avoir la pepie.

Indépendamment de ses opéras, Roy donna au théatre François les *Captifs*, & au théatre Italien les *Anonymes* qui n'eurent pas un grand succès. Ce poëte sortant un jour de la comédie Françoise fit une chûte, parce qu'il s'étoit embarrassé dans la robe d'une Dame. Comme celle-ci lui fit des excuses: « Il n'y a pas de mal, lui dit Roy, les „ auteurs sont accoutumés à tomber ici. „

RUBENS, (PIERRE-PAUL)

Peintre de l'école Flamande, originaire d'une famille noble d'Anvers, né à Cologne en 1577, *mort à Anvers en* 1640.

RUBENS encore enfant & au milieu des exercices de la jeune nobleſſe, ſe ſentit échauffé du génie de la peinture. Les leçons du célébre Otto Venius achevérent de développer en lui ſes heureuſes diſpoſitions. Rubens avoit un eſprit élevé, facile & plein de feu. Il poſſédoit parfaitement l'hiſtoire & les belles-lettres. Ses compoſitions ſont ſavantes, & ſes allégories rendues avec beaucoup d'imagination. Quel artiſte a porté plus loin l'intelligence du clair-obſcur & a mis dans ſes tableaux plus d'éclat & en même temps plus de force, plus de vérité, plus d'harmonie! Il avoit pour maxime de ne point trop agiter ſes teintes par le mélange, afin de conſerver dans ſes plus grands tableaux le caractere des objets & la fraîcheur des carnations. Son goût de deſſin tient plutôt du naturel Flamand que de la beauté de l'antique. Rubens conſultoit principalement la nature. C'eſt à cette ſource féconde des arts qu'il a puiſé cette variété ſurprenante de caracteres que l'on remarque dans ſes ouvrages. Cet homme illuſtre joignoit aux talens pour la peinture les qualités eſſentielles du cœur & de l'eſprit. On recherchoit, on ambitionnoit même ſon amitié. Sa figure étoit noble & prévenante, ſes manieres affables, ſes procédés généreux. La maiſon, ou plutôt le palais qu'il occupoit à Anvers étoit enrichi des plus belles productions de la peinture, de la ſculpture & de la gravure. C'étoit un temple conſacré aux Beaux-Arts, dont Rubens, par

ses talens & par son caractere bienfaisant, étoit le génie tutélaire.

Rubens, dans la vue de perfectionner ses études, voyagea en Italie; mais il ne fit point de réflexions assez profondes sur les belles productions du génie Grec. Cet artiste, qui d'ailleurs entendoit bien la magie de son art, ne parut point assez convaincu que la nature s'étant montrée aux Grecs sous les formes les plus agréables, les plus variées, les plus nobles, on ne pouvoit trouver que chez eux ce contour pur, gracieux & correct qui forme la véritable ligne de beauté. Les tableaux de Rubens ne présentent que trop souvent des figures lourdes, des contours outrés, des emmanchemens extraordinaires. Il sembloit que cet artiste ne craignoit rien tant que de s'entendre reprocher cette espece de monotonie ordinaire à ceux qui s'attachent uniquement à l'antique.

Rubens s'étoit formé d'habiles éléves, tels que Vandick, Jordans, Van-Uden, Snyders, qui l'aidoient beaucoup dans ses ouvrages. Les rivaux de sa gloire en prirent occasion pour diminuer sa réputation. Ils répandirent qu'il ne pouvoit se passer de ses éléves pour les paysages & les animaux. Rubens quelque temps après exposa en public plusieurs paysages & différentes chasses de la plus grande force & peints entiérement de sa main.

Ses ennemis n'ayant pas réussi de ce côté, oserent critiquer ses différens caracteres de tête. Rubens peignit alors sa *Descente de Croix* que l'on voit dans la cathédrale d'Anvers, & où l'on remarque tout ce que la tristesse & la douleur ont de plus touchant exprimé sur le visage de Marie. Cette tendre mere, remplie de l'inquiétude la plus vive, semble craindre encore que l'on ne blesse son fils mort que l'on descend de la Croix; C'est ainsi que Rubens répondoit à ses ennemis. „ Fais bien, dit un proverbe Espagnol, tu auras „ des envieux : fais mieux, tu les confondras. „

Corneille Schut s'étoit toujours déclaré contre les productions de ce maître. Rubens apprend que son ennemi manque d'ouvrage, il lui en procure aussi-tôt.

Marie de Médicis choisit Rubens pour peindre dans une des galeries du palais du Luxembourg à Paris les Principaux événemens de sa vie. Cette galerie contient vingt-quatre tableaux que l'on regarde avec raison comme un poëme épique en peinture composé avec autant de génie que de sagesse. Ce grand ouvrage fut exécuté à Anvers, excepté deux tableaux que Rubens peignit à Paris. La Reine, qui prenoit beaucoup de plaisir à la conversation de cet artiste, ne le quitta point tout le temps qu'il employa à finir ces deux tableaux. Ce fut dans ces momens que Rubens fit plusieurs portraits de cette Princesse. On a écrit que Rubens devoit peindre dans la galerie parallele l'histoire de Henri IV, & qu'il en avoit déjà fait plusieurs esquisses; mais on ignore jusqu'à présent si ces esquisses existent quelque part.

Rubens fut marié deux fois. Il avoit épousé en secondes noces Hélène Forment, femme d'une rare beauté, qui lui a quelquefois servi de modéle pour peindre la vertu & les graces. Il étoit logé à Anvers dans une maison superbe dont il orna la façade de peintures à fresque. Entre la cour & le jardin de cette maison, il avoit fait élever un sallon en rotonde qu'il enrichit de statues, de bustes & de vases antiques, de tableaux des plus grands maîtres & d'un médailler précieux. Il reçut chez lui la visite de plusieurs Princes Souverains; & tous les étrangers venoient lui rendre hommage comme au génie des beaux arts. Rubens se prêtoit d'autant plus volontiers à ces visites, qu'elles ne le dérangeoient en rien de ses occupations. Il travailloit même avec une telle facilité, qu'il avoit l'habitude, pendant qu'il peignoit, de se faire lire les ouvrages des plus célébres écrivains, des poëtes surtout. Ce génie

fécond étoit d'ailleurs si persuadé des secours que la plus riche imagination peut tirer de la poésie, qu'il s'étoit fait un recueil des plus beaux morceaux extraits de poëtes. Il les lisoit souvent avant de se mettre à l'ouvrage. Il n'ignoroit pas que c'étoit le génie d'Homère qui avoit échauffé celui du célèbre Phidias, lorsqu'il donna à son Jupiter ce caractere sublime qui faisoit l'admiration de l'antiquité.

Rubens, qui jouissoit de la plus grande considération, fut choisi par l'infante Isabelle pour négocier une paix avec l'Angleterre. Il fit voir par le succès de son entreprise, qu'il y a des génies qui ne sont déplacés nulle part. Le monarque Anglois, Charles I, fut si content de l'esprit & des talens du négociateur, qu'il le créa chevalier, ajouta un canton à ses armes, & lui fit présent de sa propre épée, cérémonie qui se fit dans le palais de White-hall. Ce fut lors de son séjour en Angleterre que Rubens peignit son tableau de Saint Georges. Il en fit une copie de sa propre main qui est aujourd'hui dans le cabinet de M. le Duc d'Orléans. La figure du Saint Georges est le portrait de Charles. La Princesse qui se voit dans le même tableau, offre celui d'Henriette de France, épouse de ce monarque.

Quoique Rubens ait été employé à d'autres négociations qui furent très-avantageuses à sa fortune, ce grand artiste néanmoins ne faisoit pas difficulté de convenir que c'étoit à son art qu'il devoit toutes ses richesses. Un Alchimiste Anglois vint un jour lui rendre visite, & promit de partager avec lui les trésors du grand œuvre, s'il vouloit construire un laboratoire, & payer quelques petits frais. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son attelier : „ Vous êtes venu, lui dit-il, „ vingt ans trop tard; car depuis ce temps j'ai „ trouvé la pierre philosophale avec cette palette „ & ces pinceaux „.

On a beaucoup gravé d'après Rubens; mais très-peu de graveurs ont rendu son style aussi bien que Pontius, Vorsterman, Bolswert, Withouc. Ces artistes, en mariant habilement le méchanisme d'un burin souple & moëlleux aux travaux pittoresques de l'eau forte, ont réussi à faire passer sur le cuivre la belle pâte des tableaux du grand maître qu'ils copioient, sa touche large & expressive, & ses effets piquans de clair-obscur. Rubens formoit lui-même ses graveurs; il voyoit leurs épreuves, & l'on sait ce que vaut le coup d'œil d'un homme de génie.

SABLIERE, (ANTOINE DE RAMBOULLET DE LA)

Poëte François, mort à Paris en 1680, âgé de 65 ans. Son pere étoit secrétaire du Roi & intéressé dans les affaires de Sa Majesté. Le fils fut pourvu des mêmes emplois.

LA SABLIERE se distingua par un esprit aisé, naturel & délicat. Nous avons de lui des madrigaux publiés après sa mort, & où l'on remarque une certaine finesse dans les pensées qui n'exclut pas la naïveté du style.

Hesselin de la Sabliere, son épouse, Dame de beaucoup de mérite, s'étoit choisi une societé de beaux esprits de son siécle. La Fontaine trouva chez cette Dame une retraite paisible pendant plus de vingt ans. Le poëte, par reconnoissance, a immortalisé sa bienfaitrice dans ses vers.

Le philosophe Montagne assure que les femmes ont l'esprit plein-saucier; c'est-à-dire, qu'elles apperçoivent de plein saut, d'une maniere vive & prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout

ce qu'il y avoit à voir dans chaque chose. Madame de la Sabliere a beaucoup servi à confirmer ce jugement de Montagne. Aussi quelqu'un demandant un jour à un homme d'esprit des amis de Madame de la Sabliere, ce qu'elle faisoit & ce qu'elle pensoit dans sa retraite ? „ Elle n'a jamais „ pensé, répondit-il ; elle ne fait que sentir „.

SADI,

Poëte & philosophe, né à Schiras, ville de Perse, l'an de l'égire 571, ce qui revient à l'année 1193 de l'ère Chrétienne. Il a composé le Molaman *ou les* Rayons, *le* Bostan *ou le* Jardin des fruits, *& le* Gulistan *ou le* Jardin des roses. *Ce dernier ouvrage, qui est un recueil d'histoires & de traditions dont chacune à sa morale, est écrit moitié en vers, moitié en prose, & a été traduit en Latin.*

SADI fut un sage qui, par ses actions & par ses écrits, enseigna ses compatriotes à chercher leur bonheur dans la pratique de la vertu. Avec quelle candeur ne fait-il pas dans ses ouvrages l'aveu des défauts de sa jeunesse ! Il m'arriva, dit-il, par un emportement de jeune homme de répondre à ma mere avec une fierté insultante. Elle fut contristée, elle alla s'asseoir dans un coin, & des larmes tomboient sur ses joues. Je m'approchai d'elle, & cette sensible mere me dit : „ Toi qui es au„ jourd'hui si grand avec moi, ne te souvient-il „ pas combien je t'ai vu petit „ ?

Etant très-jeune, nous avoue-t-il encore, je lisois un soir le saint Alcoran au milieu de ma

famille. Mes freres s'endormirent, & je dis à mon pere : *Regardez-les ; ils dorment & je prie.* Mon pere m'embrassa tendrement, & me dit : „ O, mon cher Sadi ! ne vaudroit-il pas mieux „ que tu dormisses aussi, que d'être si vain de ce „ que tu fais.

Il quitta sa patrie que les Turcs désoloient, & voyagea pendant quarante ans. Les François de Tripoli le firent prisonni r, & il fut condamné à travailler aux retranchemens, & à fouiller la terre. Il fut racheté par un marchand d'Alep qui lui donna sa fille en mariage avec une dot de cent sequins. Cette fille étoit d'un mauvais caractere, & lui causoit des chagrins continuels. Comme il s'en plaignoit, elle lui dit un jour : „ N'es-tu pas celui que mon pere a racheté pour dix piéces d'or „ ? *Oui*, lui répondit-il ; *mais il m'a vendu pour cent sequins.*

Ce sage avoit un ami qui fût tout-à-coup élevé à une grande place. Tout le monde alloit faire compliment à son ami ; il n'y alla point. Comme on en paroissoit surpris, il dit : „ La foule va „ chez lui à cause de sa dignité ; moi, j'irai quand „ il ne l'aura plus, & je crois que j'irai seul „.

Je me promenois avec mon ami (c'est Sadi qui parle) pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Un ruisseau serpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis l'injuste sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu, disois-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'injuste ? Mon ami m'entendoit & me dit : „ Dieu accorde le sommeil aux méchans, „ afin que les bons soient tranquilles. „

Le fils d'un avare étoit dangereusement malade ; & ses amis lui disoient qu'il falloit, pour fléchir le ciel, ou distribuer des aumônes, ou lire l'Alcoran auprès de son fils. Le vieillard fut de

ce dernier avis; Il a pris ce parti, disoit Sadi, » parce que l'Alcoran est sur ses levres, & que » son or est dans ses entrailles „.

Un homme avoit quitté la société des derviches, & s'étoit retiré dans celle des sages : Quelle différence, demandoit-on à Sadi, trouvez-vous entre un sage & un derviche? „ Tous deux, ré„ pondit-il, traversent un grand fleuve à la nage „ avec plusieurs de leurs freres; le derviche s'é„ carte de la troupe pour nager plus commodé„ ment, & arrive seul au rivage; le sage au con„ traire nage avec la troupe, & tend quelquefois „ la main à ses freres „.

Un homme opulent disoit par dérision devant le philosophe Sadi, que l'on voyoit souvent l'homme d'esprit à la porte de l'homme riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : » C'est répondit le philosophe, parce que l'hom» d'esprit sait le prix des richesses, & que le » riche ignore le prix des lumieres.

Ce n'est point, répétoit-il souvent, la voix timide des ministres qui doit porter à l'oreille des Rois les plaintes des malheureux; il faut que le cri du peuple puisse directement percer jusqu'au trône.

O, Sadi! se disoit à lui-même ce vertueux philosophe, pardonne à l'homme inutile, remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance, & il s'en répandra quelque partie sur l'homme trompé & sur l'homme trompeur. Pardonne au vice même; ne lui dois-tu pas l'exercice de quelque vertu?

SAGE, (ALAIN-RENÉ LE)

Poëte François, né à Ruys en Bretagne vers l'an 1677, mort en 1747 à Boulogne-sur-mer.

LE SAGE a donné au public plusieurs romans, dont quelques-uns sont traduits ou imités de l'Espagnol. Son *Bachelier de Salamanque*, son *Diable boiteux* & son *Gilblas de Sentillane* offrent des peintures vraies des mœurs des hommes, une critique utile & saillante, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Le Sage s'est aussi fait connoître par des opéra-comiques & des comédies. Il y a dans son *Turcaret* une satyre des financiers de son temps & une bonne grosse gaiété préférable aux pensées froidement épigrammatiques des comédies de nos jours. Cet auteur avoit peu d'invention; mais en récompense il étoit doué du talent singulier d'embellir les idées des autres, & de se les rendre propres; ce qui supposoit dans cet homme de lettres de l'esprit, du goût & un tact fin & délicat. Son style est assez pur; le Sage peut même être mis au rang des auteurs qui ont le mieux possédé leur langue.

Cet homme de lettres étoit devenu si sourd dans sa vieillesse qu'il falloit, pour s'en faire entendre, mettre la bouche sur son cornet, & crier de toute sa force. Cependant il alloit à la représentation de ses pièces; il n'en perdoit presque pas un mot; il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu du théatre, ni de ses pièces, que depuis qu'il n'entendoit plus les acteurs. Cette anecdote est d'autant plus intéressante qu'elle nous fait sentir que la meilleure méthode peut-être pour juger d'un bon acteur, seroit de se boucher les oreilles. Mais qu'il y en a peu qui pourroient

ſoutenir cette épreuve! La plupart diſent une choſe & en expriment une autre. Ce qui forme autant de contre-ſens dont on s'apperçoit moins lorſque l'eſprit eſt prévenu par le ſens des paroles.

SAINT-AMAND, (MARC-ANTOINE GERARD, SIEUR DE)

Poëte François, fils d'un chef d'eſcadre, né à Rouen vers la fin de 1594, mort en 1661. Il avoit été reçu de l'Académie Françoiſe, lorſque le cardinal de Richelieu commença à la former en 1633.

SAINT-AMAND n'eut du ciel que ſa veine en partage:
L'habit qu'il eut ſur lui fut ſon ſeul héritage:
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien;
Ou, pour mieux en parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune;
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la fievre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

BOILEAU, Sat. I.

Les traits de ce tableau ne ſont pas bien délicats; ſont-ils vrais du moins? Les poéſies de Saint-Amand font foi qu'il n'avoit pas attendu ſi tard pour mendier les graces de la cour, & pour mettre

au jour les vers qu'il avoit faits dans cette vue. A l'égard de ſa pauvreté, tout le monde en convient aſſez. Un homme qui, comme Saint-Amand, avoit paſſé une partie de ſa vie à voyager & à rimer, ne devoit pas être bien riche.

Ses poéſies ont été recueillies en 3 vol. On y rencontre quelques boutades aſſez heureuſes; mais ce poëte étoit totalement dépourvu de goût. Dans ſon *Moïſe ſauvé*, au lieu d'embellir ſon poëme des grandes circonſtances qu'un tel ſujet lui préſentoit, il s'amuſe à des détails puérils, & met en quelque ſorte, comme le dit Boileau, les poiſſons aux fenêtres par ces deux vers.

Et là près des remparts que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ébahis la regardent paſſer.

L'ode *ſur la ſolitude*, eſtimée le meilleur ouvrage de ce poëte, offre parmi les deſcriptions les plus agréables & les plus riantes les objets les plus dégoûtans, des crapaux, des limaçons qui bavent, enfin le ſquélette d'un pendu.

Sous un chevron de bois maudit
Y branle le ſquélette horrible
D'un pauvre amant qui ſe pendit
Pour une bergere inſenſible.

Quoiqu'il y ait beaucoup de défauts dans toutes les poéſies de Saint-Amand, il ſavoit néanmoins les réciter avec tant d'agrémens qu'il les faiſoit entendre avec plaiſir; auſſi le poëte Gombauld diſoit de lui :

Tes vers ſont beaux quand tu les dis;
Mais ce n'eſt rien quand je les lis.
Tu ne peux pas toujours en dire;
Fais en donc que je puiſſe lire.

Pelisson, dans son *histoire de l'Académie*, nous apprend que Saint-Amand avoit obtenu de cette compagnie d'être exempt de l'obligation d'y faire à son tour un discours de remerciement suivant qu'il avoit été décidé, à condition qu'il se chargeroit, comme il l'avoit offert lui-même, de la partie burlesque du dictionnaire entrepris par l'Académie. Cette occupation lui convenoit d'autant mieux, qu'il paroit par ses ouvrages qu'il avoit ramassé tous les termes des halles, des cabarets & des lieux de débauche.

On attribue à Saint-Amand un mot assez plaisant. Il se trouva un jour dans une compagnie où étoit un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche. Comme cette différence paroissoit assez bisarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raison, Saint-Amand se tourna vers cet homme : *Apparemment, monsieur*, lui dit-il, *vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.*

SAINT-AULAIRE, (FRANÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL, MARQUIS DE)

Poëte François, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise en 1706.

SAINT-AULAIRE porta les armes pendant sa jeunesse, & les quitta dans un âge avancé pour se livrer tout entier à la littérature & à la société dont il faisoit les délices par un esprit aisé, naturel & plein de délicatesse. La douce chaleur des muses vint pour son bonheur le réchauffer au milieu des glaces de l'âge. Il est même à remarquer que les plus jolis vers qu'on ait de lui ont été composés lorsqu'il étoit plus que nonagénaire.

Lorsque le marquis de Saint-Aulaire se présenta à l'Académie Françoise, le satyrique Boileau lui refusa son suffrage d'une maniere assez dure. Il fondoit son refus sur la piéce même qui le fit admettre, & où le poëte fait cette jolie invocation à la muse qui inspira autrefois Anacréon.

O muse légere & facile,
Qui, sur le côteau d'Hélicon,
Vintes offrir au vieil Anacréon,
Cet art charmant, cet art utile,
Qui sait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison.
Vous, qui, de mille fleurs sur le Parnasse écloses,
Amusiez près de lui les graces & les ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris,
Sous tant de couronnes de roses, &c.

La Duchesse du Maine avoit attiré le marquis de Saint-Aulaire à sa cour, & lui faisoit l'honneur de l'appeller son *Apollon*. Un jour que la Princesse proposa un jeu où chacun est obligé de dire son secret en particulier, le marquis de Saint-Aulaire, alors âgé de quatre-vingt dix ans, fit cet impromptu pour Madame la Duchesse du Maine:

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse:
Elle seroit Thétis, & le jour finiroit.

Le marquis de Saint-Aulaire devoit répondre, comme directeur de l'Académie Françoise, à M. le Duc de la Trimouille qui remplaçoit le Maréchal d'Estrés; il lui dit ingénieusement: » Il me con» vient d'arroser de larmes la respectable cendre » que vous venez couvrir de fleurs. La différence

» des hommages que nous lui rendons est assortie
» à celle de nos âges ».

SAINT-EVREMONT, (CHARLES DE SAINT-DENIS, SEIGNEUR DE)

Ecrivain François, né à Saint-Denis le Guast, à trois lieues de Coutance, d'une famille noble & ancienne de Basse-Normandie, mort à Londres en 1703, à 90 ans.

SAINT-EVREMONT fit lui-même son portrait en 1696. Il se représente comme » un philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie; » un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion » pour la débauche que d'inclination pour les » plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Ce » philosophe vit dans une condition méprisée de » ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont » rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur maison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les » commodités d'une longue vie. Vieux, il a de » la peine à souffrir l'économie, croyant que la » nécessité est peu à craindre quand on a peu de » temps à être misérable. Il se loue de la nature; » il ne se plaint point de la fortune; il hait le » crime, il souffre les fautes, il plaint le malheur; » il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils » ont de mauvais pour les décrier; il trouve ce » qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il se » fait un plaisir secret de le connoître; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si » la discrétion ne l'en empêchoit: il ne s'attache » point aux écrits les plus savans pour acquérir

» la science ; mais aux plus sensés pour fortifier » sa raison. Tantôt il cherche les plus délicats » pour donner de la délicatesse à son goût ; tan- » tôt les plus agréables pour donner de l'agré- » ment à son génie „. Ajoutons ici ce que l'amour-propre n'auroit pas permis à Saint-Evremont d'avouer, c'est qu'il ne dut la réputation dont il jouit comme écrivain, qu'à une espece de charlatanisme. On voit qu'il se panade dans ses termes étudiés, dans ses maximes semi-philosophiques, dans son style hérissé de pointes & d'antitheses. Cet écrivain n'avoit proprement que de l'esprit ; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni de l'érudition, ni peut-être un vrai talent. Mais, comme l'observe un auteur illustre, une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de cour dans un temps où ce mot de *cour* étoit prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des *vers de société*, composés dans des sociétés illustres, tout cela avec beaucoup d'esprit contribua à faire rechercher dans leurs temps les ouvrages de Saint-Evremont. C'étoit l'auteur à la mode. Le libraire Barbin payoit des écrivains pour lui faire du *Saint-Evremont*. Les œuvres de cet homme de lettres ont été recueillies en 1725 à Amsterdam en cinq volumes *in*-12. On lit encore quelquefois ce qu'il a écrit sur les Grecs & les Romains, sur la paix des Pyrénées, sur la conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye. Ce dernier écrit est assaisonné d'une bonne plaisanterie.

Saint-Evremont étant jeune, avoit pris le parti des armes, & il servit avec distinction au siége d'Arras en 1640, comme capitaine d'infanterie. Sa bravoure & les agrémens de son esprit le firent bien venir auprès du grand Condé qui lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Mais Saint-Evremont ne conserva pas long-temps cette faveur. M. le Prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hom-

mes, & n'en étoit que plus sensible à la raillerie. Un jour que Saint-Evremont & le Comte de Miossens sortoient d'une conversation où le Prince s'étoit beaucoup amusé à rechercher le côté ridicule de ceux qu'il connoissoit, il échappa à Saint-Evremont de demander au Comte de Miossens, s'il croyoit que son Altesse, qui aimoit si fort à découvrir le ridicule des autres, n'eût pas elle-même le sien. Ils avouerent que cette affectation de découvrir le ridicule, lui en donnoit un d'une espece toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante, qu'ils ne purent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. Le Prince en fut informé, & leur donna bientôt des marques de son ressentiment. Il ôta à Saint-Evremont la lieutenance de ses gardes, & éloigna le Comte de Miossens.

Condé, naturellement grand, eut la générosité de pardonner quelque temps après à Saint-Evremont; mais une premiere disgrace ne le corrigea point de son humeur caustique. Il fut renfermé trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le Cardinal Mazarin. Ce fut peut-être par esprit de vengeance contre ce ministre, que lors du traité de paix des Pyrénées, il fit la satyre de ce traité par une lettre écrite au Maréchal de Créqui. Le Roi ayant eu communication de cette lettre, ordonna qu'on arrêtât celui qui l'avoit écrite. Saint-Evremont se déroba à cet ordre, en se retirant en Angleterre. Il sollicita plusieurs fois son rappel, mais inutilement.

L'étude & l'amitié adoucirent sa disgrace. Il jouit jusqu'à une extrême vieillesse d'un jugement sain & d'une parfaite santé à laquelle il donnoit une attention toute particuliere. „ Une heure „ de vie bien ménagée à l'âge où je suis, écrivoit- „ il à la célebre Ninon de Lenclos, m'est plus „ considérable que l'intérêt d'une médiocre répu- „ tation„.

Quand on lui demanda à l'article de la mort,

s'il ne vouloit pas se réconcilier? *De tout mon cœur*, répondit-il, *je voudrois me réconcilier avec l'appétit.*

Cette anecdote est rapportée par Bayle dans une de ses lettres; mais est-elle bien dans le caractere de Saint-Evremont? Cet homme de lettres avoit assez de philosophie pour être persuadé qu'il est du devoir d'un bon citoyen, de quelque sentiment qu'il puisse être, de respecter la religion. Saint-Evremont ne pouvoit même souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. „ La seule bienséance, disoit-il, & le respect qu'on doit à ses „ concitoyens, ne le permettent pas„.

SAINT-PIERRE, (CHARLES IRENÉE DE CASTEL DE)

Auteur de plusieurs ecrits politiques, né au château de Saint-Pierre en Normandie en 1653, mort en 1743 à 86 ans. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & fut reçu de l'Académie Françoise dès lannée 1695.

UN desir ardent de rendre les hommes heureux, & un courage d'esprit peu commun, conduisirent la plume de l'abbé de Saint-Pierre. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire, & il n'a pas tenu à lui que la mode affreuse de s'assembler en compagnies réglées pour s'égorger, ne déshonorât plus l'humanité. Tous ses écrits offrent des vues patriotiques. On y rencontre aussi des idées singulieres, des projets impraticables, quelques réflexions trop hardies, des vérités communes qu'il ne cesse de répéter; mais au milieu de ses chimeres, on voit

toujours le bon citoyen. Auſſi le Cardinal du Bois diſoit des écrits de l'abbé de Saint-Pierre, que *c'étoient les rêves d'un homme de bien.* Ses mœurs furent douces, & ſa probité d'une exactitude rigoureuſe. Naturellement froid & ſérieux, ſa converſation n'avoit rien de brillant; mais il ſe rendoit juſtice, & ne ſe preſſoit pas de parler.

L'abbé de Saint-Pierre fit ſes études au college de Caën avec M. Varignon qui s'eſt rendu depuis célebre par ſes connoiſſances dans les mathématiques. Varignon, peu favoriſé des biens de la fortune, ne pouvoit continuer ſes études. L'abbé de Saint-Pierre, frappé des diſpoſitions que ce jeune homme avoit pour les mathématiques, le logea avec lui, & toujours plus touché de ſon mérite, il réſolut de lui faire une fortune qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cens livres de rente; il en détacha trois cens qu'il donna par contrat à Varignon. Ce peu qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup auſſi relativement aux beſoins du donataire: l'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami. *Anecdotes littéraires.*

Un des projets que l'abbé de Saint-Pierre avoit le plus à cœur, & ſur lequel il ne ceſſoit d'inſiſter, c'étoit l'établiſſement de ce qu'il appelloit *diéte Européenne.* Ce devoit être un tribunal composé de plénipotentiaires de toutes les puiſſances de l'Europe, où, ſans épuiſer les états d'hommes & d'argent, tous les différends entre les ſouverains ſeroient terminés. On a attribué ce projet à Henri IV, & l'abbé de Saint-Pierre ne négligeoit rien pour le faire croire.

M. de Fontenelle écrivoit en 1740 au Cardinal de Fleuri pour lui ſouhaiter une heureuſe année. Il le félicitoit de la paix qu'il venoit de conclurre entre les Turcs & les Chrétiens, & l'invitoit, comme excellent médecin des maladies des nations,

à calmer la fievre qui commençoit à gagner en Europe les Espagnols & les Anglois. Le Cardinal lui répondit sur le même ton de plaisanterie par une lettre obligeante, & lui disoit en raillant, qu'il faudroit que les Princes prissent quelque dose de l'élixir du projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre. Fontenelle montra cet article à l'abbé qui, croyant que le Cardinal voudroit se servir de son projet, le lui envoya avec cinq articles préliminaires. Le Cardinal lui répondit : „ Vous „ en avez oublié un, c'est d'envoyer une troupe de „ missionnaires pour y préparer l'esprit & le cœur „ des Princes contractans „.

L'abbé de Saint-Pierre étoit persuadé que les choses importantes ne pouvoient être remises trop souvent sous les yeux du lecteur. *Il y a d'excellentes choses dans vos ouvrages*, lui disoit-on quelquefois ; *mais elles y sont trop répétées*. Il demandoit qu'on lui en citât quelques-unes, & on n'étoit pas embarrassé. „ Vous les avez donc retenues, ajoutoit-„ il ? Voilà justement ce que je me proposois en les répétant, & sans quoi vous ne vous en souviendriez plus aujourd'hui „. *Essais de littérature par M. l'Abbé Trublet.*

Cet auteur, outre ses connoissances politiques, savoit beaucoup de faits & d'anecdotes, les contoit bien, quoique simplement, & surtout avec la plus exacte vérité. Mais l'à-propos ne lui suffisoit pas pour les conter : il avoit besoin d'être invité & même pressé. Il craignoit d'ennuyer, & auroit voulu plaire non par vanité, il n'en avoit point, mais par *justice* & *bienfaisance*, deux principes auxquels il rapportoit tout. Un jour étant allé voir une femme de beaucoup d'esprit, il la trouva seule : elle ne le connoissoit que depuis quelques mois, & ne l'avoit même vu qu'en compagnie. Aussi fut-elle d'abord un peu embarrassée du tête à tête. L'embarras cessa bientôt : habile & prompte à démêler les caracteres & les différens tours d'esprit, elle avoit déja saisi celui de l'abbé de Saint-Pierre,

& lui parla en conséquence. Mis sur ce qu'il savoit & aimoit, il parla fort bien lui-même. Lorsqu'il sortit, cette dame le remerciant du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre, il lui dit avec son ton & son air simple : „ Je suis un instrument, & „ vous en avez bien joué „. *Essais de littérature.*

L'abbé de Saint-Pierre avoit acheté une charge à la cour, & la marquise Lambert lui demandoit s'il se trouvoit mieux de cette vie de la cour que de la vie retirée qu'il menoit auparavant à Paris. „ J'étois bien, repondit-il à cette dame, dans ma „ cabane du fauxbourg Saint-Jacques, occupé „ aux sciences ; mais je me trouve encore un peu „ mieux dans une vie assez dissipée. J'ai augmenté „ mon bonheur de quelque chose, du moins je le „ crois ; & après tout, il ne m'importe si ce „ n'est de le sentir & de le croire „. On peut se rappeller ici cette maxime du sage de Lesbos : *Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être.*

L'abbé de Saint-Pierre s'étoit déclaré par ses maximes & par sa conduite contre le célibat des prêtres. Mais le bon abbé respecta toujours le lit conjugal. Il se choisissoit de jolies chambrieres. Lorsqu'elles lui donnoient des enfans, il avoit soin de leur faire apprendre quelque métier. Il les destinoit de préférence à celui de perruquier, parce que les têtes à perruque, disoit-il, ne manqueront jamais.

Après la mort de Louis XIV, l'abbé de Saint-Pierre avoit été exclus de l'Académie Françoise à la sollicitation du Cardinal de Polignac, pour avoir préféré dans sa *Polysonodie* l'établissement des conseils formé par le régent, à la maniere de gouverner de Louis XIV. Dans ce temps-là même, comme on l'a remarqué, le Cardinal conspiroit contre le régent, & le régent favorisoit ouvertement la famille de l'abbé de Saint-Pierre, & avoit accordé à cet abbé un logement au Palais-Royal. Cependant le Duc d'Orleans qui pouvoit

tout, se contenta d'empêcher que la place de son protégé à l'Académie ne fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort arrivée en 1743. Boyer, ancien Evêque de Mirepoix, son confrere, empêcha qu'on ne prononçât son éloge à l'Académie. Ces vaines fleurs, remarque un auteur illustre, qu'on jette sur le tombeau d'un académicien, n'ajoutent rien ni à sa réputation, ni à son mérite; mais le refus fut un outrage; & les services que l'abbé de Saint Pierre avoit rendus, sa probité & sa douceur méritoient un autre traitement. Cet écrivain étoit un vrai philosophe, & il ne cessa de vivre bien avec ceux même qui l'avoient exclus.

M. de Voltaire lui demanda quelques jours avant sa mort, comment il regardoit ce passage; il lui répondit: *Comme un voyage à la campagne.*

SAINTE-MAURE, (CHARLES DE)

Duc de Montausier, Pair de France, gouverneur de Louis Dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, mort en 1690, *à l'âge de* 80 *ans.*

DURANT les guerres civiles de la fronde, le Duc de Montausier maintint dans l'obéissance la Saintonge & l'Angoumois dont il étoit gouverneur. Il fut choisi pour présider à l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV. Il avoit cette vertu rigide, cette probité austere qui sacrifie tout à la vérité & à la raison, & qu'à la Cour on appelle *misantrope*. Ignorant l'art dangereux de flatter les passions, il parla toujours à son auguste éléve avec une noble franchise. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur auprès de ce Prince, il lui dit: « Monseigneur, si vous êtes » hon-

» honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne
» l'êtes pas, vous me haïrez, & je m'en consolerai „.

Le Dauphin venoit de prendre Philisbourg en 1688; le Duc de Montausier lui écrivit: “ Monseigneur, je ne vous fais pas de compliment » sur la prise de Philisbourg, vous aviez une » bonne armée, des bombes, du canon & Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que » vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire » dans votre maison; mais je me réjouis avec » vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain; faisant valoir les services d'autrui, & » oubliant les vôtres; c'est sur quoi je vous fais » mon compliment „. Tout le monde, ajoute madame de Sévigné qui rapporte cette lettre, aime ce style digne de Montausier & d'un gouverneur.

On sait que les ennemis de Molière voulurent persuader au Duc de Montausier que c'étoit lui que Molière jouoit dans le *Misantrope*. Ce Seigneur alla voir la piece, & dit en sortant qu'*il auroit bien voulu ressembler au misantrope de Molière*.

Mademoiselle le Fèvre ayant en 1682 dédié un livre à Louis XIV, il ne se trouva personne à la Cour qui osât l'introduire auprès de Sa Majesté, parce que cette demoiselle, connue depuis sous le nom de madame Dacier, étoit alors protestante. Le Duc de Montausier, instruit de ce qui s'étoit passé, offrit de lui-même à cette demoiselle de lui rendre le service qu'elle demandoit. Il la fit monter dans son carrosse, & la présenta elle & son livre à Louis XIV qui dit fort sèchement au Duc de Montausier, qu'il faisoit mal d'appuyer des gens de la religion de cette demoiselle; que pour lui il feroit défendre que son nom parût à la tête des livres des Huguenots; & que pour cet effet, il donneroit ordre qu'on saisît tous les exemplaires du livre de mademoiselle le Fèvre.

Le Duc de Montausier répondit à Sa Majesté avec cette liberté que personne n'a osé imiter : « Est-» ce ainsi, Sire, que vous favorisez les belles-» lettres ? Je vous le dis hardiment, un Roi ne » doit pas être bigot ». Il ajouta ensuite qu'il remercieroit la demoiselle au nom du Roi, qu'il lui feroit présent de cent pistoles, & qu'il dépendroit de Sa Majesté de les lui rendre, ou de ne les lui rendre pas. *Histoire du temps sous Charles II & Jacques II, &c.*

Ce fut sous les ordres de M. de Montausier que plusieurs gens de lettres travaillerent à ces commentaires utiles sur les auteurs Latins appellés *Dauphins*, parce qu'ils furent composés pour l'usage du Dauphin. On compte trente-neuf auteurs classiques ainsi commentés.

Le Duc de Montausier mourut dans un âge avancé ; mais il mourut encore trop tôt pour les gens de lettres dont il étoit le protecteur, & pour les citoyens vertueux dont il étoit le modele.

SAINT-RÉAL, (CESAR RICHARD DE)

Ecrivain François, fils d'un Conseiller au Sénat de Chambery, sa patrie, mort dans la même ville en 1692. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique ; mais il se borna à la simple cléricature où il resta toute sa vie.

L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL naquit avec l'amour pour les lettres ; mais la belle Hortense, niéce & héritiere du Cardinal Mazarin, le dérangea un peu de ses études. Cette Duchesse s'étoit retirée en Savoie pour se soustraire à l'autorité d'un mari importun. Elle demeuroit chez un des parens de

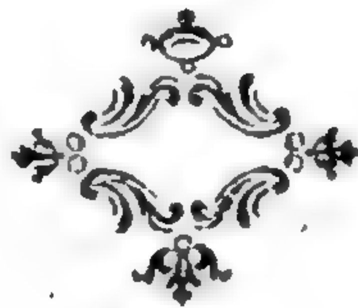
Saint Réal, où elle goûta l'esprit & le caractere de l'abbé. Elle le détermina aisément à l'accompagner en Angleterre où elle vouloit faire son séjour. Saint-Réal, qui se trouvoit déplacé dans ce nouveau genre de vie, partit de Londres peu de temps après y être arrivé, & vint jouir de la tranquillité philosophique à Paris. Il y composa plusieurs ouvrages dans le genre historique qui l'ont mis au rang de nos meilleurs écrivains. Cet auteur avoit une mémoire ornée, un esprit profond, une imagination vive qui l'abusa souvent, & lui fit chercher dans la variété d'anecdotes peu certaines des ressources contre la stérilité de l'histoire. Il avoit pris Salluste pour modele dans sa *conjuration des Espagnols contre Venise*, & on peut dire qu'il a égalé l'historien Latin. Quoique ce morceau soit romanesque à quelques égards, il se fera toujours lire avec intérêt, & doit être regardé comme le chef-d'œuvre de Saint-Réal. Il y regne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, un choix heureux dans les faits. On nous a dépeint cet écrivain comme un homme d'une probité exacte, mais d'une sensibilité puérile pour la critique, & d'un caractere vif & impétueux dans la dispute.

L'abbé de Saint-Réal, dans un traité qu'il a composé sur la critique, prétend qu'on ne devroit censurer un auteur qu'après sa mort, parce qu'alors on est éloigné de toute haine, ce qui n'est plus ne pouvant être haï ; mais ne seroit-ce point là *vellere barbam leoni mortuo ?* & n'y a-t'il pas plus de générosité à ne se permettre aucune attaque contre un homme qui est hors d'état de se défendre ?

On a donné une derniere édition des œuvres de l'abbé de Saint-Réal à Paris en 1757 en huit vol. *in*-12. De tous ses écrits, celui pour lequel cet auteur marquoit le plus de prédilection, étoit *la Vie de Jesus-Christ*. « C'est le seul de mes livres » que j'aime, dit-il dans un endroit de ses ou-

» vrages, je l'aime avec toute la tendresse d'un » pere ». C'est cependant le plus foiblement écrit; l'abbé de Saint-Réal étoit peu propre à traiter un sujet où l'imagination ne pouvoit prendre l'essor. Il auroit fallu d'ailleurs que l'historien de Jesus-Christ eût fait sa principale étude des livres saints.

Son *dom Carlos* est un de ces romans historiques où le vrai se trouve toujours amalgamé avec le faux. Ces sortes d'écrits sont d'autant plus dangereux pour un lecteur peu instruit, que ce qu'il y a de vrai le porte naturellement à croire ce qu'il y a de fabuleux. Cette nouvelle historique & la conjuration contre Venise, ont donné naissance à plusieurs tragédies Angloises. Le sujet de *Manlius* par de la Fosse, est tiré de l'histoire de la conjuration contre Venise; mais l'auteur a été obligé de donner à ses personnages des noms Romains. Le poëte Anglois Otway, qui avoit traité le même sujet, a employé non-seulement les noms propres du marquis de Bedmar, du vieil officier Renaud, & de tous les autres conjurés, mais plusieurs bouffonneries indignes du théatre. Cette piece a été traduite par M. de la Place avec des corrections que le goût exige, & nous l'avons vu applaudir au théatre François en 1736, sous le titre de *Venise sauvée.*



SALADIN, ou SALAHEDDIN,

Sultan d'Egypte & de Syrie, mort en 1172 à Damas, à 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, & environ 19 en Syrie. C'étoit un Persan d'origine du petit pays des Curdes.

SALADIN fut un des plus grands conquérans du douzieme siecle. La douceur, l'humanité, la bienfaisance, la religion, la justice, la libéralité formoient son caractere particulier. Sa figure imprimoit encore plus d'amour que de respect; son regard n'avoit point cette fierté qui annonce quelquefois les maîtres du monde; ses discours étoient simples, polis, naturellement éloquens; mais son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, & rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familieres aux Orientaux. Il cultiva un genre d'étude bien frivole & très-estimé par les dévots musulmans, celui de connoître toutes les traditions mahométanes, les explications de l'Alcoran, lés sentimens divers des interpretes, les opinions différentes des écoles, & se plaisoit à disputer sur ces matieres avec les prêtres & les cadhis. Il favorisa peu les poëtes & les dialecticiens fort communs alors dans l'Orient, combla de bienfaits les docteurs de la loi, & ne persécuta que les écrivains qui ne respectoient pas dans leurs ouvrages les mœurs & la religion. Il n'avoit aucune de ces grandes passions qui font sortir les hommes de la sphère commune, passions si funestes à l'humanité, losqu'elles agitent l'ame des souverains. Plus grand par ses vertus tranquilles & pacifiques, que par ses exploits guerriers, la nature sembloit l'avoir destiné à la vie privée,

plutôt qu'au gouvernement d'un grand état. Il manquoit de cette fermeté si nécessaire aux Princes pour faire respecter leur puissance. Il ne put jamais établir une sévere discipline parmi ses troupes, & contenoit ses émirs plutôt par sa douceur & par ses largesses, que par le frein de son autorité. La fortune le plaça d'elle-même sur un trône qu'il n'ambitionnoit pas : la nécessité de s'y soutenir, le rendit ingrat envers ses bienfaiteurs : la religion plus que la politique, lui mit les armes à la main, & lui fit verser du sang qu'il avoit horreur de répandre. *Histoire de Saladin par M. Marin.*

Saladin, élevé sur le trône d'Egypte, mérita l'amour de ses nouveaux sujets par des établissemens utiles. Il mit un frein à la rapacité des Juifs & des chrétiens employés dans les fermes des revenus publics & dans les fonctions de notaire. Après avoir donné plusieurs loix sages, il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie, & marcha vers Jérusalem qu'il vouloit enlever aux chrétiens. Renaud de Châtillon, Seigneur de Krak, ville forte sur la frontiere de la Syrie, avoit violé une tréve faite entre les musulmans & les chrétiens. Une caravane passoit d'Egypte en Syrie; il fit mettre aux fers tous ceux qui la composoient. Saladin envoya demander la liberté des prisonniers. Renaud n'eut aucun égard à sa demande. Il traita même avec mépris le député, & accabla d'injures les musulmans de sa suite. Saladin en fut tellement irrité, que, prenant Dieu à témoin de l'infidélité des chrétiens, il jura sur le champ qu'il leur feroit la guerre de tout son pouvoir, & fit vœu de tuer Renaud de sa main. Il marcha contre les chrétiens en 1188, & leur livra bataille auprès de Tibériade avec une armée de plus de cinquante mille hommes. Le combat dura trois jours, & fut très-sanglant. Mais enfin les chrétiens accablés par le nombre, & épuisés par la soif & la fatigue, furent entiérement défaits.

Tandis qu'on poursuivoit les fuyards, & qu'on massacroit par une barbare politique les templiers & les hospitaliers ennemis implacables des mahométans, Saladin fit dresser à la hâte une tente au milieu du champ de bataille, & amener auprès de lui les principaux prisonniers, parmi lesquels étoient Gui de Lusignan, Roi de Jérusalem, & Renaud de Châtillon. Le Sultan reçut le Roi avec bonté, le consola de sa disgrace, le fit asseoir à sa droite, & s'entretint avec lui par le moyen d'un interprete. S'étant apperçu que ce Prince étoit fort altéré, il ordonna qu'on apportât une boisson rafraîchie dans de la neige. Après avoir bu, Lusignan présenta la coupe à Renaud. « Arrêtez, lui dit » Saladin, je ne veux point que ce perfide boive » en ma présence, car je ne puis lui faire grace ». C'étoit une loi de l'hospitalité inviolablement observée par les Arabes d'accorder toute sûreté à ceux des prisonniers auxquels ils avoient donné à manger ou à boire. « Enfin, ajouta le Sultan, en » s'adressant à Châtillon, le ciel, vengeur des at» tentats, t'a mis en ma puissance; souviens-toi » de tes infractions aux traités, des cruautés exer» cées envers les musulmans, même en temps de » paix, de tes brigandages, de tes blasphêmes » contre le prophete, de ton entreprise sacrilege » contre les deux villes saintes de la Mecque & » de Médine. Il est temps de punir tant de crimes, » & d'accomplir mon serment. Je l'ai juré, tu » mourras de ma main. Cependant il te reste en» core une ressource pour éviter la mort, c'est d'em» brasser ma religion que tu voulois détruire ». Renaud, indigné qu'on le crût capable de cette lâcheté, osa braver le Sultan par des paroles fieres & outrageantes. Saladin, emporté par la colere, se leve, le saisit, le traîne au milieu de l'assemblée, & l'étend par terre d'un coup de sabre. Sa tête sanglante roula jusques aux pieds du Roi qui pâlit de frayeur, craignant le même sort pour

lui-même. « Rassurez-vous, lui dit le Sultan, » la perfidie ne retombe que sur son auteur. Je » me venge d'un traître; mais je fais respecter » les droits de l'humanité envers ceux qui ne l'ont » point violée ». En effet il traita ce Prince & les autres prisonniers avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde. *Histoire de Saladin.*

Saladin ayant pris la citadelle de Tibériade, vint assiéger Acre qui se rendit au bout de deux jours, & s'empara de toutes les autres places sans trouver beaucoup de résistance. Il se présenta enfin devant Jérusalem qui étoit le principal objet de son entreprise. Cette ville fut obligée de se rendre à la discrétion du vainqueur le 2 Octobre 1187. Les chrétiens observerent que la cité sainte conquise par les croisés du temps du Pape Urbain II, fut reprise par les infideles sous le pontificat d'Urbain III. Elle avoit été possédée par les Francs pendant quatre-vingt-huit ans, & gouvernée par neuf Rois tous François d'origine. Le Sultan avoit imposé à chaque habitant pour sa rançon dix besans ou écus d'or. Les femmes n'en devoient payer que cinq, & les enfans deux; & il étoit ordonné que tous ceux qui ne rempliroient point cette condition, demeureroient en servitude. Le nombre des pauvres & des esclaves par conséquent étoit considérable. Le frere du Sultan le sollicita d'en délivrer mille à sa priere. Un autre officier lui demanda la même faveur. Saladin consentit à leur demande, & en la leur accordant : « Vous avez fait, leur dit-il, votre aumône l'un & l'autre; il est juste que je fasse la » mienne. Publiez dans la ville que tous les pau- » vres peuvent en sortir, & que je leur donne la » liberté ».

La générosité du sultan éclata encore de diverses autres manieres; il permit à la femme de Lusignan de se retirer où elle voudroit; il accorda aux Grecs & aux Syriens la liberté de demeurer

dans Jérusalem, & leur céda l'église du Saint Sépulcre. Il voulut qu'on laissât tous les malades dans les hôpitaux, ordonna qu'on les traitât à ses propres dépens, & consentit que les freres hospitaliers continuassent d'en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison.

Saladin, toujours plein de zele pour sa religion, établit dans sa nouvelle conquête des écoles musulmanes; il purifia toutes les mosquées, & fit laver avec de l'eau rose, par les mains même des chrétiens, la mosquée de la pierre de Jacob qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire magnifique à laquelle un soudan d'Alep avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: « Le Roi Saladin, serviteur de Dieu, » mit cette inscription, après que Dieu eut pris » Jérusalem par ses mains ».

Au bruit des victoires du Sultan d'Egypte, toute l'Europe s'étoit ébranlée pour marcher au secours de l'Asie. Les états qui ne fournissoient point de troupes, payerent le dixieme de leurs revenus & de leurs biens meubles pour les frais de l'armement, & c'est ce qu'on appella la *dixme Saladine*. Les chrétiens d'Asie qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allerent assiéger la ville de Saint-Jean d'Acre, battirent les musulmans, & s'emparerent de cette ville, de Césarée & de Jafa. Les croisés se disposoient à mettre le siége devant Jérusalem: mais la dissension s'étant mise entre les chefs, Richard, Roi d'Angleterre, fut contraint de conclurre une tréve de trois ans & trois mois avec Saladin en 1192, par laquelle ce Sultan laissa jouir les chrétiens des côtes de la mer depuis Tyr jusqu'à Jopé. Saladin atteint d'une maladie mortelle à Damas, ne survécut pas long-temps à ce traité. Les historiens contemporains rapportent que ce conquérant, quelque temps avant que de mourir, ordonna à l'officier qui portoit ordinairement son étendard dans les armées, d'attacher au haut d'une lance

le drap dans lequel il devoit être enseveli, & de crier dans les rues de Damas, en le montrant au peuple : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Saladin observoit avec tant de scrupule les préceptes de l'Alcoran, que les musulmans ont cru devoir le mettre au nombre de leurs saints. Il fit distribuer, pendant sa maladie, des aumônes à tous les pauvres, même aux chrétiens indigens qui se trouvoient à Damas. Comme il avoit tout donné pendant sa vie, & qu'il ne s'étoit jamais rien réservé pour lui-même, on fut obligé de vendre ses bijoux & ses meubles. Saladin regardoit le cœur des peuples comme le seul trésor digne d'un Roi.

Quel Prince étoit plus persuadé que le premier devoir d'un Souverain est de rendre la justice à ses peuples ? Il tenoit lui-même son divan tous les lundis & les jeudis, assisté de ses cadhis, soit à la ville, soit à l'armée. Les autres jours de la semaine, il recevoit les placets, les mémoires, les requêtes, & jugeoit les affaires pressées. Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvoient un accès libre auprès de lui : les musulmans, les chrétiens, les étrangers, les pauvres, les riches, tous étoient admis à son tribunal, & jugés selon les loix, ou plutôt selon l'équité naturelle. Son neveu, Teki Eddin, ayant été cité en jugement par un particulier, il le força de comparoître. Un certain Omar, marchand d'Akchlat, ville indépendante de Saladin, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce Monarque devant le cadhi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamoit la succession que le Sultan avoit recueillie. Le juge étonné avertit Saladin des prétentions de cet homme, & lui demanda ce qu'on devoit faire. *Ce qui est juste*, repliqua le Sultan. Il comparut au jour nommé, défendit lui-même sa cause, la gagna ; & loin de punir la témérité de ce mar-

chand, il lui fit donner une grosse somme d'argent, voulant le récompenser d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser réclamer sa justice dans son propre tribunal, sans craindre qu'elle y fût violée. *Histoire de Saladin par M. Marin.*

Ses sujets qui connoissoient sa bonté, ne craignoient pas de l'importuner, à toutes les heures, de leurs querelles particulieres. Un jour ce Prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émirs & son Ministre, s'étoit écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant lui demander audience; Saladin lui dit de revenir le lendemain : *Mon affaire*, répondit l'esclave, *ne souffre aucun délai*, & lui jetta son mémoire presque sur le visage. Le Sultan ramassa ce papier sans s'émouvoir; le lut, trouva la demande juste, & accorda ce qu'on sollicitoit; ensuite se tournant vers ses officiers qui paroissoient surpris de tant de bonté : « Cet homme, leur dit-» il, ne m'a point offensé; je lui ai rendu justice, » & j'ai fait mon devoir ». *Histoire de Saladin.*

Une autre fois, tandis qu'il délibéroit avec ses généraux sur les opérations de la guerre, une femme lui présenta un placet. Saladin lui fit dire d'attendre. « Et pourquoi s'écria-t-elle, êtes-» vous notre Roi, si vous ne voulez pas être notre » juge » ? *Elle a raison*, répondit le Sultan; il quitta l'assemblée, s'approcha de cette femme, écouta ses plaintes, & la renvoya satisfaite.

L'historien de Saladin nous a aussi peint la modération de ce Prince par un de ces petits faits que Plutarque n'auroit pas également négligé de recueillir. Deux Mameluks se disputant à quelques pas de lui, un d'eux jetta sa pantoufle contre l'autre; celui-ci ayant esquivé le coup, la pantoufle alla frapper le Sultan : mais ce Prince feignant de ne s'en être pas apperçu, se tourna d'un autre côté, comme pour parler à un de ses généraux, afin de n'être pas forcé de punir l'auteur de cette action.

Dans le temps que le Sultan étoit le plus irrité contre les Francs, à cause de la cruauté de Richard, Roi d'Angleterre, & qu'il faisoit trancher la tête à tous ceux qu'on prenoit dans les combats, on traina dans sa tente un officier chrétien saisi d'une frayeur mortelle. Saladin lui ayant demandé le motif de sa peur : « Je tremblois, lui » dit l'officier, en approchant de votre personne ; » mais j'ai cessé de craindre en vous voyant : un » Prince, dont l'aspect n'annonce que de la bonté » & de la clémence, ne peut avoir la cruauté de » me condamner à mort ». Le Sultan sourit, & lui donna la vie & la liberté.

SALLUSTE, (CRISPUS SALLUSTIUS)

Historien Latin, originaire d'une ville de l'Abruzze, province du Royaume de Naples, mort, selon Eusebe, l'an de Rome 719, & 35 avant Jesus-Christ.

SALLUSTE avoit composé une histoire générale dont il nous reste quelques fragmens. Son histoire de la conjuration de Catilina & celle de la guerre de Jugurtha nous ont été transmises, & sont entre les mains de tout le monde. Cet écrivain grave ce qu'il écrit. Son burin est fort, vigoureux & d'une précision admirable. Quelle touche, quel coloris dans ses portraits ! Celui qu'il a fait de Catilina passe avec raison pour un chef-d'œuvre. Sa narration peint les choses si vivement, qu'on pourroit la nommer une peinture parlante. Quintilien admiroit surtout dans cet historien la briéveté de son style qu'il appelle *immortalem Salustii velocitatem.* Salluste n'a pas fait difficulté en écrivant d'employer plusieurs vieux

termes quand ils étoient plus courts, plus nerveux que les termes usités. Nos bons écrivains devroient également essayer de faire revivre dans notre langue une multitude d'expressions pittoresques qui se perdent, & dont cependant nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la force & l'énergie dans Montagne, Amyot & autres auteurs anciens.

Personne ne s'est élevé plus fortement dans ses écrits contre le luxe & les autres vices de son siécle que Salluste, & jamais personne n'eut moins de vertu. Il exerça à Rome des emplois importans; mais ses débauches furent si publiques, qu'il se fit chasser du Sénat par les censeurs. Le dictateur César, dont il avoit embrassé le parti, l'ayant créé préteur, il rentra par cette voie dans l'ordre des Sénateurs, & obtint peu après le gouvernement de Numidie. Salluste y commit des injustices si criantes, qu'on pouvoit douter s'il n'avoit pas été chargé par César de piller cette province. Il fit bâtir à Rome une maison magnifique & des jardins qu'on appelle encore aujourd'hui les jardins de Saluste.

SANTEUL, (JEAN-BAPTISTE)

Poëte Latin, né à Paris le 12 Mai 1630, mort le 5 Août 1697. Il étoit entré à l'âge de 20 ans parmi les Chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor.

SANTEUL, suivant le portrait qu'on nous en a tracé, étoit, quant à l'extérieur, d'une taille au-dessus de la médiocre; il avoit le visage large, les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté, les narines ouvertes, les yeux noirs & gros, les

cheveux & le poil noirs, le front haut, & la tête à demi chauve. La Bruyere a peint le caractère de ce poëte singulier & vraiment original, avec les couleurs les plus expressives : „ Concevez, dit-il, „ un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme „ simple, ingénu, crédule, badin, volage, un „ enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de „ se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie „ qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne „ part, & comme à son insçu, quelle verve ! „ quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me „ direz-vous ? Oui, du même, de *Théodas*, & „ de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à „ terre, il se relève, il tonne, il éclate ; & du „ milieu de cette tempête, il sort une lumiere „ qui brille, qui réjouit : disons le sans figure, „ il parle comme un fou, & pense comme un „ homme sage : il dit ridiculement des choses „ vraies, & follement des choses sensées & raisonnables : on est surpris de voir naître & „ éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, „ parmi les grimaces & les contorsions : qu'ajouterai-je davantage ; il dit & il fait mieux qu'il „ ne sait, ce sont en lui comme deux ames qui ne „ se connoissent point, qui ne dépendent point „ l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour ou „ leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit „ un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois, avide & „ insatiable de louanges, prêt de se jetter aux „ yeux de ses critiques, & dans le fonds assez docile pour profiter de leur censure. Je commence „ à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tous différens : il ne „ seroit pas impossible d'en trouver un troisiéme „ dans *Théodas* ; car il est bon homme, il est „ plaisant homme, & il est excellent homme „.

C'est à Santeul que nous sommes redevables de ces belles hymnes qui se chantent dans différens diocèses du royaume. Que de piété & d'onction dans les sentimens ! que d'élégance & d'énergie dans les expressions ! Santeul lisoit ses vers faits pour les habitans des cieux avec toutes les agitations d'un démoniaque. Despréaux disoit que c'étoit le diable que Dieu force à louer ses saints. C'est un des poëtes dont le génie fut le plus impétueux & la muse la plus décente.

Santeul, avant de s'adonner à chanter les mystères & les saints du christianisme, avoit célébré la gloire de plusieurs grands hommes, & enrichi la ville de Paris de différentes inscriptions toutes agréables & ingénieuses. C'étoit le grand Bossuet qui avoit engagé Santeul à quitter les muses profanes pour se consacrer aux chants de l'Eglise. Cependant, lorsque la Quintinie donna ses *Instructions pour les jardins*, Santeul ne put se défendre de l'orner d'un poëme dans lequel les divinités du paganisme jouoient le principal rôle. Bossuet, à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeul, sensible à ce reproche, s'en excusa par une piéce de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette, où il étoit représenté à genoux, la corde au col & un flambeau à la main, sur les marches de la porte de l'Eglise de Meaux, dans l'attitude d'un homme qui fait une espece d'amende honorable.

Ce poëme satisfit le grand Bossuet. Le poëte eut plus de peine à calmer les jésuites qui ne pouvoient lui pardonner l'épitaphe qu'il avoit composée pour le grand Arnaud. Envain adressa-t-il une lettre au pere Jouvenci, dans laquelle il prodiguoit les plus grands éloges à la société ; comme il ne rétractoit pas ceux qu'il avoit donnés à l'ennemi déclaré de cette même société, les jésuites furent peu satisfaits ; & cette démarche ne servit qu'à faire connoître l'incertitude & la légéreté du

poëte. Le pere Commire donna ſon *Linguarium* ; un ennemi des jéſuites ne l'épargna pas davantage dans ſon *Santolius pœnitens* ; & le poëte de Saint-Victor éprouva par lui-même qu'en voulant ſe ménager deux partis oppoſés, il arrive qu'on déplaît à tous les deux. Santeul ſe conſola de ces chagrins dans le commerce des grands & des gens de lettres.

On a publié bien des anecdotes ſur cet homme illuſtre ; nous en rapporterons ici quelques-unes.

Santeul fit un jour des vers pour un écolier, & celui-ci demandant à qui il avoit cette obligation, le Victorin répondit : „ Si on te demande „ qui a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'eſt „ le diable. „ Voici le ſujet ſur lequel travailloit l'écolier. „ Un jeune enfant, fils d'un boucher, „ prend, dans un moment de colere, un couteau, „ & égorge ſon cadet ; la mere en furie le jette „ dans une chaudiere d'eau bouillante. Hors d'elle- „ même, elle ſe pend, & le pere, ſaiſi d'horreur „ de ce ſpectacle, en meurt de douleur. „ Il s'agiſſoit de rendre ces accidens en peu de vers. Santeul les rendit ainſi :

Alter cum puero, mater conjuncta marito
Cutello, limphâ, fune, dolore cadunt.

Quoique Santeul ait été ſouvent preſſé de ſe faire ordonner prêtre, il n'a jamais été que ſous-diacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village un jour que le prédicateur n'avoit pu s'y trouver. A peine fut-il monté en chaire, qu'il perdit ſon ſujet de vue, & ſe brouilla. Il ſe retira en diſant : „ J'avois encore bien des choſes à „ vous dire ; mais il eſt inutile de vous prêcher „ davantage, vous n'en deviendriez pas meil- „ leurs „.

Un religieux de Saint-Victor, confrere de Santeul, lui montra des vers où ſe trouvoit le mot *quoniam*, qui eſt une expreſſion tout-à-fait pro-

saïque. Santeul, pour le railler, lui récita tout un pseaume où se trouve vingt fois le mot *quoniam*. „ *Confitemini Domino* quoniam *bonus*; quoniam „ *misericordia ejus*; quoniam *salutare tuum*, &c „. Le religieux piqué lui répliqua sur le champ par ces mots de Virgile :

Insanire libet quoniam tibi.

Santeul disoit que, quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Eglise pour personne, il étoit excepté de cette règle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses hymnes avec trop d'amour-propre.

Etant à Port-Royal, où l'on chantoit ses hymnes, un paysan à côté de lui ne chantoit pas, mais meugloit : „ Tais-toi, lui dit Santeul, tais-toi, „ bœuf, laisse chanter ces anges „.

Lorsqu'il avoit pris quelqu'un en haine, il n'en revenoit jamais. Un jour il parloit à madame la Duchesse du Maine de la mauvaise conduite d'un prieur de l'abbaye de Saint-Victor; & comme il se mettoit fort en colere contre lui, madame la Duchesse, qui crut qu'il parloit du prieur qui vivoit alors, lui dit qu'il avoit raison, & qu'on devoit le déposer : „ Le Ciel y a mis bon ordre, dit „ Santeul, il est mort il y a près de cent ans „.

Il s'étoit avisé d'aller avec un de ses amis à un spectacle particulier. La piéce étoit déja fort avancée quand il frappa des mains, en criant assez haut : *Ah morbleu, je suis un sot!* Qu'as-tu, lui demanda son ami? *J'ai oublié de diner.*

Un mari parisien lui parloit avec douleur de l'infidélité de sa femme : „ Voilà une belle af- „ faire, dit le religieux, ce n'est qu'un mal d'i- „ magination; peu en meurent, & beaucoup en „ vivent „.

Une femme aimable, à qui il devoit quelqu'argent, le rencontrant un jour dans une maison, lui demanda pourquoi on ne le voyoit plus : „ *Est-ce*

à un procureur de Paris d'avoir été trompé par un moine. Quoi! monsieur, lui dit Santeul qui étoit présent à l'entretien, un homme de votre âge ne connoît pas les moines. „ Il y a quatre choses dans „ le monde, poursuivit-il, dont il faut se défier: „ du visage d'une femme, du derriere d'une mu„ le, du côté d'une charette, & d'un moine de „ tous les côtés „.

Santeul étant retourné à Saint-Victor à onze heures du soir, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disoit-il, on le lui avoit défendu. Après bien des negociations & des pourparlers, Santeul glissa un demi-louis sous la porte, & elle lui fut ouverte. Il étoit à peine entré, qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur une borne où il s'étoit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officieux portier sortit pour l'aller chercher, & on ferma aussitôt la porte. Maître Pierre, qui étoit à-demi nud frappa à son tour, & Santeul lui ayant fait les mêmes questions & les mêmes difficultés qui lui avoient été faites, disoit toujours qu'il ne lui ouvriroit pas, & que M. le prieur le lui avoit défendu: „ Eh! M. de Santeul, je vous ai ouvert „ de si bonne grace „: *Je t'ouvrirai de même si tu veux*, dit Santeul, il ne tient qu'à toi; & ensuite il fit semblant de s'en aller. Le portier l'ayant appellé, lui dit: „ J'aime mieux encore vous „ rendre votre argent „. Santeul le prit, & lui ouvrit la porte.

Santeul rêvant une nuit dans son lit à quelques vers, se leva tout-à-coup, ouvrit la porte de sa chambre, & courut dans le dortoir en chemise, en criant de toutes ses forces: *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Ses confreres éveillés par ce bruit, lui demanderent ce qu'il avoit trouvé: *Les plus beaux vers que Dieu ait jamais faits*, répondit Santeul tout ému. Les religieux rirent de cette extravagance, & se recoucherent.

Santeul fit pour Dominique, arlequin de la comédie Italienne, cette épigraphe connue.

Castigat ridendo mores.

Il y a à ce sujet une anecdote assez plaisante qu'il faut voir dans le *Dictionnaire d'anecdotes*, &c. à l'art. *Comédie Italienne.*

Santeul ne recevoit pas toujours les avis avec docilité, & y répondoit quelquefois avec emportement. M. Bossuet lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : „ Votre vie est peu édi„ fiante, & si j'étois votre supérieur, je vous en„ verrois dans une petite cure dire votre bré„ viaire „. *Et moi*, reprit Santeul, *si j'étois Roi de France, je vous ferois sortir de votre Germigni, & vous enverrois dans l'isle de Patmos faire une nouvelle Apocalypse.*

Santeul avoit en 1697 accompagné le Duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, aux états de cette province. Il étoit sur le point de revenir à Paris lorsqu'il fut attaqué d'une violente colique qui l'emporta après quatorze heures de douleur aiguë. Lorsque dans ses derniers momens on vint lui annoncer que *son Altesse*, *monseigneur le Duc de Bourbon*, avoit envoyé un page s'informer de son état, Santeul leve les yeux au ciel, & s'écrie avec transport : *Tu solus altissimus*, & répéte ces mots plusieurs fois.

SAPHO,

Femme célébre, qui excella dans la poésie lyrique. Elle étoit de Mytilène, ville de Lesbos. Elle vivoit vers la quarante-deuxieme olympiade, environ 710 ans avant Jesus-Christ.

SAPHO sentit les feux de l'amour, & sut les décrire. Sa poésie, au rapport des anciens, respiroit la tendresse, la douceur & les graces. L'harmonie de ses vers la fit surnommer la dixieme muse, & c'est de son nom que le vers saphique a reçu le sien. Sapho, suivant Ovide, étoit d'une taille moyenne; elle avoit peu de beauté, le teint brun, mais les yeux extrémement vifs & brillans.

D'un grand nombre de piéces que cette muse avoit composées, il ne nous en reste que deux qui ne font qu'augmenter nos regrets sur celles qui sont perdues. La premiere est une hymne à Venus, la seconde une ode où tous les symptomes de l'amour le plus violent sont décrits en caractéres de feu. Cette ode est adressée à une maîtresse. On a prétendu que cette maîtresse étoit celle de Sapho. Cette muse s'étoit liée d'amitié avec de jeunes personnes qui étoient presque toutes étrangeres. La jalousie des femmes de Lesbos profita de ces liaisons pour faire soupçonner les mœurs de Sapho. Ils l'accuserent d'être la femme & le mari de toutes celles qu'elle voyoit. Mais la maniere dont elle se déclara publiquement & constamment contre son frere Charaxus qui se déshonoroit par son attachement pour la courtisanne Rhodope, & la vénération que les Mythiliens conserverent pour elle jusqu'à faire graver

son portrait sur leur monnoie après sa mort, doivent au moins nous faire soupçonner que la calomnie a répandu son poison sur les affections les plus innocentes de cette muse lyrique. Sa passion pour Phaon ne doit point être objectée. Elle n'aima que lui ; & comment ce cœur si sensible aux attraits de la beauté, auroit-il pu se défendre de l'amour le plus violent pour celui qui, selon la fable, avoit reçu de Vénus un vase d'albâtre rempli d'une essence céleste dont il n'étoit pas plutôt frotté, qu'il devenoit le plus beau des hommes ?

La malheureuse amante ne put fléchir l'amant qu'elle aimoit. Envain adressa-t-elle à Vénus cette hymne qui nous est parvenue, & où elle demande si ardemment le secours de cette déesse, ses prieres ne furent point exaucées. Les vers passionnés qu'elle composa si souvent sur le même sujet, furent également inutiles. Enfin ne pouvant contenir tout le feu qui la dévoroit, elle alla l'éteindre dans les eaux de la mer ; elle s'y précipita du promontoire de Leucade.

SCARRON, (PAUL).

Ecrivain connu par son style burlesque, né à Paris l'an 1610, mort dans la même ville en 1660. Il étoit fils de Paul Scarron, Conseiller au Parlement, & avoit épousé en 1651 Mademoiselle d'Aubigné, si célébre depuis sous le nom de Madame de Maintenon.

SCARRON dans sa jeunesse avoit embrassé l'état Ecclésiastique. On l'a peint dans les *mémoires de Maintenon* comme un abbé plein d'esprit, d'infirmités & d'enjouement, qu'on alloit voir d'a-

bord comme une rareté, qu'on revenoit voir comme l'homme le plus amusant. Sa tête toujours penchée sur son estomac, ses jambes toujours pliées, à cause d'un retirement de nerfs, lui donnoient à la lettre la forme d'un Z. Il écrivoit sur ses genoux ou sur deux bras de fer attachés à son fauteuil. Les désagrémens de sa personne étoient rachetés par les qualités de son ame. Il avoit le cœur capable d'attachement, une imagination vive qui lui peignoit tout en grotesque; beaucoup de patience dans ses maux. Pauvre, sans chagrin; gai, en dépit de la douleur, satyrique, sans malice; paresseux, sans négligence; colere, sans ressentiment. L'indolence l'avoit fait ecclésiastique : l'ennui le fit auteur; auteur unique. Le Stoïcien, au milieu des souffrances, disoit de grandes choses : Scarron, seul, en a écrit de plaisantes. Il sembloit que la douleur qui pique si vivement les autres hommes, ne faisoit que le chatouiller. On a de cet auteur, original dans son genre, le commencement de l'*Enéide travesti*, *Tiphon* ou *la Gigantomachie*, des comédies plus burlesques que comiques, quelques autres écrits moins connus, & un *roman comique*, le seul de ses ouvrages que Boileau estimoit.

L'abbé Scarron avoit une complexion foible; mais il n'étoit point né perclus de ses membres. Ce fut une folie de carnaval qui, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres à Marigni, lui ôta subitement ces jambes qui avoient bien dansé, ces mains qui avoient su peindre & jouer du luth, en un mot un corps tout adroit. Il étoit allé passer le carnaval à son canonicat du Mans. Dans cette ville, comme dans la plupart des villes de province, le carnaval finit par des mascarades publiques qui ressemblent assez à nos foires de Bezons. L'abbé Scarron voulut en être. Mais sous quel déguisement s'envelopper ? Il avoit à sauver à la fois la singularité de son caractère & la décence de son état; l'église & le burlesque. Il

s'enduit de miel toutes les parties du corps, ouvre un lit de plume, s'y jette & s'y retourne jusqu'à ce que le sauvage soit bien empenné. Il va courir la foire, & en attire toute l'attention. Les femmes l'entourent; les unes s'enfuient; les autres le déplument; tout se réunit contre lui, & bientôt le beau masque a plus l'air d'un chanoine que d'un Américain. A ce spectacle le peuple s'attroupe, est indigné, crie au scandale. Scarron se dégage de la foule. Poursuivi, dégoûtant de miel & d'eau, partout relancé, aux abois, il trouve un pont, le saute héroïquement, & va se cacher dans les róseaux. Ses feux s'amortissent. Un froid glaçant pénétre ses veines, & met dans son sang le principe des maux qui l'acablerent depuis. Une limphe âcre se jetta sur ses nerfs, & se joua de tout le savoir des médecins. La sciatique, la goutte, le rhumatisme arriverent tantôt successivement, tantôt ensemble, & firent du jeune abbé un racourci de la misere humaine. *Mémoires de Maintenon.*

Une dame de la cour, madame de Hautefort, présenta à la raine l'abbé Scarron qui lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office. La Reine sourit, & Scarron prit ce souris pour un brevet. Il lui fut accordé effectivement une pension de cinq cens écus. Mais comme cette pension n'étoit pas payée exactement, il sollicitoit une abbaye: on lui répondit qu'il étoit hors d'état de faire aucun service. „ Qu'on me donne donc, dit-„ il, un bénefice simple, mais si simple, si sim-„ ple, qu'il ne faille que croire en Dieu pour le „ desservir „.

Quelques jours avant son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, il dit à un de ses amis: „ Je „ ne ferai pas de sottise à ma femme; mais je lui „ en apprendrai beaucoup „. Il n'avoit alors de mouvement libre que celui des yeux, de la langue & de la main.

Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage,

mariage, Scarron dit qu'il reconnoissoit à l'accordée, deux grands yeux fort mutins, un tres-beau corsage, une paire de belles mains, & beaucoup d'esprit. Le notaire demanda quel douaire il lui assuroit : » L'immortalité, répondit Scarron. » Le nom des femmes des Rois meurt avec elles : » celui de la femme de Scarron vivra éternelle- » ment ». Cette épouse, par sa modestie, réforma les saillies indécentes de son mari, & ne rendit sa maison que plus agréable. *Voyez Maintenon.*

Scarron aimoit à lire ses ouvrages à ses amis, à mesure qu'il les composoit; il appelloit cela, *essayer ses lévres.* Segrais & un autre de ses amis étant venus un jour le voir. » Prenez un siége, » leur dit Scarron, & mettez-vous là que j'essaye » mon *Roman comique* ». En même temps il prit plusieurs cahiers de son ouvrage, & leur lut quelque chose : lorsqu'il vit que la compagnie rioit : » Bon, dit-il, voilà qui va bien, mon livre sera » bien reçu, puisqu'il fait rire des personnes si » délicates ».

Scarron dit quelque part que la plus ancienne de toutes les plaintes, c'est celle des poëtes sur le malheur du temps & sur l'ingratitude de leur siécle. Ce poëte, réduit à quelques rentes viageres & à son marquisat de Quinet, (c'est ainsi qu'il appelloit le produit de ses ouvrages du nom du libraire qui les débitoit) ne se permit pas de pareilles plaintes; mais il ne se faisoit pas de honte de *monseigneuriser* le premier fat qu'il trouvoit pour en obtenir des gratifications. La place d'historiographe de France vint à vaquer; il la demanda, & ne l'obtint point. Enfin le sur-intendant Fouquet lui donna une pension de seize cens livres.

Lorsque la Reine Christine vint à Paris, elle desira de voir Scarron; Ménage le lui présenta. » Je vous permets, lui dit cette Princesse, d'être » amoureux de moi; la Reine de France vous a » fait son malade; moi, je vous crée mon Ro-

» land ». *Vous faites bien, madame*, lui dit le poëte, *de me donner ce titre, puisqu'autrement je l'aurois pris.* Christine, en voyant madame Scarron dont la beauté étoit alors dans tout son éclat, dit alors à la Comtesse de Bregy : » Ne le savois- » je pas, qu'il ne falloit pas moins qu'une Reine » de Suede pour rendre un homme infidele à cette » femme-là » ! Elle ordonna au mari de lui écrire, & lui dit qu'elle n'étoit pas surprise qu'avec la plus aimable femme de Paris, il fût, malgré ses maux, l'homme de Paris le plus gai. *Mémoires de Maintenon.*

La santé de Scarron s'affoiblissoit de jour en jour, & ses souffrances augmentoient. Un bon religieux, persuadé que les souffrances étoient des faveurs du ciel, lui dit : „ Je me réjouis avec » vous, monsieur, de ce que le bon Dieu vous » visite plus souvent qu'un autre ». *Hé mon pere*, répondit Scarron, *il me fait trop d'honneur.*

Un jour il fut surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étoient auprès de lui, craignoient qu'il n'expirât. Cependant cet accident diminua : » Si j'en reviens, dit-il, je ferai une belle satire „ contre le hoquet „. Il fut dispensé de tenir parole. Déjà ses forces & sa voix l'abandonnoient, sa gaîté ne l'abandonnoit point encore. Voyant ses parens & ses domestiques fondre en larmes autour de son lit : *Mes enfans*, leur dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire* : & un moment après : *Plus d'insomnie, plus de goutte : je vais enfin me bien porter.*

Despréaux regardoit le *Virgile travesti* comme l'ouvrage d'un bouffon. „ Votre pere, dit-il un „ jour à M. Racine le fils, avoit la foiblesse de „ lire quelquefois le *Virgile travesti*, & de rire ; „ mais il se cachoit bien de moi „.

Scarron avoit mis si fort le burlesque à la mode, qu'un auteur inconnu osa faire imprimer en 1649, une piéce intitulée : *La Passion de Notre-Seigneur en vers burlesques.*

SCIPION L'AFRICAIN, (PUBLIUS CORNELIUS)

*Surnommé l'*Ancien, *Général Romain, mort l'an 189 avant notre ère chretienne.*

SI par héros on comprend seulement un homme fe.me contre les difficultés, intrépide dans les périls, vaillant dans les combats, Scipion étoit plus qu'un héros, puisqu'il réunissoit à ces vertus guerrieres, que l'on devroit plutôt appeller qualités, les vertus morales & civiles, la douceur, le patriotisme, la générosité, la chasteté même & la religion. Il fut le vainqueur du célébre Annibal, & termina heureusement en Afrique la guerre de Rome contre Carthage sa rivale, ce qui fit donner à Scipion le surnom d'*Afritain*. Tous les historiens ont fait son éloge ; mais la louange la plus flatteuse sans doute pour ce grand capitaine est celle que lui donna Annibal même. Ce général Carthaginois parloit en présence de Scipion des généraux les plus accomplis, & s'adjugeoit la troisieme place après Alexandre & Pyrrhus. Scipion lui demanda ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, Annibal lui repartit : „ Alors je „ prendrois le pas au-dessus d'Alexandre & de „ Pyrrhus, & de tous les généraux qui ont jamais „ existé „.

Scipion l'Africain étoit fils de Publius Cornelius Scipion, consul dans la seconde guerre punique. Il n'avoit point encore dix-huit ans que, par une action de la plus grande bravoure, il sauva la vie à son pere à la bataille du Tesin. Il se porta au milieu d'un gros d'ennemis dont son pere étoit enveloppé, & l'épée à la main, écarta tout ce qui le pressoit. Il le dégagea de cette sorte

dans le temps qu'il alloit être pris ou tué. On voulut lui donner la couronne civique en mémoire de ce qu'il avoit ſauvé la vie à un citoyen, & même à ſon général; mais comme ce général étoit ſon pere, il ne voulut pas être récompenſé pour avoir ſatisfait à un devoir indiſpenſable.

Lorſqu'Annibal eut remporté la fameuſe bataille de Cannes, pluſieurs officiers Romains qui avoient échappé au carnage, à la tête deſquels étoit Cecilius Metellus, déſeſpérant du ſalut de la république, avoient pris la réſolution de quitter l'Italie, & de s'embarquer ſur les premiers vaiſſeaux qu'ils trouveroient pour ſe retirer chez quelque Roi ami des Romains. Scipion, encore jeune, & à qui la gloire de terminer cette guerre étoit réſervée, n'eut pas plutôt appris ce funeſte deſſein que tirant ſon épée : *Que ceux qui aiment la république*, s'écria-t-il, *me ſuivent*. Il court auſſi-tôt vers la tente où ces officiers étoient aſſemblés, & leur préſentant la pointe de ſon épée : „ Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, & que je ne ſouffrirai „ pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand Jupiter, je vous prends à témoin de mon ſerment, „ & je conſens, ſi je manque à l'exécuter, que „ vous me faſſiez périr moi & les miens de la „ mort la plus cruelle. Faites le même ſerment „ que moi, Cecilius, & vous tous qui êtes ici aſ„ ſemblés. Quiconque refuſera d'obéir, perdra „ ſur le champ la vie „. Ils jurerent tous; & le courage patriotique d'un ſeul homme ſauva peut-être la république.

Scipion fut créé édile à l'âge de vingt-un ans. On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à vingt-ſept ans. Auſſi lorſque Scipion ſe préſenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'oppoſérent à ſa nomination, apportant pour raiſon qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. *Mais ſi tous les Citoyens veulent me nommer édile*, répondit Scipion, *j'ai aſſez d'âge*. Sur

le champ toutes les tribus lui donnerent leurs suffrages avec tant de zèle & d'unanimité, que les tribuns se désisterent aussi-tôt de leurs prétentions.

Son pere & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Cathaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, & prit Carthage la neuve en un seul jour. Scipion, pour inspirer de la confiance à ses troupes, avoit, à l'exemple d'Alexandre le grand, feint un commerce avec la divinité dont il prétendoit tirer son origine; mais c'étoit principalement par ses vertus que ce grand homme pouvoit espérer de faire croire aux gens sages qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Parmi les prisonniers que les Romains firent à la prise de cette ville, se trouvoit une vierge Espagnole dont la rare beauté surpassoit l'éclat de sa naissance. Elle étoit éperduement aimée d'un Prince Celtibérien, nommé *Allucius*, auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonniére, & l'admira. Il étoit alors jeune, sans engagement & victorieux: *& juvenis, & cœlebs, & victor*, comme le remarque un historien, Valère Maxime. Mais Scipion savoit également vaincre les ennemis des Romains & ses propres passions. Il fit venir devant lui Allucius, l'amant chéri de la belle Espagnole: „ Nous sommes jeunes vous & moi, lui „ dit Scipion, ce qui fait que je puis vous parler „ avec plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont „ amené votre épouse future, m'ont en même „ temps assuré que vous l'aimiez avec tendresse: „ & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Si comme vous, je songeois à prendre un „ engagement, je souhaiterois que l'on favorisât „ une passion si honnête & si légitime. Je me „ trouve heureux de pouvoir, dans la conjecture „ présente, vous rendre un pareil service. Celle „ que vous devez épouser, a été parmi nous, „ comme elle auroit pu être dans la maison de ses

Hannon, un des meilleurs généraux Carthaginois, vainquit Syphax, Roi de Numidie, & le fit prisonnier. De si heureux succès engagerent les Carthaginois à rappeller en Afrique leur général Annibal que la fortune abandonnoit en Italie. Les deux généraux eurent une entrevue qui fut inutile, Scipion n'ayant pas voulu entrer dans aucune négociation ; c'est pourquoi les deux armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Après un long & sanglant combat, où Annibal & Scipion firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Rome qui dicta à sa rivale les conditions qui lui plurent. Scipion fut honoré du triomphe, & reçut alors le surnom d'*Africain*.

Cet illustre citoyen ayant été élu consul une seconde fois, passa en Asie, où, de concert avec son frere, il défit Antiochus l'an 189 avant Jesus-Christ. Ce Roi, avant le combat qui décida de son sort, avoit fait proposer à Scipion de lui rendre sans rançon son fils encore jeune pris au commencement de cette guerre, & lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. Mais le général Romain, insensible à tout intérêt personnel, avoit rejetté ces offres avec une fierté vraiment romaine. Cependant, lorsqu'il fut de retour à Rome, il trouva l'envie acharnée contre lui. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie, & d'avoir entretenu de secretes correspondances avec Antiochus. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, qu'un homme, à qui les Romains avoient offert le consulat & la dictature perpétuelle, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit toutes ses actions. Commes ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés. Elle fut

reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui. Les tribuns du peuple étoient montés dès le matin dans la tribune aux harangues. L'accusé étant appellé, perça la foule, & se présenta accompagné d'une grande multitude de cliens & d'amis, & dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : „ Tribuns du peuple, dit-il, & vous, citoyens, c'est à „ pareil jour que j'ai vaincu Annibal & les Carthaginois ; venez, Romains, allons dans les temples rendre aux Dieux de solemnelles actions de „ graces „. On le suivit en effet au capitole, & les tribuns resterent seuls avec les crieurs qu'ils avoient amenés pour l'accuser.

Un certain Petilius avoit été suscité par Caton pour lui faire rendre compte de l'argent qu'il avoit reçu dans la province d'Antioche ; Scipion se présenta au Sénat avec son registre, & dit que ce livre contenoit la recette & la dépense. On lui demanda qu'il déposât ce registre. Aussi-tôt Scipion le prend & le déchire en mille piéces devant le Sénat.

Scipion, las de combattre l'ingratitude des hommes, s'étoit retiré sur la fin de ses jours à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses.

Scipion avoit une valeur réfléchie, & étoit persuadé qu'il est du devoir d'un général de ne hazarder sa vie que dans une action décisive. Quelqu'un le voyant agir en conséquence, lui disoit qu'il n'étoit point soldat ; *Non*, dit-il, *mais capitaine.*

On a reproché à Scipion d'être grand dormeur, non pour autre raison, dit Montagne, sinon qu'il fâchoit aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. „ Parmi tant d'admirables „ actions de Scipion, personnage digne de l'opi„ nion d'une géniture céleste, ajoute le même „ auteur, il n'est rien qui lui donne plus de grace

„ que de le voir nonchalamment & puérilement
„ baguenaudant à amasser & choisir des coquil-
„ les, & jouer à cornichon va devant, le long de la
„ marine avec Lælius : & s'il faisoit mauvais temps
„ s'amusant & se chatoillant à représenter par
„ écrit en comédies les plus populaires & basses
„ actions des hommes. Et la tête pleine de cette
„ merveilleuse entreprise d'Annibal & d'Afrique,
„ visitant les écoles en Sicile & se trouvant aux
„ leçons de la philosophie, jusqu'en avoir armé
„ les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à
„ Rome „.

Les comédies dont parle Montagne dans ce passage, sont sans doute celles de Térence auxquelles Scipion & Lælius, suivant Suétone, eurent beaucoup de part. On a révoqué en doute cette anecdote de Suétone; mais elle plaisoit à Montagne, & ce philosophe déclare expressément dans ses ouvrages qu'*on lui feroit déplaisir de le déloger de cette créance.*

SCUDERI, (GEORGE DE)

Poëte François, né au Havre de Grace en 1610, d'une famille noble originaire d'Apt en Provence, mort à Paris en 1667. Il avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1650.

SCUDERI, auteur du poëme d'*Alaric*, de plusieurs piéces de théatre & d'un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui peu connus, balança pendant quelque temps la réputation du grand Corneille. Il avoit pour le travail une facilité dont il a cruellement abusé. Cette facilité a même nui à sa réputation, & il ne peut être compté que parmi les poëtes médiocres. Il en avoit d'ailleurs tous

les travers, l'orgueil, les distractions, & la manie d'entretenir de ses ouvrages tous ceux qu'il voyoit.

Scuderi disoit ordinairement, pour s'excuser de la vitesse avec laquelle il travailloit, qu'*il avoit ordre de finir*. On l'a comparé au poëte Magnon dont parle Boileau, & qui avoit entrepris un poëme intitulé l'*Encyclopédie*, qui devoit être d'environ trois cens mille vers. On demandoit un jour à ce poëte quand son poëme seroit achevé? *Il sera bientôt fini*, dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*: & il le disoit fort sérieusement.

Scuderi étoit gouverneur du château de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement très-mince, mais qu'il exaltoit sans cesse par une espéce de fanfaronade. Il en fit même dans un poëme une superbe description, quoique, suivant Chapelle & Bachaumont, il y eût pour toute garde un Suisse avec sa hallebarde peint sur la porte du château. Une description magnifique, ajoutent ces ingénieux voyageurs avec une maligne raillerie qu'on a faite autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpames plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrêmité de cette montagne, où l'on est surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappames à la porte, mais doucement, de peur de la jetter par terre; & après avoir heurté longtems, sans entendre même un chien aboyer dans la cour:

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent: Messieurs, là dedans
On n'entre plus depuis longtemps:
Le gouverneur de cette roche
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clé dans sa poche.

Scuderi étoit pauvre, & ce gouvernement, comme on le pense bien, ne le mit pas beaucoup à son aise. Cette circonstance doit encore relever la générosité qu'il fit paroître envers le comte de la Gardie. La reine Christine avoit dit plusieurs fois à Chevreau, secrétaire de ses commandemens, qu'elle réservoit à Scuderi, pour la dédicace qu'il lui feroit de son *Alaric*, une chaine d'or de mille pistoles. Le comte de la Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans ce poëme, venoit pour lors d'encourir la disgrace de la Reine. Cette Princesse souhaitoit en conséquence que le nom du Comte fût ôté de cet ouvrage. Chevreau en informa Scuderi qui lui répondit „ que quand „ la chaîne d'or seroit aussi grosse & aussi pesante „ que celle dont il est fait mention dans l'histoire „ des Incas, il ne détruiroit jamais l'autel où il „ avoit sacrifié „. Cette fierté héroïque déplut à la Reine qui changea d'avis ; & le Comte de la Gardie, obligé de reconnoitre la générosité de Scuderi, ne lui en fit pas même un remerciement.

SCUDERI, (MAGDELAINE)

Sœur du précédent, née au Havre de Grace comme lui en 1607, morte à Paris en 1701 à 94 ans.

CETTE Demoiselle vint de bonne heure à Paris, & tout concourut à faire parler d'elle dans cette capitale ; les agrémens de son esprit, les énormes romans dont elle inonda le public, & sa rare laideur. On l'a surnommée la Sapho de son siécle ; titre qu'elle pouvoit mériter par plusieurs petites piéces de vers agréables qu'on lit encore. Mais ses romans sont oubliés. Ce sont des espèces de poëmes épiques en prose qui contiennent quel-

ques histoires véritables sous des noms déguisés. Son *Artamène* ou *le grand Cyrus*, & sa *Clélie* offrent, par exemple, le tableau de ce qui se passoit à la cour de France.

Mademoiselle de Scuderi remporta le premier prix d'éloquence que l'Académie Françoise ait donné. Elle fut de l'Academie des *Ricovrati* de Padoue. Christine, Reine de Suéde, l'honora de son portrait & d'un brevet de pension ; le Cardinal Mazarin lui donna aussi une pension par son testament ; le chancelier Boucherat lui en établit une autre sur les sceaux, & en 1683, Louis XIV lui en accorda une de deux mille livres. Du temps de Mademoiselle de Scuderi on étoit passionné pour les romans, ce n'étoit même que par cette voie qu'un auteur s'avançoit dans le monde.

Le maréchal de Roquelaure avoit un portrait de Mademoiselle de Scuderi, représentée en vestale, entretenant le feu sacré avec ce mot *fovebo*, gravé au bas de l'Autel qui soutenoit ce feu, pour marque qu'elle entretenoit toujours une aimable liaison avec ses illustres amis, le Duc de Montausier, Conrart, Pelisson, Sarrasin, &c.

Ces deux derniers étoient les plus attachés à Mademoiselle Scuderi. On ajoute que cette Demoiselle avoit donné la preférence à Pelisson dont la laideur pouvoit écarter davantage les soupçons. Elle lui déclara un jour sa passion par ces vers qu'elle fit sur le champ :

Enfin, Achante, il faut se rendre,
Votre esprit a charmé le mien ;
Je vous fais citoyen du Tendre,
Mais de grace, n'en dites rien.

La carte du Pays du Tendre, à laquelle les petits-maîtres de ce temps applaudirent, se trouve dans *Clélie*. Cette carte est une allégorie pour marquer les différens genres de tendresse qui se

réduisent à l'estime, à la reconnoissance & à l'inclination. Aussi la carte représente-t-elle trois riviéres qui portent ces trois noms, & sur lesquelles sont situées trois villes nommées *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime*, & *Tendre-sur-Reconnoissance*. Il y a aussi un petit village qu'on appelle *Petit Soins* qui est assez riant. Mademoiselle Scuderi devoit s'écrier comme Crispin : *Où mon esprit a-t-il trouvé de si jolies choses* ? Dans le temps qu'elle s'applaudissoit le plus de cette découverte, l'Abbé d'Aubignac publia sa *Relation du royaume de Coquetterie*, qui n'est que le développement de la carte du Tendre. Ce plagiat excita sur le Parnasse une querelle qui auroit pu devenir importante, si Mademoiselle de Scuderi, qui connoissoit l'humeur altiére de son antagoniste, n'eût sagement gardé le silence.

Duperrier fit voir un jour à Ménage une lettre très-bien écrite, qui finissoit par *votre très-humble & très-obéissante servante*. Ménage lui dit que cela ne valoit rien, & que ce n'étoit point le style d'une Dame. Duperrier soutint le contraire. Le lendemain Ménage reçut un billet de Mademoiselle Scuderi qui finissoit de la même maniere. Cela le surprit, & il fit voir le billet à Duperrier qui alla faire part à Mademoiselle Scuderi de leur différend. „ Il est vrai, dit-elle, qu'on n'écrivoit „ pas ainsi autrefois : mais aussi les femmes ne „ doivent-elles plus être si fieres depuis qu'elles „ ne sont plus si vertueuses.

On rapporte une aventure assez singuliére qui lui arriva dans un voyage en Provence avec son frere George. Ils coucherent au pont Saint-Esprit. On les avoit placés dans une chambre à deux lits. Avant de s'endormir, Scuderi parla de *Cyrus*, & demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du Prince *Mascard*, un des héros du roman. Mademoiselle Scuderi étoit d'avis de l'empoisonner : mais après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le feroit assassiner. Des marchands logés dans une cham-

bre voisine, ayant entendu la conversation, crurent que ces deux étrangers complotoient la mort de quelque grand Prince dont ils déguisoient le nom sous celui de Masard. On avertit la justice. Le frere & la sœur furent arrêtés & mis en prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier & à obtenir leur élargissement.

SENEQUE LE PHILOSOPHE, (LUCIUS ANNÆUS SENECA)

Né sous l'empire d'Auguste à Cordoue en Espagne, vers l'an 13 de Jesus-Christ, d'une famille où régnoit le goût des lettres, mort l'an 65 & la douzieme année de l'empire de Néron dont il avoit été le précépteur; nous avons de ce philosophe différens traités de philosophie & quelques tragédies.

SENEQUE étudia la philosophie stoïque, & pratiqua l'abstinence phythagoricienne. Plus philosophe encore dans ses écrits que dans sa conduite, il parut oublier ce qu'il devoit à la qualité de sage dont il se faisoit gloire, pour accumuler des richesses immenses. Il justifia, il est vrai, qu'il méritoit de les posséder par l'abandon volontaire qu'il fut prêt d'en faire à Néron qui les lui avoit donnés. Séneque avoit des jardins magnifiquement ornés, de riches maisons de campagne, des terres d'une étendue prodigieuse, des esclaves sans nombre. Plus de cinq cens tables de bois de cèdre, soutenues sur des pieds d'ivoire, ornoient ses appartemens. C'est sur ces riches tables qu'il écrivoit contre les richesses. Son style n'étoit pas

moins opposé que sa conduite à la gravité stoïque. Il est recherché, minutieux, rempli d'antithèses. Cet auteur prenoit moins le ton des choses, qu'il ne leur donnoit le sien; & son style est encore, par cette raison, monotone. Ses peintures sont d'un coloris brillant, mais trop chargé, ses tours ingénieux, mais peu naturels. Il substitue sans cesse à la simplicité noble des anciens, le fard & la parure de la cour de Néron; il cherche à éblouir par une maniere de s'exprimer courte, vive, sententieuse, mais qui ôte toute liaison au discours, & le rend en quelque sorte décousu. Aussi l'Empereur Claude appelloit le style de Sénèque *arena sine calce*, du sable sans chaux. Mais comme à ces défauts Sénèque joignoit un esprit vigoureux & élevé, une imagination fleurie, des connoissances étendues, il se fit une réputation éclatante, & devint le modèle sur lequel le jeunesse Romaine se plut à se former. Ainsi il acheva de corrompre l'éloquence qui avoit déjà commencé à décliner sur la fin du regne d'Auguste.

Le pere de Sénèque, qui avoit reconnu dans son fils le goût des lettres, cultiva avec soin ses heureuses dispositions; il le destina à l'éloquence du barreau qui étoit chez les Romains la voie ouverte au mérite pour s'élever aux honneurs. Sénèque débuta avec éclat. Son éloquence fut admirée, & il devint bientôt l'orateur à la mode. Mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula l'obligea de quitter une carriere si brillante & si dangereuse sous un Prince bassement envieux, & qui avoit juré de détruire tous les exemplaires d'Homère, de Virgile & de Tite-Live. La derniere fois que Sénèque plaida au Sénat en présence de Caligula, on vit ce Prince au milieu des applaudissemens que l'on donnoit à l'orateur, changer de couleur. Il quitta l'assemblée dans le dessein de sacrifier cet homme si éloquent à sa barbare jalousie. Sénèque avoit un visage pâle & dé-

fait qui annonçoit une foible santé, & ce fut ce qui lui sauva la vie. Une concubine de l'Empereur lui persuada de se reposer du soin de sa vengeance sur la pthisie dont Séneque étoit attaqué; elle lui représenta qu'il étoit inutile de hâter la mort d'un homme qui ne pouvoit vivre longtemps. Caligula porta sa jalousie sur d'autres objets, & Séneque fut oublié. Aussi ce philosophe dit quelque part dans ses ouvrages, qu'il est des gens dont la maladie a retardé la mort, & qui ont conservé la vie, parce qu'ils sembloient devoir bientôt la perdre.

Séneque pouvoit aspirer à toutes les charges publiques, & ses parens solliciterent pour lui la questure. Lorsqu'il l'eut obtenue, on espéroit qu'il monteroit plus haut, losque ses liaisons avec la belle Julie que Messaline avoit accusée d'adultére, le fit réléguer dans l'isle de Corse. Mais un exil ordonné par l'infame Messaline, ne put être regardé comme une flétrissure, & les mœus austeres de Séneque le justifient assez. Ce philosophe soutint d'abord sa disgrace avec courage, & c'est dans ce lieu de son exil qu'il composa ses *livres de consolation* qu'il adressa à sa mere. Dans une lettre qu'il lui écrivit, après avoir cherché à la distraire de ses sollicitudes maternelles avec cet art qu'il possédoit parfaitement, il finit par lui marquer qu'il n'est pas aussi à plaindre qu'elle le croit : » Peut-on n'être pas content, » ajoute-t-il, quand l'esprit, libre de toute pen» sée étrangere, ne s'occupe que de lui-même? » Je m'amuse tantôt à des ouvrages de littéra» ture, tantôt avide du vrai, je médite sur la na» ture de l'homme & celle de l'Univers. Je prends » l'essor vers les objets divins; je jouis de ce spec» tacle délicieux. Mon esprit ne perd point de » vue son immortalité, & je le nourris de tout » ce que la nature a de plus curieux & de plus » intéressant. »

Mais cette consolation que Séneque chercha

d'abord en lui-même, cette constance stoïque qui le soutint dans les premiers temps de son exil, l'abandonna au bout de trois ans. Il songea aux moyens de revoir ses dieux pénates, & ces moyens démentent un peu ses maximes. Il eut recours à un certain Polybe, vil affranchi de Claude. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il le comble d'éloges; il exalte les prétendues vertus de l'Empereur, sa prudence, sa valeur, sa clémence, & ne rougit pas de mettre au rang des dieux celui qui étoit à peine digne d'être compté parmi les hommes. Mais son encens fut rejetté, & Séneque auroit fini ses jours dans son exil, si Agrippine, qui avoit su s'élever au trône, n'avoit jetté les yeux sur cet illustre exilé pour lui confier l'éducation de son fils Néron.

Agrippine avoit associé à Séneque pour le même emploi, Burrhus, officier non moins considérable par ses vertus. La mere de Néron, qui s'étoit rendue coupable de plusieurs forfaits, pouvoit espérer par ce choix de se concilier l'estime des Romains. Le méchant sait bien d'ailleurs qu'il est de son intérêt qu'il y ait des bons, afin d'en faire ses dupes; & Agrippine, comme l'événement l'a justifié, n'avoit rien de plus à craindre que d'avoir un fils qui lui ressemblât. *Voyez Néron.*

Cette Princesse s'étoit rendue la maîtresse de l'Empire; & non contente d'exercer le pouvoir de l'Empereur, son fils, elle vouloit encore en partager les honneurs. Ce jeune Prince donnoit audience aux ambassadeurs d'Arménie, Agrippine s'avança pour monter sur le trône avec lui. Tous les assistans furent déconcertés. Séneque seul eut assez de présence d'esprit pour avertir l'Empereur de se lever, & d'aller au-devant de sa mere. Ainsi, par une apparence de respect, on sauva une indécence qui auroit choqué tout l'Empire. *Histoire des Empereurs.*

Tout le temps que Néron suivit les conseils de

son précepteur, il fut l'amour de Rome. Séneque étoit incapable de se plier aux vices de son maître. „ J'aimerois mieux, lui disoit-il, vous offenser „ par la vérité, que vous plaire par la flatterie „.

Néron ayant fait construire une tente octogone, d'un prix & d'une richesse extraordinaire, tous les courtisans s'empresserent de louer la magnificence & le bon goût du Prince. „ Seigneur, lui „ dit ingénieusement Séneque, une telle dépense „ montre moins vos richesses que votre pauvreté: „ car si vous perdez cette tente, vous ne pourrez „ en avoir une pareille „. *Plutarque.*

Séneque avoit reconnu de bonne heure dans Néron un cœur cruel; mais sachant qu'il est des naturels pervers que l'on ne peut entiérement changer, il s'étoit efforcé de corriger celui de son éleve, de le modérer, de l'adoucir. Il avoit composé dans cette vue son *Traité de la clémence*; & Séneque voyant un jour ce Prince prêt de sacrifier plusieurs Romains à ses soupçons, lui dit avec courage : „ Quelque nombre de personnes que „ vous fassiez tuer, vous ne pouvez tuer votre „ successeur „

La censure d'un philosophe devoit être bien incommode à un Prince qui n'écoutoit plus que ses passions; & Néron, qui avoit trempé les mains dans le sang de sa propre mere, ne reconnoissoit plus de bornes à ses fureurs. Il avoit ordonné à l'un de ses affranchis d'empoisonner Séneque. Mais ce funeste projet n'ayant pu être exécuté, Néron enveloppa son précepteur dans la conjuration de Pison. Ce philosophe fut dévoué à la mort comme les autres conjurés. Lorsque le centurion lui signifia l'ordre de l'Empereur, il demanda, sans se troubler, son testament, afin d'y ajouter quelques legs en faveur de ses amis présens. Le centurion lui en refusa la permission. „ Eh bien, dit Séneque en se tournant vers ses „ amis, puisqu'on m'empêche de vous témoigner „ ma reconnoissance pour vos bons offices, je vous

„ laiſſe le ſeul bien qui me reſte, mais le plus „ précieux, l'image de ma vie. Le ſouvenir que „ vous en conſerverez honorera nos ſentimens, „ & rendra notre amitié reſpectable aux ſiécles à „ venir „. Les amis de Séneque s'attendrirent à un tel adieu; ce philoſophe les conſola par ſes diſcours, & les raſſura par ſa fermeté. „ Où ſont, „ leur diſoit-il, ces maximes de ſageſſe & ces ré- „ flexions qui, depuis tant d'années, ont dû vous „ armer contre les malheurs? La cruauté de Né- „ ron vous étoit-elle inconnue? Après s'être rendu „ coupable de la mort de ſa mere & de ſon frere, „ il ne lui reſtoit plus que d'y joindre le meurtre „ de celui qui a inſtruit & élevé ſon enfance „. *Tacite.*

La ſenſibilité de Séneque ſe réveilla lorſqu'il embraſſa ſa chere Pauline qu'il avoit toujours tendrement aimée. Il la conjura de modérer ſa douleur, & de chercher dans le ſouvenir de la vie & des vertus de ſon époux, un ſoulagement honorable au malheur de le perdre. La vertueuſe Pauline répondit qu'elle étoit réſolue de mourir avec lui, & elle demanda à l'officier qui étoit préſent, de l'aider à exécuter ce deſſein. Séneque, qui, ſuivant les principes de la philoſophie ſtoïque, regardoit la mort volontaire comme un réfuge honorable pour le ſage, applaudit au deſir de Pauline. „ Je „ vous avois montré, lui dit-il, ce qui pouvoit „ adoucir pour vous les amertumes de la vie. „ Vous préférez une mort généreuſe: je ne vous „ envierai point cet exemple de vertu. Nous „ mourrons l'un & l'autre avec une égale conſtan- „ ce, & vous avec encore plus de gloire „. Auſſitôt ils ſe font en même-temps ouvrir les veines. Séneque, dont le corps étoit uſé par la vieilleſſe & par un régime auſtere, ne perdoit ſon ſang qu'avec lenteur, ce qui l'obligea de ſe faire ouvrir encore les veines des jambes & des jarrets. Ses douleurs furent longues & violentes. Craignant alors d'accabler ſon épouſe par le ſpectacle

de ses maux, ou d'être accablé lui-même par la vue de sa chere Pauline, mourante, il lui persuada de passer dans une autre chambre. Cette épouse obéit. Séneque avoit demandé qu'on fît venir ses secrétaires. Son génie, enflammé sans doute par la présence de l'éternité qui alloit s'ouvrir pour lui, prend l'essor, & il dicte les discours que nous serions très-curieux d'avoir, mais que Tacite a malheureusement supprimés, parce que de son temps ils étoient entre les mains de tout le monde. Cependant les douleurs de Séneque amenant lentement la mort, il pria Statuis Annæus, son médecin & son ami, de lui préparer de la ciguë. Il prit ce poison, mais sans aucun effet, parce que son corps déjà refroidi & les vaisseaux affaissés arrêterent le passage & l'activité de la liqueur. Il se fit porter dans un bain chaud pour faciliter l'action du poison. En y entrant, il prit de l'eau, & faisant allusion à l'usage de terminer les festins par des libations, il arrosa ceux de ses domestiques qui étoient plus près de lui, & dit d'une voix foible : *Faisons nos libations à Jupiter libérateur.* Il fut ensuite porté dans une étuve dont la vapeur l'étouffa.

Néron, qui avoit appris la funeste résolution de Pauline, & qui craignoit que la mort de cette vertueuse Romaine ne le rendît encor plus odieux, avoit envoyé plusieurs de ses affranchis pour bander ses plaies. Mais il en étoit déja sorti tant de sang, qu'il lui en resta sur le visage une noble pâleur qu'elle garda toute sa vie.

Suivant une anecdote rapportée par Tacite, le dessein de la plupart de ceux qui conduisoient la conjuration de Pison, étoit de placer Séneque sur le trône, comme l'homme le plus capable de faire le bonheur des Romains. Cet historien cite même un mot assez vif d'un des conjurés. Néron touchoit des instrumens, & Pison aimoit à jouer la tragédie. „ Que gagnerons-nous, disoit ce conjuré, à nous défaire d'un joueur de flûte pour „ avoir un acteur de tragédie „ ? Mais ne faisons

point injure à la philosophie, en accusant Séneque d'avoir donné son consentement aux conjurés. Le seul soupçon qu'on a contre lui, c'est que, retiré depuis quelque temps dans ses maisons de campagne pour plaire à Néron qui trouvoit sa présence incommode, il s'étoit rapproché de Rome au jour précis où la conjuration devoit s'exécuter. Un autre reproche mieux fondé qu'on peut lui faire est d'avoir dans une de ses epitres morales, élevé son sage au-dessus de la divinité même par la raison que Dieu tire sa perfection de sa nature, & que le sage ne doit la sienne qu'à son choix libre & volontaire.

On a donné à Leyde en 1672 une belle édition en trois volumes *in*-8°. des ouvrages de Séneque, avec des notes utiles. Les tragédies qu'on a publiées sous son nom ne sont pas toutes de lui. On lui attribue seulement *Médée*, *Oedipe*, *la Troade*. On y trouve les beautés & les défauts de son style, de l'élévation dans les pensées, de la grandeur dans les sentimens, mais un tour d'élocution plus ingénieux que vrai & naturel.

SÉVIGNÉ, (MARIE DE RABUTIN, MARQUISE DE)

Née en 1626, morte à Grignan en 1696. Elle étoit fille de Celse-Bénigne de Rabutin, Baron de Chantal, Bourbilly, &c. chef de la branche aînée de Rabutin, & de Marie de Coulanges.

LEs lettres de cette dame illustre qu'on a recueillies après sa mort, sont la meilleure critique de celles de Voiture, de Balzac & autres lettres étudiées où l'on cherche l'esprit. Celles de madame de Sévigné, dit l'abbé Desfontaines, parois-

ſent avoir un caractere ſi original, qu'aucun ouvrage de cette eſpece ne peut lui être comparé. Ce ſont des traits fins & délicats formés par une imagination vive qui ſait tout embellir. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne ſe trouve qu'avec le vrai, qu'on ſe ſent affecté des mêmes ſentimens; on partage ſa joie & ſa triſteſſe; on ſouſcrit à ſes louanges & à ſa cenſure; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculiſe avec tant de fineſſe: en un mot, elle réunit une grande délicateſſe dans le cœur & une grande juſteſſe dans l'eſprit; & l'on ſe dit à ſoi-même: quel fond d'agrément & de raiſon! On peut lui appliquer ce qu'elle dit elle-même d'un bel eſprit de ſon temps: *Il n'y eut jamais de tête ſi bien organiſée.* C'eſt une ſimplicité pleine d'art, & une heureuſe négligence. Quelle légéreté de pinceau! quelles teintes! quelles nuances dans le tiſſu des idées! On croit voir tout ce qu'elle peint; ce ſont les tableaux de l'Albane, elle y eſt toujours parée de ces charmes & de cette ſimplicité naïve mille fois plus piquante que le fard dégoûtant de nos modernes. Que les penſées de madame de Sévigné font haïr cette ſombre métaphyſique du cœur humain, & ces idées diſtilées qui donnent même au vrai l'air du faux! Il me ſemble, ajoute le même écrivain, que dans aucun autre livre de cette eſpece on ne trouve ni le même atticiſme, ni la même urbanité. Les plaiſanteries de ſociété qui, hors de leur ſphere, ont coutume d'être ſenties foiblement, ne laiſſent pas de piquer dans les lettres de madame de Sévigné, malgré l'éloignement des temps. *Obſervations ſur les écrits modernes.*

Comme cette dame écrivoit du premier trait de plume, on doit s'attendre à trouver dans ſes lettres des fautes de langage & bien des incorrections. Mais ce ſont ces défauts-là même qui contribuent à donner à ſon ſtyle cet air négligé qui plait, qui enchante. Cette dame avoit dans la converſation cette même vivacité que l'on apperçoit dans

ses lettres. Son esprit gai & enjoué l'entraînoit même quelquefois un peu trop loin, & croyant vous deviner, elle vous prêtoit souvent plus de finesse qu'on en montroit. Mais on avoit du moins la satisfaction de ne pas voir tomber à terre un bon mot qui se disoit en sa présence. Madame de Sévigné n'étoit pas belle; mais elle avoit de ces physionomies qui plaisent par mille agrémens que l'on ne peut décrire. Ses yeux étoient petits & brillans. Son front avancé, sa bouche plate, ses cheveux blonds & épais. Elle avoit le plus beau teint du monde; son son de voix étoit agréable, son oreille juste. Personne ne savoit mieux qu'elle faire valoir le vaudeville du jour.

Madame de Sévigné, alors mademoiselle de Rabutin, avoit épousé en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel en 1651 par le Chevalier d'Albret, & elle en eut Charles, Marquis de Sévigné, & Françoise Marguerite. Cette fille fut mariée au comte de Grignam en 1669. Madame de Sévigné s'étoit flattée qu'en mariant sa fille avec un homme de la cour, elle passeroit sa vie avec elle; mais M. de Grignan reçut un ordre du Roi pour se rendre en Provence, où dans la suite il commanda presque toujours en l'absence de M. le Duc de Vendôme qui en étoit gouverneur. C'est à cette séparation que nous sommes redevables de ces lettres où madame de Sévigné peint avec tant d'énergie & de vivacité sa tendresse pour une fille aimable, & la douleur qu'elle ressent d'en être séparée. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire. Elle paroît principalement occupée des moyens de revoir sa fille, soit à Paris où madame de Grignan venoit la trouver, soit en Provence où elle alloit la chercher. Cette mere si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan en 1696, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta

une fievre continue qui l'emporta le 14 janvier de la même année.

On a remarqué que quand madame de Sévigné dictoit ses lettres, son style si vif, si serré devenoit lâche; & Corbinelli lui disoit qu'elle cessoit alors d'avoir de l'esprit.

Cette dame est assez connue par ses saillies. Elle se trouvoit à l'office à Saint-Paul. Le *Credo* y fut chanté en mauvaise musique. „ Ah que cela est „ faux! s'écria madame de Sévigné „. Puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient: „ Ne croyez pas „ qu je renonce à la foi: je n'en veux pas à la „ lettre, ce n'est qu'au chant „.

Cette dame recherchoit volontiers les personnes enjouées & qui se livroient sans contrainte à leur gaieté naturelle. Elle disoit quelquefois qu'elle ne craignoit rien tant que les gens qui avoient de l'esprit tout le jour.

Elle décidoit la dispute de Boileau & de Perrault sur les anciens & les modernes, en disant: „ Les anciens sont plus beaux; mais nous sommes „ plus jolis „.

Elle disoit assez plaisamment en parlant des amoureux: „ Il faut tout leur pardonner, ainsi „ qu'aux gens des petites-maisons „.

La connétable Colone & la Duchesse Mazarin passant à Arles, chacune avec un petit coffre de pierreries, madame de Sévigné qu'elles allerent voir chez M. de Grignan, s'apperçut qu'elles étoient en linge sale. Elle leur envoya le soir une douzaine de chemises avec un billet qui commençoit ainsi: „ Vous voyagez en héroïnes de „ romans, force pierreries & point de linge „ blanc „.

Le président de *Némond* passoit pour un homme fort ennuyeux. Un jour étant allé voir madame de Sévigné, elle chanta, quand on le lui annonça, ce vers de l'opéra:

N'aimons jamais, ou *n'aimons* gueres.

Cette

Cette dame s'informant à Ménage de sa santé, il lui dit : Madame, je suis enrhumé. -- Je *la* suis aussi, lui dit-elle. -- Il me semble, reprit Ménage, que, selon les regles de notre langue, il faudroit dire, je *le* suis. -- Vous direz comme il vous plaira, ajouta-t-elle ; mais pour moi je croirois avoir de la barbe, si je disois autrement.

Madame de Sévigné étoit allé chez le premier président de Bellievre pour lui recommander un procès qu'elle avoit. Elle l'aborda d'un air aisé ; & après lui avoir fait ses révérences, elle lui parla de son procès. Mais comme elle s'apperçut qu'elle s'embarrassoit dans les termes : „ Monsieur, lui „ dit-elle, je sais bien l'air ; mais je ne sais pas „ les paroles. „

Elle avoit signé le contrat de mariage de sa fille avec le Comte de Grignan. Lorsqu'elle compta la dot qui étoit considérable : „ Quoi ! s'écria-t-elle, „ faut-il tant d'argent pour obliger M. de Grignan „ de coucher avec ma fille „ ? Après avoir un peu réfléchi, elle se reprit en disant : „ Il y couchera „ demain, après demain, toutes les nuits ; ce n'est „ pas trop d'argent pour cela „.

SHAKESPEAR, (GUILLAUME)

Poëte tragique Anglois, né en 1564 à Stratford dans le comté de Warvvick, mort en 1616, âgé de 52 ans.

SHAKESPEAR, le créateur du théatre Anglois & poëte par la seule inspiration de la nature, a toutes les qualités du génie. Il est original, vrai, sublime, pathétique. Mais, comme jamais l'art & les écrits de l'antiquité ne furent l'objet de ses études, il a aussi tous les vices de l'ignorance &

du mauvais goût. Ses drames sont monstrueux pour la forme, sans unité dans le dessein, sans moralité dans l'action, sans bienséance dans les détails. Son langage est incorrect, obscur, rempli d'expressions populaires, souvent bas dans le familier, & enflé dans le noble. Mais un de ses défauts les plus remarquables est son goût pour les jeux de mots. Il n'y a rien qu'il ne sacrifie au plaisir de faire une mauvaise pointe. C'est pour lui, dit un de ses commentateurs, la pomme d'or qui le détourne sans cesse de sa route, & lui fait manquer son but.

Le pere de Shakespear, qui étoit à la tête d'une manufacture de laine, & chargé d'une nombreuse famille, vouloit se procurer dans Guillaume, l'aîné de ses enfans, un serviteur urile; c'est pourquoi il préféra de lui apprendre sa profession au soin de le faire étudier. Mai la jeunesse fougueuse de Shakespear le déroba bientôt aux soins paternels & à la tendresse d'une femme, fille d'un riche fermier, qu'il avoit épousée à l'âge de dix-sept ans. Il se lia d'abord avec quelques jeunes libertins qui comploterent entre eux de voler les daims d'un parc voisin de Stratfort. Le propriétaire du parc les poursuivit en justice avec chaleur, & Shakespear, pour se vanger, composa contre lui une balade remplie de traits piquans. On croit que ce fût son essai poétique. Cette piéce satyrique aigrit tellement celui qui le poursuivoit, que, pour éviter son ressentiment, le jeune poëte fut obligé de se retirer à Londres. Une troupe de comédiens, qui reconnut dans Shakespear beaucoup de feu & de vivacité, chercha à se l'associer, & bientôt il se distingua parmi eux comme un génie du premier ordre. Mais les talens de l'acteur furent toujours inférieurs à ceux du poëte. Le rôle où il brilloit le plus étoit celui de spectre. On a pu aussi remarquer que dans notre Moliere l'auteur effaçoit l'acteur. Il ne réussissoit même que dans certains rôles à manteau.

Plusieurs des piéces de Shakespear furent représentées devant la Reine Elisabeth, qui honora le poëte des marques de sa faveur. Le Comte de Southampton, célebre dans l'histoire de ce temps par son amitié pour le malheureux Comte d'Essex, envoya un jour à Shakespear un présent de mille guinées pour lui faciliter l'acquisition d'une terre qu'il desiroit. Ce trait de générosité seroit regardé comme une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre.

Shakespear passa les dernieres années de sa vie dans le lieu de sa naissance. Son caractere philosophique lui fit trouver plus de douceur dans cette solitude, & dans le commerce d'un petit nombre d'amis choisis, qu'il n'en avoit goûté dans la capitale au milieu des applaudissemens publics. Il avoit fait une connoissance particuliere avec un vieux gentilhomme nommé *Combe*, très-connu par ses richesses & par son caractere usurier. Un jour qu'ils étoient en compagnie d'amis, Combe dit en riant à Shakespear, qu'il s'imaginoit qu'il avoit dessein de faire son épitaphe, en cas qu'il vint à mourir; & que, comme il ne sauroit point ce qu'on diroit de lui quand il seroit mort, il le prioit de faire cette épitaphe à présent. Shakespear composa aussi-tôt quatre vers dont voici le sens.
„ Cy gît dix pour cent; il y a cent à parier con-
„ tre dix que son ame est sauvée. Si quelqu'un de-
„ mande qui repose dans cette tombe? Ho! ho!
„ répond le diable, c'est mon Jean de Combe „.
Ce petit trait malin irrita tellement le bon homme, qu'il ne le pardonna jamais au poëte.

On croit que ce Combe est le même dont il est parlé dans *les antiquités du comté de Warvvick.* Lorsqu'il mourut en 1614, on lui érigea un monument dans le chœur de l'église de Stratford, avec l'épitaphe suivante: „ Ici est enterré Jean
„ Combe, mort le 10 juillet 1614, qui a légué
„ diverses charités annuelles à la paroisse de Strat-
„ ford, & cent livres sterlins pour les prêter à

„ quinze pauvres marchands, de trois ans en trois „ ans, en changeant les parties chaque troisieme „ année, à quinze schellins par an, dont le gain „ sera distribué aux pauvres du lieu „. Cette donation, comme l'a remarqué l'auteur de la vie de Shakespear, a bien l'air de venir d'un usurier riche & rafiné.

La collection des œuvres de Shakespear, dont la plus complette parut en 1740, & fut réimprimée en 1752, contient des tragédies, des comédies & des poésies mêlées. Ce poëte empruntoit communément ses sujets dramatiques des chroniques & des nouvelles de son temps; & il est probable qu'il choisissoit les plus populaires & celles dont les aventures étoient les plus connues. Il ne se donna point la peine de revoir & de publier le recueil de ses ouvrages. Ses piéces dramatiques ne furent pour la plupart imprimées qu'après sa mort, & l'ont n'eut d'autres copies de ses piéces que les rôles des comédiens. On ne doit donc pas s'étonner qu'il se soit glissé dans les différentes éditions de ses œuvres beaucoup de fautes qui obligent d'avoir recours aux remarques & aux notes utiles que Samuel Johnson & d'autres commentateurs ont faites sur les écrits de ce pere de la tragédie Angloise.

On trouve dans les piéces de Shakespear de ces traits qui font voir que ce poëte savoit joindre à l'élévation du génie la délicatesse & même la finesse d'esprit. Dans la tragédie de *César*, Descius, en parlant du dictateur, dit: „ Il se plait à entendre dire, qu'on surprend les lions avec des filets & les hommes avec des flatteries, &c; mais „ quand je lui dis qu'il hait les flatteurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'est en cela „ que je le flatte le plus „.

Dans *Timon*, le personnage qui est en scène avec ce misantrope, se répand, pour lui plaire, en invectives contre l'ingratitude des hommes. Il s'écrie d'un ton courroucé: „ Je suis transporté de fu-

„ teur, je ne puis couvrir cette monſtrueuſe ingra„ titude d'aucune façon „. Timon répond : *Laiſſe-la „ toute nue, on ne la verra que mieux.*

Les Anglois ont en 1742 érigé dans l'abbaye de weſtminſter, un ſuperbe monument à la mémoire du créateur de leur théatre.

SIXTE V,

Pape, & l'un des hommes célebres du quinzieme ſiecle ſur leſquels la poſtérité a fixé les yeux. Il naquit dans un village de la marche d'Ancone, appellé les Grottes, *près du château de Montalte le 13 décembre 1621. Il étoit fils de François Perretti, vigneron, & fut nommé* Félix, *nom qui ſembloit préſager ſa grandeur future. Il fut élu Pape le 24 avril 1585, & mourut le 27 août 1590 à 69 ans.*

LES portraits de Sixte le repréſentent d'une taille au-deſſus de la médiocre, ayant le front large, les yeux noirs & vifs, le teint brun, les ſourcils épais. Lorſqu'il fut élu Pape, il avoit 64 ans. Une barbe blanche & longue, telle qu'on la portoit autrefois, ajoutoit à ſon caractere de tête qui étoit déjà impoſant, quelque choſe de vénérable & de majeſtueux. Mais ce qui le diſtingue des autres Papes, dit M. de Voltaire, c'eſt qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur & même avec violence quand il eſt un ſimple moine ; dompter tout d'un coup la fougue de ſon caractere, dès qu'il eſt cardinal ; ſe donner quinze ans pour incapable d'affaires, & ſurtout de régner, afin de déterminer un jour en ſa faveur les ſuffra-

ges de tous ceux qui compteroient régner sous son nom ; reprendre toute sa hauteur au moment même qu'il est sur le thrône ; mettre dans son pontificat une sévérité inouie & de la grandeur dans toutes ses entreprises ; embellir Rome, & laisser le trésor pontifical très-riche ; licencier d'abord les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, & dissiper les bandits par la seule force des loix, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place & par son caractere ; c'est-là ce qui mit son nom parmi les noms illustres du vivant même de Henri IV. & d'Elisabeth.

Son pere, qui étoit un vigneron fort pauvre, ne pouvant le nourrir, l'avoit mis très-jeune entre les mains d'un laboureur qui lui donna le soin de conduire ses brebis. Il s'acquitta mal de cet emploi ; on le punit en lui faisant garder les cochons. Un jour qu'il conduisoit ces animaux, il apperçut un religieux de l'ordre de saint François qui, se trouvant entre plusieurs chemins, ne savoit lequel prendre. Félix courut à lui, & non-seulement lui indiqua la route d'Ascoli où ce religieux alloit prêcher le carême, mais voulut encore l'accompagner. Les réponses vives & ingénues de cet enfant prévenoient en sa faveur. Le religieux lui permit de le suivre, & le conduisit au couvent des cordeliers d'Ascoli. Félix y obtint bientôt, à force de prieres & de larmes, l'habit de frere convers. On lui apprit à lire & à écrire ; il étudia la grammaire, & montra de si heureuses dispositions, qu'on le reçut enfin au nombre des novices. Son humeur altiere & chagrine le fit haïr de ses inférieurs, de ses égaux & de ses supérieurs. Ceux-ci le punirent souvent, & furent plusieurs fois sur le point de le chasser de l'ordre. On a rapporté ce trait de son caractere violent. Quelques religieux, pour le mortifier, contrefaisoient le cri de cochon aussitôt qu'ils l'appercevoient. Frere Félix souffrant impatiemment cette plaisanterie cruelle, dit tout haut qu'il casseroit

la tête à celui qui lui feroit cette insulte. Il se saisit aussitôt d'un gros bâton où étoient attachées les clefs de l'église. Le neveu du provincial, peu effrayé de ces menaces, s'avisa de répéter les mêmes cris. Frere Felix courut à lui en lui disant, Puisque tu imites si mal le cri du cochon, c'est à moi à te l'apprendre, & lui déchargea en même temps le paquet de clefs sur la tête. Le coup fut si violent que le pauvre religieux tomba presque mort. Félix fut mis en prison; mais comme il avoit été le premier insulté, il obtint enfin sa grace.

On a lieu de s'étonner, en lisant son histoire, que, malgré les brigues & les efforts de ses ennemis, malgré la pétulance & l'indocilité de son caractere, il ait su, par son mérite & son adresse, franchir tous les obstacles & s'élever de grade en grade jusqu'au généralat. Il obtint ensuite un évêché, puis le cardinalat. Il avoit changé son nom de *Félix Perretti* en celui de *Montalte*, & l'on peut croire que ce changement de nom, en faisant oublier les premieres années de sa vie, ne contribua pas peu à son élévation. Lorsqu'il se vit revêtu de la pourpre, la tiare devint l'objet de sa sourde ambition. Mais, pour mieux surprendre les cardinaux en état de s'opposer à son élévation, & flatter ceux qui pouvoient espérer de régner sous son nom, il changea son humeur, & affecta une maniere de vivre qui sembloit l'éloigner de la connoissance des affaires. Il ne sortoit de la retraite qu'il s'étoit choisie que pour aller voir des malades. Il caressoit tout le monde, distribuoit des aumônes aux pauvres, donnoit modestement son avis dans les consistoires où il étoit appellé, fuyoit les charges & les honneurs, penchoit dans toutes les occasions pour le parti le plus modéré, affectoit d'être dépourvu d'esprit & de lumiéres: les cardinaux, dupes de son artifice ne l'appelloient que l'*âne de la Marche*, *la bête Romaine*.

Montalte s'efforçoit surtout de paroître succomber sous le poids de l'âge & des infirmités; il

se donnoit beaucoup plus d'années qu'il n'en avoit, tenoit son corps courbé sur un bâton, & sa tête appuyée sur une épaule. Ses yeux paroissoient presqu'éteints, ses jambes trembloient sous lui. Lorsqu'il étoit obligé de faire quelques visites, il s'arrêtoit à plusieurs reprises sur l'escalier pour prendre haleine ; quand il étoit entré dans les appartemens, il différoit de parler, comme pour avoir le temps de respirer. Il racontoit en détail toutes ses infirmités, & faisoit de temps en temps des retraites pour se préparer, disoit-il, à une mort qu'il sentoit prochaine. Lorsque Grégoire XIII mourut, plusieurs brigues se formerent ; le Cardinal de Montalte les favorisa toutes, ou plutôt ne tint à aucune. Il flatta chaque Cardinal en particulier, & lui fit espérer qu'il lui donneroit sa voix. Ce manège lui réussit ; on le mit sur les rangs ; il le sut, & feignit de l'ignorer. Lorsque les Cardinaux Alexandrin, d'Est & de Médicis lui annoncerent que les suffrages pourroient bien se réunir en sa faveur, il lui prit une toux à faire croire qu'il alloit rendre le dernier soupir. Il leur dit qu'il n'avoit pas assez de force pour soutenir un si pesant fardeau ; que son peu d'expérience dans les affaires le rendoit incapable de se charger de celles de l'église à moins de trouver du secours dans ses collegues ; qu'il ne pourroit jamais se résoudre à monter sur le trône de saint Pierre, s'ils ne l'assuroient de ne point l'abandonner, & de gouverner conjointement avec lui. Il tint plusieurs fois le même discours, & répondoit à ceux qui lui promettoient leur voix : „ Si „ vous me faites Pape, vous vous placerez vous- „ mêmes sur le saint siége ; nous partagerons en- „ semble le pontificat ; je n'en aurai que le nom „ & le titre, & vous en aurez l'autorité „. Tous les Cardinaux abusés se flatterent d'avoir part au gouvernement, & de jouir du moins de la plus grande liberté sous un pontife aussi facile & aussi complaisant. Le Cardinal Farnèse, entr'autres, ap-

prouvant son élection, disoit que „ Montalte n'a„ voit pas assez d'esprit pour faire de mal, ni as„ sez de discernement pour faire du bien „.

L'élection du Pape se fit le 24 avril 1585; Montalte eut le plus grand nombre de voix. Lorsqu'il se vit assuré de son élection, il sortit de sa place, sans attendre la fin de la cérémonie; & jettant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyoit auparavant, il se redressa, parut d'une taille plus grande qu'à son ordinaire, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que la voûte de la chapelle en retentit.

Il prit le nom de Sixte V, en mémoire de Sixte IV qui avoit été cordelier comme lui. Lorsqu'il sortit du conclave, le peuple accourut en foule, & chacun se demandoit en le voyant, où étoit le Pape, ne reconnoissant point dans le nouveau Pontife le Cardinal de Montalte qu'il avoit coutume de voir tomber en foiblesse dans les rues. Quelqu'un lui témoignant son étonnement de ce qu'il n'étoit plus si courbé: „ Avant d'être Pape, répondit-il, je cherchois „ les clefs du paradis, & pour les trouver, je me „ courbois & baissois la tête; mais depuis qu'elles „ sont entre mes mains, je ne regarde que le „ ciel „.

Les premiers jours de son pontificat furent marqués par l'horreur des supplices, & il exerça la justice avec une sévérité qui décéloit moins son amour pour le bon ordre, que son humeur sanguinaire. Un gentilhomme Espagnol ayant reçu dans l'église un coup de hallebarde d'un Suisse, s'en vengea en le frapant rudement avec un bâton de pelerin. Le Suisse en mourut. Sixte fit dire au gouverneur de Rome qu'il vouloit que justice fût faite avant qu'il se mît à table, & qu'il vouloit dîner de bonne heure. L'Ambassadeur d'Espagne & quatre Cardinaux allerent le supplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de lui faire trancher la tête, parce qu'il étoit gentilhomme.

Sixte répondit : „ Il sera pendu ; je veux bien „ cependant adoucir la honte dont se plaindroit „ sa famille, en lui faisant l'honneur d'assister à „ sa mort „ En effet il fit planter la potence devant ses fenêtres, & s'y tint jusqu'après l'exécution ; puis se tournant vers ses domestiques : „ Qu'on m'apporte à manger, leur dit-il, cette „ justice vient encore d'augmenter mon appétit „. En sortant de table, il s'écria : „ Dieu soit loué „ du grand appétit avec lequel je viens de dîner „. Le lendemain on vit Pasquin (statue à laquelle on attachoit des inscriptions satyriques) avec un bassin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes & de roues, répondant à Marforio (nom d'une autre statue) qui lui demandoit où il alloit : „ Je porte un ragoût pour réveiller l'ap„ pétit du saint Pere „.

Plusieurs gouverneurs ou juges qui paroissoient avoir trop de clémence, furent renvoyés de leurs places par ses ordres. Il n'accordoit sa faveur qu'à ceux qui penchoient vers la sévérité. Lorsqu'il alloit par la ville, il regardoit tout le monde en face, & s'il appercevoit quelqu'un d'une physionomie sévere, il le faisoit appeller, s'informoit de sa condition, lui donnoit, selon ses réponses, quelques charges de judicature, & lui déclaroit que le véritable moyen de lui plaire étoit de se servir de l'épée à deux tranchans à laquelle Jesus-Christ est comparé, & qu'il n'avoit lui-même accepté le pontificat que suivant le sens littéral de l'évangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* : paroles qu'il répétoit toujours avec complaisance.

Un jeune homme, qui n'avoit que seize ans, fut exécuté à mort pour avoir fait quelque résistance à des sbirres. Toute la ville eut pitié de son sort. Les Ambassadeurs & les Cardinaux intercéderent pour lui, mais en vain. Les juges même lui ayant représenté qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un coupable si jeune, l'inflexi-

ble pontife leur répondit froidement qu'il donnoit dix de ses années au criminel pour le rendre sujet à la loi.

Il avoit défendu que l'on portât des armes dans Rome. Cinq ou six particuliers, qui contrevinrent à cette défense, furent pris & pendus. Un gentilhomme de Spolette, qui avoit mis l'épée à la main contre un autre gentilhomme, fut condamné à perdre la tête. Huit Cardinaux ayant demandé sa grace, Sixte ordonna qu'on l'expédiât promptement, pour n'être plus étourdi de ces sollicitations.

Le Prince Ranuce Farnèse, fils du Duc de Parme, auroit subi le même sort sans l'active précaution du Cardinal Farnèse, son oncle. Ce jeune Prince, pour avoir seulement paru armé à l'audience du pontife, avoit été arrêté & conduit au château Saint-Ange. Comme les Ambassadeurs & les Cardinaux s'employoient pour l'élargissement du jeune Prince, Sixte envoya sur le champ ordre au gouverneur de faire exécuter Ranuce Farnèse. Il donna cependant un billet au Cardinal son oncle, par lequel il enjoignoit à ce même gouverneur de mettre en liberté le prisonnier à une certaine heure ; il ne doutoit pas qu'on ne lui eût déjà tranché la tête. Mais le Cardinal alla lui-même dans le moment délivrer son neveu, & prenant la fuite avec lui, empêcha que Sixte ne se rendît coupable de la mort du fils d'un Souverain.

C'est ce même Pape, qui, apprenant que la Reine Elisabeth venoit de faire trancher la la tête à Marie d'Ecosse, sa prisonniére, s'écria dans une sorte d'enthousiasme : „ O heureuse femme, qui „ a goûté le plaisir de faire sauter une tête cou- „ ronnée „ !

Sixte rencontra un jour dans Rome le Barigel de la campagne (capitaine du guet ou de la maréchaussée). Il n'étoit pas trop content de la maniere dont il s'acquittoit de son devoir, & vouloit le condamner à mort ; mais il lui pardonna,

à condition qu'il lui apporteroit six têtes dans huit jours. Le Barigel lui présenta avant ce terme quatre malheureux en vie, & trois têtes de leurs camarades. Sixte lui en sut si bon gré, qu'il le récompensa d'une chaîne d'or de cinquante pistoles. Il faisoit mettre toutes ces têtes sur les portes de la ville & des deux côtés du pont Saint-Ange, où quelquefois il alloit exprès pour les voir. Elles incommodoient les passans par leur puanteur, & quelques Cardinaux engagerent les *conservateurs* à supplier sa Sainteté de les faire placer ailleurs. „ Vous êtes trop délicats, leur ré-„ pondit Sixte, & les têtes de ceux qui volent le „ public, sont d'une odeur plus insupportable „.

Castelli, chanoine & trésorier de Sainte-Marie Majeure, qui avoit rendu de grands services au Cardinal de Montalte, comptoit sur sa reconnoissance. Ce chanoine avoit un neveu qui venoit d'enlever une fille avec laquelle il s'étoit marié depuis, du consentement des deux familles. Ce jeune homme fut poursuivi & pendu par ordre du Pape, malgré les prieres de Castelli, de sa femme & de tous les parens. Le juge, qui ne l'avoit pas condamné, fut fouetté.

Un autre jeune homme, pour avoir seulement arrêté une jeune fille en pleine rue, & l'avoir embrassée malgré elle, fut condamné à cinq ans de galere, quoiqu'il l'eût épousée quelques jours après. L'épouse du jeune homme & ses parens coururent se jetter aux pieds du Pape pour obtenir la grace du coupable. Ils représenterent à sa Sainteté que la conduite du jeune homme & le mariage qu'il venoit de contracter leur donnoient toute la satisfaction qu'ils pouvoient desirer. „ Vous êtes satisfait, leur répondit Sixte ; mais „ la justice qui a été offensée la premiere, ne „ l'est pas „. Il voulut que la sentence fût exécutée.

Il avoit établi la peine de mort contre l'adultère, & fit couper la tête à plusieurs gentilshom-

mes, des plus grandes maisons d'Italie, convaincus de ce crime. Un gentilhomme de Salerne, arrivé depuis peu à Rome pour quelques affaires, vivoit familiérement avec une fille qu'il avoit fait épouser à son homme d'affaires. Le gouverneur averti du scandale, assembla les officiers de sa jurisdiction pour prendre leurs avis. Ceux-ci ne crurent pas qu'un étranger, qui n'étoit que pour peu de temps dans cette ville logé dans une auberge, & protégé par le droit des gens, dût être aussi séverement traité qu'un sujet du saint siége; ils penserent qu'il falloit seulement lui ordonner de sortir de Rome. Sixte, irrité de l'indulgence du gouverneur, lui fit une sévere réprimande, & finit par lui dire en colere : „ Faites pendre l'adultère, „ la femme & le mari avec des cordes faites à „ Naples pour guérir vos scrupules sur leur pré„ tendue indépendance de ma jurisdiction „.

Un poëte nommé *Matere*, avoit composé des vers dans lesquels une dame Romaine avoit été insultée. Le Pape en demanda la raison à ce poëte qui s'excusa sur la nécessité de la rime. Il lui dit que le nom de *Fontana*, qui finissoit un de ces vers, l'avoit obligé de terminer le suivant par *Putana*, sans avoir eu dessein d'appeller ainsi cette dame; mais seulement pour donner plus de grace & d'harmonie à sa piéce.

Vous méritez, Seigneur Matère,
De ramer dans une galére,

lui répondit le Pape en deux vers Italiens, & cette séntence fut exécutée.

La sévérité de ce Pape paroîtra bien cruelle. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la sátisfaction de voir le libertinage exclus de ses murs. Avant Sixte, les loix trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité & de l'impudence. Mais sous le regne de ce nouveau Pape,

elles purent jouir en sureté de leur vertu, & se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. On blâmera néanmoins Sixte d'avoir donné dans ses états un libre accès à la troupe infâme des délateurs, en permettant les accusations publiques. Il avoit meme ordonné qu'un mari qui n'iroit pas se plaindre à lui des débauches de sa femme, seroit puni de mort.

Sixte avoit une sœur, la signora Camilla, qu'il avoit toujours tendrement aimée. Il ne souffrit jamais qu'elle se mêlât des affaires de son gouvernement; mais il ne put se défendre de la combler de biens & d'honneurs. Cette sœur, née dans la pauvreté, avoit autrefois fait la lessive. C'est ce que l'auteur d'une piquante pasquinade osa lui reprocher. On vit un matin Pasquin avec une chemise sale. Marforio lui demandoit la raison d'une si grande négligence : *C'est*, répondoit-il, *que ma blanchisseuse est devenue Princesse.* Sixte, pour découvrir l'auteur de cette insulte, fit publier à son de trompe qu'il engageoit sa parole & sa foi de Pape de faire grace de la vie, & présent de deux mille pistoles à celui qui avoit fait cette pasquinade. L'imprudent auteur tomba dans le piége; il osa se présenter au Pape qui réellement lui donna la vie & les deux mille pistoles, mais qui lui fit couper les mains & la langue.

Ce châtiment n'empêcha point qu'il ne parût quelques jours après une autre pasquinade à l'occasion d'un grand nombre d'impôts que Sixte avoit fait mettre sur plusieurs denrées. Mais l'auteur plus prudent de cette nouvelle satyre, se tint exactement caché. Il avoit fait paroître Pasquin tenant un jour de Dimanche une chemise mouillée qu'il étendoit au soleil. Marforio lui demandoit pourquôi il n'attendoit pas jusqu'au lendemain à la faire sécher : *Je n'ai point de temps à perdre*, lui répondoit Pasquin, *car peut être demain il en coûtera de l'argent pour jouir des rayons du soleil.*

Le Roi d'Espagne, Philippe II, avoit envoyé à Rome le connétable de Castille pour rendre l'obédience au nouveau Pape dont l'ambition & les desseins secrets inquiétoient l'Espagne. Sixte, frappé de la jeunesse de l'Ambassadeur, crut que le Roi vouloit l'insulter. „ Eh ! quoi, dit-il au „ connétable, votre maître, Souverain de tant „ d'états, manque-t-il de sujets, pour m'envoyer „ un Ambassadeur sans barbe „ ? *Saint Pere*, repliqua l'Espagnol, *si mon maître eût su que le mérite consistoit dans la barbe, il vous eût envoyé un bouc & non un gentilhomme comme moi.*

Ce même Pape recevant la haquenée que le Roi faisoit présenter en signe de vassalité pour le royaume de Naples, ne put s'empêcher de dire : *En vérité, un compliment & une haquenée ne valent pas un royaume.* Il manifestoit assez par ces paroles son ambition & ses prétentions.

La passion dominante de ce Pontife étant d'éterniser sa mémoire, il employa une partie de ses nouveaux revenus à embellir Rome de fontaines & d'édifices superbes. Il fonda un hôpital de cinquante mille livres de rentes, plusieurs colléges & la bibliothéque du Vatican. Il fit exhumer, réparer, élever ce prodigieux obélisque de soixante & douze pieds de haut, ouvrage des anciens Rois d'Egypte. Ce fut aussi par son ordre qu'on plaça au haut des colonnes Trajane & Antonine les statues de saint Pierre & de saint Paul, fondues en bronze & dorées ; ornemens cependant qui ne font pas honneur au goût de Sixte ; car y a-t-il rien de plus bizarre que de voir la statue d'un Apôtre du christianisme au haut d'un monument chargé des actions militaires d'un Empereur payen ?

Le magnifique dôme de saint Pierre est encore un monument de la grandeur de Sixte. Mais ce qui dénote principalement l'élévation de son ame, est l'estime particuliere qu'il conserva toute sa vie pour la Reine Elisabeth & Henri le Grand. Ces deux Souverains mériterent souvent ses louanges,

en sachant lui résister. Aussi disoit-il quelquefois en parlant d'eux, qu'il ne voyoit dans le monde chrétien qu'un homme & une femme dignes de régner, & à qui il pût communiquer les grands desseins qu'il avoit contre les Turcs pour le bien de la chrétienté.

Il pensoit bien différemment de Henri III dont la dévotion ne se bornoit qu'à des pratiques extérieures, pendant qu'il négligeoit les affaires de son état. „ Il n'est rien, dit-il, que ce Prince n'ait „ fait pour être moine, & moi pour ne l'être pas „.

La plupart des politiques de ce siécle se sont moins occupés de ce qui est nécessaire pour régler & perfectionner l'espece humaine, que des moyens de l'accroître. Mais Sixte V regardoit comme un vrai mal de multiplier les hommes, si leur subsistance n'étoit assurée. Ce pontife avoit en conséquence ordonné aux Curés de ne faire aucun mariage sans le certificat d'un juge établi pour prendre d'exactes informations sur les facultés des contractans; & au cas que ce magistrat les jugeât en péril de devenir pauvres, & par conséquent hors d'état de nourrir les enfans qu'ils pourroient avoir, il étoit défendu aux Curés de passer à la célébration de mariage; il voulut qu'on bannît de Rome ceux qui se trouveroient dans le cas de désobéissance. Sa maxime étoit, qu'il valoit mieux détruire une ville, que de la remplir d'habitans malheureux.

Suivant une autre de ses maximes, deux choses sont absolument nécessaires pour conserver le peuple dans l'obéissance, *le pain & le fer*: maxime néanmoins qui seroit mieux dans la bouche d'un despote que dans celle d'un vicaire de Jesus-Christ.

Quand il mourut, la Cour de Rome abhorroit déja depuis long temps la rigueur de son gouvernement, & soufroit impatiemment de voir un Pape se gouverner par les principes de despotis-

me qu'il avoit apportés du cloître. Lors de ses obseques, le Cardinal qui faisoit la fonction de soudiacre, ayant commencé l'épître par ces paroles, *fratres, nolumus vos, &c.* fit une longue pause, comme si son intention avoit été de dire qu'on ne vouloit plus de moines Papes. Effectivement il n'y en a pas eu depuis Benoît XIV.

SOBIESKI, (JEAN)

Roi de Pologne, né en 1629, mort à Villanova près de Varsovie le 17 Juin 1696 dans la soixantieme année de son âge, & la vingt-troisieme de son regne. Il fut élevé sur le trône de Pologne par les suffrages unanimes de la nation en 1674, & fut couronné à Cracovie le 2 Février 1676. Il étoit originaire de la province de Russie.

CE fut moins la naissance qu'un mérite éminent secondé de cette heureuse confiance, si nécessaire pour le faire valoir, qui éleva Sobieski aux plus grandes dignités de la république, enfin au trône. Ce Prince étoit bien fait & de bonne mine. La noblesse & l'élévation de son ame étoient peintes dans ses regards, dans ses traits, dans son air. Il parloit facilement & avec ce ton qui donne de nouvelles forces à la raison. Dans une diéte il subjuguoit l'esprit des plus fiers républicains. A la tête des armées, son assurance, son intrépidité animoient & soutenoient le soldat. Une poignée d'hommes lui suffisoit pour défaire des multitudes de barbares. Il avoit un art infini à profiter des moindres avantages, & un coup d'œil sûr & rapide qui lui faisoit prévoir & prévenir le danger. Sobieski aima les richesses, mais sans ava-

rice : avant & depuis son élévation, il employa les fruits de son économie dans les besoins pressans de la patrie. La lecture & l'étude formoient ses amusemens ; il parloit plusieurs langues. Il aimoit à s'entretenir avec les gens de lettres. *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord par M. la Combe.*

Jean Sobieski passa les premieres années de sa jeunesse en France, & les mousquetaires parmi leurs titres d'honneur peuvent compter celui de l'avoir eu pour camarade. Il n'y avoit alors qu'une compagnie de cette milice créée par Louis XIII en 1622. De retour en Pologne, il se distingua par sa valeur & ses connoissances dans l'art militaire. Son mérite l'éleva par degrés aux premieres places de la république. Il fut fait grand Maréchal de la couronne & grand général du royaume. Sobieski donna un nouveau lustre à ces places éminentes de la république par ses conquêtes sur les Cosaques & sur les Tartares & par ses victoires sur les Turcs. Après la mort du Roi *Michel*, tous les suffrages se réunirent sur sa personne. Quel titre plus glorieux pour régner que les vœux unanimes d'un peuple libre ? Cependant lorsque quelques années après, la Reine de Pologne, Marie Casimir de la Grange, qui vouloit faire quelque séjour en France pour sa santé, demanda si on ne lui feroit pas le même traitement qu'à la Reine douairiere d'Angleterre, le Marquis de Louvois répondit assez durement qu'il y avoit bien de la différence entre une Reine héréditaire & une Reine élective.

Le jour de l'élection de Jean Sobieski, son mari, on frappa des médailles où l'on voyoit une épée nue passée dans plusieurs couronnes de laurier ; & à la pointe, la couronne royale avec cette légende : *Per has ad istam* : c'est par celles-là qu'il est arrivé à celle-ci. Sobieski, qui avoit rempli tout le sens de cette légende, ne se rappella ses grandes actions & la récompense qu'il en recevoit, que pour s'exciter à mieux faire. Il courut

de victoire en victoire, & brava la fierté de Mahomet IV qui avoit réuni ses forces pour accabler la Pologne. Il dut ses succès à son habileté & à sa valeur intrépide. Dans les actions décisives, il s'exposoit comme le moindre soldat. Lorsque les officiers s'effrayoient pour lui, & le conjuroient de mettre sa personne en sureté : „ Vous me mé„ priseriez, leur répondoit-il, si je suivois vos „ conseils „.

En 1683, le fameux siége de Vienne mit l'héroïsme de Sobieski dans tout son jour. Mahomet avoit fait marcher toutes ses forces aux remparts de cette capitale de l'empire d'Occident. Tekeli, ennemi implacable de l'Empereur Léopold, & animé peut-être par une juste vengeance, avoit reçu du Sultan un turban enrichi de pierreries, un drapeau, un sabre, des habits royaux, avec le titre de Roi de la haute Hongrie. Plus de trois cens mille hommes, trente & un bachas, cinq Souverains, trois cens piéces de canons, Kara Mustapha, grand Visir, à la tête de cette armée formidable, menaçoient l'Occident d'une destruction totale. Léopold fuyoit de sa capitale. Il avoit écrit deux fois au Roi de Pologne pour l'engager à presser les secours qu'il lui avoit promis. Dans la premiere lettre, il ne lui donnoit que le titre de *Sérénité*; mais dans la seconde, il le traita de *Majesté. Mémoires pour l'histoire universelle.*

Lorsque Sobieski fut monté à cheval pour aller sauver Vienne, la Reine son épouse le regardoit en pleurant & en embrassant le plus jeune de ses fils. *Qu'avez-vous à pleurer?* lui dit le Monarque, „ Je pleure, lui répondit-elle, de ce que cet en„ fant n'est pas en état de vous suivre comme les „ autres „. Un moment après Sobieski s'adressant au Nonce, lui dit : *Mandez au Pape que vous m'avez vu à cheval, & que Vienne est secourue.*

Sobieski arriva aux environs de cette capitale avec une cavalerie très brillante & une infanterie mal équipée. Le Prince Lubomirski conseilloit

au Roi, pour l'honneur de la nation, de faire passer de nuit le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. Sobieski en jugea autrement; & lorsque cette troupe fut sur le pont: „ Regardez-
„ la bien, dit-il aux spectateurs; c'est une troupe
„ invincible qui a fait serment de ne jamais porter
„ que les habits de l'ennemi. Dans la derniere
„ guerre, ils étoient tous vêtus à la Turque „.
Histoire de Sobieski par M. l'Abbé Coyer.

Sobieski agit avec tant de vigueur, qu'il s'empara des meilleurs postes occupés par les Turcs. Ce Roi s'avança jusqu'à une hauteur d'où l'on voyoit l'armée Turque & les ouvrages de la tranchée; il regarda quelque temps avec sa lunette, & dit à ceux qui étoient autour de lui: „ Cet hom-
„ me-là est mal campé, je le connois, c'est un igno-
„ rant présomptueux, nous n'aurons pas d'hon-
„ neur à cette affaire „. En effet Mustapha, rempli d'une aveugle sécurité que lui inspiroit le nombre de ses troupes, négligeoit de donner les ordres nécessaires. Son orgueil se changea bientôt en timidité lorsqu'il apperçut les Polonois & leur Roi à leur tête; il s'enfuit sans faire beaucoup de résistance. Son camp étoit rempli de richesses immenses qui devinrent la proie du vainqueur. Ce fut à cette occasion que Sobieski écrivit à son épouse
„ que le grand Visir l'avoit fait son légataire, &
„ qu'il avoit trouvé dans ses tentes la valeur de
„ plusieurs millions de ducats. Ainsi, ajouta-t-il,
„ vous ne direz pas de moi ce que disent les fem-
„ mes tartares à leurs maris lorsqu'elles les voient
„ revenir de l'armée sans butin: *Tu n'es pas un homme, puisque tu reviens les mains vuides.*

Sobieski, persuadé que notre religion ne peut inspirer aux soldats que des sentimens élevés & consolans, étoit le premier à donner l'exemple des devoirs qu'elle prescrit. On a même remarqué qu'avant d'attaquer les Turcs devant Vienne, il servit à la tète de son camp la messe d'un capucin.

Son premier soin après la dispersion des musulmans fut d'aller rendre des actions de graces au Dieu des armées : il entonna lui-même le *Te Deum* qui fut chanté, & l'entendit tout entier prosterné contre terre. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon. Le prédicateur avoit pris pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu*, *nommé* JEAN. Paroles qui avoient été déjà appliquées à un Empereur de Constantinople & à Dom Jean d'Autriche, après la victoire de Lépante.

Sobieski, en rendant compte au Pape de cette journée mémorable, lui écrivit : „ Je suis venu, „ j'ai vu, Dieu a vaincu „. *Fragmens historiques par Racine.*

Aussitôt que le danger fut passé, l'Empereur se mit en marche pour retourner dans sa capitale. Sobieski s'empressa d'aller au-devant de lui. Mais une difficulté de cérémonial arrêta Léopold. Il s'agissoit de savoir comment un Empereur devoit recevoir un Roi électif : *A bras ouverts, s'il a sauvé l'empire*, dit le Duc de Lorraine dont la grande ame dédaignoit ces misérables formalités. Mais Léopold consultant la dignité impériale, fit savoir à Jean qu'il ne lui donneroit pas la main qu'il prétendoit en qualité de Souverain. Il fut arrêté enfin après bien des chicanes qu'on se verroit en pleine campagne. Le moment de l'entrevue arriva. Le Roi de Pologne, avec un bonnet à la Polonoise & une aigrette terminée par une grosse perle flottante, armé comme le jour de la bataille, avec un bouclier à la Romaine, où étoient gravées non les actions de ses ayeux, mais les siennes, monté sur un cheval superbe & magnifiquement harnaché, aborda l'Empereur avec ce port héroïque dont la nature lui avoit fait présent, & cet air que donne la victoire. L'Empereur, vêtu comme il étoit dans sa Cour, assez simplement, & monté de même, ne l'entretint que des services reçus en tout temps par les Polonois, de l'amitié & de la protection des Empereurs. Il là-

cha pourtant le mot de reconnoissance pour la délivrance de Vienne. A ce mot le Roi tournant bride, lui dit: *Mon frere, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* Il alloit finir l'entretien qui devenoit gênant : mais il apperçut le Prince Jacques son fils qui mettoit pied à terre pour saluer l'Empereur. *C'est un Prince*, lui dit Sobieski, *que j'éléve pour le service de la chrétienté.* L'Empereur, sans dire mot, fit un signe de tête: c'étoit pourtant ce jeune Prince dont il avoit promis de faire son gendre. A quoi devoient s'attendre les Palátins qui environnoient leur Roi? L'un d'eux s'avança pour baiser la botte de Sa Majesté Impériale: mais il s'attira une réprimande de la part de son Maître : *Palatin! point de bassesse*; & on se quitta. *Histoire de Jean Sobieski par M. l'abbé Coyer.*

Sobieski eut encore quelques succès contre les Turcs & les Tartares. Des espions venant un jour lui rapporter que les ennemis contre lesquels il marchoit, étoient en grand nombre : *Ne nous informons pas*, dit-il, *combien ils sont, mais où ils sont.*

On lisoit devant ce Prince une lettre dans laquelle étoient détaillées plusieurs conquêtes rapides de Louis XIV. Un François qui servoit le Monarque Polonois en qualité de valet de chambre, transporté de joie, s'écria: » Ah! c'est un Roi » celui-là »…. *Et moi*, interrompit Sobieski avec colere, *que suis-je donc?*

Ce Prince, accablé d'infirmités dans les dernieres années de sa vie, laissa à ses généraux la gloire de combattre les ennemis de l'état. Pour lui, il goûtoit le plaisir de faire jouir ses sujets des fruits d'un sage gouvernement. Mais ce plaisir fut quelquefois mêlé d'amertumes. Des esprits séditieux & turbulens lui causerent des chagrins que tout l'éclat de sa gloire ne pouvoit adoucir. Il ressentit aussi des peines domestiques qui avancerent peut-être l'apoplexie dont il fut frappé. La

fermeté qu'il fit paroître dans toutes les actions de sa vie, ne l'abandonna point à l'article de la mort. Il employa ses derniers momens à faire sentir à ses enfans la nécessité de l'union la plus étroite. Il exhorta aussi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le salut de la république. Un Evêque lui demandant la permission de retourner dans son diocése pour ordonner des prieres publiques. » *Je les aimerois mieux*, dit le Monarque, *si elles n'étoient pas ordonnées.*

Il est d'usage aux obséques d'un Roi de Pologne de briser l'épée qu'il a portée. On alloit remplir cette formalité à la mort de Sobieski, lorsqu'Auguste de Saxe, son successeur, l'empêcha en disant : « Ne rompez pas cette épée ; je veux m'en » servir pour chasser du Royaume les barbares & » les autres ennemis, & pour maintenir la liberté » & les loix ». Ce mot fut regardé par les Polonois comme un heureux augure du regne d'Auguste. *Puffendorf.*

SOCRATES,

Philosophe Grec, né dans un bourg de l'Attique 469 ans avant Jesus-Christ. il étoit fils de Sophronisque, sculpteur, & de Phanarete, sage-femme.

SOCRATES fut le dernier philosophe de la secte Ionique. Ses médailles le représentent ayant la tête chauve, le front large & avancé, les sourcils épais, les yeux enfoncés. On lui trouvoit quelque chose de rude & même de désagréable dans la physionomie. Quel homme cependant fit paroître une plus belle ame ? C'étoit le citoyen le plus juste qui eût encore paru parmi les Athéniens, un vrai sage qui, sous un extérieur né-

gligé, cachoit la plus solide vertu qu'il rendoit aimable par l'enjouement de son esprit & la douceur de ses mœurs. Persuadé que la plus grande affaire de l'homme est d'apprendre à bien vivre, il abandonna les principaux objets de la curiosité des philosophes de son temps pour s'adonner tout entier à la morale. Il la fit, dit Cicéron, descendre du ciel pour l'établir sur la terre, & enseigna aux hommes la pratique des devoirs que prescrivent la prudence, la justice, la force, la tempérance. Un illustre Athénien remercioit le ciel d'être né du temps de Socrates pour l'entendre & devenir meilleur.

Socrates s'étoit d'abord appliqué à la profession de son pere, & l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Graces qui étoient de la plus grande beauté. Mais entraîné à la méditation, le ciseau lui tomboit souvent des mains. Il le quitta enfin pour aller entendre le philosophe Archelaüs. Il apprit la musique, la géométrie, & se forma à l'art oratoire. Mais ses études ne lui firent jamais négliger les devoirs de citoyen. Il servit pendant trois ans dans la cruelle guerre d'Athénes & de Lacédémone, & y fit des actions de bravoure qui auroient illustré tout autre homme que Socrates. Il ne se contenta point d'avoir sauvé la vie au jeune Alcibiade qui avoit combattu à ses côtés dans une action périlleuse. Le prix de la bravoure qui lui avoit été décerné, il le fit adjuger après l'action à son ami. Averti par le pressentiment secret de sa prudence, pressentiment qu'il appelloit en badinant *démon*, il délivra dans une autre circonstance plusieurs de ses amis d'un danger dont les suites devinrent funestes à plusieurs.

Ce Philosophe ne se croyoit pas sur la terre pour lui seul & pour les siens ; il desiroit d'être utile a tous ; & c'est pour cela qu'il cultiva principalement la morale. Il commença par combattre une espéce de Philosophes connus sous le nom de *Sophistes*, gens hardis, présomptueux, qui,

qui, par un brillant étalage de phrases & par une fausse éloquence, avoient séduit toute la Gréce & en particulier les Athéniens. Comme ces sophistes étoient très-puissans à Athénes, & qu'ils y jouissoient de la plus grande réputation, Socrates avoit besoin de les ménager en apparence & d'affecter une sorte d'ignorance pour mieux décréditer en leur personne une éloquence fameuse, mais qui dans le fonds n'avoit rien que de frivole en soi & de dangereux dans l'usage. Voici à peu-près quel étoit son procédé. Il savoit dans quel lieu public ou dans quelle maison particuliere un ou plusieurs des plus fameux sophistes débitoient leur fausse doctrine. Il y arrivoit comme par hasard, & quelquefois avoit-il assez de peine à entrer; il trouvoit le docteur tout gonflé encore de cet orgueil que donne aux personnes vaines l'admiration des sots; & s'approchant de lui modestement: « Je m'estimerois bien heureux, lui disoit-» il, si mes facultés répondoient au besoin & à » l'envie que j'aurois d'avoir pour mes maîtres des » hommes tels que vous; mais pauvre comme je » suis, que me reste-t-il pour m'instruire que de » vous exposer mon ignorance & mes doutes, » lorsque mon bonheur m'offre l'occasion de vous » consulter „? Le sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, & lui permettoit de parler. Socrates lui faisoit des questions toutes simples; il lui demandoit par exemple: “ Qu'est-ce que votre » profession? Qu'appellez-vous Rhétorique? Qu'est-» ce que le beau? En quoi consiste la vertu „? Le docteur ne pouvoit reculer sans risquer son revenu & sa réputation; il répondoit; mais au lieu de donner une réponse précise, il se jettoit dans des lieux communs, & prenant l'espéce pour le genre, il parloit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. Socrates applaudissoit à ce verbiage pour ne pas effaroucher d'abord son docteur; & affectant de ne pouvoir le suivre dans ses longs discours, il le réduisoit à répondre *oui* & *non*. Alors, par la

justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre jusqu'aux conséquences les plus absurdes ; & après l'avoir forcé à se contredire lui-même ou à se taire, il se plaignoit de ce que ce savant homme ne daignoit pas l'instruire. *Dissertation sur l'ironie de Socrates par M. l'abbé Fraguier.*

Lorsque Socrates, par son adresse à interroger, donnoit aux autres la facilité de démêler leurs propres pensées, & de les mettre au jour : » Fils » d'une sage-femme, disoit-il, j'accouche les » esprits ».

Quoique Socrates fût peu favorisé des biens de la fortune, il s'estimoit néanmoins très-riche, parce qu'il savoit arracher de son cœur les besoins de l'opinion. Pendant que ses amis admiroient dans une foire la multitude & la variété des marchandises qui s'y trouvoient rassemblées : *De combien de choses je n'ai que faire !* s'écria-t-il.

Ce Philosophe trouvoit avec raison qu'il y avoit de la peine & non du goût à troubler l'ordre des saisons, & à exiger de la nature des productions involontaires qu'elle n'accorde qu'à regret, & qui n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni contenter l'estomac, ni flatter le goût. Comme il voyoit acheter à un prix exorbitant des fruits avant leur saison, il demanda *si l'on désespéroit d'y arriver.*

Il est rare que l'on soit jamais content de sa condition présente ; aussi quelqu'un lui demandant s'il feroit bien de se marier, *Quelque parti que tu prennes*, lui répondit Socrates, *tu t'en repentiras.*

Il habitoit une maison fort étroite ; & chacun y trouvoit à redire. Quelle demeure pour un homme sujet à recevoir chez lui les citoyens les plus considérables d'Athènes ! *Plût au ciel*, répondoit Socrates, *que je la visse remplie de vrais amis* ! Rien n'est plus commun que ce nom, a dit la Fontaine, rien n'est plus rare que la chose.

Socrates avoit épousé *Xantippe*, femme d'une

humeur bisarre, emportée, violente. Ce Philosophe, en la prenant pour compagne, n'ignoroit pas son caractere; mais il l'avoit choisie exprès, persuadé que s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne avec qui il ne pût vivre. Cette femme l'accabloit souvent des injures les plus grossieres. Un jour, dans les transports de sa colere, elle renversa la table où dînoit son mari avec un de ses amis. Cet ami indigné se leve aussi-tôt pour se retirer. « Eh quoi donc, lui dit »Socrates en le retenant, auriez-vous oublié »qu'avant hier, lorsque je dînois chez vous, une » poule qui étoit sautée sur la table, renversa tout, » & nous ne fimes qu'en rire ».

Dans une autre occasion, Xantippe voyant que son mari la laissoit crier sans paroître s'en inquiéter, lui jetta un pot d'eau sur la tête: " Je me dou,, tois bien, dit-il, que la pluie viendroit après ,, le tonnerre ,,.

Il étoit accoutumé aux criailleries perpétuelles de cette femme, comme on l'est au cri des oies ou au bruit d'une poule: c'étoit son expression. Mais les oies nous font des petits, lui disoit-on un jour; *& ma femme me donne des enfans*, repartit Socrates.

Comme ses amis cherchoient à l'indisposer contre une personne qui avoit passé sans lui rendre son salut: " Seroit-il sage, leur demanda le ,, Philosophe, de me fâcher de ce qu'un autre est ,, moins civil que moi?

Il savoit se mettre au-dessus de la calomnie. ,, Si le mal que l'on répand de moi, disoit-il, est ,, vrai, cela servira à me corriger; sinon, cela ne ,, me touche point, car ce n'est pas de moi dont ,, on parle ,,.

Un esclave ayant excité en lui quelque émotion: ,, Je te frapperois, lui dit-il, si je n'étois ,, pas en colere ,,.

Un brutal dans une dispute lui donna un soufflet; il se contenta de dire en riant: ,, Il est fâ-

„ cheux de ne pas ſavoir quand il faut s'armer „ d'une cuiraſſe „.

Pluſieurs autres traits ſemblables prouvent qu'une des qualités les plus marquées de ce Philoſophe étoit une tranquilité d'ame que nul accident, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Bien loin d'offenſer, d'avilir ou d'humilier qui que ce ſoit, il avoit une attention particuliere à faire valoir l'eſprit des autres : “ J'imite „ ma mere, diſoit-il quelquefois, elle n'étoit pas „ féconde ; mais elle avoit l'art de ſoulager les „ femmes fécondes, & d'amener à la lumiere le „ fruit qu'elles renfermoient dans leur ſein „.

Il étoit ſi éloquent qu'il perſuadoit ce qu'il vouloit ; mais il n'uſa jamais de ce talent que pour porter ſes concitoyens à la vertu qu'il enſeignoit encore moins par ſes diſcours, que par l'exemple de ſa vie. L'oracle l'avoit déclaré le plus ſage des hommes, & ce philoſophe modeſte ſe contenta de répondre à cet éloge ſi flatteur : “ Nous ne „ ſavons ni les ſophiſtes, ni les Poëtes, ni les „ orateurs, ni les artiſtes, ni moi, ce que c'eſt „ que le vrai, le bon & le beau ; mais il y a en- „ tre nous cette différence que, quoique ces gens „ ne ſachent rien, tous croient ſavoir quelque „ choſe : au lieu que moi, ſi je ne ſais rien, au „ moins je n'en ſuis pas en doute. De ſorte que „ toute cette ſupériorité de ſageſſe qui m'eſt ac- „ cordée par l'oracle, ſe réduit ſeulement à être „ convaincu que j'ignore ce que je ne ſais pas „.

La liberté avec laquelle il attaqua tous les vices, l'attachement ſingulier de ſes diſciples pour ſa perſonne & ſes maximes lui attirerent beaucoup d'ennemis. Les reproches d'ailleurs que les ſophiſtes ne manquoient pas de ſe faire de leur incapacité, & l'opinion où ils étoient que Socrates les mépriſoit intérieurement, furent de puiſſans motifs pour les porter à le perdre. Ils engagerent d'abord Ariſtophane à le jouer dans une comédie intitulée les *Nuées*, & ce Poëte aguerri aux ca-

lomnies les plus atroces, les servit à leur gré. Le Philosophe qui alloit rarement à la comédie, parce que l'honnêteté & la pudeur en étoient bannies, se trouva à la premiere représentation des *Nuées*, & l'écouta debout.

Comme cette premiere attaque ne fit qu'une légére impression sur les esprits, les sophistes, ses ennemis, prirent un moyen plus sûr de le perdre; ce fut de l'accuser d'athéisme, lui qui prêchoit partout un Dieu rémunérateur & juste, & d'insinuer que son ambition étant d'établir une nouvelle doctrine, il cherchoit à renverser la religion établie dans l'état. Anitus, prêtre de Cérès, & un certain Melitus, servirent d'instrument à l'animosité de ses ennemis. Ils appellerent Socrates en justice. Ce Philosophe, qui ne regardoit pas la mort comme un mal, ne chercha point à émouvoir ses juges par sa vive éloquence; il se contenta de leur exposer la vérité toute simple. Mais que pouvoit la vérité sur des esprits prévenus? Il fut déclaré coupable & condamné à boire du jus de ciguë. Lorsque sa femme vint tout en pleurant lui annoncer qu'il avoit été condamné à la mort par les Athéniens; *& eux par la nature*, répondit le Philosophe. « Mais ils t'ont injuste- „ ment condamné, lui repartit cette femme „.... *Voudrois-tu que ce fût avec justice?*

Socrates dans sa prison entretint ses amis avec beaucoup de tranquillité des objets les plus importans de la morale, & principalement de l'immortalité de l'ame. Lorsque le Satellite lui présenta la fatale coupe, il la prit, & tournant s s regards vers le ciel, il dit: *O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage*; & il but. Cependant les fideles témoins de ses derniers moment s'abandonnoient à la plus vive douleur: *O mes amis*, leur dit Socrates en les regardant d'un air serein, *nous nous reverrons .... Si vous continuez de vous affliger, vous n'en croyez rien.* Il leur recommanda ensuite sa mémoire. *Dans un*

moment je ne ferai plus .... C'eſt par vous que les Athéniens me jugeront ; ne leur reprochez ma mort que par la ſainteté de votre vie. Comme le poiſon commençoit déjà à ſe répandre dans tous ſes membres & à ne lui faire paroître les objets qu'à travers un nuage épais, il appella Criton. Ce fidele ami s'approcha. Socrates lui dit, & ce furent ſes dernieres paroles : *Criton, ſacrifiez au Dieu de la ſanté .... Je guéris.* Il avoit, ſelon Platon, ſoixante & dix ans lorſqu'il mourut.

Socrates n'a jamais rien écrit ; il n'inſtruiſit ſes diſciples que de vive voix & par forme de converſation. Mais Xenophon & Platon nous ont conſervé une grande partie de ſa doctrine. On a voulu dans des ſiécles poſtérieurs faire regarder comme criminel l'attachement qu'il témoigna pour le jeune Alcibiade & pour pluſieurs autres de ſes diſciples, attachement cependant qui n'étoit fondé que ſur la vertu. Athènes en étoit ſi perſuadée que ni Ariſtophane dans ſa comédie des *Nuées* qui eſt toute entiere contre Socrates, ni les ſcélérats qui accuſerent ce Philoſophe en juſtice, n'ont oſé dire un mot qui tendît à ternir la pureté de ſes mœurs. Que l'on faſſe attention ſur ce ſilence, & l'on ſe perſuadera facilement que jamais argument négatif n'a été ſi fort que celui-là.

On a cité quelques-unes de ſes maximes.

Plus on eſt ſobre, plus on approche de la condition des Dieux qui n'ont beſoin de rien.

Etre ſage dans la haute proſpérité, c'eſt ſavoir marcher ſur la glace.

On obtiendra l'amitié d'un homme en cultivant en ſoi les qualités qu'il eſtime en lui.

Il faut avoir pour un pere trop ſévére la même obéiſſance qu'on a pour une loi trop dure.

La ſageſſe eſt la ſanté de l'ame.

Celui qui diſtingua le premier l'utile du juſte, fut un homme déteſtable.

La vie heureuſe & tranquille eſt pour celui qui

peut s'examiner ſans honte; rien ne le trouble, parce qu'il ne ſe reproche aucun crime.

Socrates donnoit le nom d'avare à celui qui amaſſe des richeſſes par des moyens vils, & qui ne veut point d'indigent pour ami.

Dans le temps du maſſacre que faiſoient les trente tyrans qui gouvernoient la ville d'Athènes, il dit à un de ſes amis: „ Conſolons-nous de n'être „ pas, comme les grands, le ſujet des tragédies „.

Socrates s'étoit élevé par la ſeule force de ſon génie à la connoiſſance de l'unité de la divinité. Si Dieu, diſoit-il à ſes diſciples, a dérobé ſa nature à notre entendement, il a manifeſté ſon exiſtence, ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa bonté dans ſes ouvrages. Il eſt l'auteur du monde, & le monde eſt la complexion de tout ce qu'il y a de bon & de beau.

SOLON,

L'un des ſept ſages de Gréce, & Légiſlateur d'Athènes, né dans cette ville vers l'an 639 avant Jeſus-Chriſt.

SOLON étoit doué de cette éloquence de corps ſi capable d'émouvoir la multitude, & de cet eſprit éclairé & réfléchi ſi néceſſaire pour perſuader le petit nombre de ceux qui penſent. Sa morale juſtifie le titre de *ſage* qui lui a été accordé. Mais on ne remarque pas dans le code de loix qu'il donna aux Athéniens cette fineſſe de vue ſi néceſſaire à un légiſlateur. Il voulut aſſoupir les diſſenſions qui s'élevoient continuellement entre les pauvres & les riches, & les mécontenta tous deux. Son ſyſtême de gouvernement parut monſtrueux en ce qu'il mit toutes les affaires de la ré-

publique entre les mains de la multitude si facile à séduire, comme il le vit lui-même dans la personne de Pisistrate. Solon sentoit bien le vice de sa législation, & lorsqu'on lui demandoit si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures, il se contentoit de répondre „ qu'il „ leur avoit donné les meilleures de celles qu'ils „ pouvoient supporter „.

La premiere ordonnance de Solon fut que toutes les dettes seroient abolies; ce qui étoit un acte illégitime, parce que si un Souverain peut, comme fit Licurgue à Sparte, s'emparer du bien de tous, il n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs. Des amis que Solon avoit consultés sur ce dernier article, avoient secrétement emprunté de grosses sommes qu'ils savoient ne devoir pas rendre. Quand l'édit parut, toute l'indignation de ce lâche procédé retomba sur Solon, quoiqu'il n'y eût aucune part. Mais un soupçon aussi injurieux fut bientôt détruit, lorsqu'on le vit le premier faire la remise de plus de cinq talens, ou de quinze mille livres qui lui étoient dues.

Il avoit établi que toutes les affaires seroient portées devant l'assemblée du peuple auquel seul appartenoit le pouvoir souverain; mais qu'auparavant elles seroient examinées devant le Sénat composé de quatre cens juges. C'est à ce sujet qu'Anacharsis attiré du fond de la Scythie par la réputation des sages de Gréce, disoit à Solon: „ Je suis surpris qu'on ne laisse aux sages que la „ délibération, & qu'on réserve la décision aux „ foux „.

Le vœu de ce législateur étoit que les fautes & les crimes des magistrats fussent punis sans délai; mais que les peines dues au gens du peuple fussent tardives. " On est toujours maître, disoit-il, de „ punir ceux-ci, & le retardement peut rendre „ impossible la punition des premiers „.

Une loi sage & qui devoit accoutumer les Athé-

niens à sentir les maux les uns des autres comme membres d'un même corps, étoit celle qui permettoit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque aura été outragé. On lui demandoit un jour quelle ville lui sembloit la plus heureuse; il répondit que „ c'étoit celle dont les citoyens „ étoient si unis, qu'ils sentoient l'injure faite à „ un d'eux aussi vivement que s'ils l'avoient reçue „ eux-mêmes „. Pour rendre encore les citoyens plus sensibles aux maux publics, il décerna la peine d'infamie & le bannissement contre ceux qui, dans une sédition, se tiendroient tranquilles. Le législateur espéroit d'ailleurs par cette loi que si le petit nombre de gens sages étoient obligés de se déclarer dans le temps d'une sédition, ils pourroient en arrêter les progrès, ainsi que la fermentation d'une liqueur est souvent calmée par une seule goutte d'une autre.

Ce législateur, pour bannir l'oisiveté de sa république, avoit chargé l'Aréopage de veiller sur les arts, de demander à chaque citoyen compte de sa conduite, & de punir ceux qui ne travailloient point. Aussi du temps de Solon ne voyoit-on point dans Athénes de ces malheureux qui en mendiant déshonorent leur ville.

Ses loix sévissoient contre ceux qui, négligeant de se marier, refusoient à l'état le secours de leur postérité. Si une héritière avoit un mari impuissant, il lui étoit permis d'associer à son lit le parent du mari qu'elle aimoit le mieux. C'étoit la punition que le législateur avoit imposée à ceux qui, connoissant leur foiblesse, épousoient des héritières pour jouir de leurs biens.

D'autres dispositions prouvent encore que Solon regardoit la réforme des mœurs comme la principale base d'une bonne législation. Il ne porta aucune loi contre les sacrileges, ni contre les parricides, „ parce que, disoit-il, le premier a été „ inconnu jusqu'ici à Athènes; & la nature a tant „ d'horreur du second, que je ne crois pas qu'elle „ puisse s'y déterminer. „

Solon avoit pour maxime qu'on ne doit point estimer un homme heureux avant sa mort; maxime dont Crésus reconnut la vérité. Solon qui employa plusieurs années à voyager & à s'instruire, s'étoit rendu à la Cour de ce Prince qui chercha à l'éblouir par une magnificence étudiée. Crésus lui ayant un jour fait voir toutes ses richesses, lui demanda d'un air satisfait s'il avoit jamais connu d'homme plus heureux que lui. „ Oui, Prince, „ lui répoudit le sage, & c'est un nommé Tellus, „ simple citoyen d'Athènes, qui, après avoir vu „ sa patrie toujours florissante & ses enfans généralement estimés, est mort en combattant pour „ sa patrie „. Crésus, surpris de cette réponse, demanda à Solon si du moins après ce Tellus il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au sien. Solon répondit „ qu'il pouvoit encore lui citer deux freres nommés Cléobis & „ Biton qui avoient été un parfait modéle d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere „ la piété la plus tendre. Un jour de fête, comme „ elle devoit aller au temple de Junon dont elle „ étoit prêtresse, ses bœufs tardant à venir, Cléobis & Biton se mirent eux-mêmes au joug, & „ traînerent le char. Cette mere ravie de joie, „ pria Junon d'accorder à ses enfans ce qui étoit „ le plus avantageux aux hommes. Après le sacrifice ils allerent se coucher, & au milieu de „ leur sommeil, ils terminerent leur vie par une „ mort douce & tranquille, non moins célébre „ que celle des plus grands capitaines „. Eh quoi, reprit Crésus, vous ne me compterez donc pas au nombre des hommes heureux? „ Roi de Lydie, „ s'écria Solon, Dieu nous a donné à nous autres „ Grecs un esprit ferme & simple qui ne nous permet pas d'estimer ce qui n'est qu'éclatant, ni „ d'admirer un bonheur qui peut n'être que passager. Celui-là seul nous paroît heureux de qui „ Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier „ moment de la vie; car le bonheur d'un homme

„ qui vit encore, & qui flote au milieu des „ écueils de cette vie, nous paroit aussi incertain „ que la couronne pour celui qui court dans la „ carriere. Ne vous y trompez pas, grand Roi, „ on trouve dans une fortune médiocre beaucoup „ d'hommes heureux, & ils ont cet avantage sur „ les riches qu'ils sont moins exposés aux revers „ de la fortune, & peuvent moins contenter leurs „ desirs, impuissance qui est pour eux une faveur „ des Dieux „.

Crésus, dont l'orgueil ne pouvoit reconnoître la vérité de ce discours, en parut estimer moins Solon; & le célébre Esope qui étoit à la Cour de Lydie, ayant pris le sage de Gréce en particulier, lui dit: „ Solon, il ne faut ou ne jamais appro„ cher des Rois, ou bien ne leur dire que des cho„ ses agréables „. *Dis plutôt*, reprit Solon, *qu'il faut ou ne les pas approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Cependant Crésus ayant été vaincu & fait prisonnier par Cyrus, reconnut lui-même la vérité des maximes de Solon. Au milieu des tourmens que lui faisoit souffrir son babare vainqueur, il s'écria souvent: *O Solon, Solon!* Cyrus surpris lui envoya demander quel Dieu ou quel homme il invoquoit. Crésus lui rapporta les discours du philosophe de Grèce. Des maximes si pleines de sagesse, & qui étoient confirmées par un aussi grand exemple, toucherent le Roi de Perse qui, prenant des sentimens plus humains, consola son malheureux prisonnier, & lui donna un rang dans sa cour.

Solon répétoit souvent qu'un empire est chancelant, si le Magistrat n'obéit aux loix, & le peuple au Magistrat. Il ajoutoit que les loix ressembloient aux toiles d'araignées qui n'arrêtent que les mouches.

Ce sage mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Le jour même de sa mort, entendant ses amis discourir auprès de lui sur quelque sujet, il leva

la tête avec effort ; & comme on lui en demandoit la raison : „ Afin, dit-il, que j'entende avant „ de mourir, ce qui fait le sujet de votre dis„ pute. „

Solon avoit toujours refusé de se prêter aux vues de Pisistrate qui s'étoit emparé du gouvernement d'Athènes. On l'avertit un jour qu'il avoit tout à craindre du tyran ; & comme on lui demandoit sur quoi il se rassuroit ? *Sur ma vieillesse*, répondit-il. Ceci rappelle une pareille réponse de Castricius, magistrat de Plaisance du temps de Sylla. Il ne vouloit pas permettre qu'on donnât des ôtages au Consul Cneïus Carbon qui crut l'intimider en lui disant qu'il avoit beaucoup d'épées ; *& moi beaucoup d'années*, répondit Castricius. En effet, quelques années de vie qui nous restent encore à parcourir, valent-elles la peine qu'on se détourne de son premier chemin ?

SOPHOCLE,

Poëte tragique Grec, né à Athènes l'an 495 avant Jesus-Christ, mort en 580 âgé de 85 ans.

SOPHOCLE, élevé chez les Athéniens à la dignité d'Archonte, commanda en cette qualité l'armée de la république, & se signala par son courage. Mais ce sont moins les lauriers qu'il cueillit au champ de Mars, que ceux que lui prodigua la muse de la tragédie qui ont fait passer son nom à la postérité. La scène grecque avant lui étoit en proie à des sentimens hors de nature, à des expressions rudes, obscures, embarrassées, aux situations les plus terribles & les moins vraisemblables. Il vint, & doué d'un génie élevé, d'un goût sûr, d'une facilité merveilleuse à rendre ses pensées, il prescrivit à Melpomène une démarche

noble, assurée, mais sans cet orgueil, sans ce faste & cette fierté gigantesque que lui avoit donné le terrible Eschile. Sophocle savoit réunir dans ses vers la force, la noblesse & la majesté avec une douceur qui lui fit donner le surnom d'*Abeille* ou de *Sirène attique*.

Sophocle eut pour éleve & pour rival le tendre, le touchant Euripide. On accusoit celui-ci d'en vouloir à toutes les femmes depuis qu'il avoit éprouvé l'infidélité de la sienne, & de n'avoir laissé échapper dans ses drames aucune occasion de médire du beau sexe. Mais Sophocle pensoit-il mieux sur le compte des femmes? On lui disoit un jour que celles qu'il introduisoit sur la scène, étoient sages & honnêtes, au lieu qu'Euripide donnoit à ses personnages de femmes les caracteres les plus méchans. » Euripide, répondit malignement Sophocle, représente les femmes » comme elles sont, & moi comme elles doivent » être ».

Cet illustre tragique conserva son génie jusques dans un âge avancé. Des enfans ingrats oserent néanmoins l'accuser d'être tombé en enfance. Ils le déférerent aux Magistrats comme incapable de régir ses biens. Pour toute défense il lut à ses juges quelques morceaux de l'*Oedipe à Colonne* qu'il composoit alors; les juges & le peuple le ramenerent chez lui en triomphe.

Sophocle remporta dix-huit fois le prix de la tragédie sur tous ses concurrens. On ajoute que le dernier qui lui fut adjugé pour sa derniere tragédie, le fit mourir de joie. Il avoit composé cent vingt drames; mais il ne nous en est parvenu que sept parmi lesquels l'*Oedipe* est regardé comme son chef-dœuvre & un modele du vrai tragique. Les autres piéces qui ont aussi de grandes beautés, sont *Ajax*, *Electre*, *Antigone*, *Clolon*, les *Trachines* & *Philoctète*. Paul Etienne a publié une bonne édition de ces tragédies avec des notes de Joachim Camerarius & de Henri Etienne. On

estime aussi l'édition qui parut à Cambridge en 1673 *in*-8°.

SPINOLA, (AMBROISE)

Général Espagnol, de l'illustre maison de Spinola, mort en 1630.

SPINOLA né grand capitaine, ainsi que les Lucullus & les Condé, dut tout à la nature & rien à l'expérience. On demandoit au Prince Maurice quel étoit le premier Capitaine de l'Europe, il répondit que Spinola étoit le second.

Ce général passant en 1604 par Paris, y fut reçu avec les distinctions dues à un grand général qui venoit de montrer la plus grande capacité au siége d'Ostende. Henri IV lui demanda quelles seroient ses occupations durant la campagne qu'il alloit ouvrir dans les Pays-Bas. Quoique Spinola fût parfaitement instruit de l'éloignement de ce Prince pour l'Espagne, & du vif intérêt qu'il prenoit aux Hollandois, il se décida à lui dire franchement ses projets, très-convaincu qu'il ne sera pas cru. En effet Henri écrivit secrétement, & sans perdre un instant, au Prince Maurice ce qu'il tenoit de Spinola, en lui conseillant de se préparer à des entreprises diamétralement opposées; ce qui fut fait au grand détriment des Provinces-Unies. Spinola exécuta de point en point ce qu'il avoit dit, & tout lui réussit. Henri fut également surpris & fâché. » Les autres, dit-il à cette occa« sion, trompent en disant des mensonges; mais » Spinola m'a trompé en disant la vérité. » *Vie du Duc d'Ossone.*

Spinola, dans son voyage d'Anvers à Madrid en 1627, voulut voir le siége de la Rochelle qui fixoit l'attention de l'Europe entière. Louis XIII le reçut avec la distinction due à un si grand Capi-

maine, & lui montra lui-même les travaux. Le Cardinal de Richelieu le pria d'indiquer les moyens qu'il croyoit les plus propres pour assurer & hâter la reddition de la place. Il répondit qu'il falloit *fermer le port*; ce que l'on fit peu de temps après par cette digue devenue si célébre; *& ouvrir la main*, c'est-à-dire, donner libéralement de l'argent aux soldats pour leur faire supporter les rigueurs de l'hiver. Il ajouta en se tournant vers le Roi, que la présence de Sa Majesté rendoit la noblesse de France infatigable & invincible. » Un » de mes grands chagrins, continua-t-il, c'est que » le Roi mon maître n'a pu être témoin de ce que » j'ai fait pour son service; je mourrois content » si j'avois eu cet honneur une seule fois. » *Histoire de Louis XIII par le Vassor.*

La cour d'Espagne qui vit avec chagrin que la France délivrée des guerres civiles, seroit très-redoutable à ses voisins, médita d'envoyer une flote au secours des assiégés. On proposa à Spinola le commandement des troupes de débarquement. » J'ai vu les opérations, répondit cet homme « illustre, & j'ai donné mes avis sur ce qu'il y » avoit à faire; ainsi je ne puis me charger de ce » qu'on desire de moi. *Mémoires de Brienne.*

Ce grand général avoit très-heureusement servi l'Espagne en Allemagne & en Flandre. Il fut envoyé en Italie en 1630 pour former le siége de Casal. Des ordres imprudens qui lui venoient réguliérement de Madrid, & dont il ne lui étoit pas permis de s'écarter, sous quelque prétexte que ce pût être, le firent échouer devant cette place. Il en mourut comme désespéré, répétant jusqu'au dernier soupir ces paroles Espagnoles : *Me han quitado la honra*, ils m'ont ravi l'honneur. *Histoire de Toyras.*

Spinola pensoit que pour que l'Espagnol eût une hardiesse & une fermeté digne de son pays, il falloit qu'il fût fondu dans un escadron ou dans un bataillon. Aussi disoit-il souvent qu'*un Espa-*

gnol seul, quoiqu'il fût bon soldat, n'étoit propre qu'à faire sentinelle. Vie du Duc d'Ossone.

STANISLAS I.

Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar, né à Léopold le 20 Octobre 1677, mort en Lorraine le 23 Février 1766. Il étoit fils de Raphaël Leszczynski, Général de la grande Pologne, & ensuite Trésorier de la Couronne.

STANISLAS avoit coutume de dire qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siécle d'ayeux. Ce seroit mal répondre à un sentiment si sublime que de s'occuper à prouver l'ancienneté de sa maison. Ce grand Prince ne se rappelloit la gloire de ses ancêtres que pour s'exciter à l'héroïsme. Son éducation fut pleine & laborieuse. Convaincu par les événemens pénibles de sa vie que l'on change plutôt ses desirs que l'ordre des choses, il n'enchaîna jamais son bonheur à la fortune, & l'attendit du plaisir seul de faire du bien. Rendre les hommes heureux étoit le principe de toutes ses actions. Sa valeur, sa magnanimité, son économie même découloient d'une source si pure. Combien d'établissemens utiles, d'édifices superbes, d'embellissemens de toute espéce créés de ses propres deniers pour la gloire & l'utilité de la Lorraine! Un Athénien se félicitoit d'être né du temps de Socrates; tous les Lorrains se regardoient heureux d'être nés sous le regne de Stanislas. Doux, affable, compatissant, il s'entretenoit avec ses sujets comme avec ses égaux; il partageoit leurs peines & les consoloit en pere tendre. Son

peuple ne l'appelloit pas autrement que Stanislas *le Bienfaisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *Bien-Aimé*. Ce Prince, après nous avoir donné pendant sa vie l'exemple de toutes les vertus, nous instruit encore après sa mort dans les écrits qu'il a laissés & qui ont été rassemblés en quatre volumes *in*8° & *in*-12, sous le titre d'*Oeuvres du Philosophe Bienfaisant*. Cet ami des hommes avoit une physionomies des plus heureuses, & qui annonçoit toute la candeur de son ame. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de lumiéres, il protégea d'une maniere particuliere les sciences & les arts qu'il cultivoit lui-même avec succès. S'il n'avoit été qu'un simple particulier, on le loueroit ici de ses talens pour la mécanique.

Stanislas eut le rare avantage de trouver dans un pere tendre un ami éclairé qui se rendit le compagnon d'études de son fils, pour l'aider plus facilement dans sa marche. Le jeune Stanislas récompensa ces soins paternels par les progrès les plus rapides dans les sciences & dans la vertu. A l'âge de dix-neuf ans il discuta dans les dietes avec la plus vive éloquence les intérêts de la Pologne.
„ Stanislas Leszczynski, écrivoit alors l'Evêque de „ Warmie, est regardé parmi nous comme l'honneur de notre patrie. On pourroit l'appeller les „ délices du genre humain; une heureuse facilité de mœurs qui éclate dans ses discours & „ dans ses manieres, lui soumet généralement „ tous les cœurs. Je ne doute point qu'il ne soit „ né pour être la gloire de son siécle, du moins „ est-il dès-à-présent la joie de sa nation. Sa naissance, toute distinguée qu'elle est, n'est point „ au-dessus de ses vertus, & ses vertus sont infiniment au-dessus de son âge. Dans la premiere „ fleur de sa jeunesse, on voit éclore les fruits „ d'un âge avancé, & pour tout dire en un mot, „ tout est grand en lui : son caractere, son génie, „ ses sentimens, & jusqu'à l'espoir qu'il donne à „ nos peuples des avantages qu'il peut un jour „ leur procurer. „

En 1704, Stanislas fut député par l'assemblée de Varsovie auprès de Charles XII, Roi de Suède, qui venoit de conquérir la Pologne, & de détrôner Frédéric Auguste. Stanislas étoit alors âgé de vingt-sept ans, Palatin de Posnanie, & avoit été Ambassadeur extraordinaire auprès du Grand Seigneur en 1699. Charles témoigna plusieurs fois la satisfaction & l'étonnement que lui causoient l'air plein de noblesse & le mérite supérieur du jeune député. Il dit un jour en sortant d'une longue conférence avec Stanislas, *qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*; & il ajouta : *Voilà celui qui sera toujours mon ami.* On s'apperçut bientôt après que ces paroles signifioient : „ Voilà celui que je donnerai pour Roi à la Pologne. *Histoire de Charles XII.*

Le primat de Pologne étoit accouru pour faire tomber le choix du conquérant sur un Lubomirski. Il représenta que Stanislas Leszczynski étoit trop jeune; *mais il est à-peu-près de mon âge*, repliqua séchement Charles XII; & aussitôt il envoya le Comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Leszczynski. Le Cardinal Primat ne voulut point se trouver à l'assemblée. L'évêque de Posnanie vint présider à sa place, & proclama le 2 Juillet 1704 Stanislas I, Roi de Pologne & grand Duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le 24 Septembre de l'année suivante qu'il fut couronné par l'Archevêque de Léopold, & en présence du Roi de Suéde qui voulut être témoin de cette cérémonie.

Le nouveau Roi suivit Charles XII en Saxe, où il y eut en 1706, après plusieurs combats, un traité de paix conclu entre les deux Rois d'une part, & le Roi Auguste qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnut pour légitime Souverain de cet état Stanislas. Mais tous les trophées du conquérant du Nord ayant été renversés en un seul jour à la bataille de Pultava le 28 Juin 1709,

Auguste oublia bientôt ses engagemens. La Pologne se vit de nouveau déchirée par ses propres mains & par celles des Moscovites vainqueurs de Charles XII. Stanislas, touché des malheurs des Polonois, & ne pouvant plus se flatter de jouir d'une paix qui lui laissât les moyens de rendre son peuple heureux, ambitionna la seule gloire qui lui restoit, celle de sacrifier une Couronne à sa patrie. Il avoit écrit à Charles XII pour avoir son consentement; & comme ce Roi refusoit d'approuver une telle démarche, Stanislas alla à Bender, où Charles s'étoit retiré après sa défaite. Stanislas, pour mieux couvrir sa marche, se disoit un Suédois envoyé vers son Souverain. Il ignoroit que Charles avoit été fait prisonnier, & il fut lui-même arrêté par les Turcs. Le Monarque Suédois, dans la captivité, agissoit & pensoit encore en Roi & en vainqueur. Il fit dire à Stanislas de ne faire aucun traité avec Auguste, & lui promit de le rétablir incessamment sur le trône où il l'avoit déjà placé. Mais ces promesses furent vaines. Charles désespérant de pouvoir armer les Turcs contre les Mocsovites, demanda sa liberté, & l'obtint facilement; il repassa dans ses états: ce Roi assigna pour retraite à Stanislas le duché des deux Ponts, & lui céda les revenus de cette priovince.

Après la mort de Charles tué devant Friderikshall en 1718, le duché des deux Ponts retourna à un Prince de la maison Palatine. Stanislas obligé d'en sortir, se retira à Weissembourg dans l'Alsace Françoise. Le Roi Auguste ayant fait à cette occasion porter des plaintes à la cour de France par M. Sum, le Duc d'Orléans, alors régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquables : *Monsieur, mandez au Roi votre maître que la France a toujours été l'asyle des Rois malheureux.*

Stanislas vécut dans sa retraite jusqu'en 1725 que la Princesse *Marie* sa fille, le seul des enfans

qui lui restoit, épousa Louis XV. Après la mort du Roi Auguste, la France voulut porter de nouveau Stanislas sur le trône de Pologne. Mais l'on sait que cette tentative eut le succès que Stanislas avoit prévu, qu'il avoit même annoncé. Le parti qui l'avoit proclamé Roi, fut obligé de céder aux forces réunies de l'Empereur Charles VI & de l'Impératrice de Russie. „ Nos malheurs, écrivoit „ alors ce tendre pere à la plus vertueuse des „ filles, nos malheurs ne sont grands qu'aux yeux „ de la prévention qui n'en connoît point au- „ dessus de la perte d'une couronne; dois-je avan- „ cer la main pour la reprendre? Non; il vaut „ mieux attendre les vues de la providence, & „ nous convaincre du vuide & du néant des cho- „ ses d'ici bas. „

Dantzig avoit donné une retraite à Stanislas après sa défaite. Cette ville se vit bientôt investie de tous les côtés. Elle fut prise, & Stanislas obligé de fuir, après avoir vu sa tête mise à prix dans sa propre patrie par le Général des Moscovites. Ce Prince n'échappa aux périls sans nombre qui le menaçoient qu'à la faveur de plus d'un déguisement. Le dessein de cette retraite avoit été concerté avec le Marquis de Monti, Ambassadeur de France. Mais une partie du déguisement manquoit, & Stanislas éprouva qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets. Un habit usé & tel qu'il convenoit au rôle que ce Prince étoit obligé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts, l'on n'attendoit que des bottes dont il pût se servir pour le mieux faire ressembler aux paysans de ces cantons qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps; on ne vouloit pas en employer de neuves; & l'Ambassadeur de France s'occupoit depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison. Les bottes d'un

officier François lui parurent à-peu-près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il le souhaitoit; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie? Et dans les circonstances où se trouvoit Stanislas, n'auroit-elle pas aidé à découvrir son dessein? Le Ministre prit le parti de gagner par un de ses gens le valet de cet officier qui vola les bottes, & les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ. Ce vol important qui avoit mérité la négociation d'un Ambassadeur n'avoit pu s'exécuter plutôt. Mais le Roi ne put les mettre; il fallut en avoir d'autres, il demandoit, il cherchoit, il envoyoit de tous côtés, lorsque par hasard il trouva sous sa main des bottes d'un de ses domestiques qu'on eût dites faites exprès. Stanislas les mit, ainsi que le reste de son accoûtrement. Son air noble & la sérénité de son front pouvoient seuls le trahir; mais l'obscurité de la nuit le favorisoit. Il sortit à dix heures du soir de la maison de l'Ambassadeur par un escalier dérobé. A peine Stanislas eut-il descendu quelques marches, que ce bon Prince voulant rassurer le marquis de Monti sur les craintes que lui donnoit cette retraite, & desirant essuyer ses larmes, remonta & frappa à la porte que l'Ambassadeur avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre, & par des prieres ferventes il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être le guide du monarque fugitif dans un voyage aussi dangereux. Sourd aux premiers coups, il se lève enfin, & ouvrant la porte: *Qu'est-ce donc*, *Sire*, s'écria-t-il, *malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont votre Majesté eût encore besoin?* „ Oui, monsieur, re-
„ prit Stanislas d'un air aussi sérieux qu'il lui fut
„ possible: une chose très-importante & très-né-
„ cessaire; vous n'avez pas songé qu'il me falloit
„ mon cordon bleu; est-il de bienséance que je
„ néglige de le mettre dans une occasion comme
„ celle-ci „? Reprenant aussitôt son enjouement

grand nombre pour objet, & qu'une grace que la faveur seule accorde à un particulier, est une injustice faite au peuple. Il a fondé des collèges, bâti des hôpitaux, formé des dots pour de pauvres filles. Il a embelli les villes de Nanci & de Luneville de places, de fontaines, d'édifices publics qui ne contribuent pas moins à l'ornement de ces villes qu'à la commodité de ses habitans. Ses palais, ses jardins offroient des modèles en tout genre de ce beau simple, mais sublime qui annonce le goût éclairé du maître. Les revenus de Stanislas étoient modiques; cependant lorsqu'on vouloit apprécier ce que ce bon Prince faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage & raisonnée qui lui faisoit faire de si grandes choses. Ce Prince a donné aux Magistrats de la ville de Bar dix mille écus qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmente tous les jours, & bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

SUETONE, (C. SUETONIUS TRANQUILLUS)

Historien Latin qui vivoit sous les regnes de Trajan & d'Adrien. De plusieurs ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que son histoire des douze premiers Empereurs de Rome & quelques fragmens de son catalogue des illustres grammairiens.

SUETONE, dans son histoire des Césars, s'attache moins aux affaires de l'Empire qu'à la personne de lEmpereur dont il nous fait connoître les actions particuliéres, la conduite domestique, les inclinations bonnes & mauvaises. Il n'observe point l'ordre chronologique; mais sa méthode est de rassembler sous des chapitres distincts ce qui concerne le mariage, les inclinations, les goûts, les débauches des Empereurs dont il écrit la vie. Son style est simple, peut-être manque-t-il d'élégance. Mais un autre reproche qu'on peut lui faire, est d'avoir écrit la vie des Empereurs avec la même licence qu'ils ont vécu. A quoi sert de nous informer de tous les vices honteux où se sont précipités les T bère, les Néron, les Caligula, sinon à nous inspirer de la haine pour l'espèce humaine qui a produit de tels monstres.

Il paroît par différens passages de lettres de Pline le Jeune, que Suétone s'adonna d'abord au barreau. Il s'étoit auparavant exercé à l'éloquence, en mettant en question différens points de droit qu'il traitoit devant une assemblée choisie.

Pline, dont il conserva toujours l'amitié, fait l'éloge de ses mœurs & de sa probité. Il se servit

beau-

beaucoup de sa faveur auprès de l'Empereur Trajan. La fortune de Suétone alla toujours en augmentant; il devint secrétaire du cabinet sous Adrien dont il perdit ensuite les bonnes graces pour avoir manqué aux égards dus à l'Impératrice Sabine. Le mépris qu'Adrien avoit pour son épouse la rendoit triste, chagrine & d'une humeur difficile; & l'on croit que Suétone ne se rendit coupable envers cette Princesse que pour l'avoir brusquée dans ses mauvaises humeurs.

Suétone, après sa disgrace, vécut dans la retraite, & se consola avec les muses des faveurs de la cour. Il avoit composé un catalogue des hommes illustres de Rome, plusieurs ouvrages sur la grammaire, un histoire des Rois de Rome, un traité sur les jeux Grecs. Mais ces ouvrages ne nous sont point parvenus. Pline se plaint dans une de ses lettres que son ami prive trop long-temps le public de ses écrits. Il le menace en riant, s'il remet plus long-tems à les publier, de changer des endécasyllabes qu'il avoit composés à sa louange, en sçazons satyriques. Il ajoute, pour l'encourager, que son ouvrage, sans nommer lequel, étoit arrivé à un tel point de perfection, qu'au lieu de le polir, la lime diminuoit son prix en l'affoiblissant. *Perfectum opus absolutumque est, nec jam splendescit lima, sed atteritur.*

Grevius a publié en 1672 à Utrecht une très-bonne édition *in*-4°. de la vie des douze Césars par Suétone. Cette édition a été réimprimée en 1691 & en 1703. On estime aussi beaucoup l'édition de Pitiscus en deux volumes *in*-4°. Cette histoire anecdotique de Suétone est surtout intéressante en ce qu'elle fait connoître une infinité d'usages de l'antiquité.

SULLY, (MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, BARON DE ROSNY DUC DE)

Maréchal de France, premier Ministre sous Henri IV, né à Rosny en 1559, mort dans son château de Villebon, au pays Chartrain, le 21 septembre 1641, âgé d'environ 82 ans.

LEs vertus militaires de Sully le mettent au rang des plus grands capitaines de son siecle. Cependant la postérité semble avoir oublié le guerrier pour ne se souvenir que de l'homme d'état. Il fut l'ami de Henri IV, & ce titre seul suffiroit pour faire son éloge. „ Quelques-uns se plaignent, „ disoit ce bon Roi, & quelquefois moi-même, „ qu'il est d'une humeur rude, impatiente & con-„ tredisante. On l'accuse d'avoir l'esprit entrepre-„ nant; de présumer tout de ses opinions & de „ ses actions, & de rabaisser celles d'autrui; de „ vouloir élever sa fortune, & se procurer des „ biens & des honneurs. Or, quoique je lui con-„ noisse bien une partie de ces défauts, que je „ sois contraint de lui tenir quelquefois la main „ haute quand je suis de mauvaise-humeur, qu'il „ se fâche ou se laisse emporter par des idées, je „ ne laisse pas pour cela de l'aimer, de lui en pas-„ ser beaucoup, de l'estimer, & de m'en bien & „ utilement servir; parce que je reconnois que „ véritablement il aime ma personne; qu'il a in-„ térêt que je vive, & qu'il desire avec passion „ la gloire, l'honneur & la grandeur de moi & „ de mon Royaume. Je sais aussi qu'il n'a rien de „ malin dans le cœur; qu'il a l'esprit industrieux

„ & fort fertile en expédiens ; qu'il est grand ménager de mon bien, homme fort laborieux & diligent, qui essaye de ne rien ignorer, & de se rendre capable de toutes sortes d'affaires de paix & de guerre. Il écrit & parle assez bien, d'un style qui me plait, parce qu'il sent son soldat & son homme d'état. Enfin il faut que j'avoue que, malgré ses bisarreries & ses promptitudes, je ne trouve personne qui me console si puissamment que lui dans tous mes différens chagrins. *Mémoires de Sully.*

On verra encore avec plaisir le portrait que Péréfixe fait de Sully. Il étoit, dit cet historien, homme d'ordre, exact, bon ménager, gardoit sa parole, point prodigue, point fastueux, point porté à faire de folles dépenses ni au jeu, ni en femmes, ni en aucune chose qui ne convienne pas à un homme élevé à l'emploi de ministre d'état. De plus il étoit vigilant, laborieux, expéditif; il donnoit presque tout son temps aux affaires, & peu à ses plaisirs; avec cela il avoit le don de pénétrer ses matieres jusqu'au fond, & de développer les entortillemens & les nœuds, dont les financiers, quand ils ne sont pas de bonne foi, s'étudient à cacher leurs fripponneries. *Histoire de Henri IV.*

Sully eut la gloire de préparer le siecle de Louis XIV, & de former Colbert. Si l'on compare les caracteres & les talens de ces deux grands ministres, l'on trouvera, dit un orateur éloquent, que tous deux eurent de la justesse & de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution : mais Sully peut-être saisit mieux la masse entiere du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule, l'autre de cette politique des anciens législateurs qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaste & compliquée, où il falloit sans cesse remonter de

nouvelles roues; le plan de Sully étoit ſimple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes; Sully attendoit plus des choſes. L'un créa des reſſources inconnues à la France; l'autre employa le mieux les reſſources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dut avoir beaucoup plus d'éclat; celle de Sully dut acquérir plus de ſolidité. A l'égard du caractere, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, ſans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un état: mais la politique de l'un ſe ſentoit de l'autorité de ſes mœurs; celle de l'autre du luxe de ſon ſiécle. Ils eurent la triſte conformité d'être haïs; mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully: mais ſi tous deux choquerent des particuliers, tous deux aimerent la nation. Enfin ſi on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils ſervoient, on trouvera que Sully faiſoit la loi à ſon maître, & que Colbert recevoit la loi du ſien; que le premier fut plus le miniſtre du peuple, & le ſecond plus le miniſtre du Roi; enfin d'après les talens des deux Princes, on jugera que Sully dut quelque choſe de ſa gloire à Henri IV, & que Louis XIV dut une grande partie de la ſienne à Colbert. *Eloge de Sully par M. Thomas.*

Sully, après avoir paſſé ſa jeuneſſe au milieu des armes, fut élevé au miniſtere, & conſerva toujours à la cour l'antique frugalité des camps. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. On n'y ſervoit que les mets les plus ſimples & les moins recherchés. On lui en fit ſouvent des reproches; il répondoit toujours par ces paroles d'un ancien: *Si les convives ſont ſages, il y en a ſuffiſamment pour eux; s'ils ne le ſont pas, je me paſſe ſans peine de leur compagnie.*

Tous les jours il ſe levoit à quatre heures du matin, été & hyver. Les deux premieres heures étoient employées à lire & à expédier les mémoi-

res qui étoient toujours mis sur son bureau; c'est ce qu'li appelloit *nettoyer le tapis.* A sept heures il se rendoit au conseil, & passoit le reste de la matinée chez le Roi qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. A midi il dînoit. Après dîner il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis. Les ecclésiastiques de l'une & de l'autre religion étoient d'abord écoutés. Les gens de village & *autres personnes simples qui appréhendoient de l'approcher*, avoient leur tour immédiatement après. Les qualités étoient un titre pour être expédié le dernier. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer les portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & se livroit au doux plaisir de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations, alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministere. Henri, dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arsenal où demeuroit Sully, il demanda en entrant où étoit ce ministre. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, & leur dit en riant: *Ne pensiez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des dames?* Une autre fois étant allé à l'arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses secrétaires, occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous-là?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, lui répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là?* Voyez les mémoires de Sully & les notes sur son éloge.

La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à

Henri IV, eſt connue de tout le monde. Dans le temps des guerres civiles en 1591, Sully, à la tête des royaliſtes, avoit formé le projet d'attirer le Duc de Mayenne dans la ville de Mante. Le chef des ligueurs s'avançoit déjà, croyant avoir des intelligences ſûres dans la place. Sully qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de ſe trouver partout où il y avoit des périls & des combats, accourut auſſitôt dans la ville, ſuivi de quarante hommes. Sully l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému : „ Pardieu, Sire, lui dit-il, » vous avez fait là une belle levée de boucliers » qui infailliblement empêchera le ſervice que » nous voulions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-» vous pas acquis aſſez de gloire & d'honneur en „ tant de combats & de batailles, où vous vous „ êtes trouvé, plus que mille autres de ce Royau-„ me, ſans vouloir faire ainſi le carabin? La colere de Rosni étoit fondée ; on ſut l'arrivée du Roi, & les ennemis ſe retirerent „.

Lorſque Henri IV ſe croyoit paiſible poſſeſſeur de ſa couronne, on l'inquiéta par le récit d'une prétendue révolte des religionnaires. Henri IV fit venir Sully. „ Hé bien, monſieur l'opiniâtre, lui „ dit-il, nous voilà à la veille de la guerre. -- Tant „ mieux, Sire, car ce ne peut être que contre les „ Eſpagnols. -- Non, c'eſt contre de plus proches „ appuyés de tous vos Huguenots. -- Tous les „ Huguenots ! qui vous a mis cela dans la fan-„ taiſie? Je réponds déjà de pluſieurs, qu'ils n'en „ ont pas eu l'idée, & je répondrois bien de preſ-„ que tous les autres qu'ils ne l'oſeroient. (Henri „ IV ſe tournant vers la Reine) Ne vous le diſois-„ je pas bien, ma mie, qu'il n'en croiroit rien? „ Il lui eſt avis que perſonne n'oſeroit me regar-„ der ſans me déplaire, & qu'il ne tient qu'à „ moi que je donne la loi à tout le monde. -- „ Cela eſt vrai, répondit Sully, vous le pourrez „ quand il vous plaira ; il y a de la foibleſſe à ſe

„ laisser intimider pour des bagatelles. Il est question, par le mémoire qui vous a été présenté, de dix ou douze misérables : pardieu, Sire, je crois que ces messieurs se moquent de vous & de moi de vouloir vous faire marcher pour de telles niaiseries ; c'est un homme qui cherche quelques centaines d'écus & puis c'est tout. -- Vous direz ce qu'il vous plaira ; mais il faut que j'y aille, ou que vous partiez dans deux jours pour y donner ordre. -- S'il vous plait, Sire, me laisser faire à ma fantaisie, j'en viendrai bien à bout sans tant de bruit & de dépenses. -- Pardieu ! vous êtes l'homme le plus têtu que je vis jamais. Hé bien ! que voulez-vous dire ? -- Que je ne demande, Sire, que le prévôt de Moret & vingt archers pour vous en rendre compte. -- Vous le voulez & moi aussi ; s'il en arrive inconvénient, je m'en prendrai à vous „. Cette affaire se termina comme Sully l'avoit prédit.

Henri IV, dans un moment de foiblesse, avoit fait une promesse de mariage à mademoiselle d'Entragues sa maîtresse. Le Roi la montra à Sully pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut, & la mit en piéces sans rien dire. *Comment morbleu*, dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire ? je crois que vous êtes fou. Il est vrai, Sire*, lui repartit Sully, *je suis un fou ; & plût à Dieu que je le fusse tout seul en France.*

Malgré cette austérité dont Sully usoit envers son maître, Henri IV ne l'en aimoit pas moins ; & cette vive amitié entre le monarque & le sujet est sans doute un des plus beaux spectacles que présente l'histoire. „ Mon ami, lui mandoit un jour ce bon Roi, venez me voir ; car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pour quoi j'ai affaire de vous „. Il lui écrivit une autre fois de Fontainebleau : „ Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'acheterois beau-

„ coup votre présence; car vous êtes le seul à qui „ j'ouvre mon cœur, & par les conseils duquel „ je reçoive du soulagement „. Henri IV sut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussitot son premier médecin, & lui écrivit: „ Vous „ savez que je ne vous aime pas assez peu pour que „ je n'y allasse moi-même, si ma présence étoit „ nécessaire „.

On aime surtout à suivre ces ames naïves & guerrieres au milieu de la joie qu'inspire la plus tendre familiarité. Un jour que Sully, qui étoit sur-intendant des finances, venoit présenter les étrennes au Roi, il le trouva encore au lit avec la Reine. Le Roi voulut qu'il entrât, & qu'il lui montrât les étrennes. C'étoient des jettons d'or & d'argent pour leurs majestés, pour les dames d'honneur & filles de la Reine. „ Rosni, (ainsi que le „ Roi le nommoit) leur baillez-vous leurs étren„ nes sans les venir baiser? Vraiment, Sire, ré„ pondit-il; depuis que vous le leur avez com„ mandé, je n'ai eu que faire de les en prier. Or „ çà, Rosni, me direz-vous la vérité? Laquelle „ baisez-vous de meilleur courage, & trouvez„ vous la plus belle? ma foi, Sire, répondit le „ sur-intendant, je ne vous le saurois dire; car „ j'ai bien d'autres choses à faire qu'à penser à „ l'amour, ni de juger quelle est la plus belle. Je „ les baise comme des reliques en présentant mon „ offrande. Eh bien, ne voilà-t-il pas, dit Henri „ en éclatant de rire, un prodigue financier que „ Rosni, de faire de si riches présens du bien de „ son maître pour un baiser „? Ensuite quand ceux devant qui il ne voulut pas tout dire, eurent été congédiés, poussant doussement la Reine qui dormoit ou faisoit semblant de dormir, parce qu'elle étoit fâchée: „ Réveillez-vous, dormeuse, „ lui dit-il, & ne me grognez plus. Vous croyez „ que Rosni me flatte aux petites brouilleries que „ nous avons ensemble. Vous en penseriez tout „ autrement, si vous saviez les grandes libertés

„ qu'il prend à me dire mes vérités ; de quoi encore que je me mette en colere, si ne lui en „ veux-je pas de mal pour cela. Car tout au contraire, je croirois qu'il ne n'aime plus, s'il ne „ me remontroit ce qu'il estime être pour la gloire „ & l'honneur de ma personne, l'amélioration „ de mon Royaume & le soulagement de mes peuples. Car, voyez-vous, ma mie, il n'y a point „ d'esprits si droituriers qui ne trébuchassent tout-à-fait, s'ils n'etoient relevés lorsqu'ils choppent „ par les admonitions de leurs loyaux serviteurs „ ou bien intimes & prudens amis „. *Mémoires de Sully.*

On trouve dans plusieurs recueils cette autre anecdote. Henri IV étant dans sa chambre avec une dame qu'il aimoit, Sully entra dans l'antichambre, & voulut passer outre. On lui dit que cela ne se pouvoit pas. Il se douta aussitôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. L'envie de savoir ce qui se passoit, le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit vers le petit escalier du cabinet du Roi. Il vit sortir une dame vêtue d'un habit verd qu'il ne put reconnoître. Un moment après le Roi vint à lui, & lui dit : *Comment te portes-tu, Sully?* Le duc lui répondit, Sire, je „ suis toujours le très-humble serviteur de votre „ majesté : mais, Sire, reprit le duc qui voyoit le „ Roi un peu ému, la santé de votre majesté me „ paroit un peu altérée „. *C'est*, dit le Roi, *que j'ai eu la fievre pendant toute la matinée ; mais elle vient de me quitter.* „ Il est vrai, Sire, dit le duc, „ je l'ai vu passer, elle étoit toute verte „. *Ventre saingris*, lui dit le Roi, *on ne saurait te tromper, tu vois trop clair.*

Il n'y a rien, disoit Sully, *dont il soit plus difficile de se défendre que d'une calomnie travaillée de main de courtisan.* C'est ce qu'il pensa éprouver en 1605. Plusieurs seigneurs de la cour qui ne desiroient rien tant que la perte d'un homme qu'ils trouvoient toujours opposé à leurs desirs, parce

que rarement ces desirs étoient conformes à l'intérêt des peuples, avoient tout préparé pour sa ruine. Libelles, lettres anonimes, avis secrets & artificieux, tout fut mis en usage. Henri conçut, pour la premiere fois, des soupçons contre Sully, & ils sembloient être permis à un Prince qui avoit éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre son ministre ne se vérifioit, il commença à faire des réflexions. Ce Prince étoit vif; mais il étoit bon, & revenoit facilement sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Il croyoit avoir à se plaindre de ce Prince, qui enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude & de froideur, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenoit congé de Henri, le Roi lui dit : *Vênez-çà, n'avez-vous rien à me dire? Non*, répondit Sully. *Oh! si ai bien moi à vous*, reprit le Roi. Aussitôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, & faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le Roi commença par embrasser Sully deux fois; ensuite il lui dit : „ Mon ami, je ne „ saurois plus souffrir (après vingt-trois ans d'ex- „ périence & de connoissance de l'affection & sin- „ cérité de l'un & de l'autre) les froideurs, rete- „ nues & dissimulations dont nous avons usé de- „ puis un mois; car pour vous dire la vérité, si je „ ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, ainsi „ que j'avois accoutumé, je crois que vous m'a- „ vez célé aussi beaucoup des vôtres; & seroient „ telles procédures aussi dommageables à vous „ qu'à moi, & pourroient aller journellement en „ augmentant, par la malice & l'artifice de ceux „ qui envient autant ma grandeur, qu'ils sauroient „ faire votre faveur auprès de moi .... & pour „ cette cause, j'ai pris la résolution de vous dire „ tous les beaux contes qu'on m'a faits de vous,„

„ les artifices dont on a usé pour vous brouiller „ avec moi, & ce qui m'en est resté sur le cœur; „ vous priant de faire le semblable, sans craindre „ que je ne trouve rien de mauvais de toutes les „ libertés dont vous pouvez user .... car je veux „ que nous sortions d'ici vous & moi, le cœur net „ de tout soupçon, & contens l'un de l'autre.... „ & partant, comme je veux vous ouvrir mon „ cœur, je vous prie de ne me déguiser rien de „ ce qui est dans le vôtre „. Après un entretien également nécessaire à tous deux, & dans lequel Sully se justifia pleinement, le Roi parut sincérement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidele serviteur. Sully, pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son maître, alloit se jetter à ses pieds, & lui donner cette marque soumise de respect qu'un sujet doit à son Roi. *Ah! ne le faites pas*, lui dit Henri, *vous êtes homme de bien : on nous observe, on croiroit que je vous pardonne.* Ce Prince sortit aussitôt de l'allée en tenant Sully par la main, & demanda à tous les courtisans assemblés quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort longtemps. *Je vois ce que c'est*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais : & vous, mon ami*, poursuivit-il, *continuez à m'aimer & à me servir comme vous avez toujours fait.*

L'histoire fait mention d'un trait anecdotique qui prouve bien que les petites passions qui ont tant d'empire sur les hommes, n'influoient en rien sur les sentimens de Sully. Le Duc d'Epernon s'étoit dans plusieurs occasions déclaré contre ce ministre, & le croyoit par cette raison son ennemi. Dans le temps que le Maréchal de Biron accusé de haute trahison fut arrêté, on ouvrit dans le conseil l'avis de se saisir aussi de la personne du Duc d'Epernon, soupçonné d'avoir des intelligences avec le Maréchal. Sully qui le crut innocent, s'y oppo-

fa, & plaida vivement la cause du Duc. D'Epernon ne le sut que longtemps après, & ce fut Henri lui-même qui le lui apprit un jour qu'il étoit venu se plaindre du ministre. „ Vraiment, M. d'Epernon, lui dit le Roi, vous avez tort de vouloir „ que je croie qu'il est votre ennemi ; car il n'y a „ homme en France à qui vous ayez plus d'obli- „ gation „. Le Roi lui fit ensuite le récit de ce qui s'étoit passé à Blois. D'Epernon, quoique fier & superbe, étoit capable de reconnoissance ; c'est un sentiment si doux ! Il vole à Paris, rencontre sur la route son bienfaiteur, & le comble de remerciemens. Sully lui répondit qu'en cela il ne croyoit avoir acquis sur lui aucune obligation, qu'il s'étoit fait un devoir de soutenir la vertu & l'innocence, en quelque sujet que ce pût être, lorsqu'on voudroit les opprimer ; que néanmoins il étoit bien aise que cette occasion se fût présentée pour témoigner à M. d'Epernon qu'il avoit de meilleures intentions qu'il ne s'étoit voulu quelquefois persuader.

Sully, dans le cours de son administration, s'opposa avec beaucoup de vigueur à une foule d'edits bursaux portant création de mille petits droits qui auroient infailliblement desséché différentes branches de commerce. Ces édits d'ailleurs n'étoient souvent que des gratifications que l'importunité des courtisans arrachoit à la bonté du Roi. Ce Prince envoya un jour à son ministre jusqu'à vingt-cinq édits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des représentations à ce sujet. Il rencontra la Marquise de Verneuil qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du Roi : „ Tout „ ce que vous dites, madame, lui répondit Sully, „ seroit bon, si Sa Majesté prenoit l'argent dans sa „ bourse. Mais lever cela de nouveau sur les mar- „ chands, artisans, laboureurs & pasteurs, il n'y „ a aucune apparence. Ce sont eux qui nourris- „ sent le Roi & nous tous. Ils ont bien assez

„ d'un maître, sans avoir encore tant de gens à „ entretenir „.

Ces paroles suffiroient seules pour peindre le caractere & la politique de Sully. Une de ses maximes étoit que *le labour & le pâturage sont les deux mammelles de l'état.*

Il regardoit avec raison les grandes villes comme les tombeaux des états, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il desiroit surtout que la noblesse habitat dans ses terres.

Il pensoit encore que *la multitude effrénée des offices est la marque essurée de la décadence prochaine des états.*

Il avoit souvent eu lieu pendant son administration de se convaincre que tout ce qui porte un caractere de nouveauté effarouche en général les compagnies toujours attachées à leurs anciens usages, à leurs anciennes formalités; aussi il dit dans ses mémoires: „ Que si la sagesse descendoit, elle „ aimeroit mieux se loger dans une seule tête que „ dans celles d'une compagnie „.

Ce grand homme, né au milieu des guerres de religion, eut plusieurs fois lieu de déplorer les maux que produit le fanatisme. Il répétoit souvent que la compassion & la douceur étoient les seuls moyens qui servoient véritablement la religion, & les seuls qu'elle enseignoit. Le zèle n'étoit, selon lui, qu'un entêtement ou un emportement déguisé sous un beau nom.

Il vécut & mourut dans la religion protestante. Le Pape lui avoit adressé un bref rempli de louanges sur la sagesse de son ministere, & finissoit sa lettre, comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjuroit le duc de Sully de se servir de ses lumieres pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton. Il assura le saint Pere, qu'il prioit Dieu tous les jours pour la conversion de Sa sainteté, ou, ce qui revient au même, qu'il adressoit

ses très-ardentes prieres au Dieu tout-puissant, afin qu'il lui plaise, étant le pere des lumieres, d'assister & d'illuminer sa béatitude, & lui donner de plus en plus entiere connoissance de la vérité.

Après la mort tragique de Henri IV, Sully s'étoit retiré du ministere, & vivoit dans la retraite. Comme il n'avoit pu, à cause de sa religion, être reçu d'aucun ordre, il s'en étoit fait un pour lui-même. On a trouvé lors de l'inventaire de ses effets, plusieurs chaînes d'or servant à cet usage. Il portoit à son cou, surtout depuis la mort de Henri, une chaîne de diamans, où pendoit une grande médaille d'or sur laquelle étoit empreinte l'image de ce grand Prince. De temps en temps il la prenoit, s'arrêtoit à la contempler, & la baisoit; il ne la quittoit jamais. Pendant trente ans que dura sa retraite, il parut très-rarement à la cour. Louis XIII. l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans chercherent à le tourner en ridicule sur son ancien habillement qu'il conserva toujours, & qui n'étoit plus de mode, sur son maintien grave & sur ses manieres qui paroissoient d'un autre siecle. Sully s'en apperçut, & dit au Roi, *Sire, quand le Roi votre pere de glorieuse mémoire me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grandes & importantes affaires, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de cour.*

Nous avons de cet homme illustre des mémoires qu'il composa dans sa retraite & qui sont intitulés *économies royales.* Ils ont été rédigés par un auteur moderne. Ces nouveaux mémoires sont sans doute plus agréables que les anciens; mais ceux-ci seront toujours plus intéressans pour les admirateurs de Sully & pour ceux qui aimeront à retrouver ce guerrier philosophe dans les antiques expressions d'une ame franche & vertueuse.

SUZE, (HENRIETTE DE COLIGNY, COMTESSE DE LA).

Née à Paris en 1618, morte en 1673. Elle étoit fille du Maréchal de Coligny.

MADEMOISELLE de Scudéri, dans son roman de *Clélie*, fait le portrait de la comtesse de la Suze. Héziode endormi sur le Parnasse voit les muses en songe : & Calliope lui montre les poëtes qui naîtront dans la suite des temps. „ Regarde, lui dit „ Calliope en parlant de cette comtesse, regarde „ cette femme qui t'apparoît. Elle a, comme tu „ vois, la taille de Pallas ; & sa beauté a je ne sais „ quoi de doux, de languissant & de passionné qui „ ressemble assez à cet air charmant que les peintres donnent à Vénus ; mais elle a encore plus „ d'esprit que de beauté, quoiqu'elle ait mille „ charmes, & elle est d'une si grande naissance „ qu'elle n'avoit presque que les maisons royales „ au-dessus de la sienne „. Ajoutons à ce portrait que si madame de la Suze avoit les charmes de son sexe, elle en avoit aussi les foiblesses. Elle cultiva la poésie. Elle excella surtout dans l'élégie. L'esprit y prend partout le ton & la tournure du sentiment le plus délicat. Cette moderne Sapho devint les délices des beaux esprits de son temps qui en firent le sujet de leurs éloges.

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler ;
Le maître des neuf sœurs ne seroit point son maître ;
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paroître :
Et pour faire des vers, elle n'a qu'à parler.

On a ſurtout retenu ce quatrain que M. de Fieubet, ſecrétaire des commandemens de la Reine, fit à l'occaſion d'un tableau qui repréſentoit cette charmante Comteſſe portée ſur un char au milieu des airs :

Quæ Dea ſublimi rapitur per inania curru ?
An Juno; an Pallas, nùm Venus ipſa venit ?
Si genus inſpicias, Juno; ſi ſcripta, Minerva;
Si ſpectes oculos, mater Amoris erit.

En voici la traduction ou plutôt la paraphraſe :

Quelle eſt cette auguſte Déeſſe
Qui, dans les airs, prend ſon rapide cours?
Eſt-ce Junon, Pallas, la Mere des amours,
Qui nous inſpire une vive tendreſſe ?
Si vous regardez ſes ayeux,
C'eſt Junon elle-même, elle eſt du ſang des Dieux ;
Si vous liſez tant de divins ouvrages,
Reconnoiſſez Minerve avec ſes avantages ;
Mais ſi vous voyez ſes beaux yeux,
C'eſt la Mere d'amour adorée en tous lieux.

Cette ſeconde traduction plaira peut-être davantage.

Quelle déeſſe ainſi vers nous deſcend des cieux ?
Eſt-ce Vénus, Pallas, ou la Reine des Dieux ?
Toutes trois en vérité :
C'eſt Junon par ſa naiſſance,
Minerve par ſa ſcience,
Et Vénus par ſa beauté.

On a rapporté dans le *Menagiana* cette plaiſanterie de ſociété. Ménage ſe trouvant un jour avec la Comteſſe de la Suze, s'étoit donné la liberté de lui prendre les mains. La Comteſſe les retira en lui diſant ce vers de Scarron ;

Les patineurs sont gens insupportables.

Ménage répondit aussitôt par le vers qui suit dans le même poëte,

Même aux beautés qui sont très-patinables.

Un procès qu'elle perdit contre madame de Châtillon, donna lieu à ce mot cité par Vigneul-Marville dans ses *Mêlanges d'histoire & de littérature.* La Duchess. de Châtillon plaidoit au Parlement de Paris contre la Comtesse de la Suze. Ces deux dames se rencontrant tête à tête dans la grand'salle, le Duc de la Feuillade qui donnoit la main à la Duchesse, dit d'un ton gascon à la Comtesse qui étoit accompagnée de Benserade & de quelques autres poëtes : „ Madame, si vous „ avez la rime de votre côté, nous avons la raison „ du nôtre „. La Comtesse lui repartit aussitôt en faisant la mine : *Ce n'est donc pas, monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons.*

La Comtesse de la Suze eut beaucoup à souffrir de la jalousie de son mari qui, pour la soustraire au monde qu'elle aimoit & à qui elle plaisoit, résolut de la confiner dans une de ses terres. La Comtesse, effrayée de ce projet, prit aussitôt le parti d'abjurer le calvinisme qu'elle professoit ainsi que son mari, & de demander la cassation de son mariage. C'est ce qui fit dire à Christine, Reine de Suède : *Que la Comtesse avoit changé de religion pour ne pas se trouver avec son mari dans ce monde-ci, ni dans l'autre.*

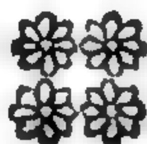
Pour mieux faire réussir cette demande en cassation, la Comtesse s'assura du consentement de son mari au moyen de vingt-cinq mille écus. Le Comte, fatigué de toutes les tracasseries qu'il avoit déja essuyées, en auroit peut-être donné autant pour obtenir cette cassation qui fut prononcée par arrêt du Parlement. Aussi les plaisans ne

manquerent pas de dire „ Que la Comtesse avoit „ perdu cinquante mille écus dans cettte affaire, „ parce que si elle avoit attendu encore quelque „ temps, au lieu de donner vingt-cinq mille écus „ à son mari, elle les auroit reçus de lui pour le „ même objet „.

Madame de la Suze, libre de tout engagement, se livra totalement à la poésie, & négligea souvent ses propres affaires. Un exempt, accompagné de quelques archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin pour saisir ses meubles: sa femme de chambre l'alla avertir aussitôt. Elle fit entrer l'exempt, étant encore dans son lit, & le pria avec instance de vouloir bien la laisser reposer encore deux heures, parce qu'elle n'avoit point dormi de la nuit; ce qui lui fut accordé. Elle se rendormit jusqu'à dix heures qu'elle s'habilla pour aller dîner en ville, & passa ensuite dans son anti-chambre, où, après avoir fait de grands remerciemens à l'exempt, elle lui dit tranquillement: *Je vous laisse le maître*, & elle sortit ainsi de sa maison.

L'auteur du *Mélange critique de littérature* l'accuse d'avoir voulu engager un jeune poëte de traduire en vers burlesques l'oraison dominicale. Si l'accusation pouvoit être prouvée, on devroit principalement attribuer cet écart de la raison à l'impertinente mode que Scarron avoit introduite alors de parodier tout ce qui tomboit sous sa main.

Les œuvres de cette dame illustre ont été réimprimées avec plusieurs piéces de M. Pelisson & de quelques autres en 1725 en 4. vol. *in*-12.



SWIFT, (JONATHAM)

Ecrivain Anglois, né à Dublin en 1667, mort doyen de Saint-Patrice le 19 Octobre 1745. Quelques années avant sa mort, il étoit tombé dans une sorte d'enfance.

SWIFT, surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, n'avoit pas tant de gaiété que notre curé de Meudon; mais on a trouvé en lui plus de finesse, plus de génie. Il possédoit surtout ce genre de plaisanterie qui paroît encore tenir moins à l'esprit qu'au caractere, & que les Anglois appellent *humeur*. Le Comte d'Orreri qui a beaucoup vécu avec Swift, le dépeint comme un homme qui savoit bien ce qu'il valoit; mais Swift avoit attention sans doute de ne pas laisser appercevoir ce sentiment d'amour-propre dans sa conversation: autrement qui auroit pu soutenir sa société? Ses entretiens rouloient principalement sur la politique qu'il étudia par goût, & il les assaisonnoit, ainsi que ses écrits, de traits caustiques & piquants. Il eut de l'ambition, & les obstacles que l'on opposa à son avancement, allumerent souvent sa bile facile à irriter. Constant d'ailleurs & sincere dans ses amitiés, il étoit sans nul déguisement dans ses inimitiés. Son humeur bizarre, ses empottèmens outrés, son despotisme envers ceux qui étoient obligés de vivre avec lui, le firent souvent regarder comme un homme fâcheux & insupportable. Il ne paroissoit d'une bonne société qu'avec ses amis particuliers; encore ne se livroit-il qu'à de certaines heures.

L'orgueil avoit mis Swift au-dessus de l'envie; on lui a cependant rendu cette justice qu'il rendoit hommage au mérite partout où il le rencon-

troit ; & jamais il n'étoit si content que lorsqu'il avoit pu le tirer de l'obscurité. Il se faisoit même un point d'honneur de le faire paroître au grand jour, dans l'aspect le plus avantageux. On en cite un exemple. Le doyen conduisit un jour le docteur Parnell, célébre poëte Anglois, à l'audience du Comte d'Oxford, grand trésorier & premier Ministre : mais au lieu de présenter le poëte au premier Ministre, il conduisit celui-ci, sa baguette de grand trésorier à la main, chercher Parnell dans la foule qui étoit à son lever, & lui demander son amitié de la maniere la plus polie & la plus obligeante. Le doyen s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens ; persuadé, disoit-il, que le génie est supérieur au rang & à la dignité. *Observations sur les lettres de milord d'Orreri.*

Partout où il étoit, il usoit d'une certaine franchise qui dégénéroit souvent en brusquerie cynique. Il se trouvoit un jour à la table du lord maire à Dublin, & il avoit à côté de lui un jeune homme riche & fort étourdi. Swift, après avoir quelque temps souffert ses plaisanteries, adressa ces paroles au maître du logis: „ Milord, j'ai à „ côté de moi un sot qui m'ennuie & me fatigue „ depuis une heure ; obligez-moi de le congé- „ dier „.

Swift ignoroit la musique ; on rapporte néanmoins qu'il avoit assez d'oreille pour saisir & rendre en ridicule les airs les plus difficiles. Un virtuose, nommé *Rossengrave*, étoit nouvellement venu d'Italie. A la priere de quelques amateurs il avoit joué le matin, dans un endroit public, un morceau de caprice qu'on avoit écouté avec admiration. Quelqu'un à qui on en parloit le soir, témoigna du regret de ne s'y être pas trouvé. *Vous allez l'entendre tout à l'heure*, s'écria le docteur ; & sur le champ il se mit à chanter avec une imitation si vraie & si bouffonne, que la compagnie éclata de rire. Un seul des auditeurs,

homme d'un certain âge, garda toujours son sérieux. On en fut si surpris, qu'on lui en demanda la raison : *C'est*, répondit-il gravement, *que je l'ai entendu jouer ce matin à M. Rossengrave lui-même.* Cette réponse stoique dut, comme on le pense bien, piquer Swift dont le plaisir étoit, non pas de rire lui-même, mais de faire rire les autres.

Il avoit sur la conversation des principes qui, quoique raisonnables en eux-mêmes, pourroient paroître singuliers par sa maniere peu commune de les présenter. „ La conversation, disoit-il, est un „ capital où chacun a sa part comme dans tout autre „ commerce qui se fait en commun, & comme „ dans les mets que l'on sert à toute une compagnie. „ Je ne parle jamais plus d'une minute de suite ; „ & quand j'ai fini, j'attends au moins une autre „ minute que quelqu'un prenne la parole : mais „ si personne ne relève la conversation, je suis „ alors en droit de recommencer „.

Sa façon de voyager tenoit de la singularité de son caractère. Il se servoit ordinairement de voitures publiques, mais plus souvent il alloit à pied, & il logeoit dans les plus minces auberges avec les valets, les voituriers & les gens du menu peuple. Il prenoit plaisir à converser avec ces sortes de gens ; & l'espéce d'habitude qu'il contracta avec eux, l'accoûtuma sans doute aux expressions sales, grossieres & indécentes qui sont semées dans tous ses écrits.

Il avoit épousé en 1716 une demoiselle nommée Jonshon, fille de l'intendant du chevalier Temple. Il l'a célébrée dans ses ouvrages sous le nom de *Stella*. Quoique cette demoiselle joignît à tous les avantages de la figure les dons de l'esprit & les qualités du cœur, elle ne put jamais obtenir de son bisarre époux qu'il la reconnût publiquement pour sa femme : ce qui étoit encore plus cruel pour cette jeune personne naturellement vertueuse, c'est qu'elle étoit obligée de se soumettre à toutes les apparences du vice aux yeux

des personnes qui ignoroient son état. Elle mourut vers la fin de 1727, victime du sot orgueil de Swift qui ne cessa de la pleurer morte, après avoir rougi d'elle pendant sa vie.

Quand on examine la conduite du docteur Swift, dit milord Orreri, on s'apperçoit qu'il a regardé les femmes plutôt comme des bustes que comme des figures entieres. Cependant cet homme si difficile avoit usurpé une sorte d'empire sur le beau sexe. Sa maison étoit devenue une académie de femmes qui l'écoutoient du matin jusqu'au soir avec une patience & une assiduité sans exemple, & qu'elles n'auroient pas eu pour l'amant le plus redouté, fût ce le Grand Seigneur. Le public est redevable aux dames, de la publication de la plupart de ses vers. Sans elles ils n'auroient jamais vu le jour. Aussitôt qu'il avoit achevé quelque piéce, il la communiquoit à son sénat femelle qui décidoit sur le champ, & en prenoit copie. Swift, naturellement sédentaire, travailloit beaucoup, & aucune de ses aréopagistes n'osoit l'interrompre. Il les congédioit sans façon, lorsqu'il ne vouloit pas tenir assemblée. *Lettres du Comte d'Orreri.*

Les poésies de Swift consistent en satyres, épitres, lettres, contes, &c. Elles sont d'un goût singulier & assaisonnées, ainsi que ses autres écrits, du sel d'une plaisanterie vive & piquante, mais qui ne se fait pas toujours bien sentir aux étrangers. Il a écrit des ouvrages de politique & d'histoire & des romans allégoriques & satyriques. On connoit ses *Voyages de Gulliver*, où regne une critique ingénieuse de l'espéce humaine, & *son Conte du tonneau* qui est une satyre amere contre la cour de Rome, le Luthéranisme & le faux zèle des Presbytériens. Son style est clair, nerveux, précis; mais cette précision de style, cette facilité d'exprimer tout ce qu'il vouloit, comme il le vouloit, & par la plus courte phrase, se trouve souvent réunie à une sorte de diffusion d'i-

dées, & à une incapacité de savoir s'arrêter à propos.

La misantropie de Swift l'avoit porté à démontrer la fausseté de cette définition de l'homme *animal rationale.* Il faisoit voir qu'il falloit dire simplement *rationis capax.* Il laissa par son testament une somme considérable pour la fondation d'un hôpital de foux de toute espéce, fondation qu'il regardoit d'une grande utilité pour les trois royaumes de la Grande Bretagne.

SYDNEY, (ALGERNON)

Républicain Anglois, auteur de plusieurs discours ou traités sur le gouvernement des peuples, mort en 1683 à l'âge d'environ 66 ans. Il étoit fils cadet de Robert, Comte de Leicester, & avoit été Colonel dans l'armée du Parlement opposé à Charles I Roi d'Angleterre.

ROME n'a peut-être jamais enfanté de républicain plus ardent, plus fier, qu'Algernon Sydney. Il fit la guerre à Charles ; il se ligua sans être d'aucune secte, ni même d'aucune religion avec les enthousiastes féroces qui se saisirent du glaive de la justice pour égorger ce Prince infortuné ; mais lorsque Cromwel se fut emparé du gouvernement, Sydney se retira, & ne voulut point autoriser par sa présence la tyrannie de cet usurpateur. Son courage étoit ferme, intrépide ; son caractère franc, mais violent, emporté & incapable de souffrir la contradiction.

Au mois de Juin 1659 il avoit été chargé spécialement par le conseil d'état d'Angleterre de négocier la paix entre les Rois de Suede & de

Dannemarck. Pendant le séjour que le colonel Sydney fit à la Cour de Dannemarck, Terlon Ambassadeur de France, arracha d'un livre de la bibliothéque du Roi ces deux vers que le colonel y avoit écrits :

-- Manus hæc inimica Tyrannis
Ense petit placidam sub libertate quietem.

Terlon n'entendoit pas un mot de latin, s'étant fait expliquer le sens de ces paroles, il les regarda avec raison comme une satyre du gouvernement établi en Dannemarck par le secours des François.

Les discours de Sydney sur le gouvernement ont été traduits en François par Samson. C'est de tous les Ouvrages politiques celui où les principes des gouvernemens libres sont soutenus avec le plus de force & de chaleur. „ Le gouvernement, dit „ Sydney, n'est pas établi pour l'avantage de „ celui qui gouverne, mais pour le bien de ceux „ qui sont gouvernés, & la puissance n'est pas un „ avantage, mais une charge.

„ La liberté est la mere des vertus, de l'ordre „ & de la durée d'un état ; au lieu que l'esclavage „ ne produit que des vices, de la lâcheté & de la „ misere.

„ Les malheurs & les cruautés qui procedent „ de la tyrannie sont plus grands que tous les „ maux qui peuvent procéder d'un gouvernement „ populaire ou mixte.

„ Ce qui n'est juste, ne peut avoir force de „ loi ; & ce qui n'est pas loi, n'engage à aucune „ obéissance.

„ Un pouvoir au-dessus des loix ne peut subsister avec le bien du peuple ; & celui qui ne „ reçoit point son autorité de la loi, ne peut être „ légitime souverain.

„ Toutes les nations libres ont droit de s'assembler quand & où elles veulent, à moins

„ qu'elles

„ qu'elles ne se soient volontairement dépouillées
„ de ce droit.

„ Le soulévement général de toute une nation
„ ne mérite point le nom de rébellion.

„ C'est le peuple pour qui & par qui le Souve-
„ rain est établi, qui peut seul juger s'il remplit
„ bien ses devoirs ou non.

Après la mort du protecteur Cromwel, Sydney eut l'imprudence de retourner en Angleterre à la sollicitation de ses amis. Il avoit obtenu un pardon particulier ; mais la haine ardente & inflexible qu'il avoit vouée à la monarchie, le rendit suspect & redoutable à Charles II. On voulut le perdre, & on l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration contre la personne du Roi. Et comme on manquoit de preuves contre lui, on se saisit de ses *discours*, qui n'avoient jamais été publiés, & on les dénonça comme séditieux. Des juges corrompus le déclarerent coupable de haute trahison. Les conséquences qu'ils avoient tirées de ses écrits pour le perdre, n'étoient point des conséquences qui résultassent des faits, puisque ces écrits n'avoient point été publiés, ni même communiqués à personne. D'ailleurs comme ils étoient composés depuis plusieurs années, ils ne pouvoient servir à prouver une conspiration présente. On avança cependant que Sydney étoit non-seulement coupable des crimes dont on le chargeoit, mais qu'il devoit nécessairement l'être, parce que ses principes l'y conduisoient ; on auroit pu conclure avec autant de fondement, qu'il étoit né traître. Il fut condamné à être pendu & écartelé. Jeffreys son juge & son ennemi personnel, en lui annonçant cette horrible sentence, l'exhortoit d'un ton de mépris à subir son sort avec résignation ; Sydney en avançant la main, lui dit : *Tâte mon pouls, & vois si mon sang est agité.* Le supplice fut cependant adouci, & l'on se contenta de trancher la tête à Sydney. Il avoit défendu sa cause avec noblesse ; il envi-

ſagea la mort avec toute l'intrépidité d'un homme qui s'étoit propoſé Brutus pour modéle ; il ne demeura que quelques minutes ſur l'échafaut ; car il y parla peu, ne fit que de très-courtes dévotions, & du premier coup la tête lui fut emportée. *Burnet.*

SYLLA, (LUCIUS CORNELIUS)

Dictateur Romain, iſſu d'une famille patricienne, mais pauvre, & qui depuis longtemps vivoit dans l'obſcurité, mort l'an 78 avant Jeſus-Chriſt, à l'âge de 60 ans.

L'HISTOIRE nomme Sylla parmi les grands capitaines de ſon ſiécle. Le bonheur l'accompagna toujours ; & jamais ſon mérite ne fut au-deſſous de ſa fortune. Salluſte le dépeint comme un homme éloquent, adroit à s'inſinuer dans les eſprits, facile dans le commerce, impénétrable dans les ſecrets, & prodigue de ſes richeſſes envers ſes amis. Mais on oublie bientôt ces qualités lorſqu'on ſe rappelle qu'il fut le premier qui imagina de vouer à la mort des citoyens libres, en proſcrivant leurs têtes. Il exerça cette horrible proſcription dans ſa propre patrie, & au milieu de Rome, avec la plus indigne barbarie & la plus grande étendue. Ce monſtre étoit ſi cruel, qu'on a dit de lui, que s'il eût trouvé la pitié, il l'auroit égorgée.

Sylla fit ſes premieres campagnes en Afrique ſous Marius, qui trouva dans ce jeune ambitieux un compagnon de ſa gloire, & bientôt un rival. Sylla termina la guerre des Romains contre Jugurtha, & marcha contre les autres ennemis de la République. Il mit lui-même un prix à ſes ſervices ; il de-

manda la préture : il eut soin d'accompagner ses sollicitations de largesses envers le peuple. C'est ce que lui reprocha malignement César Strabon, homme d'esprit, & loué par Ciceron pour ses bonnes plaisanteries. Sylla le menaçoit d'user contre lui du pouvoir de sa charge : *vous parlez juste*, lui repliqua-t-il en riant : *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée*.

Sylla, pour se rendre agréable au peuple, lui donna en spectacle un combat de cent lions qui lui avoient été envoyés d'Afrique, avec des gens du pays exercés à combattre contre ces terribles animaux. Et comme dans ces sortes de spectacles le péril des combattans accroit l'intérêt des spectateurs, Sylla fit combatre des lions déchaînés, ce qui n'avoit point encore été pratiqué avant lui. *Pline*.

Sylla, après avoir passé à Rome la premiere annnée de sa préture, obtint le gouvernement de la province d'Asie, & eut la glorieuse commission de placer sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu Roi de la nation, du consentement des Romains. Avant que de quitter son gouvernement, il reçut une ambassade du Roi des Parthes, qui demandoit à faire alliance avec la République. Il se comporta en cette occasion avec tant de hauteur, & en même-tems avec tant de noblesse, qu'un des assistans s'écria : *Quel homme ! c'est sans doute le maître de l'Univers, ou il le sera bien-tôt.*

Sylla ne retourna à Rome que pour solliciter le consulat, & se venger de ses ennemis. Lorsqu'il eut été nommé consul, il demanda le commandement de l'armée contre Mithridate, & l'obtint. Il passa en Grèce à la tête de cinq légions & d'un corps de troupes étrangeres pour arrêter les conquêtes du Roi de Pont. Dans sa marche il fit entrer sous la domination romaine la plûpart des villes & des républiques qui avoient embrassé le parti d'Archelaüs, un des généraux de Mithridate. Il s'avança vers Athènes, & forma le siége

de cette ville : ses énormes machines sapperent les murailles nuit & jour. Archelaüs qui s'étoit jetté dans cette ville, fit des sorties qui ne servirent qu'à retarder le siége de quelques jours. Athènes fut prise, & Sylla voulut que cette ville fût rasée. Mais il se laissa fléchir par les prieres des plus illustres Athéniens & des Sénateurs Romains qui étoient dans son camp. Après avoir fait l'éloge des anciens Athéniens, il conclut en disant : » qu'il pardonnoit au grand nombre d'ennemis » en faveur d'un petit nombre d'alliés fidéles ; & » aux vivans, en considération des morts. »

Sylla poursuivit le cours de ses victoires & marcha à la rencontre des généraux de Mithridate. Il remporta sur eux une célébre bataille à Chéronée. Après la victoire il érigea, dit Plutarque, sur le champ même de bataille un trophée où étoient écrits en lettres grecques : *à la valeur d'Homoloïcus & d'Anaximadus*, deux capitaines auxquels il devoit ce grand succès. Ce qu'il y a de plus magnanime dans cette action, c'est que ces deux guerriers étoient Grecs & non Romains.

Il seroit facile de citer d'autres actions de Sylla également dignes d'éloges, & qui pourroient donner lieu à cette importante réflexion, qui est que l'homme ne se peint pas toujours dans ses actions. Tel, sans être bon, a pu faire des actes de bonté, ou parce que son intérêt l'exigeoit, ou parce qu'un heureux succès avoit ouvert son cœur à des sentimens tendres. Si Sylla fût mort en combattant contre Mithridate, on le regarderoit comme un des citoyens les plus vertueux. Quel homme cependant porta dans son sein un cœur plus féroce ? Marius qui ne lui pardonnoit pas d'avoir obtenu le commandement de l'armée contre Mithridate, avoit suscité à Rome un puissant parti contre ce général. Ses maisons furent rasées, ses biens confisqués, & on le déclara ennemi de la patrie. Sylla l'apprend, mais il vouloit réprimer l'ennemi avant que de se venger du citoyen. Plu-

tarque le compare en ce point à ces chiens courageux, qui ne lâchent jamais prise, & qui frappés & même blessés, ne quitent point l'adversaire qu'ils ont saisi, juqu'à ce qu'ils l'aient atteré.

Lorsque ce général eut dicté à Mithridate les conditions qu'il voulut, il laissa à un de ses lieutenans le commandement de l'Asie, & reprit le chemin de l'Italie. Il fut joint dans la Campanie par plusieurs citoyens Romains échappés à la persécution de Marius. Sylla chargea l'un d'eux nommé Crassus d'aller dans le pays des Marses lever & assembler des troupes. Comme il falloit passer à travers les ennemis, Crassus lui demanda une escorte. » Je vous donne pour escorte, lui répon» dit Sylla, votre pere, votre frere, & tous vos „ proches tués indignement, & dont je poursuis » la vengeance ». Crassus animé par cette vive repartie, se met en marche sur le champ, traverse avec non moins de courage que de bonheur le pays ennemi, arrive dans le pays des Marses, & rend en plusieurs occasions des services importans à Sylla.

Cneius Pompeius, connu depuis sous le nom de *Grand Pompée*, étoit venu trouver ce général avec trois légions de la Marche d'Ancône. Comme malgré ces secours les ennemis de Sylla lui étoient encore supérieurs en forces, il eut recours à l'adresse & aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. C'est à cette occasion que le consul Carbon qui marchoit contre lui, disoit: » que dans le seul Sylla il avoit à combattre un » lion & un renard: mais qu'il craignoit bien » plus le renard que le lion „.

L'armée qui lui étoit opposée avoit été divisée en plusieurs corps qui lui livrerent plusieurs combats. Mais la fortune de Sylla le fit partout triompher. Une derniere bataille qu'il gagna proche

les portes de Rome, décida du sort des partisans de Marius. Il entra dans Rome en conquérant. Ce jour-là même il fit massacrer dans le Cirque six mille prisonniers qui s'étoient rendus à lui, & auxquels il avoit promis la vie. Les Sénateurs étoient alors assemblés dans le temple de Bellone qui donnoit sur le Cirque. Tout le Sénat s'étant troublé aux cris effroyables que jettoient ces malheureux qu'on égorgeoit, Sylla sans changer de visage, & avec un sang froid qu'on n'attendroit point d'un tyran endurci dans le crime dès l'enfance, dit aux sénateurs : „ Ne détournez point „ votre attention, Peres conscripts : c'est un petit „ nombre de séditieux que l'on châtie par mon „ ordre „.

Ce carnage fut le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivans. Dans cette désolation générale, un jeune sénateur nommé Caïus Metellus fut assez hardi pour oser demander à Sylla en plein Sénat, quel terme il mettroit à la misere de ses concitoyens : „ Nous ne demandons point, lui dit-il, que tu pardonnes à „ ceux que tu as résolu de faire mourir ; mais „ délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, „ & du moins apprends-nous ceux que tu veux „ sauver „. Sylla, sans paroître s'offenser de ce discours, répondit qu'*il n'avoit point encore déterminé le nombre de ceux à qui il devoit faire grace* : „ Fais-nous connoître du moins, ajouta un autre „ Sénateur, qui sont ceux que tu as condamnés „. Sylla repartit froidement qu'il le feroit : & c'est ainsi que fut annoncée cette horrible proscription qui fait encore aujourd'hui frémir l'humanité après tant de siécles.

Sylla fit afficher dans la place publique les noms de quarante Sénateurs, & de seize cens chevaliers qu'il proscrivit. Deux jours après il proscrivit encore quarante autres sénateurs, & un nombre infini de citoyens. L'édit de proscription punissoit la compassion & l'humanité comme un crime ; il

y avoit peine de mort contre tout citoyen qui recevroit un proſcrit & lui donneroit un aſyle, ſans excepter ni frere, ni pere, ni fils. Le meurtre au contraire étoit récompenſé, & le prix de chaque tête étoit fixé à deux talens. Le même édit déclaroit infames & déchus du droit de bourgeoiſie les fils & les petits-fils des proſcrits. « Sylla, s'écrie à cette occaſion Saluſte, eſt le ſeul, depuis » que le genre humain ſubſiſte, qui ait préparé » des ſupplices à ceux mêmes qui ne ſont pas en- » core nés, enſorte qu'avant que leur vie leur » ſoit aſſurée, la vexation eſt déjà toute prête, & » les attend par avance.

Toutes les provinces d'Italie furent également en proie au meurtre & au carnage. On vit des enfans dénaturés, les mains encore ſanglantes du meurtre de leur pere, demander le prix de la proſcription. Catilina ſe diſtingua dans cette boucherie. Ce ſcélérat qui, pour s'emparer du bien de ſon frere, l'avoit fait mourir depuis longtems, demanda comme une grace à Sylla auquel il étoit attaché, de mettre ce frere au nombre des proſcrits, afin de couvrir par cette voie l'énormité de ſon crime. Sylla lui ayant accordé ſa demande, Catilina, pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, alla aſſaſſiner à l'inſtant Marius Gratianus, un des proſcrits, & lui en apporta la tête.

Les grands biens étoient devenus les plus grands crimes. Quintus Aurélius, citoyen paiſible, & qui ſe félicitoit de n'être connu ni de Marius ni de Sylla, appercevant ſon nom ſur les tables fatales: *Ah! malheureux*, s'écria-t-il; *c'eſt ma terre d'Albe qui me proſcrit*; & à quelques pas de-là il fut maſſacré. *Plutarque*.

Sylla ne régnoit que par la force; il voulut colorer ſa tyrannie de quelque nom reſpecté. Il fit déclarer de ſa part au peuple. « qu'il étoit à » propos de nommer un dictateur; & que ſi on » vouloit le charger lui-même de ce fardeau, il » conſentiroit encore à rendre ce ſervice à la Ré-

„ publique „. Il fut nommé dictateur par le peuple pour un tems indéterminé. Auparavant on avoit toujours limité à six mois la durée de cette magistrature.

Ce nouveau dictateur parut dans la place publique avec l'appareil le plus capable d'inspirer la terreur. Il étoit précédé de vingt-quatre licteurs qui portoient la hache au milieu des faisceaux. Une garde nombreuse l'entouroit & répandoit partout la crainte. Il voulut que l'on créât des Consuls. Lucrétius Osella se mit sur les rangs. Le dictateur lui défendit de prétendre à cette charge. Osella, fier des services qu'il avoit rendus à la République, & se voyant un grand nombre d'amis qui le soutenoient de leur crédit, crut pouvoir mépriser impunément cette défense. Mais pendant qu'il continuoit ses poursuites auprès des citoyens dans la place, le dictateur qui de dessus son Tribunal voyoit ce qui se passoit, envoya vers lui un centurion qui le tua sur le champ. A ce meurtre la foule s'émeut, on arrête le centurion, & on l'amene aux pieds de Sylla. *Laissez-le aller en liberté*, dit le dictateur : *il n'a fait qu'exécuter mes ordres.*

Un homme qui se jouoit ainsi de la vie de ses concitoyens, ne devoit pas ménager leurs biens. Sylla de dessus son Tribunal faisoit vendre les dépouilles des proscrits ; mais le plus souvent il les distribuoit à ses affranchis, à des femmes perdues, à des histrions. Un jour que ce dictateur présidoit aux ventes, un mauvais Poëte s'avisa de lui présenter une piéce de sa façon. Sylla lut la piéce, & prenant aussi-tôt une partie des effets qu'il faisoit vendre, il les donna au versificateur, mais sous la condition expresse qu'il ne feroit plus de vers ; plaisanterie assez fine, & dont on riroit dans toute autre circonstance. Elle est rapportée par Ciceron dans son plaidoyer pour le Poëte Archias.

Sylla pendant sa dictature augmenta l'autorité

du Sénat, tempéra le pouvoir du peuple, & régla celui des tribuns. On doit encore lui rendre cette justice, que ses autres réglemens, quoique tyranniquement exécutés, menerent les Romains à la liberté. Lorsqu'il vit son ouvrage achevé, il abdiqua la dictature. Le jour même de son abdication, après avoir renvoyé ses licteurs & ses gardes, il se promena tranquillement sur la place, accompagné d'un petit nombre d'amis. Il n'y eut qu'un jeune homme qui, lorsque Sylla se retiroit, l'attaqua par des discours injurieux. Celui qui tant de fois avoit accablé du poids de sa colere les plus grands personnages & les villes les plus puissantes, souffrit avec la plus grande tranquillité les emportemens de ce jeune audacieux, & se contenta de dire seulement en entrant chez lui : „ Voilà un jeune homme qui empêchera „ qu'un autre qui se trouvera dans une place „ semblable à la mienne, ne songe à la quitter „.

Sylla passa le reste de ses jours dans sa maison de campagne de Cumes, où il cherchoit à se distraire de ses cruautés passées, par le divertissement de la chasse & de la pêche, & par des repas apprêtés par la dissolution & la débauche. Au milieu de ses plaisirs une maladie cruelle qu'on nomme *pédiculaire*, vint terminer ses jours à l'âge de soixante ans. Sylla avoit pris solemnellement le surnom d'*Heureux* (Felix) *titre qu'il eut porté plus justement*, dit Velleïus, *s'il eut cessé de vivre le jour qu'il cessa de combattre les ennemis de la patrie.*

TACITE, (CORNELIUS TACITUS)

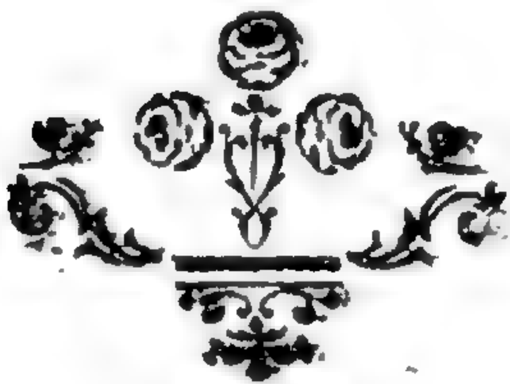
Historien Latin. Il étoit Chevalier Romain. Après avoir possédé plusieurs charges éminentes de l'Empire, il fut créé Consul sous Nerva l'an 93. de Jesus-Christ, & il épousa la fille du célébre Agricola. On sait peu de chose de sa vie, & on ne sait rien de sa mort.

TACITE est le premier des historiens pour quiconque sait réfléchir & penser. Ce n'est pas assez que de lire ses écrits ; il faut les méditer, les étudier. Ils sont remplis de maximes, de sentences, de réflexions propres à nous dévoiler les replis les plus secrets du cœur humain. Cet écrivain a un talent singulier pour nous faire entendre encore plus de choses qu'il n'en dit ; & son style, quoique serré & concis, semble néanmoins plier sous sa pensée. Il falloit un historien comme Tacite pour dévoiler les intrigues de la Cour de Tibère, & pénétrer dans les ténébres où les petites passions de ce tyran sembloient se cacher. Mais n'y a-t-il pas quelquefois un peu trop de subtilité, nous oserons même dire de malignité dans ses recherches ; & la nature humaine est-elle donc dépravée comme il la dépeint ?

Tacite eut pour ami & compagnon de ses travaux Pline le jeune. Ils jouissoient à Rome d'une égale réputation ; & voici un petit fait qui le prouve assez. Tacite se trouvoit un jour assis au spectacle à côté d'un inconnu qui, après une conversation assez longue sur des matieres de littérature, voulut connoître celui à qui il par-

soit ? „ Vous me connoissez, lui dit Tacite, &
„ même par des écrits „. *Etes-vous Tacite ou Pline* ;
reprit avec vivacité cet inconnu ?

L'empereur Tacite se disoit descendu de cet historien ; & il ordonna qu'on feroit chaque année dix copies de ses ouvrages pour les placer dans les bibliothéques publiques. Il sembleroit que cette utile précaution auroit dû les faire arriver entiers jusqu'à nous. Cependant nous n'avons encore que des fragmens de son histoire & de ses annales, qu'il ne composa que dans un âge avancé. Il a écrit la vie de son beau-pere Agricola, & c'est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Nous avons aussi de Tacite un ouvrage qu'il a fait exprès sur les mœurs des Germains. Il est court cet ouvrage, dit le Président de Montesquieu, mais c'est l'ouvrage de Tacite qui abrégeoit tout „, parce qu'il voyoit tout.



TAMERLAN, ou TIMOUR-LÈNE,

C'est-à-dire, Timour le Boîteux, *Empereur des Mogols & conquérant de l'Asie, né dans la Transoxane, province de la grande Tartarie, l'an de l'ère chrétienne* 1335, *& de l'égire* 736. *Il descendoit de Gengis-Kan par les femmes, & étoit sujet de Houssain qui, pour lors, occupoit le trône de Turquestan, dont la Transoxane étoit une dépendance. Il s'éleva par sa valeur sur le trône de Houssain, & s'étant mis à la tête des Tartares, subjugua les Parthes, l'Assyrie & les régions voisines, conquit l'ancienne Perse, passa aux Indes, les soumit, se saisit de Déli qui en étoit la capitale, & méditoit la conquête de la Chine, lorsque la mort le surprit à Otrar l'an de Jesus-Christ* 1405, *& de l'égire* 806.

TOUT ce qu'on nous a laissé sur la personne & le caractere de ce Monarque fameux, est plein d'incertitudes & de contradictions. Les historiens Arabes nous le peignent comme un héros comparable à Alexandre par l'éclat de ses victoires, l'étendue de ses conquêtes, & l'amour des sciences & des arts, mais supérieur au Roi de Macédoine par la sobriété, la continence, la modération & la clémence; d'autres au contraire nous le représentent comme altéré de sang, avide de butin, d'un orgueil insupportable, sans foi, sans honneur, & tel enfin que nous nous figurons un

Tartare, qui ne connoît d'autres droits que ceux de la force & de la tyrannie. Les historiens ne s'accordent pas plus sur sa religion : quelques-uns prétendent qu'à l'exemple de Gengis-Kan, sur les traces de qui il se fit gloire de marcher, il ne connut jamais que la loi naturelle, & qu'il n'adora qu'un seul Dieu, sans aucun appareil de culte ; mais il paroît prouvé qu'il fut un des musulmans les plus zélés. Quoi qu'il en soit de la religion, des mœurs, des talens & du caractere de Tamerlan, on doit le regarder comme un des plus terribles fléaux qui aient ravagé l'Univers. Plusieurs millions d'hommes périrent par son ambition, & plusieurs traînerent leurs malheureux jours dans l'exil, l'indigence & l'accablement. Il ne faudroit qu'un petit nombre de brigands couronnés, aussi heureux & aussi puissans que Tamerlan, pour anéantir la race humaine. *Histoire des révolutions des Indes, par M. Desormeaux.*

Une émeute s'étant élevée dans la ville d'Ispahan que Tamerlan s'étoit soumise, on vit aussitôt couler des fleuves de sang. Ce cruel despote avoit taxé chacun de ses régimens à lui apporter un certain nombre de têtes Persannes. Des officiers du Divan étoient les contrôleurs & les dépositaires de ces têtes. Ces ordres parurent si cruels à des Tartares même que quelques-uns s'aviserent d'acheter des contrôleurs nommés, les têtes qui leur manquoient pour faire le compte. Ils les portoient à leurs Colonels, comme s'ils les eussent coupées eux-mêmes. Ces têtes se vendoient d'abord fort cher, mais le massacre ayant augmenté, elles se donnoient ensuite pour rien : On en compta plus de soixante & dix mille.

Un fameux docteur nommé Ismaël Kemal fut enveloppé dans ce massacre. Son malheureux sort confirma les Persans & les Tartares dans l'opinion où ils sont qu'aucun mortel ne peut ici-bas fuir sa destinée. Tamerlan qui connoissoit ce docteur de réputation, avoit dit qu'on épargnât sa per-

sonne & sa maison. Cet ordre ayant été sçu dans la ville, plusieurs habitans se servirent de ce nom pour éviter la mort. Un Colonel entr'autres avoit déja sauvé la vie à deux habitans sous la sauvegarde de ce nom. Un troisieme étant tombé entre ses mains, & se disant encore Ismaël Kemal, cet officier irrité, & le prenant pour un imposteur, le massacra. C'étoit cependant Ismaël Kemal lui-même. Tamerlan à qui on rapporta cet événement, y parut sensible.

On peut louer Tamerlan de ce qu'au milieu de ses victoires il sçut au moins observer le droit des gens. Avant de déclarer la guerre au célébre Bajazet, il lui demanda de rendre justice aux Princes Musulmans dépossédés. Sur son refus il marcha à lui à la tête d'une armée formidable, & lui livra bataille entre Ancire & Césarée. La victoire, après avoir long-temps erré parmi les flots de sang, se déclara enfin pour Tamerlan. Bajazet chercha son salut dans la fuite. Mais assailli par ceux qui le poursuivoient, il fut obligé de se rendre. On le conduisit devant son vainqueur. Tamerlan l'ayant considéré un moment, ne put s'empêcher de sourire : *Il n'est pas d'un grand cœur*, lui dit le Monarque Ottoman, *d'insulter un malheureux*. „ Je n'insulte point à ton „ état, lui repliqua l'Empereur Tartare, mais „ je ris de ce que la fortune a partagé l'Empire „ du monde entre un borgne comme toi, & un „ boiteux comme moi. Tu aurois pu, ajouta- „ t-il, éviter ton malheur par un peu de condes- „ cendance „. *Profite de ta fortune*, lui repliqua le fier Ottoman, *& ne te mêle point de me donner des leçons.*

Les historiens Grecs ont écrit que le Monarque Tartare abusa de sa victoire au point d'enfermer son prisonnier dans une cage de fer comme une bete féroce, & de le donner à la suite de son armée en spectacle à tous les peuples. Ils ajoutent qu'on ne le tiroit de cette cage que pour le pro-

duire à l'heure du repas de Tamerlan ; & que ce malheureux Prince n'avoit d'autre nourriture que celle qu'il pouvoit ramasser sous la table de son vainqueur, & qu'il étoit contraint souvent de disputer aux chiens ; qu'enfin pour comble d'ignominie le superbe conquérant se faisoit verser à boire par la femme de Bajazet à demi-nue, & obligeoit son malheureux époux de courber servilement le dos, & de lui servir de marche-pied toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval. Mais on peut croire que ces faits ont été dictés par la haine, lorsqu'on sçait que Tamerlan eut la générosité de déclarer un des fils de Bajazet Sultan, en lui disant : " Reçois l'héritage de ton » pere ; une ame royale sçait conquérir des royau» mes, & les rendre.

Un contemporain de ce Prince raconte qu'un fameux poëte Persan nommé Hamedi Kermani, étant dans le même bain que lui avec plusieurs courtisans, & jouant à un jeu d'esprit qui consistoit à estimer en argent ce que valoit chacun d'eux ? « Je vous estime trente aspres, dit-il au Grand Kan. *La serviete dont je m'essuie les vaut*, répondit le Monarque. « Mais c'est aussi en comp» tant la serviette, repartit Hamedi ». Peut-être qu'un Prince qui laissoit prendre ces innocentes libertés, n'avoit pas un fonds de naturel entiérement féroce ; mais, dit M. de Voltaire, on se familiarise avec les petits, & on égorge les autres. *Essai sur l'histoire générale*.

Tamerlan avoit sçu fixer la fortune à son char par une valeur intrépide qui lui avoit gagné l'estime de ses sujets, & le rendoit redoutable à ses ennemis. Le Roi de Carisme, Isouph Sophi, ayant rompu l'alliance qu'il avoit solemnellement jurée à Tamerlan, il vit aussi-tôt ses états attaqués par ce conquérant ; mais désespérant de pouvoir lui résister, il lui avoit envoyé un héraut pour le défier à un combat particulier. Il y avoit lieu de croire qu'un Prince aussi puissant que Tamerlan,

ne voudroit pas commettre sa fortune au sort de ce combat. Isouph par ce moyen s'imaginoit que l'honneur de ce défi lui resteroit tout entier sans aucun risque. Il ne connoissoit point l'intrépide Tamerlan. Ce Prince non-seulement accepta le defi, mais dans le moment même il se fit armer, & ordonna qu'on lui amenât son cheval. Les émirs se jetterent à genoux pour le détourner de son dessein : « Que restera-t-il à faire à vos » capitaines, s'écrioient-ils, si leur Empereur fait » l'office de soldat ? „ *Mais vous*, leur repliqua le valeureux Kan, *ignorez-vous qu'un général doit être soldat dans l'occasion ?* Il sauta aussi-tôt sur son cheval. Leifeddin, un des généraux le plus dans sa confidence, transporté de colere & de zele, prit son cheval par la bride pour l'arrêter. Dans le moment le fier Monarque tirant son cimeterre, jura qu'il lui abattroit la tête s'il ne le laissoit aller. Il fallut obéir. Tamerlan se rendit jusqu'aux pieds des murailles de la ville de Carisme ; mais le lâche Isouph ne parut point, & préféra d'exposer sa ville aux horreurs d'un siege où il périt de chagrin.

Lorsque la valeur ne suffisoit point à Tamerlan pour seconder ses projets, il faisoit, à l'exemple des plus grands capitaines de l'antiquité, parler le ciel en sa faveur. On suscitoit un de ces hommes puissans en paroles, & qu'il avoit à ses gages, pour représenter à ses sujets leur devoir. Dans sa conquête des Indes, les soldats fatigués refusoient de le suivre, lorsque tout d'un coup l'on vit s'élever au milieu d'eux un enthousiaste qui reprocha fortement à Tamerlan la foiblesse avec laquelle il cédoit aux cris des soldats. Il peignit en même-tems avec des couleurs si vives la honte & le danger de la fuite, il exagéra tellement la lâcheté & l'indiscipline des Indiens, il promit enfin avec tant de confiance une victoire facile & décisive, qu'aussi-tôt les Tartares, comme s'ils eussent entendu la voix d'un Dieu,

parurent d'autres hommes ; ils demandent avec des cris redoublés, qu'on les mene ſur le champ à l'ennemi, afin d'effacer dans ſon ſang l'ignominie dont ils venoient de ſe couvrir en ſe ſoulevant. L'Empereur profite habilement du ſuccès de ſon ſtratagême, & ſans laiſſer refroidir l'ardeur de ſes troupes, les conduit à l'ennemi, & s'ouvre le paſſage des Indes. *Révolutions des Indes.*

Il paroîtra aujourd'hui moins ſurprenant que Tamerlan ; ſecondé de reſſorts ſi puiſſants, ait conçu les plus vaſtes projets, & les ait exécutés avec tant de promptitude & de bonheur. Dans l'excès de confiance que lui inſpiroit la rapidité de ſes victoires, il diſoit ſouvent, que comme il n'y avoit qu'un ſoleil dans le ciel, il n'y avoit qu'un Monarque ſur la terre. *Hiſtoire de Tamerlan.*

TASSE, (TORQUATO TASSO, OU LE)

Poëte Italien, né le 11 Mars 1544 à Sorrento, dans le Royaume de Naples, d'une maiſon illuſtre, mort à Rome le 15 Avril 1595 à 51 ans. Bernardo Taſſo, pere du Taſſe, étoit poëte lui-même, & mourut pauvre & malheureux pour s'être attaché au Prince de Salerne qui fut dépouillé de ſa principauté par Charles-Quint.

LE Taſſe montra dès ſon enfance un goût décidé pour la poéſie, & chercha à ſe former des protecteurs malgré les remontrances de ſon pere, qui connoiſſoit par expérience le danger qu'il y a de cultiver la poéſie, & de s'attacher aux grands. A dix-ſept ans il avoit composé ſon poëme de *Renaud*, & commença à vingt-deux

sa *Jérusalem délivrée*, le plus beau poëme épique, & peut-être le seul dont l'Italie puisse se glorifier. Ce n'est pas qu'on veuille ici en dissimuler les defauts. On y souffre impatiemment des enchantemens qui semblent appartenir à la férie, un mêlange d'idées payennes & chrétiennes, des jeux de mots & des *concetti* puériles que le goût du siecle avoit exigés du poëte. Mais on oublie bientôt ces taches en faveur de la belle ordonnance de ce poëme, de ce grand intérêt qui y va toujours croissant, de cet art singulier d'amener les événemens, & de présenter successivement au lecteur les tableaux les plus terribles de la guerre, & les peintures les plus riantes de la volupté. Le Tasse paroît surtout supérieur à Homère dont il semble avoir saisi les traces, par l'art de nuancer les couleurs, & de donner aux différentes especes de vertus & de vices les traits qui leur sont propres & qui les distinguent le plus. Où trouver des caracteres plus variés, plus fortement soutenus que dans la *Jérusalem délivrée*? Le style de ce poëme acheve la séduction, il est toujours clair, élégant, harmonieux.

A l'âge de vingt-sept ans le Tasse suivit en France le Cardinal d'Est, & fut présenté au Roi Charles IX. Ce Prince le favorisa d'une bienveillance particuliere ; il lui accorda même une grace qu'il avoit refusée à tout autre. Un homme s'étoit rendu coupable d'un crime digne de mort ; mais ce coupable étoit un poëte de réputation. Le Tasse, autant en faveur des muses, que par compassion pour le poëte, alla demander sa grace au Roi. Il se rendit au Louvre ; mais il apprit en arrivant que le Roi venoit d'ordonner que la sentence fût exécutée en peu de jours, & qu'il avoit déclaré là-dessus sa volonté. Cette déclaration d'un Prince qui ne revenoit guéres de ses résolutions, n'étonna point le Tasse. Il se présenta au Roi avec un visage ouvert : „ Sire, lui dit-il, je „ viens supplier votre Majesté de laisser périr par

» les loix un malheureux qui a fait voir par sa » chûte scandaleuse, que la fragilité humaine » met à bout tous les enseignemens de la philo- » sophie ». Le Roi frappé de cette réflexion du Tasse, & de cette maniere de demander grace, lui accorda la vie du criminel. Cette anecdote n'est rapportée que par des historiens Italiens.

Le Tasse avoit trente ans lorsqu'il publia sa *Jérusalem délivrée*, & il étoit alors à la Cour d'Alphonse, Duc de Ferrare, son protecteur. Ce poëte né avec un cœur sensible, conçut pour Éléonore d'Est, sœur du Duc, une violente passion, que la Princesse de son côté ne voyoit point avec indifférence. Le Tasse, suivant les historiens de sa vie, avoit tout pour plaire, un caractere doux & complaisant, une figure prévenante, mille agrémens dans la conversation, une imagination brillante, & beaucoup d'élévation dans l'ame. Il joignoit à tout cela ce qui ne se rencontre pas toujours dans un poëte, une bravoure extraordinaire. Ayant confié le secret de ses amours à un ami qui le trahit, il se battit contre cet indiscret & contre trois de ses freres, qui eurent assez peu de générosité pour se mettre quatre contre un. Mais le poëte se défendit avec tant de valeur, qu'il blessa deux de ses adversaires, & donna le temps d'arriver à ceux qui accouroient pour les séparer.

Cependant le Duc instruit du sujet de cette querelle, & offensé de ce qu'on eût osé lever les yeux sur sa sœur, fit arrêter le Tasse, dont le reste de la vie ne fut plus qu'un tissu d'amertumes. Il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Ces mauvais traitemens & sa folle passion joints aux critiques outrées que lui susciterent les rivaux de sa gloire, altérerent sa santé. Ils le jetterent dans une mélancolie qui pendant plusieurs années fit regarder comme insensé un homme qui s'étoit élevé par la force de son génie au-dessus de ses contemporains.

Enfin au bout de vingt années l'envie fût laſſe de le perſécuter : ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune. Clément VII. voulant honorer l'auteur de la *Jéruſalem délivrée*, d'une maniere particuliere, le fit appeller à Rome. Le Pape avoit réſolu dans une congrégation de Cardinaux de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe, cérémonie très-ſérieuſe & très-recherchée alors en Italie. Les deux Cardinaux Aldobrandins, neveux du Pape, qui ſe faiſoient une gloire d'admirer & d'aimer le Taſſe, allerent avec un grand nombre de Prélats & de perſonnes de toutes conditions le recevoir à un mille de Rome. Il fut conduit à l'audience du Pape. *Je deſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a juſqu'ici honoré tous ceux qui l'ont portée.* Le couronnement devoit ſe faire au capitole. Les deux Cardinaux neveux ſe chargerent de l'appareil. Le triomphe du Taſſe alloit être complet ; mais le poëte qui avoit été malheureux toute ſa vie, tomba dans une langueur mortelle au moment de ces préparatifs, & mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie, comme ſi la fortune eût voulu ſe jouer de lui juſqu'à la fin de ſes jours.

L'auteur des *obſervations ſur l'Italie*, rapporte un fait aſſez ſingulier, & qui prouve que la providence ſait mêler quelques conſolations à l'amertume dont la jalouſie contemporaine empoiſonne ſouvent la vie des hommes illuſtres. Les montagnes aux environs de Gayette étoient du tems du Taſſe, le repaire de troupes de Bandoliers, formées de déſerteurs des armées qui, pendant une partie du ſeiziéme ſiécle, s'étoient diſputé le royaume de Naples. Ces Bandoliers vivant de pillage, & vrais ſucceſſeurs des Leſtrigons, compoſoient une eſpece de république peu inquiétée, tolérée même, dit-on, par les Vice-Rois Eſpagnols. Tant qu'ils tinrent ce poſte,

les voyageurs ne se hazardoient à portée d'eux, qu'en caravanes armées & nombreuses. Une de ces caravanes avec laquelle le Tasse passoit, fut attaquée. Un des Bandoliers ayant sur le champ de bataille entendu nommer l'auteur de *la Jérusalem*, le chercha, le joignit, & le présenta au chef de la troupe. Il en fut reçu avec respect & vénération; son bagage lui fut rendu; on y ajouta un présent; & le chef lui même, à la tête d'une escorte, le conduisit hors de la portée de tout danger.

Le Tasse, quoique malheureux, fit néanmoins toujours paroître beaucoup de douceur & de générosité. Quelqu'un lui proposant de se venger d'un homme qui lui avoit rendu plusieurs mauvais offices : » Je ne veux, dit-il, lui ôter ni le » bien, ni la vie, ni l'honneur, je voudrois seu» lement lui ôter sa mauvaise volonté. »

Ce poëte s'étoit exercé dans presque tous les genres de poésie, l'héroïque, le dramatique, le pastoral. Son *Aminthe* a été en Italie le modele de la poésie pastorale. Les regles prescrites par Aristote sur l'unité de lieu & sur celle des caractéres y sont scrupuleusement observées. On peut néanmoins reprocher au poëte de s'être montré trop souvent à la place de ses acteurs. Est-il naturel, par exemple, qu'une bergere telle que Sylvie, qui, en se mirant dans une fontaine, se met des fleurs, leur dise qu'elle ne les porte pas pour se parer, mais pour leur faire honte.

Les œuvres de ce poëte ont été recueillies en 1714 à Florence en six volumes in-fol. avec les écrits faits pour & contre la Jérusalem délivrée. On trouve dans ce recueil la Jérusalem conquise, *la Jerusalemme conquistata*, nouveau poëme que le Tasse composa pour s'accommoder en quelque sorte au goût & aux idées de ses critiques. Mais il n'a point été reçu avec le même applaudissement que le premier, où l'auteur s'étoit abandonné à son génie.

TAVANES, (GASPARD DE SAULX DE)

Maréchal de France, né au mois de Mars 1509, *mort dans son château de Sully le* 19 *Juin* 1576.

TAVANES, cadet de l'illustre maison de Saulx, dut principalement sa fortune à ses vertus militaires, & à une ardeur de courage qui lui faisoit embrasser avec empressement toutes les occasions de se signaler. Ses manieres étoient pleines de franchise; & il mettoit dans ses procédés une noblesse qui annonçoit l'élévation de ses sentimens; mais Tavanes d'un caractere violent, emporté, connut rarement les bornes de la modération, & ne s'abandonna que trop souvent aux impulsions d'une humeur fougueuse & même sanguinaire.

Tavanes encore jeune, s'attacha au Duc d'Orléans, fils de François I, & entra dans la *Bande enragée, suivant les enfans de France*. C'est ainsi que l'on appelloit les jeunes gentilshommes qui étoient auprès de ce Prince, & qui vifs, impétueux & bouillans comme lui, se distinguoient par leurs excès & par leurs folies. Ces jeunes gens se faisoient un jeu de se précipiter dans des puits, ou de passer plusieurs fois à cheval à travers des flammes d'un bûcher allumé. Ils avoient aussi imaginé une nouvelle maniere de se promener dans les villes; c'étoit de marcher sur les toits des maisons, & de sauter d'un côté de la rue à l'autre. Il leur étoit aussi ordinaire de courir la nuit & de chercher ce qu'ils appelloient des aventures. S'ils rencontroient des gens armés, ils leur suscitoient des querelles, & les obligeoient de mettre l'épée à la main, & de se battre. Il est dit dans les mémoires de Tavanes, que ce seigneur voulant par un tour de force mériter les

louanges de ses camarades, avoit promis, étant à Fontainebleau, de sauter à cheval d'un rocher à un autre qui en étoit distant d'environ vingt-huit pieds. Ces mémoires ajoutent qu'il tint parole en présence de toute la cour, qui voulut être témoin de ce prodige.

On peut croire que personne ne pouvoit vivre tranquillement où ces jeunes gens se trouvoient. Ils s'aviserent une fois de faire soixante lieues en un jour : on convint que cette course se feroit avec les chevaux du Prince; en conséquence on disposa les relais, & la partie fut exécutée. Ils pénétrerent jusqu'en Bourgogne, & descendirent dans une hôtellerie où ils trouverent dix gentilshommes du pays qui alloient se mettre à table. Ces gentilshommes qui ne les connoissoient point, se placerent sans autre cérémonie au haut de la table. Cette liberté déplut à Tavanes, il mit aussitôt l'épée à la main, se battit avec eux, les désarma, & exigea pour prix de sa victoire qu'ils mangeroient avec leurs gens. Force leur fut d'exécuter la condition; mais à la fin du repas ayant recouvré leurs armes, ils voulurent avoir leur revanche, on se battit de nouveau; Tavanes en blessa une partie, désarma les autres, & se retira ensuite avec quelques blessures. „ Ceci „ est écrit, dit l'auteur des mémoires, non pour „ louange, mais pour faire connoître les folies „ de ce temps-là, duquel sont sortis tant de gens „ valeureux. Ces chaleurs de jeunesse qui ne font „ mal qu'à eux-mêmes, tournent ordinairement „ en valeur.

Tavanes ayant obtenu successivement plusieurs grades à l'armée, s'y distingua en différentes occasions, & principalement en 1554 à la bataille de Renti contre les Impériaux. Le Comte de Vulenfurt qui commandoit le corps des Réitres, appellés les *diables noirs*, à cause de leur intrépidité, s'étoit vanté au commencement de l'action, qu'avec ce seul corps il passeroit sur le ventre à

toute la gendarmerie Françoiſe. Il en étoit ſi perſuadé, qu'il avoit fait peindre ſur ſon enſeigne un renard dévorant un coq; figure allégorique qui déſignoit que les Allemands tailleroient en piéces les François repréſentés ſous la figure du coq, par alluſion au mot *Gallus*. Tavanes qui, du chef de ſa mere, portoit un coq dans ſes armes, s'imagina qu'il étoit perſonnellement intéreſſé à enlever aux Impériaux un monument qui paroiſſoit bleſſer ſa gloire. Cette idée ſinguliere ſembla ajouter à la bravoure qui lui étoit naturelle; & il fit en conſéquence des efforts prodigieux qui déciderent la défaite de Réitres, & enſuite de toute l'armée. Quoique Tavanes ne commandât qu'une compagnie de cent hommes d'armes, il s'attribua avec raiſon tout l'honneur de cette journée. Il le fit bien ſentir au Duc de Guiſe, lorſque ce général lui dit: » Monſieur de » Tavanes, nous avons fait la plus belle charge » qui fût jamais „. *Monſieur*, lui repliqua Tavanes, *vous m'avez fort bien ſoutenu.*

Henri II. qui avoit vu tout le détail de l'action, envoya chercher Tavanes. Cet officier arrive couvert de pouſſiére, les yeux pleins de feu, l'épée ſanglante à la main, & dans le déſordre d'un guerrier qui ſort du carnage. Le Monarque qui avoit été frappé de l'audace avec laquelle il l'avoit vu combattre, ſentit une nouvelle émotion en le voyant paroître. Il va au-devant de lui avec précipitation, arrache le collier de l'ordre qu'il portoit à ſon cou, & le jette ſur celui de Tavanes en l'embraſſant avec tendreſſe. Il n'y a peut-être jamais eu de promotion plus honorable. *Voyez les Mémoires de Tavanes écrits par le Vicomte de Tavanes ſon fils, & les vies des Hommes illuſtres de la France.*

Tavanes avoit été nommé Lieutenant-Général du Duché de Bourgogne, lorſqu'en 1564 la cour ſe rendit à Dijon; Tavanes alla au-devant du Roi à une lieue de la ville, & en reçut toutes les mar-

marques d'affection qu'un courtisan en faveur auroit pu espérer. Il fit à ce Prince une harangue dont la noblesse & l'énergie égaloient la précision. *Sire*, dit-il au Roi, en se mettant la main sur le cœur, *ceci est à vous* : puis la portant sur son épée : *voilà de quoi vous servir*.

Parmi les différentes fêtes que Tavanes donna à la cour, il y eut plusieurs tournois où le champ fut ouvert à tous venans. Tavanes qui avoit toujours du goût pour les choses extraordinaires, fit exécuter ces jeux d'une façon qui effraya la plus grande partie des spectateurs. Il avoit imaginé des especes de camps fermés, que l'on pouvoit faire mouvoir facilement au moyen des roues sur lesquelles ils étoient montés ; ils furent attaqués & défendus avec une fureur qui ne ressembloit point du tout à un amusement. On fit de plus l'attaque d'un fort qui fut battu pendant quelque-tems par quatre piéces de canon. Il y eut bientôt une bréche par laquelle les assaillans voulurent s'emparer du fort ; les assiégés firent une vigoureuse défense, & cet assaut devint si effrayant, que la reine toute tremblante demanda au connétable qui étoit auprès de lui, ce que c'étoient que ces sortes de divertissemens. *Que voulez-vous que je vous dise, Madame?* répondit le connétable : *ce sont des jeux à la Tavanes*. On voulut faire à cet officier quelques remontrances sur des fêtes aussi singuliérement imaginées; mais il tourna le reproche en plaisanterie, & avoua qu'il étoit charmé de pouvoir dire qu'il avoit fait trembler le Roi & la Reine, & toute la cour. *Mémoires de Tavanes, & Vies des Hommes Illustres.*

Le Duc d'Anjou, frere du Roi, avoit cherché par toutes sortes de bons offices à s'attacher Tavanes. Il voulut même lui faire présent d'une pension de deux mille livres ; mais Tavanes le supplia de permettre qu'il se dispensât de l'accepter. Ce Prince le pressant de lui dire sur quoi

ses refus pouvoient être fondés : *la noblesse*, lui répondit-il, *ne doit rien recevoir que de la main du Roi.* Il se rendit cependant aux instances du Duc d'Anjou; mais ce ne fut qu'après que le Roi lui eut ordonné d'accepter ce que son frere lui offroit.

Brantôme qui connoissoit Tavanes, & qui vivoit avec lui à la cour de Charles IX, le regarde comme un des principaux auteurs de la saint Barthelemy. » Au bout de quelque-temps, » dit ce gentilhomme, la Saint Barthelemy s'in- » venta, de laquelle M. de Tavanes avec le » Comte de Retz furent les principaux auteurs. » J'ai oui dire que pour la bien faire chaumer, » la fallut communiquer avec les prévôt des » Marchands & principaux de Paris, qu'il falloit » envoyer querir le soir avant; lesquels firent de » grandes difficultés, & y apportérent de la cons- » cience. Mais M. de Tavanes les rabroua si » fort, les injuria & menaça que s'ils ne s'y em- » ployoient, le Roi les feroit tous pendre, & dit » au Roi de les en menacer. Les pauvres diables » ne pouvant faire autre chose, répondirent » alors : *hé! le prenez-vous là, Sire, & vous* « *Monsieur, nous vous jurons que vous en aurez* » *nouvelles; car nous y menerons si bien les mains* » *à tort & à travers, qu'il sera mémoire à jamais* » *de la fête de la saint Barthelemy très-bien chau-* » *mée.* A quoi ils ne faillirent, je vous assure. » Ce jour-là M. de Tavanes se montra fort cruel, » & se promenant tout le jour par la ville, & » voyant tant de sang répandu, il disoit & s'é- » crioit au peuple : *saignez, saignez, les médecins* » *disent que la saignée est aussi bonne en tout ce mois* » *d'Août comme en Mai.*

Le Maréchal étant au lit de mort, fit une confession générale de sa vie, & le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : » Quoi! vous ne me » parlez point de la Saint Barthelemy? « *Je la regarde*, répondit le Maréchal, *comme une action*

méritoire qui doit effacer mes autres péchés. Cette anecdote est rapportée dans une note du deuxiéme chant de la *Henriade*, & l'on cite les mémoires de Tavanes. Mais, comme l'a remarqué l'historien des hommes illustres, il est dit simplement dans ces mémoires, que le Maréchal » se confessa sans faire mention d'avoir adhéré au conseil de la Saint Barthelemy, contre des rebelles » qui s'étoient précipités à leur malheur malgré » que leurs Majestés en eussent.

Ces mémoires font encore mention que le Maréchal de Retz avoit ouvert l'avis d'envelopper les Princes de Bourbon & de Condé dans le massacre de chefs du parti Protestant, mais que Tavanes s'y opposa fortement. Il s'expliqua même avec tant de force sur le respect que l'on devoit au sang de France, que non-seulement Catherine de Médicis, mais encore tous les conseillers sanguinaires de cette Princesse revinrent au sentiment de Tavanes.

Ce Maréchal fit paroître beaucoup de fermeté jusqu'au dernier moment de sa vie, & donna l'exemple d'une prévoyance assez rare, en distribuant lui-même les ordres nécessaires pour que sa mort fût cachée jusqu'à ce que ses enfans eussent le temps d'être pourvus des charges qu'il sollicitoit pour eux.

TELLIER, (FRANÇOIS-MICHEL LE).

Marquis de Louvois, ſecrétaire d'état & Miniſtre de la guerre ſous Louis XIV, né à Paris le 18 Janvier 1641, mort à Verſailles le 16 Juillet 1691 à 51 ans. Il étoit fils de Michel le Tellier, chancelier de France.

LE Marquis de Louvois étoit né avec de grands talens qui avoient principalement la guerre pour objet. Il rétablit l'ordre & la diſcipline dans les armées, ainſi qu'avoit fait M. Colbert dans les finances. Mieux informé ſouvent que le général lui-même; auſſi attentif à récompenſer qu'à punir; économe & prodigue ſuivant les circonſtances; prévoyant tout, & ne négligeant rien; joignant aux vues promptes & étendues la ſcience des détails: profondément ſecret; formant des entrepriſes qui tenoient du prodige par leur exécution ſubite, & dont le ſuccès n'étoit jamais incertain, malgré la foule des combinaiſons néceſſaires qui devoient y concourir: l'inſtruction donnée au Maréchal d'Humières pour le ſiége de Gand, fut regardée comme un chef-d'œuvre dans ſon genre. Mais il eût été à ſouhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zele pour la gloire de ſon maître, & que, ſe contentant de voir le Roi devenu l'objet du reſpect de l'Europe, il n'eût pas voulu encore qu'il en devînt la terreur. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France par M. le préſident Hénault.*

Le Marquis de Louvois étoit connu de tous les ſeigneurs de la cour pour un miniſtre impénétrable. Il étoit prêt de partir pour un grand voyage,

& il feignit de dire où il devoit aller. „ Monsieur, » lui dit le Comte de Grammont, ne nous dites » point où vous allez, aussi bien nous n'en croi- » rons rien. »

Il avoit si bien banni la mollesse des armées Françoises, qu'un officier ayant paru à une allerte en robe de chambre, son Général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. *L'ami des hommes.*

M. de Nogaret avoit levé une nouvelle troupe, le sévere ministre n'en fut pas content : „ Mon- „ sieur, lui dit-il publiquement, votre compa- „ gnie est en fort mauvais état.... *Monsieur, je* „ *ne le savois pas*.... Il faut le savoir ; l'avez- „ vous vue ? *Non, Monsieur*.... Il faudroit l'avoir „ vue, Monsieur..... *Monsieur, j'y donnerai or-* „ *dre*.... Il faudroit l'avoir donné : il faut pren- „ dre parti, Monsieur, ou se déclarer courtisan, „ ou s'acquitter de son devoir quand on est offi- „ cier „. *Lettres de Sévigné.*

Le Marquis de Saint-André sollicitoit un petit gouvernement : Louvois qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le lui refusa : „ Si je recom- „ mençois à servir, je sais bien ce que je ferois, „ repartit cet officier en colere „. *Et que feriez- vous ?* lui demanda le ministre d'un ton brusque. „ Je réglerois si bien ma conduite, repliqua „ Saint-André, que vous n'y trouveriez rien à „ redire „. Louvois fut si agréablement surpris de cette saillie à laquelle il ne s'attendoit pas, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit. *Ecole militaire.*

Des soldats François, après une bataille, s'é- toient arrêtés à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués ; l'officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre l'ennemi, & en même temps pour les dédommager, leur jetta quarante ou cinquante pistoles qu'il avoit dans sa bourse. Mais le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité qu'ils trouvoient déshonorante pour eux, puisqu'elle donnoit lieu

de penser qu'ils avoient besoin d'argent pour faire leur devoir & pour servir le Roi. Louvois, aussi attentif à récompenser qu'à punir, combla ces soldats de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes, & eut soin de les avancer dans l'occasion. *Rollin, traité des études.*

Dikfeld, est-il dit dans les fragmens historiques de Racine, a avoué à un Danois nommé M. Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande, pour avoir voulu assassiner le Prince d'Orange, avoit déclaré en mourant que jamais le Roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein; & que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui-ci lui dit: *Que si le Roi savoit qu'il eût une pareille pensée, il le feroit pendre.*

Ce ministre pensoit qu'il falloit faire bonne guerre, si l'on vouloit éviter les représailles, & que le seul moyen de faire cesser les incendies & les cruautés, étoit d'enchérir sur celui qui commençoit. Aussi écrivoit-il au Maréchal de Boufflers: „ Si l'ennemi brûle un village de votre gou„ vernement, brûlez-en dix du sien „. *Folard, Commentaires sur Polybe.*

Louis XIV avoit ordonné de grands travaux à Maintenon. Louvois, qui avoit obtenu la charge de sur-intendant des bâtimens, & qui vouloit plaire, employa à ces travaux une armée entiere. La maladie se mit parmi les troupes, & emportoit des milliers de soldats. Ce spectacle ne fit nulle impression sur l'insensible Ministre: „ Qu'ils „ meurent, dit-il, en remuant la terre devant une „ place ennemie, ou en la remuant dans les plai„ nes de Beausse, qu'importe? C'est toujours pour „ le service du Roi „. *Mémoires de Maintenon.*

Un dernier trait qui servira à peindre ce ministre, est celui qui est rapporté dans les *Mémoires de Torci*, & dans l'*Essai sur l'histoire générale.* Heinsius, qui fut depuis grand pensionnaire de Hollande, avoit été envoyé en France par le Roi

Guillaume pour discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il s'étoit adressé à Louvois, secrétaire d'état ayant le département du Dauphiné, où Orange est situé. Le ministre de Guillaume parla vivement, non-seulement pour son maître, mais encore pour les protestans d'Orange. Croiroit-on que Louvois lui répondit *qu'il le feroit mettre à la Bastille ?*

Un ministre, capable de faire une pareille réponse, devoit regarder une disgrace comme le plus grand des malheurs. Aussi, lorsque Louvois, dans son dernier travail avec Louis XIV, s'apperçut qu'il avoit perdu pour toujours la faveur de ce Prince fatigué depuis longtemps des hauteurs & des vivacités de son ministre, il rentra chez lui le cœur serré, & demanda en arrivant un verre d'eau. On le lui présente; il le boit avec précipitation, se jette dans un fauteuil, prononce quelques mots mal articulés, & expire. Dans le temps on fit courir le bruit qu'il avoit été empoisonné; mais le véritable poison qui le fit mourir, est un violent dépit de se voir bientôt confondu dans la foule de ceux qu'il avoit vus mendier sa faveur.

TÉRENCE, (PUBLIUS TERENTIUS AFER)

Poëte comique Latin, né à Carthage en Afrique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Terentius Lucanus, Sénateur Romain, qui le fit élever avec beaucoup de soin, & l'affranchit fort jeune. Ce Sénateur lui donna le nom de Térence, *suivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit sa liberté. On croit qu'il mourut sur mer lors de son retour de Grèce, où il avoit fait un voyage à l'âge de 35 ans.*

CE comique, heureux imitateur de Ménandre, nous offre dans ses drames le tableau de la vie bourgeoise, tableau où les objets sont choisis avec goût, disposés avec art, & peints avec des graces si naïves, que chacun se croit capable d'en faire autant. Quelle pureté! quelle douceur! quelle élégance dans sa diction! Tout ce que la langue latine a de délicatesse, est dans ce poëte; c'est Cicéron, c'est Quintilien qui le disent. Ses portraits sont tracés avec la plus exacte vérité; mais comme c'est le visage réel de l'homme, & jamais la charge de ce visage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. Sa muse est sur le théâtre comme la Dame Romaine dont parle Horace est dans une danse sacrée, toujours craignant la censure des gens de goût. Peut-être cette crainte a-t-elle refroidi la verve du poëte. *Utinam scriptis adjuncta foret vis comica*, disoit César en parlant des comédies de Térence. Ce bon juge gémissoit, il séchoit de dépit de voir que cette force comique

qui distingue Plaute, & parmi nous notre Molière, manquoit à des drames d'une élocution si parfaite : *Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse Terenti.*

Térence, l'auteur des six chef-d'œuvres que nous avons sous son nom, Térence, l'ami de Lælius & de Scipion l'Africain, étoit esclave. Mais l'on sait que chez les Romains, tout brave citoyen pris en guerre, tomboit dans l'esclavage. Les enfans suivoient le sort de leur pere; & parmi ces enfans, s'il s'en trouvoit qui montrassent d'heureuses dispositions, on avoit soin de les cultiver. Ces esclaves instruits faisoient la gloire & les délices de leurs maîtres. On peut croire cependant que la morgue de la naissance & du rang laissoit toujours un grand intervalle entre le maître & son esclave. On a même cité pour exemple ce qui arriva à Térence lorsqu'il alla présenter son *Andrienne* à l'Edile. Le poëte modeste arrive mesquinement vêtu & son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'inspecteur des théatres; celui-ci étoit à table. On introduit le poëte; on lui donne un petit tabouret, & le voilà assis au pied du lit de l'Edile. Ce Magistrat lui fait signe de lire, il lit; mais il n'eut pas plutôt récité quelques vers, que l'Edile, sans doute homme de goût, oublia bientôt que Térence n'étoit qu'un affranchi. Il le fait placer à sa table & près de lui. Après le repas il acheva d'entendre cette lecture, & témoigna sa satisfaction au poëte.

L'*Eunuque*, qui est une des six comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir; ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune piéce.

La fable des comédies de Térence est grecque, & la scéne se passe à Scyros, à Andros & dans Athènes. Ce poëte avoit beaucoup étudié Ménandre. Comme nous n'avons que quelques fragmens de ce comique Grec, nous ignorons tout ce que Térence lui doit. Mais ne seroit-ce point par

un effet de cet amour-propre qui tend toujours à diminuer le mérite d'un grand homme en le partageant, que l'on faisoit courir le bruit, du temps de Térence, que Lælius & Scipion l'Africain l'aidoient dans la composition de ses piéces? Ce ne sont point des chefs d'œuvres tels que ceux de cet illustre poëte qui peuvent être l'ouvrage de plusieurs mains.

Dans la comparaison que les anciens ont faite du caractère & du mérite de leurs poëtes comiques, Térence est le premier pour les mœurs. Horace couvrant avec sa finesse ordinaire la satire d'un jeune débauché par l'éloge de notre poëte, s'écrie : *Numquid Pomponius istis audiret leviora, pater si revivisceret?* „ Ressuscitez le pere „ de Pomponius; qu'il soit témoin des dissipa- „ tions de son fils, & bientôt vous entendrez „ Chrêmes parler par sa bouche „. Jeunes poëtes, a dit un homme de goût, feuilletez alternativement Molière & Térence. Apprenez de l'un à dessiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous surtout de mêler les masques hideux d'un bal avec le physionomies vraies de la société. Rien ne blesse autant un amateur des convenances & de la vérité, que ces personnages outrés, faux & burlesques, ces originaux sans modeles & sans copies, amenés, on ne sait comment, parmi des personnages simples, naturels & vrais. Surtout, si vous avez des amans à peindre, descendez en vous-mêmes, ou lisez l'*Esclave affranchi*. Ecoutez *Phédria* dans l'*Eunuque*, & vous serez à jamais dégoûtés de toutes ces galanteries misérables & froides qui défigurent la plupart de nos piéces. „ Elle est donc bien belle!... Ah, si elle est belle! „ quand on l'a vue, on ne sauroit plus regarder „ les autres.... Elle m'a chassé; elle me rappelle; „ retournerai-je?.... Non, vînt-elle m'en sup- „ plier à genoux „. C'est ainsi que sent & parle un amant. On dit que Térence avoit composé cent trente comédies que nous avons perdues; c'est

un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une seule de celles qui nous restent. *Gazette littéraire* 1765.

Madame Dacier a traduit en François les comédies de Térence; mais cette Dame avoit plus d'érudition que de goût; & celui qui n'a lu le comique latin que dans la traduction, peut dire qu'il ne le connoît pas.

TERRASSON, (JEAN)

De l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de l'Académie Françoise, mort en cette ville en 1750, âgé de 84 ans. Il étoit bon géometre & savant littérateur. Il a donné au public une dissertation contre l'Iliade en 2 vol. in-12, *un roman politique & moral intitulé* Sethos, *une traduction de Diodore de Sicile en 7 vol.* in-12, *avec des notes, & un ouvrage publié après sa mort, intitulé* la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison.

L'ABBÉ Terrasson étoit de ces hommes simples, dont les petits esprits commencent par ne faire aucun cas; qui gagnent beaucoup par cette même simplicité, auprès des personnes de bon sens, & qui finissent par être aimés des uns & des autres. Un ton, un maintien extrêmement naïf, lors même qu'il disoit des choses lumineuses; le peu d'intérêt qu'il prenoit à son opinion, quand elle n'étoit que contrariée, au lieu d'être combattue, ou que la matiere n'avoit rien d'intéressant par elle-même: toutes ces apparences, comme il

eſt aiſé de le concevoir, étoient faites pour tromper le vulgaire : rien dans ſon extérieur n'avertiſſoit de ſon mérite : & combien de gens qui ſe mêlent de juger le mérite, ont beſoin pour l'appercevoir, qu'il leur ſoit crûment annoncé! *Lettre de M. de Moncrif à Milady ***.*

L'ignorance où étoit l'abbé Terraſſon ſur la plupart des choſes de la vie, lui donnoit une naïveté que bien des gens taxoient de ſimplicité; ce qui a fait dire qu'il n'étoit homme d'eſprit que de profil. Madame la marquiſe de Laſſay qui étoit de ſa ſociété, répétoit volontiers qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'eſprit qui pût être d'une pareille imbécillité.

Il s'enrichit par le *ſyſtême*, & dans ſon opulence rien ne lui déplaiſoit tant que les fréquentes demandes d'argent que ſon cocher lui faiſoit pour le foin, la paille & l'avoine. Il conſulta ſur cela mademoiſelle Falconet, ſœur de l'illuſtre Falconet, médecin; & parmi les différentes queſtions qu'il lui faiſoit à ce ſujet : *Mademoiſelle*, lui dit-il, *eſt-ce que les chevaux mangent la nuit?*

L'abbé Terraſſon ſe ſoumettoit de bonne grace aux plaiſanteries que ſa naïveté & ſon aimable ignorance ſur la plûpart des choſes de la vie lui attiroient. *Il n'y a pas de mal à cela*, diſoit-il, *il faut que juſtice ſe faſſe.*

Il aimoit à entendre les gens du monde dont les connoiſſances étoient un peu étendues, juger les ouvrages nouveaux, lorſque leurs déciſions ne portoient que ſur les choſes qui ſont du reſſort du goût. „ J'admire, diſoit-il, leur pénétration „ ſur de certaines convenances, ce ſentiment dé„ licat qui leur fait démêler une infinité d'agré„ mens & de défauts que le ſiecle a établis. Je les „ écoute comme un voyageur conſidere un pays „ où il ſe trouve étranger, & dont le climat lui „ plaît. Mais quand ils veulent faire notre mé„ tier, juger le fond des choſes, ils parlent, ils „ décident; je tâche de me diſtraire, & cela me

» fait prendre patience ". En effet, ce philosophe pratique ne laissoit jamais appercevoir ni mépris, ni ennui.

Les révolutions du systême de Law lui avoient procuré une opulence passagere; mais ses nouvelles richesses sembloient l'embarrasser. Il se demandoit quelquefois à lui-même des besoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en venoit point. Enfin il désespéroit d'en acquérir, lorsque ce superflu s'évanouit entiérement: *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il, *je revivrai de peu; cela m'est plus commode.*

L'abbé Terrasson avoit sçu conserver au milieu de ses richesses la simplicité de mœurs qu'elles ont coutume d'ôter; il n'étoit cependant pas sans défiance de lui-même; *je réponds de moi*, disoit-il, *jusqu'à un million*: ceux qui le connoissoient, ajoute un de ses illustres amis, auroient bien répondu de lui par-delà.

Ce philosophe desiroit que les gens de lettres moins répandus & moins distraits vécussent davantage entr'eux. Ce desir étoit celui d'un sage rempli d'amour pour les lettres, & qui prévoyoit bien que ceux qui les cultivent ayant moins d'intérêt de se nuire, seroient plus unis, & par conséquent plus respectés.

Ce qui l'occupoit le moins étoit les démêlés des princes & les affaires de l'état. Il avoit coutume de dire „ qu'il ne faut pas se mêler du gou-„ nail dans un vaisseau où l'on n'est que pas-„ sager ". *Réflexions sur la personne & les ouvrages de l'abbé Terrasson.*

L'abbé Terrasson fort âgé, s'étant apperçu qu'en conversation il perdoit, comme dit Montagne, le *mémoire de ses redites*, s'avisa d'un expédient dont il fit confidence à M. de Moncrif lui-même, qui l'a rapporté dans la lettre que nous avons citée: „ Je viens, lui dit-il, de me surprendre vous „ répétant des inutilités que je vous avois dites & „ redites peut-être il n'y a pas une heure: je

„ prends le parti de renoncer à l'usage de ma „ mémoire". Il apella alors sa gouvernante : — „ Venez, mademoiselle Luguet, je vous charge „ de vous souvenir pour moi quand j'aurai com- „ pagnie. Il me semble que je puis raisonner en- „ core passablement ; mais pour les faits récens, „ je ne suis pas content de mon esprit". Effectivement par la suite lorsqu'on lui faisoit quelque question : *Demandez à ma gouvernante*, & la gouvernante répondoit.

L'abbé Terrasson, malgré son grand âge & ses infirmités, conserva toujours le caractere distinctif de son esprit. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de son ame. „ Je calculois ce „ matin, disoit-il un jour à M. Falconet son ami, „ que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que „ je pouvois avoir de lumieres acquises. Si cela „ continue, il ne me restera seulement pas la „ réponse que fit au moment de mourir ce bon „ M. de Lagny à notre illustre confrere Maupertuis". Ce M. de Lagny étoit de l'Académie des sciences, & possédoit supérieurement la science du calcul. Etant à l'extrémité, sa famille l'entouroit, & lui disoit les choses les plus touchantes ; mais il ne donnoit aucune marque de connoissance. M. de Maupertuis survint ; je vais le faire parler, dit-il : *M. de Lagny, le quarré de douze....* *Cent quarante-quatre*, répondit le mourant d'une voix foible, & depuis il ne parla plus.

Le Roman politique & moral intitulé *Sethos*, de l'abbé Terrasson, ne fera point oublier *Télémaque*. Il est plein d'un grand nombre de caracteres, de traits de morale, de réflexions fines. Mais le mélange de physique & d'érudition que l'auteur y a répandu ne peut être du goût des François. Dans la *Dissertation contre l'Iliade*, ce philosophe, égaré par une fausse métaphysique, analyse froidement ce qui devroit être senti avec transport. Ses réflexions favorables au systême de Law déplurent également à Boivin de l'Académie

des inscriptions. Cet homme de lettres adoroit les anciens, & surtout Homere, & il étoit furieux contre le calculateur Anglois dont le systême l'avoit ruiné. Egalement occupé de ces deux passions, il s'écria un jour avec un ton vraiment comique : „ Ne trouvez-vous pas cet abbé Terrasson bien plaisant ? Il a fait deux livres, l'un „ pour prouver qu'Homere n'a pas le sens commun, & l'autre pour démontrer que le systême „ est la plus belle chose du monde “. Mais l'abbé Terrasson, en envisageant le systême d'un œil philosophique, l'avoit jugé pouvant être utile, parce qu'il en séparoit le principe d'avec ce qui n'étoit qu'accessoire.

THALÈS,

L'un des sept sages de Grèce, né à Milet la premiere année de la trente-cinquieme olympiade. Il étoit de la famille des Thalides, une des plus distinguées de la Phœnicie. Il mourut à l'âge de 90 ans.

THALÈS fut d'abord engagé par sa famille à s'occuper du gouvernement de sa patrie; mais il crut que les avis d'un citoyen libre seroient plus utiles à la société, que les ordres d'un magistrat. Il quitta l'administration des affaires pour s'adonner entiérement à la philosophie. Il fit plusieurs voyages, selon la coutume des anciens, afin de profiter des lumieres de ce qu'il y avoit alors de gens instruits. Sa morale étoit pure & sévere; & il se montra toujours le plus grand ennemi de la tyrannie. On lui demandoit un jour ce qu'il avoit vu de plus étrange dans sa vie, *un vieux tyran*, répondit-il.

Thalés est à la tète de la secte *Ionique*, ainsi appellée de la patrie de son fondateur, *Milet en Ionie*. Selon lui, l'eau est le principe des choses, tout en vient, & tout s'y résout. Mais par cette eau il n'entendoit autre chose que la matiere premiere, ou le cahos des anciens. Il n'admettoit qu'un seul monde. Il le regardoit comme l'ouvrage d'un Dieu; d'où il concluoit qu'il étoit très-parfait. Dieu est l'ame du monde; il est incompréhensible. Rien ne lui est caché. Il voit au fond de nos cœurs. L'ame est immortelle. Il y a des démons ou génies. Ces génies sont nos ames séparées de nos corps; ils sont bons si les ames ont été bonnes, méchans si elles ont été méchantes.

Démétrius de Phalère nous a transmis quelques axiomes de sa morale. Il faut se rappeller son ami quand il est absent. Ne pas accorder sa confiance sans choix. Apprendre aux autres ce qu'on sçait de mieux. Avoir pour ses peres les égards que l'on exige de ses enfans. C'est l'ame & non le corps qu'il faut soigner. L'ignorant est insupportable. L'intempérance en tout est nuisible. La félicité du corps consiste dans la santé, & celle de l'esprit dans le sçavoir.

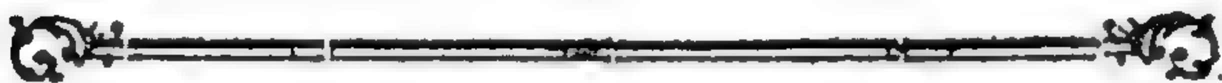
Ce philosophe interrogé sur l'art de bien vivre: „ Ne faites point ce que vous blâmeriez „ dans un autre.

Thalès vécut dans le célibat. Comme on lui demandoit pourquoi il se refusoit au doux nom de père: *Je ne veux point avoir d'enfans*, répondit-il, *parce que je les aime*. En effet, que de peines, que de soucis, que de chagrins tourmentent un cœur paternel tendrement attaché à ses enfans! Le législateur Solon qui regardoit la propagation de l'espece d'un œil politique, n'approuvoit point le célibat volontaire de Thalès. Ce philosophe, pour toute réponse à Solon, s'avisa un jour de lui envoyer un messager lui porter une fausse nouvelle de la mort de son fils;

ce pere tendre en est aussitôt plongé dans la douleur la plus profonde : alors Thales vint à lui, & l'abordant d'un air triomphant ; » Eh bien, trou- » vez vous encore qu'il soit fort doux d'avoir » des enfans ? „

On raconte de lui que pour montrer à ses concitoyens que la philosophie pouvoit être utile même pour acquérir des richesses, il acheta le fruit de tous les oliviers du terroir de Milet, avant qu'ils fussent en fleur. Il avoit prévu que l'année seroit d'une grande fertilité ; aussi fit-il un gain considérable, qu'il distribua aussitôt pour se mettre à philosopher.

Thalès s'étoit appliqué à l'astronomie, & un jour qu'il étoit bien occupé à consulter les astres, il se laissa tombé dans un fossé : Hé : » comment s'é- » cria une bonne vieille, connoîtrez-vous ce qui » se passe dans le ciel, si vous n'appercevez seu- » lement pas ce qui est à vos pieds « ? Tel qui rit de ce petit-conte vrai ou non s'occupe peut-être beaucoup à bâtir dans l'avenir, & ne songe pas au tombeau qui se creuse sous ses pieds.



THEMISTOCLE.

Général Athénien, fils de Néocle, citoyen distingué par sa naissance & sa vertu, mort à Magnésie l'an 464 avant Jesus-Christ.

THEMISTOCLE, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant ; le repos sembloit l'inquiéter. Après la célebre bataille de Marathon remportée par Miltiade, sa santé parut s'altérer, & lorsque ses amis lui en demanderent la cause ; il leur avoua que les trophées de Miltiade ne le laissoient poit dormir,

Grand homme d'état, son génie toujours prévoyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux événemens; personne n'a possédé à un plus haut degré l'art si souvent nécessaire de rappeller les hommes à leurs passions, pour les porter à ce qu'ils doivent faire. *Abrégé chronologique de l'hist. ancienne, par M la Combe.*

Les Grecs, après la journée de Marathon, se livroient à la joie d'avoir humilié Darius. Mais Thémistocle qui ne regardoit cette victoire que comme l'annonce d'un orage prochain, employa son crédit sur les Athéniens, & plus encore leur ancienne jalousie contre Egine, république de la Grèce alors la plus puissante sur mer, pour les porter à construire une flotte qui devoit être le salut de la patrie dans la nouvelle guerre qu'il prévoyoit contre les Perses. En effet, Xercès, successeur de Darius au trône de Perse, ne tarda point à réunir ses forces pour venger l'affront que les Perses avoient reçu à la bataille de Marathon. Eurybiade Spartiate fut élu amiral des Grecs durant cette guerre. Thémistocle, dans une occasion critique, osa être d'un sentiment opposé à cet amiral, & lorsque celui-ci irrité de cette résistance, le menaça de le frapper, *frappe*, lui cria Thémistocle, *mais écoute.* L'intrépide Athénien eut tout l'honneur du combat naval qui se donna à Salamine. Mais ce qui le flatta le plus, comme il l'avoua depuis, ce furent les acclamations publiques qu'il reçut aux jeux olympiques.

La maniere dont Athènes fut instruite de la principale part que Thémistocle avoit eue à cette fameuse journée de Salamine, mérite d'être remarquée. Tous les capitaines avoient été obligés de déclarer, par des billets placés sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient le plus contribué à la victoire. Chacun, après s'être donné la premiere part, adjugea la seconde à Thémistocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompense à celui que chacun des capitaines en

avoit regardé comme le plus digne après lui. Nous sommes, par la vanité, & surtout par l'ignorance, dit un auteur moderne, tellement nécessité à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est pareillement celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui.

Thémistocle chargé par les Athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la République, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvoit leur enlever une contribution plus forte que celle demandée. Mais les habitans d'Andros réduits à l'indigence, ne craignirent point de résister à ses ordres. Le général Athénien leur déclara qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, *le besoin & la force*, qui, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite.* — „ Thémistocle, » lui répondirent les habitans d'Andros, nous » nous soumettrions, comme les autres alliés, à » tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par » deux divinités non moins puissantes que les » tiennes, l'indigence & le désespoir qui méconnoissent la force ».

Thémistocle, après une célébre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivoit : » Ramasse ces dépouilles pour toi, » car tu n'es pas Thémistocle ".

Ce général avoit un fils qui avoit beaucoup d'empire sur sa mere. Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit-il un jour en riant à ses amis, c'est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne, on trouveroit souvent aux plus grands empires, si du prince on descendoit par degrés jusqu'à la premiere main qui donne le branle au secret !

Thémistocle préféra pour marier sa fille, un

citoyen pauvre, mais instruit, à un autre qui étoit riche, mais ignorant. » J'aime mieux pour » mon gendre, ajoutoit-il, un homme qui ait » besoin de bien, que du bien qui ait besoin d'un » homme «.

Les Athéniens à qui la supériorité des talens de Thémistocle portoit ombrage, le banirent par le jugement de l'Ostracisme. Il se retira en Asie. Artaxercès Longue-main, qui eût dû être son plus cruel ennemi, si le mérite n'avoit des droits sur tous les cœurs, lui avoit offert un asyle. Ce prince lui donna le gouvernement de Magnésie. La guerre s'étant élevée entre les Perses & les Grecs, le Roi le chargea du commandement général de ses armées; mais le généreux Athénien refusa constamment de porter les armes contre son ingrate patrie, & afin de ne pas se rendre plus long-temps coupable d'un refus envers Artaxercès son bienfaiteur, il se donna la mort.

THÉODOSE LE GRAND, (FLAVIUS THEODOSIUS MAGNUS)

Empereur, né à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Il étoit fils du Comte Théodose. Gratien l'associa à l'empire l'an 379. Il est le dernier Prince qui ait possédé l'Empire Romain en entier. Il mourut d'hydropisie à Milan le 17 janvier 395. Il étoit âgé de cinquante ans, & en avoit regné seize.

LE diadême qu'il n'avoit pas desiré n'altéra rien dans son caractere. Aussi chaste, aussi humain, aussi désinteressé qu'il l'avoit été dans sa vie pri-

vée, il ne se permettoit que ce que les loix lui avoient toujours permis. Sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidéle dans ses promesses, libéral & donnant avec grandeur, communicatif & d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Son extérieur noble & majestueux attiroit le respect; sa bonté inspiroit la confiance. Prudent & circonspect dans le choix des magistrats, il eut en arrivant à l'Empire, le singulier bonheur d'en trouver en place un grand nombre tels qu'il les auroit choisis. Il n'étoit pas savant; mais il avoit un goût exquis pour ce qui regarde la littérature, & il aimoit les gens de lettres, pourvu que l'usage qu'ils faisoient de leurs talens n'eût rien de dangereux. Il s'instruisoit avec soin de l'histoire de ses prédécesseurs, & ne cessoit de témoigner l'horreur que lui inspiroient l'orgueil, la tyrannie, & surtout la perfidie & l'ingratitude. Les actions lâches & indignes excitoient subitement sa colere; mais il s'appaisoit aisément, & un court délai adoucissoit la sévérité de ses ordres. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité, sa profession. Ses discours avoient en même temps de la grace & de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir, & sans se fatiguer. Il aimoit surtout la promenade; mais le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé, qu'une vie sobre & frugale; ce qui ne l'empêchoit pas de donner dans l'occasion des repas, où l'élégance & la gayeté brilloient plus que la dépense. Il diminua dès le commencement celle de sa table, & son exemple tint lieu de loi somptuaire. Mais il conserva toujours dans le service de sa maison cet air de grandeur qui convient à un puissant Prince. *Hist. du Bas-Empire, par M. le Beau.*

Théodose mérita le surnom de *Grand* par ses victoires sur les Gots, les Alains, & l'usurpateur

Maxime, & par ſon zèle pour la foi catholique. Dans les trois premieres années de ſon regne, il ne condamna perſonne à mort. Il ne fit uſage de ſon pouvoir que pour rappeller les exilés, relever par ſes libéralités les familles ruinées, il faiſoit grace aux coupables dont les crimes pouvoient être oubliés. Il avoit rendu une loi par laquelle il étoit ordonné aux magiſtrats de viſiter les priſons à l'approche des fêtes de Pâques, & de délivrer les priſonniers qui ne ſe ſeroient pas rendus coupables des crimes ſpécifiés par cette même loi. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables: *Plut à dieu qu'il fût en mon pouvoir de reſſuſciter les morts.*

Il avoit commis des juges à l'examen d'une conſpiration qu'on prétendoit formée contre ſa perſonne. Comme il les exhortoit à procéder avec équité & avec douceur: » Notre premier ſoin, » dit un des commiſſaires, doit être de ſonger à » la conſervation du Prince «. *Songez plutôt à ſa reputation*; répond Théodoſe; *l'eſſentiel pour un Empereur n'eſt pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.*

Théodoſe avoit donné pour précepteur à Arcadius ſon fils aîné, Arſene, diacre de l'égliſe romaine, non moins recommandable par ſon mérite que par ſa naiſſance. Un jour l'Empereur étant entré dans la chambre du Prince pour aſſiſter à ſes études, il le trouva aſſis, & Arſene debout. Il ſe fâcha contre Arſene de ce qu'il en uſoit ainſi, lui dit de s'aſſeoir, & ordonna au jeune prince d'être debout & découvert quand ſon précepteur lui parleroit, ajoutant qu'il le croiroit indigne du trône Impérial, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui eſt dû.

Les cruelles guerres que Théodoſe eut à ſoutenir contre l'uſurpateur Maxime, l'avoient mis dans la néceſſité d'impoſer ſur ſes peuples un nouveau tribut qui fit ſoulever les habitans d'Antioche. Ils renverſerent les ſtatues de l'empereur,

de l'Impératrice Flaccille, & des princes leurs enfans ; & se porterent aux dernieres extrémités. Théodose ne fut pas plutôt instruit de cette révolte, que n'écoutant que son premier ressentiment, il voulut que cette ville rebelle fut détruite, & ses habitans ensevelis sous ses ruines. Les passions dans ce Prince étoient vives & violentes ; mais ses réflexions & sa piété le ramenoient aussitôt à la douceur ; il se contenta d'ôter à la ville d'Antioche ses privileges qu'il lui rendit à la priere du saint évêque Flavien. Si deux années après Théodose se rendit coupable du massacre de Théssalonique qui s'étoit également révolté contre son souverain, c'est qu'il eut le malheur de trouver à sa cour un de ces hommes perfides & habiles à se revêtir de toutes les apparences des vertus pour surprendre la confiance du Prince. Un conducteur de chars de Thessalonique, coupable d'un crime infâme, avoit été mis en prison par les ordres de Botheric, gouverneur de l'Illyrie. Le temps des courses du cirque approchoit, & le peuple de Thessalonique passionné pour les spectacles, & qui croyoit ce cocher nécessaire à ses plaisirs, s'attroupa pour demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente ; plusieurs magistrats y perdirent la vie, & Botheric donnant ses ordres pour contenir cette troupe de mutins, fut lui-même massacré. Théodose, d'un tempérament toujours vif & violent, fut enflammé de colere à la nouvelle de cet attentat. Un de ses favoris & de ses ministres, nommé Rufin, homme d'un esprit insinuant, mais pervers & caché, lui représenta qu'il étoit nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, & de maintenir l'autorité du Prince dans la personne de ses officiers. Les ordres en conséquence furent expédiés pour faire passer tous les Thessaloniciens au fil de l'épée. C'étoit confondre l'innocent avec le coupable, & renverser toutes les loix divines & humai-

nes qui veulent que le souverain ne verse le sang de ses sujets coupables qu'avec le glaive de la justice. L'histoire ajoute que Théodose revenu à lui-même, & touché de repentir, avoit envoyé de nouveaux ordres pour révoquer les premiers; mais la rapidité avec laquelle ils furent exécutés, ne lui laissa pas le temps de réparer sa faute. La perfidie qu'on apporta dans leur exécution, semble ajouter encore à l'atrocité de l'action. Les officiers chargés de la lettre du Prince, avoient annoncé pour le lendemain une course de chars. Le peuple qui ne savoit pas qu'il couroit à la mort, se rendit en foule dans le cirque. Des soldats placés dans différens postes s'approchent aussitôt au signal qu'on leur donne. Ils poussent un grand cri, & se jettent avec fureur sur la multitude. On frappe, on égorge, on tue les enfans sur le sein de leurs meres. Des étrangers, des citoyens paisibles qui n'avoient eu aucune part à la sédition, sont enveloppés dans le massacre. Au milieu de ces horreurs on remarqua une action généreuse que l'histoire a transmise. Un esclave voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache de leurs mains, & pour lui donner le temps de s'échapper, il se livre lui-même, & reçoit la mort avec joie. Le massacre dura trois heures. Sept mille hommes y périrent. *Histoire du Bas-Empire.*

Théodose avoit imité David dans son péché, il l'imita également dans sa pénitence. Lorsque le cœur déchiré de remords, ce Prince religieux se présenta pour entrer dans l'église de Milan, il souffrit qu'Ambroise, Archevêque de cette ville, lui en refusât l'entrée. Rien ne fut comparable à la fermeté héroïque du saint évêque que la profonde humilité de l'Empereur, qui, se sentant coupable, se soumit à une pénitence publique comme le moindre de ses sujets.

Théodose, convaincu par sa propre expérience que l'innocence n'est que trop souvent la victime des passions ou des erreurs d'un juge, ordonna par

par une loi que les ſentences de mort & de confiſcation de biens n'auroient leur exécution que trente jours apres qu'elles auroient été prononcées. Son objet étoit de laiſſer à la raiſon le temps de revenir à l'examen, & de réformer les jugemens dans leſquels elle n'auroit pas été conſultée. Au reſte cette loi de Théodoſe ne faiſoit qu'étendre aux jugemens rendus par le Prince, ce qui ſe pratiquoit à l'égard des ſentences prononcées par les tribunaux. Le Sénat Romain, ſous le regne de Tibère, avoit ordonné que les ſentences de condamnation ne ſeroient miſes à exécution qu'après un délai de dix jours.

Si quelque ſage réglement peut encore faire pardonner à Théodoſe ſon crime envers ſes ſujets de Theſſalonique, c'eſt cette loi par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquoient que ſa perſonne. „ Si quelqu'un, écrivoit-» il au préfet du prétoire, s'échappe juſqu'à diffa-» mer notre nom, notre gouvernement & notre » conduite, nous ne voulons pas qu'il ſoit ſujet à » la peine ordinaire portée par les loix, ou que » nos officiers lui faſſent ſouffrir aucun traite-» ment rigoureux. Car, ſi c'eſt par légéreté qu'il » a mal parlé de nous, il faut le mépriſer; ſi c'eſt » par une aveugle folie, il eſt digne de compaſ-» ſion; & ſi c'eſt par malice, il faut lui pardon-» ner „. On renverſe tout, a dit le préſident de Monteſquieu, ſi l'on fait des paroles un crime capital, au lieu de les regarder comme le ſigne d'un crime capital.

TIBÈRE, (CLAUDIUS TIBERIUS NERO)

Empereur Romain. Il succéda à Auguste qui l'avoit adopté à l'empire l'an 14 de Jesus-Christ, & mourut l'an 37 à 78 ans. Il étoit fils de Tibère Néron & de Livie, qu'Auguste épousa lorsqu'elle étoit enceinte de Drusus surnommé Germanicus.

LEs mœurs de ce Prince, dit Tacite, furent différentes suivant les temps. Jaloux de l'estime du public lorsqu'il n'étoit que simple particulier ou commandant sous Auguste, il montra de la bravoure, & parut attaché à ses devoirs. Caché & rusé pendant la vie de Germanicus & de Drusus, il feignit des vertus, & racheta ses vices par quelques belles actions jusqu'à la mort de sa mere. Tant qu'il aima ou craignit Séjan, il fit horreur par sa cruauté; mais il fut attentif à voiler ses débauches. Abandonné enfin à son caractere, & libre de la honte & de la crainte, il s'enfonça sans réserve dans le crime & dans l'infamie. Le précepteur de ce Prince, pour exprimer la bassesse d'ame & l'humeur sanguinaire de son élève, l'avoit défini *une boue paîtrie avec du sang.* Sa maxime favorite étoit que le cœur doit être impénétrable. Malheur à celui qu'il auroit soupçonné d'avoir dévoilé les secrets mouvemens de son ame. Le seul moyen de conserver ses jours auprès de Tibère étoit de réunir deux qualités souvent incompatibles, une profonde pénétration pour découvrir les pensées de ce tyran, & une prudence vigilante pour ne pas faire paroître les avoir découvertes.

Tibère, après la mort d'Auguste qui l'avoit

nommé son successeur à l'empire, prit en mains les rênes de l'état. Mais ce rusé politique, pour faire légitimer par le Sénat son élévation au trône, feignoit de refuser la puissance souveraine. On le prioit, on le pressoit, il répondoit par des discours étudiés sur la grandeur de l'empire, sur la modération dans laquelle il lui convenoit de se renfermer. Peut-être aussi vouloit-il par cette modestie apparente découvrir les sentimens des premiers citoyens. Cependant il exerçoit hautement dans tout l'empire les actes de souveraineté. Cette conduite si contraire au langage qu'il tenoit dans le Sénat, souleva l'indignation de quelques Sénateurs; & si nous en croyons Suétone, un d'eux lui dit en face ce mot assez vif: „ La plupart tar„ dent à exécuter ce qu'ils ont promis; mais pour „ vous, César, vous tardez à promettre ce que „ vous exécutez d'avance „.

Tibère, à l'exemple d'Auguste, rejetta toujours le nom de *Seigneur* ou de *maître*. Il disoit souvent: „ Je suis le maître de mes esclaves, le général „ des soldats, & le chef des autres citoyens „.

Ce Prince, dans le commencement de son regne, fit paroître un grand zèle pour la justice, & il y veilloit par lui-même. Il se rendoit souvent aux tribunaux assemblés, & se mettant hors des rangs, pour ne point ôter au préteur la place de président qui lui appartenoit, il écoutoit la plaidoirie. L'amer Tacite ajoute que Tibère ne faisoit ainsi respecter les droits de la justice que pour diminuer ceux de la liberté. L'avarice n'étoit point le vice de ce Prince; & il eut toujours attention que les peuples ne fussent point foulés par des impositions trop onéreuses. Un préfet d'Egypte ayant envoyé au trésor impérial une somme plus forte que celle que devoit fournir sa province, Tibère, au lieu de lui en savoir gré, lui écrivit „ qu'il fal„ loit tondre les brebis, & non pas les écorcher „.

Un ancien préteur, nommé Propertius Celer, avoit demandé la permission de quitter le rang de

(Juillet & Août). Tibère, qui n'aimoit pas une flatterie trop servile, leur répondit par ce mot également vif & plein de sens : „ Que ferez-vous „ donc, Sénateurs, si vous avez treize Césars „ ?

Des Ambassadeurs d'Ilion étoient venus lui faire des complimens de condoléance sur la mort de Drusus son fils. Comme ils avoient tardé à venir : „ Je prends aussi beaucoup de part, leur dit Tibère, à la douleur que vous a causée la perte „ d'Hector „.

Le luxe s'étoit beaucoup accru à Rome du temps de Tibère, & les Ediles avoient proposé dans le Sénat le rétablissement des loix somptuaires. Ce prince, qui voyoit bien que le luxe est quelquefois un mal necessaire, s'y opposa : „ L'état ne pourroit subsister, disoit-il, dans la situa„ tion où sont les choses. Comment Rome pour„ roit-elle vivre ; comment pourroient vivre les „ provinces ? Nous avions de la frugalité lorsque „ nous étions citoyens d'une seule ville ; aujour„ d'hui nous consommons les richesses de tout „ l'Univers ; on fait travailler pour nous les maî„ tres & les esclaves „.

Ces derniers traits annoncent un homme d'esprit, & ceux que nous avons rapportés plus haut, un Prince libéral. Tous les crimes dont Tibère se couvrit sur la fin de son regne, n'effacerent point en lui cette derniere qualité.

Ce tyran fit connoître de bonne heure son caractère vindicatif & cruel. Auguste l'avoit chargé par son testament de donner à chaque citoyen trois cens sesterces. Comme Tibère différoit à acquitter ces legs, un plaisant s'avisa, pour l'en faire ressouvenir, d'un expédient qui lui coûta cher. Voyant passer un convoi sur la place publique, il s'approcha du mort, & lui parla à l'oreille. Plusieurs lui ayant demandé ce qu'il avoit dit à ce mort, il répondit „ qu'il l'avoit chargé „ d'annoncer à Auguste que le peuple n'avoit „ point encore reçu la gratification ordonnée par

„ son testament „. Tibère ne goûta pas cette plaisanterie ; il se fit amener celui qui l'avoit dite, lui compta ses trois cens sesterces, & l'envoya ensuite au supplice, en lui recommandant d'aller lui même faire son message auprès d'Auguste.

Tibère donna bientôt après de nouvelles preuves de sa cruauté. Archelaüs, Roi de Cappadoce, avoit refusé de rendre aucun service à ce Prince pendant une espéce d'exil où il avoit été à Rhodes sous l'empire d'Auguste. Tibère parvenu sur le trône, ne jugea pas indigne d'un Empereur de venger les injures faites à un simple commandant d'Auguste. Il joignit même la perfidie à la méchanceté. Il invita Archelaüs de se rendre à Rome, & employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce Prince fut-il arrivé, qu'on lui intenta deux frivoles accusations, & qu'on le jetta dans une obscure prison, où il mourut accablé de chagrin & de misere. Ces barbaries ne furent que l'avant-coureur des plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme & fille d'Auguste, Germanicus, Agrippa, Drusus, Séjan. Ses parens, ses amis, ses favoris furent tour à tour sacrifiés à sa jalouse fureur. Mais ce tyran raffiné ne leur arrachoit la vie qu'après leur avoir ôté l'honneur, & c'étoit à l'ombre des loix & dans le sanctuaire même de la justice où ces malheureuses victimes croyoient se sauver, qu'il les égorgeoit. Les tribunaux étoient tombés sous ce Prince dans un tel état d'avilissement, qu'ils étoient devenus les instrumens de sa tyrannie. On vit les plus illustres d'entre les Sénateurs faire le métier infame de délateurs. Leurs basses adulations étoient portées à un point qu'elles fatiguoient même Tibère, & l'on rapporte qu'en sortant du Sénat, il lui arrivoit souvent de s'écrier : *O les lâches qui courent au-devant de l'esclavage !*

Il y avoit chez les Romains une *loi de lèse-majesté* contre ceux qui s'étoient rendus coupables de quelque attentat contre le peuple Romain. Tibère

se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été rendue; mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Fusius Geminus, homme consulaire, n'avoit d'autre reproche à se faire, que d'avoir été de la cour de Livie; mais c'étoit un titre pour mériter la haine de Tibère. Fusius fut donc accusé du crime de lése-majesté & d'impiété contre l'empereur. Pour détruire ce reproche, il produisit & lut dans le Sénat son testament, par lequel il instituoit Tibère son héritier avec ses propres enfans. Voyant néanmoins que sa perte étoit résolue, il se retira sans attendre le jugement. Bientôt il apprit qu'un questeur arrivoit pour lui notifier son arrêt de mort, & le faire exécuter. Il se perça lui-même de son épée; & comme on lui avoit imputé mollesse dans les mœurs & impudicité, il montra sa blessure au questeur, & lui dit: „ Regarde & pense que celui qui meurt ainsi, „ est vraiment homme, & non pas un efféminé.

Les femmes mêmes, dit Tacite, n'étoient pas exemptes de péril; & comme on ne pouvoit pas les accuser d'avoir tenté d'envahir la puissance souveraine, on leur faisoit un crime de leurs larmes. Vitia, dame fort âgée, mere de Fusius Geminus, fut mise à mort pour avoir pleuré son fils.

Un écrivain qui avoit donné des louanges à Brutus, & avoit appellé Cassius le dernier des Romains, fut regardé comme criminel de lése-majesté, & envoyé au supplice.

Suivant un ancien usage des Romains, les filles qui n'étoient pas nubiles, ne devoient pas être mises à mort. Tibère trouva l'expédient de les faire violer auparavant par le bourreau. *Suétone.*

Ce monstre mettoit tout son esprit à inventer des tourmens qui fissent long-temps souffrir sans ôter la vie; & sa cruauté étoit devenue si ingénieuse à cet égard, que l'on regardoit la mort comme une grace de sa part. Il le pensoit si bien,

qu'ayant appris qu'un accusé nommé Carnulius s'étoit tué lui-même, il s'écria : *Carnulius m'a échappé.*

Dans une autre occasion, faisant la revue des prisonniers, comme l'un d'entr'eux lui demandoit pour toute faveur une prompte mort, il lui répondit : *Je ne suis pas encore réconcilié avec toi.*

Tibère, sur la fin de ses jours, n'osant jetter les yeux sur Rome où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres, alla s'ensévelir dans l'isle de Caprée. Il oublia dans sa retraite toutes les affaires, pour ne s'occuper que de ses débauches. Des serrails où il n'y avoit pas une seule femme, étoient destinés à ses prostitutions. Les poëtes les plus lascifs faisoient ses lectures ordinaires, & l'infâme Tibère en faisoit encore réaliser les peintures devant ses yeux pour ranimer en lui le feu de la luxure prêt à s'éteindre. Il inventa même des espéces nouvelles de lubricités, & des noms pour les exprimer. Mais il n'y a qu'une plume telle que celle de Suétone qui ait pu s'abaisser à tracer toutes les infamies par lesquelles ce vieillard impur a décrié pour jamais le nom de l'isle de Caprée.

Pendant le cours de cette vie infâme, les Daces & les Germains s'emparerent de la Mœsie, & les Germains désolerent les Gaules. Artabane, Roi des Parthes, après lui avoir enlevé l'Arménie, l'insulta impunément par des lettres injurieuses où il lui reprochoit ses parricides, ses meurtres, ses débauches & sa lâche oisiveté, & finissoit par l'exhorter à expier, par une mort volontaire, la juste haine des Romains. Le bouc de Caprée se réveilla enfin, mais ce fut pour se donner un successeur à l'Empire digne de lui. Il se détermina en faveur de Caius Caligula, dans lequel il avoit remarqué des vices capables de faire oublier les siens : » J'éleve, disoit-il, en la per-

„ ſonne de ce jeune Prince, un ſerpent pour le „ peuple Romain, & un Phaéton pour le reſte „ du monde „.

Tibère tomba malade à Mizène dans la Campanie, & on le crut mort pendant quelque temps. A cette premiere nouvelle, Caligula ſon ſucceſſeur déſigné s'étoit aſſuré des officiers & des troupes qu'il avoit pu joindre. Mais lorſqu'il faiſoit ſes préparatifs pour s'avancer vers Rome, il apprit que Tibère reſpiroit encore. Le jeune Prince ſe voyoit par ſa précipitation imprudente entre le trône & le tombeau, lorſque Macron ſon favori, endurci au crime, & connoiſſant tout le danger qu'il y avoit de reculer, ordonna que l'on jettât ſur le vieil Empereur des couſſins & des matelas pour l'étouffer.

Tibère avoit compoſé des mémoires ſur ſa vie, qui exiſtoient du temps de Suétone. Ce Prince ſe piquoit de ſçavoir écrire, & s'occupoit très-ſérieuſement du choix de ſes expreſſions. Il conſulta un jour Ateius Capito ſur un mot qu'il ne croyoit pas latin. Ce grammairien baſſement flateur, lui dit, que quand le mot dont il s'agiſſoit n'auroit point été uſité juſqu'alors, ſon autorité le feroit admettre. Un autre grammairien fut plus franc: „ Ceſar, lui dit-il, vous pouvez donner le droit „ de bourgeoiſie aux hommes, mais non pas aux „ mots „.

TIMOLEON,

Capitaine Corinthien, mort à Syracuſe vers l'an 330 avant Jeſus-Chriſt.

TIMOLÉON, au rapport de Plutarque, fut l'homme de ſon ſiécle qui, avec les plus foibles ſecours, exécuta les plus grandes entrepriſes. Sa haine contre la tyrannie éleva ſon courage juſ-

qu'à l'héroïſme ; en moins de huit ans, & avec une très-petite armée il délivra la Sicile du joug d'un deſpotiſme cruel ſous lequel elle gémiſſoit depuis long-temps. Mais un avantage bien précieux ſans doute pour ce héros, c'eſt que les trophées qu'il érigea ne coûterent jamais à ſes concitoyens aucune robe de deuil, ni même une ſeule larme.

Il n'y a que cette haine que Timoléon témoigna toute ſa vie contre les tyrans, qui ait pu l'excuſer de s'être rendu coupable de la mort de Timophane ſon frere. Ce jeune homme ſacrifiant tout à ſes plaiſirs, & ne prenant conſeil que de ſon ambition, qui lui dictoit que Corinthe avoit beſoin d'un maître, marchoit à grands pas vers la ſouveraine puiſſance. Dans un dernier entretien que Timoléon eut avec cet ambitieux, il vit avec douleur que les menaces & la perſécution ne pouvoient rien ſur cet eſprit altier. Il s'éloigna alors de lui, & ſe couvrit la tête de ſon manteau. Dans ce moment ceux qui l'accompagnoient ſe jettent ſur Timophane, & le tuent.

Timoléon n'eut pas plutôt appris la mort de ſon frere, qu'il tomba dans l'accablement. Il refuſa même long-temps de prendre part aux affaires des Corinthiens. Cependant quelques années après on le nomma capitaine général des troupes que l'on envoyoit en Sicile. Il étoit prêt à refuſer cet emploi lorſqu'un mot plein de ſens & d'élévation de la part du magiſtrat de la République, réveilla en lui l'ennemi de la tyrannie. „ O Timoléon, lui dit-il, ſi tu acceptes cette „ charge, nous croirons que tu as tué un tyran ; „ & ſi tu la refuſes, nous ſerons perſuadés que tu „ as aſſaſſiné ton frere.

Les Syracuſains pleins de reconnoiſſance pour ce grand homme leur libérateur, virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuſer de malverſation : le peuple étoit même prêt à mettre les délateurs en piéces, lorſque Timoléon ar-

rêta cette fureur : » O Syracuſains, leur cria-t-il, „ qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a „ le droit de m'accuſer. Gardez-vous, en cédant „ à la reconnoiſſance, de donner atteinte à cette „ même liberté, qu'il m'eſt ſi glorieux de vous „ avoir rendue ». Un trait pareil peint mieux la vertu héroïque de Timoléon, que tous les éloges des hiſtoriens.

Ce qui rendoit encore cet illuſtre capitaine recommandable aux Syracuſains, c'eſt qu'il ſembloit qu'une divinité tutélaire veilloit elle-même ſur ſes jours. Dans le moment qu'après une célébre victoire il offroit un ſacrifice aux Dieux, deux aſſaſſins envoyés de la part des ennemis, trouvent le moyen de s'approcher de lui à la faveur de leur déguiſement. Un d'eux avoit le bras levé pour le frapper lorſque cet aſſaſſin eſt lui-même renverſé par un inconnu qui le poignarde, & ſe ſauve auſſitôt dans un lieu écarté. Le camarade du mort effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embraſſe, & demandant grace à Timoléon, lui révele la ſuite du complot. Cependant on va à la pourſuite de l'inconnu qui crie de toute ſa force qu'il n'a commis d'autre crime que d'avoir vengé la mort d'un pere, que le malheureux qu'il venoit de tuer avoit autrefois aſſaſſiné dans la ville des Léontins. Il prend à témoin pluſieurs des aſſiſtans qui confirment la vérité du fait, mais qui n'en admirent pas moins la maniere dont la providence enchaîne ſouvent les événemens pour déconcerter les vains projets des hommes. *Plutarque.*

Timoléon content de voir revivre les loix dans Syracuſe, ſe dépouilla volontairement de ſon autorité ſur la fin de ſes jours, & préféra l'état de ſimple citoyen de cette ville aux honneurs qui l'attendoient dans la Grece.

TIMON

Surnommé le Misantrope *à cause de la haine qu'il portoit au genre humain. Il étoit d'Athènes, & vivoit vers l'an 420 avant Jesus-Christ.*

TIMON étoit un de ces hommes qui, à force de singularité, parviennent à se rendre célebres. Il haïssoit tous les hommes, les uns, disoit-il, parce qu'ils sont méchans, & les autres à cause de leur complaisance pour les méchans. Mais Timon se trompoit; les hommes sont plutôt fous que méchans.

Il parut n'aimer que le jeune Alcibiade en qui il remarquoit des passions vives & turbulentes. Comme on lui demandoit raison de cette amitié extraordinaire : „ C'est, répondit-il, parce que je „ prévois que l'ambition de ce jeune homme cau- „ sera la ruine des Athéniens „.

Un jour qu'Alcibiade venoit de haranguer le peuple, Timon l'aborda, & lui frappant dans la main : „ Courage, mon ami, je te sais gré du „ crédit que tu acquiers; deviens l'homme à la „ mode, tu me feras raison de nos insensés d'A- „ théniens „.

Quelqu'un l'ayant invité à un festin, lui dit : „ Voici un repas qui doit vous être agréable „. *Oui*, lui répondit Timon, *si tu n'y étois pas.*

Il parut un jour, contre son ordinaire, dans l'assemblée du peuple auquel il dit à haute voix : „ Qu'il avoit un figuier auquel plusieurs citoyens „ s'étoient pendus; qu'il vouloit le couper pour „ bâtir en sa place; & qu'il leur donnoit avis que „ s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui voulut s'y „ pendre, il eût à se dépêcher promptement „.

Son sépulchre étoit sur le bord de la mer, & cette espece de fou avoit lui-même composé son épitaphe dans laquelle il faisoit des imprécations contre ceux qui la lisoient.

Callimaque de Cyrène, poëte Grec, fait dire à Timon dans une épitaphe qu'il avoit composée pour ce Misantrope : „ C'est dans ces lieux que, „ pour me dérober au commerce des humains, „ j'ai choisi mon habitation. Qui que tu sois, passe ; „ accable-moi, si tu veux, d'invectives & d'imprécations, mais passe „.

TITE, (TITUS VESPASIANUS)

Empereur Romain, né le 30 Décembre l'an 40 de Jesus-Christ, mort le 13 Septembre 81, âgé de 41 ans, après un regne de deux ans, deux mois & vingt jours. Il étoit fils de Vespasien, son prédécesseur.

UN Prince qui croyoit avoir perdu sa journée lorsqu'il ne s'étoit pas présenté d'occasion de faire des heureux, méritoit bien d'être appellé *l'amour & les délices du genre humain.* La souveraine puissance que les monarques ne regardent le plus souvent que comme un moyen de satisfaire leurs passions, sembloit avoir réprimé toutes celles de Tite. Il est en effet bien digne de remarque que ce Prince à qui on pouvoit reprocher quelques dereglemens dans les mœurs avant son élévation au trône, parût un exemple de vertu lorsqu'il fut Empereur. Tite respectoit ses sujets, & ce sentiment lui avoit donné assez d'élévation dans l'ame pour l'éloigner de tout ce qui pouvoit avilir la majesté du chef de l'empire. Sa générosité, sa

douceur, son affabilité se remarquoient dans son extérieur comme dans ses actions. Heureux les Romains, si le ciel, pour eux moins sévere, eût accordé de plus longs jours à cet Empereur bienfaisant !

Tite avoit cultivé la musique, l'éloquence & la poésie ; & les historiens parlent avec éloge de plusieurs poëmes qu'il avoit composés en Grec & en Latin. Suétone ajoute qu'il écrivoit par le moyen des abréviations avec une si grande vélocité, qu'il pouvoit suivre une personne qui lisoit. Quelquefois, pour se récréer avec ses secrétaires, il s'amusoit à imiter toutes les signatures qu'on lui présentoit : aussi disoit-il souvent que la volonté seule lui avoit manqué pour être un grand faussaire.

Ce Prince, avant d'obtenir le sceptre impérial, servit sous Vespasien son pere, & se fit estimer par une valeur jointe à une modestie rare. Il termina la guerre des Romains contre les Juifs par la ruine de Jérusalem l'an de Jesus-Christ 70. A son retour à Rome, il triompha avec son pere qui l'admit aux principales fonctions du gouvernement, & le déclara par son testament seul héritier de l'empire. Il en prit possession après la mort de Vespasien le 4 Juin de l'an 79 de Jesus-Christ. Le premier acte public que l'on vit de lui fut un acte de bonté. Il confirma les gratifications & les privileges accordés par les Empereurs ses prédécesseurs. Avant lui il falloit que les particuliers qui avoient reçu quelques bienfaits, en obtinssent la confirmation du nouveau Prince ; ce qui les exposoit à bien des difficultés.

Le nouvel Empereur prit possession du grand pontificat ; mais en recevant cette dignité sacrée, il déclara qu'il la regardoit comme un engagement à conserver ses mains pures, & à ne les jamais souiller du sang d'aucun citoyen.

Tite se ressouvint toujours de cet engagement, & pendant son regne qui malheureusement fut

trop court, il n'ordonna la mort de personne. Deux citoyens d'une naissance illustre, sembloient néanmoins avoir mérité les plus grands supplices. Ils avoient conspiré contre leur Prince, dans l'espérance de s'élever au trône. Tite se contenta de les faire réunir auprès de sa personne; & après leur avoir parlé moins en juge qu'en pere, il leur promit de leur accorder tout ce qu'ils pourroient souhaiter. Comme la mere de l'un d'eux étoit absente de Rome, il dépêcha à cette dame un courrier pour calmer ses inquiétudes, & l'assurer que la vie de son fils ne couroit aucun risque; & pour montrer à ses ennemis qu'il savoit oublier les injures comme les pardonner, il les invita à souper familiérement avec lui. Le lendemain assistant à un spectacle de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés. Lorsque, selon l'usage, on lui apporta les armes des combattans, il les remit entre les mains de ceux qui venoient de former des desseins contre sa vie.

Domitien, son frere, ne cessoit de lui tendre des embûches; il excitoit les légions à la révolte: l'Empereur ne se vengea de ce frere coupable qu'en le faisant son collégue dans le consulat.

Sous ce bon Prince, il ne suffit plus d'être calomnié pour être traité en criminel. Il regardoit avec raison les délateurs comme la peste d'un état, & les chassa tous de Rome. Il ne souffrit point pareillement les accusations odieuses qui, transformant en crimes de leze majesté de simples paroles souvent innocentes, avoient été pendant long-temps la terreur des gens de bien. Ce Prince, le meilleur des hommes, ne croyoit pas même que l'on pût se rendre criminel de leze majesté envers lui. « Je ne puis être outragé ni insulté, » disoit-il; car je ne fais rien de condamnable, » & les discours qui n'ont d'autre appui que le » mensonge, ne me paroissent dignes que de » mépris ».

Tite, avant d'être élevé à l'empire, avoit conçu

l'amour le plus violent pour Bérénice, veuve du Roi de Chalcide. L'esprit, la beauté, les graces de cette Princesse Juive & la noblesse de ses sentimens justifioient l'attachement de Tite qui vouloit l'associer à son lit. Mais ce Prince instruit que ce mariage déplairoit aux Romains qui ne connoissoient d'autre noblesse que celle de leur sang, & ne regardoient les Rois & les Reines que comme des esclaves couronnés, sacrifia son penchant à la raison d'état. Il éloigna Bérénice pour toujours. Ce triomphe d'un amant sur lui-même méritoit d'être célébré par le plus tendre de nos poëtes.

Tite, à l'exemple de Vespasien son pere, prit un soin particulier de réparer les anciens édifices, ou d'en construire de nouveaux. Il acheva le fameux amphithéatre commencé par Vespasien, & en fit la dédicace. Cette fête dura cent jours. Les jeux qu'il fit célébrer réunirent toutes les différentes especes de spectacles. Le même lieu successivement rempli d'eau & mis à sec, présentoit des combats navals & des combats sur terre. Il y eut aussi des combats de gladiateurs & des combats de bêtes. On vit une femme attaquer un lion, & le tuer. En un seul jour cinq mille bêtes sauvages furent employées à divertir le peuple que Tite consultoit toujours avant de lui donner une fête.

Sous le regne de cet Empereur l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La plupart des villes de la Campanie furent englouties par les éruptions du mont Vésuve. Rome elle-même fut dévorée par une peste & un incendie. Durant toutes ces calamités, Tite se montra un Prince généreux & tendre. Il déclara par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes occasionnées par l'incendie seroient sur son compte. Il consacra aux temples & aux édifices publics tous les ornemens de ses maisons de plaisance. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul; & il refusa les dons que lui offroient les

villes, les Rois & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une dépense si énorme.

Devoit-on espérer moins d'un Prince qui ne refusoit qu'à regret une grace qu'il ne pouvoit accorder; & qui cherchoit à adoucir ses refus par des paroles obligeantes? *Un sujet*, disoit-il, *ne doit jamais sortir mécontent de la présence de son Prince.*

Les annales du genre humain ont consacré pour toujours ce mot célébre de cet ami des hommes qui ne comptoit ses heures que par des bienfaits. Un jour qu'il n'avoit rencontré aucune occasion d'obliger quelqu'un: *Mes amis*, dit-il à ceux qui soupoient avec lui, *j'ai perdu ma journée.*

Une maladie dont il fut attaqué, l'emporta en peu de jours. Prêt à rendre les derniers soupirs, il leva vers le ciel des yeux presqu'éteints, & sembla se plaindre de mourir dans un âge si peu avancé, plainte bien pardonnable sans doute à un Prince qui ne jouissoit de la vie que pour faire du bien.

TITE-LIVE, (TITUS LIVIUS)

Historien Latin, né à Padoue; mort l'an 17 de Jesus-Christ, la quatrieme année du regne de Tibère. Son histoire Romaine a rendu son nom immortel; mais sa vie & ses actions n'en sont pas plus connues.

TITE-LIVE par la sagesse de son éloquence, la beauté & la gravité de son style, étoit l'historien le plus propre à peindre la majesté de la république Romaine. Il excelle également dans les récits, les descriptions & les harangues. L'action qu'il

veut décrire, il la peint. Il représente d'après nature le génie & le caractere des personnages qu'il fait paroître sur la scène; & les paroles qu'il leur met dans la bouche sont toujours conformes à leurs sentimens & à leurs différentes situations. Mais on n'apperçoit que trop souvent de quelle patrie étoit l'historien; il se laisse éblouir par la grandeur de Rome. Peut-on d'ailleurs pardonner à un homme qui écrit pour la postérité, de rapporter tous les contes populaires qui se débitoient de son temps? Son histoire est remplie de prodiges que certainement il ne croyoit pas. Des hommes, des femmes ont changé de sexe; un bœuf a parlé: des pluies de cailloux, de sang, de lait ont manifesté les volontés des dieux, &c. Asinius Pollion lui a reproché d'avoir employé dans son histoire plusieurs expressions de sa province. Si ce reproche est fondé, comme il y a lieu de le croire, nos critiques modernes qui ne peuvent appercevoir cette *patavinité* du style de Tite-Live, doivent du moins avouer qu'ils sont bien éloignés de connoître toute la délicatesse de la langue Latine.

Tite-Live de son vivant jouissoit de toute sa réputation. Il étoit bien venu à la Cour d'Auguste. Ce prince ayant lu les louanges que l'historien avoit données à Pompée, se contenta d'en plaisanter, & de traiter Tite-Live de partisan de Pompée: modération non moins louable que la sincérité de l'historien.

On sait, sur le rapport de Pline le jeune, qu'un citoyen de Cadix charmé de la réputation & de la gloire de Tite-Live dont il entendoit toujours parler, vint à Rome des extrêmités du monde alors connu pour le voir, le vit & s'en retourna. Il faut, ajoute Pline, être sans goût, sans littérature, sans émulation, pour n'être pas piqué de cette curiosité la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un homme qui pense.

Parmi les monumens élevés à Padoue à la gloire

des illuſtres Padouans, on en remarque un érigé à la mémoire de Tite-Live. Le peuple de Padoue le regarde avec complaiſance comme le tombeau de cet illuſtre hiſtorien, & ſe glorifie de poſſéder ſes cendres. Mais nous aimerions mieux qu'il pût ſe vanter d'avoir ſon hiſtoire dont il ne nous reſte que trente-cinq livres de cent quarante qu'il avoit compoſés. Freinshemius a inutilement travaillé à conſoler le public de cette perte par ſes fragmens.

TOIRAS, (JEAN DE SAINT-BONNET, SEIGNEUR DE)

Maréchal de France, né le premier Mars 1585, tué devant la forteresse de Fontanette dans le Milanois, le 14 Juin 1636. Il étoit de l'ancienne maiſon de Caylar.

LE Maréchal de Toiras, né avec une certaine fierté dans les ſentimens qui le rendoit peu propre aux intrigues des cours, dut principalement ſon élévation à ſon activité à remplir ſes devoirs, & à un courage intrépide qui couronna ſa vie par la mort la plus glorieuſe pour un général d'armée.

Toiras défendit en 1627 l'iſle de Rhé contre les Anglois. Il fit paroître dans cette défenſe une valeur & une capacité ſi marquées, que Louis XIII lui en témoigna publiquement ſon contentement, & le fit Gouverneur de cette iſle. Richelieu, premier Miniſtre, parut mécontent d'une faveur qu'il n'avoit pas lui-même preſcrite. Lorſque Toiras ſollicita des graces pour ceux qui avoient combattu ſous ſes ordres, le garde des ſceaux, Marillac, qui avoit pénétré les ſentimens du Miniſtre, rejetta avec dédain les ſollicitations du

Gouverneur. *Monsieur de Toiras*, lui dit-il, *vous parlez bien haut en faveur de ceux qui vous ont aidé à défendre le fort Saint-Martin. Vous avez bien servi; mais cinq cens gentilshommes en auroient fait autant que vous s'ils avoient été à votre place.* » La France seroit bien malheureuse, monsieur, » repartit Toiras, si elle n'avoit pas plus de deux » mille hommes capables de servir aussi bien que » moi; cependant ils ne l'ont pas fait, & je n'ai » pas mal rempli le poste que l'on m'a confié. Il y » a en France plus de quatre mille hommes en » état de tenir les sceaux aussi bien que vous. S'en- » suit-il de là que vous ne deviez pas recommander » ceux dont vous connoissez le mérite ». *Histoire du Maréchal de Toiras.*

Toiras commanda dans le Montferrat, & défendit en 1630 Cazal contre le Marquis de Spinola. Ses fréquentes sorties, ses coups de vigueur, ses différens stratagêmes étonnerent l'Europe, sans pouvoir le réconcilier avec Richelieu qui avoit toujours traversé son élévation. Le Duc de Guise dit assez plaisamment à cette occasion : « On pré- » tend que saint Roch est devenu saint à force de » faire des miracles; pour M. de Toiras, il de- » viendra Maréchal de France malgré qu'on en » ait, à force de faire de grandes actions ». Il fut élevé à ce grade le 13 Décembre 1630.

Spinola qui lui avoit été opposé plusieurs fois, enchanté sur-tout de la bravoure que Toiras avoit su inspirer à ses troupes lors du siege de Cazal, s'écria avec admiration : « Qu'on me donne cin- » quante mille hommes aussi vaillans & aussi bien » disciplinés que les troupes que Toiras a formées, » & je me rendrai maître de l'Europe entiere ».

Gaston, frere de Louis XIII, fut curieux de savoir les particularités du siege de Cazal qui faisoit l'entretien de toute l'Europe. Il pria Toiras, de retour à Paris, de lui en rendre conte. Ce brave homme né modeste entra dans les plus grands détails sans jamais se nommer. Il parla

toujours de lui-même à la troisieme personne, en disant ; « Celui qui commandoit dans la place,
» donna tel ordre, fit une telle sortie, &c. Il étoit
» si fort l'objet de l'attention publique, dit son
» historien, qu'il étoit contraint de se mettre
„ presque toujours à la portiere de son carrosse
„ pour se laisser voir. Les plus honnêtes gens
„ cherchoient avec soin les occasions de le voir
„ en particulier, & de lui parler. Le sieur Chau-
„ velin, fameux avocat du Parlement de Paris,
„ avoit cette passion. Il sut que le Maréchal alloit
„ dîner chez le sieur Martin, Intendant & con-
„ trôleur général de l'écurie du Roi, homme splen-
„ dide & généreux ; il le pria que par son moyen
„ il pût voir & parler à cet homme qu'il estimoit
„ le premier de son siecle. On le lui accorde. Il y
„ vient paré de tous les ornemens d'un homme de
„ sa profession. Il aborde le Maréchal, le salue,
„ & lui voulant dire un compliment, ses yeux le
„ commencerent : car il fondit en larmes, de joie
„ qu'il eut de le voir. Et après que les paroles eu-
„ rent secondé ses pleurs & exprimé son conten-
„ tement, il s'en retourna à sa maison, où,
„ parmi ses enfans, il établit pour loi inviolable
„ que, toutes les fois qu'on y diroit grâces à la
„ fin du repas, après le *Domine, salvum fac re-*
„ *gem*, on priât Dieu nommément pour le Ma-
„ réchal de Toiras „. *Histoire du Maréchal de Toiras.*

Ce Maréchal faisoit ses dispositions pour livrer bataille, lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son pere qui étoit à l'extrêmité, pour lui rendre des soins, & recevoir sa bénédiction. *Allez*, lui dit ce général qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : *pere & mere honoreras, afin que tu vives longuement.*

Cet homme illustre fut tué devant la forteresse de Fontanette dans le Milanois. Après qu'il eut expiré, les soldats trempoient leurs mouchoirs dans le sang, disant que tant qu'ils les porteroient sur eux, ils vaincroient leurs ennemis.

TRAJAN, (Marcus Ulpius Crinitus Trajanus)

Empereur Romain, né à Italique près de Séville en Espagne le 18 Septembre de l'an 52 de Jesus-Christ, mort à Selinunte, appellée depuis Trajanopolis, vers le commencement d'Août de l'an 117, âgé d'environ soixante-cinq ans, après en avoir régné dix-neuf, six mois & quelques jours. Il avoit été adopté à l'Empire par Nerva. Le pere de Trajan, d'une famille ancienne originaire d'Espagne, avoit été créé Consul, & avoit obtenu les honneurs du triomphe sous Vespasien.

TRAJAN est le Prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne : il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine. *Montesquieu.*

L'histoire présente des Princes que l'on peut comparer à Trajan, pour la bonté de cœur, & d'autres qui l'ont peut-être égalé pour le courage, la bravoure & les autres qualités militaires ; mais la gloire propre de ce Prince est d'avoir réuni les talens & les vertus, & de s'être également rendu digne de l'amour & de l'estime de ses sujets. S'il

eût quelques passions, elles furent moderées, & n'influerent jamais sur les affaires de son gouvernement.

Trajan étoit encore en Germanie lorsque Nerva qui l'avoit désigné pour son successeur, vint à mourir. Il fut unanimement reconnu Empereur par les armées de la Germanie & de la Mœsie. L'année suivante il fit son entrée à Rome. Quoiqu'il en fût sorti simple particulier, & qu'il y revînt Empereur, il sembloit qu'il n'étoit arrivé aucun changement dans sa fortune. Il étoit à pied, & tout le monde avoit la liberté de l'approcher. Il saluoit ses anciennes connoissances, & prenoit plaisir à en être reconnu. Il monta au capitole environné de tout un peuple qui le combloit de bénédictions. Il se rendit ensuite au palais Impérial, où il entra du même air que s'il eût revu sa demeure privée. Il fit mettre sur le frontispice de cet édifice, *palais public*. On pouvoit en effet regarder cette demeure comme celle de tous les citoyens. On n'y trouvoit nulle porte fermée, nulle difficulté de la part des gardes. Le moindre particulier avoit la liberté d'aborder le Prince, & de lui parler. Trajan écoutoit tout le monde avec la même attention que s'il n'eût aucune autre affaire. Il se prêtoit même aux conversations familieres de ceux qui n'avoient rien à lui communiquer. Ses amis, car il en avoit, tout Empereur qu'il étoit, lui ayant un jour représenté qu'il étoit trop bon & trop indulgent: « Je veux » me comporter, répondit-il, à l'égard de tout » le monde, de la même maniere que je souhai- » tois qu'un Empereur se comportât envers moi, » lorsque je n'étois que simple particulier.

Les premiers soins de Trajan furent de rétablir la discipline militaire. Le mérite sous lui ne craignit pas, comme sous Domitien, de se montrer au grand jour. Afin que ses lieutenans fussent plus respectés, il les honoroit lui-même. Il vouloit qu'en sa présence & sous ses yeux ils exerças-

ſent tous leurs droits, & jouiſſent de toute leur autorité.

Les citoyens en qui il avoit reconnu les ſentimens les plus nobles, les plus généreux, étoient ceux qui avoient le plus de droit à ſa faveur. Il penſoit avec raiſon que l'élévation du cœur qui rend un homme ennemi du deſpote, l'attache inviolablement à ſon Prince.

Ses vertus lui répondoient de la fidélité de ceux auxquels il avoit donné ſa confiance, & jamais Prince n'ouvrit moins ſon cœur aux craintes & aux ſoupçons. Quelques courtiſans, jaloux du crédit de Sura, le plus cher de ſes favoris, l'accuſerent de tramer des deſſeins contre la vie de ſon Prince. Il arriva que ce jour-là même Sura invita l'Empereur à ſouper chez lui. Trajan y alla, & en entrant dans la maiſon, il renvoya toute ſa garde. Il prit les bains avant de ſouper, & ſe fit raſer par le barbier de Sura, & ſe mit enſuite à table à côté de ſon ami.

Un Prince, dit Pline, peut être haï injuſtement de quelques-uns de ſes ſujets ſans reſſentir lui-même la haine; mais s'il n'aime, il ne peut être aimé. Si aucun Prince n'a eu plus d'amis que Trajan, c'eſt qu'il recherchoit autant le plaiſir d'aimer, que celui d'être aimé. A l'exemple d'Auguſte, il ne manquoit pas de viſiter ſes amis malades. S'ils célébroient chez eux quelque fête domeſtique, il venoit ſe ranger parmi les convives: il prenoit ſouvent place dans leurs voitures. L'amour de ſes ſujets lui tenoit lieu de gardes, & ſon mérite perſonnel étoit trop connu pour avoir beſoin d'être échauffé par une vaine pompe qui n'en impoſe qu'aux yeux. Mais plein d'affection pour ſes amis, il ne les chériſſoit que pour eux-mêmes. Un Magiſtrat qu'il avoit mis en place lui ayant demandé la permiſſion de paſſer le reſte de ſes jours à ſa campagne, Trajan qui ſouhaitoit l'avoir auprès de lui, céda néanmoins à ſes inſtances. Il l'accompagna juſqu'au moment qu'il

qu'il devoit s'embarquer sur mer, & l'embrassa tendrement en se séparant de lui.

Trajan ne se regardoit que comme le premier Magistrat de l'Empire, & se croyoit en cette qualité comptable envers ses sujets, qu'il regardoit plutôt comme ses concitoyens, de l'administration qui lui avoit été confiée. La premiere fois qu'il créa un préteur, il dit, en lui remettant, selon l'usage, une épée entre les mains, ces mots célébres que tout le monde a retenus: » Recevez de moi cette épée, & servez-vous-en » sous mon régne, ou pour défendre en moi un » Prince juste, ou pour punir en moi un tyran.

Plusieurs héritiers s'étoient inscrits en faux contre un testament, & avoient intenté action à ce sujet contre un certain Eurythmus. Lorsque ces héritiers sçurent que cet Eurythmus étoit un affranchi de Trajan, ils voulurent par respect se désister de leur accusation. L'Empereur en fut instruit: « Pourquoi, leur dit-il, vous désister? » Mon affranchi n'est point Polyclete, ni moi » Néron ».

Il rendit les ordonnances les plus séveres contre la troupe infâme des délateurs, il abolit tous les prétendus crimes de lése-Majesté. « O temps heu» reux, s'écrie Tacite, en parlant du régne de ce » sage Empereur, où l'on n'obéit qu'aux loix, où » l'on peut penser librement, & dire librement ce » que l'on pense, où l'on voit tous les cœurs vo» ler au-devant du Prince, où sa vue seule est un » bienfait! »

Les tribunaux étoient toujours ouverts à quiconque croyoit avoir à se plaindre des agens & des intendans de l'Empereur; & le fisc, dit Pline, dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon Prince, perdoit souvent son procès. Trajan avoit coutume de dire « que le fisc est dans l'état » ce qu'est dans le corps humain la rate, qui ne » peut croître sans que les autres membres en » souffrent, & tombent dans l'amaigrissement ».

Ses cendres enfermées dans une urne d'or, furent portées à Rome, & elles y entrerent en pompe sur un char triomphal, précédées du Sénat, & suivies de l'armée On les plaça sous la fameuse colonne qui porte son nom, & ce fut encore une distinction pour Trajan, que d'avoir sa sépulture dans la ville, où jamais personne n'avoit été inhumé.

Ses sujets lui avoient donné le surnom d'*Optimus*, très-bon; surnom qu'il mérita par toute sa conduite, & qui devroit être le titre spécial de tout Prince chargé par le devoir de sa place de représenter la divinité.

TRIVULCE, (JEAN-JACQUES)

Maréchal de France, mort au bourg de Châtres sous Mont-Lhéry le 5 Décembre 1518, âgé de 80 ans. Il descendoit d'une ancienne & illustre maison de Lombardie.

NUL autre général François n'avoit eu si souvent les armes à la main, & n'avoit vu tant de combats. Il s'acquit beaucoup de gloire aux batailles d'Aignadel, de Novarre, & à celle de Marignan gagnée contre les Suisses par François I, qui y fit des prodiges de valeur. Ce Maréchal qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles rangées, dit que celle-ci étoit un combat de géans, & les autres des jeux d'enfans.

Trivulce retiré sur la fin de ses jours dans le Milanès sa patrie, cherchoit à s'attirer la considération que méritoit un ancien serviteur de Charles VIII, de Louis XII, & de François I; cependant on le peignit à la Cour comme un su-

jet superbe & orgueilleux qui vouloit balancer l'autorité du Roi son maître. La Duchesse de Château-Briant se mit à la tête des ennemis du Maréchal, & réussit à inspirer à François I. de fortes préventions contre ce fidele serviteur. Trivulce en est instruit, & cet homme prompt, fier & sensible, part aussitôt en poste, traverse à l'âge de quatre-vingts ans les neiges & les glaces des Alpes, & vient se rendre à Châtres où la Cour se trouvoit. On refuse de le voir & de l'entendre; ce malheureux & respectable vieillard ne pouvant se traîner à cause de son âge & de sa goutte, se fait porter en chaise dans une salle par où le Prince devoit passer. Dès qu'il l'apperçut, il s'écria : " Sire, ah Sire, daignez accorder au moins " un moment d'audience à un homme qui s'est " trouvé en dix-huit batailles rangées pour le " service de vos prédécesseurs & pour le vôtre ". Le Roi, sans rien répondre, tourna la tête d'un autre côté. Ce trait de mépris perça le cœur de Trivulce, la fievre le saisit, & étant rentré chez lui, il se mit au lit pour n'en plus relever. François I, dont le cœur n'étoit pas fait pour la cruauté, refléchit sur sa conduite, & s'en repentit; il envoya un de ses gentishommes faire quelques excuses au vieillard mourant : " Je suis bien sensi- " ble aux bontés du Roi, répondit Trivulce, mais " je l'ai trop été à ses rigueurs. Il m'a donné le " coup de mort. *Hist. de François I.*

Trivulce fut enterré au bourg de Châtres où il mourut. On grava sur sa tombe une épitaphe qui exprimoit son caractere actif & bouillant :

Hic quiescit qui numquam quievit.

Ici repose qui n'a jamais reposé.

TURENNE, (HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE)

Maréchal général des Camps & armées du Roi, Colonel général de la cavalerie légere, Maréchal de France, né à Sedan le 11 Septembre 1611, & tué à l'armée d'un coup de canon le 27 Juillet 1675 à 64 ans. Il étoit le second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon; & d'Elisabeth de Nassau, Princesse d'Orange.

TURENNE, né avec toutes les vertus qui constituent le héros, avoit encore cette simplicité de mœurs qui semble en relever l'éclat. Il étoit d'une taille médiocre, mais assez bien proportionnée. Un front large, des cheveux châtains, & qu'il tenoit toujours avancés, de grands yeux enfoncés & couverts par des sourcils extrêmement garnis & presque joints, lui donnoient une physionomie rude, un air sombre & dur. Cependant jamais homme ne fit paroître plus de bonté, plus de douceur, plus d'humanité. Il n'étoit point doué de ces qualités brillantes faites pour primer au milieu d'un cercle ou dans la société; mais quel général montra plus de pénétration, plus de justesse, plus de profondeur de jugement! Son courage étoit froid & refléchi, son coup d'œil sûr & décisif. Il ne donna jamais de ces batailles rangées qui changent le destin des empires; cependant il passa avec justice pour le plus habile Capitaine de l'Europe dans le temps où l'art de la guerre étoit le plus approfondi, parce qu'il sçut toujours réparer ses défaites, & faire beaucoup avec peu. Louis XIV apprit sous lui le mé-

tier de la guerre, & fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant, & ne décidant rien. Turenne étoit, avec tant de sujets de s'enorgueillir, d'une modestie sans exemple. Il eut surtout dans un souverain degré cette vertu si rare, & cependant si belle, si digne de l'humanité, le désintéressement. Il ne sçavoit pas s'il manquoit d'argent, ou s'il en avoit, & pour finir son éloge, il cultiva l'amitié. La seule foiblesse qu'on pourroit lui reprocher, car il faut que tout homme paye le tribut qu'il doit à l'humanité, c'est sa vanité sur sa naissance.

Turenne montra dès sa plus tendre jeunesse le goût le plus décidé pour l'art de la guerre où il devoit un jour acquérir tant de gloire. Cependant la délicatesse de son tempérament sembloit s'opposer à ce qu'il embrassât ce parti, & on ne le lui dissimuloit point. Le jeune Turenne n'ayant alors que dix ans, prit une résolution assez étrange pour faire cesser ce discours; il s'échappa la nuit pendant une saison assez rigoureuse, & courut sur le rempart de Sedan, comptant y rester jusqu'au lendemain. Aussitôt qu'on s'apperçoit de son absence, on le cherche dans toutes les principales maisons de la ville; mais inutilement. Son gouverneur désespérant de le rencontrer, passe, pour s'en retourner, à travers les batteries du rempart. Mais quelle fut sa surprise de voir le Vicomte couché sur l'affut d'un canon, & profondément endormi! Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le détermina à venir au château; il vouloit absolument passer la nuit où on l'avoit trouvé. La crainte que l'on eut qu'il ne se livrât à quelques autres tentatives imprudentes, empêcha qu'on ne lui parlât davantage de la délicatesse de son tempérament.

Le Vicomte fit ses premieres campagnes sous le Prince Maurice de Nassau son oncle maternel. Ce prince qui passoit à juste titre pour un des plus grands Capitaines de son siécle, voulut que

ſon neveu commençât par prendre le mouſquet, & qu'il ſervît comme un ſimple ſoldat avant que de l'élever à aucun grade. Il fut fait Maréchal de camp à 23 ans, Maréchal de France à 32, & Maréchal général des camps & armées du Roi à 48.

Le déſintéreſſement & la génerosité tiennent un des premiers rangs parmi les vertus militaires de cet homme illuſtre. Lors de la campagne de 1673, un officier général lui propoſa, dans le comté de la Mark, un gain de quatre cens mille livres, dont la cour ne pouvoit jamais rien ſçavoir : „ Je vous ſuis fort obligé, répondit-il; mais „ comme j'ai ſouvent trouvé de ces occaſions, „ ſans en avoir profité, je ne crois pas devoir „ changer de conduite à mon âge. „

A peu près dans le même tems, une ville fort conſidérable lui offrit cent mille écus, pour qu'il ne paſſât point ſur ſon territoire. „ Comme vo„ tre ville, dit-il aux députés, n'eſt point ſur la „ route où j'ai réſolu de faire marcher l'armée, „ je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez. „

Les ſuccès glorieux de cette campagne de 1673 procurerent au général un accueil des plus flatteurs à Verſailles. Louis XIV ne lui refuſa point ſes louanges, & lui dit que le marquis de S. Abre ne ſerviroit plus ſous lui, parce que dans ſes lettres au miniſtre, il avoit blâmé quelques-uns des partis qu'il avoit pris. „ Pourquoi ne m'a-t-il „ point parlé? répondit le Vicomte; je l'aurois „ écouté avec plaiſir, & j'aurois profité de ſes con„ ſeils „. Il excuſa enſuite S. Abre, en fit l'éloge, lui obtint des récompenſes, & ſe fit promettre qu'on ne le priveroit point d'un officier d'un mérite auſſi diſtingué.

Les fatigues de la campagne de 1674 avoient cauſé de grandes maladies dans l'armée Françoiſe. On vit partout Turenne tenir aux ſoldats des diſcours paternels, & toujours la bourſe à la main. Lorſque ſon argent étoit épuiſé, il empruntoit du premier officier qu'il rencontroit, &

vertu à ſon armée ; mais avec cette modeſtie qui accompagnoit toutes ſes actions. Après la priſe du fort de Solre dans le Hainault en 1637, les premiers ſoldats qui entrerent dans la place, y ayant trouvé une très-belle perſonne, la lui amenerent comme la plus précieuſe portion du butin. Turenne feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite ſi honnête. Il fit tout de ſuite chercher ſon mari, en lui diſant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes ſoldats l'honneur de votre femme.*

La campagne de 1675 fit le plus grand honneur à Turenne, & cet habile Général avoit ſu non-ſeulement profiter des fautes des ennemis, mais encore les prévoir. Lorſqu'après la victoire ſur les Allemands commandés par le Duc de Lorraine & par Caprara, les officiers de ſon armée ſe raſſembloient autour de lui pour le féliciter ſur cette victoire qui étoit le fruit de ſes ſavantes manœuvres : *Meſſieurs*, leur dit Turenne, *avec des gens comme vous on doit attaquer hardiment, parce qu'on eſt ſûr de vaincre.*

Un autre trait de ſa modeſtie. Un homme également borné & indiſcret lui rappellant la journée de Rhetel en 1650 où il s'étoit laiſſé battre par le Maréchal de Pleſſis-Praſlin, lui demandoit comment il avoit perdu cette bataille ; Turenne lui répondit ſimplement : *Par ma faute.*

La réputation de la plus exacte probité qu'il s'étoit acquiſe, faiſoit regarder ſa parole, même par les nations étrangeres, comme le plus ſûr garant qu'elles puſſent obtenir. Une armée Françoiſe s'étoit approchée du lac de Conſtance, ſous prétexte de mettre à contribution quelques terres de la maiſon d'Autriche. Les Suiſſes, auxquels l'ambition de Louis XIV étoit ſuſpecte, craignirent une invaſion rapide & imprévue dans leurs poſſeſſions. Ils envoyerent dans l'inſtant des députés à Turenne pour lui dire qu'avec d'autres

ils croiroient n'avoir jamais assez pris de précautions pour leur sureté ; mais qu'avec lui ils ne demandoient que sa parole, qu'il n'entreprendroit rien contre eux. *Raguenet.*

Turenne étoit bon. Un jour qu'il visitoit son camp, quelques officiers qui le précédoient demanderent à des soldats qu'ils virent très-embarrassés, ce qu'ils faisoient là : „ Nous cachons, ré„ pondirent-ils, jusqu'à ce que le Général soit „ passé, des vaches que nous avons dérobées „. Turenne, qui étoit assez près pour entendre la conversation, ajouta tout de suite : „ Il pourra „ passer bientôt : mais une autre fois, pour n'être „ pas pendus, je vous conseille de vous mieux „ cacher „. *Pelisson.*

Un jeune gentilhomme de l'arriere-ban qui arrivoit au camp, demanda à Turenne lui-même où il mettroit ses chevaux. Un rire universel & insultant suivit cette question singuliere. La plaisanterie eût sans doute été poussée plus loin, si le Général, avec le sérieux & la bonté qui lui étoient ordinaires, n'eût pris la parole. „ C'est donc, „ dit-il, une chose bien étonnante, qu'un homme „ qui n'est jamais venu à l'armée en ignore les „ usages ? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à se moc„ quer de lui, parce qu'il ne sait pas des choses „ qu'il ne peut savoir, & qu'au bout de huit „ jours il saura aussi bien que vous „ ? Il ordonna en même-temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, & de l'instruire des autres usages.

On n'oubliera point ici le trait qui lui mérita le titre glorieux de *Pere des soldats.* L'armée de France faisoit une pénible retraite pendant laquelle Turenne étoit jour & nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insultes des Impériaux. Dans le cours de cette marche le Vicomte étant retourné sur ses pas pour voir si tout étoit en ordre, apperçut un soldat qui, n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jetté au pied d'un ar-

bre pour y attendre la fin de ses maux. Turenne aussitôt descend de cheval, aide ce soldat à se relever, lui donne sa monture, & l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer.

Ce Général s'apperçut un jour en se retournant que plusieurs cavaliers baissoient la tête à cause de quelques boulets qui venoient d'une éminence, & qu'ils se redressoient d'abord, crainte de réprimande. *Non, non*, dit-il, *il n'y a pas de mal ; cela mérite bien une révérence.*

Celui qui parle sans cesse du grand nombre de ses affaires, donne une preuve non équivoque de la médiocrité de ses talens. Losque les vrais génies exécutent les entreprises les plus laborieuses, à peine en parlent-ils. Voici comme Turenne dans une lettre faisoit part d'une des plus signalées victoires qu'il eût remportées : „ Les ennemis sont „ venus nous attaquer, nous les avons battus, „ Dieu en soit loué ; j'ai eu un peu de peine, je „ vous souhaite le bon soir, je me mets dans mon „ lit „.

Quel Général inspira plus d'amour & de confiance à ses soldats que Turenne ? Il avoit en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour qu'épuisé de veilles & de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des fantassins qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupérent des branches d'arbres pour lui faire une hute. Des cavaliers arriverent qui la couvrirent de leurs manteaux. Turenne s'éveille dans cet instant, & demande à quoi on s'amuse, au lieu de marcher. „ Nous voulons, „ répondirent les soldats, conserver notre pere ; „ c'est notre plus grande affaire ; si nous venions „ à le perdre, qui nous rameneroit dans notre „ pays „ ?

Ce Général étoit dans l'usage de visiter souvent son camp. Sa vigilance redoubloit lorsque ses

qu'il eût à l'accompagner ; il le mena jusqu'au bord du fossé de la place assiégée. Le soldat avoit la peur peinte sur le visage ; & le Vicomte en le congédiant, lui dit : *Retourne boire avec tes camarades ; mais n'y parle pas mal d'un homme aussi brave que toi.*

Ce général savoit pénétrer les sentimens qu'on vouloit lui cacher. Un militaire fort modeste avouoit franchement qu'il avoit peur quand il alloit au feu ; mais il ajoutoit que ce mouvement machinal ne l'empêchoit pas de faire son devoir avec honneur, & qu'il étoit transporté de joie quand il pouvoit prévenir les ordres de son général. Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, & laissa entrevoir dans le chemin quelqu'inquiétude. Un camarade, fort fanfaron, qu'on lui avoit donné, croyant surprendre l'estime de Turenne, vint le prier de lui donner un autre officier qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissoit d'exécuter. *Celui qui est envoyé avec moi*, disoit-il, *est un homme à lâcher pied dans l'action, & même il avoue ingénument son peu de courage.* „ Eh, Monsieur, répond aussitôt Turenne, si vous n'aviez pas plus de peur „ que lui, vous ne seriez pas ici. Retournez „ promptement où je vous ai envoyé ; vous courez risque de ne vous y pas trouver à temps. „ Votre poltron pourroit bien vous ôter la gloire „ de l'action „. Ce qui, ajoute Furetière qui rapporte cette anecdote, se trouva véritable.

Les jeunes filles, disoit Turenne, croient que les hommes mariés caressent sans cesse leurs femmes, & les moines s'imaginent que les gens de guerre ont toujours l'épée à la main ; cependant on fait quelquefois dix campagnes sans tirer l'épée.

Il étoit persuadé qu'une armée qui passoit cinquante mille hommes, étoit incommode au général qui la commandoit, & aux soldats qui la composoient.

descend tout bouillant de colere, & vient la canne haute faire avancer le cocher du vicomte de Turenne. Il jure, il tempête. Le Vicomte regardoit tranquillement cette scène, lorsqu'un marchand étant sorti de sa boutique, un bâton à la main, se mit à crier : *Comment ! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne !* Le jeune seigneur à ce nom se crut perdu, & vint à la portiere du carrosse de Turenne lui demander pardon. Il le croyoit bien en colere. Mais le Vicomte s'étant mis à sourire : „ Effectivement, Monsieur, lui dit-il, vous en- „ tendez fort bien à châtier mes gens : quand ils „ feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, „ je vous les enverrai „. *Raguenet.*

M. Rousseau de Genève a rapporté cette autre anecdote. Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte du Turenne, en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans son anti-chambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George.---- Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en se frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper si fort.*

Le Maréchal de la Ferté, homme vif & emporté, ayant trouvé à l'armée un garde du Vicomte de Turenne hors du camp, lui demanda ce qu'il faisoit, & sans attendre sa réponse, s'avança sur lui, & le chargea à coups de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître, & exagéroit fort les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du Maréchal. Mais le vicomte de Turenne feignant de s'en prendre au garde même : „ Il faut, „ lui dit-il, que vous soyez un bien méchant „ homme pour l'avoir obligé à vous traiter de la

de distinction, il passa près d'une compagnie d'artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entr'eux au sujet d'un coup qui paroissoit difficile à décider, ils appellerent sans façon M. de Turenne, & lui demanderent de juger le coup. Le Vicomte, qui s'amusoit apparemment de ces méprises, n'eut garde de se faire connoître : il prit sa canne, mesura les distances, & jugea en faveur de l'un d'eux. Celui qu'il avoit condamné se fâcha, lui dit même quelques injures. Turenne, sans faire paroître la moindre émotion, & croyant avoir pu se tromper, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques officiers qui le cherchoient. Le terme de *Monseigneur* qu'ils lui adresserent, ouvrit les yeux aux joueurs; l'artisan qui l'avoit injurié, se jetta à ses genoux pour lui demander pardon. *Mon ami*, lui dit simplement Turenne en le quittant, *vous avez eu tort de croire que je voulusse vous tromper.* Vies des hommes illustres.

Le Maréchal de Turenne étoit assez grand homme pour avouer ses foiblesses & en rougir. Louis XIV, qui l'estimoit beaucoup, lui avoit confié le secret d'une négociation dont *Madame* étoit chargée auprès du Roi d'Angleterre, Charles II son frere. Turenne, qui étoit l'amant de la marquise de Coaquin & sa dupe, eut la foiblesse de lui révéler ce secret que *Monsieur* ignoroit, mais qu'il sut bientôt par l'indiscrétion de la marquise. Ceci donna lieu à plusieurs tracasseries dont le Roi se plaignit au Maréchal. Quelque temps après, le Chevalier de Lorraine étant venu un soir voir M. de Turenne, & ayant par occasion rappellé ce fait dans la conversation, le Vicomte l'interrompant, lui dit : „ Chevalier, si „ vous voulez parler de cela, commençons donc „ par éteindre les bougies. „

Si Turenne avoit un défaut, c'étoit l'entêtement pour sa maison. Il le portoit jusqu'à donner

Madame de Sévigné rapporte dans ses lettres que que ques jours après la mort de Turenne, un fermier de Champagne vint demander à son seigneur la résiliation du bail de sa ferme ou une diminution considérable. On lui demanda pourquoi? Il répondit „ que du temps de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec sureté, & „ compter sur les terres de ce pays-là; mais que „ depuis sa mort tout le monde quittoit, croyant „ que les ennemis vont y entrer „. Voilà, ajoute Madame de Sévigné, des choses simples & naturelles qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier & les Mascaron.

Madame de Sévigné, dans une autre de ses lettres, cite un trait qui montre à quel point cet homme illustre avoit porté le désintéressement. „ M. de Turenne, dit cette dame, avoit quarante „ mille livres de rente de biens de succession: & „ M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes „ payées, il ne lui restoit que dix mille livres de „ rente; c'est deux cens mille francs pour tous ses „ héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas „ le nez. Voilà, continue-t-elle, comment il s'est „ enrichi en cinquante années de service „.

Ce général ne partoit jamais pour ses campagnes qu'il n'eût fait avertir auparavant les ouvriers & les marchands qui avoient fait quelques fournitures pour sa maison, de remettre leurs mémoires entre les mains de son intendant. La raison qu'en apportoit cet homme bon, généreux, équitable, c'est qu'il ne savoit pas s'il reviendroit de la campagne.

VAILLANT, (JEAN FOY)

Savant antiquaire, né à Beauvais en 1632. Lors du renouvellement de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres en 1701, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, & bientôt après il obtint la place de pensionnaire. Il mourut en 1706.

ON a de ce savant plusieurs ouvrages d'érudition qui ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. Son goût pour les médailles s'étoit déclaré de bonne heure, & il y acquit des connoissances qui lui mériterent la confiance du ministre. C'est à ses soins que l'on doit une partie des richesses du cabinet du Roi en ce genre. Le langage numismatique lui étoit si familier, *qu'il lisoit*, disoit-on, *une médaille comme un manceau lit un exploit.*

Ce savant antiquaire parcourut l'Egypte, la Perse, & plusieurs autres pays étrangers, & forma une collection de médailles très-rares, sur lesquelles il a donné différentes dissertations. Dans un voyage qu'il avoit entrepris sur mer pour aller à Rome, il lui arriva une aventure assez bizarre. Il étoit avec plusieurs autres François sur une barque de Livourne, qui le second jour de leur départ du port de Marseille, fut attaquée & prise par un corsaire d'Alger. Les François qui n'avoient point de guerre avec les Algériens, se flattoient qu'on les mettoit à terre; & cela s'étoit pratiqué ainsi dans des occasions toutes récentes. Le corsaire s'en défendit sur ce qu'il étoit trop éloigné des côtes, & qu'il n'avoit de vivres que ce qu'il lui en falloit pour son retour. On ne laissa pas de les dépouiller comme les autres, en leur disant, *bona pace Fran-*

ési ; lorſqu'ils furent à Alger, on les traita tous en eſclaves. Le conſul de la nation les reclama inutilement. Le Dey d'Alger s'obſtina à les retenir en repréſailles de huit Algériens qui étoient, diſoit-il, aux galeres du Roi, & dont il n'avoit pu obtenir la liberté. Enfin après quatre mois & demi de cette captivité, il fut permis à M. Vaillant de retourner en France. On lui rendit une vingtaine de médailles d'or qu'on lui avoit priſes, & il entra dans une barque qui partoit pour Marſeille. Elle faiſoit route depuis deux jours avec un vent favorable, lorſque le pilote apperçut un bâtiment de Salé, qui avançoit à force de voiles ; & quelque manœuvre qu'il fit pour l'éviter, le corſaire l'approcha à la portée du canon. Alors M. Vaillant qui craignoit pour ſes médailles d'or qu'on lui avoit rendues à Alger, les avala ſans héſiter. Un coup de vent éloigna le bâtiment preſqu'auſſitôt du corſaire, & le jetta ſur les côtes de Catalogne, où il faillit à échouer. Il vint enſuite s'embarraſſer entre les bancs de ſable qui ſont vers les embouchures du Rhône. Il y perdit ſes ancres ; & M. Vaillant s'étant mis dans l'eſquif, aborda lui cinquiéme au rivage le plus prochain. Cependant les médailles qu'il avoit avalées, & qui pouvoient peſer cinq à ſix onces, l'incommodoient extrêmement. Il conſulta deux médecins ſur ce qu'il avoit à faire : l'accident leur parut ſingulier ; mais ils ne demeurerent pas d'accord du reméde, & dans l'incertitude M. Vaillant ne fit rien. La nature le ſoulagea d'elle-même de tems à autre ; & il avoit recouvré plus de la moitié de ſon tréſor, lorſqu'il arriva à Lyon. Il y alla voir un curieux de ſes amis à qui il conta ſes aventures, & n'oublia pas l'article des médailles. Il lui montra celles qui lui étoient déjà revenues, & lui fit la deſcription de celles qu'il attendoit encore. Parmi ces dernieres étoit un Othon, que ſon ami déſiroit beaucoup d'avoir. Il demanda à M. Vaillant qu'il lui cédât cette mé-

daille pour un certain prix. Ce ſavant y conſentit pour la rareté du fait, & heureuſement il ſe trouva le jour même en état de tenir ſon marché. *Hiſt. de l'Académie des Inſcriptions.*

Ce ſavant fut marié deux fois ; & par une diſpenſe particuliere du Pape, il épouſa ſucceſſivement les deux ſœurs ; diſpenſe d'autant plus ſinguliere, qu'il avoit eu un enfant de la ſeconde du vivant de la premiere. Auſſi eut-il bien de la peine à l'obtenir. On ne l'accorda qu'à ſes inſtances & à ſes importunités, & il fut obligé, avant que d'en venir là, de travailler pendant quelque-temps, comme un ſimple manœuvre, à l'égliſe de ſaint Pierre de Rome. *Mémoires des Hommes Illuſtres, par le P. Niceron.*

VAN-DYCK, (ANTOINE)

Peintre de l'école Flamande, & éleve de Rubens, né à Anvers l'an 1599, *mort à Londres en* 1641.

VAN-DYCK, né avec le génie de la peinture, s'annonça de bonne heure par des progrès rapides. Inférieur à ſon maître pour la vivacité du génie & la poéſie de la compoſition, il le ſurpaſſoit par l'élégance du deſſein & la fraîcheur des carnations. Son pinceau eſt d'ailleurs plus pur, plus coulant que celui de Rubens. Comme Van-dyck aimoit le faſte & la dépenſe, il ſe vit obligé d'abandonner le genre de l'hiſtoire pour ſe livrer au talent plus lucratif des portraits. On s'empreſſoit de ſe faire peindre par lui. Il faut avouer auſſi qu'aucun peintre n'a mieux ſu ſaiſir cet inſtant fugitif où le caractere de la phyſionomie ſe montre avec le plus d'avantage. Les attitudes de ſes portraits ſont ſimples, mais d'un choix agréable. Les têtes en ſont toujours deſſinées dans la

derniere perfection, & les mains ont cette belle proportion que l'on ne rencontre que dans la nature choisie.

Van-dyck étoit le plus habile des éléves de Rubens. Un soir que ce maître étoit sorti pour aller prendre l'air, selon sa coutume, Van-dyck & ses camarades entrerent secrétement dans le cabinet de Rubens pour y observer sa maniere d'ébaucher & de finir. Comme ils s'approchoient de plus près pour mieux examiner, un d'entr'eux, poussé par un autre, tomba sur ce tableau; il effaça le bras de la Magdelaine, la joue & le menton de la sainte vierge, que Rubens venoit de finir. On craignit les suites de cette imprudence, & tous les éléves étoient fort embarrassés sur ce qu'ils devoient faire, lorsque l'un d'eux plus décidé, dit : „ Il „ faut, sans perdre de temps, risquer le tout „ pour le tout. Nous avons encore environ trois „ heures de jour ; que le plus coupable de nous „ prenne la palette, & tâche de réparer ce qui „ est effacé. Pour moi je donne ma voix à Van- „ dyck «. Tous applaudirent à ce choix, excepté Van-dyck, qui enfin pressé par leurs prieres, & craignant lui-même la colere de Rubens, se mit à l'ouvrage. Il réussit si bien, que le lendemain Rubens, en examinant son travail de la veille, dit en présence de ses éléves qui trembloient de peur : » Voilà un bras & une tête qui ne sont pas » ce que j'ai fait hier de moins bien ». Ce tableau qui est un des plus beaux de ce maître, est une descente de croix qui se voit encore aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame d'Anvers.

Quelques années après que Van-dyck fut sorti de l'ecole de Rubens, le chapitre de l'église collégiale de Courtray le chargea de peindre le tableau du grand autel, ce qu'il exécuta à Anvers, & partit lui-même pour le placer. A son arrivée les chanoines accoururent pour voir le tableau; le peintre les pria d'attendre qu'il fût en place, parce qu'il n'étoit possible d'en juger que lorsqu'il

seroit mis dans son vrai point de vue. On ne se rendit point à toutes ces raisons. Le tableau fut déroulé, & Van-Dyck ne fut pas peu surpris de voir le chapitre entier le regarder lui & son ouvrage avec mépris. On le traita de misérable barbouilleur ; on lui dit que le Christ avoit l'air d'un porte-faix, que les autres figures ressembloient à des masques, & tous ensemble lui tournerent le dos. Un des spectateurs lui conseilla seulement de remporter sa toile, & qu'elle pourroit servir à faire des paravents. Vand-Dyck ne se rebuta point ; il plaça son tableau, & le lendemain il alla de porte en porte prier ces messieurs de revenir. On ne daigna pas seulement l'écouter, & il n'eut d'eux que de nouvelles injures. Quelques connoisseurs passant par Courtray, virent ce tableau avec admiration, & le publierent par toute la ville. Bientôt on vint en foule pour le considérer ; les chanoines ne pouvant refuser une espèce de réparation, convoquerent un chapitre extraordinaire, dans lequel il fut arrêté que le tableau seroit trouvé beau ; & pour constater le mérite de l'auteur, ils ajouterent qu'il falloit lui commander deux autres tableaux pour différens autels. Mais Van-dyck leur répondit, qu'*il avoit pris la résolution de ne peindre désormais que pour des hommes, & non pour des ânes.*

Van-Dyck se retira en Angleterre, attiré par les bienfaits de Charles I, qui le fit Chevalier du Bain, & le gratifia d'une pension & d'un logement. Un jour qu'il faisoit le portrait de Charles, ce Prince s'entretenoit avec le Duc de Nortfolck, & se plaignoit assez bas de l'état de ses finances. Van-dyck paroissoit attentif à cet entretien. Le Roi l'ayant remarqué, lui dit en riant : *Et vous, Chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq ou six mille guinées* ? Oui, Sire, répondit le peintre, „ un artiste qui tient table ouverte à „ ses amis, & bourse ouverte à ses maîtresses, ne „ sent que trop souvent le vuide de son coffre-fort.

La

La Reine, épouse de ce Monarque, se faisoit peindre. Elle avoit des mains admirables. Comme Van-dyck s'y arrètoit long-temps, la Reine qui s'en apperçut, lui demanda pourquoi il s'appliquoit plus à rendre ses mains, que sa tête; „ C'est, „ dit-il, madame, que j'espere de ces belles „ mains une récompense digne de celle qui les „ porte „. Van-Dyck, comme l'on voit, ne laissoit échapper aucune occasion d'exciter en sa faveur la libéralité de ses protecteurs, & il en obtint des récompenses considérables. Cependant il mourut pauvre, & accablé d'inquiétudes, parce que, dévoré par un luxe excessif, il eut encore le chagrin de se trouver la dupe de quelques charlatans, & de voir s'évaporer dans les creusets de l'alchimie, la plus grande partie de l'or qu'il avoit amassé par son pinceau.

VAUBAN, (SÉBASTIEN LE PRESTRE DE)

Maréchal de France, & Commandant général des fortifications, sous Louis XIV; né en 1653, mort en 1707. Il étoit issu d'une famille noble & ancienne du Nivernois.

L'ART des fortifications peu connu jusqu'à Vauban, fit les progrès les plus rapides sous cet homme de génie. Après avoir augmenté sans cesse son expérience par la lecture de tout ce qui avoit été écrit sur la guerre, il osa se déclarer inventeur dans une matiere si périlleuse, & le fut jusqu'à la fin. L'Académie des Sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui feroit autant d'honneur à son corps, qu'il en faisoit à la France. Jamais,

dit ſon panégyriſte, les traits de la ſimple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un ſens droit & étendu qui s'attachoit au vrai par une eſpece de ſympathie, & ſentoit le faux ſans le diſcuter, lui épargnoit les longs circuits par où les autres marchent ; & d'ailleurs ſa vertu étoit en quelque ſorte un inſtinct heureux, ſi prompt, qu'il prévenoit ſa raiſon. Il mépriſoit cette politeſſe ſuperficielle dont le monde ſe contente, & qui couvre ſouvent tant de barbarie ; mais ſa bonté, ſon humanité, ſa libéralité lui compoſoient une autre politeſſe plus rare, qui étoit toute dans ſon cœur. Il ſéyoit bien à tant de vertus de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartienent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. Souvent le Maréchal de Vauban a ſecouru de ſommes aſſez conſidérables des officiers qui n'étoient pas en état de ſoutenir le ſervice ; & quand on venoit à le ſavoir, il diſoit qu'il prétendoit leur reſtituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du Roi. Il en a été comblé pendant tout le cours d'une longue vie, & il a eu la gloire de ne laiſſer en mourant qu'une fortune médiocre. Il étoit paſſionnément attaché au Roi ; ſujet plein d'une fidélité ardente & zélée, & nullement courtiſan ; il auroit infiniment mieux aimé ſervir que plaire. Perſonne n'a été ſi ſouvent que lui, ni avec autant de courage, l'introducteur de la vérité ; il avoit pour elle une paſſion preſque imprudente, & incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, & n'ont pas même combattu. En un mot, c'étoit un Romain qu'il ſembloit que notre ſiécle eût dérobé aux plus heureux tems de la République. *Fontenelle.*

Vauban conduiſit toujours les ſiéges auxquels Louis XIV ſe trouva. Ce fut à celui de Maſtricht en 1673, qu'il commença à ſe ſervir d'une méthode ſinguliere pour l'attaque des places qu'il

avoit imaginée par une longue suite de réflexions, & qu'il a depuis toujours pratiquée. Jusques-là il n'avoit fait que suivre avec plus d'adresse & de conduite les regles déjà établies ; mais alors il en suivit d'inconnues, & fit changer de face à cette importante partie de la guerre. Les paralleles & les places d'armes parurent au jour. Depuis cette époque il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les cavaliers de tranchée, tantôt un nouvel usage des sappes & des demi-sappes, tantôt les batteries en ricochet ; & par-là il avoit porté son art à une telle perfection, que le plus souvent, ce qu'on n'auroit jamais osé espérer, devant les places les mieux défendues, il ne perdoit pas plus de monde que les assiégés. *Eloge de Vauban.*

En 1677, Louis XIV ayant avec lui son frere & cinq Maréchaux de France, faisoit le siége de Valenciennes. Vauban dirigeoit toutes les opérations. Le Roi tint un conseil de guerre pour attaquer les ouvrages de dehors. C'étoit l'usage que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être apperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France se récrierent contre cette proposition : Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. „ Vous voulez, dit-il, ménager le sang » du soldat : vous l'épargnerez bien davantage » quand il combattra de jour sans confusion & » sans tumulte, sans craindre qu'une partie de » nos gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que » trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; » il s'attend toujours aux attaques de nuit : nous » le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille, il soutienne les » efforts de nos troupes fraiches. Ajoutez à cette » raison, que s'il y a dans cette armée des soldats » de peu de courage, la nuit favorise leur timidité ; mais que, pendant le jour, l'œil du mai-

» tre inspire la valeur, & éléve les hommes au-» dessus d'eux-mêmes ». Le Roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France. Les mousquetaires, par leur valeur, s'emparerent de la contrescarpe, tous les ouvrages furent emportés en plein jour, & la ville capitula lorsqu'on s'y attendoit le moins. *Siécle de Louis XIV.*

Au siége de Cambrai qui suivit celui de Valenciennes, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud & emporté, persuada au Roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au Roi : *Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place.* Du Metz l'emporta ; la demi-lune fut attaquée & prise : mais les ennemis étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, & le Roi y perdit plus de quatre cens hommes, & quarante officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, & s'en rendit maître, sans y perdre que trois hommes. Le Roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire. *Fragmens historiques par Racine.*

Vauban étoit au siége de Namur au commencement de l'année 1703, il donnoit ordre à des réparations nécessaires lorsqu'il apprit que le Roi l'avoit honoré du bâton de Maréchal du France. Ce citoyen, zélé pour le service de l'état, s'étoit lui-même refusé quelques années auparavant à cette élévation. Il craignoit que cette dignité empêchât qu'on ne l'employât avec des généraux du même rang, & n'occasionnât des difficultés contraires au bien du service. Vauban aimoit mieux être plus utile, & moins récompensé.

En 1706 la Feuillade avoit été chargé du siége de Turin. Comme cette opération étoit importante & difficile, Vauban offrit de servir comme volontaire dans l'armée, & uniquement pour donner ses conseils à la Feuillade. Ce jeune homme

qui avoit peu de talent & beaucoup d'orgueil, le refusa, & dit audacieusement : *J'espere prendre Turin à la Cohorn*; c'étoit le nom du directeur général des fortifications des Provinces-Unies, & le rival de Vauban. Cependant la Feuillade s'y prenoit si mal, qu'il ne fut pas plus avancé apres deux mois, que le premier jour. Louis XIV consulta sur ce siége Vauban, qui offrit encore d'aller conduire les travaux. *Mais, monsieur le maréchal*, lui dit le Roi, *songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité ?* „ Sire, répondit Vauban, „ ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâ„ton de Maréchal de France à la porte, & j'ai„derai peut-être le duc de la Feuillade à prendre „ la ville “. Ce vertueux citoyen fut refusé, parce que l'on craignit de donner un dégoût au général qui étoit gendre de Chamillard, ministre de la guerre. Turin avoit été investi le 13 mai, on ouvrit la tranchée la nuit du 2 au 3 juin, mais le siége fut levé le 7 septembre.

Vauban, que la dignité de Maréchal de France sembloit avoir rendu inutile, s'en consola avec ses savantes *oisivetés*; c'étoit le nom qu'il donnoit à des écrits qu'il avoit composés sur les fortifications, sur le commerce & l'agriculture. S'il étoit possible que les idées qu'il y propose s'exécutassent, ses oisivetés, dit son ingénieux panégyriste, seroient plus utiles que ses travaux. Son *projet d'une dixme royale* a été souvent réimprimé. Cette dixme, suivant le systême de l'auteur, devoit être levée en nature de fruits dans tout le royaume au profit du Roi, & devoit tenir lieu de toutes les autres impositions. Ce projet avantageux, mais qui souffroit bien des difficultés, n'a pas été adopté.

Vauban présenta à Louis XIV en 1704 un gros manuscrit qui contenoit tout ce qu'il y a de plus fin & de plus secret dans la conduite des places; présent, ajoute Fontenelle, le plus noble qu'un sujet puisse jamais faire à son maître, & que le maître ne pouvoit recevoir que de ce seul sujet.

L'Académie des Sciences, lors de son renouvellement en 1699, avoit demandé Vauban pour un de ses honoraires ; eh qui méritoit mieux cette place qu'un homme qui avoit rappellé du ciel les mathématiques pour les occuper aux besoins des hommes ! La mort le surprit lorsqu'il étoit prêt de finir un ouvrage sur les fortifications ; plusieurs de nos places, lors de la campagne de 1706. ne s'étant pas defendues comme il auroit souhaité, il vouloit défendre, par ses conseils, toutes celles qui seroient attaquées à l'avenir. *Eloge de Vauban.*

VAUGELAS, (CLAUDE FAVRE DE)

Ecrivain du seiziéme siecle, né à Chambery l'an 1585, mort en 1650. Il fut gentilhomme ordinaire, puis Chambellan de Gaston, Duc d'Orléans. L'académie Françoise le compte au nombre de ses membres.

VAUGELAS, par ses remarques sur la langue, & par sa traduction de Quinte-Curce, n'a pas peu contribué à épurer & à régler la langue Françoise. Il a employé peu d'expressions qui ayent vieilli. Son style est correct, mais il manque de cette souplesse, de cette aménité que nos bons écrivains ont su donner depuis à la langue Françoise. Vaugelas étoit un homme de bonnes mœurs, d'un caractere doux & d'un esprit agréable dans la société.

Cet auteur retoucha pendant trente ans sa traduction de Quinte-Curce. Voiture, qui étoit son ami, le railloit quelquefois à ce sujet. Il lui disoit qu'il n'auroit jamais achevé, que pendant qu'il en polissoit une partie, notre langue venant à

changer, l'obligeroit à refaire toutes les autres : à quoi il appliquoit plaisamment ce qui est dit dans Martial, de ce barbier qui étoit si long-temps à faire une barbe, qu'avant qu'il l'eut achevée elle commençoit à revenir :

Eutrapelus tonsor, dum circuit ora Luperci,
Expungitque genas, altera barba subit.

Ainsi, disoit-il, *altera lingua subit*. Au reste, cette traduction reçut les plus grands applaudissement. Balzac disoit que l'Alexandre de Quinte-Curce étoit invincible, & celui de Vaugelas inimitable.

Le Cardinal de Richelieu qui venoit de créer l'Académie Françoise, souhaitoit qu'elle s'occupât sérieusement à un dictionnaire de la langue. On lui témoigna que l'unique moyen d'avancer ce travail, étoit d'en charger M. Vaugelas, & de lui faire rétablir par le Roi une pension de deux mille livres dont il n'étoit plus payé. Le Cardinal goûta cet expédient, & la pension fut rétablie. Vaugelas alla aussi-tôt remercier son Éminence. Le ministre le voyant entrer dans sa chambre, lui dit : » Eh bien, monsieur, vous n'oublierez pas du » moins dans le dictionnaire le mot de *pension*. » Non, monseigneur, répondit Vaugelas, & moins » encore celui de *reconnoissance* ».

Vaugelas disoit qu'une mauvaise raison fait ordinairement moins de tort qu'un mot impropre, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui connoissent la fausseté d'un raisonnement ; au lieu qu'une expression vicieuse est remarquée de tout le monde.

Vaugelas mourut très-pauvre. On peut être surpris que cet homme de lettres estimé à la Cour, régié dans sa dépense, & n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misere ; mais les courses de Gaston & d'autres accidens avoient fort dérangé ses affaires. Son testament

fut remarquable. Après avoir disposé de tous ses effets pour acquitter ses dettes, il ajouta : » Mais comme il pourroit se trouver quelques » créanciers qui ne seroient pas payés, quand » même on aura reparti le tout ; dans ce cas ma » derniere volonté est qu'on vende mon corps » aux chirurgiens le plus avantageusement qu'il » sera possible, & que le produit en soit appli» qué à la liquidation des dettes dont je suis » comptable à la société ; de sorte que si je n'ai » pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois » au moins après ma mort ».

VAYER, (FRANÇOIS DE LA MOTHE LE)

Conseiller d'état, précepteur de Philippe Duc d'Anjou, depuis Duc d'Orléans, frere unique de Louis XIV ; né à Paris en 1588, mort en 1672 à 85 ans. Il avoit été de l'académie Françoise.

L'ACADÉMIE, dit Vigneul Marville, le considéroit comme un de ses premiers sujets ; mais le monde le regardoit comme un bourru qui vivoit à sa fantaisie & en philosophe sceptique. Sa physionomie, continue cet auteur, & sa maniere de s'habiller faisoient juger à quiconque le voyoit que c'étoit un homme extraordinaire : il marchoit toujours la tête levée & les yeux attachés aux enseignes des rues par où il passoit, & c'est pour cette raison que Vigneul, avant de le connoître, le prenoit pour un astrologue. Il avoit, dit Bayle, plus d'érudition & de lecture que la plupart de ses confreres de l'académie ; mais ils écrivoient presque tous plus élégamment que lui. Dans le fond c'étoit un homme d'une conduite

réglée, semblable à celle des anciens sages; un vrai philosophe dans ses mœurs, qui méprisoit même les plaisirs permis, & qui aimoit passionnément la vie du cabinet, à lire & à composer des livres. Au milieu de sa nombreuse bibliothéque, il se voyoit entouré de livres écrits en divers siecles, en diverses langues, dont l'un lui disoit blanc, l'autre noir. Frappé d'y trouver cette multiplicité, cette contrariété d'opinions sur tous les points que Dieu a livrés à la dispute des hommes, il en vint à conclure que la sceptique étoit de toutes les philosophies la plus sensée. La méthode de ce Philosophe qui mettoit tout en problême, est de ne donner jamais les raisons de se décider pour l'affirmative, sans mettre à côté celles qui prouvent la négative. Si, à la place des raisons, le Vayer rapporte des faits historiques qui prouvent une vérité, on est assuré d'en trouver autant de contraires qui la combattent. Philosophe à la journée, comme il le dit quelque part dans ses ouvrages, il adopte aujourd'hui une opinion qu'il abandonnera demain, s'il pense que l'opinion contraire soit plus vraisemblable.

La Mothe le Vayer, selon M. de Voltaire, est beaucoup plus hardi que Bayle dans son scepticisme, & moins réservé dans ses libertés cyniques. Mais le Vayer semble nous prévenir lui-même à cet égard dans un de ses ouvrages où il dit que les plus grands auteurs ont besoin d'être interprétés favorablement, & il ajoute: " Les
» livres d'un homme sont à mon sens de fort mau-
» vais garans de ses inclinations, & je n'ai jamais
» cru qu'on pût former un bon jugement des
» mœurs d'une personne par ses écrits ".

Saint-Sorlin Desmarets, non moins connu par son fanatisme que par le poëme de Clovis, voyant passer un jour dans la gallerie du Louvre la Mothe le Vayer : *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion*. Notre Philosophe se tourna vers lui, & daigna lui dire : *Mon ami, j'ai tant de*

religion, que je ne suis point de ta religion.

Quoique le Vayer aimât beaucoup la tranquillité, la retenue dont il faisoit profession parut l'abandonner, lorsque Vaugelas publia ses remarques sur la langue. Il craignoit, s'il les adoptoit, d'être dans une espece de nécessité de repasser tout ce qu'il avoit écrit; il prit donc le parti d'attaquer ces remarques qu'il prétendoit être pour la plupart ou fausses, ou inutiles; il ressembloit à ces bons religieux qui, accoutumés à leur ancienne discipline un peu relâchée, ne peuvent souffrir qu'on vienne la réformer & les réduire à un genre de vie plus régulier & plus austere. *Histoire de l'Académie.*

Les relations des pays éloignés faisoient le plus grand amusement de le Vayer. Dans sa derniere maladie, & ayant la mort sur les levres, son ami Bernier vint le voir. Dès qu'il l'eut reconnu: *Quelles nouvelles avez-vous du grand Mogol*, lui demanda-t-il? Ce furent ses dernieres paroles, il expira peu de temps après.

Le Vayer avoit un fils abbé que la mort lui enleva à l'âge de 35 ans. C'est à cet abbé que Boileau a adressé sa quatrieme satyre. Il fit imprimer les œuvres de son pere, dont il y a une derniere édition de 1756 en 16 grands vol. *in*-8°.

VENDÔME, (LOUIS-JOSEPH DUC DE)

Mort à Vignaros en Espagne le 11 Juin 1712, âgé de cinquante-huit ans. Il étoit arriere petit-fils de Henri IV, & de Gabrielle d'Estrées.

LE Duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, étoit intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connoissant ni la haine, ni l'envie,

ni la vengeance. Il n'étoit fier qu'avec des Princes ; il se rendoit l'égal de tout le reste. C'étoit le seul général sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal, & méchanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent point les soldats au combat : ils combattoient pour le Duc de Vendôme ; ils auroient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageoit quelquefois. Il ne passoit point pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le Prince Eugène, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeoit trop les détails ; il laissoit périr la discipline militaire ; la table & le sommeil lui déroboient trop de temps. Cette mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action il réparoit tout par une présence d'esprit & par des lumieres que le péril rendoit plus vives ; & ces jours d'action, il les cherchoit toujours ; moins fait, à ce qu'on disoit, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le Prince Eugène. *Essai sur l'histoire générale par M. de Voltaire.*

Lors de la journée de Steenkerque en 1692, le Maréchal de Luxembourg parcourant les rangs pour animer tout le monde à bien faire, dit à Vendôme : *Pour vous, je n'ai rien à vous recommander.* " Monsieur le Maréchal, repliqua » Vendôme, mort ou vif, je serai loué aujourd'hui » d'hui des honnêtes gens ". *Campagnes de Vendôme.*

Lorsqu'il fut à la tête des armées, le moindre soldat, comme il est dit dans le portrait de ce général, auroit sacrifié sa vie pour lui. Il faisoit durant l'hiver de 1705 le siege de Verue. La neige combloit tous les jours la tranchée ; la gelée rendoit la terre aussi dure que les pierres. Les soldats tomboient morts de froid à chaque instant. L'armée savoit qu'il y alloit de la gloire de son général, qu'elle appelloit son pere, de prendre la place : on n'entendit pas un murmure.

Il reçut un jour un éloge bien flatteur & bien naïf en même temps d'un jeune Seigneur qu'il avoit envoyé en Cour pour annoncer la victoire qu'il venoit de remporter à Luzara en 1702. Ce jeune Seigneur s'embarrassa dans le récit qu'il en fit. Madame la Duchesse de Bourgogne qui étoit présente, rioit de tout son cœur ; Louis XIV ne perdoit rien de sa gravité. Le jeune Seigneur ayant fini son récit comme il put, dit au Roi : » Sire, il est plus facile à M. de Vendôme de » gagner une bataille, qu'il n'est aisé de la ra- » conter ».

On a eu souvent lieu de louer sa présence d'esprit. Des troupes qui étoient à ses ordres plioient dans une occasion, & les officiers faisoient de vains efforts pour les retenir. Vendôme se jette aussitôt au milieu des fuyards, & crie à leurs chefs : *Laissez faire les soldats, ce n'est point ici, c'est là*, montrant un arbre éloigné de cent pas, *que ces troupes vont & doivent aller se réformer.* Ces paroles qui marquoient aux troupes que le général n'étoit pas mécontent de leur valeur, & qu'il s'en rapportoit à leur expérience, eurent le succès desiré. *Folard, commentaires sur Polybe.*

Dans le temps que ce général commandoit l'armée des deux couronnes dans la Lombardie, la désertion étoit considérable parmi les Italiens. En vain la peine de mort étoit exécutée contre tous les déserteurs, rien ne pouvoit fixer les soldats sous leurs drapeaux. A la fin, le général connoissant mieux le foible des Italiens, fit publier que tous ceux qui déserteroient, seroient pendus à l'instant & sans l'assistance d'aucun prêtre. Cette punition, comme on l'avoit prévu, fit plus d'impression sur ces lâches, que la mort même. Ils avoient bien voulu risquer d'être pendus ; mais ils ne voulurent pas courir le risque d'être pendus sans confession.

En 1710 le Duc de Vendôme fut envoyé au secours de Philippe V, Roi d'Espagne. Ce général

n'eut pas plutôt passé les Pyrénées, qu'il vit les grands délibérer sur le rang qu'ils lui donneroient. » Tout rang m'est bon, leur dit-il ; je ne viens » point vous disputer le pas, je viens sauver » votre Roi „. *Campagnes de Vendôme.*

Lors de la journée de Villaviciosa en 1710, les armées de Philippe & de l'Archiduc s'étant rencontrées, on se disposa de part & d'autre à une action sanglante & peut-être décisive. Comme les courtisans conjuroient Philippe de ne pas s'exposer & avec lui tout le Royaume : " Allons, Sire, » lui dit Vendôme, quand vous serez à la tête de » tant de braves gens, vos ennemis ne vous résis» teront pas „. *Barre, histoire d'Allemagne.*

La victoire ne tarda point à se décider en faveur de Philippe. Lorsque les troupes ennemies furent entiérement dissipées, ce Prince, au milieu du champ de bataille, témoigna à Vendôme qu'il avoit un besoin extrême de dormir. *Sire*, lui dit le Duc, *je vais vous faire arranger le meilleur & le plus beau lit qu'un Roi ait jamais eu.* Dans le même instant on plaça sous un arbre les drapeaux qu'on venoit de prendre. Le Roi se jetta dessus tout botté, & y dormit quatre ou cinq heures. *Barre, hist. d'Allemagne.*

Philippe V, plein de reconnoissance pour Vendôme, lui disoit qu'il lui devoit la couronne. Ce général qui avoit des rivaux jaloux de ses succès, répondit au Roi en lui renvoyant l'honneur de la victoire : *Votre Majesté a vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens.* On peut se rappeller ici ce proverbe espagnol : » Fais bien, tu auras des en» vieux : fais mieux tu les confondras „.

Louis XIV apprenant l'événement de la journée de Villaviciosa, où une armée vaincue jusqu'alors venoit de vaincre, parce qu'elle avoit été menée au combat par Vendôme : *Voilà*, dit-il, *ce que c'est qu'un homme de plus.* Campagnes de Vendôme.

Lorsque ce libérateur de l'Espagne eut fini sa

carriere à Vignaros, Philippe V lui donna en pleurant sa sépulture à l'Escurial au milieu des Rois ses prédécesseurs. Il l'avoit décoré pendant sa vie du titre & des honneurs de premier Prince du sang d'Espagne.

Ce Monarque disoit un jour au Duc de Vendôme : „ Il est surprenant qu'étant le fils d'un pere dont le génie étoit si borné, vous excelliez dans la science militaire. *Mon esprit*, répondit Vendôme, *vient de plus loin.* Il vouloit faire entendre qu'il ressembloit à Henri IV dont il avoit l'honneur de descendre.

VERTOT, (RENÉ AUBERT DE)

Historien François, né au château de Bennetot, au pays de Caux, d'une famille noble de Normandie, le 25 Novembre 1655, mort en 1735. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique, & fut associé à l'Académie des Belles-Lettres en 1705.

JAMAIS historien ne fut plus attentif à choisir des sujets nobles, élevés, capables d'intéresser & d'émouvoir : l'élégance & la pureté de sa diction répondent à la noblesse des sujets ; il les expose avec une grande netteté, & le détail des circonstances semble plutôt les embellir que les charger ; il exprime les différens caracteres par des traits fermes, énergiques & précis qui peignent l'ame même ; ses descriptions vives & animées entraînent le lecteur ; on marche avec l'armées qu'il met en mouvement, & selon qu'il l'a déterminé, on prend part à la victoire ou l'on gémit sur le sort des vaincus. Son imagination n'étoit pas moins vive dans sa conversation que dans ses écrits. Ami

fidele, sincere, officieux ; empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit. *Eloge de l'abbé de Vertot.*

Mais ne pourroit-on pas reprocher à cet historien d'avoir trop négligé l'étude des hommes, & de ne s'être pas mis assez au fait des affaires politiques qu'il avoit à traiter ? Son imagination le dominoit souverainement, & il n'y faisoit plier que trop souvent les faits dont il avoit rendu compte. L'abbé de Vertot ne se donnoit pas toujours la peine de consulter les mémoires qu'on lui envoyoit. Cet historien, ainsi qu'on l'a rapporté, avoit un siege fameux à décrire : les memoires qu'il attendoit ayant tardé trop long-temps, il écrivit l'histoire du siege, moitié d'après le peu qu'il en savoit, moitié d'après son imagination. Les mémoires arriverent enfin. *J'en suis fâché*, dit-il, *mais mon siege est fait.*

L'abbé de Vertot a écrit l'histoire de Malthe ; mais il est principalement connu par ses révolutions de Portugal, de Suède, & par ses révolutions Romaines. Cet abbé avoit été successivement capucin, prémontré, & changea souvent de bénéfices ; c'est ce qu'un mauvais plaisant appelloit *les révolutions* de l'abbé de Vertot. Il fut honoré dans ses dernieres années des titres de secrétaire des commandemens de Madame la Duchesse d'Orléans, & de secrétaire des langues de Monsieur le Duc d'Orléans. Le grand maître de l'ordre de Malthe le nomma en 1715 historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privileges, & lui donna la permission de porter la croix.

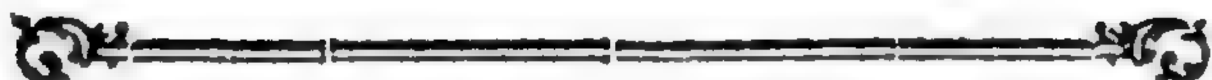
Cet abbé étoit curé de Normandie lorsqu'il écrivit l'histoire des Révolutions de Suède son premier ouvrage. Il fit paroître cette histoire en 1696, & elle fut reçue avec tant d'applaudissemens, que l'on en fit quatre éditions de suite sans lui donner une nouvelle date. Elle fut aussi traduite en diverses langues, & l'ouvrage fut si estimé à Stockolm même, que l'on prétend que

l'envoyé qui étoit sur le point de passer en France, fut chargé, par ses instructions, de faire connoissance avec l'auteur, & de l'engager par un présent de deux mille écus, à entreprendre une histoire générale de Suède : on ajoute que cet envoyé qui croyoit trouver l'abbé de Vertot à Paris dans les meilleures compagnies, & répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'en étoit informé, & qu'ayant appris que ce n'étoit qu'un curé de Normandie, il avoit rendu compte de sa commission d'une maniere qui fit échouer le projet.

Le pere Bouhours, bon juge en fait de style, assuroit qu'il n'avoit rien vu en notre langue qui, pour le style, fût au-dessus des Révolutions de Suéde & de Portugal ; & le célébre Bossuet, plus capable encore d'en juger, dit un jour au Cardinal de Bouillon, que c'étoit une plume taillée pour la vie du Maréchal de Turenne.

Lorsque l'abbé de Vertot apportoit à l'Académie des Inscriptions dont il étoit membre, des parties détachées de ses ouvrages historiques, il les lisoit lui-même. Mais à peine en avoit-il lu quelques pages, que s'unissant insensiblement à son sujet, il prenoit enfin réellement la place du héros, s'abandonnant à toute l'impétuosité de son courage, & alloit jusqu'à perdre la respiration. On l'a vu de même s'attendrir & verser des larmes avec la mere de Coriolan aux pieds de son fils.

Ce qui n'est peut-être pas moins digne de remarque, c'est que l'abbé de Vertot avoit près de quarante-cinq ans quand il composa le premier morceau d'histoire qu'il a donné au public ; & qu'il en avoit plus de soixante & dix quand il acheva celle de Malthe, qui a terminé sa course littéraire. *Eloge de l'abbé de Vertot.*



VESPASIEN, (TITUS FLAVIUS)

Empereur Romain, né dans une petite maiſon de campagne près de Rieti l'an 9 de Jeſus-Chriſt, d'une famille fort obſcure, mort l'an 79 dans le même lieu où il étoit né. Il avoit été élevé à l'Empire par ſon armée l'an 69.

IL eſt des hommes en qui les devoirs de leur place ſemblent élever le courage, & l'on ne connut toutes les vertus de Veſpaſien que lorſqu'il fut Empereur. Il ſuccédoit à une longue ſuite de Princes, ou méchans, ou imbécilles ; & il devoit être bien conſolant alors pour les Romains de voir un Empereur laborieux, ſobre, vigilant, ſachant la guerre, & aimant la paix, reſpectant les loix & les mettant en vigueur ; un Empereur enfin perſuadé que la ſouveraine puiſſance ne lui a été remiſe que pour le bonheur de ſes peuples. Veſpaſien s'occupa dans tout le cours de ſon regne à remédier aux maux de l'Empire, depuis long-temps en proie à des tyrans qui, pour comble de malheur, étoient prodigues juſqu'à la folie. Les finances étoient entiérement diſſipées, Veſpaſien les rétablit par ſa grande économie. On pouvoit peut-être lui reprocher d'avoir ſouvent employé des moyens très-bas pour avoir de l'argent ; mais l'uſage qu'il fit de cet argent ſemble l'excuſer.

Veſpaſien avoit obtenu le conſulat ſous l'Empereur Claude. Lorſque Nerva fut monté ſur le trône, il ſuivit ce Prince dans ſon voyage de Grèce. Néron prenoit plaiſir à déclamer de mauvais vers qu'il avoit faits, & à les chanter. Mal-

heur aux auditeurs qui n'avoient point assez de pouvoir sur eux pour résister au sommeil que ces vers insipides provoquoient. Vespasien ne put s'en défendre, & il encourut aussi-tôt la disgrace de cet Empereur comédien. Il se retira dans une petite ville où il n'attendoit que la mort, lorsqu'on lui apporta les provisions de lieutenant de l'Empereur pour la guerre contre les Juifs qui s'étoient révoltés. Cette guerre étoit importante, & Néron avoit besoin d'un général courageux, expérimenté, & dont le nom obscur ne fut pas capable de donner de l'ombrage au Prince. Vespasien remplissoit toutes ces conditions. Vigilant, actif, & toujours occupé de son objet, il fit la guerre dans la Palestine avec le plus grand succès. On le regarda bientôt comme l'homme le plus capable de soutenir la gloire de l'Empire, que Néron & ses successeurs qui ne firent que passer, avoient jetté dans le plus grand avilissement.

Vitellius étoit encore sur le trône, que Vespasien fut salué Empereur par les armées d'Orient. Il s'étoit transporté en Egypte pour y régler des mouvemens en sa faveur, lorsqu'il apprit à Alexandrie la mort de son rival. Le nouvel Empereur ne se fit pas d'abord aimer des habitans de cette ville. Les Alexandrins, amis du faste & de la dépense, ne trouvoient dans Vespasien qu'un homme simple, frugal, & qui les fatiguoit encore par des impositions nouvelles. Mais ce Prince sut bientôt gagner leur affection par une petite scène qui mérite d'être rapportée. Deux hommes du peuple, l'un aveugle, l'autre perclus d'une main, se jetterent à ses genoux, & le supplierent de les guérir. Ils étoient avertis, disent-ils, par leur dieu Sérapis, que le nouvel Empereur avoit ce pouvoir s'il vouloit appliquer sa salive sur les yeux de l'aveugle, & presser de son pied la main de celui qui étoit estropié. Vespasien, ennemi de tous ces petits moyens de surprendre l'admira-

tion du peuple, rejetta d'abord leur demande. Ces malheureux insisterent. Les courtisans qui croyent ou qui feignent de croire que rien n'est impossible à leur Prince, appuyerent les prieres des deux malades. Vespasien parut ébranlé par leurs instances ; mais après un moment de réflexion, il ordonna à plusieurs médecins d'examiner si l'aveugle & le paralytique qui se présentoient pouvoient être guéris par des secours humains. Les Médecins, après leur examen, répondirent en général, que dans celui qui se plaignoit de ne point voir, les organes de la vision n'étoient pas détruits ; & que la main de l'autre avoit souffert une espece de luxation qu'une pression forte pouvoit corriger. Et prenant aussi-tôt le langage de courtisan : " La volonté des dieux est peut-être „ que le Prince soit manifestement reconnu le „ ministre de leurs bienfaits envers les hommes „. Ils firent d'ailleurs observer à l'Empereur que le ridicule de cette guérison manquée ne pouvoit tomber que sur ces misérables ; mais que si au contraire elle réussissoit, son succès tourneroit à la gloire du Prince. Vespasien, persuadé par ce discours, consentit enfin à faire des miracles. Il ordonna qu'on lui amenât les malades, & se fiant à sa bonne fortune, il fit, d'un air assuré & en présence d'une multitude attentive, les opérations qui lui avoient été demandées ; aussi-tôt l'aveugle voit, & la main estropiée reprend ses fonctions. Suétone, Dion, Tacite rapportent ces faits, & ce dernier historien, pour confirmer la vérité de son récit, ajoute que du tems qu'il écrivoit, c'est-à-dire, sous le regne de Trajan, ceux qui avoient été témoins de ces guérisons subites persistoient à les attester, quoiqu'ils n'eussent plus d'intérêt à en imposer.

Vespasien ne fut pas plutôt sur le trône, que des flatteurs s'empresserent de lui fabriquer une généalogie qu'ils faisoient remonter jusqu'aux fondateurs de Rieti sa patrie. Ils lui donnoient

pour ancêtre un compagnon d'Hercule, dont on montroit un monument sur le grand chemin qui traversoit le pays des Sabins. Vespasien se moqua de ces généalogistes mercenaires, & ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation. *Histoire des Empereurs.*

Il étoit si éloigné de rechercher le faste & l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué & ennuyé de la longueur de la cérémonie, il dit ces mots qui décéloient toute la franchise de son caractere : " Je suis puni comme „ je le mérite. Il me sied bien, à l'âge où je suis, „ d'avoir voulu me décorer par le triomphe, com„me si cet honneur étoit dû à mes ancêtres, ou „ que j'eusse jamais été à portée de l'espérer. *Suétone & Dion.*

Le Roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, Roi des Rois, à Vespasien*; au lieu de réprimer cet orgueil, il se contenta de le mépriser, & répondit simplement : *Flave Vespasien à Arsace, Roi des Rois.*

Ce Prince vivoit familiérement avec les Sénateurs, les invitoit à sa table, & alloit manger chez eux. Il promettoit à ses amis de les railler, & lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre.

Vespasien n'étant encore que simple particulier, & vivant fort à l'étroit, avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent. C'est ce qui lui fut reproché par un vieil esclave, qui le voyant devenu Empereur, lui demanda avec les prieres les plus vives & les plus pressantes, d'être mis gratuitement en liberté. Comme Vespasien le refusoit, & exigeoit de l'argent : " Je le vois bien, dit l'esclave, „ le renard change de poil, mais non de carac„tere „.

Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un million de sesterces (cent vingt-cinq mille livres) à lui ériger une statue

colossale : “ Placez-la ici sans perdre de tems, „ leur dit-il, en présentant sa main formée en „ creux : voici la base toute prête „.

L'histoire de son régne fait mention de plusieurs autres traits pareils. Un de ses officiers le sollicitoit de donner une intendance à quelqu'un qu'il disoit être son frere ; le Prince se douta qu'il y avoit un marché. Il manda secrétement le candidat lui-même, qui avoua au Prince qu'il avoit promis une certaine somme à celui qui l'aidoit de sa faveur. Le Prince se fit payer cette somme, & accorda sur le champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, étant revenu à la charge : “ Je te con- „ seille, lui dit Vespasien, de te pourvoir d'un „ autre frere ; car celui que tu croyois ton frere, „ est le mien „.

Dans un voyage qu'il faisoit en litiere, il remarqua que son muletier s'étant arrêté sous le prétexte de ferrer ses mules, un particulier qui sollicitoit une affaire, avoit profité de l'occasion pour présenter sa requête. *Combien as-tu gagné à ferrer la mule ?* dit Vespasien au muletier : & il l'obligea de lui donner la moitié de la somme. C'est à cette anecdote rapportée par Suétone, que l'on a fait remonter l'origine de notre expression proverbiale, *ferrer la mule.*

Vespasien avoit mis un impôt sur les urines. Tite, son fils, qui avoit des sentimens plus élevés, témoigna qu'il désapprouvoit une exaction si sordide. Lorsque Vespasien eut reçu le premier argent de cet impôt, il le porta au nez de son fils, & lui ayant demandé s'il sentoit mauvais : „ Eh bien, ajouta-t-il, vous savez pourtant de „ quelle origine vient cet argent „.

Vespasien achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Mais il fit ensorte qu'une partie de ses extorsions fût attribuée à Cenis une de ses concubines. Cette femme qui avoit un esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes

de son état, vendoit les charges & les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés, innocens ou coupables, & les réponses mêmes de l'Empereur.

On imputoit encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce Prince ne regardoit les financiers que comme des éponges qu'il pouvoit presser après les avoir laissé se remplir.

Ces moyens qu'employoit Vespasien, furent blâmés principalement par les favoris de ce Prince qui pensoient que c'étoit à eux & non pas à lui à vendre ses graces. Mais si Vespasien vendit des absolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour avoir sa dépouille, & après l'exemple des Caligula & des Néron, ce pouvoit être un mérite. D'ailleurs Vespasien, lors de son élévation au trône, avoit trouvé les trésors de l'empire épuisés, & si ce Prince simple, frugal, économe, chercha à en amasser, ce ne fut que pour subvenir aux dépenses publiques. Il fit faire des travaux considérables pour les grands chemins, sans vexer les habitans des pays par lesquels ils passoient. Il répara les dommages que plusieurs villes avoient soufferts, soit par des tremblemens de terre, soit par des incendies. Il orna la capitale de plusieurs édifices, & étendit ses libéralités sur des citoyens qui se trouvoient dans le cas d'en avoir besoin. Des hommes consulaires qui étoient tombés dans la disette, obtinrent de ce bon Prince, pour soutenir leur rang, une pension annuelle de cinq cens mille sesterces) soixante-deux mille cinq cens livres.)

Vespasien, dès le commencement de son regne, s'étoit appliqué à rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès & les insolences désoloient les villes & les provinces. Il avoit eu soin surtout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il

avoit nommé récemment à un grade militaire, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton févére : *J'aimerois mieux que vous fentiffiez l'ail* : & il révoqua les provifions de la charge qu'il lui avoit donnée.

Vefpafien, naturellement porté à la clémence, ne connut point ces défiances ombrageufes qui amenent l'injuftice & la cruauté. Ses amis l'exhortant un jour à éloigner de fa perfonne Méfius Pompofianus, parce que le bruit couroit que fon horofcope lui promettoit l'Empire, il le fit conful, & ajouta en riant : » S'il devient jamais Empereur, » il fe fouviendra que je lui ai fait du bien. Je » plains, difoit-il quelquefois, ceux qui confpi» rent contre moi, & qui voudroient occuper ma » place; ce font des foux qui afpirent á porter un » fardeau très pefant „.

Un Démétrius affectoit de blâmer hautement la conduite de Vefpafien; il pouffoit même l'infolence jufqu'à fe préfenter devant ce Prince fans lui rendre aucuns honneurs dûs à fon rang. L'Empereur fe contenta de lui dire : „ Tu fais tout ce qui eft » en toi pour que je t'ôte la vie : mais je ne tue „ point un chien qui aboie ". Vefpafien fe contenta de faire enfermer ce cynique dans une ifle.

On pourroit peut-être reprocher à Vefpafien la mort du fénateur Helvidius Prifcus, & celle du Gaulois Sabinus & d'Epponine fa femme. Helvidius étoit un homme d'une exacte probité, mais dur, févere, & qui, fans égard pour le rang de Vefpafien, lui réfifta fouvent dans le fénat avec la plus grande audace. L'Empereur à la fin fatigué de fes excès, & qui pouvoit craindre qu'Helvidius ne tentât de fe former un parti, le livra à la juftice du Sénat. Il fut envoyé en exil, & peu de tems après l'Empereur donna ordre qu'on le fît mourir. Une réponfe d'Helvidius pourra faire connoître le caractere de ce fier Romain. Vefpafien dans un inftant d'emportement le menaçoit de la mort. » Vous ai-je dit, lui répondit Helvidius, que je

» fusse immortel? Vous serez votre métier de ty-
» ran en me donnant la mort; moi celui de ci-
» toyen en la recevant sans trembler. „

Le sort du Gaulois Sabinus & d'Epponine sa femme a plus de droit d'intéresser les ames sensibles par les circonstances que rapporte l'histoire. Sabinus s'étoit engagé dans la révolte des Bataves contre l'Empire. Il fut vaincu par les Séquanois, alliés des Romains. Il ne lui restoit d'autre parti à prendre, pour mettre sa vie en sûreté, que de se retirer en Germanie. Mais il étoit retenu par sa tendresse pour une épouse jeune, vertueuse, & qu'il ne lui étoit pas possible d'emmener avec lui. Dans cette extrémité, & craignant la séparation de sa chere Epponine, plus que la mort même, il se retira à sa maison de campagne, où il avoit des grottes souterraines fort profondes, qui n'étoient connues de personne, & qui lui servoient de retraite pour y cacher ses trésors. Résolu de s'y cacher lui-même, il commença par mettre le feu à sa maison de campagne, afin de faire croire qu'il avoit péri dans cet incendie. Et s'étant retiré dans sa caverne avec deux de ses affranchis sur la fidélité desquels il pouvoit compter, il en envoya un à sa femme pour lui annoncer qu'il avoit été consumé par les flammes. Il n'ignoroit pas quel coup il portoit à ce cœur sensible; mais son dessein étoit de confirmer dans le public la vérité du bruit de sa mort par la sincérité de la douleur de sa chere Epponine. En effet, cette tendre épouse n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, qu'elle s'abandonna aux pleurs, aux gémissemens. Elle passa dans cet état plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Sabinus instruit de sa situation, en craignit les suites. Il la fit avertir secrétement qu'il respiroit encore, mais qu'il ne respiroit que pour elle, & lui indiqua le lieu de sa retraite. Epponine y vola. Mais elle ne s'y rendoit que la nuit, afin d'écarter tout soupçon, & revenoit chez elle pendant le jour, où elle continuoit de se livrer à ses

chagrins

chagrins pour entretenir une erreur salutaire à tous deux. Peu à peu elle se permit des absences plus longues, & s'enterra avec son cher Sabinus. Les historiens ajoutent qu'étant devenue grosse, elle se délivra elle-même comme une lionne dans son antre, & qu'elle nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour. Elle passa près de neuf ans dans ce tombeau. Mais enfin les tentatives que cette vertueuse épouse faisoit souvent pour procurer à son mari un sort moins rigoureux, contribuerent à faire découvrir le lieu de sa retraite. Il fut pris avec sa femme & ses enfans. On les amena prisonniers à Rome, & parurent devant l'Empereur. Epponine parla à Vespasien avec courage, elle tâcha de l'attendrir, & lui présentant ses enfans : » César, lui dit-elle, » j'ai mis au monde ces tristes fruits de notre » disgrace, & je les ai allaités dans l'horreur des » ténebres, afin de pouvoir vous offrir un plus » grand nombre de suppliants «. Vespasien versa des larmes; mais la politique Romaine, cruelle à l'égard de tous les étrangers qui avoient favorisé les rebelles à l'Empire, combattit sa clémence. Il envoya Sabinus & Epponine au supplice, & ne fit grace qu'à leurs enfans. Cette généreuse gauloise reprenant alors tout son courage, & insultant par ses reproches un Prince qu'elle n'avoit pu fléchir par ses larmes, elle lui déclara qu'elle ne se reprochoit que ses prieres, & qu'elle avoit vécu avec plus de satisfaction dans l'obscurité d'un tombeau, que lui sur le trône.

Vespasien étoit parvenu jusqu'à l'âge de soixante-dix ans sans éprouver aucune incommodité; mais une violente douleur dans les intestins qu'il ressentit alors, sembloit annoncer que sa fin étoit prochaine. Tout le monde s'inquiétoit à son sujet, lui seul paroissoit tranquille. On débitoit, comme un présage de mauvais augure pour le Prince, que le mausolée des Césars s'étoit tout d'un coup ouvert. » Ce prodige ne me regarde point, dit Ves-

„ pasien : je ne suis point de la race d'Auguste ".
Une comète ayant paru au ciel avec une longue chevelure, il dit gaiement à ceux qui s'en entretenoient : „ Si cet astre menace quelqu'un, c'est „ le Roi des Parthes qui a de longs cheveux, & „ non pas moi qui suis chauve „.

Cependant son mal augmentoit tous les jours ; il connut lui-même le danger où il étoit, & dit à ses amis par une raillerie assez fine de l'adulation des Romains, qui déifioient leur Empereur après leur mort : *Je sens que je deviens dieu.*

Sa maladie ne l'empêcha pas de travailler aux affaires du gouvernement avec le même zèle & la même assiduité. Il répondit aux représentations qu'on lui faisoit à ce sujet, qu'*il falloit qu'un Empereur mourût debout.*

On a comparé Vespasien à Auguste. Il fit fleurir, à son exemple, les arts dans son Empire. Il distribua des récompenses aux gens de lettres & aux artistes qui s'étoient distingués dans leur art. Un ingénieur avoit imaginé de son tems un moyen de transporter, à peu de frais, au capitole, des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien loua l'invention, & il accorda une gratification à l'auteur, sans permettre cependant que l'on se servît de ses machines. *Il faut* dit-il, *que les pauvres puissent gagner leur vie.*

Lorsque Vespasien fut mort, le peuple ingrat sembla oublier tous les bienfaits de ce Prince pour se rappeller quelques-unes de ses exactions. Il étoit alors d'usage de faire représenter dans les pompes funebres la personne du mort par un bouffon qui en exprimoit le caractere par ses gestes & par ses discours. Celui qui s'étoit chargé de ce ridicule personnage, aux funérailles de Vespasien, demanda à quoi se montoit la dépense de la cérémonie ; & comme on lui dit qu'elle alloit à dix millions de sesterces (douze cens cinquante mille livres). „ Donnez-moi cette somme, s'écria-t-il, & jettez mon corps, si vous le voulez, „ dans le Tibre „.

VILLARS, (LOUIS-HECTOR DUC DE)

Pair & Maréchal de France, Grand d'Espagne, mort à Turin le 17 juin 1734 à l'âge de 82 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Françoise le 23 juin 1714.

VILLARS, officier plein d'ardeur & de confiance, nuisit d'abord à son avancement par l'austere franchise avec laquelle il s'expliquoit. On lui reprocha plus d'une fois de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur; mais on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'il étoit doué d'un génie heureux pour la guerre. Comme il n'eut jamais cette souplesse nécessaire pour se faire des amis & des protecteurs, il ne commença que très-tard à jouir de sa renommée.

Lors de la bataille de Fridlingue gagnée par les François en 1702, Villars n'étoit encore que lieutenant-général. Après la victoire remportée, comme Villars marchoit à la tête de son infanterie à travers un bois, une voix cria: *Nous sommes coupés.* A ce mot tous ses régimens se disperserent dans un désordre affreux. Il court à eux, & leur crie: *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le Roi.* Les soldats répondent *vive le Roi* en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le général, fut de rallier les vainqueurs qu'une pareille terreur livroit à la merci des ennemis. Il paroît bien extraordinaire, écrivoit le Maréchal de Saxe, que les mêmes hommes qui viennent de combattre avec tant d'ardeur & de succès, soient subitement saisis d'une terreur panique, & qu'ils perdent le jugement au point de ne pouvoir pas revenir du trouble de leur sens;

toutefois l'histoire fournit beaucoup de pareils exemples. Ces obscurités, ces variétés du cœur humain, ajoute-t-il, doivent être le sujet de profondes réflexions pour un général d'armée. *Réveries du Maréchal de Saxe.*

Les François remis de leur frayeur, proclamerent Villars Maréchal de France sur le champ de bataille; & le Roi quinze jours après confirma ce que la voix des soldats lui avoit donné.

En 1703, le Maréchal de Villars étant parti d'Alsace pour joindre l'Electeur de Baviere, s'approcha de Kentzingen dont il vouloit se rendre maître. Quelques religieux lui apporterent des contributions. Il les renvoya, avec ordre de dire à la garnison de mettre bas les armes, sous peine d'être passée au fil de l'épée, & que, si elle osoit tirer un seul coup, tout seroit mis à feu & à sang dans la ville. Le commandant intimidé par ces menaces, se rendit sans coup férir. On trouva dans la ville qui étoit assez bien fortifiée, outre une nombreuse artillerie, beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Villars, charmé de faire remarquer ce tour de son métier aux officiers généraux, leur dit: „ Avouez, messieurs, que si „ cette place ne se fût pas rendue, il nous eût été „ impossible de la prendre, n'ayant pas du canon; „ & nous n'aurions pu aller par conséquent plus „ loin. Il faut quelquefois que la hardiesse supplée „ à la force. Des menaces faites à propos à un „ ennemi qui se croit supérieur & hors d'insul„ te, ne peuvent que le surprendre, & lui donner „ souvent des allarmes qui l'obligent à accorder „ des choses qu'on ne sauroit obtenir autrement „. *Mémoires du Maréchal de Villars.*

Le Comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se joindre à la grande armée ennemie que commandoit le Prince de Bade auprès de Donavert. „ Il faut les préve„ nir, dit le Maréchal à l'Electeur de Baviere; il „ faut tomber sur Styrum, & marcher tout à

„ l'heure. L'électeur temporisoit : il répondoit qu'il en devoit conférer avec ses généraux & ses ministres. „ C'est moi qui suis votre ministre & votre „ Général, lui repliqua Villars. Vous faut-il d'au- „ tre conseil que moi quand il s'agit de donner „ bataille ? „ Le Prince occupé du danger de ses états, reculoit encore : „ Eh bien ! lui dit Villars, „ si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'oc- „ casion avec ses Bavarois, je vais combattre avec „ les François „. Et aussitôt il donna l'ordre pour l'attaque. Le Prince entraîné par cette saillie, attaqua, avec Villars, Styrum dans les plaines d'Hochstet, & remporta la victoire. *Mémoires du Maréchal de Villars.*

Un an aprés en 1704, les François perdirent dans les mêmes plaines une célebre bataille contre Marlboroug & le Prince Eugène. Villars étoit alors dans les Cevènes où les Huguenots, poussés au désespoir, avoient pris les armes. On lui avoit marqué la veille de cette journée la disposition des deux armées, & la maniere dont le Maréchal de Talard qui commandoit les François vouloit combattre. On a rapporté que le Maréchal de Villars écrivit en réponse au président de Maison, son beau-frere, que si le Maréchal de Talard donnoit bataille en gardant cette position, il seroit infailliblement défait. On a ajouté que cette lettre fut montrée à Louis XIV. *Siécle de Louis XIV.*

Marlboroug croyant après le succès d'Hochstet pouvoir tout entreprendre, avoit en 1705 formé le projet de pénétrer dans la Champagne. Villars qu'on venoit de lui opposer, le mit dans l'impossibilité de rien tenter ; il réussit même à le faire décamper. C'étoit beaucoup alors. Marlboroug qui estimoit assez le Maréchal de Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit : „ Rendez-moi „ la justice de croire que ma retraite est la faute „ du Prince de Bade qui n'est pas venu me joindre, „ & que je vous estime encore plus que je ne suis „ fâché contre lui „.

En 1708, Villars, à la tête d'une petite armée, fit échouer tous les projets du Duc de Savoie qui vouloit entrer dans le Dauphiné. „ Il faut, dit un „ jour ce prince éclairé, que le Maréchal de Vil- „ lars soit sorcier, pour savoir ce que je dois faire; „ jamais homme ne m'a donné plus de peine, ni „ plus de chagrin „.

Après la campagne, Louis XIV. dit à ce général: *Vous m'aviez promis de défendre Lyon & le Dauphiné; vous êtes homme de parole, & je vous en sais bon gré.* -- „ Sire, répondit le Maréchal, „ j'aurois pu mieux faire si j'avois été plus fort „. *Mémoire du Maréchal de Villars.*

Lors de la journée de Malplaquet en 1709, le Maréchal de Villars se trouva assez grievement blessé pour se faire administrer les sacremens. On proposa de faire cette cérémonie en secret. „ Non, „ dit le Maréchal, puisque l'armée n'a pu voir „ mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le „ voie mourir en chrétien. *Mémoires de Maintenon.*

Villars survécut à cette blessure, & fut choisi pour rétablir en Flandre les affaires de la France. On prétend que la duchesse de Villars voulut dissuader son mari de se charger d'un fardeau aussi dangereux, mais que le Maréchal rejetta ce conseil timide. „ Si j'ai, disoit-il, le malheur d'être „ battu, j'aurai cela de commun avec les Géné- „ raux qui ont commandé en Flandre avant moi: „ si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que „ je ne partagerai avec personne „.

Villars eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément le 24 juillet 1612 sur un camp de dix-sept bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut pour le forcer. L'entreprise étoit difficile; mais Villars ne désespéra pas d'en venir à bout. „ Messieurs, dit-il à ceux qui étoient autour de „ lui, les ennemis sont plus forts que nous; ils „ sont même retranchés: mais nous sommes Fran- „ çois: il y va de l'honneur de la nation: il faut

„ aujourd'hui vaincre ou mourir ; & je vais vous „ en donner l'exemple „. Il se met aussitôt à la tête des troupes qui, excitées par son exemple, font des prodiges, & battent les alliés commandés par le Prince Eugène.

Cette victoire inespérée causa la plus grande joie à la France. La premiere fois que le maréchal, de retour à Paris de sa glorieuse campagne, vint à l'opéra, la demoiselle Antier faisant le rôle de la Gloire dans le prologue d'*Armide*, lui présenta dans les balcons du théatre où il étoit, une couronne de laurier. On se rappelle que la même chose est arrivée pour le Maréchal de Saxe, après la célebre journée de Fontenoy.

Villars avoit su vaincre & profiter de sa victoire. Il emporta aux ennemis plusieurs places considérables. En 1713 il fit le siége de Fribourg. La ville étant sur le point d'être prise d'assaut, le gouverneur l'abandonna à la discrétion du Maréchal, & se retira dans le château. Les malades & les blessés étoient restés dans la ville : quoique Villars fût en droit de l'abandonner au pillage, & même de faire passer les habitans au fil de l'épée, il établit un ordre parfait, & ne fit point couler de sang. A l'égard des malades & des blessés, il les fit porter sur l'esplanade où ils étoient exposés au feu de l'artillerie du château. Le gouverneur ne put tenir contre un pareil spectacle, & se rendit.

Louis XV ayant en 1734 déclaré la guerre à la maison d'Autriche, le Maréchal de Villars, quoiqu'âgé de quatre-ving-deux ans, fut choisi pour commander en Italie les troupes réunies de France, d'Espagne & de Sardaigne. Un officier considérable lui représentant au siége de Pizzightonne qu'il s'exposoit trop : „ Vous auriez raison, si j'étois à „ votre âge, répondit le Maréchal ; mais à l'âge „ où je suis, j'ai si peu de jours à vivre, que je ne „ dois pas les ménager, ni négliger les occasions „ qui pourroient me procurer une mort glorieuse „ que doit ambitionner un vieux Général d'armée „.

L'affoibliſſement de ſes forces ne lui ayant permis de faire qu'une campagne, il partit pour s'en retourner en France; mais une maladie mortelle l'arrêta à Turin. „ Dieu vous fait de grandes graces, „ lui dit ſon confeſſeur. Vous avez mené une vie „ où vous vous occupiez plus de votre gloire que „ de votre ſalut. Dieu pouvoit vous la faire perdre dans les fréquens dangers où vous vous exposiez. Cependant il vous a conſervé juſqu'à „ préſent; il vous donne le temps de vous reconnoître & la grace de vous repentir de vos fautes. Ce ſont là des faveurs qu'il n'accorde pas „ à tout le monde. Voilà le Maréchal de Berwich „ qui n'a pas eu le même bonheur que vous; il „ vient d'être tué au ſiége de Philiſbourg d'un coup „ de canon en viſitant les travaux de la tranchée „. *Quoi*, répond Villars, *le Maréchal de Berwich eſt mort de cette maniere? Je l'avois toujours dit qu'il étoit plus heureux que moi.* Il expira un moment après. *Mémoires du Maréchal de Villars.*

On devoit ſans doute s'attendre aux plus belles actions de la part d'un homme que la gloire ſeule ſembloit enflammer. Il diſoit ſouvent qu'il n'avoit eu que deux plaiſirs vifs en ſa vie, celui de remporter un prix au college, & celui de gagner une bataille.

Cet homme illuſtre fut en quelque ſorte l'artiſan de ſa fortune par l'ardeur avec laquelle il cherchoit toujours les occaſions de ſe diſtinguer. *Il ſemble*, diſoit de lui Louis XIV en 1673, *que dès que l'on tire en quelqu'endroit, ce petit garçon ſort de terre pour s'y trouver.*

On le preſſoit en 1677 de prendre une cuiraſſe pour une action qui, ſelon toutes les apparences, devoit être vive & meurtriere. „ Je ne crois pas, „ répondit-il tout haut en préſence de ſon régiment, ma vie plus précieuſe que celle de ces „ braves gens „.

Dans une de ſes campagnes ayant laiſſé tomber le fourreau de ſon épée, quelqu'un s'empreſſa de

le ramasser. Un officier qui connoissoit bien l'activité de ce Général, lui dit : „ Monsieur le Maréchal, vous n'en avez pas besoin, puisque „ vous avez toujours l'épée à la main contre les „ ennemis de la France „.

Villars témoigna souvent son mépris pour ces agréables de cour toujours portés à se regarder comme des personnages importans. Cette conduite lui suscita des ennemis, & il ne l'ignoroit pas. Un jour prenant congé du Roi devant toute la cour pour aller commander l'armée : „ Sire, „ lui-dit-il, je vais combattre les ennemis de „ votre majesté, & je vous laisse au milieu des „ miens „.

Le Maréchal de Villars avoit acquis ses richesses par des contributions dans le pays ennemi. Des courtisans du Duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé *système*, sembloient se glorifier de leurs richesses : *Pour moi*, leur dit Villars, *je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.*

Les mémoires du Maréchal de Villars ont été imprimés en Hollande en trois vol. *in*-12. Le premier est de lui ; mais les deux autres sont d'une main étrangere.

VIRGILE, (PUBLIUS MARO)

Poëte Latin, né dans un village près de Mantoue, de parens obscurs, le 15 octobre de l'an 70 avant Jesus-Christ, mort à Brindes en Calabre le 22 septembre de l'an 19 avant la même époque, à l'âge de 52 ans, en revenant de Grèce avec Auguste.

VIRGILE avoit le teint brun; ce qu'il tenoit peut-être de son pere natif d'un pays chaud. Il étoit d'une haute taille, & on peut croire que c'est lui-même qu'il dépeint sous le nom de *Musée* au sixieme livre de l'Enéide. Ses infirmités & ses études le firent vieillir de bonne heure. Il avoit un embarras dans la langue qui l'empêchoit de s'énoncer avec facilité. Son caractere étoit doux, modeste & même timide. Il se déroboit très-souvent à la multitude qui accouroit pour le voir. Personne n'étoit plus simple dans ses mœurs, & moins recherché dans ses habillemens & dans sa personne. Il étoit fort sujet à des maux de tête; il mangeoit peu, & ne buvoit presque point de vin. Tous ces détails rapportés par différens historiens peuvent intéresser dans un homme que l'on regarde encore aujourd'hui comme le modele de tous les bons poëtes, mais modele inimitable. Quelle pureté, quelle élégance dans son style! Jamais écrivain ne connut mieux les formes variées & cadencées de sa langue, & les adapta plus heureusement à ses pensées. En lisant les Bucoliques & les Géorgiques de Virgile, on ne peut s'empêcher de dire avec Horace que les muses

champêtres avoient communiqué au poëte toute leur douceur & tout leur agrément. Ces poésies pastorales sont très-propres à réconcilier les hommes avec la vie champêtre, & à leur faire préférer son aimable tranquillité à la joie bruyante des villes. Ces hommes sanguinaires qui ne respirent que des combats, les liront toujours avec fruit. Ils y prendront des sentimens plus doux & plus conformes à leur bonheur. Virgile est pour eux un nouvel Orphée qui ne manie la lyre que pour leur faire déposer leur férocité, & pour les réunir par les liens des mœurs & des loix. Virgile s'est montré également dans l'*Enéide* le chantre de la vertu. Il y préconise partout la magnanimité & la crainte envers les Dieux. Ce poëme épique, malgré ses défauts, est regardé avec raison comme le plus beau monument de l'ancienne Rome. Virgile a emprunté d'Homère le plan de son poëme. L'illustre Pope a comparé ces deux célebres poëtes épiques; & quoiqu'il fût le traducteur du poëte Grec, il n'a pu cependant s'empêcher de rendre au poëte Latin la justice qu'il mérite. Homère, dit-il, a plus de génie, & Virgile plus d'art. „ Dans l'un j'admire l'homme, dans l'autre j'estime l'artiste. Une force victorieuse nous maîtrise „ & nous subjugue dans l'Iliade; une majesté „ pleine d'attraits nous attire dans l'Enéide. Homère livre ses trésors avec une profusion généreuse, Virgile fait jouir des siens avec une magnificence étudiée. Le premier, tel que le ciel, „ répand ses richesses par de fréquentes inondations, le second apporte les siennes comme un „ fleuve tranquille & réglé dans son cours. Quand „ nous jettons les yeux sur les combats qui se „ livrent dans l'Iliade & l'Enéide, nous sommes „ tentés de comparer chacun des poëtes à son „ héros. Homère, semblable à l'impétueux & „ bouillant Achille, demeure victorieux de tout „ ce qui se présente devant lui; & à mesure que „ le tumulte augmente, „ son triomphe en devient

„ plus éclatant. Virgile, doué de cette ardeur ré-
„ fléchie qui caractérise Enée, se posséde au mi-
„ lieu même de l'action; il ordonne toutes choses
„ de sang froid, & remporte la victoire sans se
„ troubler. Les machines que ces deux poëtes épi-
„ ques emploient dans leurs poëmes, pourroient
„ encore nous donner une image de leurs diffé-
„ rens génies. Celui d'Homère est le Jupiter de
„ l'Iliade, lorsque dans sa colère il ébranle l'O-
„ lympe, embrase les cieux, répand les éclairs, &
„ fait gronder le tonnerre. Nous trouvons l'em-
„ blème du génie de Virgile dans cette même di-
„ vinité, quand, pleine de bienfaisance pour les
„ hommes, elle délibére avec les Dieux, trace le
„ plan des empires, expose les fondemens, &
„ ordonne le tout avec sagesse „. Terminons ce parallèle par ces réflexions d'un homme de goût: en lisant Homère, nous nous figurons ce poëte dans son siécle comme une lumiere unique au milieu des ténebres, seul avec la seule nature, sans conseil, sans livres, sans societé de savans, abandonné à son seul génie, ou instruit uniquement par les muses. En ouvrant Virgile, nous sentons au contraire que nous entrons dans un monde éclairé, que nous sommes chez une nation où regne la magnificence & le goût, où tous les arts, la sculpture, la peinture, l'architecture ont des chefs-d'œuvres, où les talens sont réunis avec les lumieres.

La premiere églogue de Virgile est un hommage de son ame sensible & reconnoissante. Il la composa pour remercier Auguste de la grace qu'il lui avoit faite de le rétablir dans son patrimoine dont il avoit été dépouillé par la distribution faite aux soldats vétérans de ce Prince des terres du Mantouan & du Crémonois.

Auguste donnoit souvent des spectacles dans un tems où il pleuvoit toutes les nuits. Virgile composa à ce sujet cette épigramme. Il y fait César égal à Jupiter.

Nocte pluit totâ : redeunt spectacula mane.
Divisum imperium cum Jove, Cæsar habet.

„ Il pleut toute la nuit, & le matin l'on voit „ renaître les spectacles. César partage l'empire „ avec Jupiter „.

Virgile fit afficher ce distique à la porte du palais d'Auguste, sans marquer qui l'avoit composé. L'Empereur en parut content, & donna une récompense à un certain Bathylle, qui, voyant que personne ne se présentoit, s'étoit déclaré l'auteur de ces vers. Alors Virgile fit afficher de nouveau à la porte du palais ces mots répétés quatre fois : *Sic vos non vobis.* Il les proposa comme des vers à remplir, ainsi que nous les pratiquons à l'égard de nos bouts rimés. Quelques jours après, comme tous les poëtes paroissoient avoir renoncé à cette espèce de défi, Virgile afficha une seconde fois le distique *Nocte pluit totâ*, & mit au-dessous ces cinq vers :

Hos ego versiculos feci ; tulit alter honores.
Sic vos non vobis nidificatis aves.
Sic vos non vobis vellera fertis oves.
Sic vos non vobis mellificatis apes.
Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Ils servirent à faire connoître le véritable auteur de l'épigramme, & à couvrir de confusion le plagiaire.

Mécène, le favori d'Auguste, fut le protecteur & l'ami de Virgile. Il lui donna toutes sortes d'accès auprès d'Auguste. Mais Virgile, & ce trait seul fait son éloge, ne profita des premiers momens de sa faveur, que pour faire connoître le mérite naissant du jeune Horace. Virgile vit dans ce jeune poëte un génie propre à réussir à la Cour, & ne craignit point de se donner en sa personne un rival dangereux.

. . . . Optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixère quid essem.

Le bon Virgile, dit Horace à Mécène dans une de ses odes, & ensuite Varius vous dirent qui j'étois.

On peut encore remarquer ici que Virgile fut non-seulement l'ami d'Horace ; mais encore de Gallus, de Pollion & de tous ceux qui avoient quelque réputation dans les Belles-Lettres. Sa gloire étoit trop bien établie pour connoître la jalousie, ce levain de la république des lettres qui aigrit & divise tout. Personne d'ailleurs n'étoit plus réservé que lui lorsqu'on l'attaquoit. Un certain Filistus, bel esprit de cour, prenoit plaisir à l'agacer continuellement dans la conversation, à lui faire monter le rouge au visage, à le railler jusqu'en présence d'Auguste. « Vous êtes muet, » lui dit-il un jour ; & quand vous auriez une » langue, vous ne vous défendriez pas mieux ». Virgile piqué se contenta de répondre : « Mes » ouvrages parlent pour moi ». Auguste applaudit à la repartie, & dit à Filistus ? « Si vous con» noissiez l'avantage du silence, vous le garderiez » toujours ».

Cornificius, autre zoïle, déchiroit Virgile. On en avertit le poëte qui répondit simplement : » Cornificius m'étonne. Je ne l'ai jamais offensé ; » je ne le hais point. Mais il faut que l'artiste » porte envie à l'artiste, & le poëte au poëte. Je » ne me venge de mes ennemis qu'en m'éclairant » par leur critique ».

Le seul trait de satyre que Virgile se soit permis est celui-ci :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Bavius & Mævius, critiques subalternes, avoient de plus cherché à jetter du ridicule sur Virgile, en parodiant plusieurs de ses vers.

L'empereur Auguste faisoit souvent asseoir Virgile auprès de lui, & prenoit plaisir à lui entendre réciter ses poésies. Lorsque le poëte paroissoit un peu fatigué, Mécène prenoit sa place, & le soulageoit.

On pourroit peut être blâmer Virgile d'avoir mis trop souvent en pratique cette maxime de Platon qui est de *servir les Dieux selon le goût de la patrie*. Il ne flatta que trop dans ses poésies la folie d'Auguste de se faire respecter comme un dieu par les sujets de son empire.

Lorsque ce Prince apprit que Virgile travailloit à son Enéide, il l'engagea souvent à lui en lire les premiers livres. Mais le poëte qui n'étoit jamais content de son travail, différoit le plus qu'il pouvoit. Il avoit inséré ingénieusement dans son sixieme livre l'éloge du jeune Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, gendre de l'Empereur & son successeur désigné. Ce Prince, âgé de vingt ans, & qui, par ses vertus, paroissoit devoir remplir un jour l'espérance des Romains, étoit mort à Bayes par la faute du Médecin d'Auguste qui avoit ordonné le bain froid mal-à-propos. Virgile ayant récité ce morceau à Auguste & à Octavie, leurs larmes coulerent, leurs sanglots interrompirent plusieurs fois la lecture, & permirent à peine de l'achever. Cependant Octavie voulant marquer sa reconnoissance & son admiration au poëte, elle lui fit compter dix sesterces, c'est-à-dire, quatre cens livres de notre monnoie pour chaque vers de cet éloge; car le *sestercium*, selon Budée, valoit environ quarante livres tournois.

Virgile pensoit qu'il n'y avoit point de lecture qui ne pût apporter quelque profit. Comme on lui demandoit un jour pourquoi il perdoit son temps à lire un poëte suranné tel qu'Ennius, il répondit : „ Je tire de l'or du fumier, *aurum de* „ *stercore* „.

On a remarqué qu'il est le seul des poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie.

L'estime & la vénération que les Romains lui porterent, étoient telles qu'un jour qu'il parut au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur.

Il mourut assez riche pour faire des legs considérables à Tucca, à Varius, à Mécène & à l'Empereur même. Lorsqu'il se sentit proche de sa fin, il demanda son porte-feuille avec empressement, afin de brûler l'Enéide dont il n'étoit pas satisfait. Ses amis s'y étant opposés, il chargea par son testament, Tucca & Varius ou de brûler son poëme, ou de le corriger. Il est assez vraisemblable que Virgile sentoit lui-même que les six derniers chants de son poëme, bien inférieurs aux six premiers, avoient besoin d'être retouchés. Mais Auguste empêcha qu'on n'y fit aucun changement. Cet Empereur composa même au sujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant, des vers qui partent du cœur, & dénotent les sentimens qu'il conserva toute sa vie pour le sublime chantre de l'Enéide.

Son corps fut porté près de Naples, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament; & l'on mit sur son tombeau ces deux vers qu'il avoit lui-même composés :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

„ J'ai chanté les bergers, les laboureurs & les
„ héros : Mantoue me donna la vie, Brindes la
„ mort, Naples la sépulture „.

VOITURE, (VINCENT)

Poëte François, né à Amiens en 1598, mort en 1648. Il avoit été reçu de l'Académie Françoiſe en 1634. Il étoit fils d'un marchand de vin. On a de lui des vers François, Italiens, Eſpagnols, parmi leſquels il y en a quelques-uns de jolis, mais en petit nombre, & un volume de lettres en proſe qu'on ne lit plus.

VOITURE fut ce qu'on appelle un bel eſprit dans un temps où ce mérite étoit aſſez rare. Balzac, ſon contemporain, & dont nous avons auſſi un volume de lettres, avoit adopté un ſtyle élevé, pompeux, emphatique; Voiture en choiſit un qu'il crut plus fin, plus délicat, plus agréable; mais qui n'étoit pas moins éloigné du langage de la nature. La contrainte, l'affectation, les *concetti*, des plaiſanteries puériles, des alluſions recherchées, un ton continuel de fadeur & de galanterie déparent le plus grand nombre de ſes lettres. Elles ſont plus propres à former un bel eſprit maniéré qu'un homme de goût. Voiture ſut néanmoins ſe faire une réputation de ſon vivant auprès des femmes, des jeunes gens & des lecteurs ſuperficiels à qui les bluettes d'une imagination enjouée & les petites fineſſes du bel eſprit peuvent en impoſer. Les grands même recherchoient cet auteur à la mode. Voiture acquit dans leur commerce les agrémens d'un homme de cour & la vanité ridicule d'une coquette. C'eſt auſſi ce que lui reprochoit en riant madame de Sablé ſon amie. Elle lui diſoit qu'il avoit une vanité de femme; ce qui le caractériſoit aſſez bien.

Voiture étoit l'oracle de l'hôtel de Rambouillet. Le ministere l'employa en différentes occasions, & on lui procura des pensions de la Cour. Toutes ces distinctions étoient bien capables de donner de la vanité à un homme qui en avoit déja beaucoup par lui-même. Lorsqu'il s'oublioit, ce qui lui arrivoit assez souvent, & qu'il vouloit trancher du grand seigneur, on cherchoit par des plaisanteries malignes à lui rappeller sa naissance. Madame Desloges jouant au jeu des proverbes avec lui, & voulant en rejetter quelques-uns des siens : *Cela ne vaut rien*, dit-elle, *percez-nous en d'un autre.*

Voiture ne bûvoit que de l'eau. Un officier à table avec lui, & qui avoit une revanche à prendre, lui chanta cet impromptu le verre à la main.

Quoi ! Voiture, tu dégénere !
Hors d'ici, magrébi de toi,
Tu ne vaudras jamais ton pere,
Tu ne vends du vin ni n'en boi.

Ceux qui vouloient mortifier Voiture, lui épargnoient d'autant moins ces sortes de plaisanteries, que l'on n'ignoroit pas qu'il y étoit très-sensible : aussi le Maréchal de Bassompierre disoit: *Le vin qui fait revenir le cœur aux autres, fait pâmer Voiture.*

Ce poëte n'en étoit pas cependant toujours quitte pour de pareilles plaisanteries. Un Seigneur de la Cour s'étant offensé d'un trait malin que Voiture lui avoit lancé, voulut lui faire mettre l'épée à la main. Mais le bel esprit qui n'étoit nullement brave, se tira d'affaire par une arlequinade. « La partie n'est pas égale, dit Voiture à ce „ Seigneur ; vous êtes grand, je suis petit. Vous „ êtes brave, je suis poltron. Vous voulez me „ tuer, eh bien, je me tiens pour mort „. Il fit rire son ennemi, & le désarma.

Voiture étoit d'une taille au-dessous de la médiocre, & d'une physionomie peu agréable. Il affectoit auprès des femmes un certain jargon de galanterie où l'esprit avoit certainement plus de part que le cœur. Peu d'hommes cependant ont eu plus de bonnes fortunes que lui, du moins s'il faut l'en croire; car il étoit aussi vain là-dessus que sur tout le reste. Il se glorifioit lui-même d'en avoir conté à toutes sortes de personnes, depuis la plus haute condition jusqu'à la plus basse; ou, comme on a dit de lui, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, & depuis la couronne jusqu'à la cale. Au reste les vers qu'il fit pour la Reine Anne d'Autriche, ont été cités avec raison comme un monument de cette liberté galante qui régnoit à la Cour de cette Reine.

. . . . . .

. . . . . .

Je pensois si le Cardinal,
J'entends celui de la Valette;
Pouvoit voir l'éclat sans égal,
Dans lequel maintenant vous êtes;
J'entends celui de la beauté;
Car auprès je n'estime guére,
Cela soit dit sans vous déplaire;
Tout l'éclat de la majesté.

Il y avoit du temps de Voiture un poëte qui lui disputoit la *gloriole* du bel esprit & d'homme à bonnes fortunes, & qui étoit encore plus propre que lui pour être à la mode, puisqu'il avoit des parens à la Cour; c'étoit Benserade. Ils avoient chacun leurs partisans, leurs prôneurs, leurs enthousiastes. Point de société, point de si mince cotterie qui ne s'échauffât sur leur mérite. On se rappelle qu'en 1651 il y eut une fermentation générale à la Cour & à la ville au sujet des deux son-

nets de *Job & d'Uranie* ; le premier de Benſerade, le ſecond de Voiture. On avoit donné à ceux qui s'étoient déclarés pour le ſonnet d'Uranie, le nom d'*Uranins*, & aux autres celui de *Jobelins*. On n'épargna rien de part & d'autre, intrigues, ſarcaſmes, critiques pour favoriſer le parti qu'on avoit embraſſé. Il ſembloit, à la chaleur qu'on mettoit dans cette ridicule diſpute, que c'étoit la faction des Guelphes & des Gibelins. Mais ces deux ſonnets qui firent alors tourner toutes les têtes, ſont maintenant oubliés. On ne rappelle ici que la Ducheſſe de Longueville favoriſoit les Uranins, que pour citer ce bon mot d'une perſonne très ſpirituelle :

Le deſtin de Job eſt étrange
D'être toujours perſécuté
Tantôt par un démon ; & tantôt par un ange.

Un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que toutes ſes lettres, eſt celui qu'il écrivit à Balzac qui lui avoit envoyé demander quatre cens écus à emprunter. Voiture qui aimoit à jouer, & qui, par cette raiſon, n'avoit jamais beaucoup d'argent, prêta néanmoins très-généreuſement la ſomme, & prenant la promeſſe de Balzac que lui remit le valet qui faiſoit la commiſſion, il mit au bas de l'acte : " Je ſouſſigné confeſſe devoir à „ M. Balzac la ſomme de huit cens écus pour le „ plaiſir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre „ cens „. Il donna enſuite cette promeſſe au valet, afin qu'il la portât à ſon maître.

WALLER, (EDMOND)

Poëte Anglois né en 1605 d'une riche famille de Buckinghamshire, mort en 1687.

CE Poéte, né avec une fortune considérable, ne négligea jamais son talent, & ce trait fait son éloge. Il a beaucoup contribué à épurer la langue Angloise; il est le premier des poëtes Anglois qui ait consulté le goût dans le choix des expressions, & qui ait cherché à donner à ses vers du nombre & de l'harmonie. Il eut à Londres la même réputation que Voiture à Paris, & il la méritoit mieux. L'elégance & les graces respirent dans ses poésies galantes; mais la négligence les fait languir, & souvent de faux brillans les déparent. Ses poésies serieuses néanmoins ont une vigueur que l'on n'attendroit pas de la mollesse de ses autres piéces. Les Anglois se sont plu à louer les vertus morales de leur Anacréon. On applaudiroit ici à cet éloge, si Wäller eût montré plus de fermeté dans les sentimens, & plus de constance dans son estime. Mais il changeoit de façon de penser selon le temps & les circonstances, & il est peu de poëtes qui aient autant flatté leurs souverains. Ce défaut est d'autant plus remarquable dans Waller, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de Princes différens.

Waller avoit comblé de louanges l'usurpateur Cromwel pendant sa vie, & composa en vers son éloge funébre qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Lorsque Charles II, après la mort de l'usurpateur, remonta sur le trône, le poëte courtisan ne manqua pas d'aller lui présenter une piéce de vers où l'encens étoit prodigué

au nouveau Monarque. Charles, après avoir lu ces vers, reprocha malignement au poëte que les louanges qu'il lui donnoit, étoient bien inférieures à celles qu'il avoit données à Cromwel. *Sire*, lui répondit Waller, *nous autres poëtes, nous ne réussissons jamais mieux que dans les fictions.*

Ce poëte avoit vécu dans la plus grande familiarité avec l'usurpateur Cromwel. Il rapportoit à ce sujet qu'au milieu de leurs entretiens, il venoit quelquefois un domestique dire à Cromwel que tel ou tel demandoit à lui parler; sur quoi il se levoit, & alloit au-devant d'eux leur parler à la porte. Il se servoit ordinairement de ces formules: *Le Seigneur le revélera, Dieu y aidera*, & autres semblables; & quand il revenoit à Waller, il s'excusoit en disant: *Cousin VValler, je suis obligé de parler à ces gens-là à leur mode.* Il reprenoit ensuite la conversation où elle avoit été interrompue. Ce trait peut être ajouté à ceux qui ont été rassemblés pour tracer le caractere du fameux usurpateur.

Waller aimoit les plaisirs; mais jamais ce goût pour la dissipation ne corrompit en lui l'esprit; & au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le Duc de Buckingham qui prêchoit l'athéisme: « Milord, lui » dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que » vous, & je crois avoir entendu plus d'argumens » en faveur de l'athéisme que vous; mais j'ai vécu » assez long-temps pour reconnoître qu'ils ne signi- » fient rien, & j'espére qu'il en arrivera autant » à votre grandeur ». *Vie d'Edmond VValler.*

Ce poëte illustre fut membre de divers parlemens après le rétablissement de Charles II sur le trône, & il conserva toute la vigueur de son esprit jusques dans un âge très-avancé. Waller, dit Burnet dans son histoire, charmoit encore tout le monde à l'âge de quatre-vingts ans lorsqu'il opinoit dans la chambre. Mais content de faire admirer son esprit, ajoute cet historien, il ne

s'occupoit qu'à dire de jolies choses, sans s'embarrasser du tour que prenoient les affaires. Cette réflexion est un peu amère; mais Burnet est connu pour en faire de pareilles.

Pour justifier Waller, & faire voir qu'il ne se contentoit pas toujours de dire de jolies choses, nous rapporterons cette vive repartie qu'il fit dans les dernieres années de sa vie à Jacques II. Ce Prince le voyant un jour, le fit venir dans son cabinet, & lui montrant un portrait, lui demanda comment il le trouvoit: *Sire*, répondit Waller, *j'ai la vue un peu trouble, & je ne sais de qui est ce portrait.* Le Roi reprit: C'est la Princesse d'O-„ range „. *Elle ressemble*, repliqua Waller, *à la plus illustre femme du monde.* " Qui appellez-vous „ ainsi „? *La Reine Elisabeth.* „ Je suis surpris, „ M. Waller, que vous pensiez de cette maniere; „ il faut pourtant que j'avoue qu'elle avoit de „ bons conseillers. „ *Mais, Sire* repliqua Waller, *votre majesté a-t-elle jamais connu un fou qui en ait choisi de sages?*

WALPOLE, (ROBERT)

Comte d'Orford, & premier Ministre d'Angleterre sous les Rois George I & George II. Il passa les derniers jours de sa vie dans la retraite, après avoir été obligé de se démettre de tous ses emplois pour s'être montré en plusieurs occasions trop pacifique au gré de la nation.

CE Ministre gouverna l'Angleterre pendant plus de vingt ans avec un pouvoir absolu; & il n'y a peut-être pas d'homme dont le caractere & les actions ayent été plus sévérement discutés, soit

dans les conversations, soit dans les papiers publics. M Hume s'est plû aussi à nous faire connoître cet homme fameux; & le portrait qu'il en a fait est d'autant plus précieux, qu'il a été imprimé sous l'administration de ce ministre. Il est tracé avec beaucoup de finesse & d'impartialité, & peut être regardé comme un monument de la liberté de la presse qui regne dans la Grande-Bretagne. " M. Walpole a de la capacité sans avoir
„ du génie, il est bon sans être vertueux, ferme
„ sans être magnanime, moderé sans être équitable. Ses bonnes qualités sont exemptes des défauts qui ont coutume de les accompagner; ami
„ généreux, il n'est point ennemi implacable. Il
„ a également des défauts qui ne sont point compensés par les vertus qui s'y joignent ordinairement; son peu d'activité pour les entreprises
„ n'est pas rachetée par une sage économie. En lui
„ le particulier vaut mieux que l'homme d'état;
„ les vertus surpassent les vices; la fortune est plus
„ grande que la renommée. Avec d'excellentes
„ qualités il n'a pu échapper à la haine publique,
„ avec beaucoup de talens il n'a pu se sauver du
„ ridicule. Il eût été jugé plus digne de sa place
„ éminente, s'il ne l'eût jamais occupée. En général il est plus fait pour le second rang que pour
„ le premier. Son ministere a été plus utile à sa
„ famille qu'à sa patrie, plus convenable au temps
„ présent qu'au siecle à venir, & plus dangereux
„ par ses mauvaises influences, que par des dommages réels. Sous lui le commerce a fleuri, la
„ liberté est tombée en décadence, & le savoir
„ en ruine. Comme homme je l'aime, comme
„ citoyen de la République des Lettres je le hais,
„ comme Breton je souhaite sa chûte, mais tranquillement & sans aigreur. Si j'étois membre
„ de l'une des deux chambres du parlement, je
„ donnerois mon suffrage pour l'éloigner de Saint-James; mais je serois charmé en même-temps
„ de le voir à Houghton-Hal passer le reste
de

„ de ſes jours dans l'aiſance & dans les plaiſirs „.

Ce Miniſtre entendoit mieux le commerce & les finances que les affaires politiques, & la guerre ne fut jamais de ſon goût. Il craignoit, ce qui eſt arrivé en effet, qu'elle ne fût l'écueil de ſa fortune. „ Je réponds, diſoit-il, de gouverner un „ parlement en temps de paix; je n'en réponds „ pas en temps de guerre „.

Le Cardinal de Fleuri, Miniſtre de France, avoit ſouvent profité de cette crainte pour conſerver la ſupériorité dans les négociations. C'étoit ce que le parti ennemi de Walpole lui reprochoit. Mais une plus grande faute encore dont on accuſoit ce Miniſtre, eſt de n'avoir acquitté, pendant ſon long miniſtere, qu'une très-petite partie des dettes nationales. Enfin vers le commencement de la guerre de 1741, Walpole fut contraint, par les clameurs réitérées de ſes ennemis, de ſe démettre de tous ſes emplois. Il fut quelque tems après pourſuivi juridiquement. On lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres dépenſées pendant dix ans pour le ſervice ſecret, parmi leſquelles on comptoit douze cent mille francs donnés aux écrivains des gazettes, ou à ceux qui avoient employé leurs plumes en faveur du gouvernement. Mais le Roi mit ſon Miniſtre à couvert de cette pourſuite en ſuſpendant les ſéances du parlement. Walpole goûtant alors les douceurs du repos, attendit tranquillement la mort dans une retraite honorable.

Perſonne ne connut mieux que Walpole le grand art des petits politiques, l'art de diviſer & de corrompre, & aucun Miniſtre en Angleterre ne s'eſt plus ſervi de l'argent de la nation pour gouverner le parlement. Il ne s'en cachoit pas. On diſoit un jour devant lui, que toutes les voix du parlement étoient vénales. *Je le ſais bien*, répondit-il, *j'en ai même le tarif.*

Walpole éprouva néanmoins que dans les temps même les plus corrompus, il eſt des ames fortes, élevées, magnanimes, & qui, au milieu

d'une ville riche, savent résister à la tentation perpétuelle des superfluités. La cour avoit intérêt d'attirer dans son parti un Seigneur Anglois distingué par son mérite. Walpole alla le trouver : „ Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous „ assurer de sa protection, vous marquer le regret „ qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & „ vous offrir un emploi plus convenable à votre „ mérite „. *Milord*, lui repliqua le Seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait d'un reste de gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers le Ministre : *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la Cour puisse aisément gagner ? Dites au Roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à vous faire.*

XÉNOCRATE,

Philosophe Grec, disciple de Platon, né à Calcédoine, mort vers l'an 314 avant Jesus-Christ, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Xénocrate étudia sous Platon en même-temps qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Xénocrate avoit une intelligence lente & paresseuse, au lieu qu'Aristote étoit doué d'un esprit vif & pénétrant. Ces différences dans les dispositions des deux disciples faisoient dire au maître, *que le premier avoit besoin d'éperon, & l'autre de bride.* Xénocrate se comparoit lui-même au vase dont le col est étroit, qui reçoit difficilement, mais qui retient bien. Il avoit le caractere grave, les mœurs rudes, l'entretien rebutant,

& son maître l'exhortoit souvent *à sacrifier aux graces.* Mais quel philosophe posséda à un plus haut degré cette force d'ame qui nous fait triompher des passions ? Xénocrate dans tout le cours de sa vie parut en quelque sorte étranger aux louanges, aux plaisirs, aux richesses, & à tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes. Sa probité étoit si bien reconnue par ses concitoyens, qu'appellé en jugement pour porter son témoignage, les juges, d'une commune voix, le dispenserent du serment; les enfans même qui n'avoient jamais entendu prononcer son nom qu'avec respect, lui rendoient hommage dans les rues, & sa présence suspendoit leurs jeux.

Xénocrate marqua toujours beaucoup d'attachement pour son maître Platon. Il l'accompagna en Sicile; & comme Denis le Tyran se servit un jour de ces paroles menaçantes, en parlant à Platon, *quelqu'un vous coupera la tête*; paroles qui dans la bouche d'un Tyran, signifioient : *je vous couperai la tête.* „ Personne, repartit Xénocrate, „ ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne „.

Platon qui craignoit que les manieres trop austeres de son disciple ne devinssent un obstacle à tout le bien qu'il pourroit faire par ses instructions, lui reprochoit souvent son manque de politesse & de douceur. Xénocrate n'étoit point insensible à ces reproches; mais jamais ils ne diminuerent en lui le profond respect qu'il avoit toujours eu pour son Maître : & comme on cherchoit à l'indisposer contre Platon, il imposa silence à ses amis indiscrets, en leur disant : *Il me traite ainsi pour mon bien.*

Ce Philosophe succéda dans l'Académie d'Athènes à Speusippe, successeur de Platon, 339 ans avant Jesus-Christ. Il exigeoit de ses disciples qu'ils sussent les mathématiques avant d'écouter ses leçons; & il renvoya un jeune homme qui ne les savoit pas, en disant, qu'il *n'avoit pas la clef de la philosophie.*

Xénocrate distinguoit les objets insensibles, intelligibles & composés, & la connoissance en science, sensation & opinion. Il rapportoit sa doctrine des dieux à celle des nombres, à la monade, ou l'unité qu'il appelloit dieu, au nombre deux, dont il faisoit une divinité femelle, & à l'impair qui étoit Jupiter. Mais tout ceci ne paroîtra pas bien clair, & il y a lieu de croire que les Grecs attachoient au mot αριθμος une autre idée que celle que nous fait naître le mot *nombre*. Xénocrate nous sera plus utile par l'exemple de ses vertus. Il gardoit volontiers le silence. Il disoit „ qu'il s'étoit quelquefois repenti d'avoir parlé, „ jamais de s'être tu „.

Aucun philosophe ne porta plus loin la frugalité. Sa sobriété étoit même si bien connue du petit peuple d'Athènes, que quand il vouloit désigner une chose qui duroit long-temps, il l'appelloit, par maniere de proverbe, le *fromage de Xénocrate*. Les Athéniens le choisirent pour aller en ambassade auprès de Philippe, Roi de Macédoine; & ce monarque tenta envain plusieurs fois de le corrompre par ses présens. Alexandre le Grand conçut tant d'estime pour ce philosophe, qu'il lui envoya cinquante talens, c'est-à-dire, cinquante mille écus. Les députés du conquérant Macédonien s'étant présentés, il les invita à souper. Le repas fut celui d'un philosophe sobre & austère. Le lendemain, comme ils lui demandoient à qui il vouloit qu'ils comptassent les cinquante talens. *Le souper d'hier*, leur répondit-il, *ne vous a-t-il pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent?* L'amour de la vertu dicta une pareille réponse à un seigneur Anglois. *Voy. l'art. Walpole.*

Cependant comme les députés d'Alexandre faisoient les plus grandes instances auprès du philosophe, il prit trente mines, c'est-à dire, quinze livres, comme un gage de la protection du monarque, & du cas qu'il faisoit de ses dons.

La courtisane Phrynée, quelques auteurs di-

ſent Laïs, qui avoit quelquefois vu des philoſophes heurter à ſa porte, avoit fait gageure avec pluſieurs jeunes libertins, de faire ſuccomber le philoſophe *Xénocrate.* Envain pour réuſſir employa-t-elle toutes les reſſources de ſon art; ſes tentatives ne ſervirent qu'à lui faire perdre la haute opinion qu'elle avoit de ſes charmes, & qu'elle avoit conçue de la foibleſſe de Xénocrate. Lorſque l'on demanda à cette courtiſane la ſomme qu'elle avoit promiſe pour la gageure, elle la refuſa en diſant: *qu'elle s'étoit engagée à émouvoir un homme & non une ſtatue.*

Un triomphe plus glorieux pour Xénocrate, eſt d'avoir arraché des bras de la volupté le jeune Polémon, & d'en avoir fait à l'inſtant un diſciple auſtère de la ſageſſe & de la tempérance. Il n'y a peut-être jamais eu de converſion plus remarquable. Polémon n'étoit pas un voluptueux ordinaire; c'étoit un chef de ſecte en ce genre, & un homme qui ſe faiſoit gloire de ſes débauches. Un jour qu'au lever du ſoleil il ſortoit d'entre les bras d'une courtiſane avec laquelle il avoit paſſé la nuit, il apperçoit la porte de l'école de Xénocrate ouverte. Suivi de ſes compagnons de débauche, il y entra la tête encore chargée des vapeurs du vin qu'il avoit bu la veille; ſes pieds chancelans le portoient à peine, ſes cheveux étoient épars, ſa poitrine & ſes bras nuds, ſes brodequins mal attachés, & ſa couronne en déſordre penchoit ſur ſa tête. Il s'aſſit & ſe mit à plaiſanter ſur le maître & ſes diſciples. Un jeune libertin qui n'eſtimoit rien au-deſſus d'un verre de vin de Chio & d'un baiſer de ſa Laïs, devoit trouver bien ridicule les maximes de morale d'un philoſophe auſtere. Xénocrate n'interrompit cependant pas ſes leçons, mais il les dirigea adroitement ſur la tempérance, la frugalité & l'amour de l'honnête, ſi capable d'échauffer les belles ames. La gravité du ſage en avoit d'abord impoſé à la pétulance du libertin, elle le rendit bientôt

attentif. Polémon commença à rougir de sa conduite. A mesure que le philosophe parloit, il baissoit la tête, cherchoit à raccommoder ses brodequins, ramenoit ses bras nuds sous son manteau, & jettoit loin de lui sa couronne. Polémon échauffé par la voix du sage de Calcédoine, devint le disciple le plus zélé de la vertu. Il s'interdit l'usage du vin, rechercha la solitude autant qu'il avoit recherché la dissipation, & répara le désordre de sa jeunesse par une vie réglée qui ne se démentit jamais. Il succéda à Xénocrate dans l'école. La philosophie de Polémon étoit pratiquée. „ Il faut plus agir, disoit-il, que spéculer. „ *Valere Maxime* „.

Xénocrate répétoit souvent à Polémon, ainsi qu'à ses autres disciples, que le premier devoir de l'homme est d'être humain. Ce philosophe enseignoit cette vertu jusques dans ses moindres actions. Un moineau s'étant jetté sur lui en fuyant un épervier, il le recueillit dans son sein, & le relâcha aussi-tôt que le péril fût passé.

Xénocrate avoit une maxime assez particuliere sur l'éducation des enfans. » Il vouloit qu'on leur » mît des oreillettes de fer pour leur couvrir & » défendre les oreilles, plutôt qu'aux combattans » à l'escrime de poings, parce que ceux-ci ne » sont en danger que d'avoir les oreilles rompues » & déchirées de coups seulement, & ceux-là les » mœurs gâtées & corrompues ; non qu'il les » voulût du tout priver de l'ouie, ou les rendre » totalement sourds, mais bien admonester de ne » recevoir de mauvais propos, & s'en donner » bien de garde, jusqu'à ce que d'autres bons y » étant nourris de longue main par la philoso» phie, eussent saisi la place des mœurs la plus » mobile, & la plus aisée à mener, y étant logés » par la raison comme gardes, pour la préserver „ & défendre „. *Plutarque*, *version d'Amiot*.

XÉNOPHON,

Capitaine & historien Grec, disciple de Socrate, sous lequel il apprit la philosophie & la politique, né à Athènes, mort vers l'an 360 avant Jesus-Christ, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

XÉNOPHON fut un capitaine brave, courageux, fertile en expédiens. Il joignoit au talent de commander des hommes libres, & qui pouvoient être un jour ses juges, l'art non moins nécessaire de les persuader. Mais Xénophon nous intéresse encore plus comme historien. Les rhéteurs ont loué la pureté & l'élégance de son style. Le dialecte attique qu'il employe, ajoutent-ils, respire une douceur si aimable, qu'on diroit que les graces même conduisoient sa plume. On l'a surnommé l'*Abeille Grecque*, & *la Muse Athénienne*. Les philosophes admireront avec plus de raison dans Xénophon la sagesse de ses maximes politiques & militaires. Sa *Cyropédie*, par exemple, offre les vues les plus importantes sur l'éducation nationale. Le disciple de Socrate y enseigne l'art de créer la valeur & de l'entretenir. Sa *retraite des dix mille* apprend aux militaires plus que des manœuvres. Elle peut même être utile à tous ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude, & à calculer la valeur des nations. Aux yeux de ce génie profond, ainsi qu'on le peut voir dans tous ses écrits politiques, la science du gouvernement n'est point l'art si ordinaire de prendre les hommes tels qu'ils sont, mais l'art plus difficile, plus important de les former tels que l'on veut qu'ils soient.

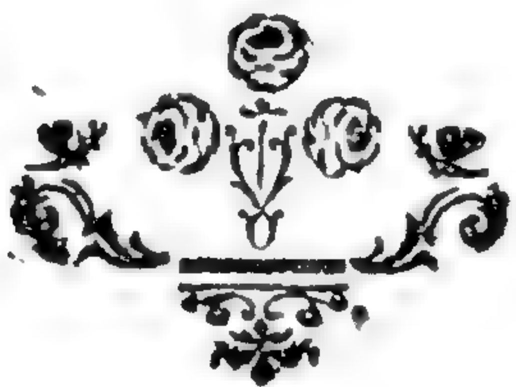
La nature avoit doué Xénophon de tous ces

avantages extérieurs qui ne fondent pas le mérite d'un homme, mais qui préviennent beaucoup en sa faveur. Sa taille étoit riche & bien proportionnée, son air doux & modeste. Lorsque Socrate le vit pour la premiere fois, il fut frappé de la candeur qui régnoit sur sa physionomie, & résolut dès ce moment de le mettre au rang de ses disciples. Il s'informa d'abord de lui *où se vendoient plusieurs denrées nécessaires à la vie*; le jeune homme ayant répondu fort sérieusement à cette demande, le philosophe lui fit cette nouvelle question, *où se formoient les gens vertueux*? Xénophon hésita de répondre; alors Socrate lui dit : *Suivez-moi, & venez l'apprendre.* Xénophon étudia avec Platon sous ce grand maître, & il régna entre ces deux célébres disciples de Socrate, une rivalité qui n'a pas peu contribué à la perfection de leurs ouvrages.

Xénophon avoit embrassé le parti des armes. Il alla au secours de Cirus le jeune dans son expédition contre son frere Artaxercès. Ce jeune Prince ayant été tué dans un combat, les Grecs, qui avoient marché à son secours, & étoient éloignés de la Grece de plus de cinq cens lieues, préférerent néanmoins de retourner dans leur patrie, ou de mourir libres, aux établissemens les plus avantageux qu'ils pouvoient espérer en Perse. Ces Grecs étoient au nombre de dix mille. Xénophon & ses collégues les ramenerent en Grèce à travers des pays inconnus, malgré les plus grands obstacles, & après avoir remporté autant de victoires qu'ils rencontrerent de peuples différens sur leur route. Les anciens ne pouvoient se lasser d'admirer cette fameuse retraite; & long-temps après, Antoine poursuivi par les Parthes à-peu-prés dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage si invincible : *O retraite des dix mille!*

Xénophon, de retour en Grèce, se mit au service d'agésilas, Roi de Lacédémone. Ce Prince, qui se connoissoit parfaitement en mérite, eut

pour le capitaine Athénien une considération particuliere. Il lui fit partager ses victoires en Asie. Rappellé par l'ordre des Ephores au secours de Sparte en guerre contre les Thébains, il conduisit avec lui Xénophon qui se distingua également par sa prudence & par son courage. Lorsque la guerre fut terminée, il se retira avec deux fils qui lui restoient à Scyllonte, ville d'Elide près de celle d'Olympie. Ce guerrier philosophe y passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus & dans les doux loisirs des muses. Les Thébains ayant déclaré une nouvelle guerre aux Lacédémoniens, les Athéniens embrasserent le parti de ces derniers, & Xénophon envoya aussitôt ses deux fils à Athènes pour servir dans ses armées. Gryllus, son fils aîné, se distingua d'une maniere particuliere dans la bataille de Mantinée ; & si l'on en croit Pausanias, ce fut lui qui porta le coup mortel au célebre Epaminondas général des Thébains. Mais Gryllus ne survécut pas long-temps à une action si glorieuse ; il fut tué dans le combat. La nouvelle en fut portée à son pere dans le temps qu'il offroit un sacrifice. Il ôta alors la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête ; mais lorsque le courier eut ajouté que ce jeune homme étoit mort glorieusement les armes à la main, il reprit aussi-tôt cette couronne, & continuant son sacrifice, il dit tranquillement : *Je savois bien que mon fils étoit mortel.*



XIMENÈS, (FRANÇOIS)

Cardinal, Archevêque de Tolède, premier ministre d'Espagne sous Ferdinand le Catholique ; & régent du royaume de Castille après sa mort, né à Tordelaguna, petite ville d'Esgagne, l'an 1437, mort en 1517.

L'ESPAGNE compte Ximenès au nombre de ses plus grands hommes. Il s'étoit élevé par son mérite de l'état de simple religieux à l'épiscopat & à la régence du royaume. Il fut dans tous ces états exact à remplir ses devoirs, & scrupuleux observateur de la regle & de la justice. Son génie étoit fait pour dominer ; il avoit l'ame grande & fiere. Il étoit le plus grand politique de son siécle, le plus habile ministre, le meilleur citoyen, le sujet le plus fidéle. L'équité, la probité, la noblesse des sentimens le guiderent toujours dans toutes ses actions. Il étoit magnifique, libéral, défenseur de l'innocence, protecteur des talens & des vertus. Il étoit attentif aux besoins du peuple, & prompt à secourir les malheureux. L'Espagne lui doit la conquête d'Oran. Il fonda la célébre université d'Alcala où il naturalisa les sciences utiles & les arts qui ornent l'esprit, & polissent les cœurs. Il fonda dans la ville de Tolède un asyle pour retirer les filles de condition. C'est lui qui fit imprimer à grands frais la fameuse bible Polyglote de Complut qui a servi de modéle à celles qui ont été faites depuis. *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne.*

Ximenès, ajoute l'historien de sa vie, avoit un extérieur noble & une physionomie qui mar-

quoit la sagesse & la grandeur de son esprit. Il étoit d'une taille riche, d'un aspect vénérable, d'une santé robuste. Sa démarche étoit grave, sa voix agréable & ferme, son visage un peu long & plein de majesté, ses yeux petits & un peu enfoncés, mais vifs & pleins de feu, son nez aquilin & son front large, sans rides même dans sa vieillesse. Il s'expliquoit nettement & en peu de mots, ne sortoit jamais du sujet dont on lui parloit; & soit qu'il fût joyeux de quelque grande prospérité, soit qu'il fût obligé de menacer & de paroitre en colére, il étoit toujours également précis & mesuré dans ses paroles. *Fléchier.*

Ximenès, simple cordelier, eut des présages de sa grandeur future. Les historiens de sa vie se sont plus à les rapporter. Mais ces prétendus pronostics ne sont le plus souvent que de petits contes assez insipides inventés après coup. Il semble, au jugement de ces graves historiens, que la providence ne puisse élever un homme au dessus de l'état où il est né, sans en avertir d'avance.

En 1492, lorsque Ximenès étoit gardien du couvent de Salceda, Isabelle, Reine de Castille, le choisit pour son confesseur; ce fut le pronostic le plus sûr de son élévation. En effet l'archevêche de Tolède étant venu à vaquer quelque temps après, la Reine y nomma son confesseur, qui cependant n'accepta cette dignité éminente qu'après une longue résistance. Isabelle avoit fait expédier les bulles du nouvel Archevêque, sans qu'il en fût instruit auparavant. Un vendredi qu'il venoit de confesser la Princesse, on l'avertit de se rendre au palais; la Reine le reçut avec bonté, le fit asseoir auprès d'elle; & après quelques discours indifférens, lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui présenta les bulles de l'Archevêché de Tolède qu'elle venoit de recevoir, & lui dit: *Mon pere, voyez ce que mande Sa Sainteté par ces lettres apostoliques.* . . Il prit ces lettres avec respect; & après les avoir baisées, il lut l'inscription conçue

en ces termes : *A notre vénérable François Ximenès de Cisneros, élu Archevêque de Tolède.* Il parut troublé, & rendant à la Reine ce paquet qu'il ne voulut pas décacheter : *Madame*, lui dit-il, *ces lettres ne s'adressent pas à moi.* Ensuite il se leva brusquement de son siége sans prendre congé, contre sa coutume, pour sortir de la chambre & se retirer. La Reine crut qu'il falloit laisser passer ce premier trouble, qu'une aventure inespérée avoit jetté dans son esprit ; elle se contenta de lui dire : *Mon pere, vous me permetrez bien de voir ce que le Pape vous écrit* ; & le laissa sortir du palais, ne jugeant pas qu'il fût de sa gravité de le rappeller. Ximenès se hâta de s'éloigner, de sorte qu'on ne le trouva plus à son couvent de Madrid où quelques Seigneurs se rendirent de la part de la Reine, pour lui persuader d'accepter la dignité à laquelle il étoit appellé. Ces Seigneurs prirent des chevaux de poste, & l'atteignirent à trois lieues de la ville ; ils le presserent par tous les motifs capables de faire impression sur lui. Ximenès leur répondit : „ Qu'il ne pouvoit accep„ ter une dignité qui demandoit plus de vertu „ & plus de lumiere qu'il n'en avoit ; qu'il n'é„ toit ni digne de l'honneur qu'on lui faisoit, „ ni capable du travail dont on vouloit le char„ ger : que sa vocation étoit la pauvreté, l'aus„ térité & la retraite de Saint-François ; qu'il „ n'étoit pas connu de Sa Sainteté, & qu'il croyoit „ rendre un grand service à la Reine devant Dieu „ & devant les hommes, en déchargeant sa cons„ cience d'un mauvais choix qu'elle avoit fait par „ trop de bonté „. Il continua de parler avec tant de fermeté, & parut de si bonne foi que les Seigneurs députés vers lui, rapporterent à la Reine qu'ils avoient trouvé le pere Ximenès inflexible, & que bien loin de consentir à son élection, il ne pouvoit se résoudre à revenir à Madrid. Ximenès persista six mois dans son refus, malgré toutes les prieres de la Cour & les instances de ses amis ; &

Il fallut qu'un bref du Pape lui ordonnât d'accepter sans délai l'Archevêché. *Vie du Cardinal Ximenès.*

On disoit assez publiquement qu'un bon religieux, comme Ximenès, seroit trop heureux de jouir d'une partie du revenu de son église, & que le surplus pouvoit être utilement employé à quelques projets utiles du gouvernement ; mais le nouvel Archevêque déclara hautement „ qu'il ne „ consentiroit jamais à aucune condition qui fût „ contraire aux saints canons, & aux libertés de „ son église, & qu'il ne souffriroit pas qu'un bien „ qui doit servir à nourrir les pauvres, fut destiné „ à d'autres usages „. Plusieurs personnes pen„ soient que Ximenès, malgré sa résistance, avoit cherché à se faire nommer à l'Archevêché de Tolède ; mais ce dernier trait peut prouver le contraire ; un homme qui a sollicité un bénéfice, est ordinairement de meilleure composition.

Les vertus de Ximenès justifierent le choix qu'avoit fait Isabelle pour remplir ce premier siége épiscopal d'Espagne. Les portes du palais du nouvel Archevêque furent ouvertes au mérite indigent. Il écoutoit les pauvres avec bonté, lisoit leurs requêtes, & les soulageoit avec une charité libérale. Il visita les églises, les colléges, les hôpitaux, & employa ses revenus à les réparer & à les orner. Ce fut en 1500 qu'il posa les fondemens du collége qu'il avoit dessein de fonder à Alcala. Quoiqu'il eût assuré d'abord un revenu honnête aux professeurs, il réunit par la suite au collége plusieurs bénéfices. Il disoit quelquefois, „ qu'il avoit donné à ces bonnes gens de quoi „ dîner assez largement, qu'il étoit juste, afin „ qu'ils n'eussent aucune inquiétude, de leur four„ nir aussi de quoi souper „.

Il purgea son diocèse des usuriers & des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges, & mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité & le désinté-

ressement. Il tint un synode à Alcala, & un autre à Talarera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier & séculier. Ferdinand & Isabelle lui confierent le soin de réformer les ordres Religieux. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté que les dominicains, les augustins & les carmes se soumirent à la réforme. Les cordeliers qui en avoient le plus de besoin s'y opposerent avec une espéce de fureur. Ils eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre Ximenès, jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frere pour le faire périr. Il étoit cordelier, & s'appelloit Bernardin de Cisneros. Leur général vint de Rome pour détruire Ximenès dans l'esprit de la Reine. Le moine fougueux, dans une audience qu'il obtint d'Isabelle, osa noircir la réputation d'un prélat autrefois son confrere, & qui étoit le confesseur & le ministre de la Reine. La Princesse étonnée de l'imprudence du franciscain, le laissa parler sans l'interrompre, & lui adressa ensuite ces féres paroles : « Savez-vous » qui vous êtes, & à qui vous parlez ,, ? *Oui* » *Madame*, repliqua l'insolent Cordelier : *Je sais que je parle à Isabelle, qui, comme moi, n'est que cendre & poussiere.* Il disparut aussi-tôt, & sortit du royaume. Les Cordeliers furent réformés comme les autres moines. *Histoire d'Espagne, par M. Desormeaux.*

En 1507 Ximenès fut honoré de la pourpre romaine par le Pape Jules II ; & Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple de plusieurs subsides onéreux ; & de ramener les Maures à la religion chrétienne. Il en batisa plus de trois mille dans une place spatieuse, où il fit brûler les livres de l'Acoran. On loueroit ici le zéle de ce nouveau ministre, s'il n'avoit jamais employé les armes pour faire changer de religion à des peuples qu'il falloit auparavant éclairer. Il entreprit en 1509 la conquête de la ville d'Oran

dans le royaume d'Alger. Il paroît néanmoins que l'ambition d'étendre la domination d'Espagne chez les Maures, & de se faire un nom, entra pour beaucoup dans les projets de Ximenès. Ferdinand qui étoit occupé à une guerre contre les Vénitiens, n'avoit pas goûté le projet du Cardinal; & ce ministre qui l'avoit fort à cœur, se chargea seul de fournir aux frais de l'expédition, & de la conduire. Mais au moment du départ, plusieurs officiers mécontens d'avoir pour chef un général qui portoit la soutane sous la cuirasse, refuserent de s'embarquer. Les esprits étoient disposés à la révolte, Ximenès sort de sa tente pour les ramener; mais à peine a-t-il commencé à parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompt en criant: *De l'argent, point de harangue.* Ximenès s'arrête, cherche des yeux l'insolent, l'apperçoit, le fait arrêter & pendre sur le champ en sa présence; puis il continua de parler. La rébellion étant calmée par cet exemple de sévérité, la flote composée de quatre-vingt vaisseaux sortit de Carthagene le 16 mai 1509, & débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique.

Le lendemain les troupes furent rangées en ordre de bataille, Ximenès parut à la tête de l'armée, revêtu de ses habits pontificaux, monté sur une mule, entouré d'une troupe de prêtres & de religieux. F. Fernand, de l'ordre de S. François, monté sur un cheval blanc, avec l'épée & le baudrier sur l'habit de cordelier, ainsi que tous les autres peres & religieux, portoit la croix archiépiscopale comme l'étendard sous lequel l'armée devoit combattre. *Un spectacle si nouveau*, dit Fléchier, *frappa les soldats & les officiers d'un certain étonnement qui redoubla leur ardeur & leur religion.* Mariana dit qu'il les fit rire, ce qui paroît plus vraisemblable.

Le succès de cette comédie héroïque fut plus heureux qu'on avoit lieu de l'espérer; les Espagnols, après une attaque des plus violentes, en-

foncerent la cavalerie des Maures, & en firent un horrible carnage. Oran fut le fruit de cette victoire. Les Espagnols, maîtres de cette ville passerent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Ximenès la peupla de religieux, leur assigna des fonds pour leur subsistance, & proclama Ferdinand seigneur souverain de la ville d'Oran, déclarant toutefois qu'elle releveroit pour le spirituel de l'Archevêché de Tolède.

Ximenès au retour de cette expédition, non moins barbare que glorieuse, fut accueilli par Ferdinand, qui alla même au-devant de son ministre jusqu'à quatre lieues de Seville, & mit pied à terre pour l'embrasser. Mais ces marques extérieures d'amitié étoient-elles bien sincéres ? On sait que Ferdinand, jaloux peut-être de l'autorité que le Cardinal acquéroit, avoit écrit à Pierre Navarre, général de Ximenès : „ Empêchez le „ bon homme de repasser en Espagne ; il faut user „ autant qu'on le pourra sa personne & son ar- „ gent ".

Ferdinand qui desiroit depuis long-temps de pourvoir de l'Archevêché de Tolède son fils naturel D. Alonse d'Arragon, sollicita plusieurs fois Ximenès de lui céder cet Archevêché, & de passer à celui de Sarragosse. Mais l'inflexible Prélat lui répondit toujours „ qu'il ne changeroit point d'é- „ pouse ; qu'il retourneroit plutôt à sa premiere „ vocation ; qu'il reprendroit sans peine la pau- „ vreté & la retraite d'un religieux, mais qu'il ne „ laisseroit la jouissance de son revenu qu'à son „ église, & aux pauvres à qui seul il apparte- „ noit ".

Ce refus devint peut-être un des principaux motifs pour lesquels Ferdinand conserva toujours de l'aigreur contre Ximenès. Mais ce Prince dissimuloit son ressentiment, parce qu'il ne pouvoit oublier le zéle de ce ministre pour les intérêts de l'état ; ses soins vigilans dans le gouvernement des

affaires, & son attention à maintenir le peuple dans l'abondance & dans la tranquillité. L'histoire fait mention que Ximenès prévoyant une stérilité extraordinaire, fit construire des greniers publics à Tolède, à Alcala & à Torrélagula, & les fit remplir de bleds à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Toléde & dans la place publique.

Lorsque Ferdinand sentit sa fin s'approcher, il donna une nouvelle preuve de l'estime qu'il avoit pour son ministre en le nommant, par son testament, régent du royaume de Castille pendant l'absence de l'Archiduc Charles. Le fier régent sembla oublier l'humilité avec laquelle il avoit refusé autrefois l'archevêché de Toléde; il gouverna le royaume par les principes despotiques adoptés dans les cloîtres. Il se vantoit de ranger avec son cordon tous les grands à leur devoir, & d'écraser leur fierté sous ses sandales. Les premiers seigneurs d'Espagne révoltés d'une telle conduite, lui demanderent hautement: De quel „ droit il gouvernoit le royaume? " *En vertu du pouvoir que m'a donné le testament du feu Roi.* „ Mais, ajouterent-ils, Ferdinand n'étant qu'ad- „ ministrateur du royaume pour la Reine, n'a pu „ vous conférer la qualité de régent ". Ximenès les conduisit alors sur un balcon, & faisant faire en leur présence la décharge d'une forte batterie de canons qui étoit vis-à-vis, *Eh bien! voilà*, leur répondit l'intrépide régent, *voilà mes droits; osez-vous les contester?*

Les nobles députérent en Flandres auprès de Charles, successeur de Ferdinand, pour se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demanda au prince des pouvoirs sans bornes, & les obtint. Il s'en servit pour gouverner avec encore plus de sévérité. Ce Cardinal qui s'étoit conservé dans le ministère jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, mourut néanmoins hors de la faveur.

ZÉNON,

Philosophe Grec, né à Cittium, ville maritime de l'isle de Chypre, mort vers l'an 264 avant Jesus-Christ, à l'âge de 98 ans.

ZÉNON, disciple de Cratès & de tous les philosophes qui voulurent l'instruire, professa lui-même la philosophie à Athènes sous le portique. Cet endroit décoré des tableaux de Polygnote & des plus grands maîtres, étoit appellé ΣΤΟΑ᾽, mot grec qui signifie *galerie*, *portique*, origine du nom de *Stoïciens*, donné aux disciples de Zénon. Sa morale étoit sévére. Ce philosophe, semblable à ces législateurs rigides qui dictent pour tous les hommes des loix qui ne peuvent convenir qu'à eux seuls, forma son sage d'après lui-même. Un vrai stoïcien (& nous faisons en même temps le portrait de Zénon) vit dans le monde comme s'il n'y avoit rien en propre. Il chérit ses semblables, il chérit même ses ennemis; il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite qui distingue un homme d'un autre. Ses bienfaits, comme ceux de la nature, s'étendent sur tous. Son étude particuliére est l'étude de lui même. Il examine le soir ce qu'il a fait dans la journée pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Il avoue ses fautes. Le témoignage de sa conscience est le premier qu'il recherche. Comme la vertu est sa seule récompense, il fuit les louanges & les honneurs, & se plait dans l'obscurité. Les passions, les affections même n'ont aucun empire sur lui. Pourquoi s'attacheroit-il à une chose plus qu'à une autre? Tout, excepté la vertu, ne lui est il pas indifférent? S'il essuye les larmes de celui qui pleure, s'il tend la main à celui qui périt, s'il recueille

dans son sein le malheureux opprimé, il n'est point ému; il garde sa sévérité. Persuadé que sous un Dieu juste, rien ne peut être mal, le spectacle de la misere n'est pas capable d'altérer la tranquillité de son ame. Il regarde même la commisération & la plupart des vertus de cet ordre comme une sorte d'opposition à la volonté de l'Etre suprême. Il méprise la vie & les amusemens, il ne craint point les maladies, il se roidit contre la douleur, contre la mort même. Les tyrans n'ont aucun pouvoir sur lui. C'est un homme d'airain, on peut le briser, mais non le faire plaindre. Il n'y a que la raison seule qui lui commande. Il sait quand il est avantageux qu'il meure, & il lui est aussi indifférent de recevoir la mort que de se la donner. Il n'attend point à l'extrêmité pour user de ce remede. Il lui suffit de croire que le sort a changé.

Zénon fut appellé à la philosophie d'une maniere particuliere. Il étoit négociant. Dans un voyage qu'il fit sur mer, son vaisseau fut jetté par les vents dans le port de Pyrée, port d'Athènes, & fit naufrage. Les marchandises périrent. Le commerçant, fort affligé de sa perte, se retire à Athènes, entre chez un libraire, & prend un livre pour se dissiper. Il le lit, & plein de cette lecture, il oublie bientôt le commerce de la pourpre pour l'étude de la morale : il demande au libraire où demeuroient les illustres personnages dont parloit Xénophon. Cratès le cynique passa par hasard dans le moment. Le libraire le montra à Zénon, & l'exhorta à le suivre. Il commença en effet dès ce jour à être son disciple. Il étoit pour lors âgé de trente ans, & n'en sentit que mieux tout le prix & toute l'utilité de la philosophie. Aussi se félicitoit-il lui-même souvent sur son malheur, & disoit que jamais navigation n'avoit été aussi heureuse pour lui que celle où il fit naufrage.

Zénon admiroit l'élévation que Cratès mon-

troit dans sa conduite & dans ses discours; mais il ne put jamais se faire au mépris des bienséances que les cyniques affectoient dans leur école. Cratès voulant l'y accoutumer, lui donna à porter en plein jour un pot de lentilles à travers une place publique. Zénon se couvroit le visage pour n'être pas reconnu. Cratès court aussitôt à lui, & prenant son bâton, en décharge un grand coup sur le pot, & le casse; & voilà toutes les lentilles qui se répandent sur l'apprentif philosophe. Celui-ci honteux & confus, va pour se cacher. *Pourquoi t'enfuis-tu, petit Phénicien*, lui cria Cratès, *tu n'as reçu aucun mal?* Zénon, content de cette leçon, sortit le l'école de Cratès quelque temps après, & publia un ouvrage intitulé *de la République*. Il l'avoit composé lorsqu'il étoit encore disciple du philosophe cynique; aussi disoit-on assez plaisamment : *Qu'il l'avoit écrit sous la queue du chien.*

Zénon, après avoir encore pris pendant dix ans les leçons de Stilpon, ouvrit lui-même une école sous le portique. Il eut un grand nombre de disciples. Car, quoique sa morale fût très-sévére, il savoit tempérer par le charme de son éloquence, l'austérité de ses leçons. Il recommandoit surtout à ses disciples le silence. „ Souvenez-„ vous, leur disoit il quelquefois, que la nature „ nous a donné deux oreilles & une seule bouche „ pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que „ parler. „

Il avoit remarqué qu'un de ses disciples étoit enclin à la critique. Pour le corriger de ce défaut, un jour que ce jeune homme lu apportoit un ouvrage d'Antisthène où il reprenoit plusieurs pensées, Zénon lui présenta un discours de Sophocle; il lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il contînt de fort belles choses. Le disciple lui répondit que ne l'ayant pas lu, il n'en savoit rien. „ N'avez-„ vous donc pas honte, lui dit Zénon, de vous „ souvenir de ce que Antisthene peut avoir dit de

„ mal, & de négliger d'apprendre ce qu'il a dit „ de bien. „

Ce philosophe, quoique naturellement sérieux, prenoit volontiers part à la joie d'un festin. „ Les „ lupins, disoit-il à ce sujet, quoiqu'amères, per„ dent leur amertume dans l'eau. „

Le corps, les jouissances, la gloire, les dignités, disoit ce sage, sont des choses hors de nous & de notre puissance; elles ne peuvent donc que nuire à notre bonheur, si nous nous y attachons.

Zénon jouit d'une longue vie sans avoir jamais ressenti aucune incommodité. Agé de quatre-vingt-dix-huit ans, il pouvoit attendre tranquillement sa fin; mais il n'en eut pas la patience. S'étant laissé tomber au sortir du portique, il crut que la mort l'appelloit. *Me voilà*, dit-il froidement, *je suis prêt à te suivre*, & de retour dans sa maison, il se laissa mourir de faim.

Zénon avoit obtenu pendant sa vie la bienveillance même des Rois. Ptolomée, Roi d'Egypte, étoit en correspondance avec lui, & Antigone, Roi de Macédoine avoit été entendre ses leçons sous le portique. On demandoit à ce Prince pourquoi il admiroit tant Zénon. Il répondit: „ que „ c'étoit parce que ce philosophe, malgré les „ grands présens qu'il avoit reçus de la cour de „ Macédoine, n'en étoit devenu ni plus orgueil„ leux, ni plus humilié. „

Les Athéniens lui firent ériger après sa mort un monument public non moins honorable pour ce peuple que pour le philosophe. Le décret qui décernoit ces honneurs extraordinaires, portoit „ que c'étoit afin que tout le monde sût que les „ Athéniens avoient soin d'honorer les gens d'un „ mérite distingué & pendant leur vie & après „ leur mort. „

On admettoit dans l'école de Zénon qu'il n'y avoit rien de honteux dans les choses naturelles, principe vrai en soi, mais dont la malignité s'est plu à tirer des conséquences odieuses pour tour-

ner en ridicule la philosophie de Zénon. Son domestique abusant d'un autre principe de cette philosophie qui étoit que nous sommes soumis à une destinée inévitable, suivoit son penchant pour le vol, Zénon le châtia. Ce domestique lui disoit pour excuse „ qu'il étoit destiné à „ dérober „. *Oui*, lui répondit Zénon, *& à être battu.*

ZEUXIS,

Peintre grec natif d'Héraclée. Il vivoit l'an 400 avant Jésus-Christ, vers la quatre-vingt-quinzieme Olympiade.

Zeuxis fut le rival de Timanthe, de Parrhasius & d'Appollodore dont il avoit été le disciple. Il les égala dans le dessein, & les surpassa dans la pratique du coloris & du clair obscur que Pline appelle *la porte de l'art*, & qui en est proprement *la magie.* On a beaucoup loué la vérité & le relief avec lequel il rendoit les objets.

Zeuxis avoit représenté des raisins dans une corbeille avec une si grande vérité, dit-on, que les oiseaux séduits venoient becqueter ses grappes peintes. Parrhasius lui disputant le prix de la peinture, Zeuxis produisit ce tableau qui avoit trompé les animaux même. Parrhasius lui en opposa un de sa composition. Zeuxis impatient de le voir, s'écria : *Tirez donc le rideau*; & c'étoit ce rideau qui faisoit le sujet de son tableau. On ajoute que Zeuxis s'avoua vaincu, parce qu'il n'avoit trompé que des oiseaux, & que Parrhasius l'avoit séduit lui-même. Voilà les petites historiettes avec lesquelles Pline amuse son lecteur, & prétend prouver le talent supérieur de Zeuxis. Perrault dans son *Parallèle des anciens & des modernes*, rap-

porte quelques autres surprises pareilles, & peut-être encore plus singulieres, mais qui ne prouvent pas davantage l'excellence des talens de l'artiste. „ Il y a quelque temps, dit-il, qu'on avoit „ mis sécher dans la cour de M. le Brun, (premier „ peintre du Roi) un tableau nouvellement peint „ où il y avoit sur le devant un grand chardon re„ présenté d'après nature. Une bonne femme vint „ à passer avec son âne qui, ayant vu le chardon, „ entre brusquement dans la cour, renverse la „ femme qui tâchoit de le retenir par son licou; „ & sans deux forts garçons qui lui donnerent „ chacun quinze ou vingt coups de bâton pour le „ faire retirer, il auroit mangé le chardon: je dis „ mangé, parce qu'étant nouvellement fait, il „ auroit emporté toute la peinture avec sa langue. „ Une infinité d'oiseaux se sont tués contre le ciel „ de la perspective de Ruel en voulant passer ou„ tre sans qu'on en ait été surpris. Cent fois, „ ajoute encore Perrault, des cuisiniers ont mis „ la main sur des perdrix & sur des chapons naï„ vement représentés pour les mettre à la broche: „ qu'en est-il arrivé? On a ri, & le tableau est „ demeuré à la cuisine. „

Pline donne à Zeuxis une louange plus noble, plus délicate & plus capable de faire connoître les talens sublimes de cet artiste, lorsqu'en parlant de son tableau de Pénélope, il dit *qu'il avoit peint les mœurs de cette Reine.*

Zeuxis ne se piquoit pas d'achever promptement ses ouvrages; & comme quelqu'un lui reprochoit sa lenteur, il répondit qu'à la vérité il étoit longtemps à peindre, mais qu'il peignoit pour l'éternité.

Ses tableaux étoient si recherchés, qu'il acquit des richesses immenses en très-peu de temps; & dans ses dernieres années il ne vendit plus ses tableaux, parce qu'aucun prix, disoit-il, n'étoit capable de les payer.

Apollodore, autrefois le maître de Zeuxis, &

devenu ſon rival, cherchoit à critiquer ſes ouvrages. L'éléve, pour répondre à ces critiques, déploya tout ſon art dans la repréſentation d'un athlete. Il avoit fait mettre au bas du tableau un vers grec qui ſignifioit : *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.* Tous ces traits prouvent que ſi Zeuxis étoit le premier artiſte de ſon ſiécle, il n'étoit pas le plus modeſte.

Pline & Lucien ont donné la deſcription de pluſieurs de ſes tableaux. Il paroît que le plus important étoit ſon *Hélène* qu'il peignit pour être placé dans le temple de Junon à Crotone. Zeuxis, avant de compoſer ce tableau, fit venir devant lui les plus belles filles de la ville, & en choiſit cinq qui lui offroient chacune des beautés différentes. L'artiſte, en raſſemblant ces beautés dans ſon *Hélène*, préſenta aux Grecs étonnés cette beauté ſuprême qui ne ſe trouve point dans la nature, ou qui ne s'y trouve que diſperſée dans ſon tout.

Les Crotoniates jaloux de la belle Grecque que le pinceau de Zeuxis avoit fait naître parmi eux, ne la firent d'abord voir que difficilement & pour de l'argent ; ce qui donna lieu à quelques mauvais plaiſans d'appeller ce portrait, *Hélène la courtiſane.*

Nicomaque ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce chef-d'œuvre. Il paſſoit réguliérement une heure ou deux chaque jour à le conſidérer. Un de ces hommes froids & incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aſpect du beau, remarquoit des défauts dans la compoſition de ce fameux tableau. *Prenez mes yeux*, dit Calimaque au cenſeur, *& vous verrez que c'eſt une divinité.*

Verrius Flaccus, cité par Feſtus, rapporte que le dernier tableau de Zeuxis fut le portrait d'une vieille qui le fit tant rire qu'il en mourut.

FIN.

Digitized by Google